

AMOUR
suivi de
PARALLÈLEMENT

PAUL VERLAINE

Paru au Livre de Poche :

FÊTES GALANTES, LA BONNE CHANSON *précédé de* LES AMIES

JADIS ET NAGUÈRE

POÈMES SATURNIENS

ROMANCES SANS PAROLES *suivi de* CELLULAIREMENT

SAGESSE

Amour

suivi de

Parallèlement

ÉDITION CRITIQUE ÉTABLIE, ANNOTÉE ET PRÉSENTÉE
PAR OLIVIER BIVORT

LE LIVRE DE POCHE
Classiques

INTRODUCTION

Pour moi, – avec, en partie, les *Romances sans paroles*, – *Sagesse, Amour, Parallèlement* [...] sont la seule chose importante de ma vie littéraire.

Lettre à Félicien Rops, 11 février 1888.

Dans le numéro de *La Vogue* du 16 août 1886, sous le titre collectif *Amour-Parallèlement*, paraissaient deux poèmes de Verlaine très différents : « Ce portrait qui n'est pas ressemblant... » et « À la princesse Roukhine ». Le premier fera partie de l'hommage à Lucien Létinois dans *Amour*, le second appartiendra à la section *Filles* de *Parallèlement*. Celui-ci exalte la beauté du corps, celui-là la beauté de l'âme ; l'un est un hymne violent à l'amour physique, l'autre une tendre méditation sur le portrait d'un ami disparu. Cette étrange conjonction répondait en partie à un plan mûri par Verlaine après la publication de *Jadis et naguère*, dont les contenus et le ton contrastaient avec les vers religieux de *Sagesse*, publiés en 1880 :

parallèlement à mes œuvres catholiques, je veux faire et j'ai fait encore ces derniers temps des vers et de la

Professeur à l'Université « Ca' Foscari » de Venise, Olivier Bivort a consacré de nombreux travaux à la poésie du XIX^e siècle et en particulier à Verlaine, dont il a édité, au Livre de Poche, plusieurs recueils de poèmes.

Couverture : (à compléter)

© Librairie Générale Française, 2017, pour la présente édition.

ISBN : 978-2-253-08900-1 – 1^{re} publication LGF

prose où les sens et leurs vanités, l'orgueil de la vie et l'ivresse de la nature sentie à ma façon tiendront toute la place¹.

Ce parti pris, arrêté dès 1885, déterminera l'orientation de l'œuvre de Verlaine, et l'adverbe qu'il utilise dans sa lettre à Zénon Fièrè, *parallèlement*, préfigure déjà le recueil qui portera ce titre quatre ans plus tard. *Amour* et *Parallèlement*, élaborés conjointement à partir de 1886 et régulièrement associés par Verlaine jusqu'à leur publication respective, seront les premières réalisations de cet objectif ambitieux. Ce double parcours, qu'il lui faut « déployer [...] par nécessité et par distraction² », Verlaine le revendique au nom d'un *moi* qui deviendra son principe poétique : « Dans ma tête, mon œuvre, si j'ai le temps de faire une œuvre, m'aura, moi, mes vices, mes qualités, scrupules, élans bons ou mauvais, pour pivot³ ». Et dans une notice anonyme qu'il consacre à lui-même pour la série des *Hommes d'aujourd'hui*, il systématise ce choix en se fondant sur une idée dont il se réclamera par la suite à de nombreuses reprises :

1. Lettre à Zénon Fièrè, 8 octobre 1885, *Correspondance générale*, éd. Michael Pakenham, t. 1 : 1857-1885, Paris, Fayard, 2005, p. 912.

2. Lettre à Léon Vanier, 6 février 1886, *Œuvres complètes*, introduction d'Octave Nadal, études et notes de Jacques Borel, texte établi par Henry de Bouillane de Lacoste et Jacques Borel, Paris, Club du meilleur livre, t. 1, 1959, p. 1193.

3. Lettre à Zénon Fièrè, 8 octobre 1885, cit.

[...] des vers dans la tonalité de ceux de *Sagesse, Amour*, sont sur le chantier de cet infatigable qui prémédite de donner à chacun de ses recueils catholiques, *Amour*, puis *Bonheur*, un complément plus mondain. Il a déjà commencé en faisant suivre *Sagesse* de *Jadis et naguère* à inaugurer ce système basé sur le fameux *homo duplex*. Les volumes « pécheurs » en question s'intituleront *Parallèlement* (telle ou telle série)¹.

Homo duplex

Duplex signifie littéralement « partagé en deux », mais aussi « rusé » et « qui est à double sens ». L'expression latine, « fameuse » dans l'esprit de Verlaine², provient d'un texte célèbre de Buffon dans lequel le grand naturaliste distinguait deux principes fondamentaux dans la nature humaine :

L'homme intérieur est double ; il est composé de deux principes différents par leur nature, et contraires par leur action. L'âme, ce principe spirituel, ce principe de toute connaissance, est toujours en opposition avec cet autre principe animal et purement matériel : le premier est une lumière pure qu'accompagnent le calme et la sérénité, une source salubre dont émanent la science, la raison, la sagesse ; l'autre est une fausse lueur qui ne brille que par la tempête et dans l'obscurité, un torrent

1. « Paul Verlaine », *Les Hommes d'aujourd'hui* [1885], *Œuvres en prose complètes*, éd. Jacques Borel, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 1972, p. 767.

2. On la trouve chez Balzac dans *Wann-Chlore, La Physiologie du mariage, Les Dangers de l'inconduite, Le Livre mystique, Louis Lambert* ou encore chez Hugo dans *La Légende des siècles* (« *Homo duplex* ») : « Tu vois ici ton âme à côté de ton corps. / Écoute : moi je suis ton esprit, lui ta bête. »

impétueux qui roule et entraîne à sa suite les passions et les erreurs¹.

Mais dans l'esprit du catholique qu'est Verlaine, cette caution philosophique se double aussi d'une justification canonique, celle de l'épître aux Romains, où saint Paul invoque la miséricorde divine sur la fracture entre corps et raison qui afflige la nature de l'homme : « Ainsi donc, moi-même, je suis par l'entendement esclave de la loi de Dieu, et je suis par la chair esclave de la loi du péché » (7, 25). Tout en défendant sa duplicité et celle de son œuvre du point de vue religieux, Verlaine veut aussi prévenir les objections de ses « amis » ou de ses détracteurs sur la sincérité et sur le bien-fondé de sa démarche, dont il perçoit malgré tout l'incongruité :

Je crois, et je pêche par pensée comme par action ; je crois, et je me repens par pensée en attendant mieux. Ou bien encore, je crois, et je suis bon chrétien en ce moment, je crois, et je suis mauvais chrétien l'instant d'après. Le souvenir, l'espoir, l'invocation d'un péché me délectent avec ou sans remords quelquefois sous la forme même et muni de toutes les conséquences du Péché, plus souvent, tant la chair et le sang sont forts, naturels et *animals*, tels les souvenirs, espoirs et invocations du beau premier libre penseur².

1. Buffon, « Homo duplex », *Discours sur la nature des animaux*, dans *Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du cabinet du Roy*, à Paris, Imprimerie royale, t. 4, 1754.

2. « Pauvre Lelian », *La Vogue*, 7-14 juin 1886, puis *Les Poètes maudits* (1888), *Œuvres en prose complètes*, éd. cit., p. 689.

Pour renforcer le poids de son « système », il se réclame enfin de l'autorité de Baudelaire dont il évoque à plusieurs reprises le « douloureux programme¹ ». Dans une note placée en tête de la section « Révolte » de la première édition des *Fleurs du mal*, Baudelaire repoussait par avance les accusations d'impiété dont ses textes pouvaient faire l'objet de la part de « critiques honnêtes » qui auraient confondu l'homme et l'œuvre et qui auraient assimilé sa poésie à un message². Le « douloureux programme » qu'il envisageait se fondait sur la dualité et la multiplicité de son *moi* et Verlaine, en le reprenant, entend prévenir les reproches d'hypocrisie et d'immoralité que pourraient susciter ses œuvres *parallèles*. Mais tout en s'appuyant sur le prestige de son illustre aîné, il donne aussi une légitimité littéraire à son entreprise et engage ses lecteurs à ne pas lire ses recueils isolément.

Tout calculé qu'il paraisse, ce système n'est ni une échappatoire, ni une justification tardive, et l'œuvre religieuse de Verlaine n'est pas un paravent commode pour justifier les excès de son œuvre « profane ». De même, il importe de rejeter l'idée d'un « vrai »

1. « Après [*Amour*] viendra *Parallèlement*, [...], des horreurs qui font partie d'un plan, le *douloureux programme* dont parle Baudelaire » (lettre au docteur Jullien, 21 novembre 1887, dans Henri Guillemin, « Les dernières années de Paul Verlaine, avec des lettres inédites », *La Table ronde*, octobre 1956, p. 64). Voir aussi Verlaine, « Ma candidature », *La Revue parisienne*, 25 octobre 1893, *Œuvres en prose complètes*, éd. cit., p. 426.

2. Baudelaire, *Œuvres complètes*, texte établi, présenté et annoté par Claude Pichois, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, t. 1, 1975, p. 1076.

Verlaine débridé qui cacherait ses travers derrière le masque bien-pensant du repentir et de la mortification : ni Tartuffe ni Don Juan, il assume les tiraillements du corps et de l'esprit qui l'assaillent dans la vie et qu'il restitue dans ses vers, en « HOMME mystique et sensuel », comme il se plaît à se définir lui-même¹. Là où Baudelaire avait réussi ce tour de force de fondre dans un même creuset religiosité et luxure, espoir et désillusion, tendresse et cruauté, Verlaine procède par ensembles complémentaires qui, loin de s'opposer les uns aux autres, s'associent dans une vision plurielle et unitaire de son art. Le clivage entre ses recueils « catholiques » et ses recueils « profanes », de nature morale plus que poétique, a par ailleurs donné lieu à un discrédit qui frappe en particulier la première série – comme si la religiosité ne convenait pas au goût et à la poésie modernes –, mais qui touche aussi la seconde – comme si la hardiesse était le signal d'un laisser-aller et annonçait un inévitable déclin poétique. En définitive, une telle bipartition élude la complexité et l'originalité de cette partie de l'œuvre de Verlaine, par ailleurs souvent mal comprise dans le contexte de la fin des années 1880.

Le trône et l'autel

Verlaine n'a pas attendu la vague de néocatholicisme qui a déferlé sur la France fin-de-siècle pour exprimer sa religiosité. Depuis les années soixante-dix, il s'était engagé dans la composition d'un grand tri-

1. « Pauvre Lelian », *Œuvres en prose complètes*, éd. cit., p. 689.

ptyque religieux dont *Amour* constitue, après *Sagesse* et avant *Bonheur*, le deuxième volet. « Tout flambant neuf de vertuisme catholique¹ » après la révélation du mois de mai 1874 où, dans sa cellule de la prison de Mons, il s'était ouvert à la foi, il avait alors confié à la poésie ses élans, ses doutes et ses craintes. *Sagesse* offrait le témoignage le plus immédiat et le plus pur de sa spiritualité ; huit ans plus tard, *Amour* sera le résultat d'un parcours qui l'aura vu maîtriser son zèle et son rapport au credo. Il y rapporte les circonstances de sa révélation et du changement moral qu'elle a opéré en lui (« Écrit en 1875 », « Un conte », « Angélus de midi ») et, tout en s'avouant qu'il est désormais « dans le bon sentier, à la papa² », il construit son recueil à l'image de la journée d'un chrétien, scandée par les prières consacrées (« Prière du matin », « Angélus de midi », « Pensée du soir », « Ô mes morts... »). Simple et sincère, sa foi est désormais celle « du charbonnier » (« Sur un reliquaire ») qui rend grâce à la Vierge et au Sacré-Cœur, et il implore le secours de Marie pour écraser « tous les vains appétits », les « fléaux » et les « préjugés » (« Angélus de midi ») que sa fragilité ne lui donne pas la force de vaincre. Marqué par les réelles difficultés matérielles du poète, ce catholicisme puise ses valeurs aux sources de l'« esprit chrétien³ »

1. Lettre à Charles Morice, 29 août 1887, *Lettres inédites à Charles Morice*, publiées et annotées par Georges Zayed, 2^e éd., Paris, Nizet, 1969, p. 89.

2. *Ibid.*

3. Lettre à Émile Verhaeren, 31 décembre 1886, dans *Paul Verlaine*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, coll. Colloques de la Sorbonne, 2004, p. 56.

(humilité, pauvreté, charité¹) qui trouve en saint Benoît Labre l'exemple d'une vie détachée du monde et des besoins. Comme ce « doux entre les doux », le poète se sent « Prêt à la vie, armé de douceur et nanti / De la Foi, pain et sel et manteau pour la route » (« Écrit en 1875 »), tout en sachant que le faux pas et la chute sont au détour du sentier.

« C'est catholique, pas clérical, bien que très orthodoxe », écrivait Verlaine à Edmond Lepelletier en parlant d'*Amour*². Profondément ancrée dans la tradition spirituelle de son temps, l'orthodoxie de Verlaine se traduit par une défense tous azimuts de l'Église de Rome qu'il érige en rempart contre les dérives de la France dans « ces temps de féroce ignorance et de haine » (« Paraboles »), dans ce « siècle impie et ridicule » (« À propos d'un "centenaire" de Calderon ») où, chrétien, il est contraint de vivre. C'est que les convictions politiques de Verlaine, proche des légitimistes, sont intimement liées à sa religiosité ; aussi l'amour de Dieu ne va-t-il pas, pour lui, sans l'amour de la Patrie et la défense des idéaux qui lui sont liés.

« Engueulades »

Quand paraît *Sagesse*, en décembre 1880, Verlaine a rompu avec son passé républicain et athée. Dans

1. *Amour* est intitulé *Charité* dans le chapitre des *Poètes maudits* consacré à « Pauvre Lelian » (*Œuvres en prose complètes*, éd. cit., p. 690).

2. Lettre à Edmond Lepelletier, 26 octobre 1887, *Œuvres complètes*, éd. cit., t. 1, p. 1274. Parlant de lui-même à Léo d'Orfer le 23 octobre 1887, Verlaine se définissait comme « catholique absolu, pratiquant, pas clérical » (*ibid.*, p. 1272).

la rubrique « du même auteur » placée en tête du recueil, il ne fait figurer que cette mention lapidaire, négligeant ses œuvres de « jeunesse » : « En préparation : AMOUR. VOYAGE EN FRANCE, par un Français¹. » La présence de ces seuls titres traduit de sa part un fort parti pris idéologique. Suite aux événements des années 1880 et 1881 (laïcisation de la société et des institutions, développement du parlementarisme, dissolution des congrégations religieuses, réformes de l'enseignement), il prépare un violent pamphlet réactionnaire qu'il tente en vain de faire imprimer² et il envisage d'écrire « des pièces d'*Amour* dans le goût le plus violemment politique [au prix desquels] les *Châtiments* ne seront rien comme engueulade³ ». Ernest Delahaye, à qui il envoie des échantillons de ses poèmes agrémentés de féroces caricatures, partage peu ses idées et son enthousiasme : « J'ai admiré le sonnet "Nébuleuses", lui écrit-il, mais je n'approuve pas ton projet de joindre ces sonnets à *Amour*. Il me semble que ce n'est pas dans le ton⁴. » Une plaquette, intitulée par antiphrase *Bouquet à Marianne*, devait même rassembler ces « essai[s] de satire violente⁵ » pour servir de « fanfare préparatoire » au *Voyage en France*⁶. Mais elle restera lettre morte et Verlaine

1. Voir *Sagesse*, Paris, Le Livre de Poche, coll. Classiques, 2006.

2. Le *Voyage en France par un Français* ne sera publié qu'en 1907. Voir *Œuvres en prose complètes*, éd. cit., p. 993-1046.

3. Lettre à Charles de Sivry, 3 février 1881, *Correspondance générale*, op. cit., p. 691.

4. Lettre de Delahaye à Verlaine, 26 juin 1881, *ibid.*, p. 712.

5. Lettre à Ernest Delahaye, 9 mai 1881, *ibid.*, p. 704.

6. Lettre à Ernest Delahaye, 9 août 1881, *ibid.*, p. 723.

attendra près de cinq ans pour publier ses poèmes politiques. Soigneusement datés 1881 et rebaptisés *Sonnets malsonnants*, ils paraîtront dans *Lutèce* en janvier 1886 sous une épigraphe empruntée au prologue des *Contes drolatiques* de Balzac : « il y a cause suffisante de larmes avecques les libertés publiques. »

Bien que Verlaine ait prévu jusqu'au dernier moment d'inclure ses poèmes politiques dans *Amour*, seuls trois d'entre eux, les moins violents, y trouveront place¹. C'est qu'il hésite à exposer publiquement ses idées après la flambée d'indignation des années 1880-1881. D'abord parce qu'il ne trouve pas d'éditeur prêt à publier ses diatribes et que, en 1882, il sollicite sa réintégration dans l'Administration auprès de la préfecture : à Charles Morice, qui lui procure des entrées à *La Revue critique*, il demande « d'imprimer là-bas tout ce qu'[il] voudr[a] de *pas politique* » car il « redoute des amendes² ». Malgré sa volonté d'indépendance entre 1886 et 1888 et son attention constante pour l'actualité, Verlaine censure ses élans réactionnaires sur les premières épreuves d'*Amour* : « Changé quatre strophes (politiques *inutiles*) d'une pièce de la série *Lucien Léтиноis*. Gardé les deux sonnets politiques (inoffensifs)³. » En dépit de cette

1. « À propos d'un "centenaire" de Calderon », « À Victor Hugo en lui envoyant "Sagesse" » et « Statue pour tombeau ». Trois autres seront recueillis dans *Invectives* en 1896 (« Buste pour mairies », « Thomas Diafoirus » et « Nébuleuses », ici p. 291-293).

2. Lettre à Charles Morice, 20 décembre 1883, *Correspondance générale*, op. cit., p. 832.

3. Lettre à Léon Vanier, 22 février 1888, *Œuvres complètes*, éd. cit., t. 1, p. 1304.

atténuation progressive du politique – la composition d'*Amour* s'étend sur plusieurs années –, il maintient dans son recueil les principaux témoignages de son parcours idéologique, en lien avec les événements qui les ont suscités : du « Gggrand ministère¹ » de Gambetta (« Sonnet héroïque ») à l'ascension du général Boulanger (« "Gais et contents" »), en passant par l'anniversaire de la Proclamation du comte de Chambord (« Drapeau vrai ») et jusqu'à la mort du roi de Bavière (« À Louis II de Bavière »).

Syncretisme

En quelques années, Verlaine passera du légitimisme le plus radical à un populisme revanchard, mais il continuera de défendre les valeurs traditionnelles que sont « Famille, foyer, France antique et l'immortelle » (« Drapeau vrai ») et il n'aura pas assez de mots pour vitupérer « l'heure honteuse » et le « siècle en délire » qui ont précipité, selon lui, la chute de la France². À l'heure d'*Amour* et de *Parallèlement*, c'est assurément le développement du boulangisme qui le retient. En envoyant un fragment d'*Amour* à Charles Morice en août 1887, en l'occurrence le poème « "Gais et contents" », il prend soin dans un premier temps de dissimuler sa sympathie³ pour le général autour de qui se développe un mouvement

1. Lettre à Ernest Millot, 22 novembre 1881, *Correspondance générale*, op. cit., p. 745.

2. « Saint Graal », « À propos d'un "centenaire" de Calderon ».

3. « (Pas de nom !) c'est un boulangisme déguisé », lettre à Charles Morice, 29 août 1887, *Lettres inédites à Charles Morice*, op. cit., p. 90.

antiparlementaire marqué par l'autoritarisme et « l'aspiration à la revanche, l'exaltation de la nation trahie par la bourgeoisie opportuniste, le sentiment de décadence de la France¹ ». Dans la notice qu'il consacrait à Anatole Baju pour *Les Hommes d'aujourd'hui*, Verlaine voyait en Boulanger, soldat « comme sacré par l'armée et par le peuple », l'instrument de reconquête des territoires perdus en 1870, dont faisait partie sa ville natale, Metz². Et son inclination pour les idées boulangistes ne faiblira pas, même après la défaite des partisans du général aux élections législatives du 6 octobre 1889³. La presse fait état de ses positions qui tranchent nettement avec celles de son entourage :

Pour la vraie « jeunesse intellectuelle », elle est, je crois, divisée, mais antiboulangiste plutôt. [...] D'autre part, on me dit qu'il y a discorde aussi parmi les décadents. Le maître, M. Paul Verlaine, est boulangiste. Il a célébré le général dans son dernier recueil [*Amour*], entre une prière à la Vierge et un éloge ému de M^{lle} Louise Michel.

1. Dominique Lejeune, *La France des débuts de la III^e République (1870-1896)*, Paris, Armand Colin, 5^e éd., 2011, p. 88.

2. Notice écrite en septembre 1887 et publiée en août 1888, *Œuvres en prose complètes*, éd. cit., p. 812-813.

3. Dans une lettre à Maurice Barrès du 8 octobre 1889, louant l'engagement politique de son correspondant, Verlaine précise quel est le sien à l'époque : « Vous n'ignorez pas – d'ailleurs “Gais et contents” d'*Amour* en fait foi – que j'ai été boulangiste depuis le commencement. Je le reste, en ce sens que pour moi comme pour vous, sans doute, le général “vaincu” ou non [...] symbolise à merveille, s'il n'incarne tout à fait, la sainte haine des bien-portants » (Verlaine-Barrès, *Correspondance*, éd. St. Le Couëdic et Chr. Soullignac, Jaignes, La Chasse au Snark, 2000, p. 55).

M. Verlaine est un esprit synthétique éminemment, et il y aurait intérêt à étudier ses idées en philosophie et en politique¹...

Synthétique, Verlaine l'est assurément, malgré la remarque ironique de Jules Tellier, déconcerté par l'apparente versatilité du poète : c'était sans compter avec le « courroux chrétien » que celui-ci prête à Louise Michel dans son action en faveur des plus démunis² ! C'est qu'*Amour* est beaucoup plus qu'un recueil spirituel ou politique, le titre ne se limitant pas à la sphère religieuse ou idéologique. Verlaine a en effet inclus dans son ouvrage des poèmes dédiés à son entourage, hommes et femmes, au nom de l'affection ou de l'amitié qu'il leur portait. Amis anciens, « parfaits », « fidèles » et « simples » comme Ernest Delahaye, Émile Blémont, Léon Valade, Charles de Sivry, Emmanuel Chabrier ; nouveaux amis comme Edmond Thomas, Charles Morice, Maurice du Plessys, Fernand Langlois, Rachilde. Cet ensemble inaugure les futures *Dédicaces* du poète, recueil de portraits, d'hommages et de témoignages personnels qui sera publié en deux fois, en 1890 et en 1894. Et les « Amis » (tel devait être le titre de la série) entraînent notre recueil dans les domaines du quotidien, des souvenirs, de la confiance.

1. Jules Tellier, « Le général Boulanger et la jeunesse littéraire », *Le Gaulois*, 4 mai 1888, en réponse à un article de Maurice Barrès qui tendait à fondre les aspirations des jeunes avec le boulangisme (« M. le général Boulanger et la nouvelle génération », *La Revue indépendante*, avril 1888, p. 55-62).

2. Voir André Vial, *Verlaine et les siens*, Paris, Nizet, 1975, p. 69-92, « Verlaine et Louise Michel ».

Ils lui donnent une tonalité familière et une dimension biographique qui va peu à peu s'imposer à l'ensemble de la production du poète jusqu'à investir la totalité de ses derniers recueils. *Amour* est ainsi placé sous le sceau de l'intimité la plus profonde, celle qui lie Verlaine à ses proches, à ses compagnons de route – et à sa famille.

D'un fils l'autre

Le recueil s'ouvre et se referme sur une dédicace à Georges Verlaine, le fils de Paul et Mathilde né le 30 octobre 1871. « *Il faut qu'il sache* », écrivait le poète à Charles Morice en décembre 1883, en parlant de son fils, alors qu'il mettait en place les premières pièces de son nouvel ouvrage¹. « *Il faut qu'il sache* » que son père a été abandonné et lésé par sa femme ; « *il faut qu'il sache* » que son père est loin de lui à cause d'un « coup perfide » qui a précipité son « exil » (« À Georges Verlaine »). Cette version paternelle de la crise familiale est bien évidemment biaisée. Depuis les *Romances sans paroles*, Verlaine s'en est pris à sa femme et à sa belle-famille qu'il a chargées de tous les maux et à qui il impute la cause de ses malheurs, et la posture du « veuf » qu'il assume après son divorce et le remariage de Mathilde développe en lui des sentiments contrastés, entre revanche et victimisme, entre vrais regrets et fausses promesses. Le groupe de cinq poèmes qui, dans *Amour*, refait l'histoire de cet amour incertain et mythifié est embléma-

1. Lettre à Charles Morice, 25 décembre 1883, *Correspondance générale*, op. cit., p. 834. Voir cette dédicace p. 85 et la note.

tique d'une dérive sentimentale qui touche à la fois à la plainte, à la jalousie, au martyr et à l'offense : de « À Madame X... en lui envoyant une pensée » (1873) à « Adieu » (1886), Verlaine glisse des « serments du premier amour » à la « gloire des Illustres Époux » en s'abandonnant aux projections phantasmiques et hallucinées de son naufrage familial (« Un veuf parle », « Ballade en rêve »).

L'amour filial est cependant profondément ambigu dans un recueil qui oppose au fils véritable mais inaccessible, Georges, un fils idéal et bien réel, Lucien, à qui Verlaine ne consacre pas moins d'un tiers de son volume. Dans un *lamento* final aux accents désespérés et parfois sublimes, il célèbre la mémoire de ce jeune homme sur qui il avait reversé son sentiment paternel, mortifié par l'absence de son propre enfant. L'histoire est à la fois banale et tragique : en 1877, Verlaine, alors professeur à Reims, prend sous sa protection un de ses élèves, Lucien Létinois, âgé de dix-sept ans. Il gagne la confiance des parents, l'emmène en Angleterre, pousse sa mère à acheter une ferme dans les Ardennes au nom des Létinois et, se rêvant en *gentleman-farmer*, s'y installe avec Lucien. L'entreprise périclite, le poète est contraint de revendre son bien et de revenir à Paris. Lucien, établi à Ivry avec sa famille, contracte la fièvre typhoïde et meurt en avril 1883. « Cela dura six ans, puis l'ange s'envola » (*Lucien Létinois*, xiv). Six ans au cours desquels le « père » éduquera son « fils » suivant les principes qui sont les siens à l'époque : religion, patriotisme, légitimisme. Il lui cherchera du travail, surveillera ses fréquentations, le suivra pendant son service militaire, veillera à son éducation. Un chapitre du

Voyage en France lui sera dédié, qui le voudra « Français quand même, et Chrétien par-dessus tout¹ ».

In memoriam

L'idée d'un « grand poème en courtes pièces² » consacré à la mémoire de Lucien Létinois prend forme en 1883, quelques mois après la disparition du jeune homme. Composé sur plusieurs années, il contient vingt-quatre textes dont le plus ancien remonte à 1879. Verlaine s'inscrit dans la tradition de la poésie mémorielle et du « tombeau », qui donne place au portrait, à l'éloge, au regret, à la peine, à l'invocation de la divinité et à la méditation sur la mort. Il a peut-être tiré parti de sa lecture de Tennyson, poète qu'il admire et dont il s'appropriait à traduire l'*In memoriam* en 1886³. Malgré son ambition, le cycle de *Lucien Létinois* ne présente pas de dispositif formel homogène, en grande partie parce que Verlaine adapte au coup par coup telle forme à telle circonstance. Au moment d'entreprendre son « poème », il faisait part à Charles Morice de « la nécessité en certains cas de peindre *net*, fût-ce un peu avec son propre sang dilué dans ses propres larmes, quitte à être faux exprès et comédien en d'autres⁴ ». Alors que le « faux

1. *Œuvres en prose complètes*, éd. cit., p. 1023.

2. Lettre à Charles Morice, 17 novembre 1883, *Correspondance générale*, op. cit., p. 825.

3. Lettre à Léon Vanier, 16 août 1886, *Correspondance de Paul Verlaine*, publiée sur les manuscrits originaux avec une préface et des notes par Ad. Van Bever, Paris, Messein, t. 2, 1923, p. 50. Écrit à la mémoire d'Arthur Henry Hallam, le grand poème d'Alfred Tennyson fut publié pour la première fois en 1850.

4. Lettre à Charles Morice, 17 novembre 1883, cit.

exprès » ressortit à une de ses manières courantes, cette exigence de netteté contraste avec l'esthétique promue par son « Art poétique » dix ans plus tôt ; elle annonce l'infléchissement de sa poétique vers l'objectivité, une des principales caractéristiques de sa production après *Amour*. Tout n'est pas pour autant « sang et larmes » dans *Lucien Létinois*, qui contient des « digressions [...] de plus en plus douces¹ ». Ainsi la souffrance du deuil tranche sur l'évocation d'épisodes et de souvenirs heureux (IX, X, XII, XVII), un peu comme si la fluidité et l'évanescence d'un moment de bonheur s'opposait à la matérialité inéluctable de la mort. Mais la volonté d'être net porte Verlaine à justifier sa conduite en « expliquant » les raisons du transfert affectif qui l'a conduit à « adopter » Létinois,

[...] puisque, mon vrai fils, mes entrailles,
On me le cache en manière de repréailles
Pour je ne sais quels torts charnels et surtout pour
Un fier départ à la recherche de l'amour
Loin d'une vie aux platitudes résignée² !

Cet aveu à demi masqué et l'ombre de Rimbaud qui se profile entre ces lignes montrent à quel point Verlaine tend à s'affranchir de ses vieux démons avant qu'il ne les libère tout à fait dans *Parallèlement*. Mais en dehors des motivations factuelles et psychologiques qui l'animent, il reste que *Lucien Létinois* exprime bien la plainte déchirante d'un père pour la mort de

1. Lettre à Charles Morice, 21 janvier 1884, *Correspondance générale*, op. cit., p. 843.

2. *Lucien Létinois*, XIV.

son fils ; et le pessimisme qui envahit la fin du recueil, placé sous l'évocation de la mort (*Lucien Léтиноis*, xxiv ; « Batignolles »), donne à *Amour* une dimension pathétique que le poète n'avait peut-être pas recherchée au départ. En se comparant *in fine* à Ovide¹, l'auteur exilé des *Tristes*, Verlaine renforce encore cette perspective et entretient la malédiction qui fait de lui un « poète absolu » marqué par « les malheurs de [l']existence, à cause de la candeur de caractère et de la mollesse, irrémédiable ? de [son] cœur² ». Et de citer, dans *Les Poètes maudits*, « son volume *Charité* qui vient de paraître : “J’ai la fureur d’aimer, mon cœur si faible est fou [...] Je ne puis plus compter les chutes de mon cœur”³ ». Les soixante-six occurrences du mot *cœur* dans *Amour* donnent toute leur force à ces auto-citations, mais les « torts charnels » évoqués plus haut appellent aussi un contrepoids. Cette réponse du corps aux tourments du cœur, c’est *Parallèlement* qui va la fournir.

Poésie et vérité

Parallèlement est le revers de la médaille d’*Amour*. C’est aussi le premier recueil de Verlaine où ses passions sont révélées sans fard et sans sourdine, dans un mouvement de libération des contraintes morales et dans une radicale volonté de s’exposer qui font de ce livre un des jalons de la poésie française du XIX^e siècle. Ne rien cacher, ne pas mentir, mais « regarder en

1. « Pensée du soir » et « À Georges Verlaine ».
2. « Pauvre Lelian », *Les Poètes maudits* (1888), cit., p. 686.
3. *Lucien Léтиноis*, iv, et « Angélus de midi ».

[soi]-même¹ », avouer ses fautes, confesser ses « torts sensuels² », épancher ses passions au nom de la transparence et de la vérité : telle est la posture recherchée et poursuivie par le Poète, « l’homme vrai, le seul vrai » (« Caprice »). Ce néolyrisme, très éloigné des courants qui dominent la poésie des années 1880, a l’ambition de dévoiler les côtés obscurs d’une personnalité fragmentée et d’en restaurer l’unité. Ainsi peut-on comprendre que Verlaine ait eu, en cours de route, l’impression que *Parallèlement* devenait « le déversoir, le dépotoir de tous les “mauvais” sentiments qu[’il était] susceptible d’exprimer³ », mais la mauvaise part de son *moi* est loin d’être la seule qui s’affiche dans ses vers « parallèles ». Le caractère « profane et même assez roide, amusant⁴ » du recueil, « comme *orgiaque* » mais « sans trop de *mélancolie*⁵ », implique aussi de « bons » sentiments et une désinvolture que la sincérité de l’entreprise ne pouvait manquer de développer. Verlaine s’est d’ailleurs expliqué sur ce « livre exceptionnel dans l’ensemble de [s]es œuvres d’homme » dans une lettre à Félicien

1. Avertissement à la deuxième édition de *Parallèlement*, ici p. 443.

2. *Mes prisons, Œuvres en prose complètes*, éd. cit., p. 350.

3. Lettre à Charles Morice, 29 août 1887, *Lettres inédites à Charles Morice*, op. cit., p. 89.

4. Lettre à Edmond Lepelletier, 26 octobre 1887, *Œuvres complètes*, éd. cit., t. 1, p. 1274.

5. Lettre à Edmond Lepelletier, 28 novembre 1887, *ibid.*, p. 1284. Cf. Baudelaire, « Épigraphe pour un livre condamné » : « Lecteur paisible et bucolique, / Sobre et naïf homme de bien, / Jette ce livre saturnien, / Orgiaque et mélancolique » (*Œuvres complètes*, éd. cit., t. 1, p. 137).

Rops, à qui il avait demandé un frontispice pour orner son volume¹ :

Vous y trouverez, je pense, ce que j'ai voulu y mettre, un homme qui est moi parfois – tout rond, tout franc dans son vice, si l'on veut, – tellement c'est sincère et comme gentil à force d'être sincère, sans surtout nul sadisme [...]².

Cette poésie de l'aveu et de la confiance ne va pas sans une poétique qui lui corresponde : le registre de la confession exige une franchise du style qui mette la parole au premier plan, sans la romancer. En rupture avec le passé, la poétique de *Parallèlement* se prévaut d'une langue qui adhère au réel comme garantie d'authenticité. Ce n'est pas un relâchement, mais une nécessité qui s'affirme « dans le respect absolu de l'art³ » et qui témoigne d'une évolution de la poésie de Verlaine à partir de *Cellulairement*. Elle est illustrée dès l'ouverture du recueil : reprenant un poème très ancien devenu d'une étonnante actualité (« Allégorie », 1867), Verlaine prend ses distances avec la poésie « usée et surannée » où dominent naïveté et fadeur, banalité et facticité, à savoir quelques-uns des éléments qui caractérisent sa première manière.

1. Lettre à Félicien Rops, 5 février 1888, *Correspondance de Paul Verlaine*, op. cit., t. 3, 1929, p. 313. Sur ce frontispice, reproduit ici p. 66, voir Hélène Védrine, *De l'encre dans l'acide. L'œuvre gravée de Félicien Rops et la littérature de la Décadence*, Paris, Champion, 2002, p. 84-86, 148-149.

2. Lettre à Félicien Rops, 11 février 1888, *Œuvres complètes*, éd. cit., t. 1, p. 1302.

3. Lettre à Edmond Deman, 21 octobre 1889, *ibid.*, t. 2, p. 1625.

Quand il publia *Sagesse* en 1880, il avait pris soin, au nom de son orthodoxie, de souligner son éloignement des « vers sceptiques et tristement légers » qu'il avait écrits pendant sa jeunesse¹. Cette fracture fondée sur la « dissonance » entre sa poésie catholique et ses poèmes anciens remontait à la volte-face qui avait suivi son retour à la foi après l'impression des *Romances sans paroles*. C'est alors qu'il écrivit son « Art poétique », destiné, dans *Cellulairement*, à poser les principes de la « chanson grise » et peut-être à clore, déjà, le cycle des *Romances*. On sait quelle sera la destinée de ce poème repris dans *Jadis et naguère* en 1884, lu dans le contexte du symbolisme naissant comme un programme neuf alors qu'il offrait en réalité la synthèse d'une poétique antérieure et déjà révolue. Trois poèmes singuliers, dans *Parallèlement*, manifestent cette fracture avec le passé, mais sans que la religiosité en soit cette fois la cause ; ils visent les trois recueils qui ont fait et font toujours aujourd'hui la gloire du poète – *Poèmes saturniens*, *Fêtes galantes* et *Romances sans paroles* –, et dénoncent la vétusté d'un système qui ne répond plus à la nature et aux sensations du « second » Verlaine.

La version primitive de « À la manière de Paul Verlaine » fut écrite en novembre 1875 dans l'esprit ludique des *Vieux Coppées*², des parodies destinées dans un premier temps à *Cellulairement*. Présenté comme un autopastiche, ce poème tourne en dérision les modèles des premiers recueils de Verlaine : le

1. Préface de *Sagesse*, éd. cit., p. 66.

2. Voir les variantes de *Parallèlement*, p. 564.

saturnien n'est plus que le protagoniste d'une chansonnette bien connue, et le poète fait grief aux « frissons » des *Romances sans paroles* d'avoir agacé son cœur « fadasse *exprès* ». Un semblable renversement de goût et de caractère investit « La Dernière Fête galante » où Verlaine ridiculise cet « air de n'y toucher qu'à peine » qui faisait le charme de ses mascarades, pour substituer à ses anciens voyages à Cythère un cynique « embarquement pour Sodome et Gomorrhe ». Quant au « Poème saturnien » de *Parallèlement*, il met en scène un sordide épisode de soulographie dans un mauvais troquet de village et une « engueulade » bien loin des « sanglots longs / Des violons / De l'automne ». C'est que la mélancolie, le marivaudage et la romance ne sont plus de saison pour cet homme mûr revenu de ces illusions et pour qui une poésie coupée de la « vraie vie » et de ses passions ne peut être qu'« horriblement fadasse¹ » :

Plusieurs parmi les très aimables poètes nouveaux qui m'accordent quelque attention regrettent que j'aie aussi renoncé à des sujets « gracieux », comédie italienne et bergerades contournées, oubliant que je n'ai plus vingt ans et que je ne jouis pas, moi, de l'éternelle jeunesse [...]. L'amour physique, par exemple, mais c'est d'ordinaire tout pomponné, tout frais, satin et rubans et mandoline, rose au chapeau, des moutons pour un peu, qu'il apparaît au « printemps de la vie ». Plus tard, on revient des femmes, et vivent alors, quand pas la Femme, épouse ou maîtresse, *rara avis* ! les nues

1. Comme écrivait Rimbaud à Izambard le 13 mai 1871, critiquant la « poésie subjective » prônée par son professeur.

filles, pures et simples, brutales ou vicieuses, bonnes ou mauvaises, plus volontiers bonnes. Et puis, il va si loin parfois, l'amour physique, dans nos têtes d'âge mûr, quand nos âges mûrs ne sont pas résignés, y ayant ou non des raisons¹.

Éros

Verlaine est et a toujours été un poète sensuel, dans tous les sens du terme. Depuis ses débuts, il a goûté et tenté de fixer les sensations produites par les choses vues, perçues, senties. La chair a dans sa vie et dans son œuvre une grande importance et la poésie érotique – ou érotisée – a répondu plus d'une fois à sa propre sensualité. Conscient et même étonné des « tendances de plus en plus sensuelles² » qui le poussent à s'abandonner à « l'ivresse de la nature³ » au moment où il prépare *Parallèlement*, il va petit à petit laisser libre cours à cette veine, jusqu'à s'engager dans des territoires où la luxure le dispute à la lubricité. *Parallèlement* offre ainsi un tableau presque complet d'une montée des sens qui précède les débordements obscènes de *Femmes* (1890) et de *Hombres* [1891]. Les sonnets lesbiens des *Amies*, publiés clandestinement à Bruxelles en 1867 et condamnés pour « outrages à la morale publique et religieuse ainsi qu'aux bonnes

1. « Critique des *Poèmes saturniens* » (1890), *Œuvres en prose complètes*, éd. cit., p. 722.

2. Lettre au docteur Jullien, 21 novembre 1887, dans Henri Guillemain, « Les dernières années de Paul Verlaine », art. cit., p. 64. Voir aussi lettre à Cazals du 4 octobre 1889 dans Georges Zayed, *Lettres inédites de Verlaine à Cazals*, Genève, Droz, 1957, p. 233.

3. Lettre à Zénon Fièvre, 8 octobre 1885, *Correspondance générale*, op. cit., p. 912.

mœurs » par la justice du Second Empire¹, reparaissent ainsi au grand jour en 1884, dans *La Revue indépendante*, malgré l'inquiétude de Verlaine sur le contenu « d'un sonnet ou deux (entre autres celui où la minette éclate trop)² ». Cinq ans plus tard, dans *Parallèlement*, Verlaine lâchera la bonde et ces « gousses-là³ » seront servies en hors-d'œuvre à des « Filles » appelées à des prouesses beaucoup plus hardies que celles de leurs jeunes sœurs de 1867.

La présence conjointe, dans *Parallèlement*, de deux séries érotiques que séparent une vingtaine d'années accuse plus un contraste de langage et d'esthétique que des différences d'inclinations ou de positions. Si « la jeune femme rousse » des *Amies* demandait à la « blonde jeune fille » de lui laisser « boire les gouttes de rosée / Dont la fleur tendre est arrosée » (« Printemps »), les « sacrés baumes » que l'amant de *Filles* souhaite boire à « cette bouche » sont en revanche crûment « sucrés, salés, poivrés » (« *Casta piana* »). Cuisses, seins, dos, reins, ventre, fesses, croupe, flanc et jusqu'au « cul ferme et gros », le corps est nommé tel qu'il est dans *Parallèlement*, sans les fioritures d'un langage poétique convenu et par trop « fleur bleue » qui n'en ferait qu'un objet de contemplation. Pour vulgaire qu'elle paraisse, c'est bien une poétique du corps possédé qui est en jeu ici, au nom du « désir satané » (« L'Impénitent ») d'un moi

1. Voir Verlaine, *Fêtes galantes, La Bonne Chanson*, précédé de *Les Amies*, Paris, Le Livre de Poche, coll. Classiques, 2000, p. 33-35.

2. Lettre à Charles Morice, [septembre 1884], *Lettres inédites à Charles Morice*, op. cit., p. 68.

3. Lettre à Charles Morice, 16 septembre 1884, *ibid.*, p. 70.

« toujours tout prêt » à le combler (« Dédicace »). Et « le Tibère effrayant¹ » qui s'en fait le « chantre et [le] prêtre » (« À la princesse Roukhine ») assume jusque dans la langue les pulsions de son éros insouvi :

Vieux faune en l'air guettant ton dû,
As-tu vraiment bandé, tendu
L'arme assez de tes paillardises ?
L'as-tu, drôle, braquée assez ?
Ce n'est rien que tu nous le dises².

Si la sexualité féminine a de tout temps excité la plume des gens de lettres, son pendant masculin, inavouable et immoral, est resté confiné aux limbes de la littérature. Et pas seulement dans un siècle où un poète accusé de tentative d'assassinat sur la personne de son ami était soumis à un examen corporel destiné à vérifier s'il portait « des traces d'habitudes de pédérasie³ ». Il fallait du cran, en 1889, pour publier des poèmes célébrant explicitement l'amour entre hommes. Non que le milieu littéraire ignorât les penchants de Verlaine ; mais l'opération de dévoilement que celui-ci mène dans *Parallèlement* dépasse les limites de son expérience personnelle. Même s'il se venge bassement de son ex-femme en exaltant les qualités et avantages de l'autre sexe (et en particulier ceux de Rimbaud), il sublime et magnifie les amours masculines dans une

1. *Lunes*, 1.

2. « L'Impénitent ».

3. Voir Bernard Bousmanne, *Verlaine en Belgique*, Bruxelles, Mardaga, 2015, p. 68-71.

poésie qui contraste avec le terre-à-terre des stances réservées aux « femelles ». Point de détail scabreux, point de vocabulaire corsé, mais une limpidité de style et une sérénité dans l'expression qui s'affirme aux yeux d'un monde « inattentif aux choses délicates », le monde conjugal des « amours banales, animales, / Normales » et des amours « dans le rang » qui ignore « la plénitude du plaisir » de ceux qui sont sacrés par « le haut Rite » (« Ces passions »). Alors que *Parallèlement* laisse peu de place à la sentimentalité et à la sérénité, les poèmes homosexuels du recueil sont empreints d'allégresse, comme si les rapports masculins étaient seuls en mesure de conjuguer l'aspiration à la liberté avec le bonheur des sens. Tel est en partie l'effet de « *Læti et errabundi* » qui célèbre en vingt-cinq quatrains d'octosyllabes la relation de Verlaine et Rimbaud, équipée sauvage et enivrante d'un « couple » orgueilleux « d'être plus libres / Que les plus libres de ce monde ». Écrite à la suite de la fausse nouvelle de la mort de Rimbaud, cette épopée passionnelle mythifie la figure du voyageur « où ça disparu ? », « dieu parmi les demi-dieux », dans un élan d'affection lyrique jamais brisé, témoin d'un abandon de soi absolu :

Mort tout ce triomphe inouï
 Retentissant sans frein ni fin
 Sur l'air jamais évanoui
 Que bat mon cœur qui fut divin !

Quoi, le miraculeux poème
 Et la toute-philosophie,
 Et ma patrie et ma bohème
 Morts ? Allons donc ! tu vis ma vie !

Linge sale

Certes, c'est la disparition présumée de son ami qui a poussé Verlaine à lui rendre un tel hommage et à magnifier leur liaison, non sans se glorifier d'avoir « laissé sans émoi / Tous impédiments dans Paris », en l'occurrence « Certaine princesse Souris, / Une sottie qui tourna pire... ». Le dénigrement systématique de Mathilde, « princesse » par antonomase, est une autre constante de l'œuvre de Verlaine, prisonnier dans sa vie de ces deux tentations incompatibles, de ces deux échecs aussi, que sont sa femme et Rimbaud. Or *Parallèlement*, nous l'avons vu, n'est plus le lieu de la galanterie et des bienséances. Publié dans *Lutèce* en 1885 et recueilli dans *Parallèlement*, le poème « Autre explication » était à l'origine dédié conjointement « à S. M. et à A. R. » (c'est-à-dire à Sophie Mathilde Mauté et à Arthur Rimbaud). Mais si la raison et la prudence semblent prévaloir contre le souvenir dans ce dialogue du cœur et de l'esprit, c'est l'ordure qui fait alors pendant aux promesses d'amour manquées, telle « une putain dont les prouesses / Empliraient cent bidets de futurs fœtus froids ». Et Verlaine de « dédicacer » *Parallèlement* à son ex-femme – comme il avait dédié *Amour* à leur fils –, dans un poème tout reproche et tout aigreur où ne manquent pas les allusions sexuelles déplacées (« Dédicace »). Poursuivant une diatribe engagée dans *Amour* sous prétexte de rétablir la « vérité » sur son drame conjugal¹, il hausse le ton, ornant son propos d'un chapelet d'insultes qui annonce ses futures *Invec-tives*. Il fait grief à la jeune femme de ne pas avoir

1. « Guitare ».

répondu à ses transports avec la chaleur qu'il attendait d'elle¹ et l'accuse de « couche[r] depuis peu / Avec un individu qui [lui] tient lieu / D'époux » (« Guitare »). La liberté que se donne Verlaine dans *Parallèlement* le pousse ainsi à étaler les dessous scabreux de sa relation avec Mathilde et à laver son linge sale en public ; elle idéalise et sublime par contraste les dehors enivrants de son aventure avec Rimbaud, malgré ses conséquences fâcheuses.

« *Ægri somnia* »

Verlaine poursuit son entreprise de dévoilement en reprenant dans *Parallèlement* les vers de *Cellulairement* consacrés à son séjour en prison (datés explicitement « Bruxelles, août 1873. – Mons, janvier 1875 »)². Publiés d'abord dans *Lutèce* sous le titre significatif *Révérance parler*³, ils exposent au grand jour sa condition d'ancien paria et de réprouvé, mais font aussi appel à la bienveillance du lecteur :

Et de ce que ces vers maladifs
Furent faits en prison, pour tout dire,
On ne va pas crier au martyre.
Que Dieu vous garde des expansifs⁴ !

1. « Quand la chair et le sang, exaspérés d'un long carême, / Réclamèrent leur dû, – la créature était en bois » (« Le Sonnet de l'homme au sable »).

2. Voir *Romances sans paroles* suivi de *Cellulairement*, Paris, Le Livre de Poche, coll. Classiques, 2^e éd., 2010.

3. « Populairement, excuse dont on se sert quand on dit quelque chose qui pourrait déplaire ou blesser » (Littré).

4. « Prologue d'un livre dont il ne paraîtra que les extraits ci-après ».

Cette flétrissure sociale qu'est l'emprisonnement est cependant dédramatisée par l'exercice même de la poésie, partagée entre « impressions » fuyantes et légères et « Vieux Coppées » ironiques. La présence d'un important reliquat de *Cellulairement* dans *Parallèlement* n'est pas à imputer à la simple récupération d'un matériel en souffrance. Le rappel nostalgique du séjour forcé de Verlaine en Belgique et la présence dans *Parallèlement* de ces « vers maladifs » – *ægri somnia* – renforcent la posture du « poète maudit » assumée dans les années 1880. Le « Saturnien », le « maladroït » qui avait « perdu [s]a vie » et qui acceptait d'être blâmé pour ses actes en 1874¹, s'était entre-temps forgé une identité complexe, et sous le couvert d'un pseudonyme expressif, Pauvre Lelian, il avait mis sa « destinée mélancolique² » au compte de sa duplicité. Aussi le dédoublement du sujet qui fonde le discours critique dans « Pauvre Lelian³ » n'est autre qu'une des manifestations de l'*homo duplex* à l'origine de la composition d'*Amour* et de *Parallèlement*. La figure du double et la dissimulation, son corollaire, sont fonctionnelles dans ces recueils dont elles reflètent les voies – et les voix – multiples et parallèles. Pierre Duchâtelet, héros d'une nouvelle autobiographique recueillie dans *Les Mémoires d'un veuf* (1886) reparait ainsi dans un poème de *Parallèlement*⁴ où il « chante et parle » à l'instar d'un autre de ses *alter ego*,

1. *Ibid.*

2. « Pauvre Lelian », *Les Poètes maudits* (1888), cit., p. 686.

3. Voir « Verlaine juge de Paul », *Dix-neuf/vingt*, n° 4, octobre 1997, p. 89-105.

4. « Guitare ».

le Gaspard Hauser de *Sagesse*, cet « orphelin » que les femmes n'avaient pas « trouvé beau¹ ». À la fois poète et mari floué, le « pauvre du chemin creux », « qu'on croit très laid », est tiraillé entre Diable et Dieu, hésitant entre la prière et le meurtre, entre l'amour et la haine. Et le Trimalcion de la « Ballade de la mauvaise réputation », le Pierrot de « Pierrot gamin », la « grande Sappho » de la « Ballade Sappho » sont autant d'avatars de ce moi morcelé, tantôt affligé, tantôt exalté.

La dissociation du sujet est inséparable, chez Verlaine, d'une lutte entre l'ancien et le nouveau, entre impuissance et rébellion, entre le rejet et le regret d'un idéal flétri. « L'un », « l'autre » et le « moi » s'examinent, s'affrontent et se jugent. Optimiste le premier, pessimiste le second, rebelle le troisième, ils représentent les différentes facettes d'un sujet qui « trime d'ornières en talus » à la recherche d'une impossible unité (« Ballade de la vie en rouge »). Dédiés dans un premier temps à P[aul] V[erlaine], les « Limbes » représentent alors un territoire de l'entre-deux présidé par deux facultés majeures, allégories de l'art et de la vie : l'Imagination et la Pensée, l'une impérieuse et solitaire, l'autre volage et mortelle, celle-là assistant impuissante à l'agonie de celle-ci. Et il n'est pas jusqu'à l'extraordinaire poème des « Mains » où, dans la lignée de Gautier et de Rimbaud, le poète, contemplant ses propres mains, « tout un monde en mouvement », est saisi « d'après penser » à l'idée qu'elles puissent « Préméditer là, sous [s]es yeux, / Quelque chose de redoutable, / D'inflexible et de furieux ». C'est dire que, sous ses dehors pro-

1. *Sagesse*, III, iv, éd. cit., p. 199.

vocateurs, *Parallèlement* est aussi un recueil *sérieux*, comme l'écrivait encore Verlaine à Rops : « le livre est plutôt *amer et dur* (triste, hélas ! non pas) que voluptueux proprement dit¹ ».

Vitalité

Anatole France comparait Verlaine à un personnage de bal masqué, le « diplomate Peau-rouge » : « un monsieur en habit noir, très correct, qui avait la figure tatouée, et, sur la tête, des plumes de perroquet ». « Tour à tour croyant et athée, orthodoxe et impie, à la manière des poètes religieux de Louis XIII », il aurait changé d'accoutrement selon les circonstances, mais, avec le temps, le bel habit se serait usé et le « diplomate » n'aurait plus montré que son aspect originel et sauvage². Cette image illustre la duplicité de Verlaine, fondée sur sa capacité d'endosser un vêtement qui contrastait avec sa véritable nature sans la dissimuler pour autant. Tout incongrue qu'elle paraisse, elle n'est pas tout à fait fautive, même si, à l'époque où s'exprime le futur auteur du *Lys rouge*, Verlaine devait encore publier *Bonheur* ; elle configure néanmoins un portrait du poète en apache, incapable, à la longue, de dominer ses instincts primitifs. Un peu comme si, ayant jeté au feu la défroque d'*Amour*, Verlaine avait pu enfin donner libre cours, dans *Parallèlement*, à ses pulsions jusque-là refoulées. Or Verlaine exprime ses élans spirituels et ses désirs sensuels avec la même fer-

1. Lettre à Félicien Rops, 5 juillet 1888, *Œuvres complètes*, éd. cit., t. 1, p. 1323.

2. Jules Huret, *Enquête sur l'évolution littéraire* (1891), notes et préface de Daniel Grojnowski, Paris, Thot, 1984, p. 36.

veur, indépendamment des contingences. La voix de ses recueils « catholiques » est aussi authentique que celle de ses recueils « profanes » d'autant que ni d'un côté ni de l'autre ceux-ci ne sont dévolus au seul propos qui devrait faire leur spécificité. Certes, il est rare que le poète mêle ces deux plans dans un seul et même poème¹, mais, depuis *Cellulairement* et en passant par *Sagesse*, la variété des matières et des manières caractérise chacun des recueils de Verlaine au point qu'on a pu parler d'incohérence et de disparate. *Amour* n'est pas seulement un recueil « religieux », et *Parallèlement* n'est pas seulement un recueil « pécheur ». Ouverts l'un à l'autre, s'ouvrant l'un sur l'autre, ils reflètent tous les deux, à leur manière, la complexité d'un sujet multiple et parfois instable, mais ils ne s'opposent pas.

« Mes émotions se sont ouvertes comme une religion », écrivait Gide dans *Les Nourritures terrestres*, soulignant que « toute sensation est une présence infinie »². L'appel à la vie lancé par l'auteur de *Paludes* après le repli idéaliste et stérile de sa période symboliste trouve en Verlaine tous les signes avant-coureurs du tournant qui, à l'aube du xx^e siècle, allait porter la poésie française dans une nouvelle voie, en prise avec le réel. Verlaine avait anticipé le symbolisme et en avait fixé les principes au début des années 1870 ; il s'en était éloigné dix ans plus tard, après l'avoir promu et quand il risquait de faire école. Loin des

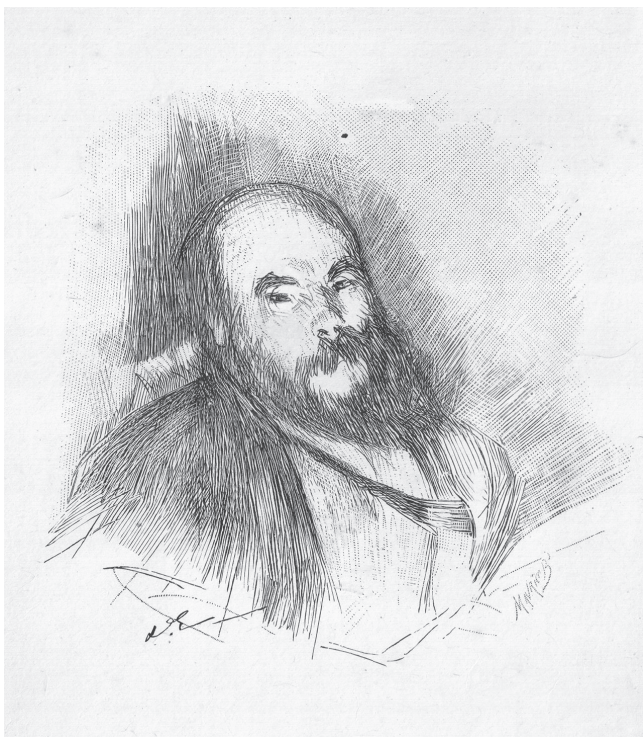
1. Voir cependant « Un conte » (*Amour*), « Casta piana » et « Auburn » (*Parallèlement*).

2. *Romans*, éd. Yvonne Davet et Jean-Jacques Thierry, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 1958, p. 157.

modes, revendiquant sa liberté et son autonomie, il s'était appliqué à développer une poétique du naturel qui tranchait sur les afféteries énigmatiques de ses contemporains, mais aussi sur le réalisme antilyrique ou sur l'historicité des épigones du Parnasse. En décloisonnant la langue et les registres de la poésie de son temps et en privilégiant son expérience de la vie et sa propre sensibilité, il redonnait à la poésie française l'humanité, le souffle et la voix qu'elle avait perdus dans un excès d'intellectualisme ; en associant ostensiblement la spiritualité à la libido, il l'affranchissait des tabous qu'elle s'était imposé de ne pas transgresser.

Olivier BIVORT.

Je remercie vivement Jacques Bienvenu, Adrien Cavalario, Aurélia Cervoni, Anne Dell'Essa (Bibliothèque et médiathèque, Metz), Pascal de Sadeleer, Henrique Diaz, Kaitlyn Krieg (The Morgan Library & Museum), Sophie Lesiewicz (Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet, Paris), Cécile Mahy-Decain (Bibliothèque municipale de Bordeaux), Vincent Malausa, Leslie A. Morris (Houghton Library, Harvard), Benoît Puttemans (Sotheby's, Paris), Myriam Robic, Andrea Schellino et Fabrice van de Kerckhove pour leur générosité et leur grande disponibilité.



Portrait de Verlaine, dessin de David Estoppey,
gravé par Maurice Baud (1888).

NOTES SUR L'ÉTABLISSEMENT DU TEXTE

AMOUR

1. *Historique*

Verlaine envisage de donner une suite à *Sagesse* dès 1875, alors qu'il est loin d'avoir terminé ce recueil. En octobre 1875, il a « 2 vol. en train et un (grand) qui s'élabore¹ » et pense à un livre « sur la Vierge. Une espèce d'épopée, de récit tout d'une haleine, 4 à 5 000 vers, ou plus² ». Il ne réalisera pas ce projet, mais les titres des poèmes qu'il envoie à Émile Blémont en novembre 1875 révèlent qu'il hésite entre deux orientations théologiques, – la sagesse et l'amour, – celles qui, avec le bonheur, formeront les assises de son futur triptyque religieux. Il intitule « Sagesse » un poème qu'il réservera plus tard à *Amour* (« J'ai naguère habité le meilleur des châteaux... ») et « Amour » un poème qui sera inséré dans *Sagesse* (« Ô mon Dieu,

1. Lettre à Émile Blémont, 27 octobre 1875, *Correspondance générale*, op. cit., p. 445.

2. Lettre à Émile Blémont, 19 novembre 1875, *ibid.*, p. 455.

vous m'avez blessé d'amour... »)¹. Alors que le premier état de *Sagesse* est achevé, *Amour* est mentionné dans une lettre à Charles de Sivry le 14 septembre 1878 : « Me suis remis à la littérature, car après tout, pourquoi pas ? *Amour* va aller bon train². » Mais, dans cette lettre, Verlaine exprime aussi son désir de faire « quelques retouches » à *Sagesse*. C'est que, suivant une pratique qui lui sera familière pendant les années à venir, il mène de front plusieurs projets à la fois. Ainsi la genèse d'*Amour* ira de pair avec les modifications apportées à *Sagesse* entre 1878 et 1880 : par exemple, Verlaine retranche du manuscrit de *Sagesse* le long poème consacré à son emprisonnement à Mons, « J'ai naguère habité le meilleur des châteaux... », pour le réserver à son futur recueil.

Après la parution de *Sagesse* en décembre 1880, Verlaine se consacre à *Amour* dont il entend réserver les vers, « vu leur teneur », aux « seuls journaux catholiques »³. Mais le contexte politique agité des premiers mois de 1881 le pousse aussi à inclure dans son projet des poèmes « dans le goût le plus violemment politique⁴ ». Or la composition du futur recueil est rendue d'autant plus complexe que Verlaine prépare aussi, et, dans le même temps, le livre qui devra lui redonner la visibilité et, peut-être, lui apporter le succès qu'il attend : *Jadis et naguère*, « un recueil

1. *Ibid.*, p. 457-459.

2. Lettre à Charles de Sivry, 14 septembre 1878, *Correspondance générale*, op. cit., p. 620.

3. Lettre à Charles de Sivry, 28 janvier 1881, *ibid.*, p. 689.

4. Lettre à Charles de Sivry, 3 février 1881, *ibid.*, p. 691. Voir Introduction, p. 15.

de tous les vers qu'[il n'a] pu publier depuis 1867 jusqu'en 74 » et dont « les quatre-vingt-dix-neuf centièmes sont », à ses dires, « inédits »¹.

En 1883, *La Nouvelle Rive gauche* consacre un article à Verlaine dans la rubrique « Les vivants et les morts ». C'est le premier signal de la réhabilitation du poète après une décennie d'effacement. L'auteur de l'article signale que Verlaine a « en portefeuille [...] deux volumes de poésie, l'un nouveau : *Amour*, l'autre ancien : *Poèmes de Jadis et de Naguère*² ». Aucun de ces recueils n'est encore achevé, mais Verlaine est pressé de récupérer le temps perdu après son exil. Il est aussi en quête d'éditeurs. S'il sollicite Lemerre et Charpentier pour publier *Jadis et naguère*, il songe à confier l'impression d'*Amour* à Victor Palmé, le directeur de la « Société générale de librairie catholique » qui avait imprimé *Sagesse*, et pense à l'avantage qu'il pourrait tirer d'une « seconde publicité » pour ce recueil resté en grande partie invendu³. Or, quoiqu'il espère « avoir terminé *Amour* dans peu de mois⁴ », il est pourtant loin du compte. C'est qu'en octobre 1883, il a sur le chantier *Les Poètes maudits* (publié en mars 1884), *Jadis et*

1. Lettre à Jean Moréas, 5 février 1883, *ibid.*, p. 786. Deux pièces initialement destinées à *Jadis et naguère* seront recueillies dans *Amour* : « À Léon Valade » et « À Ernest Delahaye ».

2. Jean Mario, « Paul Verlaine », *La Nouvelle Rive gauche*, 9-16 février 1883, repris dans *Verlaine*, éd. Olivier Bivort, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, coll. Mémoire de la critique, 1997, p. 74.

3. Lettre à Charles Morice, 4 octobre 1883, *Correspondance générale*, op. cit., p. 810.

4. Lettre à Charles Morice, 27 octobre 1883, *ibid.*, p. 817.

naguère (novembre 1884) et *Les Mémoires d'un veuf* (novembre 1886), et ne peut se consacrer à *Amour* que sporadiquement. En 1884, il déclare à Charles Morice qu'il va « [s]e remettre enfin à *Amour*¹ » et, en septembre de cette même année, il prie Léo d'Orfer d'ajouter ce titre « à la nomenclature de [s]es livres à paraître² ». Mais en 1885 il conçoit le « système » qui ferait s'alterner dans son œuvre, en les couplant, recueils catholiques avec « volumes “pêcheurs”³ » : ainsi, « parallèlement » à *Amour*, prend corps le projet d'un autre recueil qui portera précisément ce titre, *Parallèlement*.

C'est dire combien la genèse d'*Amour* a été longue et discontinuée : né comme un greffon de *Sagesse*, proche un moment de *Jadis et naguère*, le recueil va désormais se développer en fonction de *Parallèlement*, les deux volumes étant systématiquement liés dans l'esprit du poète entre 1886 et 1888. La constitution d'*Amour* ne prend véritablement corps qu'en 1886 : c'est l'année pendant laquelle Verlaine publie en revue le plus grand nombre de poèmes destinés à son futur recueil et il en dresse un premier état, encore très modeste par rapport à la version définitive⁴ :

1. Lettre à Charles Morice, [juillet 1884], *ibid.*, p. 871.

2. Lettre à Léo d'Orfer, 2 septembre 1884, *ibid.*, p. 873.

3. « Paul Verlaine », *Les Hommes d'aujourd'hui* [décembre 1885], *Œuvres en prose complètes*, éd. cit., p. 767. Sur ce système et la duplicité de Verlaine, voir Introduction, p. 10-11.

4. BNF, fonds Cazals. Publié par Jean Richer, « Repères et documents verlainiens avec des lettres inédites », *Le Mercure de France*, 1^{er} juin 1954, p. 274, daté erronément 1887.

| | |
|------------------------------------|----------|
| 1. Écrit en 1875 | 78 |
| 2. Prière du matin | 100 |
| 3. Un crucifix | 36 |
| 4. There | 30 |
| 5. Bournemouth | 60 |
| 6. Bouquet à Marie (Un conte) | 88 |
| 7. Lucien Létinois | 160 |
| 8. À propos d'un reliquaire | 64 |
| 9. Parsifal | 14 |
| 10. À Ernest Delahaye | 14 |
| 11. À Émile Blémont | 14 |
| 12. À Léon Valade | 14 |
| 13. Paraboles | 14 |
| 14. Saint Benoît Joseph Labre | 14 |
| 15. Sonnets malsonnants, 8 sonnets | 112 |
| 16. Je vois un groupe sur la mer | 25 |
| | 837 vers |

Si les grandes divisions d'*Amour* sont déjà établies (la spiritualité, l'expérience personnelle, les dédicaces aux amis, l'hommage à Lucien Létinois et la composante politique), l'équilibre et la distribution des pièces sont loin d'être fixés. En 1886, le recueil s'ouvre sur les vicissitudes du poète et non sur la « Prière du matin » : Verlaine met alors en évidence son séjour en prison (« Écrit en 1875 ») et les retombées de sa séparation (« Je vois un groupe sur la mer... »), reléguant au second plan la sphère de la dévotion. La partie consacrée à Létinois, encore mince par rapport aux 621 vers qu'elle comportera en 1888, est rangée au centre de l'ensemble, et les textes politiques (huit « sonnets mal-

sonnants », deux de plus que dans la série de *Lutèce*¹) dépassent en importance ceux qui sont consacrés à la religion.

En décembre 1886, Verlaine annonce à Jules Tellier qu'« *Amour* et *Parallèlement* peuvent être considérés comme terminés » et qu'il « compte sur l'impression du premier au printemps »². Hospitalisé pendant près de quinze mois entre novembre 1886 et mars 1888, il profite cependant de son immobilité et de l'inertie de son éditeur pour enrichir son recueil, informant régulièrement Léon Vanier de son achèvement : « Ci-joint deux poèmes, l'un pour *Amour*, l'autre pour *Parallèlement*. Veuillez les classer. Encore deux cents vers et ces livres sur lesquels je compte beaucoup, seront terminés. Vous pourriez déjà les annoncer sur vos catalogues et vos couvertures » (13 janvier 1887) ; « Préparez [...] les manuscrits d'*Amour* et de *Parallèlement* que voici finis » (9 février 1887) ; « *Amour* sera fini très bientôt. Au premier jour, je m'occuperai de bien revoir le manuscrit et celui de *Parallèlement* » (24 février 1887) ; « *Amour* définitif, du reste » (28 juin 1887) ; « Ouf ! [...] voilà ce volume *bien fini* » (31 août 1887) ; « Je réviserai soigneusement l'ordre d'*Amour* qui dès lors sera prêt pour l'impression » (6 septembre 1887)³.

1. L'un d'entre eux est « *Puero debetur reverentia* », publié dans *La Revue critique* en mars 1884 et recueilli dans *Invectives* en 1896 (voir Appendice, p. 294).

2. Lettre à Jules Tellier, 19 décembre 1886, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., t. 1, 1959, p. 1215.

3. Lettres à Léon Vanier des 13 janvier 1887 (*Œuvres complètes*, éd. cit., t. 1, p. 1218) ; 9 février 1887 (*Correspondance de Paul Verlaine, op. cit.*, t. 2, p. 67) ; 24 février 1887 (*ibid.*, p. 70) ; 28 juin

Même son de cloche à Charles Morice, qui collationne patiemment les manuscrits du poète : « J'ai mis la dernière main à *Amour* par une pièce que je vous envoie ["Adieu"]. Le volume n'attend plus que ma sortie [de l'hôpital], très prochaine, pour un classement qui sera l'affaire d'une heure – et en route pour l'imprimerie¹. »

En l'espace de deux ans, Verlaine multipliera par deux le nombre de poèmes destinés à *Amour*, qu'il envoie à Vanier dans un crescendo de justifications : « J'ai presque envie d'y intercaler encore une ou deux centaines de vers ; car le volume est un peu mince » (2 décembre 1887) ; « J'aurai, je crois, une dernière, dernière, dernière pièce à vous donner pour *Amour*. [...] Ainsi le volume pourra compter 1 500 [vers] "and look serious" » (3 janvier 1888) ; « Ci-joint deux pièces pour *Amour*, à joindre dans l'ordre de la table DÉFINITIVE ci-contre. Je calcule que le volume aura un peu plus ou très peu moins de 1 500 vers » (8 janvier 1888) ; « Ci-joint *une dernière* pièce pour *Amour* [...] (si ça continue, *Amour* deviendra plus considérable intrinsèquement que l'*Iliade*) » (20 janvier 1888) ; « Voici, "sous ce pli" la VRAIE DERNIÈRE pièce d'*Amour* qui, j'espère, va, n'est-ce pas, enfin paraître » (fin janvier 1888)².

1887 (*Œuvres complètes*, éd. cit., t. 1, p. 1240) ; 31 août 1887 (*ibid.*, p. 1257) ; 6 septembre 1887 (*Correspondance de Paul Verlaine, op. cit.*, t. 2, p. 95).

1. Lettre à Charles Morice, 7 septembre 1887, *Lettres inédites à Charles Morice, op. cit.*, p. 94.

2. Lettres à Léon Vanier des 2 décembre 1887 (*Correspondance de Paul Verlaine, op. cit.*, t. 2, p. 119) ; 3 janvier 1888 (*ibid.*, p. 125) ; 8 janvier 1888 (*Œuvres complètes*, éd. cit., t. 1, p. 1293) ; 20 janvier 1888 (*ibid.*, p. 1298) ; fin janvier 1888 (*ibid.*, p. 1300).

Mais ces ajouts successifs ont fini par modifier la structure du recueil. Une table des matières dressée probablement à la fin de l'année 1887 montre que la composante religieuse a pris de l'ampleur et s'est étendue à l'ensemble de l'ouvrage, sans être toutefois prépondérante : alors qu'il avait prévu de terminer le livre par un poème catholique, Verlaine assigne le rôle de conclusion au souvenir de Lucien Létinois, et il n'a pas encore développé la série des « dédicaces » :

Prière du matin
 Écrit en 1875
 Bournemouth
 Parsifal
 Saint Graal
 Sur un reliquaire qu'on lui avait dérobé
 Ballade en l'honneur de Louise Michel
 À Louis II de Bavière
 Bouquet à Marie
 Sur un crucifix
 À Léon Valade
 À Ernest Delahaye
 À Émile Blémont
 À propos du centenaire de Calderon
 Statue pour tombeau
 À Victor Hugo en lui envoyant Sagesse
 Saint Benoît Joseph Labre
 Paraboles
 Angélus de midi
 Lucien Létinois
 Pensée du soir
 Lucien Létinois¹

1. Dossier *Amour*, Bibliothèque Jacques-Doucet, ft 6. Suite au décompte des vers (1040), Verlaine a ajouté « Je vois un groupe... »

La documentation contient encore trois tables, dressées entre décembre 1887 et février 1888. La première annonce « environ 1 100 vers sans compter les pièces [...] omises¹ ». Bien qu'elle porte la mention « dernier projet », des titres ne sont pas définitifs (« Un conte » s'intitule encore « Bouquet à Marie », « Je vois un groupe... » et « Ni pardon ni répit... » désignent « Un veuf parle » et « Il parle encore », « Drapeau blanc » n'est pas encore devenu « Drapeau vrai ») et Verlaine hésite sur la destination de tel poème (la « Ballade pour deux ormes [*sic*] qu'il avait » pourrait être déplacée dans *Parallèlement*). Une note mentionne aussi l'existence d'un « Épilogue » dont Verlaine a égaré le manuscrit et qu'il envisage de « remplacer avantageusement² » par « Pensée du soir » [« Prière du soir »] suivi de *Lucien Létinois* :

Prière du matin
 Écrit en 1875
 There
 Bournemouth
 Parsifal
 Saint Graal

(« Un veuf parle ») et « Ni pardon... » (« Il parle encore »), pour un total de 1 100 vers. Au moment où cette table est établie, la série *Lucien Létinois* contient 400 vers (sur les 621 de la version finale).

1. Dossier *Amour*, Bibliothèque Jacques-Doucet, ft 5.

2. *Ibid.* L'existence de cet « Épilogue » perdu est confirmée par une lettre à Vanier de la fin novembre 1887 : « Quant à *Amour* [...], je n'ai pas le manuscrit de l'épilogue. Du moins, il n'était pas dans le paquet apporté par votre commis » (*Correspondance de Paul Verlaine*, éd. cit., t. 2, p. 117).

Sur un reliquaire qu'on lui avait dérobé
 B[alla]de en l'h[onneu]r d[e Louise] Michel
 À Louis II de Bavière
 Bouquet à Marie
 Sur un crucifix
 L'Angélu[s] de midi
 À Léon Valade
 À Ernest Delahaye
 À Émile Blémont
 À Charles de Sivry
 À Chabrier
 À propos du cent[enai]re de Calderon
 Statue p[ou]r tombeau
 À Victor Hugo en lui envoyant *Sagesse*
 Hymne à Mlle Rachilde
 À Mme X...
 Ballade pour deux ormes qu'il avait
 St Benoît Joseph Labre
 Paraboles
 Pensée du soir
 Drapeau blanc
 Lucien Létinois

L'ordre des pièces dans la « table définitive » envoyée par Verlaine à son éditeur le 8 janvier 1888 est à peu de chose près celui de l'édition originale¹. Néanmoins la liste mentionne encore deux poèmes qui seront écartés du recueil au moment de l'impression : « Buste pour Mairies » (un des *Sonnets malsonnants* antirépublicains de 1881) et « Écrit en 1888 », poème composé à l'hôpital Broussais en janvier 1888, rem-

1. Lettre à Léon Vanier, 8 janvier 1888, *Œuvres complètes*, éd. cit., t. 1, p. 1294-1295.

placé *in extremis* par « Paysages ». Cette liste offre la particularité de mentionner les principaux dédicataires des poèmes. Elle complète et modifie un premier index datant de l'année précédente¹ :

Prière du matin
 Écrit en 1875. À Edmond Lepelletier
 Bouquet à Marie
 Bournemouth. À Francis Poictevin
 Angélu[s]
 Un crucifix. À Anatole Baju
 Ballade à propos de deux ormeaux qu'il avait.
 À L. Vanier
 Sur un reliquaire qu'on lui avait dérobé
 À Madame X...
 Je vois un groupe sur la mer...
 Ni pardon ni répit...
 Ballade en rêve
 Adieu
 Ballade en l'honneur de Louise Michel
 Sur la mort du roi Louis II de Bavière
 Parsifal. À Jules Tellier
 Saint Graal
 « Gais et contents ». À Charles Vesseron
 À Fernand Langlois
 Délicatesse. À Mlle Rachilde

1. Lettre à Vanier, 10 mai 1887 (*ibid.*, p. 1229-1230) et dossier *Amour*, Bibliothèque Jacques-Doucet, ft 4, écrit au recto d'un service de presse pour la réédition de *Romances sans paroles* (1887). « Bournemouth » est alors dédié à Maurice du Plessys, « Je vois un groupe... » [« Un veuf parle »] au docteur Louis Jullien, « Benoît Labre » [« Saint Benoît-Joseph Labre »] à Émile Le Brun, « Ballade sur deux ormes » [« Ballade à propos de deux ormeaux qu'il avait »] à Ernest Raynaud.

Angélu de midi
 À Léon Valade
 À Ernest Delahaye
 À Émile Blémont
 À Charles de Sivry
 À Emmanuel Chabrier
 À Edmond Thomas
 À Charles Morice
 À Maurice du Plessys
 À Victor Hugo en lui envoyant *Sagesse*
 Calderon
 Saint Benoît Labre
 Paraboles
 Statues pour Tombeau
 Buste pour Mairies
 Drapeau blanc
 Pensée du soir. À Ernest Raynaud
 Écrit en 1888. À mon ami le Dr Louis Jullien
 Lucien Létinois
 Batignolles
 À Georges Verlaine

La dernière table manuscrite d'*Amour* que nous possédions a été préparée pour l'impression : elle porte, calligraphiés à l'encre noire, le nom de l'auteur, le titre du recueil, la date, la mention et l'adresse de l'éditeur¹. Or elle n'est pas non plus définitive. La série *Lucien Létinois* ne contient que vingt poèmes sur vingt-quatre ; « Écrit en 1888 » figure encore au sommaire et trois titres seront modifiés sur épreuves (« Bouquet à Marie », « Statue pour tombeau » et « Drapeau blanc ») :

1. Dossier *Amour*, Bibliothèque Jacques-Doucet, ft 1-2.

Prière du matin
 Écrit en 1875
 Bouquet à Marie
 Bournemouth
 There
 Un crucifix (à A. Baju)
 Ballade à propos de deux ormeaux qu'il avait (à Léon Vanier)
 Sur un reliquaire qu'on lui avait dérobé
~~Je vois un groupe sur la mer~~ À Madame X
 Un veuf parle
 Il parle encore
 Ballade en rêve
 Adieu
 Ballade en l'honneur de Louise Michel
 À Louis II roi de Bavière
 Parsifal
 Saint Graal
 Gais & contents
 À Fernand Langlois
 Délicatesse
 Angélu de midi
 À Léon Valade
 À Ernest Delahaye
 À Émile Blémont
 À Charles de Sivry
 À Emmanuel Chabrier
 À Edmond Thomas
 À Charles Morice
 À Maurice du Plessys
 À propos d'un centenaire de Calderon
 À Victor Hugo en lui envoyant *Sagesse*
 S^t Benoît Joseph Labre
 Paraboles

Statue pour tombeau
 Drapeau blanc
 Pensée du soir
 Écrit en 1888
 Lucien Létinois (20 pièces)
 Batignolles
 Fin. À Georges Verlaine

Après de longues tergiversations, Verlaine, toujours hospitalisé, reçoit les premières épreuves d'*Amour* le 13 février 1888. Il promet à Vanier de les lui renvoyer dès le lendemain : « J'y mets un souci ! un soin ! » Mais les changements qu'il compte y apporter sont importants. Ils touchent en premier lieu les poèmes politiques : « Nous supprimons "Statues pour tombeau" et "Drapeau blanc". L'harmonie du volume me *force* à maintenir mes corrections à la Ballade des ormeaux », écrit-il à son éditeur². Le 20 février, il envoie à Vanier « Paysages », la pièce pour remplacer « Écrit en 1888 »³ et deux jours après, il lui fait parvenir l'ensemble des épreuves corrigées avec de précieuses indications⁴ :

Changé quatre strophes (politiques *inutiles*), d'une pièce de la série : *L. Létinois*.

1. Lettre à Vanier, 14 février 1888, dans Jean Richer, « Repères et documents verlainiens », art. cit., p. 275.

2. Billet non daté encarté dans un exemplaire d'*Amour*, Paris, Tajan, vente du 11 février 2004, n° 22. Ces deux pièces ne seront finalement pas supprimées.

3. Lettre à Vanier, 20 février 1888, *Correspondance de Paul Verlaine*, op. cit., t. 2, p. 137.

4. Lettre à Vanier, 22 février 1888, *Œuvres complètes*, éd. cit., t. 1, p. 1304-1305.

Gardé les deux sonnets politiques (inoffensifs). J'ai changé à la table et dans le volume le titre de l'un : « Écrit en 1881 », au lieu de « Statue pour Tombeau ». Peut-être faudrait-il aussi changer « Drapeau blanc » en « Drapeau vrai » (Changez donc ça vous, à la table et au livre. Moi, faudrait défaire le paquet).

Un faux-titre, n'est-ce pas ? *À mon fils Georges Verlaine*.

Peut-être que la strophe d'« Adieu » (« Et j'ai peur aussi... ») nous attirerait du désagrément à cause du mot *adultère*, susceptible d'être poursuivi comme *calomnieux*, quoique si juste, en l'espèce, d'ailleurs. [...]

Voyez, consultez, aux ouvrages annoncés dans *l'intérieur*, en tête, si nous ne mettions que :

Du même auteur : *Sagesse*, 1881

Sous presse : *Parallèlement*

En préparation : *Bonheur*

Vous avez bien intercalé « Paysages », en place de : « Écrit en 1888 » ?

Quêque vous n'en disez ? Ça serait plus grave, plus dans la note, à annoncer tout le tas derrière la couverture : même ça accentuerait mieux, comme ça.

Je compte sur les épreuves totales qui seront revues et corrigées en une séance. Comment vous les renvoyer ?

Verlaine reçoit les deuxièmes épreuves de son recueil le 27 février 1888. Il y apporte encore des corrections (« Statue pour tombeau » prend son titre définitif de « Sonnet héroïque » ; un vers de « Bournemouth » est corrigé, etc.) Les troisièmes épreuves, datées 28 février-8 mars, précèdent de peu l'impression du volume, sorti le 20 mars 1888. Entre-

temps, Verlaine a dressé une liste des exemplaires à offrir à ses amis et connaissances ; il ne destine les exemplaires de luxe qu'à son fils et à Théodore de Banville¹. Le contrat est signé le 27 mars 1888, après la publication du recueil, conjointement avec celui de *Parallèlement* : il prévoit une rétribution de 125 francs payables comptant pour un tirage de six cents exemplaires².

Les années 1890 sont celles de la consécration de Verlaine. En 1891, paraît chez l'éditeur Charpentier un « choix » de ses poésies, une anthologie préparée par Charles Morice en collaboration avec lui. C'est un succès éditorial. Verlaine y a destiné dix-sept poèmes d'*Amour*. Alors que Vanier entreprend de rééditer les anciens recueils du poète (*Poèmes saturniens* en 1890, *Fêtes galantes*, *La Bonne Chanson*, *Romances sans paroles*, *Jadis et naguère* en 1891), Verlaine lui demande de ne pas réimprimer *Amour* sans le prévenir : il veut y apporter des « additions », dont une « pièce importante »³. Une « nouvelle édition revue et augmentée » d'*Amour* paraîtra en 1892, mais elle ne sera « augmentée » que d'un seul poème, ajouté à la série consacrée à *Lucien Léтиноis* et sans rapport avec elle : « Ma cousine Éliisa... »

1. Liste jointe à une lettre à Vanier, 5 mars 1888, dans Jean Richer, « Repères et documents verlainiens », art. cité, p. 276.

2. Paris, Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet.

3. Lettre à Vanier, 7 janvier 1892, *Œuvres complètes*, éd. cit., t. 2, p. 1672-1673.

2. Établissement du texte

A. Manuscrits

- Un très riche ensemble de documents autographes et de coupures corrigées se rapportant à *Amour* figure dans les collections de la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet sous la cote BV I 47¹. Il comprend presque la totalité des poèmes du recueil, parfois en plusieurs états, ainsi qu'une liste de dédicaces et trois tables des matières. Ce dossier contient une grande partie du « manuscrit original » d'*Amour* préparé pour l'impression, tel que l'a décrit Charles Donos :

Ses manuscrits représentent un tas de papiers des plus disparates quant au format, à la couleur, à la qualité. Les vers de tel chef-d'œuvre du génial écrivain sont griffonnés indifféremment à la plume ou au crayon sur des bouts de pages arrachés aux in-folios de comptabilité de l'Assistance publique, au recto d'ordonnances médicales, de lettres de faire-part, au dos ou par le travers de suscriptions d'enveloppes multicolores, sur des marges de journaux quotidiens ou sur des lambeaux grasseyés d'un rude papier jaune ayant primitivement enveloppé de la charcuterie, du beurre ou du fromage.

En revoyant le manuscrit d'*Amour* que Verlaine mit au point, précisément en ce mois de janvier 1888, on se demande en vertu de quelle prodigieuse habileté professionnelle des typographes ont pu extraire

1. Cet album est consultable en ligne sur le site <http://bljd.sorbonne.fr/>

des épreuves ne fourmillant pas de monceaux de coquilles.

Des ratures, des surcharges de mots, des emplâtres huileux et des pâtés d'encre zèbrent chaque feuillet, et nécessitent pour le déchiffrement l'usage presque constant de la loupe. Sur l'ébauche au crayon d'un sonnet, l'auteur retrace à la plume le même sonnet ; mais il n'a cure d'opérer ce repérage de façon à couvrir exactement d'encre la lettre d'abord tracée à la mine de plomb¹.

- La documentation présente aussi de nombreux manuscrits isolés, répartis dans les bibliothèques, mentionnés ou reproduits dans les catalogues de vente, les revues et éditions critiques. On en trouvera le détail dans les variantes à la suite de chaque titre.
- Trois jeux d'épreuves ont été répertoriés. Les corrections du premier (daté 13-20 février 1888) ont été collationnées et publiées par Jean-Louis Debaube². Le second jeu, daté 27 février 1888, a figuré au catalogue de Jean Rousseau-Girard consacré à *Paul Verlaine et son œuvre* (préface et commentaires de M. François Chapon, Paris, s.d., n° 15375 bis) ; bien qu'il contienne une note de Vanier indiquant qu'il s'agit des « dernières et définitives corrections avant tirage et sa signature », un troisième et dernier jeu d'épreuves, daté

1. Charles Donos, *Verlaine intime*, Paris, Vanier, 1898, p. 166.

2. « Autour de la publication d'*Amour* de Paul Verlaine (documents inédits) », dans *De l'ordre et de l'aventure, mélanges offerts à Pierre-Olivier Walzer*, Neuchâtel, À la Baconnière, coll. Langages, 1985, p. 43-59.

28 février-8 mars 1888, a été envoyé à Verlaine (*Verlaine, Rimbaud, Mallarmé. La collection littéraire d'Édouard-Henri Fischer*, Paris, Christie's, 4 novembre 2014, n° 67¹).

- La Houghton Library de l'Université Harvard possède un manuscrit autographe presque complet d'*Amour*, soigneusement numéroté et pourvu d'une table des matières [Ms Fr 139.4]². Les poèmes ont été recopiés au seul recto de feuillets vierges de l'« Administration générale de l'assistance publique à Paris ». La page de titre, sans nom d'auteur, porte la mention *Amour* suivie du décompte des vers et d'une note : « moins 6 sonnets » : Verlaine a en effet soustrait de l'ensemble les poèmes suivants, quoiqu'ils figurent encore à la table des matières : « À Ernest Delahaye », « À Émile Blémont », « À Emmanuel Chabrier », « À Edmond Thomas », « À Charles Morice » et « À Maurice Du Plessys », tous repris dans *Dédicaces* en 1890. Ce manuscrit est postérieur à la publication du recueil et a été établi sur le texte imprimé. En effet, les poèmes ne présentent que de rares variantes par rapport à l'édition originale : tous ont leur titre définitif et les corrections demandées sur épreuves y sont prises en compte. En outre, les formulaires

1. Voir aussi Christian Galantaris, *Verlaine Rimbaud Mallarmé, catalogue raisonné d'une collection*, Paris-Genève, Éditions des Cendres, 2000, n° 84. L'auteur du catalogue précise que « le texte est ici au point et ne changera pas ».

2. Acheté à Paris en 1976 par l'intermédiaire de Georges Heilbrun. Consultable en ligne sur le site <http://hcl.harvard.edu/libraries/houghton/>

« B24 » de l'Administration portent la mention imprimée « 1889. – n. 100 – ». Sans qu'on sache qui en était le destinataire, le manuscrit peut avoir été préparé entre la fin 1889 et le début 1890, à un moment où Verlaine recopie *Dédicaces*, peut-être sur le même papier¹.

- Verlaine a annoté l'exemplaire d'*Amour* de son ami et conseiller Émile Le Brun. Ses mentions autographes ont été reportées par Yves-Gérard Le Dantec dans son édition des *Œuvres poétiques complètes* (Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 1954)².

B. Publications préoriginales³

1882

Paris moderne, 10 novembre : « À Léon Valade »

1883

La Nouvelle Rive gauche, 26 janvier-2 février : « À Émile Blémont »

Paris moderne, 25 mars : « À Ernest Delahaye »

Lutèce, 22-29 juin : « Un crucifix »

1. « Comment recopier *Dédicaces* pour Charavay ? Sur papier de l'hôpital Broussais ? feuilles détachées ou en cahiers ? » (lettre à Cazals, 23 août 1889, *Lettres inédites de Verlaine à Cazals*, op. cit., p. 159 ; voir aussi p. 164, 176).

2. Voir Jean-Louis Debaube, « Émile Lebrun. Notes inédites sur Verlaine », dans *Le Chemin des correspondances et le champ poétique, à la mémoire de Michael Pakenham*, sous la direction de Steve Murphy, Paris, Classiques Garnier, coll. Rencontres, 2016, p. 227-237.

3. Les titres des poèmes sont donnés dans leur version définitive.

Lutèce, 13-20 juillet : « Le petit coin, le petit nid... »
(Lucien Létinois)

La Revue critique, 30 décembre : « Bournemouth »

1884

La Revue critique, 13 janvier : « Saint Benoît-Joseph Labre », « Paraboles »

La Revue critique, 27 janvier : « Ô l'odieuse obscurité... » (Lucien Létinois)

La Revue critique, 27 avril : « Un veuf parle », « Il parle encore »

1885

Lutèce, 10-17 mai : « There »

Le Zig-Zag, 14 juin : « Écrit en 1875 »

Lutèce, 4-11 octobre : « À Madame X... en lui envoyant une pensée »

La Revue contemporaine, 25 octobre : « J'ai la fureur d'aimer... », « La belle au bois dormait... » (Lucien Létinois)

Gazzetta letteraria (Turin), 28 novembre : « Prière du matin »

1886

La Revue wagnérienne, 8 janvier : « Parsifal »

Lutèce, 3-10 janvier : « À propos d'un "centenaire" de Calderon », « À Victor Hugo en lui envoyant "Sagesse" », « Sonnet héroïque »

La Vogue, 4 avril : « Écrit en 1875 »

La Revue wagnérienne, 31 juillet : « À Louis II de Bavière »

Le Décadent, 31 juillet : « À Louis II de Bavière » [cité]

Le Décadent, 14 août : « Âme, te souvient-il... »
(Lucien Léтиноis)

La Vogue, 16-23 août : « Ce portrait qui n'est pas ressemblant... » (Lucien Léтиноis)

Le Symboliste, 15-22 octobre : « Un conte »

Le Décadent, 16 octobre : « Prière du matin »

Le Décadent, 13 novembre : « Un veuf parle »

La Vogue, 29 novembre-6 décembre : « L'affreux Ivry dévorateur... » (Lucien Léтиноis)

Le Décadent, 4 décembre : « Ballade en l'honneur de Louise Michel »

1887

La Revue indépendante, mars : « Il patinait merveilleusement... », « Je te vois encore à cheval... », « Tout en suivant ton blanc convoi... » (Lucien Léтиноis)

Les Chroniques, 1^{er} mai : « Parsifal »

Les Chroniques, 1^{er} juin : « Mon fils est mort... »
(Lucien Léтиноis)

Les Chroniques, 1^{er} août : « À Emmanuel Chabrier »,
« Pensée du soir »

La Revue indépendante, octobre : « Angélus de midi »

1888

La Petite Revue de littérature et d'art, 5 janvier : « Balade à propos de deux ormeaux qu'il avait »

Le Décadent, 15-29 février : « À Maurice du Plessys »

La Jeune Belgique, mars-avril : « Prière du matin »,
« Bournemouth », « À Victor Hugo en lui envoyant
"Sagesse" », « Sonnet héroïque », « Ô ses lettres
d'alors !... » (Lucien Léтиноis), « La belle au bois

dormait... » (*id.*), « Âme, te souvient-il... » (*id.*), « À Georges Verlaine »

La Revue septentrionale, mars-juillet : « "Gais et contents" »

C. Éditions publiées du vivant de Verlaine

- Paul Verlaine, *Amour*, Paris, Léon Vanier, 1888. Édition originale parue le 20 mars 1888, annoncée dans la *Bibliographie de la France* le 14 avril 1888. Tirage à 600 exemplaires, dont 100 ex. d'auteur et 50 ex. sur hollandaise.
- *Album de vers et de prose*, Anthologie contemporaine des écrivains français & belges, série Poètes et prosateurs, vol. 58 (cinquième série, n° 10), Bruxelles, Librairie nouvelle, et Paris, Librairie universelle, 1887-1888. Contient : « Parsifal », « La belle au bois dormait... », « Le petit coin, le petit nid... », « J'ai la fureur d'aimer... ».
- *Anthologie des poètes français du XIX^e siècle*, t. 3 : 1842 à 1851, Paris, Alphonse Lemerre, [1888]. Contient : « Paraboles » et « Ô l'odieuse obscurité... ».
- Paul Verlaine, *Dédicaces*, Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1890. Contient : « À Ernest Delahaye », « À Émile Blémont », « À Emmanuel Chabrier », « À Edmond Thomas », « À Charles Morice », « À Maurice du Plessys ».
- Paul Verlaine, *Choix de poésies*, avec un portrait de l'auteur par Eugène Carrière, Paris, Bibliothèque Charpentier, 1891. Tiré à 1 535 exemplaires.

Annoncé dans la *Bibliographie de la France* le 20 juin 1891. Contient : « Prière du matin », « Écrit en 1875 », « Un conte », « Bournemouth », « There », « À Madame X... en lui envoyant une pensée », « Un veuf parle », « À Louis II de Bavière », « À Fernand Langlois », « À Victor Hugo en lui envoyant "Sagesse" », « Paraboles », « Pensée du soir », « Paysages », « Car vraiment j'ai souffert beaucoup... », « Ô la femme !... », « J'ai la fureur d'aimer... », « La belle au bois dormait... ».

- Paul Verlaine, *Amour*, nouvelle édition revue et augmentée, Paris, Léon Vanier, 1892. Contient, en plus de l'édition originale, « Ma cousine Élixa... » (*Lucien Léтиноis*).
- Paul Verlaine, *Dédicaces*, nouvelle édition augmentée, Paris, Vanier, 1894.
- Paul Verlaine, *Invectives*, Paris, Vanier, 1896. Contient : « Sonnet héroïque ».

D. Choix du texte

Pour des raisons philologiques et contextuelles (entre autres la proximité avec *Parallèlement*), notre choix s'est porté sur l'édition originale (1888). Les fautes d'orthographe et les signes de ponctuation manifestement aberrants indiqués ci-dessous ne sont pas pris en compte dans l'apparat critique. Nous nous écartons de l'édition originale dans les cas suivants :

Prière du matin, vers 51 : leur mille // *Un conte*, vers 7 : encore ; vers 21 : inouie ; vers 44 : égoût ; vers 64 :

boites // *Bournemouth*, vers 4 : Châlets // *Ballade en l'honneur de Louise Michel*, vers 18 : baccile // *Angé-lus de midi*, vers 42 : Fleurissent // *Sonnet héroïque*, vers 12 : remord // *Pensée du soir*, vers 4 : rêve // *Paysages*, vers 21 : au dessus ; vers 52 : encor // *Lucien Léтиноis*, I, vers 6 : Tous me l'aviez // *Lucien Léтиноis*, III, vers 12 : remord // *Lucien Léтиноis*, IV, vers 42 : et s'endort ; vers 43 : sans ponctuation // *Lucien Léтиноis*, V, vers 6 : mon soin // *Lucien Léтиноis*, XI, vers 11 : pleines ; vers 16 : thyphoïde // *Lucien Léтиноis*, XIII, vers 20 : Croûla ; croûle.



Félicien Rops, frontispice pour *Parallèlement* (1889).
Collection Musée Félicien Rops, Province de Namur,
inv. PER E0437.1.P. © Atelier de l'Imagier/Musée Rops.

PARALLÈLEMENT

1. Historique

Après la publication de *Jadis et naguère* (1884), Verlaine entend poursuivre son œuvre dans deux directions à la fois complémentaires et opposées, autour d'un même « pivot » – lui-même. Pour caractériser cette double voie, il utilise l'adverbe *parallèlement*¹, avant que ce mot ne s'impose comme titre pour indiquer le pendant « profane » de son œuvre catholique : « Les volumes “pêcheurs” en question s'intituleront *Parallèlement* (telle ou telle série)². »

Les premiers recueils « parallèles » de Verlaine, conçus d'après ce système, seront *Amour* et *Parallèlement*. Mais en 1885, alors que le premier est sur le métier depuis quelques années, le second auquel il pense doit encore trouver son identité³ et son titre définitif ne

1. Lettre à Zénon Fièvre, 8 octobre 1885, *Correspondance générale*, op. cit., p. 912.

2. « Paul Verlaine », *Les Hommes d'aujourd'hui* [1885], *Œuvres en prose complètes*, éd. cit., p. 767. Voir Introduction, p. 7-9.

3. Lettre à Vanier, 10 décembre [1885] : « Causerons en outre d'*Amour* et de l'autre volume de vers » (*Œuvres complètes*, éd. cit., t. 1, p. 1188).

sera fixé qu'en 1886¹. À partir de ce moment, les deux recueils iront de pair jusqu'à leur parution respective, en 1888 pour *Amour*, en 1889 pour *Parallèlement*.

Suivant un dispositif mis en œuvre dans *Sagesse* et surtout dans *Jadis et naguère*, Verlaine va destiner des pièces anciennes à son nouveau recueil. Ainsi le dernier grand reliquat de *Cellulairement*, sept poèmes écrits entre 1873 et 1874, passera dans *Parallèlement*, mais aussi une série de pièces qu'il avait réservées à *Jadis et naguère* dans un premier temps et qui, vu leur teneur, en avaient été écartées. C'est le cas des *Amies*, ces sonnets saphiques publiés clandestinement à Bruxelles en 1867, qui auraient dû figurer dans la rubrique *Vers à la manière de plusieurs de Jadis et naguère* avec des « pièces vaguement pédérastiques² », et celui de « La Dernière Fête galante », qualifiée par l'auteur d'« affaire (assez sale)³ ». Ces poèmes anciens ont en commun de présenter des contenus qui, aux yeux de Verlaine, justifient leur « place dans ce box un peu risqué⁴ » que sera *Parallèlement*. Ainsi réservera-t-il à son corpus les poèmes les plus « corsés » de sa production (des « polissonneries », 15 février 1887 ; des « pièces épiques », 10 mai 1887 ; un morceau « féroce », 16 août 1887 ; des vers « amusants », 29 août 1887) pour constituer « définitivement par ce moyen » un volume

1. « *Amour* et *Parallèlement* marcheront d'un bon pas aussi. Dans ma situation, il me faut déployer cette activité doublement » (lettre à Vanier, 6 février 1886, *ibid.*, p. 1193).

2. Lettre à Charles Morice, [fin juillet 1884], *Correspondance générale*, *op. cit.*, p. 871.

3. Lettre à Charles Morice, 20 novembre 1884, *ibid.*, p. 881.

4. Lettre à Zénon Fièvre, 8 octobre 1885, *ibid.*, p. 912.

qui « tiendra sa place *importante* dans l'ensemble de [s]es vers »¹. C'est aussi à cette époque qu'il se met en rapport avec Félicien Rops, dont la production sensuelle et sulfureuse lui est connue, dans l'espoir d'obtenir une « eau forte significative » pour son livre².

Bien que Verlaine annonce à plusieurs reprises à son éditeur que « *Parallèlement* est complet³ » et qu'il est « temps, aussi, de faire un traité⁴ », il continue, comme il le fait pour *Amour*, de grossir son volume – et d'en retrancher des parties en vue d'un nouveau projet. Il avait déjà inclus dans *Amour* une série de sonnets écrits en hommage à ses amis, et il avait eu l'intention de poursuivre cette veine dans *Parallèlement*. Mais en novembre 1888, il décide de retoucher le plan du recueil et d'en retirer les « pièces “purement cordiales” [...] en vue d'un petit bouquin rien qu'amical et gentil, intitulé *Les Amis*⁵ ». Six sonnets d'*Amour* et trois poèmes prévus pour figurer dans *Parallèlement* (« Ballade touchant un point d'histoire », « À Ernest Raynaud » et « Ballade en faveur des dénommés décadents et symbolistes ») seront ainsi réservés à *Dédicaces*, qui paraîtra à petit nombre et hors commerce en 1890. L'arbre

1. Lettre à Vanier, 16 août 1887, *Correspondance de Paul Verlaine*, *op. cit.*, t. 2, p. 92.

2. Lettre à Vanier, 31 août 1887, *Œuvres complètes*, éd. cit., t. 1, p. 1258. Voir Introduction, p. 26, et reproduction, p. 66.

3. Lettre à Vanier, 29 mai 1887, *ibid.*, p. 1236. Même son de cloche les 16, 26 octobre et 2 décembre 1887.

4. Lettre à Vanier, 17 juin 1887, *ibid.*, p. 1238. Le « traité », qui porte à la fois sur *Amour* et sur *Parallèlement*, sera signé le 27 mars 1888.

5. Lettre à Vanier, fin novembre 1888, *Correspondance de Paul Verlaine*, *op. cit.*, t. 2, p. 151.

généalogique de *Parallèlement* se complète ainsi peu à peu : après avoir procédé des *Amies* et de *Cellulairement*, après s'être développé parallèlement à *Amour*, deux branches s'en détachent alors : l'une qui mène à *Dédicaces*, l'autre aux poèmes érotiques de *Femmes* (1890) et d'*Hombres* [1891] dont le recueil porte indéniablement l'empreinte.

Parallèlement paraît conjointement à la réédition de *Sagesse*, le 20 juin 1889. Mais Vanier a réservé une mauvaise surprise à Verlaine : effrayé par l'audace de certaines pièces, il a fait encarter dans l'ouvrage le poème « Chasteté » que Verlaine destinait à *Bonheur*, en contrepoint moral et religieux, se gardant bien de glisser le feuillet clandestin dans les exemplaires qu'il réservait à l'auteur¹. Verlaine, qui s'était fermement opposé à une telle mesure quelques jours auparavant², apprend la nouvelle ; furieux, il rompt avec « cette saloperie de Vanier » qu'il accuse d'infamie³ et avec qui il ne se réconciliera qu'en septembre 1890.

Dès le mois d'août 1889, Verlaine envisage de préparer une deuxième édition de *Parallèlement*. D'Aix-les-Bains où il est en cure, il envoie des poèmes à Cazals et dresse le plan de cette nouvelle publication, pour laquelle il a déjà rassemblé une centaine de vers nouveaux :

1. Voir ce texte en appendice, p. 475.

2. « Je vous confirme mon dernier mot, mais m'oppose à CHASTÉTÉ, qui ne vous appartient pas, dans PARALLÈLEMENT » (lettre à Vanier, 12 juin 1889, *Correspondance de Paul Verlaine*, op. cit., t. 2, p. 157).

3. Lettre à Edmond Lepelletier, 15 juillet 1889, *Œuvres complètes*, éd. cit., t. 2, p. 1579, et lettre à Cazals, 27 juin 1889, *Lettres inédites de Verlaine à Cazals*, op. cit., p. 146.

Parallè[lemen]t, 2^e édition

Sonnet Rimbaud
Pièce ci-jointe [« À celle qu'on dit froide »]
Rendez-vous
Luxures (*Jadis et naguère*)¹

En projet :

Chant alterné
Ganymède
Les mortes, etc.

Le « Chant alterné », dont nous ne possédons que le titre, devait être un « dialogue entre éphèbes et vierges, à la Virgile ; [dont] le cadre [...] permettra les dernières hardiesses² ». C'est que la veine de *Parallèlement* « tient » Verlaine, comme il l'écrit à Cazals en octobre 1889³, et qu'elle ne fait que se radicaliser – ou se libérer. Par l'intermédiaire de Mallarmé, Verlaine, fier de ses « obscénités⁴ », s'adresse alors à l'éditeur belge Edmond Deman pour lui proposer une nouvelle édition de *Parallèlement* « complètement remaniée, corrigée minutieusement et *augmentée de plus du tiers* de pièces *entièrement inédites* », affirmant à son correspondant qu'il a « la presque assurance que

1. Lettre à Cazals, 6 septembre 1889, *ibid.*, p. 208. On lira ces textes en appendice, p. 443 *sqq.*

2. Lettre à Cazals, 31 août 1889, *ibid.*, p. 194.

3. Lettre à Cazals, 4 octobre 1889, *ibid.*, p. 233.

4. Lettre à Mallarmé, 16 octobre 1889, *Œuvres complètes*, éd. cit., t. 2, p. 1626.

Félicien Rops consentirait à orner d'un frontispice le volume ainsi métamorphosé¹ ». Mais il est lié à Vanier par contrat, et Deman ne peut accéder à sa demande. En 1892, il relance Vanier, et lui propose de détacher quelques poèmes de *Femmes* et de *Hombres* en vue de l'édition augmentée de *Parallèlement* : « Je veux ajouter une importante pièce à *Amour* et[,] à *Parallèlement*, les pièces très imprimables en dehors du “Manteau” de *Femmes*, intitulées *Filles* : “À Rita”, “Billet pour Lily”, “Goûts royaux” et deux ou trois comme : “Sur une statue [de Ganymède]”, etc. du pendant à *Femmes* [c'est-à-dire *Hombres*]². » Cette édition paraîtra en février 1894, mais, en dépit des projets de Verlaine et en raison de la prudence de Vanier, elle ne sera enrichie que de trois textes « nouveaux » : une préface, déjà écrite en juin 1889, et deux poèmes : « Sur une statue de Ganymède » et « Prologue supprimé à un livre “d'invectives” », composés aussi cette année-là.

2. Établissement du texte

A. Manuscrits

- Les manuscrits de *Parallèlement* ont été dispersés. Un grand nombre d'entre eux figurent cependant dans les bibliothèques ou ont été reproduits dans des catalogues de vente ; d'autres sont men-

1. Lettre à Edmond Deman, 21 octobre 1889, *ibid.*, p. 1625.

2. Lettre à Vanier, 7 janvier 1892, *ibid.*, p. 1673. On trouvera ces pièces en appendice, p. 443 *sqq.*

tionnés dans les éditions anciennes, comme celle d'Yves-Gérard Le Dantec publiée dans la « Bibliothèque de la Pléiade ». On peut néanmoins distinguer deux ensembles : celui des *Amies* (1867) et celui de *Cellulairement* (ca. 1875), dont sont issus sept poèmes de *Parallèlement*¹. Les lettres de Verlaine à Edmond Lepelletier (1873-1874), à Mme Mauté (1876), à Charles Morice (1884-1887), à Jules Tellier et Émile Le Brun (1887), à Cazals et à Léon Deschamps (1889) contiennent des poèmes que Verlaine destinera à son recueil. On trouvera le détail des manuscrits que nous avons pu collationner dans les variantes, à la suite de chaque titre.

- Trois jeux d'épreuves ont été répertoriés : un jeu de la première édition portant la mention « 1^{res} épreuves corrigées par l'auteur » (*Baudelaire, Verlaine, Rimbaud. Éditions originales et autographes*, Paris, Maggs Bros., 1937, n° 77, et *Bibliothèque du Château de Prye*, première vente, Paris, Drouot-Montaigne, 27-28 juin 1990, n° 273) ; un second jeu daté 10-13 avril 1889 portant la mention « épreuves avec dernières corrections de l'auteur à garder » (*La Bibliothèque de Pierre Bergé*, deuxième vente, Paris, Sotheby's, 8 et 9 novembre 2016, n° 538) ; et un jeu de la deuxième édition daté 5 août 1893 (*Verlaine, Rimbaud, Mallarmé. La collection littéraire d'Édouard-Henri Fischer*, Paris, Christie's, 4 novembre 2014, n° 78).

1. Voir respectivement *Fêtes galantes, La Bonne Chanson* précédé de *Les Amies*, éd. cit., p. 37-40 et *Romances sans paroles* suivi de *Cellulairement*, éd. cit., p. 66-73.

- Il existe un manuscrit allographe de *Parallèlement*, copié un mois environ avant la publication du recueil par Suzanne Villani, amie et peut-être concubine de Verlaine¹. Ce cahier de cinquante pages est adressé par la jeune femme à un M. Bonnet, le 4 mai 1889, avec prière de ne pas le faire circuler. Il porte une dédicace de la main du poète : « à M. Bonnet / sympathiquement / P. Verlaine » et contient des éclaircissements laconiques sur certaines pièces qui ne sont pas dénués d'intérêt².

B. Publications préoriginales

1867

Le Hanneton, 8 août : « Sappho »

Le Hanneton, 26 septembre : « Allégorie »

Les Amies, sonnets par le licencié Pablo de Herlagnez, Ségovie [Bruxelles, Poulet-Malassis], 1868 [1867]

1884

La Revue indépendante, octobre : « Sur le balcon », « Pensionnaires », « *Per amica silentia* », « Printemps », « Été », « Sappho » (*Les Amies*)

Lutèce, 21-28 décembre : « La Dernière Fête galante »

1. Suzanne Villani, « la chaste Suzanne » est souvent évoquée dans la correspondance de Verlaine avec Cazals (lettre du 23 août 1889 et *passim*). Elle partage le même toit que le poète en 1889, savoir l'hôtel de Lisbonne, 4, rue de Vaugirard.

2. « Je vous ai mis des renvois, écrit Suzanne Villani à M. Bonnet, ils ne sont pas dans le livre mais afin que vous comprissiez mieux. » Nous devons à la disponibilité de Vincent Malausa, que nous remercions chaleureusement, de pouvoir disposer de ce document.

1885

Lutèce, 24-31 mai : « Je veux, pour te tuer, ô temps qui me dévastés... », « À la manière de Paul Verlaine »

Lutèce, 19-26 juillet : « Explication », « Autre explication », « Limbes », « Lombes »

Lutèce, 4-11 octobre : « Prologue d'un livre dont il ne paraîtra que les extraits ci-après », « Impression fausse », « Autre », « Réversibilités », « *Tantalized* », « Invraisemblable mais vrai », « Le Dernier Dizain »

Gazzetta letteraria (Turin), 28 novembre : « Le Sonnet de l'homme au sable »

Lutèce, 13-20 décembre : « Nouvelles variations sur le Point du jour »

Lutèce, 20-27 décembre : « Ballade de la mauvaise réputation »

1886

La Vogue, 16-23 août : « À la princesse Roukhine »

Le Décadent, 4 septembre : « Pierrot gamin »

Le Décadent, 18 septembre : « Ballade Sappho »

La Vogue, 29 novembre-6 décembre : « Séguidille »

1888

La Cravache, 19 mai : « Ballade de la mauvaise réputation »

La Cravache, 4 août : « L'Impudent »

La Cravache, 29 septembre : « Préface », « *Læti et errabundi* »

La Cravache, 10 novembre : « Mains »

La Cravache, 22 décembre : « À Mademoiselle *** »

1889

La Cravache, 2 février : « Ces passions »*La Plume*, 1^{er} juin : « Auburn », « Guitare », « Les morts que... »1891 [2^e édition]*Le Courrier français*, 12 juillet : « Sur une statue de Ganymède »

C. Éditions publiées du vivant de Verlaine

- *Les Amies*, sonnets par le licencié Pablo de Herlagnez, Ségovie [Bruxelles, Poulet-Malassis], MDCCCLXVIII [1867]. Tirage à 50 exemplaires.
- Paul Verlaine, *Parallèlement*, Paris, Léon Vanier, 1889. Édition originale publiée le 20 juin 1889, annoncée dans la *Bibliographie de la France* le 26 octobre 1889. Tirage à 600 exemplaires, dont 100 ex. d'auteur.
- Paul Verlaine, *Choix de poésies*, avec un portrait de l'auteur par Eugène Carrière, Paris, Bibliothèque Charpentier, 1891. Tiré à 1 535 exemplaires. Pas d'achevé d'imprimer [mai 1891]. Annoncé dans la *Bibliographie de la France* le 20 juin 1891. Contient : « Allégorie », « Sappho », « À la princesse Roukhine », « Auburn », « Impression fausse », « Autre », « Réversibilités », « À la manière de Paul Verlaine », « L'Impudent », « Ballade de la vie en rouge », « Mains », « Les morts que... », « Pierrot gamin », « Ballade de la mauvaise réputation », « Caprice ».

- Paul Verlaine, *Parallèlement*, nouvelle édition revue et augmentée, Paris, Léon Vanier, 1894. Annoncé dans la *Bibliographie de la France* le 31 mars 1894. Tirage à 600 exemplaires, dont 100 ex. d'auteur. Contient, outre les pièces de la première édition : « Avertissement », « Sur une statue de Ganymède », « Prologue supprimé à un livre "d'invectives" ».

D. Choix du texte

Pour des raisons contextuelles et philologiques, notre choix s'est porté sur l'édition originale (1889). Les défauts d'impression, fautes d'orthographe et signes de ponctuation manifestement aberrants indiqués ci-dessous ne sont pas pris en compte dans l'apparat critique. Nous nous écartons de l'édition originale dans les cas suivants :

Pensionnaires, vers 2-3 : sans ponctuation // *Séguidille*, vers 6 : non nue ; vers 10 : a bouche // à *Mademoiselle****, vers 7 : Ni vont // *Autre*, vers 8 : le mot Fou manque // *Invraisemblable mais vrai*, vers 9 : etant // *Lombes*, vers 9 : gaité ; date : 23 mai // *L'Impénitent*, vers 60 : musser // *Mains*, vers 31 : rêches // *Caprice*, vers 18 : malchanceux ; vers 19 : certes.

ABRÉVIATIONS EMPLOYÉES
DANS L'ANNOTATION DES TEXTES

- Bescherelle : BESCHERELLE aîné, *Dictionnaire national ou Dictionnaire universel de la langue française*, 2^e éd., Paris, Simon-Garnier, 2 t., 1852.
- BJD : Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet, Paris.
- CG : Paul VERLAINE, *Correspondance générale*, éd. Michael PAKENHAM, t. 1 : 1857-1885, Paris, Fayard, 2005.
- CPV : *Correspondance de Paul Verlaine*, éd. Ad. VAN BEVER, Messein, 3 t., 1922, 1923, 1929, et Genève, Reprint Slatkine, 1983.
- DEM : Alfred DELVAU, *Dictionnaire érotique moderne* (1864), Paris, 10/18, coll. Domaine français, 1997.
- DHLF : *Dictionnaire historique de la langue française* (1992), sous la direction d'Alain REY, éd. enrichie, Paris, Le Robert, 3 t., 1998.
- DLV : Alfred DELVAU, *Dictionnaire de la langue verte*, nouvelle édition augmentée d'un supplément par Gustave Fustier, Paris, Marpon et Flammarion, 1883.
- GDU : Pierre LAROUSSE, *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, Paris, Larousse, 15 t. (1866-1876) et 2 suppléments (1878 et 1890).
- Grevisse : Maurice GREVISSE et André GOOSSE, *Le Bon Usage : grammaire française avec des remarques sur la langue française d'aujourd'hui*, 13^e éd. revue, Gembloux, Duculot, 1993.
- Larchey : Lorédan LARCHEY, *Dictionnaire historique d'argot*, 10^e éd. des excentricités du langage augmenté d'un supplément mis à la hauteur des révélations du jour, Paris, Dentu, 1888.
- Larchey, suppl. : Lorédan LARCHEY, *Supplément aux neuvième et dixième éditions du Dictionnaire d'argot*, avec une introduction substantielle et un répertoire spécial du largonji, Paris, Dentu, 1883.
- LIVC : Georges ZAYED, *Lettres inédites de Verlaine à Cazals*, avec une introduction, des notes et de nombreux documents inédits, Genève, Droz, 1957.
- LICM : Paul VERLAINE, *Lettres inédites à Charles Morice*, publiées et annotées par Georges ZAYED, Genève-Paris, Droz-Minard, 1964 ; 2^e éd., Nizet, 1969.
- LIDC : Paul VERLAINE, *Lettres inédites à divers correspondants*, publiées et annotées par Georges ZAYED, Genève, Droz, 1976.
- Littre : Émile LITTRÉ, *Dictionnaire de la langue française*, Paris, Hachette, 4 t. et un supplément, 1877.
- LP : Le Livre de Poche, coll. Classiques, Paris.
- Mémoires : EX-MADAME PAUL VERLAINE, *Mémoires de ma vie* (1935), préface [et notes] par Michael PAKENHAM, Seyssel, Champ Vallon, coll. Dix-neuvième, 1992.
- NLI : *Nouveau Larousse illustré*, sous la direction de Claude AUGER, Paris, Larousse, 7 t. et un supplément, 1897-1904.
- OC : *Œuvres complètes*, introduction d'Octave NADAL, études et notes de Jacques BOREL, texte établi par Henry DE BOUILLANE DE LACOSTE et Jacques BOREL, Club du meilleur livre, 2 t., 1959 et 1960.
- OpC : Paul VERLAINE, *Œuvres poétiques complètes*, texte établi et annoté par Yves-Gérard LE DANTEC, édition revue, complétée et présentée par Jacques BOREL (1962), Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 1977.

OprC : Paul VERLAINE, *Œuvres en prose complètes*, texte établi, présenté et annoté par Jacques BOREL, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 1972.

Robert : Paul ROBERT, *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris, Le Robert, 2^e éd. dirigée par Alain Rey, 6 t., 2001.

Robichez : Paul VERLAINE, *Œuvres poétiques*, textes établis avec chronologie, introductions, notes, choix de variantes et bibliographie par Jacques ROBICHEZ, Paris, Classiques Garnier, 1969 ; éd. revue, Paris, Dunod, coll. Classiques Garnier, 1995.

TLF : *Trésor de la langue française : dictionnaire de la langue des XIX^e et XX^e siècles (1789-1960)*, sous la direction de Paul IMBS, puis de Bernard QUEMADA, Paris, CNRS, puis Gallimard, 16 t., 1971-1994, version informatisée, www.atilf.fr

Les références présentées sous forme abrégée renvoient à la « Bibliographie », p. 695.

PAUL VERLAINE

A M O U R

PARIS

LÉON VANIER, ÉDITEUR

19, QUAI SAINT-MICHEL

—
1888

AMOUR

Amour, page de titre de la première édition (1888).

1. Verlaine connaîtra à peine son fils, né le 30 octobre 1871. Ayant quitté le foyer conjugal en juillet 1872 et malgré ses pressantes demandes à ses beaux-parents, il ne devait le revoir que de rares fois entre 1876 et 1878. La dédicace et le poème final d'*Amour* sont à la fois l'expression d'un sentiment paternel frustré et une manière de riposte à l'égard de sa belle-famille : « J'en veux finir avec ma posture contrite vis-à-vis de gens qui se moquent par trop de moi et m'ont, sauf ma très regrettée et honorée belle-mère, offensé plus qu'il n'est permis. [...] L'enfant n'en peut pas, mais c'est tout. D'ailleurs *il faut qu'il sache*. Et je dédierai, certes, *Amour à mon fils Georges Verlaine*, qu'il en rougisse plus tard si ça lui convient. Je sais que j'ai raison et que c'est la seule façon d'agir » (lettre à Charles Morice, 25 décembre 1883, *CG*, p. 834). Mais *Amour* est aussi consacré à l'évocation du souvenir de Lucien Létinois, le « fils idéal » sur qui Verlaine reporta son affection entre 1879 et 1883. Dans ses lettres des 13 et 20 février 1888, Verlaine demande à Vanier de ne pas oublier cette dédicace au faux-titre (*CPV*, t. 2, p. 138, 141).

À mon fils
GEORGES VERLAINE¹

1. Les « prières du matin » font partie des pratiques religieuses quotidiennes. L'Église catholique procure aux fidèles une prière officielle (prière du matin tirée de l'office canonial de prime), mais les catéchismes donnent aussi des « prières du matin » appartenant à la tradition populaire, très vivante au XIX^e siècle. Dans *Amour*, la « Prière du matin » de Verlaine se complète d'un « Angélus de midi » et d'une « Pensée du soir », ici p. 175 et 207.

2. La sagesse et la bonté participent des perfections de Dieu (voir *Sagesse*, 9, 9, et *Psaumes*, 145, 9).

3. Jean, 17, 24 : « tu m'as aimé avant la fondation du monde », et Éphésiens, 1, 4 : « C'est ainsi qu'Il nous a élus en lui, dès avant la fondation du monde, pour être saints et immaculés en sa présence, dans l'amour. »

4. Cf. cette prière du matin dans *La Journée du chrétien sanctifiée par la prière et la méditation* (1880) : « Je vous adore avec les sentiments de l'humilité la plus profonde, et vous rends, de tout mon cœur, les hommages qui sont dus à votre souveraine Majesté. »

5. « Dans les langues modernes », *scander* signifie « reconnaître si un vers est bon, en en comptant les syllabes et en vérifiant la place des accents. Dans le français, on scande en prenant régulièrement deux syllabes pour un pied » (Littré).

6. Cf. Balzac, *Eugénie Grandet* (1833) : « Comme une mère, Eugénie releva la main pendante, et, comme une mère, elle baisa doucement les cheveux. »

7. Dans le sens de « permettre » (Littré). Cf. « Donnez-moi de vous aimer avec plénitude de cœur » (*La Religion chrétienne méditée dans le véritable esprit de ses maximes*, t. 4, Lyon, 1819, p. 48).

PRIÈRE DU MATIN¹

- Ô Seigneur, exaucez et dictez ma prière,
 Vous la pleine Sagesse et la toute Bonté²,
 Vous sans cesse anxieux de mon heure dernière,
 4 Et qui m'avez aimé de toute éternité.
- Car – ce bonheur terrible est tel, tel ce mystère
 Miséricordieux, que, cent fois médité,
 Toujours il confondit ma raison qu'il atterre, –
 8 Oui, vous m'avez aimé de toute éternité,
- Oui, votre grand souci c'est mon heure dernière,
 Vous la voulez heureuse et pour la faire ainsi,
 Dès avant l'univers, dès avant la lumière,
 12 Vous préparâtes tout, ayant ce grand souci³.
- Exaucez ma prière après l'avoir formée
 De gratitude immense et des plus humbles vœux⁴,
 Comme un poète scande⁵ une ode bien-aimée,
 16 Comme une mère baise un fils sur les cheveux⁶.
- Donnez-moi⁷ de vous plaire, et puisque pour vous plaire
 Il me faut être heureux, d'abord dans la douleur
 Parmi les hommes durs sous une loi sévère,
 20 Puis dans le ciel tout près de vous sans plus de pleur,
- Tout près de vous, le Père éternel, dans la joie
 Éternelle, ravi dans les splendeurs des saints,

1. Selon les moralistes du Grand Siècle, l'amour exclusif de Dieu implique la haine de soi et de l'amour propre. Cf. Pascal, *Pensées*, 468, éd. Brunschvicg : « Nulle autre religion n'a proposé de se haïr, nulle autre religion ne peut donc plaire à ceux qui se haïssent et qui cherchent un être véritablement aimable. »

2. Cf. Matthieu, 5, 44, et Luc, 6, 27-28 : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, bénissez ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous diffament. »

3. Dans le sens religieux, le *zèle* est « une vive ardeur à servir la cause de Dieu et de la religion ». Cf. *Sagesse*, II, II : « C'est pour Elle [la Vierge] qu'il faut chérir mes ennemis, / C'est par Elle que j'ai voué ce sacrifice, / Et la douceur de cœur et le zèle au service, / Comme je la priais, Elle les a permis » (*LP*, p. 155).

4. L'*accent* et la *mesure* sont des termes de poétique (voir aussi v. 15) : Verlaine entend le « juste discours » à la fois au sens moral et au sens littéraire de l'expression.

5. Comme dans le *Voyage en France par un Français* dont la rédaction est contemporaine de celle de « Prière du matin » (1880), Verlaine déplore l'état actuel de la France, sans Dieu et sans roi pour la diriger (*OprC*, p. 995 *sqq.*).

6. Les *serres* où, grâce à la chaleur de Dieu, pourront croître et fructifier les vertus chrétiennes.

Ô donnez-moi la foi très forte, que je croie
24 Devoir souffrir cent morts s'il plaît à vos desseins ;

Et donnez-moi la foi très douce, que j'estime
N'avoir de haine juste et sainte que pour moi¹,
Que j'aime le pécheur en détestant mon crime²,
28 Que surtout j'aime ceux de nous encor sans foi ;

Et donnez-moi la foi très humble, que je pleure
Sur l'impropriété de tant de maux soufferts,
Sur l'inutilité des grâces et sur l'heure
32 Lâchement gaspillée aux efforts que je perds ;

Et que votre Esprit Saint qui sait toute nuance
Rende prudent mon zèle³ et sage mon ardeur :
Donnez, juste Seigneur, avec la confiance,
36 Donnez la méfiance à votre serviteur.

Que je ne sois jamais un objet de censure
Dans l'action pieuse et le juste discours ;
Enseignez-moi l'accent, montrez-moi la mesure⁴ ;
40 D'un scandale, d'un seul, préservez mes entours ;

Faites que mon exemple amène à vous connaître
Tous ceux que vous voudrez de tant de pauvres fous,
Vos enfants sans leur Père, un état sans le Maître⁵,
44 Et que, si je suis bon, toute gloire aille à vous ;

Et puis, et puis, quand tout des choses nécessaires,
L'homme, la patience et ce devoir dicté,
Aura fructifié de mon mieux dans vos serres⁶,
48 Laissez-moi vous aimer en toute charité,

1. On entend par *perfections* de Dieu les qualités qui sont en lui, telles que l'éternité, l'indépendance, l'unité et la spiritualité (Mgr Gaume, *Abrégé du Catéchisme de persévérance*, Paris-Lyon, Librairie catholique, s.d., p. 47).

2. Cf. *Sagesse*, I, XIX : « Ah, les Voix, mourez donc, mourantes que vous êtes, / Sentences, mots en vain, métaphores mal faites, / Toute la rhétorique en fuite des péchés, / Ah, les Voix, mourez donc, mourantes que vous êtes ! » (*LP*, p. 131).

3. *Ecclésiaste*, 1, 2 : « Vanité des vanités, dit l'Ecclésiaste ; vanité des vanités, tout est vanité. » *Fors*, archaïsme pour « en dehors de ».

4. *Servante* de Dieu pendant la vie, l'âme est l'*épouse* du Christ après la mort, dans la tradition mystique.

5. Cf. *Lucien Léтиноis*, IV, vers 40, p. 225 : « Il les aime [ses morts] comme un oiseau son nid de mousse ».

6. En référence à l'*agneau de Dieu* qui « enlève le péché du monde » (Jean, 1, 29), « un des symboles majeurs de la christologie johannique » (*La Bible de Jérusalem*, Cerf, 1974, p. 1530), et, dans le bestiaire de Verlaine, figure de l'innocence et de la dévotion : « Qu'il te soit accordé, dans l'exil de la terre, / D'être l'agneau sans cris qui donne sa toison » (*Sagesse*, II, IV, 7, *LP*, p. 173). Voir, dans *Amour*, « Un conte » (v. 11, p. 101), « Paraboles » (v. 5, p. 201) et « Adieu » (v. 3, p. 151).

7. La ville corruptrice est un thème récurrent dans *Sagesse*. Voir entre autres I, XXIII, III, IV, et III, XVI : « La "grande ville". [...] Toujours ce remuement de la chose coupable / Dans cette solitude où s'éccœure le cœur ! » (*LP*, p. 143, 199, 225).

Laissez-moi, faites-moi de toutes mes faiblesses
Aimer jusqu'à la mort votre perfection¹,
Jusqu'à la mort des sens et de leurs mille ivresses,
52 Jusqu'à la mort du cœur, orgueil et passion,

Jusqu'à la mort du pauvre esprit lâche et rebelle
Que votre volonté dès longtemps appelait
Vers l'humilité sainte éternellement belle,
56 Mais lui, gardait son rêve infernalement laid,

Son gros rêve éveillé de lourdes rhétoriques,
Spéculation creuse et calculs impuissants
Ronflant et s'étirant en phrases pléthoriques².
60 Ah ! tuez mon esprit et mon cœur et mes sens !

Place à l'âme qui croie, et qui sente et qui voie
Que tout est vanité fors elle-même en Dieu³ ;
Place à l'âme, Seigneur, marchant dans votre voie
64 Et ne tendant qu'au ciel, seul espoir et seul lieu !

Et que cette âme soit la servante très douce
Avant d'être l'épouse au trône non-pareil⁴.
Donnez-lui l'Oraison comme le lit de mousse
68 Où ce petit oiseau se baigne de soleil⁵,

La paisible oraison comme la fraîche étable
Où cet agneau⁶ s'ébatte et broute dans les coins
D'ombre et d'or quand sévit le midi redoutable
72 Et que juin fait crier l'insecte dans les foins,

L'oraison bien en vous, fût-ce parmi la foule,
Fût-ce dans le tumulte et l'erreur des cités⁷.

1. Pendant le haut Moyen Âge, l'*ordalie* ou « jugement de Dieu » consistait à soumettre l'accusé à l'épreuve du feu ou de l'eau pour prouver son innocence.

2. Cf. Jean, 4, 13-14 : « Quiconque boit de cette eau aura soif à nouveau ; mais qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif ; l'eau que je lui donnerai deviendra en lui source d'eau jaillissant en vie éternelle. »

3. La clémence de Dieu est un effet de sa miséricorde. Cf. « *Crimen amoris* » (*Cellulairement*, puis *Jadis et naguère*) : « Le Dieu clément qui nous gardera du mal » (*LP*, p. 209), et « Un crucifix » (ici p. 121), dont « les bras grands ouverts prouvent le Dieu clément ».

4. « Mort au milieu des sentiments religieux et en s'acquittant de tous les devoirs de la religion » (Littré), la *bonne mort* est au centre des aspirations religieuses de Verlaine depuis *Sagesse*, I, xxiii : « Ô mon cœur, que tu ne vives / Qu'aux fins d'une bonne mort ! » Voir ici « À Charles de Sivry » (v. 11, p. 185), *Lucien Léтиноis* v (v. 12, p. 227) et xii (v. 23, p. 245).

5. La *débilité* est un manque de force, physique ou morale (Littré). Cf. la prière du matin dans *La Journée du chrétien* (*op. cit.*) : « Mais, hélas ! Je ne suis que faiblesse ; soutenez-moi de votre main puissante pour me faire éviter le mal que vous défendez. »

6. Le *cœur adorable* est une expression courante de dévotion au Sacré-Cœur, initiée en France au xviii^e siècle. par sainte Marguerite-Marie Alacoque, la « bienheureuse » évoquée par Verlaine dans son *Voyage en France par un Français* (*OprC*, p. 1010).

7. « Grands effrois » (Littré), mais aussi « tortures » (*ibid.*, suppl.).

8. « Valeur morale d'une personne ou d'une chose, mérite d'une personne » (Littré).

Voir variantes, p. 481.

Donnez-lui l'oraison qui sourde et d'où découle
76 Un ruisseau toujours clair d'austères vérités :

La mort, le noir péché, la pénitence blanche,
L'occasion à fuir et la grâce à guetter ;
Donnez-lui l'oraison d'en haut et d'où s'épanche
80 Le fleuve amer et fort qu'il lui faut remonter :

Mortification spirituelle, épreuve
Du feu par le désir et de l'eau par le pleur¹
Sans fin d'être imparfaite et de se sentir veuve
84 D'un amour que doit seule aviver la douleur,

Sécheresses ainsi que des trombes de sable
En travers du torrent où luttent ses bras lourds,
Un ciel de plomb fondu, la soif inapaisable
88 Au milieu de cette eau qui l'assoiffe toujours,

Mais cette eau-là jaillit à la vie éternelle²,
Et la vague bientôt porterait doucement
L'âme persévérante et son amour fidèle
92 Aux pieds de votre Amour fidèle, ô Dieu clément³ !

La bonne mort pour quoi Vous-Même vous mourûtes⁴
Me ressusciterait à votre éternité.
Pitié pour ma faiblesse, assistez à mes luttes
96 Et bénissez l'effort de ma débilité⁵ !

Pitié, Dieu pitoyable ! et m'aidez à parfaire
L'œuvre de votre Cœur adorable⁶ en sauvant
L'âme que rachetaient les affres⁷ du Calvaire :
100 Père, considérez le prix⁸ de votre enfant.

1. Poème envoyé à Émile Blémont de Stickney, en Angleterre, le 27 octobre 1875 (il y porte la date de la veille) et successivement à Mme Mauté le 24 juillet 1876 ; qualifié dans cette lettre de « rare pièce personnelle », il était alors destiné à *Sagesse* (CG, p. 445-447, 516-518, 519).

2. Journaliste et romancier, Edmond Lepelletier (1846-1913) est le plus ancien et le plus fidèle ami de Verlaine. On lui doit la première biographie du poète (*Paul Verlaine, sa vie, son œuvre*, 1907 et 1923). Le 21 octobre 1887, Verlaine lui annonce que « *Amour*, un volume de vers, va paraître chez Vanier. C'est-à-dire va être imprimé. Il y a un des principaux morceaux dédié à Edmond Lepelletier : verras ça » (OC, t. 1, p. 1270). Il précise, le 26 octobre : « Une pièce t'es dédiée, dans le ton simple et descriptif du "Nocturne parisien" [*Poèmes saturniens*] et du "Groggnard" [*Jadis et naguère*, sous le titre "Le Soldat laboureur"], de mes deux premiers volumes à dédicace » (*ibid.*, p. 1274), et le 3 janvier 1888 : « La pièce qui t'y es dédiée a paru dans *La Vogue*, en 1886. [...] Cela a trait à ma "villégiature" à Mons, en 1873-74-75 » (*ibid.*, p. 1291).

3. Citant ce vers, Verlaine décrit ainsi la prison de Mons : « La prison, cellulaire aussi, de la capitale du Hainaut, est, je dois le confesser, une chose jolie au possible. De brique rouge pâle, presque rose, à l'extérieur, ce monument, ce véritable monument, est blanc de chaux et noir de goudron intérieurement avec des architectures sobres d'acier et de fer. J'ai exprimé l'espèce d'admiration causée en moi par la vue, ô la toute première vue de ce désormais mien "château" dans des vers qu'on a bien voulu trouver amusants » (*Mes prisons, OprC*, p. 342-343).

4. Voir « *Tantalized* », *Parallèlement*, p. 361 : « *L'aile* où je suis donnait juste sur une gare ».

5. « Batterie de tambour, sonnerie de clairon ou de trompette exécutée à la pointe du jour pour réveiller les soldats, les marins », et ici les prisonniers (*TLF*).

6. « Très amaigri, devenu très maigre » (en parlant des personnes, Littré, *GDU*). Il semble que ce soit Huysmans qui, le premier, ait utilisé ce terme dans un sens figuré (une « musique émaciée », dans *À rebours*, 1884).

7. Verlaine fut incarcéré à Mons du 25 octobre 1873 au 16 janvier 1875.

ÉCRIT EN 1875¹À Edmond Lepelletier²

J'ai naguère habité le meilleur des châteaux³
 Dans le plus fin pays d'eau vive et de coteaux :
 Quatre tours s'élevaient sur le front d'autant d'ailes⁴,
 Et j'ai longtemps, longtemps habité l'une d'elles.
 5 Le mur, étant de brique extérieurement,
 Luisait rouge au soleil de ce site dormant,
 Mais un lait de chaux, clair comme une aube qui pleure,
 Tendait légèrement la voûte intérieure.
 Ô diane⁵ des yeux qui vont parler au cœur,
 10 Ô réveil pour les sens éperdus de langueur,
 Gloire des fronts d'aïeuls, orgueil jeune des branches,
 Innocence et fierté des choses, couleurs blanches !
 Parmi des escaliers en vrille, tout aciers
 Et cuivres, luxes brefs encore émaciés⁶,
 15 Cette blancheur bleuâtre et si douce, à m'en croire,
 Que relevait un peu la longue plinthe noire,
 S'emplissait tout le jour de silence et d'air pur
 Pour que la nuit y vînt rêver de pâle azur.
 Une chambre bien close, une table, une chaise,
 20 Un lit strict où l'on pût dormir juste à son aise,
 Du jour suffisamment et de l'espace assez,
 Tel fut mon lot durant les longs mois là passés⁷,
 Et je n'ai jamais plaint ni les mois ni l'espace,
 Ni le reste, et du point de vue où je me place,
 25 Maintenant que voici le monde de retour,
 Ah vraiment, j'ai regret aux deux ans dans la tour !
 Car c'était bien la paix réelle et respectable,

1. Dans le sens d'« ensemble d'éléments préparés pour obtenir un résultat » (*DHLF* ; cf. « appareil d'orgueil et de pauvres malices » dans « Un conte », v. 73, ici p. 107).

2. Dans *Sagesse* (III, m), « L'espoir luit comme un brin de paille dans l'étable » (*LP*, p. 197).

3. Dans le sens de « relations, fréquentations » (Littré). Cf. Molière, *Le Misanthrope* (V, 1) : « Trop de perversité règne au siècle où nous sommes, / Et je veux me tirer du commerce des hommes. »

4. C'est en prison, en avril-mai 1874, que Verlaine devait se convertir, à la suite du jugement du tribunal de la Seine qui disposait la séparation de corps et de biens d'avec sa femme (sur le récit de cette conversion, voir *Mes prisons*, *OprC*, p. 346-350).

5. (*S*)'édulcorer, donné par Littré comme terme de pharmacie, est prisé par Verlaine au sens de « devenir plus doux ». Cf. *Sagesse*, III, xi : « C'est le printemps sévère encore, / Mais qui par instants s'édulcore / D'un souffle tiède » (*LP*, p. 215). Dans leur correspondance, Verlaine et Delahaye associent souvent ce verbe à la figure de Rimbaud (*CG*, p. 425, 427).

6. Verlaine exprime son dédain pour la foule dès les *Poèmes saturniens* : « C'est qu'ils [les poètes] ont à la fin compris qu'il ne faut plus / Mêler leur note pure aux cris irrésolus / Que va poussant la foule obscène et violente, / Et que l'isolement sied à leur marche lente » (« Prologue », *LP*, p. 27). Dans *Amour*, l'exigence de la solitude est celle du repentir.

7. Le proverbe *Pierre qui roule n'amasse pas mousse*, d'origine latine, est attesté en français au xvii^e siècle (*L'Astrée*, 1612 : « Et c'est pourquoi, tout ainsi que la pierre qui roule continuellement, ne se revestit jamais de mousse, mais plustost d'ordure et de salleté, de mesme vostre legereté se peut bien acquerir de la honte »).

Ce lit dur, cette chaise unique et cette table,
 La paix où l'on aspire alors qu'on est bien soi,
 30 Cette chambre aux murs blancs, ce rayon sobre et coi,
 Qui glissait lentement en teintes apaisées
 Au lieu de ce grand jour diffus de vos croisées.
 Car à quoi bon le vain appareil¹ et l'ennui
 Du plaisir, à la fin, quand le malheur a lui²,
 35 (Et le malheur est bien un trésor qu'on déterre)
 Et pourquoi cet effroi de rester solitaire
 Qui pique le troupeau des hommes d'à présent,
 Comme si leur commerce³ était bien suffisant ?
 Questions ! Donc j'étais heureux avec ma vie,
 40 Reconnaissant de biens que nul, certes, n'envie.
 (Ô fraîcheur de sentir qu'on n'a pas de jaloux !
 Ô bonté d'être cru plus malheureux que tous !)
 Je partageais les jours de cette solitude
 Entre ces deux bienfaits, la prière et l'étude⁴,
 45 Que délassait un peu de travail manuel.
 Ainsi les Saints ! J'avais aussi ma part de ciel,
 Surtout quand, revenant au jour, si proche encore,
 Où j'étais ce mauvais sans plus qui s'édulcore⁵
 En la luxure lâche aux farces sans pardon,
 50 Je pouvais supputer tout le prix de ce don :
 N'être plus là, parmi les choses de la foule⁶,
 S'y dépensant, plutôt dupe, pierre qui roule⁷,
 Mais de fait un complice à tous ces noirs péchés,
 N'être plus là, compter au rang des cœurs cachés,
 55 Des cœurs discrets que Dieu fait siens dans le silence,
 Sentir qu'on grandit bon et sage, et qu'on s'élançe
 Du plus bas au plus haut en essors bien réglés,
 Humble, prudent, béni, la croissance des blés ! –
 D'ailleurs nuls soins gênants, nulle démarche à faire.

1. Verlaine devait repasser par Mons en novembre 1892, lors de son voyage vers la Hollande où il était appelé à faire une tournée de conférences. Il y revit la prison : « Entre autres souvenirs matérialisés fut, à Mons, l'apparition du "Château qui lui tout rouge et dors tout blanc" – je veux parler de la prison cellulaire, que je n'avais jamais si bien vue du dehors. Elle est située à l'extrémité de la ville, affectant la forme d'une roue encastrée dans quatre murs constituant un rectangle, le tout terminé par le dôme polygone de la chapelle. La porte d'entrée, accotée de pierre grise, a une tournure artistique et joue au gothique assez bien. La patine, peut-être, du temps écoulé et la distance me montrèrent alors, comme d'ailleurs le vers dont je viens de citer un fragment me les avait évoquées, rouge-sang, ces briques qui me paraissaient autrefois, de près et peu d'années après leur emploi, rose pâle presque » (*Mes prisons, OprC*, p. 358-359).

2. Dans la tradition juive, le pain et le sel (signe d'alliance avec Dieu, Lévitique, 2, 13) sont signes d'amitié et d'hospitalité. Le manteau est un des attributs traditionnels du pèlerin.

3. Cf. *Sagesse*, I, XXI : « Va ton chemin sans plus t'inquiéter ! / La route est droite et tu n'as qu'à monter » (*LP*, p. 135).

4. Après sa sortie de prison, Verlaine trouvera un emploi de professeur dans une école anglaise, à Stickney (Lincolnshire). Il restera à son poste d'avril 1875 à avril 1876.

Voir variantes, p. 484.

- 60 Deux fois le jour ou trois, un serviteur sévère
 Apportait mes repas et repartait muet.
 Nul bruit. Rien dans la tour jamais ne remuait
 Qu'une horloge au cœur clair qui battait à coups larges.
 C'était la liberté (la seule !) sans ses charges,
- 65 C'était la dignité dans la sécurité !
 Ô lieu presque aussitôt regretté que quitté,
 Château, château magique où mon âme s'est faite,
 Frais séjour où se vint apaiser la tempête
 De ma raison allant à vau-l'eau dans mon sang,
- 70 Château, château qui lui tout rouge et dors tout blanc¹,
 Comme un bon fruit de qui le goût est sur mes lèvres
 Et désaltère encor l'arrière-soif des fièvres,
 Ô sois béni, château d'où me voilà sorti
 Prêt à la vie, armé de douceur et nanti
- 75 De la Foi, pain et sel et manteau pour la route²
 Si déserte, si rude et si longue, sans doute,
 Par laquelle il faut tendre aux innocents sommets³.
 Et soit aimé l'AUTEUR de la Grâce, à jamais !

(Stickney, Angleterre⁴.)

1. Primitivement intitulé « Bouquet à Marie », ce poème destiné à *Cellulairement* où il est daté « Mons. X^{bre} 1874 », est probablement dédié à Marie Immaculée (voir v. 14), fêtée le 8 décembre. Dans la table d'*Amour* envoyée à Vanier le 8 janvier 1888, le poème porte encore son titre originel, sans mention de dédicace (*OC*, t. 1, p. 1294).

2. Joris-Karl Huysmans (1848-1907) fit l'éloge de Verlaine dans *À rebours* (1884), à un moment où le poète était encore marginalisé. Reconnaisant, Verlaine lui dédia « La Soupe du soir » dans *Jadis et naguère* (*LP*, p. 163). Les deux hommes se rencontrèrent à plusieurs reprises à partir de 1887 et Huysmans vint en aide à Verlaine alors en difficulté. À l'annonce d'*Amour*, Huysmans écrivait au poète le 12 mars 1888 : « J'attends *Amour* avec une sacrée impatience, je vous jure, et suis véritablement fier que vous ayez bien voulu me dédicacer une pièce » (*LIVC*, p. 114). Verlaine devait encore consacrer un sonnet à « J.-K. Huysmans » (*Dédicaces*, 1890, *OpC*, p. 556) et rendre compte de son roman *Là-bas* (*Le Chat noir*, 16 mai 1891, *OpC*, p. 740). Après la mort du poète, Huysmans préfaça un choix de ses *Poésies religieuses* (Vanier, 1904).

3. Dans une lettre à Lepelletier des 24-28 novembre 1873, Verlaine annonçait à son ami qu'il faisait « des *Cantiques à Marie* [...] et des pièces de la primitive Église » (*CG*, p. 360). Ce poème, quoique postérieur, est peut-être la seule trace de ce projet que nous ayons conservée, s'il ne s'agit pas d'un embryon du *Rosaire* (voir v. 78), autre projet verlainien d'un poème sacré « immense » qui aurait « roulé » sur la Vierge et qui est resté à l'état d'ébauche (lettre à Delahaye du 29 avril 1875, *ibid.*, p. 393).

4. Et pas encore entré dans la vigne du Seigneur (Jean, 15, 5).

5. « Rendons gloire à Dieu, car voici les noces de l'agneau, et son épouse s'est faite belle : on lui a donné de se vêtir de lin d'une blancheur éclatante – le lin, c'est en effet les bonnes actions des saints » (Apocalypse, 19, 7.8).

6. Le dogme de l'Immaculée Conception avait été proclamé par Pie IX en 1854 (*Ineffabilis Deus*).

7. « Sein de l'Église où les fidèles trouvent sûreté et paix » d'après la métaphore biblique du pasteur (*DHLF*, 1690), mais Verlaine n'ignore pas l'expression familière « revenir au bercail » (en famille, à la maison).

UN CONTE¹

À J. K. Huysmans²

Simplement, comme on verse un parfum sur une flamme
Et comme un soldat répand son sang pour la patrie,
Je voudrais pouvoir mettre mon cœur avec mon âme
4 Dans un beau cantique à la sainte Vierge Marie³.

Mais je suis, hélas ! un pauvre pécheur trop indigne,
Ma voix hurlerait parmi le chœur des voix des justes :
Ivre encor du vin amer de la terrestre vigne⁴,
8 Elle pourrait offenser des oreilles augustes.

Il faut un cœur pur comme l'eau qui jaillit des roches,
Il faut qu'un enfant vêtu de lin soit notre emblème⁵,
Qu'un agneau bêlant n'éveille en nous aucuns reproches,
12 Que l'innocence nous ceigne un brûlant diadème,

Il faut tout cela pour oser dire vos louanges,
Ô vous Vierge Mère, ô vous Marie Immaculée⁶,
Vous blanche à travers les battements d'ailes des anges,
16 Qui posez vos pieds sur notre terre consolée.

Du moins je ferai savoir à qui voudra l'entendre
Comment il advint qu'une âme des plus égarées,
Grâce à ces regards clément*s de votre gloire tendre,
20 Revint au bercail⁷ des Innocences ignorées.

1. Hapax selon *TLF*.

2. Cette image pour le moins hardie tire son origine des Psaumes (42, 2) : « Comme le cerf désire des fontaines d'eau fraîche, mon âme te désire, ô mon Dieu. »

3. Le sens obscène de ce vers et de cette strophe n'est pas douteux : le *cierge* est « le membre viril – qui brûle et se fond sur l'autel de la femme » (*DEM*, qui au mot *cœur*, glose : « la nature de la femme »).

4. Cf. *Sagesse*, I, iv : « Mais tu vas [...] / Athée (avec la foule !) et jaloux de l'instant, / Épris de la fadaise actuelle, mots, noces / Et festins, la "Science", et "l'esprit de Paris" » (*LP*, p. 87).

5. « Tabac que l'on met dans la bouche pour le mâcher » (*GDU*).

6. Archaïsme : « état de celui qui n'a pas la foi » (*TLF*, attesté au XII^e siècle) ; ignoré par les principaux dictionnaires du XIX^e siècle qui ne retiennent que « mécréance », ce terme a été considéré à tort comme une création de Verlaine.

7. Les anciennes barrières d'octroi de Paris, devenues « portes », quartiers populaires par excellence.

8. Claude Cuénot juge ce « système destiné à marquer la concession ou l'opposition » comme une expression « familière très lourde » (*Le Style de Paul Verlaine*, p. 133).

9. Le solécisme est calqué sur la manière de parler de ce « Parisien fade ».

10. « Au théâtre ce mot dépeint les fantaisies bouffonnes, les inégalités grotesques, les lazzi hors de propos » (Larchey). Familièrement : grosse plaisanterie (acception que *DHLF* date des années 1860).

Innocence, ô belle après l'Ignorance inouïe,
Eau claire du cœur après le feu vierge de l'âme,
Paupière de grâce sur la prunelle éblouie,

24 Désaltèrement¹ du cerf rompu d'amour qui brame² !

Ce fut un amant dans toute la force du terme :
Il avait connu toute la chair, infâme ou vierge,
Et la profondeur monstrueuse d'un épiderme,

28 Et le sang d'un cœur, cire vermeille pour son cierge³ !

Ce fut un athée, et qui poussait loin sa logique
Tout en méprisant les fadaises qu'elle autorise⁴,
Et comme un forçat qui remâche une vieille chique⁵

32 Il aimait le jus flasque de la mécréantise⁶.

Ce fut un brutal, ce fut un ivrogne des rues,
Ce fut un mari comme on en rencontre aux barrières⁷ ;
Bon que⁸ les amours premières fussent disparues,

36 Mais cela n'excuse en rien l'excès de ses manières.

Ce fut, et quel préjudice ! un Parisien fade,
Vous savez, de ces provinciaux cent fois plus pires⁹
Qui prennent au sérieux la plus sottise cascade¹⁰

40 Sans s'apercevoir, ô leur âme, que tu respirez ;

Race de théâtre et de boutique dont les vices
Eux-mêmes, avec leur odeur rance et renfermée,

1. « Corps de garde, prison » (*GDU*). Verlaine parle de son expérience personnelle : sa condamnation, en août 1873, par le tribunal correctionnel de Bruxelles à deux ans de prison, confirmés en appel.

Lèveraient le cœur à des sauvages leurs complices,
44 Race de trottoir, race d'égout et de fumée !

Enfin un sot, un infatué de ce temps bête
(Dont l'esprit au fond consiste à boire de la bière)
Et par-dessus tout une folle tête inquiète,
48 Un cœur à tous vents, vraiment mais vilement sincère.

Mais sans doute, et moi j'inclinerais fort à le croire,
Dans quelque coin bien discret et sûr de ce cœur même,
Il avait gardé comme qui dirait la mémoire
52 D'avoir été ces petits enfants que Jésus aime.

Avait-il, – et c'est vraiment plus vrai que vraisemblable, –
Conservé dans le sanctuaire de sa cervelle
Votre nom, Marie, et votre titre vénérable,
56 Comme un mauvais prêtre ornerait encor sa chapelle ?

Ou tout bonnement peut-être qu'il était encore,
Malgré tout son vice et tout son crime et tout le reste,
Cet homme très simple qu'au moins sa candeur décore
60 En comparaison d'un monde autour que Dieu déteste.

Toujours est-il que ce grand pécheur eut des conduites
Folles à ce point d'en devenir trop maladroitesses,
Si bien que les Tribunaux s'en mirent, – et les suites !
64 Et le voyez-vous dans la plus étroite des boîtes¹ ?

1. La prison de Mons, inaugurée en 1867, répondait à l'époque aux derniers « progrès » en matière d'architecture pénitentiaire, fondés sur les idées sociales et humanitaires du criminologue Édouard Ducpétiaux (voir Bousmanne, *Verlaine en Belgique*, p. 101-105).

2. Allusion à la conversion de Verlaine dans la prison de Mons en août 1874.

3. Voir n. 1, p. 96.

4. Antimatérialiste après sa conversion, Verlaine condamne l'esprit scientifique de son temps qui éloigne les hommes du mystère de la religion, parce que « Épris de la fadaise actuelle, mots, noces / Et festins, la "Science" et "l'esprit de Paris" » (*Sagesse*, I, IV, LP, p. 87).

5. Cf. « L'Impénitence finale » (*Cellulairement*, puis *Jadis et naguère*) : « De dépit la voilà soudain qui s'agenouille / Devant l'image d'une Vierge à la quenouille » (LP, p. 223).

6. Dans les litanies de la Vierge : sainte Marie, mère de Dieu, reine du Ciel.

Cellules ! Prisons humanitaires¹ ! Il faut taire
 Votre horreur fadasse et ce progrès d'hypocrisie...
 Puis il s'attendrit, il réfléchit. Par quel mystère,
 68 Ô Marie, ô vous, de toute éternité choisie ?

Puis il se tourna vers votre Fils et vers Sa mère².
 Ô qu'il fut heureux, mais, là, promptement, tout de suite !
 Que de larmes, quelle joie, ô Mère ! et pour vous plaire,
 72 Tout de suite aussi le voilà qui bien vite quitte

Tout cet appareil³ d'orgueil et de pauvres malices,
 Ce qu'on nomme esprit et ce qu'on nomme La science⁴,
 Et les rires et les sourires où tu te plisses,
 76 Lèvre des petits exégètes de l'incroyance !

Et le voilà qui s'agenouille⁵ et, bien humble, égrène
 Entre ses doigts fiers les grains enflammés du Rosaire,
 Implorant de Vous, la Mère, et la Sainte, et la Reine⁶,
 80 L'affranchissement d'être ce charnel, ô misère !

Ô qu'il voudrait bien ne plus savoir plus rien du monde
 Qu'adorer obscurément la mystique sagesse,
 Qu'aimer le cœur de Jésus dans l'extase profonde
 84 De penser à vous en même temps pendant la Messe.

1. L'*épithalame* est un poème ou un chant qui célèbre de nouveaux mariés (cf. « Conseil falot », *Jadis et naguère*, LP, p. 185 : « Brûle aux yeux des femmes / Et garde ton cœur, / Mais crains la langueur / Des épithalames »). La formulation de Verlaine (« parmi l'argent de l'épithalame ») est obscure.

Voir variantes, p. 486.

Ô faites cela, faites cette grâce à cette âme,
Ô vous, Vierge Mère, ô vous, Marie Immaculée,
Toute en argent parmi l'argent de l'épithalame¹,
88 Qui posez vos pieds sur notre terre consolée.

1. Verlaine obtint un poste de professeur au collège Saint-Aloysius de Bournemouth (Hampshire, puis Dorset) le 20 septembre 1876 et quitta cette ville balnéaire du sud de l'Angleterre le 28 mars 1877. Il a évoqué le paysage de Bournemouth dans une lettre à Mme Mauté du 2 octobre 1876 (*CG*, p. 531) et, plus tard, dans un article sur ses séjours en Angleterre, publié dans *The Fortnightly Review* en juillet 1894 (*OprC*, p. 439-440 pour la version originale française, où le titre de notre pièce est cité). On trouve déjà dans *Sagesse* un poème intitulé primitivement « La Mer de Bournemouth » (III, xv, *LP*, p. 223).

2. À l'origine, Verlaine avait prévu de dédicacer cette pièce à Maurice du Plessys (lettre à Vanier, 10 mai 1887, *OC*, t. 1, p. 1230), mais il demande par la suite à son éditeur, dans un billet daté « Asile de Vincennes, août 1887 » (BJD), de la « dédier à Félix [*sic*] Poictevin ». Francis Poictevin (1854-1904), romancier (*La Robe du moine*, 1882 ; *Ludine*, 1883) et poète symboliste aux tendances mystiques et hermétiques (*Songes*, 1884 ; *Derniers Songes*, 1888 ; *Heures*, 1892), devait mourir fou à l'âge de cinquante ans. Verlaine, à qui Poictevin envoya ses œuvres dès 1884, lui reconnaissait « un très grand talent » (lettre du 20 décembre 1886, *CPV*, t. 3, p. 276) ; il lui consacra un fascicule des *Hommes d'aujourd'hui* en 1893 (*OprC*, p. 872-875), un sonnet recueilli dans la 2^e édition de *Dédicaces* (« À Francis Poictevin », 1894, *OpC*, p. 625) et fit un compte rendu de son ouvrage *Tout bas* (*La Plume*, 1^{er} décembre 1893, *OprC*, p. 920-922).

3. « Jetée de bois s'avancant dans la mer », mot courant en français régional (Nord, Belgique).

4. Verlaine demande la correction de ce vers, faux à l'origine, dans une lettre à Vanier du 5 mars 1888 (voir variantes, p. 490).

5. Cf. *Sagesse*, I, VIII (daté « Bournemouth, novembre 1876 ») : « N'entendre, n'écouter aux bruits des grandes villes / Que l'appel, ô mon Dieu, des cloches dans la tour » (*LP*, p. 95).

BOURNEMOUTH¹

À Francis Poictevin²

Le long bois de sapins se tord jusqu'au rivage,
L'étroit bois de sapins, de lauriers et de pins,
Avec la ville autour déguisée en village :
Chalets éparpillés rouges dans le feuillage
5 Et les blanches villas des stations de bains.

Le bois sombre descend d'un plateau de bruyère,
Va, vient, creuse un vallon, puis monte vert et noir
Et redescend en fins bosquets où la lumière
Filtre et dore l'obscur sommeil du cimetière
10 Qui s'étage bercé d'un vague nonchaloir.

À gauche la tour lourde (elle attend une flèche)
Se dresse d'une église invisible d'ici,
L'estacade³ très loin ; haute, la tour, et sèche⁴ :
C'est bien l'anglicanisme impérieux et rêche
15 À qui l'essor du cœur vers le ciel manque aussi.

Il fait un de ces temps ainsi que je les aime,
Ni brume ni soleil ! le soleil deviné,
Pressenti, du brouillard mourant dansant à même
Le ciel très haut qui tourne et fuit, rose de crème ;
20 L'atmosphère est de perle et la mer d'or fané.

De la tour protestante il part un chant de cloche⁵,
Puis deux et trois et quatre, et puis huit à la fois,
Instinctive harmonie allant de proche en proche,

1. La lutte contre l'orgueil, péché capital, est au centre des poèmes catholiques de *Sagesse* : « Voix de l'orgueil : un cri puissant comme d'un cor, / Des étoiles de sang sur des cuirasses d'or » (I, XIX ; voir aussi I, IV, I, XV, *LP*, p. 129, 87, 119).

2. Cf. « Entendez les cloches aux sons de flûtes et de cors, graves et joyeuses, et rendez-vous à leur frais appel » (*Voyage en France par un Français*, *OprC*, p. 1015), et *Sagesse*, III, XIII : « Tout à l'heure déferlait / L'onde, roulée en volutes, / Des cloches comme des flûtes / Dans le ciel comme du lait » (*LP*, p. 219). L'appel de l'Angélus se fait par trois séries de trois tintements des cloches à six heures, à midi et à dix-huit heures. Cf. Lamartine, *Jocelyn*, neuvième époque (1836) : « C'est l'angélus qui tinte, et rappelle en tout lieu / Que le matin des jours et le soir sont à Dieu. »

3. Voir le texte canonique de l'*Angelus* : « L'ange du Seigneur annonça à Marie qu'elle serait la mère du Sauveur. / Et elle conçut par l'opération du Saint-Esprit. [...] / Et le verbe s'est fait chair ; / Et il a habité parmi nous » (*Missel quotidien*).

Enthousiasme, joie, appel, douleur, reproche,
25 Avec de l'or, du bronze et du feu dans la voix ;

Bruit immense et bien doux que le long bois écoute !
La Musique n'est pas plus belle. Cela vient
Lentement sur la mer qui chante et frémit toute,
Comme sous une armée au pas sonne une route
30 Dans l'écho qu'un combat d'avant-garde retient.

La sonnerie est morte. Une rouge traînée
De grands sanglots palpite et s'éteint sur la mer.
L'éclair froid d'un couchant de la nouvelle année
Ensablante là-bas la ville couronnée
35 De nuit tombante, et vibre à l'ouest encore clair.

Le soir se fonce. Il fait glacial. L'estacade
Frissonne et le ressac a gémi dans son bois
Chanteur, puis est tombé lourdement en cascade
Sur un rythme brutal comme l'ennui maussade
40 Qui martelait mes jours coupables d'autrefois :

Solitude du cœur dans le vide de l'âme,
Le combat de la mer et des vents de l'hiver,
L'Orgueil vaincu¹, navré, qui râle et qui déclame,
Et cette nuit où rampe un guet-apens infâme,
45 Catastrophe flairée, avant-goût de l'Enfer !...

Voici trois tintements comme trois coups de flûtes,
Trois encor, trois encor² ! l'*Angélus* oublié
Se souvient, le voici qui dit : Paix à ces luttes !
Le Verbe s'est fait chair pour relever tes chutes,
50 Une vierge a conçu, le monde est délié³ !

1. Cf. lettre à Mme Mauté, 2 octobre 1876, à laquelle Verlaine avait joint une photographie : « vous voyez au 2^e plan, à droite d'une avenue d'arbres, – derrière une grande église surmontée d'un petit clocheton –, le clocher pointu de *notre* église, un petit bijou gothique... construit d'hier » (CG, p. 531), et les notes sur son « Séjour en Angleterre » (1894) : « Nous allions tous les dimanches aux offices catholiques, dans une exquise petite église attenante à une coquette jésuitière, un peu à l'extrémité nord de la ville » (OprC, p. 439).

2. L'Église catholique, apostolique et romaine, à laquelle Verlaine, ultramontain, fait profession d'appartenir.

3. Cf. Leconte de Lisle, « Un coucher de soleil » (*Poèmes barbares*, 1872) : « la nuit traîne son noir velours / Sur la solitude du monde », et *Sagesse*, III, xvii : « Le ciel en velours / D'astres en or se vêt lentement » (LP, p. 229).

Voir variantes, p. 489.

Ainsi Dieu parle par la voix de *sa* chapelle
 Sise à mi-côte à droite et sur le bord du bois¹...
 Ô Rome, ô Mère² ! Cri, geste qui nous rappelle
 Sans cesse au bonheur seul et donne au cœur rebelle
 55 Et triste le conseil pratique de la Croix.
 – La nuit est de velours³. L'estacade laissée
 Tait par degrés son bruit sous l'eau qui refluit,
 Une route assez droite heureusement tracée
 Guide jusque chez moi ma retraite pressée
 60 Dans ce noir absolu sous le long bois muet.

Janvier 1877.

1. Poème joint à une lettre à Charles de Sivry du 28 janvier 1881 avec prière de « ne point [le] faire imprimer », Verlaine réservant alors les futures pièces d'*Amour*, dont celle-ci, aux « seuls journaux catholiques » (CG, p. 689). Il l'envoie aussi à Jean Moréas le 5 février 1883, en précisant que « le titre *There* signifie en anglais *Là-bas* » et que le poème, « absolument inédit, appartient à un recueil en préparation, *Amour* » (CG, p. 785, 786, mal attribuée). Dans la table d'*Amour* envoyée à Vanier le 8 janvier 1888, le poème est intitulé *Angels*, sans mention de la dédicace (OC, t. 1, p. 1294).

2. Professeur d'anglais à l'École alsacienne de Paris, Émile Le Brun fréquenta Verlaine à partir de 1886 et devait notamment l'aider à recouvrer des créances. Verlaine lui consacra un sonnet dans *Dédicaces* (« À Émile Le Brun », 1890, *OpC*, p. 570) et lui laissa un précieux exemplaire d'*Amour* annoté de sa main. Le 29 juin 1887, Verlaine annonçait à Émile Le Brun qu'il lui « dédi[ait] dans *Amour* un sonnet sur Benoît Labre » (CPV, t. 3, p. 199) mais il lui a probablement dédié « *There* » en vertu de leur connaissance respective de l'anglais. On doit aussi à Le Brun une série d'articles sur le poète, comportant une partie de leur correspondance (« Verlaine inédit », *Les Idées françaises*, janvier-juin 1924).

3. « *Angels* (les Anges) est un quartier de Londres fort populeux mais relativement bonhomme : quelque chose comme notre Faubourg Saint-Antoine ou notre Batignolles vers la Fourche » (lettre à Jean Moréas, 5 février 1883, CG, p. 785). Verlaine avait visité ce « beau » quartier du nord de Londres (Islington) en 1872 (lettre à Lepelletier, 26 décembre 1872, CG, p. 292).

4. Cf. « Sonnet boiteux » (*Cellulairement*, puis *Jadis et naguère*) : « Londres fume et crie. Ô quelle ville de la Bible ! / Le gaz flambe et nage et les enseignes sont vermeilles » (LP, p. 73).

5. Rimbaud écrivait, dans « Mauvais sang » : « Dans les villes la boue m'apparaissait soudainement rouge et noire, comme une glace quand la lampe circule dans la chambre voisine, comme un trésor dans la forêt ! » (*Une saison en enfer*, 1873).

6. Latinisme prisé par Verlaine, « flotte » (voir « Un crucifix », p. 121, v. 7).

7. « Qui ne peut être ni réduit, ni modifié, ni réprimé par aucune force » (TLF, cit. Hugo, *Les Travailleurs de la mer*, 1866 : « Dieu, c'est la notion incompressible »).

THERE¹À Émile Le Brun²

« Angels³ », seul coin luisant dans ce Londres du soir,
Où flambe un peu de gaz et jase quelque foule⁴,
C'est drôle que, semblable à tel très dur espoir,
Ton souvenir m'obsède et puissamment enroule
5 Autour de mon esprit un regret rouge et noir⁵ :

Devantures, chansons, omnibus et les danses
Dans le demi-brouillard où flue⁶ un goût de rhum,
Décence, toutefois, le souci des cadences,
Et même dans l'ivresse un certain décorum,
10 Jusqu'à l'heure où la brume et la nuit se font denses.

« Angels » ! jours déjà loin, soleils morts, flots taris ;
Mes vieux péchés longtemps ont rôdé par tes voies,
Tout soudain rougissant, misère ! et tout surpris
De se plaire vraiment à tes honnêtes joies,
15 Eux pour tout le contraire arrivés de Paris !

Souvent l'incompressible⁷ Enfance ainsi se joue,
Fût-ce dans ce rapport infinitésimal,
Du monstre intérieur qui nous crispe la joue

Au froid ricanement de la haine et du mal,
20 Ou gonfle notre lèvre amère en lourde moue.

1. Dans le sens de « venir à la conscience, à l'existence » (*TLF*).
2. La grâce de Dieu, qui génère la rémission des péchés au moment du baptême (voir v. 21).
3. Latinisme (*insignis*), dans le sens de « remarquable ».
4. « Qui fait mûrir ». Néologisme, première attestation dans ce poème de Verlaine.
5. Dans la mythologie grecque, ce sont les pommes d'or du jardin des Hespérides dérobées par Atlas à la demande d'Héraclès ; dans la Bible, « le fruit de l'Esprit est charité, joie, paix, longanimité, serviabilité, bonté, confiance dans les autres, maîtrise de soi : contre de telles choses il n'y a pas de loi » (Galates, 5, 22-23).

Voir variantes, p. 491.

- L'Enfance baptismale émerge¹ du pécheur,
 Inattendue, alerte, et nargue ce farouche
 D'un sourire non sans franchise ou sans fraîcheur,
 Qui vient, quoi qu'il en ait, se poser sur sa bouche
 25 À lui, par un prodige exquisement vengeur.
- C'est la Grâce² qui passe aimable et nous fait signe.
 Ô la simplicité primitive, elle encor !
 Cher recommencement bien humble ! Fuite insigne³
 De l'heure vers l'azur mûrisseur⁴ de fruits d'or⁵ !
 30 « Angels » ! ô nom *revu*, calme et frais comme un cygne !

1. Dans une lettre du 31 décembre 1886, Verlaine félicite le poète belge Émile Verhaeren pour ses *Calvaires* : « J'ai aussi un Calvaire dans *Amour*. Ça a paru autrefois dans *Lutèce* [22-29 juillet 1883]. “*It is referring to a*” “calvaire” sis dans une église à Arras, (S^t Géry) qu’il faut absolument voir si jamais vous passez par là. Il n’est peut-être que temps, peut-être aussi trop tard, le curé semblant disposé il y a pas mal d’années déjà à remplacer par un calvaire en pierre, *chic*, cet admirable chef d’œuvre de quand ?, en bois peint mais luxueux jadis, d’ailleurs passé par de nombreuses cachettes sous la Révolution... » (*Paul Verlaine*, Colloques de la Sorbonne, 2004, p. 57).

2. Verlaine a rencontré pour la première fois le poète Germain Nouveau (1851-1920) à Londres, en mai 1875, par l’intermédiaire d’Ernest Delahaye. « À Germain Nouveau », dans *Dédicaces*, relate cette rencontre (*Le Chat noir*, 24 août 1889, *OpC*, p. 561-562). C’est en août 1880 que Verlaine et Nouveau se retrouvèrent à Arras et visitèrent l’église Saint-Géry. Malgré cette circonstance, Verlaine, dans un premier temps, avait pensé dédicacer « Un crucifix » à Anatole Baju (lettres à Vanier, 10 mai 1887 et 8 janvier 1888, *OC*, t. 1, p. 1230, 1294).

3. Verlaine a consacré un texte à Arras où il décrit « l’austère église Saint-Géry » et son « grand crucifix de bois peint » (« Vieille ville », *Art et critique*, 9 novembre 1889, *OprC*, p. 1049-1064). Voir « Paysages », n. 7, p. 210.

4. Yves-Gérard Le Dantec (son éd., p. 1005) relève l’impropriété, ici, du mot *Crucifix*, pour *Crucifié*.

5. « *Langues de feu*, formes de langue couleur de feu que le Saint-Esprit fit descendre sur chaque apôtre lorsqu’il leur donna le don des langues » (Littré ; Actes, 2, 3) ; *échançrées*, en forme de croissant, de demi-cercle (Littré).

6. C’est par ces mots (« *Ecce homo* » en latin) que Pilate présente Jésus à la foule au moment de la Passion : « Jésus sortit donc dehors, portant la couronne d’épines et le manteau de pourpre ; et Pilate leur dit : “Voici l’homme” ! » (Jean, 19, 5).

7. Verlaine parle du « Moyen Âge énorme et délicat » dans *Sagesse*, I, x (*LP*, p. 99), probablement à la suite du « chevalier tendre et délicat » présenté par Chateaubriand dans *Le Génie du christianisme* (2^e partie, II, 12, Bibliothèque de la Pléiade, 1978, p. 683).

8. Voir « Prière du matin », v. 98 et n. 6, p. 92.

UN CRUCIFIX¹

À Germain Nouveau²

Église Saint-Géry, Arras³.

Au bout d’un bas-côté de l’église gothique,
 Contre le mur que vient baiser le jour mystique
 D’un long vitrail d’azur et d’or finement roux,
 Le Crucifix⁴ se dresse, ineffablement doux,
 5 Sur sa croix peinte en vert aux arêtes dorées,
 Et la gloire d’or sombre en langues échançrées⁵
 Flue autour de la tête et des bras étendus,
 Tels quatre vols de flamme en un seul confondus.
 La statue est en bois, de grandeur naturelle,
 10 Légèrement teintée, et l’on croirait sur elle
 Voir s’arrêter la vie à l’instant qu’on la voit.
 Merveille d’art pieux, celui qui la fit doit
 N’avoir fait qu’elle et s’être éteint dans la victoire
 D’être un bon ouvrier trois fois sûr de sa gloire.
 15 « Voilà l’homme⁶ ! » Robuste et délicat⁷ pourtant.
 C’est bien le corps qu’il faut pour avoir souffert tant,
 Et c’est bien la poitrine où bat le Cœur immense⁸ :
 Par les lèvres le souffle expirant dit : « Clémence »,
 Tant l’artiste les a disjointes saintement,
 20 Et les bras grands ouverts prouvent le Dieu clément⁹ ;

9. Jacques Robichez (son éd., p. 661) rappelle que, selon une ancienne tradition, le crucifix aux bras grands ouverts symbolise l’universalité de la Rédemption. Cf. « Le Dieu clément qui nous gardera du mal » (« *Crimen amoris* », *Cellulairement*, puis *Jadis et naguère*, *LP*, p. 209).

1. Verlaine oppose le catholicisme romain au pharisaïsme, doctrine juive fondée sur la stricte observance de la Loi, critiquée par les Évangiles, et au jansénisme, doctrine de la prédestination et de la grâce développée au xvii^e siècle, condamnée par l'Église (voir *Sagesse*, I, x, LP, p. 99 et *Voyage en France par un Français*, OprC, p. 1000). Dans le langage courant, *pharisien* se dit des personnes qui affichent une « piété ostentatoire, un formalisme hypocrite » ou qui, « croyant incarner la perfection morale, portent des jugements sévères sur l'attitude ou le comportement d'autrui » ; et *janséniste*, de celles qui défendent une « austérité extrême, un rigorisme inflexible dans la piété, la morale, les principes, et dans leur application » (TLF).

2. En août 1880, Germain Nouveau offrit et dédicaça à Verlaine un tableau représentant le crucifix de l'église Saint-Géry d'Arras (voir Lautréamont – Nouveau, *Œuvres complètes*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1970, p. 314-315). Une reproduction de ce tableau figure en frontispice des *Poèmes d'Humilis* de Germain Nouveau (Paris, Messein, 1924).

Voir variantes, p. 492.

- 25 D'aimer et d'espérer comme la Foi l'enseigne,
 Les pieds saignent, les mains saignent, le côté saigne ;
 On sent qu'il s'offre au Père en toute charité,
 Ce vrai Christ catholique éperdu de bonté,
 Pour spécialement sauver vos âmes tristes,
- 30 Pharisien naïf, sincère janséniste¹ !
 – Un ami qui passait, bon peintre et bon chrétien
 Et bon poète aussi – les trois s'accordent bien –
 Vit cette œuvre sublime, en fit une copie
 Exquise, et surprenant mon regard qui l'épie,
- 35 Très gracieusement chez moi vint l'oublier².
 Et j'ai rimé ces vers pour le remercier. –

Août 1880.

1. Une « Ballade des Ormes » est mentionnée dans une lettre à Édouard Dujardin du 20 octobre 1886 et le poème était probablement destiné à *La Revue indépendante* (« Lettres inédites de Verlaine », *Le Figaro*, suppl. littéraire, 10 janvier 1925). La pièce avait été prévue initialement pour *Parallèlement* et Verlaine voulait la dédicacer à Ernest Raynaud (lettre à Vanier, 10 mai 1887, *OC*, t. 1, p. 1230). Dans l'exemplaire annoté d'Émile Le Brun, Verlaine a indiqué « Coulommès » au début du poème et « Paris » à la fin. C'est la première *ballade* qui apparaît dans un recueil de Verlaine : emprunté au Moyen Âge et revivifié au XIX^e siècle notamment par Banville, ce poème à forme fixe comporte traditionnellement trois strophes et un « envoi » construits sur les mêmes rimes et terminés par un refrain (voir aussi « Ballade en rêve » et « Ballade en l'honneur de Louise Michel », p. 147 et 155, et dans *Parallèlement*, « Ballade de la vie en rouge », « Ballade de la mauvaise réputation » et « Ballade Sappho », p. 403, 431, 439).

2. Léon Vanier (1847-1896), principal éditeur de Verlaine à partir des *Poètes maudits* (1884), vint matériellement en aide au poète jusqu'à la fin de sa vie, même si leurs relations furent parfois orageuses, notamment après la publication de *Parallèlement* (voir Notes sur l'établissement du texte, p. 70). Verlaine consacra à son éditeur une notice pour *Les Hommes d'aujourd'hui* (n° 320, février 1888) et quatre sonnets mi-figue, mi-raisin, réunis dans la deuxième édition de *Dédicaces* (1894).

3. Allusion au « beau jardin » de Verlaine à Coulommès, commune agricole des Ardennes où la mère de Verlaine avait acheté une ferme aux parents de Lucien Létinois et où le poète tenta en vain de se mettre au vert, de septembre 1883 à mai 1885. Verlaine a laissé un texte sur Coulommès (« Mon hameau », *La Revue indépendante*, avril 1885, repris dans *Les Mémoires d'un veuf*, *OprC*, p. 69).

4. Cf. « À Madame X... en lui envoyant une pensée » (p. 137) : « Elle [la fleur] n'est pas couleur de joie, / Mais elle est couleur de mon cœur. »

5. *Flûter*, rare au sens d'« imiter les sons de la flûte » (Bescherelle), est ignoré par Littré et *GDU* et daté à tort du XX^e siècle par *DHLF* (« produire un son flûté »).

6. Ancien féminin de *charmeur* encore enregistré par Littré, concurrencé par *charmeuse* au sens de « qui séduit, qui fascine » (*DHLF*).

BALLADE

À PROPOS DE DEUX ORMEAUX QU'IL AVAIT¹À Léon Vanier²

Mon jardin³ fut doux et léger
 Tant qu'il fut mon humble richesse :
 Mi-potager et mi-verger,
 Avec quelque fleur qui se dresse
 Couleur d'amour et d'allégresse⁴,
 Et des oiseaux sur des rameaux,
 Et du gazon pour la paresse.
 8 Mais rien ne valut mes ormeaux.

De ma claire salle à manger
 Où du vin fit quelque prouesse,
 Je les voyais tous deux bouger
 Doucement au vent qui les presse
 L'un vers l'autre en une caresse,
 Et leurs feuilles flûtaient⁵ des mots.
 Le clos était plein de tendresse.
 16 Mais rien ne valut mes ormeaux.

Hélas ! quand il fallut changer
 De cieux et quitter ma liesse,
 Le verger et le potager
 Se partagèrent ma tristesse,
 Et la fleur couleur charmeresse⁶,

1. « Naturel sans déguisement, doux et facile » (Littré).

Voir variantes, p. 493.

Et l'herbe, oreiller de mes maux,
Et l'oiseau, surent ma détresse.
24 Mais rien ne valut mes ormeaux.

ENVOI

Prince, j'ai goûté la simplesse¹
De vivre heureux dans vos hameaux :
Gaîté, santé que rien ne blesse.
28 Mais rien ne valut mes ormeaux.

1. Dans une lettre à Charles Morice du 11 mai 1885, à laquelle ce poème était joint, Verlaine écrit, dépréciant la manière de ses vers plus anciens : « J'ai la faiblesse d'aimer comme langue et comme facture la plate et manquant d'onction pièce sur *Reliquaire choppé* » (CG, p. 899). Ernest Delahaye (*Verlaine*, Messein, 1923, p. 335), citant la première strophe du poème, parle d'une « farce » dont Verlaine aurait fait l'objet lors de son séjour à Coulommès, peut-être en septembre 1884 (lettre à Vanier, 5 novembre 1884, CG, p. 879) ; daté « Vouziers, avril 1885 » dans l'exemplaire d'*Amour* annoté d'Émile Le Brun, le poème aurait été écrit en prison, alors que Verlaine purgeait une peine pour « violences et menaces de mort » contre sa mère.

2. « Au XIX^e siècle le mot *cafard* signifie “mouchard” dans le langage familier, et, en particulier chez les écoliers, “hypocrite et délateur, rapporteur” » (DHLF), mais il n'est pas impossible que Verlaine l'emploie ici dans son ancienne acception de « faux dévot, hypocrite » (*ibid.*). L'acrimonie de Verlaine à l'égard des paysans (voir v. 12 « rustre » et v. 15 « rustiques ») s'explique aussi par les conséquences de son séjour à Coulommès.

3. Personnages de la Genèse : Onan, parce qu'il « répand sa semence sur le sol » pour ne pas engendrer, est puni de mort par Dieu (Genèse, 38, 9-10) ; la femme de Putiphar, eunuque du Pharaon, parce qu'elle ne parvient pas à s'attirer les faveurs de leur esclave, accuse celui-ci d'avoir voulu la violer (39, 7-18). Les insultes bibliques de Verlaine (masturbation et impuissance) trouvent un écho dans le langage de la sexualité (*onanisme*) et dans l'argot : Larchey enregistre *putipharder*, « violer sans plus de façon que la femme de Putiphar ».

4. La relique de saint Benoît Labre (v. 34) conservée dans le reliquaire.

5. Construction classique : « quoique le premier membre présente une interrogation directe, le second prend parfois la forme d'une interrogation indirecte introduite par *ou si* » (Grevisse ; cf. *Sagesse*, I, III : « Es-tu de force, / Ou si d'avoir pleuré t'a détrempe le cœur ? »). *Se guinder*, « se hisser soi-même, s'élever » (Littré).

6. Dans l'astrologie antique et en alchimie, l'argent est associé à la lune et l'or au soleil. La « lune d'argent » et le « soleil d'or » sont des clichés dans la poésie du XIX^e siècle.

SUR UN RELIQUAIRE
QU'ON LUI AVAIT DÉROBÉ¹

Seul bijou de ma pauvreté,
Ton mince argent, ta perle fausse
(En tout quatre francs), ont tenté
4 Quelqu'un dont l'esprit ne se hausse,

Parmi ces paysans cafards²
À vous dégoûter d'être au monde,
– Tas d'Onans et de Putiphars³ ! –
8 Que juste au niveau de l'immonde,

Et le Témoin, et le Gardien,
Le Grain d'une poussière illustre⁴,
Un ami du mien et du tien
12 Crispe sur Lui sa main de rustre !

Est-ce simplement un voleur,
Ou s'il se guinde au sacrilège⁵ ?
Bah ! ces rustiques-là ! Mais leur
16 Gros laid vice que rien n'allège,

Ne connaît rien que de brutal
Et ne s'est jamais douté d'une
Âme immortelle. Du métal,
20 C'est tout ce qu'il voit dans la lune⁶ ;

Tout ce qu'il voit dans le soleil,
C'est foin épais et fumier dense,
Et quand éclot le jour vermeil,
24 Il suppute timbre et quittance,

1. Cf. *Ariettes oubliées*, VII (*Romances sans paroles*, LP, p. 97) : « Ô triste, triste était mon âme / À cause, à cause d'une femme », et *Sagesse* I, xxii : « Pourquoi triste, ô mon âme, / Triste jusqu'à la mort » (LP, p. 139).

2. Benoît-Joseph Labre (1748-1783), canonisé le 8 décembre 1881 par le pape Léon XIII, était né à Amettes, en Artois, dans le diocèse d'Arras. Dans le plus complet dénuement, menant une vie de pèlerinage et de mendicité, il fut pour Verlaine « la seule gloire religieuse française du xviii^e siècle » (« Vieille Ville », *OprC*, p. 1062-1063) et « le pauvre affreux » décrit dans un sonnet que le poète lui consacra le « jour de [s]a canonisation » (« Saint Benoît-Joseph Labre », ici p. 199).

3. Allusion aux deux larrons (le bon et le mauvais) qui furent crucifiés en même temps que Jésus (Luc, 23, 32-43).

Hypothèque, gens mis dedans,
Placements, la dot de la fille,
Crédits ouverts à deux battants
28 Et l'usure au bout qui mordille !

Donc, vol, oui, sacrilège, non.
Mais le fait monstrueux existe
Et pour cet ouvrage sans nom,
32 Mon âme est immensément triste¹.

Ô pour lui ramener la paix,
Daignez, vous, grand saint Benoît Labre²,
Écouter les vœux que je fais,
36 Peur que ma foi ne se délabre

En voyant ce crime impuni
Rester inutile. Ô la Grâce,
Implorez-la sur l'homme, et ni
40 L'homme ni moi n'oublierons. Grâce !

Grâce pour le pauvre larron³
Inconscient du péché pire !
Intercédez, ô bon patron,
44 Et qu'enfin le bon Dieu l'inspire,

Que de ce débris de ce corps
Exalté par la pénitence
Sorte une vertu de remords,
48 Et que l'exquis conseil le tance

Et lui montre toute l'horreur
Du vol et de ce vol impie

1. « Le Catholicisme imposait son joug léger à ces fronts consacrés et baptisés, et la justice prévalait parmi les quelques dissentiments inséparables de tout débat humain. La parole du Roi écoutée avec respect, celle de ses représentants, légistes et sénéchaux, discutée en toute indépendance nationale comme en toute courtoisie chrétienne, dominaient la discussion et ramenaient quand il le fallait les esprits aux fins de la réunion : l'intérêt de tous et la gloire du pays » (*Voyage en France par un Français, OpC*, p. 1006-1007). Voir aussi *Sagesse*, I, IX et X (*LP*, p. 97, 99).

2. *Avoir la foi du charbonnier*, « avoir une foi simple, naïve, sans examen » (*GDU*), « croire naïvement les vérités de la religion sans se poser de questions » (*TLF*). Cf. *Élégies*, X : « La foi du charbonnier, même plus qu'en la Croix, / Étant la mienne en toi, certes tu peux sans crainte, / Ah ! Tu le sais ! Jouer de moi qui te crois sainte » (*OpC*, p. 805).

Voir variantes, p. 494.

Avec la torpeur et l'erreur
52 D'un passé qu'il faut qu'il expie.

Qu'il s'émeuve à ce double objet
Et tremblant au son du tonnerre
Respecte ce qu'il outrageait
56 En attendant qu'il le vénère.

Et que cette conversion
L'amène à la foi de ses pères
D'avant la Révolution¹.
60 Ma Foi, dis-le-moi, tu l'espères ?

Ma foi, celle du charbonnier² !
Ainsi la veux-je, et la souhaite
Au possesseur, croyons dernier,
64 De la sainte petite boîte !

1. Seul poème d'*Amour* issu du démembrement de *Cellulaire-ment*, intitulé à l'origine « À ma femme en lui envoyant une pensée » (*LP*, p. 177), il fut publié dans *Lutèce* en 1885 avec sept autres poèmes repris par la suite dans *Parallèlement*. Dans l'exemplaire annoté d'Émile Le Brun, Verlaine a précisé que cette pièce ne fut pas envoyée à sa destinataire. La *pensée* est à entendre ici dans le double sens de « message d'affection » et de « fleur ». Emblème du souvenir, elle signifie dans le langage des fleurs « douleur résignée, profonde, inoubliable » quand elle est de couleur foncée (voir v. 23, la « négresse ») (*NLI*).

2. Charles Bruneau interprète cette forme au passé simple comme une « plaisanterie » archaïque (*Verlaine*, p. 29).

3. Dans le langage des fleurs, la rose de couleur rose signifie « serment d'amour » (*NLI*).

4. Verlaine avait rencontré Mathilde en juin 1869 et ils se marièrent le 11 août 1870.

5. Archaïsme, pour « souvenir lointain » (*cf.* Chateaubriand, *Le Dernier Abencérage* [1826] : « Combien j'ai douce souvenance / Du joli lieu de ma naissance »).

6. « Bouquet de fleurs dont l'arrangement symbolique constitue une sorte de code au Moyen-Orient » (*TLF*).

À MADAME X...

EN LUI ENVOYANT UNE PENSÉE¹

Au temps où vous m'aimiez (bien sûr ?)
 Vous m'envoyâtes², fraîche éclosé,
 Une chère petite rose,
 4 Frais emblème, message pur.

Elle disait en son langage
 Les « serments du premier amour »³ :
 Votre cœur à moi pour toujours
 8 Et toutes les choses d'usage.

Trois ans sont passés⁴. Nous voilà !
 Mais moi j'ai gardé la mémoire
 De votre rose, et c'est ma gloire
 12 De penser encore à cela.

Hélas ! si j'ai la souvenance⁵,
 Je n'ai plus la fleur, ni le cœur !
 Elle est aux quatre vents, la fleur.
 16 Le cœur ? mais, voici que j'y pense,

Fut-il mien jamais ? entre nous ?
 Moi, le mien bat toujours le même,
 Il est toujours simple. Un emblème
 20 À mon tour. Dites, voulez-vous

Que, tout pesé, je vous envoie,
 Triste sélam⁶, mais c'est ainsi,

1. Voir *infra*, n. 4.

2. Verlaine est incarcéré à Mons le 25 octobre 1873. Dans *Mes prisons*, il évoque le petit jardin fleuri au centre de la cour pavée de la prison où les prévenus descendaient une fois par jour (*OprC*, p. 335). Voir aussi « Autre » (*Cellulairement*, puis *Parallèlement*, ici p. 355).

3. Tour classique : *tant faire que de*, « faire en sorte que » (*TLF*).

4. Nom vulgaire de la *scabieuse des jardins*, aux fleurs d'un noir pourpré. Dans le langage des fleurs, la scabieuse signifie « tristesse » et le message qu'elle porte est : « mon âme est en deuil » (*NLI*). Quelque vingt ans plus tard, Verlaine écrira dans *Dédicaces* (1894) : « Je ne crois plus au langage des fleurs » (« Anniversaire », *OpC*, p. 593).

Voir variantes, p. 495.

Cette pauvre négresse-ci¹ ?

24 Elle n'est pas couleur de joie,

Mais elle est couleur de mon cœur ;

Je l'ai cueillie à quelque fente

Du pavé captif que j'arpenne

28 En ce lieu de juste douleur².

A-t-elle besoin d'autres preuves ?

Acceptez-la pour le plaisir.

J'ai tant fait que de³ la cueillir,

32 Et c'est presque une fleur-des-veuves⁴.

1873.

1. Verlaine avait eu l'intention de dédicacer cette pièce au docteur Jullien (lettre à Léon Vanier, 10 mai 1887, *OC*, t. 1, p. 1230). Il écrit à son médecin, le 15 mai : « *Amour* va paraître. Il y aura la pièce que vous connaissez peut-être, "Je vois un groupe sur la mer" et qu'on trouve bien, dédiée à M. le D^r Louis Jullien » (*ibid.*, p. 1233). En définitive, le poème paraîtra sans dédicace, et le docteur Jullien sera le dédicataire de « Ballade en rêve », ici p. 147. Verlaine s'autoproclamera « veuf » (*cf. Les Mémoires d'un veuf*, 1886) après sa séparation d'avec Mathilde (jugement du 24 avril 1874) et son divorce (jugement du 9 février 1885). Malgré la date et le contexte indiqués par Verlaine dans l'exemplaire d'Émile Le Brun (voir variantes, p. 497), la mention de 1878 dans l'édition originale et dans *Le Décadent* semble la plus sûre.

2. Le cliché de la *mer de larmes*, présent dans la poésie française depuis le xv^e siècle, est ici revivifié par Verlaine.

3. Sur la rime *larmes / alarmes*, *cf. La Bonne Chanson*, XI : « Ils sont passés les jours d'alarmes / Où j'étais triste jusqu'aux larmes » (*LP*, p. 139).

4. En 1878, Mathilde a vingt-cinq ans et Georges en a sept.

5. Sur cette image, *cf. « L'Angoisse » (Poèmes saturniens)* : « Lasse de vivre, ayant peur de mourir, pareille / Au brick perdu jouet du flux et du reflux, / Mon âme pour d'affreux naufrages appareille » (*LP*, p. 38), et « *Birds in the night* » (*Romances sans paroles*) : « Par instants je suis le Pauvre Navire / Qui court démâté parmi la tempête » (*LP*, p. 127).

6. Archaïsme, pour *pas plus que*.

UN VEUF PARLE¹

Je vois un groupe sur la mer.
 Quelle mer ? Celle de mes larmes².
 Mes yeux mouillés du vent amer
 Dans cette nuit d'ombre et d'alarmes³
 5 Sont deux étoiles sur la mer.

C'est une toute jeune femme
 Et son enfant déjà tout grand⁴
 Dans une barque où nul ne rame,
 Sans mât ni voile, en plein courant⁵...
 10 Un jeune garçon, une femme !

En plein courant dans l'ouragan !
 L'enfant se cramponne à sa mère
 Qui ne sait plus où, non plus qu'en⁶...,
 Ni plus rien, et qui, folle, espère
 15 En le courant, en l'ouragan.

Espérez en Dieu, pauvre folle,
 Crois en notre Père, petit.
 La tempête qui vous désole,
 Mon cœur de là-haut vous prédit
 20 Qu'elle va cesser, petit, folle !

1. Dans *Les Martyrs* (1810), Chateaubriand donne à *l'ange des mers* le soin de calmer la mer et les tempêtes et de protéger ses héros (livres XV, XVII, XIX).

Voir variantes, p. 496.

Et paix au groupe sur la mer,
Sur cette mer de bonnes larmes !
Mes yeux joyeux dans le ciel clair,

25 Par cette nuit sans plus d'alarmes,
Sont deux bons anges sur la mer¹.

1878.

1. Dans une lettre du 18 août 1886, Verlaine demande à Charles Morice de lui « envoyer ou *potius* [de lui] apporter la pièce : *Ni pardon, ni répit*, etc. » ; il la lui réclame à nouveau le 5 décembre 1886 (*LICM*, p. 83, 86) et fait de même à Léon Vanier (lettre du 10 mai 1887, *OC*, t. 1, p. 1230). Le poème, paru en 1884 dans *La Revue critique* sous forme de diptyque avec le précédent, est encore sans titre dans la table d'*Amour* envoyée à Vanier le 8 janvier 1888 (*ibid.*, p. 1294).

2. Cf. Shakespeare, *Coriolan*, V, 2 : « Vous êtes tous condamnés ; notre général a juré qu'il n'y avait plus ni pardon ni répit » (trad. Letourneur, 1836).

3. Verlaine emploie le mot *sénat* dans son sens ancien d'« assemblée » (cf. *Sagesse*, II, III, où le monde est « un pur sénat de fous », *LP*, p. 159), mais il fait peut-être aussi allusion à une acception populaire : « les travailleurs appellent *sénats* les boutiques des marchands de vin où ils se réunissent par spécialités » (Larchey, suppl.).

4. L'*orgueil* est le péché qui tarade principalement Verlaine depuis *Sagesse* (voir ici n. 1, p. 112). « La Luxure, ce moins terrible des péchés » (« Pénitence », *Liturgies intimes*, 1893, *OpC*, p. 755) fait l'objet d'un poème de *Jadis et naguère* (« Luxures », *LP*, p. 97).

5. *Flûte et cor* est le titre que Verlaine donne aux *Romances sans paroles* dans *Les Poètes maudits* (« Pauvre Lelian », 1886, *OprC*, p. 688) ; il avait déjà utilisé cette métaphore classique qui figure les différents registres de la poésie dans l'« Art poétique » (1874, *Cellulairement*, puis *Jadis et naguère*) : « Ô la Nuance seule fiancée / Le rêve au rêve et la flûte au cor » (*LP*, p. 83).

6. *Cailler*, « faire prendre en caillots » en parlant du sang ou du lait ; *se lier*, « prendre de la consistance » (Littré : « Il faut remuer cette sauce jusqu'à ce qu'elle se lie »).

7. Verlaine a plusieurs fois décrié la blancheur anonyme des nouveaux immeubles de Paris, « ville blanc de darte » (*Sagesse*, III, xx, *LP*, p. 231) ; Paris est « la "grande ville". Un tas criard de pierres blanches » (*Sagesse*, III, xvi, *ibid.*, p. 225).

8. L'*ariette* est « un air léger et court qui se chante avec paroles et accompagnements » (Littré). Cf. *Ariettes oubliées*, première section des *Romances sans paroles* (1874).

9. Sur le modèle de *cuver son vin*, « dissiper son ivresse », la *noce* étant, en argot, une « débauche de cabaret » (*DLV*) ou une « débauche » tout court (Larchey).

IL PARLE ENCORE¹

Ni pardon ni répit², dit le monde,
Plus de place au sénat du loisir³ !
On rend grâce et justice au désir
Qui te prend d'une paix si profonde,
Et l'on eût fait trêve avec plaisir,
Mais la guerre est jalouse : il faut vivre
7 Ou mourir du combat qui t'enivre.

Aussi bien tes vœux sont absolus
Quand notre art est un mol équilibre.
Nous donnons un sens large au mot : libre,
Et ton sens va : Vite ou jamais plus.
Ta prière est un ordre qui vibre ;
Alors nous, indolents conseillers,
14 Que te dire, excepté : Cherche ailleurs ?

Et je vois l'Orgueil et la Luxure⁴
Parmi la réponse : tel un cor
Dans l'éclat fané d'un vil décor,
Prêtant sa rage à la flûte impure⁵.
Quel décor connu mais triste encor !
C'est la ville où se caille et se lie⁶
21 Ce passé qu'on boit jusqu'à la lie,

C'est Paris banal, maussade et blanc⁷,
Qui chantonne une ariette vieille⁸
En cuvant sa « noce »⁹ de la veille
Comme un invalide sur un banc.

1. *Bonhomme* désigne tout d'abord un « homme plein de bonté, de facilité », mais le mot a pris le sens péjoratif d'« homme simple et peu avisé » (Littré) et d'« homme crédule, facile à abuser » (*GDU*).

2. C'est le « veuf » qui parle de son ex-femme.

3. *Paître*, « nourrir », et « mener des animaux dans les champs pour qu'ils y mangent » (Littré, cit. Isaïe, 40, 11 : « Il mènera ses troupeaux dans les pâturages, comme un pasteur qui paît ses brebis »). La *houlette* est le bâton du berger et celui de Jésus « le bon pasteur » (Jean, 10, 11) : « ton bâton, ta houlette sont là qui me consolent » (Psaumes, 23, 4). Cf. *Sagesse*, III, XII : « Votre pasteur, ô mes brebis, ce n'est pas moi / [...] / Suivez-le. Sa houlette est bonne » (*LP*, p. 217).

4. « Mot qui s'est dit comme un diminutif gracieux » (Littré).

5. Le psaume 23, 1-2, dit du « bon pasteur » : « Yahvé est mon berger, rien ne me manque. / Sur des prés d'herbe fraîche il me parque. »

Voir variantes, p. 497.

La Luxure me dit à l'oreille :
Bonhomme¹, on vous a déjà donné.

28 Et l'Orgueil se tait comme un damné.

Ô Jésus, vous voyez que la porte
Est fermée au Devoir qui frappait,
Et que l'on s'écarte à mon aspect.
Je n'ai plus qu'à prier pour la morte².
Mais l'agneau, bénissez qui le paît³ !
Que le thym soit doux à sa bouchette⁴ !

35 Que le loup respecte la houlette !

Et puis, bon pasteur, paissez mon cœur⁵ :
Il est seul désormais sur la terre,
Et l'horreur de rester solitaire
Le distrait en l'étrange langueur
D'un espoir qui ne veut pas se taire,
Et l'appelle aux prés qu'il ne faut pas.

42 Donnez-lui de n'aller qu'en vos pas.

1879.

1. Le 31 août 1887, Verlaine envoie cette pièce à son éditeur, lui demandant de la « classer après “Ni pardon, ni répit...” [“Il parle encore”] » (*OC*, t. 1, p. 1257). On lit cette note sur un manuscrit de « Il m’arrivait souvent... » (*Lucien Léтиноis*, XVIII), à l’adresse de Cazals ou de Vanier : « Mettre vers le milieu d’*Amour*, avant “Adieu” la “Ballade en rêve” (mettre cette ballade sous ce titre) qui est dans *Parallèlement* sous le titre “Ballade de la fausse joie” » (BJD). Verlaine annonce la publication d’*Amour* au docteur Jullien le 1^{er} mars 1888 : « Je vous y ai dédié une “Ballade en rêve”. Il s’y agit de l’“Infusillable”. Le refrain va ainsi : “J’ai rêvé d’elle et pas elle de moi !” » (*OC*, t. 1, p. 1308).

2. Le docteur Louis Jullien (1850-1913) fut le principal médecin de Verlaine et son ami (voir *CPV*, t. 3, p. 151-186). Outre ses services médicaux, il vint très souvent en aide au poète en lui assurant notamment une place à l’hôpital dans les moments difficiles. Verlaine devait rendre hommage au docteur et à son frère (directeur de la revue *Art et critique* à laquelle Verlaine collaborait) dans une pièce de *Dédicaces* : « À Louis et Jean Jullien » (1890, *OpC*, p. 569-570). La dédicace de la « Ballade en rêve » n’est pas mentionnée dans la table d’*Amour* envoyée à Vanier le 8 janvier 1888 (Introduction, p. 51).

3. Mathilde, ex-femme de Verlaine.

4. Cf. *La Bonne Chanson*, III : « En robe grise et verte avec des ruches, / Un jour de juin que j’étais soucieux, / Elle apparut souriante à mes yeux » (*LP*, p. 123). Ce souvenir de Mathilde revient à plusieurs reprises dans l’œuvre de Verlaine ; cf. *Les Mémoires d’un veuf* (1886) : « je la vois toujours en gris et vert » (« La Morte », *OpC*, p. 80), et *Confessions* (1895) : « un jour, je vis, comme nous allions sortir, entrer, après le toc-toc de rigueur, [...] une toute jeune fille en robe grise et verte, toute gentille brunette » (*ibid.*, p. 496).

5. Bescherelle définit *débout* (mot des anciennes coutumes) comme une « action d’enchérir sur une autre personne » (voir v. 33) ; Jacques Robichez (son éd., p. 663) suggère de lire « au débouté », « au moment de voir rejeter mes prétentions ». Cf. « Le Livre d’Esther », II : « Ce manège qui m’allège / D’un poids bien cher au débout » (*OpC*, p. 638).

BALLADE EN RÊVE¹

*Au docteur Louis Jullien*²

- J’ai rêvé d’elle³, et nous nous pardonnions
 Non pas nos torts, il n’en est en amour,
 Mais l’absolu de nos opinions
 Et que la vie ait pour nous pris ce tour.
 5 Simple elle était comme au temps de ma cour,
 En robe grise et verte et voilà tout⁴.
 (J’aimai toujours les femmes dans ce goût.)
 Et son langage était sincère et coi.
 Mais quel émoi de me dire au débout⁵ :
 10 J’ai rêvé d’elle et pas elle de moi.

- Elle ni moi nous ne nous résignons
 À plus souffrir pas plus tard que ce jour.
 Ô nous revoir encore compagnons,
 Chacun étant descendu de sa tour
 15 Pour un baiser bien payé de retour !
 Le beau projet ! Et nous étions debout,
 Main dans la main, avec du sang qui bout⁶
 Et chante un fier *donec gratus*⁷. Mais quoi ?

6. Le *sang qui bout* est autant celui de l’amant que celui du combattant ; cf. « Les Vaincus » (*Jadis et naguère*, 1884) : « Au combat, au combat ! Car notre sang qui bout / A besoin de fumer sur la pointe des glaives ! » (*LP*, p. 169).

7. Incipit de l’ode à Lydie d’Horace (*Odes*, III, IX) : « *Donec gratus eram tibi* [Tant que je te plaisais...] ».

1. Au XIX^e siècle, le mot *fanion*, « petit drapeau », est encore réservé au langage militaire.

2. Archaïsme : « dansant ».

3. « Soldat ; homme brutal, grossier ; pillard » (*TLF*, cit. Voltaire : « personne dont les pratiques de brutalité et de pillage évoquent celles des troupes irrégulières hongroises », d'où vient ce nom).

4. La « nuit nuptiale » du 11 août 1870, jour du mariage de Verlaine et Mathilde (voir *Confessions, OpC*, p. 539).

5. « À mon préjudice et à mes frais » ; cf. *Chansons pour elle*, IV (18) : « Et quoi qu'en dépit de tout / Le trop factice dégoût / Que me dicte ton souris / Qui m'est, à mes dams et coût, / Rouge aux crocs blancs de souris ! » (*OpC*, p. 712).

Voir variantes, p. 498.

C'était un songe, ô tristesse et dégoût !
20 J'ai rêvé d'elle et pas elle de moi.

Et nous suivions tes luisants fanions¹,
Soie et satin, ô Bonheur vainqueur, pour
Jusqu'à la mort, que d'ailleurs nous niions.
J'allais par les chemins en troubadour,
25 Chantant, ballant², sans craindre ce pandour³
Qui vous saute à la gorge et vous découd.
Elle évoquait la chère nuit d'Août
Où son aveu bas et lent me fit roi⁴.
Moi, j'adorais ce retour qui m'absout.
30 J'ai rêvé d'elle et pas elle de moi.

ENVOI

Princesse elle est sans doute à l'autre bout
Du monde où règne et persiste ma foi.
Amen, alors, puisqu'à mes dam et coût⁵,
J'ai rêvé d'elle et pas elle de moi !

1. Envoyé à Charles Morice le 7 septembre 1887, « cet “Adieu” [...] sera les derniers vers que je fais à propos de ma voleuse, de ma gueuse de femme (comment traiter autrement celle qui m’a ainsi mis sur la paille, celle qui ne veut pas me laisser voir mon fils, celle enfin qui s’est “mariée” de mon vivant ?) Elle a déjà occupé assez de place dans mes livres » (*LICM*, p. 94). En marge d’un des manuscrits du poème, Verlaine avait été plus direct : « Ça c’est mes adieux à l’“épouse” Delporte. Fini de cette salope et de cette saloperie. Sans doute enverrai 2 strophes supplémentaires à cette pièce-ci pour la finir un peu en boum-boum. – Et *Amour* sera com-plet. Donc préparons les presses et... la Prresse. Asile de Vincennes, août 1887 » (BJD). Verlaine avait prévu de dédicacer cette pièce à Maurice du Plessys (lettre à Léon Vanier, 16 octobre 1887, *CPV*, t. 2, p. 101).

2. Voir « Prière du matin », v. 70 et n. 6, p. 90.

3. Verlaine entretint de bonnes relations avec sa belle-mère, Antoinette-Flore Chariat (1823-1883), « âme charmante, artiste d’instinct et de talent, musicienne excellente et de goût exquis » (*Confessions*, *OprC*, p. 523), y compris après sa séparation et son séjour en prison : il lui envoya plusieurs poèmes de *Cellulairement* et de *Sagesse*, et c’est grâce à elle qu’il put revoir son fils en 1876, contre l’avis de M. Mauté et de Mathilde (voir *CG*, p. 516-519, 531-534, 536-538). Verlaine lui consacra un poème en 1894, « À Mme Marie M... », cité dans ses *Confessions* (*OprC*, p. 523).

4. Mme Mauté est décédée à Paris le 25 mai 1883.

5. En l’espèce, le divorce et le remariage de Mathilde.

ADIEU¹

Hélas ! je n’étais pas fait pour cette haine
Et pour ce mépris plus forts que moi que j’ai.
Mais pourquoi m’avoir fait cet agneau sans laine²
4 Et pourquoi m’avoir fait ce cœur outragé ?

J’étais né pour plaire à toute âme un peu fière,
Sorte d’homme en rêve et capable du mieux,
Parfois tout sourire et parfois tout prière,
8 Et toujours des cieux attendris dans les yeux ;

Toujours la bonté des caresses sincères,
En dépit de tout et quoi qu’il y parût,
Toujours la pudeur des hontes nécessaires
12 Dans l’argent brutal et les stupeurs du rut ;

Toujours le pardon, toujours le sacrifice !
J’eus plus d’un des torts, mais j’avais tous les soins.
Votre mère était tendrement ma complice,
16 Qui voyait mes torts et mes soins, elle, au moins³.

Elle n’aimait pas que par vous je souffrisse.
Elle est morte et j’ai prié sur son tombeau⁴ ;
Mais je doute fort qu’elle approuve et bénisse
20 La chose actuelle et trouve cela beau⁵.

Et j’ai peur aussi, nous en terre, de croire
Que le pauvre enfant, votre fils et le mien,

1. Initialement, Verlaine avait écrit : « Ne vénère pas votre fosse adultère », mais il s'autocensure dans une lettre à Vanier du 22 février 1888 : « Peut-être que la strophe d'« Adieu » (“Et j'ai peur aussi...”) nous attirerait du désagrément à cause du mot *adultère*, susceptible d'être poursuivi comme *calomnieux et illégal*, quoique si juste, en l'espèce, d'ailleurs » (*OC*, t. 1, p. 1304).

2. Strophe supprimée puis rétablie par Verlaine : « Je n'aurais d'une part pas voulu mêler mon fils à ces querelles. Mais ils le mêlent bien, eux, à leur faux ménage et sans doute à leurs paroles sur moi dont ils ont volé l'argent. Il est juste au fond que l'enfant sache comment j'apprécie, et le re-“mariage”, et les canailleries légales de sa mère » (lettre à Vanier, 17 février 1888, dans J.-L. Debauve, « Autour de la publication d'*Amour* », p. 47).

3. Allusion à *La Bonne Chanson*, *épithalame* (poème célébrant les nouveaux époux) offert en cadeau de noce à Mathilde. Verlaine y exalte plusieurs fois les « notes d'or de [l]a voix tendre » de sa bien-aimée (XI, *LP*, p. 139).

4. Verlaine dresse les armoiries de ce « bon chevalier masqué » qui apparaît pour la première fois dans *Sagesse* (I, 1, *LP*, p. 69). Dans le vocabulaire de l'héraldique, le *cimier* est « l'ornement extérieur placé sur le casque qui surmonte l'écu », l'*or* est un « émail de couleur jaune ou plus rarement dorée », la *flamme* est « une figure secondaire de l'écu terminée par des pointes ondoyantes » et l'*azur* est l'« émail bleu des armoiries ».

5. Verlaine semble se référer à deux images associées traditionnellement à la « mort du poète » : celle du chant du cygne (voir Lamartine, « Le Poète mourant » dans les *Nouvelles Méditations poétiques*) et celle de l'aigle frappé en pleine gloire (voir Heredia, « La Mort de l'aigle » dans *Les Trophées*), mais elles traduisent aussi la grâce et la force (cf. *Lucien Léтиноis*, xvi, n. 3, p. 258 : « Ton port de cou n'était pas si dur, / Mais flexible, et d'un aigle et d'un cygne ; / Car ta fierté parfois primait sur / Ta douceur dive et ta grâce insigne »).

6. L'Église et le Christ : « Soyons dans l'allégresse et dans la joie, rendons gloire à Dieu, car voici les noces de l'agneau, et son épouse s'est faite belle » (Apocalypse, 19, 7).

7. Mathilde s'était remariée le 30 octobre (voir n. 1, p. 150).

Voir variantes, p. 499.

Ne vénérera pas trop votre mémoire¹,
24 Ô vous sans égard pour le mien et le tien².

Je n'étais pas fait pour dire de ces choses,
Moi dont la parole exhalait autrefois
Un épithalame en des apothéoses,
28 Ce chant du matin où mentait votre voix³.

J'étais, je suis né pour plaire aux nobles âmes,
Pour les consoler un peu d'un monde impur,
Cimier d'or chanteur et tunique de flammes,
32 Moi le Chevalier qui saigne sur azur⁴,

Moi qui dois mourir d'une mort douce et chaste
Dont le cygne et l'aigle encor seront jaloux⁵,
Dans l'honneur vainqueur malgré ce vous néfaste,
36 Dans la gloire aussi des Illustres Époux⁶ !

Novembre 1886⁷.

1. Louise Michel (1830-1905), institutrice, poétesse à ses heures, assista au mariage de Verlaine avec Mathilde à qui elle avait donné des leçons (*Confessions, OprC*, p. 538). Engagée en première ligne pendant la Commune, elle fut déportée en Nouvelle-Calédonie et revint à Paris en 1880 après l'amnistie. Défenseur infatigable de la cause anarchiste, elle devint « l'incarnation populaire de la Révolution » (*Dictionnaire de la Commune*). Cette ballade, publiée dans *Le Décadent* en décembre 1886, était jointe à une lettre à Rachilde du 12 novembre 1886 (*OC*, t. 1, p. 1209). À la parution d'*Amour*, Louise Michel adressa quelques lignes à Verlaine : « Merci de tout cœur au poète, en attendant que la muse rauque et gracile [voir v. 13] lui envoie aussi quelques vers » (28 avril 1888, dans Ernest Delahaye, *Documents relatifs à Paul Verlaine*, Paris, Maison du Livre, 1919, p. 10).

2. Héroïnes de la Révolution, mortes pour la plupart sous la guillotine pendant la Terreur : Madame [Manon] Roland (1754-1793), Charlotte Corday (1768-1793), Théroigne de Méricourt (1762-1817), Lucile Desmoulins (1770-1794). Plus proche de Louise Michel, Pauline Roland (1805-1852) est une figure du féminisme social de la Deuxième République ; opposée au coup d'État du futur Napoléon III, elle mourut des suites de sa déportation en Algérie.

3. « Il y a *faucille* rimant en *cile* [*Cécile*], parce que je pense qu'on doit prononcer ainsi, et deux rimes auvergnates *fragiles* avec *bacille*, *évangile* avec *Bazile* » (lettre à Rachilde, 12 novembre 1886, *OC*, t. 1, p. 1208-1209). Dans « Un mot sur la rime » (*Le Décadent*, 15-31 mars 1888), Verlaine revient sur cette irrégularité voulue : « ne pouvant rimer, j'assonnai ! [...] Mais que ceci ne serve pas d'exemple » (*OprC*, p. 700).

4. Lors d'une manifestation à Paris le 9 mars 1883, Louise Michel, un drapeau noir à la main portant l'inscription « Du pain ou la mort », participe à un « pillage » des boulangeries dans le 6^e arrondissement. Elle sera condamnée à six ans de prison et graciée en janvier 1886.

5. Verlaine christianise les vertus de celle que l'on appellera plus tard, comme Jeanne d'Arc, la « sainte laïque ». Dans sa préface aux *Mémoires* de la révolutionnaire (1886), l'éditeur F. Roy dira d'elle : « il y a, chez elle, – que Mlle Louise Michel me pardonne ! – quelque chose de la sœur de charité ».

BALLADE

EN L'HONNEUR DE LOUISE MICHEL¹

Madame et Pauline Roland,
Charlotte, Théroigne, Lucile²,
Presque Jeanne d'Arc, étoilant
Le front de la foule imbécile,
Nom des cieux, cœur divin qu'exile
Cette espèce de moins que rien
France bourgeoise au dos facile,

8 Louise Michel est très bien.

Elle aime le Pauvre âpre et franc
Ou timide, elle est la faucille³
Dans le blé mûr pour le pain blanc
Du Pauvre⁴, et la sainte Cécile
Et la Muse rauque et gracile
Du Pauvre et son ange gardien
À ce simple, à cet indocile⁵.

16 Louise Michel est très bien.

1. « Mauvaise disposition à l'égard de quelqu'un ou de quelque chose » (*TLF*, cit. Verlaine, *Mes hôpitaux*, *OprC*, p. 243).

2. Le *mégathérium* est un « grand mammifère fossile (de la famille des Édentés) des terrains tertiaires et quaternaires d'Amérique du Sud » (*TLF*) ; Littré n'enregistre *bacile* (avec un *l*) que comme terme de botanique, mais Verlaine semble donner à ce mot le sens de « microbe » ou de « bactérie » qu'on lui connaît aujourd'hui (voir aussi « *De profundis* », *Le Figaro*, 26 juillet 1893, *OprC*, p. 422).

3. *Robin* : « appellation familière et péjorative pour un homme de loi, usuelle aux *xvii^e* et *xviii^e* siècles » (*DHLF*) ; cf. *Ariettes oubliées*, VI (*Romances sans paroles*) : « Arrière ! robin crotté ! » (*LP*, p. 95). Le « soldat brut » pourrait être le général Boulanger, ministre de la Guerre dans le gouvernement Freycinet depuis janvier 1886.

4. Léo Taxil (pseudonyme de Gabriel Jogand-Pagès, 1854-1907), auteur et polémiste anticlérical ; Bazile, personnage du *Barbier de Séville* et du *Mariage de Figaro* de Beaumarchais, hypocrite et calomniateur, « un pauvre hère [...] infatué de son art, friponneau, besogneux, à genoux devant un écu » (*Le Barbier de Séville*, I, 6).

Voir variantes, p. 500.

Gouvernements de maltalent¹,
Mégathérium ou bacille²,
Soldat brut, robin insolent³,
Ou quelque compromis fragile,
Géant de boue aux pieds d'argile,
Tout cela son courroux chrétien
L'écrase d'un mépris agile.

24 Louise Michel est très bien.

ENVOI

Citoyenne ! votre évangile
On meurt pour ! c'est l'Honneur ! et bien
Loin des Taxil et des Bazile⁴,
Louise Michel est très bien.

1. Louis II (1845-1886) fut le quatrième roi de Bavière. Tourmenté, excentrique et solitaire, il fut le mécène de Wagner pour qui il fit construire le théâtre de Bayreuth. Déclaré fou, il fut interné et trouva la mort dans le lac de Starnberg le 13 juin 1886, avec son médecin, dans des circonstances mystérieuses qui firent penser tantôt à un suicide, tantôt à un accident, voire à un meurtre. Envoyé à Édouard Dujardin le 6 juillet 1886, ce « sonnet vaguement “lou-foque”, – mais n’est-ce pas de circonstance ? » était alors intitulé « La Mort du roi Louis II » (*OC*, t. 1, p. 1200). Le 10 juillet, Verlaine annonce au docteur Jullien la parution du sonnet dans *La Revue wagnérienne* : « Vive Louis II de Bavière ! » (*CPV*, t. 3, p. 155) ; le 14, il demande à Dujardin de modifier l’avant-dernier vers (*ibid.*, p. 125). Verlaine saluera aussi la mémoire du roi dans *Hombres* (« Ô ne blasphème pas... ») : « L’Europe embourgeoisée et féminine tant / Néanmoins admira ce Louis de Bavière, / Le roi vierge au grand cœur pour l’homme seul battant » (*OpC*, p. 1405).

2. Vers cité par Paul Ginisty dans un article sur le « Wagnérisme » (*Le XIX^e siècle*, 11 mars 1887), en exemple du « concert de louange » adressé à Wagner par les poètes décadents dont « M. Paul Verlaine [qui], renchérissant sur tous les autres, s’incline devant l’ombre du roi de Bavière ».

3. Depuis *Sagesse*, la Science est pour Verlaine une des causes principales de la décadence de la spiritualité : cf. *Sagesse*, I, IV, et I, XI : « Frères, lâchez la science gourmande / Qui veut voler sur les ceps défendus / Le fruit sanglant qu’il ne faut pas connaître. / Lâchez son bras qui vous tient attendus / Pour des enfers que Dieu n’a pas fait naître, / Mais qui sont l’œuvre affreuse du péché » (*LP*, p. 103). Voir « Un conte », v. 74, et n. 5, p. 106.

4. Cf. « À Léon Dierx » (*Dédicaces*, 1894) : « Nous, rois de l’infini, du Ciel et de l’Enfer, / Qu’Héphaïstos a vêtus et que délance Éros, / Et qui, de tous les dieux, de Corinthe à Paros, / Avons fait nos égaux, bronze et marbre, or et fer ! » (*OpC*, p. 631).

5. Quoique Verlaine participe à l’hommage collectif à Wagner dans *La Revue wagnérienne* en janvier 1886 (voir « Parsifal », ici p. 161), il se qualifie modestement de « tout petit et indigne wagnérien » dans une lettre à Charles Morice du 7 septembre 1887 (*LICM*, p. 95) et confessa plus tard n’avoir « presque pas entendu » Wagner (« *De profundis* », *Le Figaro*, 26 juillet 1893, *OprC*, p. 422). Il écrivit

À LOUIS II DE BAVIÈRE¹

Roi, le seul vrai roi de ce siècle, salut, Sire²,
 Qui voulûtes mourir vengeant votre raison
 Des choses de la politique, et du délire
 4 De cette Science intruse dans la maison³,

De cette Science assassin de l’Oraison
 Et du Chant et de l’Art et de toute la Lyre,
 Et simplement et plein d’orgueil en floraison
 8 Tuâtes en mourant, salut, Roi, bravo, Sire !

Vous fûtes un poète, un soldat, le seul Roi
 De ce siècle où les rois se font si peu de chose,
 11 Et le martyr de la Raison selon la Foi.

Salut à votre très unique apothéose,
 Et que votre âme ait son fier cortège, or et fer⁴,
 14 Sur un air magnifique et joyeux de Wagner⁵.

néanmoins dans *Épigrammes*, XX (1894) : « J’ai fait jadis le coup de poing / Pour Wagner alors point au point » (*OpC*, p. 871).

Voir variantes, p. 501.

1. *Parsifal*, drame sacré en trois actes de Richard Wagner, représenté pour la première fois à Bayreuth le 26 juillet 1882 et fondé sur la légende du Graal. Verlaine écrivait à Édouard Dujardin, qui le sollicitait pour un hommage collectif à Wagner à paraître dans *La Revue wagnérienne* : « Je tiens un sonnet sur *Parsifal* [...]. Soyons assez bon pour m'apporter, si les avez, *les quatre poèmes d'opéra* de Wagner. C'est pour, si le sonnet de *Parsifal*, que je veux très mystique, me semble raté, faire du vivant avec Tristan et Yseult » (7 décembre 1885, *CPV*, t. 3, p. 124). Quelques années plus tard, Verlaine devait parler de *Lohengrin* et de *Parsifal* comme de « la manifestation triomphale et triomphante de la plus sublime musique, de l'effort poétique peut-être définitif de ces temps-ci » (lettre à Emmanuel Signoret, 20 janvier 1892, *OprC*, p. 752). Voir aussi n. 5, p. 158.

2. Poète et critique, Jules Tellier (1863-1889) fut un ami intime de Verlaine à qui il consacra un chapitre élogieux dans *Nos poètes* (Paris, Dupret, 1888). Verlaine fut très affecté par sa mort, causée par la fièvre typhoïde comme celle de Lucien Létinois. Il lui consacra une notice nécrologique dans *Art et critique* (6 juillet 1889, *OprC*, p. 705-707) et deux poèmes : « À Jules Tellier » et « Au même » (*Dédicaces*, 1890, *OpC*, p. 554-555). Le nom du dédicataire de « *Parsifal* » est mentionné dans deux lettres : à Jules Tellier lui-même, le 15 février 1887 (*OC*, t. 1, p. 1223), et à Léon Vanier, le 10 mai 1887 (*ibid.*, p. 1230).

3. Au deuxième acte du drame, Parsifal, le jeune homme « pur et insensé » qui a pénétré dans le « jardin des délices » du magicien Klingsor, est tenté par les femmes-fleurs (les « Filles ») et par Kundry (la « Femme »), dont il repousse les avances, conservant ainsi la pureté indispensable pour prendre possession de « la lance qui perça le Flanc suprême » et révéler le Graal.

4. Le roi Amfortas, affligé d'une blessure « qui ne se veut point fermer » après avoir perdu la Lance sacrée tombée entre les mains de Klingsor, et qui ne put guérir que par un nouveau contact avec elle.

5. Les reliques de la Passion : « le calice, la coupe miraculeuse et sacrée où [le Sauveur] but pendant la Cène et où, du haut de la Croix, coula son sang divin ; puis la lance qui lui perça le cœur » (*Parsifal*, I, trad. A. Delpit, 1896, p. 201).

PARSIFAL¹À Jules Tellier²

Parsifal a vaincu les Filles³, leur gentil
Babil et la luxure amusante – et sa pente
Vers la Chair de garçon vierge que cela tente
4 D'aimer les seins légers et ce gentil babil ;

Il a vaincu la Femme belle, au cœur subtil,
Étalant ses bras frais et sa gorge excitante ;
Il a vaincu l'Enfer et rentre sous la tente
8 Avec un lourd trophée à son bras puéril,

Avec la lance qui perça le Flanc suprême !
Il a guéri le roi⁴, le voici roi lui-même,
11 Et prêtre du très saint Trésor essentiel⁵.

En robe d'or il adore, gloire et symbole,
Le vase pur où resplendit le Sang réel.
14 – Et, ô ces voix d'enfants chantant dans la coupole⁶ !

6. À la fin du drame, tous s'exclament « tandis que quelques voix, à peine perceptibles, des cimes et à mi-hauteur de la coupole, se mêlent aux leurs » : « Voilà le miracle du suprême salut : Rédemption au Rédempteur ! » (*ibid.*, p. 266).

Voir variantes, p. 502.

1. À Emmanuel Signoret qui lui demandait une contribution pour le premier numéro de la revue *Le Saint-Graal*, Verlaine écrivait : « *Le Saint-Graal*, quel mot, quel nom ! Double signification : faite de l'Art moderne, sommet du Vrai éternel Saint Graal, Sang Réel, le sang du Christ dans l'or incandescent » (lettre du 20 janvier 1892, *OprC*, p. 752).

2. Léon Bloy (1846-1917), écrivain et pamphlétaire catholique, avait malmené Verlaine dans un compte rendu des *Poètes maudits* (« On demande des malédictions », *Le Chat noir*, 3 mai 1884). Grâce à Huysmans, il prit connaissance de l'œuvre du poète et lui rendit justice dans son roman *Le Désespéré* (1887) et surtout dans *Un breelan d'excommuniés* (« Le lépreux », 1889). Verlaine lui consacra un sonnet dans *Dédicaces* (« Léon Bloy », 1890, *OpC*, p. 559-560), avant que les deux hommes se brouillent, ce qui valut à Bloy un poème acide recueilli plus tard dans *Invectives* (« À Caïn M... », 1893, *OpC*, p. 921-922).

3. *Espérance* était le titre primitif du poème (voir variantes, p. 503).

4. Le culte du Précieux Sang de Jésus Christ a son origine dans la parole de saint Paul (Hébreux, 9, 11-14). Dans *Cellulairement*, Verlaine avait placé les dix sonnets christiques du « Final », repris par la suite dans *Sagesse*, sous l'autorité de la mystique sainte Catherine de Sienne : « *ivi ad sanguinem Christi* [je suis allée vers le sang du Christ] » (*LP*, p. 277).

5. Jacques Robichez (son éd., p. 666) remarque la « défaillance » de cette rime, peut-être suscitée par le mot *cachots* du vers précédent. Dans le manuscrit définitif d'*Amour*, Verlaine a remplacé ce mot par *prisons* (voir variantes, p. 504).

6. Souvenir probable des *Châtiments* (« *Le Te Deum* du 1^{er} janvier 1852 ») : « Prêtre, [...] Le meurtre à tes côtés suit l'office divin, / Criant : feu sur qui bouge ! / Satan tient la burette, et ce n'est pas de vin / Que ton ciboire est rouge. »

7. L'image négative de la *gueuse* pour désigner la République est apparue à la chute de l'Empire, après 1870. On en devrait la paternité au général monarchiste Nicolas Changarnier (1793-1877), qui se serait écrié : « Nous enfoncerons la gueuse ! » ou encore : « Étranglons la gueuse ! » Le drapeau rouge, symbole révolutionnaire avant d'être celui du socialisme, avait été brandi en 1848 et pendant la Commune, en 1871.

SAINT GRAAL¹À Léon Bloy²

Parfois je sens, mourant des temps où nous vivons,
Mon immense douleur s'enivrer d'espérance³.
En vain l'heure honteuse ouvre des trous profonds,
En vain bâillent sous nous les désastres sans fonds
Pour engloutir l'abus de notre âpre souffrance,
6 Le sang de Jésus-Christ ruisselle sur la France.

Le précieux Sang⁴ coule à flots de ses autels
Non encor renversés, et coulerait encore
Le fussent-ils, et quand nos malheurs seraient tels
Que les plus forts, cédant à ces effrois mortels,
Eux-mêmes subiraient la loi qui déshonore,
12 De l'ombre des cachots il jaillirait encore.

Il coulerait encor des pierres des cachots⁵,
Descellerait l'horreur des ciments, doux et rouge
Suintement, torrent patient d'oraisons,
D'expiation forte et de bonnes raisons
Contre les lâchetés et les « feux sur qui bouge⁶ ! »
18 Et toute guillotine et cette Gueuse rouge⁷ !...

1. Cf. *Sagesse*, I, xxiii : « Douce, chère Humilité, / Arrose ma charité, / Trempe-la de tes eaux vives » (*LP*, p. 143), et Jean, 4, 14 : « Quiconque boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif ; l'eau que je lui donnerai deviendra en lui source d'eau jaillissant en vie éternelle. »

2. La transsubstantiation du vin en sang lors de l'eucharistie (Matthieu, 26, 26-28). Cf. *Sagesse*, II, iv, 7 : « Et surtout reviens très souvent dans ma maison, / Pour y participer au Vin qui désaltère, / Au Pain sans qui la vie est une trahison » (*LP*, p. 173).

Voir variantes, p. 503.

Torrent d'amour du Dieu d'amour et de douceur,
 Fût-ce parmi l'horreur de ce monde moqueur,
 Fleuve rafraîchissant de feu qui désaltère,
 Source vive où s'en vient ressusciter le cœur¹
 Même de l'assassin, même de l'adultère,
 24 Salut de la patrie, ô sang qui désaltère² !

1. Incipit du refrain d'une chanson de café-concert due à Garnier et Delormel et interprétée par Paulus (Jean-Paul Habans, 1845-1908), à la gloire du général Boulanger : « Gais et contents, / Nous étions triomphants / En allant à Longchamps, / Le cœur à l'aise, / Sans hésiter, / Car nous allions fêter, / Voir et complimenter / L'armée française » (*En revenant de la revue*, 1886). Dans *Mes hôpitaux* (1891), Verlaine se rappelle avoir entendu dans la salle où il était alité « les trois chansons historiques (on parle sérieusement) de la période dont nous venons de sortir un peu éclopés tous, *En revenant de la revue*, *Les Pioupiou d'Auvergne*, *Le Père la Victoire*, jolies au possible comme timbre, et, comme "poèmes", amusantes, spirituelles, très spirituelles même » (*OprC*, p. 243). Ce poème, d'un « boulangisme déguisé », était joint à une lettre à Charles Morice du 29 août 1887 (*LICM*, p. 90). Voir Introduction, p. 17-19.

2. Charles Vesseron (1848-1891), né à Sedan, avocat et membre du conseil municipal de Charleville, poète et journaliste, a collaboré au *Petit Ardennais* et au *Nord-Est* (où il publia un des rares comptes rendus de *Sagesse*, au demeurant négatif, le 29 novembre 1881). Verlaine, en contact avec lui depuis 1882, lui consacra un sonnet dans *Dédicaces* (« À Charles Vesseron », 1890, *OpC*, p. 573-574). La dédicace à Charles Vesseron est mentionnée dans une lettre à Léon Vanier du 16 octobre 1887 (*CPV*, t. 2, p. 101).

3. *Fifrer*, « jouer du fifre », est normalement intransitif.

4. En latin, « Enfin ! ».

5. Chant révolutionnaire écrit par Marie-Joseph Chénier à l'occasion du 14 juillet 1794 : « La Victoire en chantant nous ouvre la barrière, / La Liberté guide nos pas... »

6. Nommé ministre de la Guerre en janvier 1886, le général Boulanger, surnommé « le Général Revanche », développera une politique offensive à l'égard de l'Allemagne jusqu'à son éviction du gouvernement en décembre 1887.

7. « Cré dié, c'est la r'vue qui commence » (*En revenant de la revue*).

8. « Tout à coup on crie : Viv'la France ! » (*ibid.*).

Voir variantes, p. 504.

« GAIS ET CONTENTS¹ »

À Charles Vesseron²

Une chanson folle et légère
Comme le drapeau tricolore
Court furieusement dans l'air,
4 Fifrant³ une France âpre encore.

Sa gaîté qui rit d'elle-même
Et du reste en passant se moque
Pourtant veut bien dire : Tandem⁴ !
8 Et vaticine Le grand choc.

Écoutez ! le flonflon se pare
Des purs accents de la Patrie,
Espèce de chant du départ⁵
12 Du gosse effrayant de Paris.

Il est le rythme, il est la joie,
Il est la Revanche essayée⁶,
Il est l'entrain, il est tout, quoi !
16 Jusqu'au juron luron qui sied⁷,

Jusqu'au cri de reconnaissance
Qu'on pousse quand il faut qu'on meure
De sang-froid, dans tout son bon sens,
20 Avec de l'honneur plein son cœur⁸ !

1. On sait peu de chose de Fernand L'Anglois (nom que Verlaine orthographie le plus souvent Langlois) : artiste-peintre principalement actif dans les années 1890, il organisa rue Gay-Lussac une exposition de jeunes artistes en novembre 1889 et projeta de constituer une anthologie de poètes contemporains pour laquelle il avait réalisé des portraits lithographiés de Leconte de Lisle, Coppée, Mallarmé et Verlaine. Sa rencontre avec Verlaine date probablement de 1887 et leur amitié a pour origine une longue promenade nocturne dans Paris au cours de laquelle Verlaine, prêt aux dernières extrémités, trouva en L'Anglois un confident attentif et prévenant (il en fit le récit dans « Projets et plans sur la comète », *Les Mémoires d'un veuf*, *OprC*, p. 137-140). Cet épisode fait encore le sujet du sonnet que Verlaine consacra à L'Anglois dans *Dédicaces* (« Fernand L'Anglois », 1890, *OpC*, p. 565-566). Verlaine voulait donner une place de choix au présent poème : un ms. daté « Hôpital Broussais, 29 septembre 1887 » prévoyait de le placer à la suite de la série *Lucien Léтиноis*, avant « Batignolles » (BJD).

2. Voir « Un veuf parle », p. 139 et n. 1.

3. Souvenir de La Fontaine : « Le Chêne un jour dit au Roseau : / “Vous avez bien sujet d'accuser la Nature ; / Un roitelet pour vous est un pesant fardeau. / Le moindre vent qui d'aventure / Fait rider la face de l'eau, / Vous oblige à baisser la tête” » (« Le Chêne et le Roseau », *Fables*, I, xxii).

4. De l'hymne pascale *O filii et filiae* (« Ô fils et filles ») : « *Rex caelestis, Rex gloriæ, / Surrexit Christus hodie. Alleluia* [Le Roi des cieux, le Roi de gloire, / Le Christ est ressuscité aujourd'hui. Alléluia]. »

5. Début du psaume 130 (129) : « *De profundis clamavi ad te, Domine* [Des profondeurs, je criai vers Toi, Seigneur] ».

6. Cf. Luc, 1, 38, à l'annonce faite à Marie : « *Dixit autem Maria : Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum* [Marie dit alors : “Je suis la servante du Seigneur ; qu'il m'advienne selon ta parole”], et Genèse, 1, 3 : « *Fiat lux, et lux fuit* [Que la lumière soit, et la lumière fut]. »

À FERNAND LANGLOIS¹

Vous vous êtes penché sur ma mélancolie,
Non comme un indiscret, non comme un curieux,
Et vous avez surpris la clef de ma folie,
4 Tel un consolateur attentif et pieux ;

Et vous avez ouvert doucement ma serrure,
Y mettant tout le temps, non ainsi qu'un voleur,
Mais ainsi que quelqu'un qui préserve et rassure
8 Un triste possesseur peut-être recéleur.

Soyez aimé d'un cœur plus veuf que toutes veuves²,
Qui n'avait plus personne en qui pleurer vraiment,
Soyez béni d'une âme errant au bord des fleuves
12 Consolateurs si mal avec leur air dormant ;

Que soient suivis des pas d'un but à la dérive
Hier encor, vos pas eux-mêmes tristes, ô
Si tristes, mais que si bien tristes ! et que vive
16 Encore, alors ! mais par vous pour Dieu, ce roseau,

Cet oiseau, ce roseau sous cet oiseau, ce blême
Oiseau sur ce pâle roseau fleuri jadis³,
Et pâle et sombre, spectre et sceptre noir : Moi-même !
20 *Surrexit hodie*⁴, non plus : *de profundis*⁵.

*Fiat*⁶ ! La défaillance a fini. Le courage
Revient. Sur votre bras permettez qu'appuyé

1. Mot forgé par Verlaine à partir de *foudroyer*, « frapper de la foudre », mais aussi « anéantir moralement » (*DHLF*).

2. Cf. « L'Impénitence finale » (*Cellulairement*, puis *Jadis et naguère*) : « Mais aussi, cette fois, comme on vit, comme on aime ! / Tout le cœur est éclos en une fleur suprême » (*LP*, p. 225).

Voir variantes, p. 505.

Je marche en la fraîcheur de l'expirant orage,
24 Moi-même comme qui dirait défoudroyé¹.

Là, je vais mieux. Tantôt le calme s'en va naître.
Il naît. Si vous voulez, allons à petits pas,
Devisant de la vie et d'un bonheur peut-être
28 Non, sans doute, impossible, en somme, n'est-ce pas ?

Oui, causons de bonheur, mais vous ? pourquoi si triste
Vous aussi ? Vous si jeune et si triste, ô pourquoi,
Dites ? Mais cela vous regarde, et si j'insiste
32 C'est uniquement pour vous plaire et non pour moi.

Discretion sans borne, immense sympathie !
C'est l'heure précieuse, elle est unique, elle est
Angélique. Tantôt l'avez-vous pressentie ?
36 Avez-vous comme su – moi je l'ai – qu'il fallait

Peut-être bien, sans doute, et quoique, et puisque, en somme,
Éprouvant tant d'estime et combien de pitié,
Laisser monter en nous, fleur suprême² de l'homme,
40 Franchement, largement, simplement, l'Amitié.

1. Le 15 juin 1887, Verlaine annonce à Rachilde qu'il insérera ce poème dans *Amour*, « un livre de vers mystique ou quelque chose d'approchant » (*Catalogue de lettres [...] adressées à Rachilde*, Biblis, s. d.). Il joint la pièce, alors intitulée « Hymne », à une lettre à Vanier du 29 mai 1887 et demande à son éditeur de la placer « vers le milieu [du recueil], en attendant classement définitif » (*OC*, t. 1, p. 1237). Le 13 février 1888, il annonce la publication d'*Amour* à Rachilde et lui rappelle qu'une pièce lui est dédiée (*LVDC*, p. 259).

2. Pseudonyme de Marguerite Eymery (1860-1953), romancière et femme de lettres très active dans le milieu du *Mercur de France* après son mariage avec Alfred Vallette, fondateur et directeur de cette célèbre maison d'édition. Rachilde connut Verlaine dans des circonstances rocambolesques : elle lui offrit l'hospitalité les 3 et 4 novembre 1886, alors que, chassé de son logement après une altercation avec son propriétaire, il était à la rue (voir Rachilde, préface au *Jardin des ronces* de Cazals, La Plume, 1902, et Verlaine, « Gosses », *Le Chat noir*, janvier 1889, *OprC*, p. 213-214). Elle a laissé un portrait du poète et des souvenirs de leur rencontre (« Paul Verlaine, le tendre maudit », *Portraits d'hommes*, Mornay, 1929, et « Le Foulard de soie blanche », *Quand j'étais jeune*, Mercure de France, 1947). Outre notre texte, Verlaine a dédié à son égérie un poème égrillard repris plus tard, mais anonymement, dans *Chansons pour elle* (XVIII, *OpC*, p. 723).

3. Rachilde, qui cite cette strophe dans *Portraits d'hommes*, avait offert à Verlaine un foulard de soie blanche, s'assurant « de la grande pureté de la soie puisqu'il s'agissait de *dandyisme* ».

4. Dans une table d'*Amour* envoyée à Vanier, Verlaine demande de modifier le début de ce vers : « "Non plus ces..." au lieu de "Non plus tels" » (BJD).

5. « Je me souviens qu'un jour, j'étais très malheureux, absolument et dans tous les sens. Et je dis que cette femme, cette personne, cette créature, cette enfant d'un autre sexe encore, cette sorte d'ange diabolique et de diable angélique fut très bien » (« Gosses », *op. cit.*, p. 213).

6. Le Dieu jaloux de l'Ancien Testament (Exode, 20, 5 ; Deutéronome, 4, 24) qui exige un amour exclusif.

DÉLICATESSE¹

À Mademoiselle Rachilde²

Tu nous rends l'égal des héros et des dieux,
Et, nous procurant d'être les seuls dandies³,
Fais de nos orgueils des sommets radieux,
4 Non plus ces⁴ foyers de troubles incendies.

Tu brilles et luis, vif astre aux rayons doux,
Sur l'horizon noir d'une lourde tristesse⁵.
Par toi surtout nous plaisons au Dieu jaloux⁶,
8 Choisie, une, fleur du Bien, Délicatesse !

Plus fière fierté, plus pudique pudeur
Qui ne sais rougir à force d'être fière,
Qui ne peux que vaincre en ta sereine ardeur,
12 Vierge ayant tout su, très paisible guerrière.

Musique pour l'âme et parfum pour l'esprit,
Vertu qui n'es qu'un nom, mais le nom d'un ange,
Noble dame guidant au ciel qui sourit⁷
16 Notre immense effort de parmi cette fange.

7. « Elle est notre Madone (ce qui veut dire Notre-Dame). – Madone, disons-nous mes amis et moi, de nos sourires, de nos caprices, de nos ennuis ! » (« Gosses », *cit.*, p. 213).

Voir variantes, p. 506.

1. Placé au centre d'*Amour*, ce poème forme le sommet d'un triptyque composé de « Prière du matin » en tête du recueil (p. 87-93) et de « Pensée du soir » qui le clôt avant le cycle consacré à Lucien Létinois (p. 207).

2. Loin des « bons juifs errants » de « Walcourt » (*Romances sans paroles*, 1874, *LP*, p. 105), des stéréotypes antisémites apparaissent sous la plume de Verlaine à la fin des années 1880, qui vont s'accroissant avec le temps, parallèlement au développement de l'antisémitisme en France (*La France juive* de Drumont et *La Question juive* de Jacques de Biez paraissent en 1886). Voir entre autres : « l'affreux juif interlope » qui désignerait Catulle Mendès dans une lettre à Cazals du 4 septembre 1889 (*LIVC*, p. 204) ; *Bonheur*, XI (1890) : « France d'où détalant partout comme des cerfs, / Les principes, respect, l'honneur de sa parole, / Famille, probité, filent en bande folle, / Siècle d'âpreté juive et d'ennuis protestants noyant tout » (*OpC*, p. 671), et *Invectives*, XXV (1896), – à propos de l'éditeur Albert Savine, à qui Verlaine, par l'intermédiaire de Cazals, demandait un exemplaire de *La France juive* (*Revue Verlaine*, n° 9, p. 286) – : « À ce brigand de la littérature / Qui vendrait Dieu / Trente deniers, ou mieux, pour telle ordure / De son milieu / [...] / Je n'aime pas énormément la race / De feu Judas... » (« Un éditeur », *OpC*, p. 924-925).

3. Verlaine cite ce vers dans le chapitre qu'il réserve à lui-même dans *Les Poètes maudits* (1888), pour illustrer sa « destinée mélancolique » (« Pauvre Lelian », *OprC*, p. 686).

4. Cf. *Sagesse*, I, II : « Toujours l'ennemi suborneur / Savait envelopper d'un piège / Même la victoire et l'honneur ! / J'étais le vaincu qu'on assiège » (*LP*, p. 73).

5. Verlaine a évoqué Marie immaculée dans « Bouquet à Marie » (sous le titre « Un conte », ici p. 101) et dans « Je ne veux plus aimer que ma mère Marie... » (*Sagesse*, II, II, *LP*, p. 155-157). Proclamé par Pie IX le 8 décembre 1854, le dogme de l'Immaculée Conception contribua à l'expansion du culte marial en France.

6. L'iconographie chrétienne traditionnelle représente la Vierge immaculée auréolée d'étoiles, bras tendus et paumes offertes d'où partent des rayons de lumière.

ANGÉLUS DE MIDI¹

- Je suis dur comme un juif et têtu comme lui²,
Littéral, ne faisant le bien qu'avec ennui,
3 Quand je le fais, et prêt à tout le mal possible ;
- Mon esprit s'ouvre et s'offre, on dirait une cible ;
Je ne puis plus compter les chutes de mon cœur³ ;
6 La charité se fane aux doigts de la langueur ;
- L'ennemi m'investit d'un fossé d'eau dormante⁴ ;
Un parti de mon être a peur et parlemente :
9 Il me faut à tout prix un secours prompt et fort.
- Ce fort secours, c'est vous, maîtresse de la mort
Et reine de la vie, ô Vierge immaculée⁵,
Qui tendez vers Jésus la Face constellée
Pour lui montrer le Sein de toutes les douleurs
Et tendez vers nos pas, vers nos ris, vers nos pleurs
15 Et vers nos vanités douloureuses les paumes
Lumineuses, les Mains répandueuses de baumes⁶.
Marie, ayez pitié de moi qui ne vaud rien
Dans le chaste combat du Sage et du Chrétien⁷ ;

7. Le Sage est, dans *Sagesse*, le pécheur contrit qui accepte de se plier aux impératifs de la morale chrétienne : « Je suis la PRIÈRE, et mon gage / C'est ton vice en déroute au loin. / Ma condition : "Toi, sois sage." / – Oui, ma Dame, et soyez témoin ! » (I, II, *LP*, p. 77). Par la suite, Verlaine continuera d'évoquer le temps de *Sagesse* et du Sage : cf. « À Charles de Sivry », ici p. 185 : « te souvient-il du fameux Sage... »

1. On trouve de nombreuses métaphores militaires dans *Sagesse*, où le chemin vers la grâce est présenté comme un combat. Cf. II, iv, 8 : « Je ris, je pleure, et c'est comme un appel aux armes / D'un clairon pour des champs de bataille où je vois / Des anges bleus et blancs portés sur des pavots, / Et ce clairon m'enlève en de fières alarmes » (*LP*, p. 177).

2. Selon le témoignage d'Edmond Lepelletier, Verlaine « était, à vingt ans, absolument incroyant, par raisonnement, conviction, études [...]. Il avait l'athéisme rationnel et intelligent » (*Paul Verlaine, sa vie, son œuvre*, p. 388). Cf. « L'Angoisse » (*Poèmes saturniens*, 1866) : « Je ne crois pas en Dieu, j'abjure et je renie / Toute pensée » (*LP*, p. 38).

3. Cf. *Sagesse*, I, xix : « Ah, les Voix, mourez donc, mourantes que vous êtes, / Sentences, mots en vain, métaphores mal faites, / Toute la rhétorique en fuite des péchés, / Ah, les Voix, mourez donc, mourantes que vous êtes ! » (*LP*, p. 131).

4. Le mois de mai, « mois fleuri, mois béni », ou mois de Marie, consacré à la Vierge depuis le xviii^e siècle.

Voir variantes, p. 507.

Priez pour mon courage et pour qu'il persévère,
 Pour de la patience, en cette longue guerre,
 21 À supporter le froid et le chaud des saisons ;
 Écartez le fléau des mauvaises raisons ;
 Rendez-moi simple et fort, inaccessible aux larmes,
 Indomptable à la peur ; mettez-moi sous les armes¹,
 Que j'écrase, puisqu'il le faut, et broie enfin
 Tous les vains appétits, et la soif et la faim,
 27 Et l'amour sensuel, cette chose cruelle,
 Et la haine encor plus cruelle et sensuelle,
 Faites-moi le soldat rapide de vos vœux,
 Que pour vous obéir soit le rien que je peux,
 Que ce que vous voulez soit tout ce que je puisse !
 J'immolerai comme en un calme sacrifice
 33 Sur votre autel honni jadis², baisé depuis,
 Le mauvais que je fus, le lâche que je suis.
 La sale vanité de l'or qu'on a, l'envie
 D'en avoir mais pas pour le Pauvre, cette vie
 Pour soi, quel soi ! l'affreux besoin de plaire aux gens,
 L'affreux besoin de plaire aux gens trop indulgents,
 39 Hommes prompts aux complots, femmes tôt adultères,
 Tous préjugés, mourez sous mes mains militaires³ !
 Mais pour qu'un bien beau fruit récompense ma paix,
 Fleurisse dans tout moi la fleur des divins Mais⁴,
 Votre amour, Mère tendre, et votre culte tendre.
 Ah ! vous aimer, n'aimer Dieu que par vous, ne tendre
 45 À lui qu'en vous sans plus aucun détour subtil,
 Et mourir avec vous tout près.

Ainsi soit-il !

1. Léon Valade (1841-1884), poète, ami et collègue de Verlaine à l'Hôtel de Ville de Paris en 1869-1870, et témoin de son mariage avec Mathilde Mauté le 11 août 1870. Verlaine et Valade collaborent tous deux au *Parnasse contemporain* de 1866, à l'*Album des Vilains Bonshommes* (1869) et à l'*Album zutique* (1871). Valade figure, avec Verlaine, Rimbaud et le groupe de *La Renaissance littéraire et artistique* dans le *Coin de table*, le tableau de Fantin-Latour exposé au salon de 1872. Après un long silence de Valade, Verlaine renoue avec lui en 1880, sollicitant son aide pour retrouver les textes perdus de Rimbaud. Le nom du dédicataire est mentionné dans une lettre à Léon Vanier du 10 mai 1887 (*OC*, t. 1, p. 1230).

2. Ce vers rappelle l'incipit de *Sagesse*, I, VII : « Les faux beaux jours ont lui tout le jour... » (*LP*, p. 93).

3. Allusion au titre du principal recueil de Léon Valade, *À mi-côte* (1874), que Verlaine commentera dans sa notice sur Albert Mérat pour la série *Les Hommes d'aujourd'hui* (1888, *OprC*, p. 840).

4. « À la poursuite de ». Cf. « Réversibilités » (*Cellulairement*, puis *Parallèlement*, ici p. 355) : « Des sifflets viennent et vont / Comme en pourchas. »

5. Animal fabuleux mi-cheval, mi-griffon, popularisé par l'Arioste dans *Roland furieux* (1516-1532, chant IV, 18), l'hippogriffe porte les héros de l'épopée tout autour de la terre (et jusqu'à la lune), et symbolise à la fois la liberté et la conquête des passions. Cf. *Les Uns et les Autres* (*Jadis et naguère*) : « Et puisqu'en ce conflit où chacun se rebiffe / Chloris aussi veut bien m'avoir pour hippogriffe / De ses rêves devers la lune ou bien ailleurs » (*LP*, p. 120). L'orgueil, le premier des péchés capitaux, est un des motifs principaux de *Sagesse* (voir en particulier I, XIX : « Voix de l'Orgueil... », *LP*, p. 129). On le retrouve ici dans « Bournemouth » (v. 43, p. 113) ; il est associé à la luxure dans « Il parle encore » (v. 15, p. 143), à la haine et à l'avarice dans « Saint Benoît-Joseph Labre » (v. 2, p. 199).

Voir variantes, p. 508.

À LÉON VALADE¹

Douze longs ans ont lui depuis les jours si courts²
 Où le même devoir nous tenait côte à côte³ !
 Hélas ! les passions dont mon cœur s'est fait l'hôte
 4 Furieux ont troublé ma paix de ces bons jours ;

Et j'ai couru bien loin de nos calmes séjours
 Au pourchas⁴ du Bonheur, ne trouvant que la Faute ;
 Le vaste monde autour de ma fuite trop haute
 8 Fondait en vains aspects, ronflait en vains discours...

– L'Orgueil, fol hippogriffe, a replié ses ailes⁵ ;
 Un cœur nouveau fleurit au feu des humbles zèles
 11 Dans mon sein visité par la foudre de Dieu.

Mais l'antique amitié, simple, joyeuse, exacte,
 Pendant tout mon désastre, à toute heure, en tout lieu,
 14 – J'en suis fier, mon Valade, – entre nous tint ce pacte.

1881.

1. Ernest Delahaye (1853-1930) fut le condisciple et ami de Rimbaud avant de rencontrer Verlaine en 1871 et de se lier avec lui. C'est lui qui servit d'intermédiaire entre Verlaine et sa belle-famille dans les années 1876-1878 et qui fit les démarches à Paris pour que Verlaine puisse publier *Sagesse*, en 1880. Leur correspondance, souvent cocasse et richement illustrée, est un document biographique de première importance. Delahaye a publié une édition fac-similaire de *Sagesse* en 1913, des *Documents relatifs à Paul Verlaine* (1919), une biographie de *Verlaine* (1919 et 1923), des *Souvenirs familiers à propos de Rimbaud, Verlaine, Germain Nouveau* (1925). Le nom du dédicataire de ce sonnet est mentionné dans une lettre à Léon Vanier du 10 mai 1887 (*OC*, t. 1, p. 1230). Dans une lettre à son ami du 29 novembre 1887, Verlaine annonce la publication prochaine d'*Amour* et précise : « Tu y as, tu sais, ce sonnet où on rigole tant en compensation de celui de 13 (mauvais chiffre) pieds, dans *Jade et Nague* ["Sonnet boiteux", dans *Jadis et naguère*, dédié à Delahaye, *LP*, p. 73], qui pleurait beaucoup trop, beaucoup, boco, baca » (*LIDC*, p. 96). Verlaine fera allusion à ce poème d'*Amour* dans un autre sonnet dédié à Delahaye, portant le même titre et repris en 1896 dans *Invectives* (*LI*, *OpC*, p. 948).

2. « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit » : voilà le plus grand et le premier commandement. Le second lui est semblable : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » À ces deux commandements se rattache toute la Loi, ainsi que les Prophètes » (Matthieu, 22, 37-40).

3. « Par affaiblissement, *piquer* signifie simplement "exciter, provoquer" (1615), en particulier la curiosité » (*DHLF*).

Voir variantes, p. 509.

À ERNEST DELAHAYE¹

Dieu, nous voulant amis parfaits, nous fit tous deux
Gais de cette gaîté qui rit pour elle-même,
De ce rire absolu, colossal et suprême,
4 Qui s'esclaffe de tous et ne blesse aucun d'eux.

Tous deux nous ignorons l'égoïsme hideux
Qui nargue ce prochain même qu'il faut qu'on aime
Comme soi-même : tels les termes du problème,
8 Telle la loi totale au texte non douteux².

Et notre rire étant celui de l'innocence,
Il éclate et rugit dans la toute-puissance
11 D'un bon orage plein de lumière et d'air frais.

Pour le soin du Salut, qui me pique³ et m'inspire,
J'estime que, parmi nos façons d'être prêts,
14 Il nous faut mettre au rang des meilleures ce rire.

1. Émile Blémont (pseudonyme de Léon-Émile Petitdidier, 1839-1927), poète et ami de Verlaine, en contact avec lui depuis 1866. Fondateur de *La Renaissance littéraire et artistique* dont les principaux collaborateurs figurent dans le *Coin de table* de Fantin-Latour (1872), il est un des rares amis de Verlaine qui soient restés en relation avec lui après sa fuite avec Rimbaud et son séjour en prison, et l'un des rares à avoir rendu compte des *Romances sans paroles* (1874) et de *Sagesse* (1880), alors que le poète était discrédité.

2. Verlaine fait tout aussi bien allusion à la famille Mauté qu'à ses anciens confrères qui s'étaient écartés de lui après la Commune et le « drame de Bruxelles ». En septembre 1875, les poèmes qu'il avait envoyés chez Lemerre pour figurer dans la troisième série du *Parnasse contemporain* lui furent refusés au motif que « l'auteur [était] indigne et les vers les plus mauvais qu'on ait vus » (rapport d'Anatole France, membre du comité de lecture avec Coppée et Banville).

3. L'expression *une tempête dans un verre d'eau*, forgée semble-t-il par Montesquieu, signifie « beaucoup d'agitation pour quelque chose de peu d'importance, de peu de valeur » (*TLF*).

4. Allusion à la fable de Florian, « La Guenon, le Singe et la Noix » (1792). La publication de *Sagesse*, à la suite de la conversion de Verlaine, ne suscita que quatre comptes rendus (voir *Sagesse*, *LP*, p. 286-295).

5. Allusion à deux vers de Leconte de Lisle : « Quelques bœufs blancs, couchés parmi les herbes, / Bavent avec lenteur sur leurs fanons épais » (« Midi », *Poèmes antiques*, 1852). Verlaine écrivait à Lepelletier, le 28 novembre 1873 : « c'est cocasse, cette proscription de chez Lemerre ; ça date de la Commune, le croirais-tu ! Cet imbécile de Leconte de Lisle [...] me tient depuis ce temps pour un ogre » (*CG*, p. 358).

6. Le personnage de M. Prudhomme, symbole du conformisme ridicule imaginé par Henry Monnier (1857), est le sujet du premier poème publié de Verlaine, « Monsieur Prudhomme » (1863, repris dans *Poèmes saturniens*, *LP*, p. 66), et l'un des *griefs* portés à son encontre par Jules Claretie dans son compte rendu de *Sagesse* (*Le Temps*, 14 décembre 1880, *LP*, p. 287), aussitôt repoussé par Verlaine : « *Joseph Prudhomme*, pour nous autres catholiques, mais *c'est l'ennemi !* » (lettre du 8 janvier 1881, *CG*, p. 683).

À ÉMILE BLÉMONT¹

- La vindicte bourgeoise assassinait mon nom
Chinoisement, à coups d'épingle, quelle affaire² !
Et la tempête allait plus âpre dans mon verre³.
- 4 D'ailleurs du *seul* grief, Dieu bravé, pas un non,
- Pas un oui, pas un mot ! L'Opinion sévère
Mais juste s'en moquait autant qu'une guenon
De noix vides⁴. Ce bœuf bavant sur son fanon⁵,
- 8 Le Public, mâchonnait ma gloire... encore à faire.
- L'heure était tentatrice, et plusieurs d'entre ceux
Qui m'aimaient, en dépit de Prudhomme complice⁶,
- 11 Tournèrent carrément, furent de mon supplice,
- Ou se turent, la Peur les trouvant paresseux⁷.
Mais vous, du premier jour vous fûtes simple, brave,
- 14 FIDÈLE ; et dans un cœur bien fait cela se grave.

7. Voir « Invraisemblable mais vrai » (un des « Vieux Coppées » de *Cellulairement* repris dans *Parallèlement*, ici p. 363).

Voir variantes, p. 510.

1. Charles de Sivry (1848-1900), compositeur, chef d'orchestre, pianiste, était le demi-frère de Mathilde Mauté qu'il présenta à Verlaine en juin 1869 (*Confessions*, II, *OprC*, p. 495-496, 504). Malgré la séparation de Paul et Mathilde, il resta en très bons termes avec le poète. En 1878, Verlaine et Sivry projetèrent d'écrire ensemble (paroles et musique) une *Tentation de saint Antoine* qui n'aboutit pas, mais dont on possède quelques fragments (*CG*, p. 617 *sqq.*). C'est à lui que Verlaine confia le manuscrit de *Sagesse* dédié à sa femme, et des poèmes de *Cellulairement* au moment où il aspirait à revenir dans le milieu littéraire (*ibid.*, p. 689 *sqq.*). Verlaine consacra un autre sonnet « À Charles de Sivry » dans *Dédicaces*, en 1890 (*OpC*, p. 573).

2. La loi sur le divorce, qui avait été abrogée en 1816, fut à nouveau promulguée le 27 juillet 1884 (loi Naquet, « l'évangile selon Naquet » suivant une lettre de Verlaine à Lepelletier, 7 août 1887, *CPV*, t. 1, p. 206). La demande de divorce fut introduite par Mathilde le 20 janvier 1885 et le jugement fut prononcé le 9 février suivant, aux torts de Verlaine.

3. Quoique ces lettres ne nous soient pas parvenues, Charles de Sivry fut le confident de Verlaine pendant ses fiançailles entre 1869 et 1870. C'est à lui que Verlaine demanda la main de Mathilde, en juillet 1869 (*Confessions*, *op. cit.*, p. 508-509).

4. Le *Sage* est moins celui de *Sagesse* (voir n. 7, p. 175) que celui qui, une fois la main de Mathilde accordée, se promit d'observer une conduite irréprochable en suivant la bonne étoile qui devait l'accompagner jusqu'au jour de ses noces (voir lettre à Valade, [août 1869], *CG*, p. 168, et *La Bonne Chanson*, IV, *LP*, p. 125).

5. Voir v. 14. Une fois séparé, Verlaine utilisera régulièrement ce qualificatif pour indiquer sa propre condition (voir « Un veuf parle », ici p. 138 et n. 1).

6. Allusion à l'épigramme de Favart en tête de la première Ariette des *Romances sans paroles* : « Le vent dans la plaine / Suspend son haleine » (*LP*, p. 83).

7. Voir « Prière du matin », v. 93 et n. 4, p. 92.

8. Il s'agit de Mathilde. Voir « Il parle encore », v. 32 et n. 2, p. 144.

Voir variantes, p. 511.

À CHARLES DE SIVRY¹

Mon Charles, autrefois mon frère, et pardieu bien !
Encore tel malgré toutes les lois² ensemble,
Te souvient-il d'un amoureux qui n'ose et tremble
4 Et verse le secret de son cœur dans le tien³ ?

Ah, de vivre ! Et te souvient-il du fameux Sage⁴,
Austère avec douceur, en route, croyait-il,
Pour un beau Bethléem littéral et subtil,
8 Entre un berger naïf et quelque très haut mage ?

– L'amoureux est un veuf orgueilleux⁵. Ah, de vivre !
Le sage a suspendu son haleine⁶ et son livre,
11 N'aspirant plus en Dieu que par la bonne mort⁷.

Et pourtant, pourtant comme ils sont toujours le même
Homme du chaste espoir de justes noces qu'aime
14 Ou non celle qui sous sa tombe d'oubli dort⁸ !

1. Le compositeur Emmanuel Chabrier (1841-1894) rencontra Verlaine en 1864 dans le salon de la marquise de Ricard, fréquenté par les futurs poètes parnassiens. Entre 1865 et 1869, Verlaine projeta d'écrire le livret d'un opéra bouffe que Chabrier aurait dû mettre en musique et qui ne fut jamais terminé : *Vaucochard et fils 1^{er}*. Cette collaboration se poursuivit avec *Fisch-ton-kan*, opérette créée le 29 mars 1873 sous le titre *Peh-Li-Khan*, dont quelques extraits furent utilisés par la suite dans le scénario de *L'Étoile*, créé aux Bouffes-Parisiens le 28 novembre 1877 (fragments publiés dans la *Revue Verlaine*, n° 2, novembre 1994).

2. C'est en 1868 que Verlaine rencontra probablement pour la première fois Lucien Viotti (1848-1870), ami de Charles de Sivry et Mathilde Mauté. En 1869, ils collaborèrent à la rédaction de *Vaucochard et fils 1^{er}* (lettre à Lepelletier, [mars 1869], *CG*, p. 151). En 1885, Verlaine publia dans *Lutèce* un texte « À la mémoire de [s]on ami [Lucien Viotti] » (*Les Mémoires d'un veuf*, *OprC*, p. 80).

3. La locution *ecce deus*, que Virgile place dans la bouche de la Sibylle, traduit la venue de l'inspiration (*Énéide*, VI, v. 45-46), mais elle appartient aussi au langage biblique : « *Ecce deus salvator meus...* [Voici le Dieu de mon salut...] » (Isaïe, 12, 2). Principe poétique de l'insaisissable qui échappe à la raison, le *je ne sais quoi* fut fixé en particulier dans les *Entretiens d'Ariste et Eugène* du père Bouhours (1671).

4. Une note de Chabrier sur son exemplaire de *Jadis et naguère* précise que « pendant deux ou trois ans, [...], rue Lécuse, aux Batignolles, [il] allai[t] dîner chez Madame Verlaine, presque tous les samedis » (*Revue Verlaine*, cit., p. 8).

5. La mère de Verlaine, Élisabeth-Stephanie Dehée, est morte à Paris le 21 janvier 1886 ; Lucien Viotti est mort au combat le 29 septembre 1870. Dans sa biographie, Lepelletier précise que le poète « fut profondément affligé de la perte du délicat Viotti, [et qu']il n'en parlait jamais qu'avec émotion et chagrin » (*Verlaine*, p. 30).

Voir variantes, p. 511.

À EMMANUEL CHABRIER¹

Chabrier, nous faisons, un ami cher et moi²,
Des paroles pour vous qui leur donniez des ailes,
Et tous trois frémissions quand, pour bénir nos zèles,
4 Passait l'Ecce deus et le Je ne sais quoi³.

Chez ma mère charmante et divinement bonne,
Votre génie improvisait au piano⁴,
Et c'était tout autour comme un brûlant anneau
8 De sympathie et d'aise aimable qui rayonne.

Hélas ! ma mère est morte et l'ami cher est mort⁵.
Et me voici semblable au chrétien près du port,
11 Qui surveille les tout derniers écueils du monde,

Non toutefois sans saluer à l'horizon
Comme une voile sur le large au blanc frisson,
14 Le souvenir des frais instants de paix profonde.

1. Edmond Thomas (1861- ?) avait été l'élève de Verlaine à l'Institution Notre-Dame de Rethel, en même temps que Lucien Létinois (1877-1879). En 1881, Verlaine le recommande à Delahaye pour qu'il lui trouve une place dans l'enseignement (lettre à Delahaye, 9 août 1881, *CG*, p. 723) ; établi à Boulogne, puis à Paris, il devint répétiteur au collège Sainte-Barbe, rue Valette. Il rendit alors de nombreux services au poète dans la vie quotidienne, jusqu'à entreposer ses « objets » dans l'enceinte même de l'école (lettre à Vanier, 13 mai 1887, *LIDC*, p. 282). En 1889, Verlaine envisagera de collaborer avec Thomas « pour “Modes” (fashion) et pour “Contes à ma fille” », deux projets qui n'ont pas abouti (lettre à Cazals, 31 mai 1889, *LIVC*, p. 135). Ce sonnet, annoncé dans une lettre à Vanier du 17 juin 1887 (*OC*, t. 1, p. 1239), est envoyé à l'éditeur le 28 juin (*ibid.*, p. 1240).

2. « Qui est inconstant, qui change facilement » (*TLF*, acception non enregistrée par Littré).

3. Orthographe archaïsante de *primesaut* ou *prime saut*, « caractère de ce qui exprime un élan spontané, impulsif » (*TLF* ; Littré donne de *prime saut*, « subitement, tout d'un coup »).

Voir variantes, p. 512.

À EDMOND THOMAS¹

Mon ami, vous m'avez, quoi qu'encore si jeune,
Vu déjà bien divers, mais ondoyant² jamais !
Direct et bref, oui : tels les Juins suivent les Mais,
4 Ou comme un affamé de la veille déjeune.

Homme de primesaut³ et d'excès, je le suis,
D'aventure et d'erreur, allons, je le concède,
Soit, bien, mais illogique ou mol ou lâche ou tiède
8 En quoi que ce soit, le dire, je ne le puis,

Je ne le dois ! Et ce serait le plus impie
Péché contre le Saint-Esprit, que rien n'expie,
11 Pour ma foi que l'amour éclaire de son feu,

Et pour mon cœur d'or pur le mensonge suprême,
Puisqu'il n'est de justice, après l'Église et Dieu,
14 Que celle qu'on se fait, à confesse, soi-même.

1. Ce fut Charles Morice (1860-1919) qui, en révélant Verlaine aux lecteurs de *La Nouvelle Rive gauche* (puis *Lutèce*) en 1882, lui permit de reprendre pied dans le monde des lettres après dix ans d'absence. Factotum de Verlaine dans les années 1880, auteur de la première monographie consacrée au poète (*Verlaine*, 1888) et théoricien du symbolisme (*La Littérature de tout à l'heure*, 1889), Morice fut un ami fidèle et dévoué. Le poème lui fut envoyé le 29 décembre 1887 : « ci-joint un sonnet pour vos étrennes. [...] si masculin sous ses rimes féminines – il m'est venu comme ça, cette nuit dernière, ne pouvant dormir, en dix minutes ! Je vous vois comme ça, est-ce juste un peu ? [...] – “À Charles Morice” passera dans *Amour*. [...] Dans le sonnet, c'est bien “cher aux Lettres” – et non : “cher aux Lettrés”, ce qui serait l'HORREUR, alors ! » (*LICM*, p. 116).

2. C'est en 1793 que commence la période dite de la Terreur, où un très grand nombre d'exécutions, dont celles du roi et de la reine, furent commises au nom de la République. Verlaine lui associe la « grande » Commune, c'est-à-dire la Commune insurrectionnelle de Paris et son Comité de salut public (1793).

3. Clichés relatifs à l'Espagne et à la beauté des espagnoles : cf. George Sand, *Histoire de ma vie* (1855) : « Jamais Espagnole véritable n'avait eu une peau brune aussi fine, des yeux noirs aussi veloutés, un pied si petit et une taille si cambrée. »

4. Surnom donné par Verlaine à Charles Morice : « Je vous ai, dès les premiers jours de notre liaison, baptisé Néoptolème. Du fils d'Achille, en effet, vous avez, avec tous les tempéraments bien entendus de notre civilisation, l'impétuosité, la générosité, j'allais dire la candeur. [...] Et, tel que l'héroïque gamin, vous allez dans la vie, muni d'ailleurs de bonnes armes » (*Gosses, OprC*, p. 226).

5. Héros grec atteint d'un ulcère au pied, Philoctète, parce qu'il possédait les armes sacrées d'Héraclès, fut amené à Troie par Ulysse et Néoptolème pour aider les Grecs à prendre la ville. En 1887, Verlaine souffrait lui-même d'ulcères aux jambes.

6. « Je suis, pour ma part, un Ulysse bien insuffisant ; mais souvenez-vous que j'eus lieu, dans certaines circonstances, de vous donner de bons conseils » (*Gosses*, cit., p. 226).

Voir variantes, p. 513.

À CHARLES MORICE¹

Impérial, royal, sacerdotal, comme une
République Française en ce Quatre-vingt-treize
Brûlant empereur, roi, prêtre, dans sa fournaise,
4 Avec la danse, autour, de la grande Commune² ;

L'étudiant et sa guitare et sa fortune
À travers les décors d'une Espagne mauve
Mais blanche de pieds nains et noire d'yeux de braise³,
8 Héroïque au soleil et folle sous la lune ;

Néoptolème⁴, âme charmante et chaste tête,
Dont je serais en même temps le Philoctète
11 Au cœur ulcéré plus encor que sa blessure⁵,

Et, pour un conseil froid et bon parfois, l'Ulysse⁶ ;
Artiste pur, poète où la gloire s'assure ;
14 Cher aux femmes, cher aux Lettres, Charles Morice !

1. Maurice du Plessys (pseudonyme de Maurice-Sylvain Flandre, 1864-1924), « poète gentilhomme » (*OprC*, p. 809), est à l'origine de l'École romane, fondée en 1891 avec Jean Moréas, Raymond de la Tailhède et Charles Maurras. Il fit partie du groupe du *Décadent* autour d'Anatole Baju dès 1885. En 1886, il publia dans cette revue un sonnet intitulé « En cellule » et dédié « à [s]on cher Maître Paul Verlaine », qu'il avait rencontré cette année-là. Ami de Cazals, dévoué et généreux, il fit de nombreuses commissions pour le poète. Dans une lettre du 18 janvier 1888, Verlaine, irrité par les mauvais procédés du *Décadent*, demande à Baju de retirer son « sonnet à du Plessys » (*OC*, t. 1, p. 1296), mais en définitive le poème paraîtra dans la revue un mois plus tard. À l'origine, c'est « Bournemouth » (ici p. 111) que Verlaine avait prévu de dédicacer à Maurice du Plessys (lettre à Vanier, 10 mai 1887, *OC*, t. 1, p. 1230).

2. Littré définit la *jactance* comme une « hardiesse à se vanter, à se faire valoir ». Le dérivé *jactance* issu de *jacter*, au sens familier de « parler, bavarder », est entré dans l'usage en 1878 (*DHLF*, qui le donne comme populaire).

3. Jacques Robichez (son éd., p. 670) associe ce tour à une formule ronsardienne, déjà employée dans les sonnets à Valade (ici p. 179, v. 14) et à Charles de Sivry (p. 185, v. 1).

Voir variantes, p. 513.

À MAURICE DU PLESSYS¹

- Je vous prends à témoin entre tous mes amis,
 Vous qui m'avez connu dès l'extrême infortune,
 Que je fus digne d'elle, à Dieu seul tout soumis,
 4 Sans criard désespoir ni jactance importune²,
- Simple dans mon mépris pour des revanches viles
 Et dans l'immense effort en détournant leurs coups,
 Calme à travers ces sortes de guerres civiles
 8 Où la Faim et l'Honneur eurent leurs tours jaloux,
- Et, n'est-ce pas, bon juge, et fier ! mon du Plessys³,
 Qu'en l'amer combat que la gloire revendique,
 11 L'Honneur a triomphé de sorte magnifique ?
- Aimez-moi donc, aimez, quels que soient les soucis
 Plissant parfois mon front et crispant mon sourire,
 14 Ma haute pauvreté plus chère qu'un empire.

1. Ernest Raynaud raconte que Verlaine « était fêru » du grand dramaturge espagnol Pedro Calderón de la Barca (1600-1681), « dont le seul nom prononcé le jetait en de grands enthousiasmes » (*La Mêlée symboliste*, t. 2, 1920, p. 19). Il en possédait les œuvres et, fin 1889, en collaboration avec Jean Moréas, il avait projeté de traduire *La vida es sueño* [*La vie est un songe*], *El mágico prodigioso* [*Le Magicien prodigieux*], ou encore *A secreto agravio, secreta venganza* [*À outrage secret, secrète vengeance*] (lettre à Moréas signée « Pablo Verlaine », 2 novembre 1890, *OC*, t. 2, p. 1649). En 1881, Verlaine sollicite en vain la *Revue du monde catholique* pour publier ce sonnet : « ci-joint nouvelle copie du Sonnet en question (auquel vous observerez que j'ai fait deux changements pour plus de correction et de dignité, sans y rien ôter de sa juste énergie) » (lettre à un correspondant non identifié, 19 avril 1881, *CG*, p. 701). Si le nom du dédicataire est cité dans une lettre à Vanier du 10 mai 1887 (*OC*, t. 1, p. 1230), il n'est plus mentionné dans la table d'*Amour* du 8 janvier 1888, où le poème s'intitule simplement « Calderon » (voir Introduction, p. 52).

2. Verlaine rencontra le poète José-Maria de Heredia (1842-1905, né à Cuba) vers 1865, au temps de *L'Art* et du premier *Parnasse*, chez Louis-Xavier de Ricard. La dédicace est due principalement au contexte espagnol du sonnet, « cette langue du Cid et de Heredia » (lettre à Blémont, 19 novembre 1875, *CG*, p. 456).

3. Le bicentenaire de la mort de Calderón avait donné lieu à diverses manifestations d'hommage au cours desquelles, selon Verlaine, la dimension spirituelle de l'œuvre avait été négligée au profit du battage commémoratif (voir un compte rendu de ces célébrations dans *Le Livre*, 10 juillet 1881, p. 393-396). À cette occasion, l'Académie royale espagnole avait promu un concours international de poésie dont le jury comportait des membres français, tous parnassiens : Armand Sylvestre, François Coppée, Gabriel Marc et Armand Theuriet.

4. Dans l'Antiquité, les *colonnes d'Hercule*, de part et d'autre du détroit de Gibraltar, indiquaient la fin du monde connu. Dans une lettre à Delahaye du 9 mai 1881, Verlaine envisage de « modifi[er] et violentifi[er] la fin » du sonnet (*CG*, p. 704). La rime *ridicule* / *Hercule* se trouve déjà dans *Sagesse*, I, iv (*LP*, p. 85).

Voir variantes, p. 514.

À PROPOS D'UN « CENTENAIRE » DE CALDERON (1600-1681)¹

À José Maria de Heredia²

Ce poète terrible et divinement doux,
Plus large que Corneille et plus haut que Shakspeare,
Grand comme Eschyle avec ce souffle qui l'inspire,
4 Ce Calderon mystique et mythique est à nous.

Oui, cette gloire est nôtre et nous voici jaloux
De le dire bien haut à ce siècle en délire :
Calderon, catholique avant tout, noble lyre
8 Et saints accents, et bon catholique avant tous,

Salut ! Et qu'est ce bruit fâcheux d'académies,
De concours, de discours, autour de ce grand mort
11 En éveil parmi tant de choses endormies³ ?

Laissez rêver, laissez penser son Œuvre fort
Qui plane, loin d'un siècle impie et ridicule,
14 Au-dessus, au delà des colonnes d'Hercule⁴ !

Mai 1881.

1. Ce « sonnet-dédicace pour faire partie d'*Amour* » était joint à une lettre à Émile Blémont du 15 décembre 1880 (CG, p. 678). On ne sait s'il fut réellement envoyé à Victor Hugo, ni si celui-ci reçut un exemplaire de *Sagesse*.

2. À quatorze ans, Verlaine adressa à Victor Hugo son premier poème connu, « La Mort » (lettre du 12 décembre 1858, CG, p. 54). 1867 est l'année de son engagement hugolien : il rend compte de la reprise d'*Hernani*, en faveur de laquelle il s'est impliqué (OprC, p. 624-625), envoie à Hugo les *Poèmes saturniens*, lui rend visite à Bruxelles, recense *Paris*, le « nouveau livre du plus grand Poète Français » (*ibid.*, p. 627) : « J'étais, comme nous tous, doublement hugolâtre : 1830, le 2 décembre, ces deux dates me hantaient. Pourtant l'homme de génie commençait à m'imposer plus en Victor Hugo que l'homme de parti » (*Croquis de Belgique*, 1895, OprC, p. 563).

3. Voir en particulier *Le Pape* (1878), *La Pitié suprême* (1879), *Religions et religion* et *L'Âne* (1880). L'attitude de Verlaine envers Hugo ne fit que se dégrader dans les années 1880 (voir entre autres lettre à Charles Morice, 15 octobre 1883, CG, p. 816). Après la mort de Hugo (22 mai 1885), Verlaine publie dans *Lutèce* un texte polémique où il affirme que « le reste de l'œuvre d'à partir des *Châtiments* ne vaut pas l'honneur d'être nommé » (« Lui toujours – et assez », 22-29 novembre 1885, OprC, p. 106).

4. De monarchiste et catholique qu'il était à l'époque des *Odes* (1822), Hugo devint libéral, puis républicain, déiste et anticlérical ; Verlaine fit le parcours inverse : républicain et athée sous l'Empire, il se fit ardent défenseur du trône et de l'autel après sa conversion en 1874. Selon Solenn Dupas (*Poétique du second Verlaine*, p. 218), le poème de Verlaine « inverse les logiques » de « Écrit en 1846 » (*Les Contemplations*) où Hugo revendique sa propre évolution politique.

5. Verlaine fit appel à Hugo lors de sa crise conjugale (4 octobre 1872, CG, p. 254) et après sa condamnation (19 et 26 juillet 1873, *ibid.*, p. 341-345). Le maître répondit (billet de Hugo à Verlaine, juillet 1873, CG, p. 344) et Verlaine, reconnaissant, chercha à mettre à profit cette relation, qui fit forte impression sur le directeur de la prison des Petits-Carmes (*Mes prisons*, 1893, OprC, p. 334).

Voir variantes, p. 515.

À VICTOR HUGO
EN LUI ENVOYANT « SAGESSE »¹

Nul parmi vos flatteurs d'aujourd'hui n'a connu
Mieux que moi la fierté d'admirer votre gloire :
Votre nom m'enivrait comme un nom de victoire,
4 Votre œuvre, je l'aimais d'un amour ingénu².

Depuis, la Vérité m'a mis le monde à nu.
J'aime Dieu, son Église, et ma vie est de croire
Tout ce que vous tenez, hélas ! pour dérisoire,
8 Et j'abhorre en vos vers le Serpent reconnu³.

J'ai changé. Comme vous. Mais d'une autre manière⁴.
Tout petit que je suis j'avais aussi le droit
11 D'une évolution, la bonne, la dernière.

Or, je sais la louange, ô maître, que vous doit
L'enthousiasme ancien ; la voici franche, pleine,
14 Car vous me fîtes doux en des heures de peine⁵.

1881.

1. Benoît-Joseph Labre (voir « Sur un reliquaire qu'on lui avait dérobé », p. 130, n. 2) fut canonisé le 8 décembre 1881, suite au décret promulgué par le pape Pie IX le 9 février 1873. Verlaine visita la maison natale de Benoît Labre au cours de l'été 1877 en compagnie de Germain Nouveau. En 1881, il demande à Delahaye de lui envoyer le « Saint-Labre » auquel travaillait Nouveau (lettre du 9 août 1881, *CG*, p. 723), probablement dans l'intention de préparer son propre poème (celui de Nouveau, « Humilité », ne sera publié qu'après sa mort ; voir *Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, p. 523-525). À l'origine, Verlaine voulait dédicacer cette pièce à Émile Le Brun, à qui il réserva cependant « There » (lettre à Vanier, 10 mai 1887, *OC*, t. 1, p. 1230, et lettre à Le Brun, 29 juin 1887, *CPV*, t. 3, p. 198). Le poème est intitulé « Saint Benoît Labre », sans dédicace, dans la table d'*Amour* envoyée à Vanier le 8 janvier 1888 (Introduction, p. 52).

2. Le siècle est « en délire », « impie et ridicule » dans « À propos d'un "centenaire" de Calderon » (p. 195).

3. « C'est le Diogène chrétien : [...] l'humilité, la simplicité du cœur et l'amour du Dieu qui a enseigné aux hommes la mortification et la pauvreté » (Barbey d'Aurevilly, « *La Vie du Bienheureux [...] Benoît-Joseph Labre*, par L. Aubineau », *Le Constitutionnel*, 3 mai 1873).

4. « Cet homme, à peine vivant sous ses haillons quelquefois sanglants, le plus souvent pourris, fulgurait d'une vie surnaturelle. [...] Son corps (paraît-il), incorruptible comme le cèdre du Liban, éclatait, de là-dessous, de blancheur et de fermeté » (*ibid.*).

5. Saint Alexis et saint François d'Assise, modèles de pauvreté et d'ascèse. « Lui [Benoît Labre] devait être un humble soldat, – un solitaire, – un vagabond, – un pauvre, – un pauvre plus dénué et plus pauvre que saint François d'Assise lui-même, le père de la pauvreté » (Barbey d'Aurevilly, art. cité).

6. « Sa misère était ce qu'on peut imaginer de plus hideux. Couvert d'un manteau en loques, absolument privé de linge, dévoré par la vermine et par la saleté, il exhalait autour de lui une odeur repoussante » (*GDU*).

SAINT BENOÎT-JOSEPH LABRE¹

JOUR DE LA CANONISATION

Comme l'Église est bonne en ce siècle de haine,
D'orgueil et d'avarice et de tous les péchés²,
D'exalter aujourd'hui le caché des cachés,
4 Le doux entre les doux à l'ignorance humaine

Et le mortifié sans pair que la Foi mène³,
Saignant de pénitence et blanc d'extase⁴, chez
Les peuples et les saints, qui, tous sens détachés,
8 Fit de la Pauvreté son épouse et sa reine,

Comme un autre Alexis, comme un autre François⁵,
Et fut le Pauvre affreux⁶, angélique, à la fois
11 Pratiquant la douceur, l'horreur de l'Évangile !

Et pour ainsi montrer au monde qu'il a tort
Et que les pieds crus d'or et d'argent sont d'argile⁷,
14 Comme l'Église est tendre et que Jésus est fort !

7. L'image du *colosse aux pieds d'argile* représente, dans la Bible, la fragilité d'un pouvoir à l'apparence solide et immuable (Daniel, 2, 31-45). Cf. « Ballade en l'honneur de Louise Michel » : « Géant de boue aux pieds d'argile, / Tout cela son courroux chrétien / L'écrase d'un mépris agile » (ici p. 157).

Voir variantes, p. 516.

1. Cf. « Saint Benoît-Joseph Labre » : « Comme l'Église est bonne en ce siècle de haine, / D'orgueil et d'avarice et de tous les péchés » (p. 199).

2. À l'image du chien qui suit son maître dans le livre biblique de Tobie (6, 1 ; 11, 4), la fidélité de l'animal est devenue proverbiale. Cf. « Parmi les animaux le Chien se pique d'être / Soigneux et fidèle à son maître » (La Fontaine, « Les Deux Chiens et l'Âne mort », *Fables*, VIII).

3. Dans la parabole du bon pasteur (Jean, 10, 1-21), Jésus se compare au berger qui pénètre dans l'enclos des brebis, « les appelle une à une et les mène dehors. Quand il a fait sortir toutes celles qui sont à lui, il marche devant elles et les brebis le suivent, parce qu'elles connaissent sa voix ».

4. « Quand il s'agit d'exprimer l'idée de "avoir le moyen de" ou de "être en état de", [...] *savoir* prend parfois le sens de *pouvoir*, dans des phrases négatives, avec le simple *ne* » (Grevisse).

5. Voir « Prière du matin », v. 70 et n. 6, p. 90.

6. Le monogramme du poisson utilisé par les premiers chrétiens est la figuration du mot ΙΧΘΥΣ [*ichthus*, « poisson » en grec], acronyme de « *Iesous Christos Theou Uios Sôtêr* [Jésus Christ, fils de Dieu, Sauveur] ». C'est aussi le titre d'un poème de Verlaine joint à une lettre à Lepelletier des 24-28 novembre 1873 (*Romances sans paroles* suivi de *Cellulairement*, LP, p. 292).

7. L'âne sur lequel Jésus fait son entrée dans Jérusalem, suivant la prophétie rapportée par Matthieu : « Dites à la fille de Sion : Voici que ton Roi vient à toi ; modeste, il monte une ânesse, et un ânon, petit d'une bête de somme » (21, 5).

8. Jésus, arrivé au pays des Gadaréniens, force deux démons à se joindre à un troupeau de porcs, lequel « se précipita du haut de l'escarpement dans la mer et périt dans les eaux » (Matthieu, 8, 28-32).

Voir variantes, p. 516.

PARABOLES

Soyez béni, Seigneur, qui m'avez fait chrétien
 Dans ces temps de féroce ignorance et de haine¹ ;
 Mais donnez-moi la force et l'audace sereine
 4 De vous être à toujours fidèle comme un chien²,

De vous être l'agneau destiné³ qui suit bien
 Sa mère et ne sait⁴ faire au pâtre aucune peine,
 Sentant qu'il doit sa vie encore, après sa laine⁵,
 8 Au maître, quand il veut utiliser ce bien,

Le poisson, pour servir au Fils de monogramme⁶,
 L'ânon obscur qu'un jour en triomphe il monta⁷,
 11 Et, dans ma chair, les porcs qu'à l'abîme il jeta⁸.

Car l'animal, meilleur que l'homme et que la femme,
 En ces temps de révolte et de duplicité,
 14 Fait son humble devoir avec simplicité.

1. Envoyé à Delahaye le 9 mai 1881, ce poème s'intitulait d'abord « Statue pour tombeau ». Cette « statue » est celle de Léon Gambetta, comme l'atteste une mention manuscrite de Vanier sur les épreuves du recueil. L'« odieux Léon », comme le nomme Verlaine en 1881 (prière d'insérer de *Sagesse, OprC*, p. 631), chef de l'Union républicaine, sera nommé président du Conseil le 14 novembre 1881. Si Verlaine lui avait été favorable sous l'Empire, il devait s'élever contre son « opportunisme » dès 1874 (voir « Assez des Gambettards !... », *Cellulairement, LP*, p. 191) et critiquer vivement par la suite sa politique (voir dessin de Delahaye représentant l'écartèlement de Gambetta sous la fêrule de Verlaine, *CG*, p. 728). Verlaine hésita longuement avant d'insérer ce sonnet dans *Amour* (voir billet s.d., vente Tajan, 11 février 2004, n° 22).

2. Provisions de vivres, mais aussi « nourriture pour les animaux » (*TLF*).

3. Dans la lettre à Delahaye du 9 mai 1881, Verlaine cite ce rejet en exemple de sa nouvelle manière : « Remarqueras que, dans tous mes vers nouveaux, la césure est plus modérée et les enjambements plus judicieux et rares. Ainsi, vraiment “toute grande Ouverte” est bien, je crois, du genre de “permettez-moi de prendre haleine” de Racine [*Les Plaideurs*, III, 3 : “Puis donc, qu'on nous, permet, de prendre, / Haleine”], sans autre comparaison ridicule » (*CG*, p. 704).

4. Roi de Babylone (vi^e siècle av. J.-C.), responsable de la destruction du Temple et de l'exil des Juifs (II Rois, 24-25).

5. Gambetta avait un œil de verre, à la suite d'un accident survenu quand il était enfant. Les caricaturistes de l'époque n'ont pas manqué de mettre ce détail en évidence. Dans une lettre à Delahaye du 24 mars 1876, Verlaine appelle Gambetta « le Cyclope » (*LIDC*, p. 71) et il souligne cette particularité dans un dessin joint à une lettre du 20 février 1879 (*ibid.*, p. 86).

6. Verlaine cite l'anacoluthe dans la lettre à Delahaye du 9 mai 1881 : « j'aime aussi cet “Œil, seule perfection” », et il ajoute : « je crois que la violence nécessaire est compensée par l'énormité et que ces vers seront bons littérairement, point qui m'importe d'une façon absolue. Je suis un ronsardisant et un banvillien sous le rapport du métier » (*CG*, p. 704).

SONNET HÉROÏQUE¹

La Gueule parle : « L'or, et puis encore l'or,
Toujours l'or, et la viande, et les vins, et la viande,
Et l'or pour les vins fins et la viande, on demande
4 Un trou sans fond pour l'or toujours et l'or encor ! »

La Panse dit : « À moi la chute du trésor !
La viande, et les vins fins, et l'or, toute provende²,
À moi ! Dégringolez dans l'outre toute grande
8 Ouverte³ du seigneur Nabuchodonosor⁴ ! »

L'ŒIL est de pur cristal dans les suifs de la face⁵ :
Il brille, net et franc, près du vrai, rouge et faux,
11 Seule perfection⁶ parmi tous les défauts.

L'Âme attend vainement un remords efficace,
Et dans l'impénitence⁷ agonise de faim
14 Et de soif, et sanglote en pensant à LA FIN.

1881.

7. État de celui « qui ne se repent pas de ses péchés et qui, n'ayant aucun regret d'avoir offensé Dieu, se complait au contraire dans son état et s'installe dans ses fautes » (*TLF*). Anticlérical, Gambetta avait favorisé les lois sur la laïcité.

Voir variantes, p. 517.

1. Le poème est intitulé « Drapeau blanc » dans la table d'*Amour* envoyée à Vanier le 8 janvier 1888, sans mention de dédicace (Introduction, p. 52) ; le 22 février, Verlaine demande à Vanier de changer « Drapeau blanc » en « Drapeau vrai » pour amoindrir l'effet politique du sonnet, qu'il juge par ailleurs « inoffensif » (*OC*, t. 1, p. 1304). Le *drapeau blanc* est celui de la royauté, arboré sous l'Ancien Régime et la Restauration. Son adoption avait été réclamée par le comte de Chambord le 5 juillet 1871 comme condition de son éventuel retour sur le trône de France. Cf. *Sagesse*, I, XII : « Aussi bien l'heure est proche où la tourmente / Vous va donner des loisirs, et tout blanc / L'avenir flotte avec sa Fleur charmante / Sur la Bastille absurde où vous teniez / La France aux fers d'un blasphème et d'un schisme » (*LP*, p. 111). Un des manuscrits du poème porte cette note de Verlaine : « écrit avant la mort d'Henri V » (Henri, comte de Chambord, mort le 24 août 1883). En 1874, Verlaine avait rangé Chambord et sa « béquille » parmi les opportunistes (« Assez des Gambettards !... », *Cellulairement*, *LP*, p. 191), mais en 1883, il demande à Charles Morice de lui envoyer une gravure représentant l'entrée du tombeau du prince à Goritz (lettre du 16 novembre 1883, *CG*, p. 822).

2. Raymond de la Tailhède (1867-1938) rencontre Verlaine en 1887 grâce à Jules Tellier qui était son ami intime. Poète, il rejoint Maurice Barrès et Charles Le Goffic à la rédaction de la revue *Les Chroniques*, dans laquelle Verlaine publie plusieurs poèmes d'*Amour*. Verlaine lui consacra un sonnet dans *Dédicaces* (« Raymond de la Tailhède », 1890, *OpC*, p. 564, daté 1887 dans une lettre à Cazals du 25 août 1889, *LIVC*, p. 169). En 1891, La Tailhède fut un des fondateurs de l'École romane avec Maurice du Plessys (voir ici p. 192, n. 1), Jean Moréas et Charles Maurras.

3. Verlaine cite ce vers dans une lettre du 13 décembre 1889 à La Tailhède, alors au service « mélétai » (*LIDC*, p. 175).

4. *S'essorer*, ancien terme de fauconnerie encore utilisé au xv^e siècle dans le sens de « s'élancer » et repris au xix^e siècle notamment par Rimbaud (« Bottom », dans les *Illuminations*) et Verlaine : cf. « le brouillard qui s'essore des ravines » dans « *Crimen amoris* » (*Cellulairement*, puis *Jadis et naguère*, *LP*, p. 229).

5. Synonyme de *tamis* ; *passer au crible* signifiant « soumettre quelque chose à une sélection, une critique impitoyable » (*TLF*).

DRAPEAU VRAI¹

À Raymond de la Tailhède²

Le soldat qui sait bien et veut bien son métier³
Sera l'homme qu'il faut au Devoir inflexible :
Le Devoir, qu'il combatte ou qu'il tire à la cible,
4 Qu'il s'essore⁴ à la mort ou batte un plat sentier ;

Le Devoir, qu'il subisse (et l'aime !) un ordre altier
Ou repousse le bas conseil de tel horrible
Dégoût ; le Devoir bon, le Devoir dur, le crible⁵
8 Où restent les défauts de l'homme tout entier ;

Le Devoir saint, la fière et douce Obéissance⁶,
Rappel de la Famille en dépit de la France
11 Actuelle, au mépris de cette France-là !

Famille, foyer, France antique et l'immortelle,
Le Devoir seul devoir, le Soldat⁷ qu'appela
14 D'avance cette France : or l'Espérance est telle.

6. Dans le chapitre du *Voyage en France par un Français* (1880) consacré au service militaire de Lucien Létinois, Verlaine écrivait que « l'obéissance [d'un soldat] est le premier devoir » (*OprC*, p. 1020).

7. Selon Jacques Robichez (son éd., p. 673), ce *Soldat* appelé par la « France antique et l'immortelle » serait précisément le comte de Chambord.

Voir variantes, p. 518.

1. En marge d'une table d'*Amour* envoyée à Vanier, Verlaine a écrit : « Avec la "Pensée du soir", qui résume "l'orgueil humain" et l'humilité chrétienne et surtout la douce impression des derniers vers de *Lucien Létiinois*, le volume est mieux » (BJD).

2. Ernest Raynaud (1864-1936) rencontra Verlaine en 1883. Il collabora à *Lutèce* avant de rejoindre Anatole Baju et l'équipe du *Décadent*, où il publia notamment de faux poèmes de Rimbaud. Son premier recueil, *Le Signe* (lettre à Raynaud, 30 septembre 1887, *OC*, t. 1, p. 1265), et ses interventions dans *Le Décadent* furent à l'origine de l'important article de Verlaine « Un mot sur la rime » (*Le Décadent*, 1^{er}-15 mars 1888, *OprC*, p. 696). Verlaine lui consacra un sonnet (« À Ernest Raynaud », 1887, repris dans *Dédicaces*, 1890, *OpC*, p. 563) et rendit compte de son recueil *Les Cornes du faune* (*Le Courrier français*, 28 juin 1891, *OprC*, p. 741-744). Ernest Raynaud, qui adhéra à l'École romane, devint l'un des principaux historiens du symbolisme (*La Mêlée symboliste*, 3 vol., 1918-1922). Dans *Amour*, Verlaine avait d'abord pensé lui dédicacer la « Ballade à propos de deux ormeaux qu'il avait » (lettre à Vanier, 10 mai 1887, *OC*, t. 1, p. 1230).

3. Ovide, dont l'exil fait l'objet de ce poème, dut quitter Rome en 8 après J.-C. pour Tomes (aujourd'hui Constantza, en Roumanie, sur la rive gauche de la mer Noire), alors en bordure du pays des Scythes, aux confins de l'Empire.

4. Cf. « Langueur » (*Jadis et naguère*) : « Je suis l'Empire à la fin de la décadence, / Qui regarde passer les grands Barbares blancs / En composant des acrostiches indolents / D'un style d'or où la langueur du soleil danse » (*LP*, p. 179).

5. Le 11 octobre 1887, Verlaine écrivait à Jules Tellier, à qui il demandait de lui apporter des poètes latins : « Savez-vous que j'ai toujours eu le projet de traduire Ovide ? (de concert avec Charles Morice). Qu'en dites-vous ? Ça aurait-il des chances de vente un peu ? » (*OC*, t. 1, p. 1267). Dans une lettre à Vanier du 29 mai 1887, Verlaine réclame une correction dans « Pensée du soir » : « il faut le "tendre Ovide" au lieu du "doux Ovide" » (*CPV*, t. 2, p. 80) ; l'expression « tendre Ovide » est présente dans l'*Art poétique* de Boileau (1674, II). *Amour* se termine sur une évocation d'Ovide et de l'incipit des *Tristes*, œuvre autobiographique du poète latin composée en exil (« À Georges Verlaine », vers 1-2, p. 287).

PENSÉE DU SOIR¹À Ernest Raynaud²

Couché dans l'herbe pâle et froide de l'exil,
 Sous les ifs et les pins qu'argente le grésil,
 Ou bien errant, semblable aux formes que suscite
 4 Le rêve, par l'horreur du paysage scythe³,
 Tandis qu'autour, pasteurs de troupeaux fabuleux,
 S'effarouchent les blancs Barbares aux yeux bleus⁴,
 Le poète de l'art d'Aimer, le tendre Ovide⁵
 8 Embrasse l'horizon d'un long regard avide
 Et contemple la mer immense tristement.

Le cheveu poussé rare et gris que le tourment
 Des bises va mêlant sur le front qui se plisse,
 12 L'habit troué livrant la chair au froid, complice,
 Sous l'aigreur du sourcil tordu l'œil terne et las,
 La barbe épaisse, inculte et presque blanche, hélas⁶ !
 Tous ces témoins qu'il faut d'un deuil expiatoire
 16 Disent une sinistre et lamentable histoire
 D'amour excessif, d'âpre envie et de fureur

6. Cf. *Tristes*, IV, 8 : « Déjà ma tête imite la couleur des plumes du cygne, la vieillesse blanchit ma noire chevelure ; déjà s'avance l'époque de la caducité, l'âge de la faiblesse ; déjà mes jambes chancelent, j'ai peine à me soutenir » (éd. Nisard, 1838).

1. C'est l'empereur Auguste qui ordonna brutalement l'exil d'Ovide, pour des raisons encore obscures aujourd'hui, évoquées à demi-mot dans les *Tristes* : « mes vers ont attiré sur moi et sur mes mœurs la censure de César, après qu'il eut enfin jeté les yeux sur mon *Art d'aimer*. Effacez mes écrits, vous effacerez tous mes crimes » (*Tristes*, II, 1).

2. Si la gloire d'Ovide ne fut pas illusoire, celle de Verlaine, en 1887, est encore à venir : la posture de poète « maudit » qu'il assume en 1886 (« Pauvre Lelian », *La Vogue*, 7-14 juin 1886, *OprC*, p. 686-691) et fait mine d'accepter ici reflète son amertume.

Voir variantes, p. 519.

Et quelque responsabilité d'Empereur¹.
Ovide morne pense à Rome et puis encore
20 À Rome que sa gloire illusoire décore.

Or, Jésus ! vous m'avez justement obscurci² :
Mais n'étant pas Ovide, au moins je suis ceci.

1. Cette pièce a remplacé très tardivement « Écrit en 1888 », destiné à *Bonheur* (lettres à Léon Vanier, 20 et 22 février 1888, *CPV*, t. 2, p. 137, et Introduction, p. 55). Le manuscrit porte cette indication en date du 20 février 1888 : « pour être mis à la place de la pièce “Écrit en 1888” ».

2. Anatole Baju (1861-1903) fut le fondateur et directeur du *Décadent*, auquel Verlaine collabora activement de juillet 1886 à juillet 1888 avant de s'éloigner de ce personnage encombrant qui voulait à tout prix l'embrigader sous la bannière du « décadisme ». Verlaine lui consacra un fascicule de la série *Les Hommes d'aujourd'hui* (n° 332, août 1888, *OprC*, p. 808-813), et conspua quelques années plus tard Baju et le « décadisme parasite » dans « La Ballade de l'école romane » (*Invectives, OpC*, p. 908). À l'origine, c'est « Un crucifix » (p. 121) que Verlaine voulait dédicacer à Anatole Baju (lettre à Vanier, 10 mai 1887, *OC*, t. 1, p. 1230).

3. Nicolas-Auguste Verlaine (1798-1865) était né à Bertrix, dans l'actuelle province du Luxembourg belge, alors département des Forêts. Dans les années 1860, Verlaine passa presque chaque année ses vacances dans les Ardennes belges, entre Bertrix, Bouillon, Jéhonville, Paliseul et Carlsbourg (voir « Croquis de Belgique », *La Revue encyclopédique*, 1^{er} mai 1895, *OprC*, p. 551-560).

4. Dans « Croquis de Belgique », Verlaine cite ce vers en souvenir de ses « lieux d'enfance » qu'il imagine défigurés maintenant par « des industries malodorantes, [...] des trottoirs et du bitume » (*ibid.*, p. 559).

5. Cf. « Croquis de Belgique » : « d'admirables prairies dans des bois de chênes et de hêtres, aussi des étangs d'eau clapotant, sombres à force d'être clairs, mais si profonds... » (*ibid.*, p. 554).

6. « La viande d'un bœuf se divise en haute et basse viande. La haute viande est celle qui se sert sur la table des gens aisés » (*Almanach des travailleurs pour 1849*).

7. Élisabeth-Stéphanie Dehée (1809-1886) était née à Fampoux, près d'Arras, dans le Pas-de-Calais. Dans une lettre à Albert Lantoin du 31 janvier 1890, Verlaine rappelait ses origines artésiennes : « Ma famille maternelle est d'Arras et des environs. [...] J'allais, enfant, chez des parents à deux lieues d'Arras et environs, Fampoux, Roelx, Plouvain et dans le Nord, Lécluse, Douai » (*OC*, t. 2, p. 1637).

PAYSAGES¹

À Anatole Baju²

- Au pays de mon père³ on voit des bois sans nombre.
Là des loups font parfois luire leurs yeux dans l'ombre
Et la myrtille est noire au pied du chêne vert⁴.
Noire de profondeur, sur l'étang découvert,
Sous la bise soufflant balsamiquement dure
6 L'eau saute à petits flots, minéralement pure⁵.
Les villages de pierre ardoisière aux toits bleus
Ont leur pacage et leur labourage autour d'eux.
Du bétail non pareil s'y fait des chairs friandes
Sauvagement un peu parmi les hautes viandes⁶ ;
Et l'habitant, grâce à la Foi sauve, est heureux.
- 12 Au pays de ma mère⁷ est un sol plantureux
Où l'homme, doux et fort, vit prince de la plaine
De patients travaux pour quelles moissons pleine,
Avec, rares, des bouquets d'arbres et de l'eau.
L'industrie a sali par places ce tableau
De paix patriarcale et de campagne dense
18 Et compromis jusqu'à des points cette abondance,
Mais l'ensemble est resté, somme toute, très bien.
Le peuple est froid et chaud, non sans un fond chrétien.
Belle, très au-dessus de toute la contrée,
Se dresse éperdument la tour démesurée
D'un gothique beffroi sur le ciel balancé

1. « L'hôtel de ville d'Arras est sans contredit le plus considérable et le plus splendide de tous ceux du Nord de la France. [...] Un prodigieux beffroi, paradoxalement mince, fuselé de mille caprices, dresse jusqu'aux nuages [...] sa masse colossale et légère » (« Vieille ville », *Art et critique*, 9 novembre 1889, *OprC*, p. 1059). Le beffroi d'Arras, de style gothique flamboyant, est surmonté d'un gigantesque lion d'or dressé sur ses pattes arrière. La devise « Osez les prendre » semble être du cru de Verlaine.

2. Qui se rapportent aux travaux des champs, à la campagne et à la nature, en référence aux *Géorgiques* de Virgile.

3. Verlaine utilise ce terme ancien, synonyme de *nonchalance*, dans le sens de « mollesse, abandon » (Littré).

4. Les « tempêtes du cœur » (« Mains », *Parallèlement*, ici p. 407), mais aussi « la tempête / De ma raison allant à vau-l'eau dans mon sang » (« Écrit en 1875 », v. 68-69, ici p. 99), qui ont bouleversé la vie de Verlaine après sa séparation (voir v. 49).

5. Allusion aux châtements de Dieu infligés aux hommes, depuis le Déluge jusqu'aux plaies d'Égypte, comme la grêle et le feu (Exode, 9, 23-24) et la mortalité du bétail (Exode, 9, 1-6).

6. « Mammifère, oiseau peu avancé dans la vie, et n'ayant pas encore sa taille, son pelage, son plumage, etc., permanents » (Littré, terme de physiologie).

24 Attestant les devoirs et les droits du passé¹,
Et tout en haut de lui le grand lion de Flandre
Hurle en cris d'or dans l'air moderne : « Osez les prendre ! »

Le pays de mon rêve est un site charmant
Qui tient des deux aspects décrits précédemment :
Quelque âpreté se mêle aux saveurs géorgiques².

30 L'amour et le loisir même sont énergiques,
Calmes, équilibrés sur l'ordre et le devoir.
La vierge en général s'abstient du nonchaloir³
Dangereux aux vertus, et l'amant qui la presse
A coutume avant tout d'éviter la paresse
Où le vice puisa ses armes en tout temps,
36 Si bien qu'en mon pays tous les cœurs sont contents,
Sont, ou plutôt étaient.

Au cœur ou dans la tête,
La tempête est venue. Est-ce bien la tempête⁴ ?
En tous cas, il y eut de la grêle et du feu,
Et la misère, et comme un abandon de Dieu⁵.
La mortalité fut sur les mères taries

42 Des troupeaux rebutés par l'herbe des prairies
Et les jeunes⁶ sont morts après avoir languï
D'un sort qu'on croyait parti d'où, jeté par qui ?
Dans les champs ravagés la terre diluée
Comme une pire mer flotte en une buée.
Des arbres détremés les oiseaux sont partis,
48 Laissant leurs nids et des squelettes de petits.
D'amours de fiancés, d'union des ménages
Il n'est plus question dans mes tristes parages.

1. « Terme d'architecture. La *cage* d'un clocher » (Littré).

2. Après le déluge, une fois les eaux retirées, Dieu dit : « Voici le signe de l'alliance que j'institue entre moi et vous et tous les êtres vivants qui sont avec vous, pour les générations à venir : je mets mon arc dans la nuée et il deviendra un signe d'alliance entre moi et la terre » (Genèse, 9, 12-13). Cf. Rimbaud, « Après le Déluge » (*Illuminations*) : « Aussitôt après que l'idée du Déluge se fut rassise, un lièvre s'arrêta dans les sainfoins et les clochettes mouvantes et dit sa prière à l'arc-en-ciel à travers la toile de l'araignée. »

Voir variantes, p. 519.

Mais la croix des clochers doucement toujours luit,
 Dans les cages¹ plus d'une cloche encore bruit,
 Et, béni signal d'espérance et de refuge,
 54 L'arc-en-ciel apparaît comme après le déluge².

1. Voir Introduction, p. 21-22.

2. Dans une lettre à Charles Morice du 25 décembre 1883, Verlaine qualifie « le long poème “mon fils est mort” » de « dette sérieuse » (CG, p. 834).

3. Lucien Létinois est mort le 7 avril 1883.

4. Comme pour Job qui, après avoir perdu ses fils et ses filles, loue Dieu : « Yahvé avait donné, Yahvé a repris, que le nom de Yahvé soit béni ! » (Job, 1, 21).

5. Les dictionnaires d'usage n'enregistrent que l'adjectif *munificent*, « qui montre de la munificence » (Bescherelle, néologisme). L'emploi nominal du terme ne semble pas attesté avant Verlaine.

6. « Naturel sans déguisement, doux et facile » (Littré).

7. Le Dieu de l'Ancien Testament. Cf. *Sagesse*, II, 1 : « Dieu de terreur et Dieu de sainteté » (LP, p. 153).

Voir variantes, p. 520.

LUCIEN LÉTINOIS¹I²

Mon fils est mort³. J'adore, ô mon Dieu, votre loi.
Je vous offre les pleurs d'un cœur presque parjure ;
Vous châtiez bien fort et parferez la foi
4 Qu'alanguissait l'amour pour une créature.

Vous châtiez bien fort. Mon fils est mort, hélas !
Vous me l'aviez donné, voici que votre droite
Me le reprend⁴ à l'heure où mes pauvres pieds las
8 Réclamaient ce cher guide en cette route étroite.

Vous me l'aviez donné, vous me le reprenez :
Gloire à vous ! J'oubliais beaucoup trop votre gloire
Dans la langueur d'aimer mieux les trésors donnés
12 Que le Munificent⁵ de toute cette histoire.

Vous me l'aviez donné, je vous le rends très pur,
Tout pétri de vertu, d'amour et de simplesse⁶.
C'est pourquoi, pardonnez, Terrible⁷, à celui sur
16 Le cœur de qui, Dieu fort, sévit cette faiblesse.

Et laissez-moi pleurer et faites-moi bénir
L' élu dont vous voudrez certes que la prière
Rapproche un peu l'instant si bon de revenir
20 À lui dans Vous, Jésus, après ma mort dernière.

1. On pense à « La Mort du loup » de Vigny (*Les Destinées*, 1863), où le loup, traqué par les chasseurs et les chiens, « meurt sans jeter un cri » : « Hélas ! ai-je pensé, malgré ce grand nom d'Hommes, / Que j'ai honte de nous, débiles que nous sommes ! / Comment on doit quitter la vie et tous ses maux, / C'est vous qui le savez, sublimes animaux ! »

2. De *Sagesse* à *Amour*, la haine, l'envie et l'argent sont au centre des préoccupations morales et matérielles de Verlaine. Voir *Sagesse*, I, xvi : « Elle dit, la voix reconnue, / Que la bonté c'est notre vie, / Que de la haine et de l'envie / Rien ne reste, la mort venue » (*LP*, p. 121), et, ici, « Angélu de midi » : « La sale vanité de l'or qu'on a, l'envie / D'en avoir mais pas pour le Pauvre, [...] / Tous préjugés, mourez sous mes mains militaires ! » (p. 177).

3. Le *limier* est un « chien dressé pour quêter et pour lancer le gibier » (*TLF*).

4. *Serrer* dans le sens de « presser, poursuivre à courte distance » (*GDU*), dans le langage de la chasse.

5. Cf. « Les Loups » : « Oh ! Quelle peur et quelle fuite / Vers la femelle, au bois natal ! » (*Jadis et naguère*, *LP*, p. 149).

6. Chien de chasse réputé pour courir le lièvre, d'où son nom.

7. En français populaire, le *loup* est aussi un « homme qui se plaît dans la solitude et qui n'en sort que lorsqu'il ne peut pas faire autrement » (*DLV*).

Voir variantes, p. 521.

II

Car vraiment j'ai souffert beaucoup !
Débusqué, traqué comme un loup
Qui n'en peut plus d'errer en chasse
Du bon repos, du sûr abri,
Et qui fait des bonds de cabri
6 Sous les coups de toute une race¹.

La Haine et l'Envie et l'Argent²,
Bons limiers³ au flair diligent,
M'entourent, me serrent⁴. Ça dure
Depuis des jours, depuis des mois,
Depuis des ans ! Dîner d'émois,
12 Souper d'effrois, pitance dure !

Mais, dans l'horreur du bois natal⁵,
Voici le Lévrier⁶ fatal,
La Mort. – Ah ! la bête et la brute ! –
Plus qu'à moitié mort, moi, la Mort
Pose sur moi sa patte et mord
18 Ce cœur, sans achever la lutte !

Et je reste sanglant, tirant
Mes pas saignants vers le torrent
Qui hurle à travers mon bois chaste.
Laissez-moi mourir au moins, vous,
Mes frères pour de bon, les Loups⁷ ! –
24 Que ma sœur, la Femme, dévaste.

1. Poème cité dans une lettre à Charles Morice du 21 janvier 1884, sans les quatre derniers vers. Verlaine, qui « vient de le faire », indique que ce « 3^e fragment » de la série « vient naturellement après “Que ma sœur, la Femme, dévaste” ». Il juge son poème « blasphème » par rapport à une chanson de café-concert (une « merveille ! »), dont il vient de transcrire le refrain, un « chef-d’œuvre » : « J’étais avec Fatma [...] J’luis fis voir les quat’ mâts... » (CG, p. 843).

2. *Un* pronom indéfini est archaïque. Cf. *Sagesse*, I, vi : « Ô vous, comme un qui boite au loin » (LP, p. 91) et *Jadis et naguère*, « Vers pour être calomnié » : « j’ai vu, comme un qui s’applique et qui lit » (LP, p. 95).

3. Cette « femme à jamais quittée » est Mathilde, que Verlaine ne peut s’empêcher d’insulter malgré son désir d’être rappelé vers elle. Les quatre derniers vers, ajoutés après son divorce (1885), sanctionnent son « adieu définitif » à son ex-épouse.

4. Parce qu’il est souvent présent dans les cimetières et que l’ensemble de ses parties sont très toxiques, l’*if* est le plus souvent associé à la mort. Cf. « *Sub urbe* » (*Poèmes saturniens*) : « Les petits ifs du cimetière / Frémissent au vent hiémal / Dans la glaciale lumière » (LP, p. 77).

5. Le *dies iræ* ou « jour de colère », celui du Jugement dernier, de l’hymne du même nom : « *Dies iræ, dies illa / Solvet sæculum in favilla* [Jour de colère, ce jour-là / réduira le monde en cendre] ».

Voir variantes, p. 522.

III¹

Ô la Femme ! Prudent, sage, calme ennemi,
N’exagérant jamais ta victoire à demi,
Tuant tous les blessés, pillant tout le butin,
4 Et répandant le fer et la flamme au lointain,
Ou bon ami, peu sûr mais tout de même bon,
Et doux, trop doux souvent, tel un feu de charbon
Qui berce le loisir, vous l’amuse et l’endort,
8 Et parfois induit le dormeur en telle mort
Délicieuse par quoi l’âme meurt aussi !
Femme à jamais quittée, ô oui ! reçois ici,
Non sans l’expression d’un injuste regret,
12 L’insulte d’un² qu’un seul remords ramènerait³.
Mais comme tu n’as pas de remords plus qu’un if
N’a d’ombre vive, c’est l’adieu définitif,
Arbre fatal⁴ sous quoi gît mal l’Humanité,
16 Depuis Éden pour jusqu’à Ce Jour Irrité⁵.

1. Tour forgé sur l'expression *aimer à la fureur*, qu'on rencontre déjà au xvii^e siècle : « cette fureur d'aimer, qui rend insensés les plus sages » (Jean-Pierre Camus, *Palombe ou la Femme honorable*, 1625).

2. Verlaine cite ce vers dans le chapitre qu'il réserve à lui-même dans *Les Poètes maudits* [1888], pour illustrer sa « destinée mélancolique » (« Pauvre Lelian », *OprC*, p. 686).

3. Calqué sur « l'embarquement pour Cythère », l'île de l'amour ; le pays des Chimères est celui des songes et, ici, celui des désillusions.

4. Cliché : « les transports effrénés d'une passion rendue furieuse par les obstacles me jetèrent dans le plus affreux désespoir qui puisse accabler une âme » (Rousseau, *La Nouvelle Héloïse*, III, 18).

5. L'image d'un moi désemparé associé aux incertitudes de la navigation est fréquente chez Verlaine : cf. « L'Angoisse » (*Poèmes saturniens*, LP, p. 38) : « Lasse de vivre, ayant peur de mourir, pareille / Au brick perdu jouet du flux et du reflux, / Mon âme pour d'affreux naufrages appareille » ; « *Birds in the night* » (*Romances sans paroles*, LP, p. 127) : « Par instants je suis le Pauvre Navire / Qui court démâté parmi la tempête », et *Bonheur*, XV, à propos de Lucien Létinois : « Tu parus sur ma vie et tu vins dans mon cœur / Au jour climatérique où, noir vaisseau qui sombre, / J'allais noyer ma chair sous la débauche sombre » (*OpC*, p. 676).

6. Cf. « À Emmanuel Chabrier » (ici p. 187, v. 10-11) : « Et me voici semblable au chrétien près du port, / Qui surveille les tout derniers écueils du monde. »

7. On pense à « Un voyage à Cythère » (*Les Fleurs du mal*) : « – Cythère n'était plus qu'un terrain des plus maigres, / Un désert rocailleux troublé par des cris aigres. »

IV

- J'ai la fureur d'aimer¹. Mon cœur si faible est fou².
 N'importe quand, n'importe quel et n'importe où,
 Qu'un éclair de beauté, de vertu, de vaillance
 Luise, il s'y précipite, il y vole, il s'y lance,
 5 Et, le temps d'une étreinte, il embrasse cent fois
 L'être ou l'objet qu'il a poursuivi de son choix ;
 Puis, quand l'illusion a replié son aile,
 Il revient triste et seul bien souvent, mais fidèle,
 Et laissant aux ingrats quelque chose de lui,
 10 Sang ou chair. Mais, sans plus mourir dans son ennui,
 Il embarque aussitôt pour l'île des Chimères³
 Et n'en apporte rien que des larmes amères
 Qu'il savoure, et d'affreux désespoirs⁴ d'un instant,
 Puis rembarque⁵.
 – Il est brusque et volontaire tant
 15 Qu'en ses courses dans les infinis il arrive,
 Navigateur têtu, qu'il va droit à la rive,
 Sans plus s'inquiéter que s'il n'existait pas
 De l'écueil proche qui met son esquif à bas⁶.
 Mais lui, fait de l'écueil un tremplin et dirige
 20 Sa nage vers le bord. L'y voilà. Le prodige
 Serait qu'il n'eût pas fait avidement le tour,
 Du matin jusqu'au soir et du soir jusqu'au jour,
 Et le tour et le tour encor du promontoire,
 Et rien ! Pas d'arbres ni d'herbes, pas d'eau pour boire,
 25 La faim, la soif, et les yeux brûlés du soleil,
 Et nul vestige humain, et pas un cœur pareil⁷ !

1. Tour familial construit sur *Fiez-vous-y*, « se dit par antiphrase pour avertir quelqu'un de ne pas se fier à une personne ou à une chose » (Littré).

2. Voir *Lucien Léтиноis*, xxiv : « Ô mes morts tristement nombreux... », et « Batignolles », ici p. 281 et 285.

3. Cf. « Prière du matin », vers 67-68, p. 91 : « Donnez-lui l'Oraison comme le lit de mousse / Où ce petit oiseau se baigne de soleil »

Voir variantes, p. 523.

Non pas à lui, – jamais il n'aura son semblable –
 Mais un cœur d'homme, un cœur vivant, un cœur palpable,
 Fût-il faux, fût-il lâche, un cœur ! quoi, pas un cœur !
 30 Il attendra, sans rien perdre de sa vigueur
 Que la fièvre soutient et l'amour encourage,
 Qu'un bateau montre un bout de mâât dans ce parage,
 Et fera des signaux qui seront aperçus,
 Tel il raisonne. Et puis fiez-vous là-dessus¹ ! –
 35 Un jour il restera non vu, l'étrange apôtre.
 Mais que lui fait la mort, sinon celle d'un autre ?
 Ah, ses morts ! Ah, ses morts, mais il est plus mort qu'eux² !
 Quelque fibre toujours de son esprit fougueux
 Vit dans leur fosse et puise une tristesse douce ;
 40 Il les aime comme un oiseau son nid de mousse³ ;
 Leur mémoire est son cher oreiller, il y dort,
 Il rêve d'eux, les voit, cause avec et n'en sort
 Plein d'eux que pour encor quelque effrayante affaire.
 J'ai la fureur d'aimer. Qu'y faire ? Ah, laisser faire !

1. Bien que leur correspondance ne nous soit pas parvenue, Verlaine et Létinois se sont écrit à de nombreuses reprises entre 1879 et 1883. Les vers 21-24 de la pièce *xxii* (ici p. 275) font allusion à leur correspondance anglaise, alors que Verlaine était à Lymington et Létinois à Stickney entre septembre et décembre 1879 : d'un poème à l'autre, la formulation est presque semblable (« Ô ses lettres d'alors », « Ô ses lettres dans la semaine »).

2. Voir « Prière du matin », v. 93 et n. 4, p. 92.

3. Verlaine affirme à plusieurs reprises la pureté et l'innocence de sa relation avec Lucien Létinois, jusqu'à jurer devant Dieu de son intégrité (voir aussi v. 15), en contraste avec ce qu'il rapporte sur sa relation avec Rimbaud, qu'il ne craint pas d'évoquer sous le sceau de Sodome (voir la pièce *xiv*, p. 251).

4. Verlaine reprendra cette image dans « À Arthur Rimbaud » (*Dédicaces*), après la disparition de son ami : « Les spirales d'encens et les accords de luth / Signalent ton entrée au temple de mémoire » (*OpC*, p. 601).

5. *L'Æterna beatitudo* ou *gloire éternelle*, état de béatitude dont le chrétien jouira dans le ciel.

Voir variantes, p. 525.

V

Ô ses lettres d'alors ! les miennes elles-mêmes¹ !
 Je ne crois pas qu'il soit des choses plus suprêmes.
 J'étais, je ne puis dire mieux, vraiment très bien,
 Ou plutôt, je puis dire tout, vraiment chrétien.
 5 J'éclatais de sagesse et de sollicitude,
 Mettant tout mon souci pieux, toute l'étude
 Dont tout mon être était capable, à confirmer
 Cette âme dans l'effort de prier et d'aimer.
 Oui, j'étais devant Dieu qui m'écoute, si j'ose
 10 Le dire, quel que soit l'orgueil fou que suppose
 Un tel serment juré sur sa tête qui dort,
 Pur comme un saint et mûr pour cette bonne mort²
 Qu'aujourd'hui j'entrevois à travers bien des doutes.
 Mais lui ! ses lettres ! l'ange ignorant de nos routes,
 15 Le pur esprit vêtu d'une innocente chair³ !
 Ô souvenir, de tous peut-être mon plus cher !
 Mots frais, la phrase enfant, style naïf et chaste
 Où marche la vertu dans la sorte de faste,
 Déroulement d'encens, cymbales de cristal⁴,
 20 Qui sied à la candeur de cet âge natal,
 Vingt ans !

Trois ans après il naissait dans la gloire
 Éternelle⁵, emplissant à jamais ma mémoire.

1. « Je vous envoie [...] une pièce déjà ancienne (1879) se rapportant à une aventure (anglaise) celle-là, du pauvre garçon que vous connûtes un peu. Simplement vertueux et religieux qu'il était, avec la déférence toute *filiale* qu'il avait p^r moi, il me confia sa faute (c'était grave en effet) et sur mes vives insistances et non sans quelque résistance bien naturelle à son âge et dans la circonstance, alla se confesser après une rupture complète. Il était très bon cavalier, ce qui commente la première strophe, et justifie à mes yeux la métaphore. J'intercalerai probablement cela dans le grand poème en courtes pièces que je consacre à cette chère mémoire. C'est direct et complémentaire, n'est-ce pas ? » (lettre à Charles Morice, 17 novembre 1883, *CG*, p. 825).

2. Létinois fut appelé au service militaire fin 1880, dans un régiment d'artillerie. Verlaine évoque encore ses dons de cavalier et sa prestance en uniforme dans la pièce XI (ici p. 243).

3. Comme le chevalier Bayard, « sans peur et sans reproche ». Cf. *Sagesse*, I, XII, contre les républicains : « À l'œuvre, amis petits ! Nous avons droit / De vous y voir, payant de notre poche, / Et d'être un peu réjouis à l'endroit / De votre état sans peur et sans reproche » (*LP*, p. 107), et « À mon éditeur. II. Richesse » (*Dédicaces*), à propos de Verlaine lui-même : « [...] la chose d'être un gavroche / Qui ne voudrait plus rien entendre / Que d'être un gas plus ou moins tendre / Sans peur autant que sans reproche » (*OpC*, p. 595).

4. Voir pièces VII, n. 1, p. 230, et VIII (v. 5-9, p. 235), où est évoquée la « faute » commise par Lucien.

5. « J'ai combattu jusqu'au bout le bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi. Et maintenant, voici qu'est préparée pour moi la couronne de justice, qu'en retour le Seigneur me donnera en ce Jour-là » (II^e épître à Timothée, 4, 7-8). Le combat spirituel est décrit en termes militaires par saint Paul dans l'épître aux Éphésiens (6, 10-17).

6. L'adjectif traduit la pureté de Lucien, évoquée ailleurs par l'image du lys, symbole de la royauté : « [tu] revins à la simple, à la noble Vertu, / Tout entier à fleurir, lys un instant battu / Des passions » (VIII, p. 235), « simple et blanc comme un lys calme aux couleurs / D'innocence candide et d'espérance verte » (XIV, p. 253).

Voir variantes, p. 526.

VI¹

Mon fils est brave : il va sur son cheval de guerre²,
Sans reproche et sans peur³ par la route du bien,
Un dur chemin d'embûche et de piège où naguère
4 Encore il fut blessé et vainquit en chrétien.

Mon fils est fier : en vain sa jeunesse et sa force
L'invitent au plaisir par les langueurs du soir,
Mon enfant se remet, rit de la vile amorce,
8 Et, les yeux en avant, aspire au seul devoir.

Mon fils est bon : un jour que du bout de son aile
Le soupçon d'une faute effleurait mes cheveux,
Mon enfant, pressentant l'angoisse paternelle,
12 S'en vint me consoler en de nobles aveux⁴.

Mon fils est fort : son cœur était méchant, maussade,
Irrité, dépité ; mon enfant dit : « Tout beau,
Ceci ne sera pas. Au médecin, malade ! »
16 Vint au prêtre, et partit avec un cœur nouveau.

Mais surtout que mon fils est beau ! Dieu l'environne
De lumière et d'amour, parce qu'il fut pieux
Et doux et digne encor de la Sainte Couronne
20 Réservée aux soldats du combat pour les cieux⁵.

Chère tête un instant courbée, humiliée
Sous le verbe éternel du Règne triomphant,
Sois bénie à présent que réconciliée.
24 – Et je baise le front royal⁶ de mon enfant !

1. Suivant Delahaye, Létinois s'était enamouré d'une demoiselle et, sur le point de céder à sa passion, « écrit à Verlaine, se confesse, avoue ses tentations, ses craintes. Le père, "aux cent coups", prend le train, prend le bateau, et bien vite arrache "son enfant" à la perfide Angleterre » (*Verlaine*, p. 298). Malgré les imprécisions de ce témoignage (en décembre 1879, Verlaine et Lucien étaient en Angleterre, le premier à Lymington et le second à Stickney), le « péché mortel » commis par Lucien a obnubilé Verlaine et laissé plus d'une trace dans son œuvre. Outre la lettre à Charles Morice du 17 novembre 1883 (voir pièce VI, n. 1), on lit, dans le chapitre du *Voyage en France par un Français* consacré à « son fils » : « L'autre question [celle des femmes], tu l'as en partie résolue toi-même, *il y a un an*. Ta chute dans des circonstances où il était si difficile de triompher, ton immédiat repentir, la franchise et la noblesse de ton ouverture auprès de moi, ta docilité à mes conseils, et ton bonheur de revenir à Dieu par les voies sacramentelles, *spes unica*, tous ces gages de force, toutes ces leçons te gardent contre les pièges de garnison » (*OprC*, p. 1022). Voir aussi les pièces VI et VIII, p. 229 et 235.

2. Le jour de la Nativité, en l'espèce celui de Noël 1879 (voir titre, Variantes, p. 527).

3. C'est ainsi que Victor Hugo qualifie Londres dans *Marie Tudor* (1841, III, 2) : « Oh ! ville infâme ! ville révoltée ! ville maudite ! ville monstrueuse qui trempe sa robe de fête dans le sang et qui tient la torche au bourreau ! », mais le terme peut aussi s'appliquer à Paris (voir Balzac, *Histoire des Treize*, 1835). Dans « Enfance V » (*Illuminations*), Rimbaud écrit : « À une distance énorme au-dessus de mon salon souterrain, les maisons s'implantent, les brumes s'assemblent. La boue est rouge ou noire. Ville monstrueuse, nuit sans fin ! » (*Œuvres complètes*, p. 292).

4. Les pensées *flottent*, suivant un cliché bien établi depuis le XVII^e siècle.

5. Voir ci-dessus, note 1.

Voir variantes, p. 527.

VII¹

Ô l'odieuse obscurité
Du jour le plus gai de l'année²
Dans la monstrueuse cité³
4 Où se fit notre destinée !

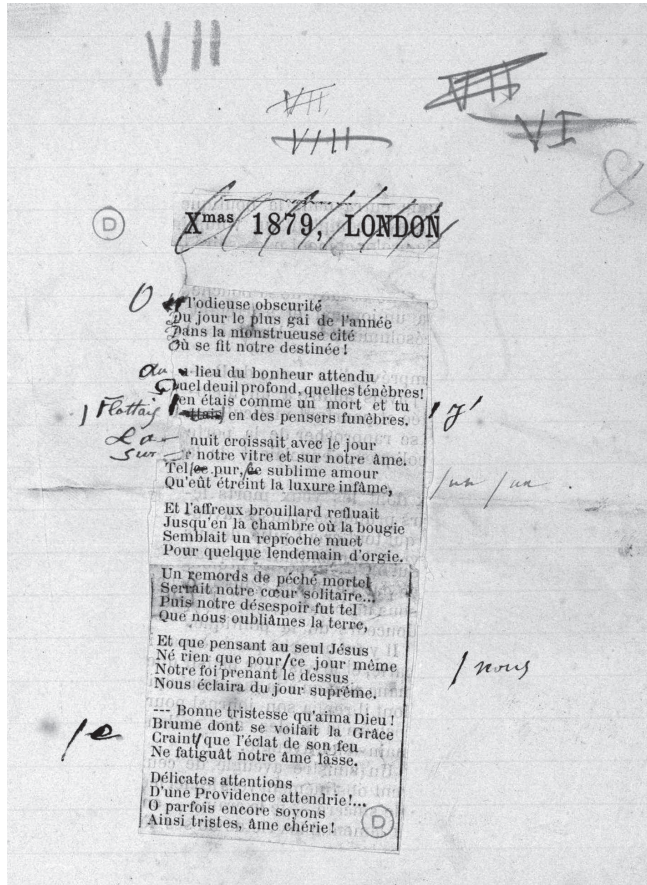
Au lieu du bonheur attendu,
Quel deuil profond, quelles ténèbres !
J'en étais comme un mort et tu
8 Flottais en des pensers funèbres⁴.

La nuit croissait avec le jour
Sur notre vitre et sur notre âme,
Tel un pur, un sublime amour
12 Qu'eût étreint la luxure infâme ;

Et l'affreux brouillard refluit
Jusqu'en la chambre où la bougie
Semblait un reproche muet
16 Pour quelque lendemain d'orgie.

Un remords de péché mortel
Serrait notre cœur solitaire⁵...
Puis notre désespoir fut tel
20 Que nous oubliâmes la terre,

Et que pensant au seul Jésus
Né rien que pour nous ce jour même,
Notre foi prenant le dessus
24 Nous éclaira du jour suprême.



Lucien Léтиноis, VII. Coupure de la *Revue critique*
du 27 janvier 1884 avec corrections manuscrites.
Paris, Bibliothèque Jacques-Doucet.

– Bonne tristesse qu'aima Dieu !
Brume dont se voilait la Grâce,
Crainte que l'éclat de son feu
28 Ne fatiguât notre âme lasse.

Délicates attentions
D'une Providence attendrie !...
Ô parfois encore soyons
32 Ainsi tristes, âme chérie !

1. Ernest Delahaye décrit ainsi les obsèques auxquelles il assista : « derrière le corbillard, le long trajet à pied, de la Pitié au cimetière d'Ivry. Toute la simple et poignante tristesse d'un enterrement de pauvre, par des rues de faubourg, par des routes suburbaines où les yeux baissés comptent les pierres du pavé sale. [...] Verlaine est calme, occupé surtout de pensées catholiques, il se console un peu à rappeler que le service religieux a été "convenable", il me fait remarquer sur le cercueil la tenture blanche... "comme pour une jeune fille... et lui, certes, le mérite !..." Il ajoute, avec une pointe de médisance que doit faire excuser son orgueil paternel : "Combien en est-il, cependant, qui, à son âge ?..." » (*Verlaine*, p. 328-329). Voir pièce XIX, v. 21 et n. 7, p. 266.

2. Voir pièce I, vers 6-7 et 9-10, n. 4, p. 216.

3. Épisode qui fait l'objet de la pièce précédente, p. 230 et n. 1.

4. Le lys, symbole de pureté et de sainteté, est encore associé à Lucien dans la pièce XIV, v. 28-29, p. 253 : « [...] lui, simple et blanc comme un lys calme aux couleurs / D'innocence candide et d'espérance verte ».

Voir variantes, p. 528.

VIII

Tout en suivant ton blanc convoi¹, je me disais
 Pourtant : C'est vrai, Dieu t'a repris² quand tu faisais
 Sa joie et dans l'éclair de ta blanche innocence.
 Plus tard la Femme eût mis sans doute en sa puissance
 5 Ton cœur ardent vers elle affrontée un moment
 Seulement et t'ayant laissé le tremblement
 D'elle, et du trouble en l'âme à cause d'une étreinte ;
 Mais tu t'en détournas bientôt par noble crainte
 Et revins à la simple, à la noble Vertu³,
 10 Tout entier à fleurir, lys⁴ un instant battu
 Des passions, et plus viril après l'orage,
 Plus magnifique pour le céleste suffrage
 Et la gloire éternelle... Ainsi parlait ma foi.

Mais quelle horreur de suivre, ô toi ! ton blanc convoi !

1. Larousse souligne que « le Parisien patine avec élégance [et qu']il n'est à l'aise que sur de vastes glaces où il puisse déployer son jeu un peu théâtral ». Quant aux patinoires, si « le lac d'Enghien est le lieu le plus admirablement disposé que puisse souhaiter le patineur, la mode parisienne persiste à lui préférer le bois de Boulogne, où la glace est large et que l'administration entoure de ses soins » (*GDU*). Dans « En patinant » (*Fêtes galantes, LP*, p. 83), Verlaine jouait sur le double sens de *patiner*, qui a pu aussi signifier « badiner – d'une façon indécente » (*DEM*).

2. Bien que Grevisse souligne que « *que* peut s'employer comme adverbe d'intensité avec un adverbe » (*Le Bon Usage*), un tour aussi elliptique que celui-ci – qui traduit parfaitement l'impétuosité du patineur – reste exceptionnel.

3. *Rarriver*, que le *TLF* donne comme populaire au sens de « revenir » (1915), est attesté depuis le milieu du XIX^e siècle : si Boiste donne *rarrivée*, « action d'arriver une deuxième fois » (*Dictionnaire universel*, 2^e éd., 1803 ; 15^e éd., 1866), Bescherelle enregistre *rarriver* (« arriver une seconde fois ») comme terme de marine en 1852.

4. Cf. pièce XIII, v. 3 et 5 : « J'y voyais se développer ton être fin / [...] ton profil fluet » (p. 247).

5. Les expressions consacrées sont *mince comme une aiguille* et *souple comme une anguille*. Cf. Banville, « Le Critique en mal d'enfant » (*Odes funambulesques*, 1859), mêmes rimes : « Il était fort comme un éléphant, / Vif et souple comme une anguille. / S'il étirait un peu ses membres avec soin / Il enjambait la mer, et savait au besoin / Passer par le trou d'une aiguille. »

6. Larousse définit entre autres l'*optique* comme « perspective, aspect des objets dans certaines conditions de distance et de lumière » (*GDU*).

Voir variantes, p. 529.

IX

Il patinait merveilleusement¹,
S'élançant, qu'impétueusement² !
3 R'arrivant³ si joliment vraiment.

Fin comme une grande jeune fille⁴,
Brillant, vif et fort, telle une aiguille,
6 La souple, l'élan d'une anguille⁵.

Des jeux d'optique⁶ prestigieux,
Un tourment délicieux des yeux,
9 Un éclair qui serait gracieux.

Parfois il restait comme invisible,
Vitesse en route vers une cible
12 Si lointaine, elle-même invisible...

Invisible de même aujourd'hui.
Que sera-t-il advenu de lui ?
15 Que sera-t-il advenu de lui ?

1. Intitulé alors « Sur la route », ce poème fut envoyé à Adrien Remacle, directeur de *La Revue contemporaine*, le 16 octobre 1885. Verlaine le présentait comme « une idée » destinée à renforcer un envoi précédent « un peu maigre » [« J'ai la fureur d'aimer... »] (CG, p. 913-914, mal attribuée).

2. Héros et héroïnes des *Histoires ou Contes du temps passé* (1697) de Charles Perrault : *La Belle au bois dormant*, *Cendrillon* ou *la petite pantoufle de verre*, *La Barbe bleue*, *Le Petit Poucet*. Verlaine avait déjà recouru à un tel procédé d'accumulation dans la sixième « Ariette oubliée » des *Romances sans paroles* (LP, p. 93-95).

3. D'un célèbre refrain de *L'Oiseau bleu*, conte de fées de Madame d'Aulnoy (1697) : « Oiseau bleu, couleur du temps, / Vole à moi promptement. »

4. La *taille* est une « opération consistant à couper une partie des rameaux ou des branches d'un végétal (arbuste, arbre fruitier ou d'ornement) afin d'améliorer sa végétation, sa fructification ou son aspect » ; la *coupe* indique l'« action de couper, de tailler [ici des végétaux] en vue d'un but précis et suivant certaines règles » (TLF).

5. Dans le français du Nord et en Belgique, on parle d'un vent ou d'un air « cru » pour indiquer qu'il est humide et froid (TLF). Verlaine semble avoir été le premier à utiliser le substantif *crudité* associé au vent.

X¹

La Belle au Bois dormait. Cendrillon sommeillait.
Madame Barbe-bleue ? elle attendait ses frères ;
Et le petit Poucet, loin de l'ogre si laid,
4 Se reposait sur l'herbe en chantant des prières².

L'Oiseau couleur-de-temps³ planait dans l'air léger
Qui caresse la feuille au sommet des bocages
Très nombreux, tout petits, et rêvant d'ombrager
8 Semaille, fenaison, et les autres ouvrages.

Les fleurs des champs, les fleurs innombrables des champs,
Plus belles qu'un jardin où l'Homme a mis ses tailles,
Ses coupes et son goût à lui⁴, – les fleurs des gens ! –
12 Flottaient comme un tissu très fin dans l'or des pailles,

Et, fleurant simple, ôtaient au vent sa crudité⁵,
Au vent fort mais alors atténué, de l'heure
Où l'après-midi va mourir. Et la bonté
16 Du paysage au cœur disait : Meurs ou demeure !

Les blés encore verts, les seigles déjà blonds
Accueillaient l'hirondelle en leur flot pacifique.
Un tas de voix d'oiseaux criait vers les sillons
20 Si doucement qu'il ne faut pas d'autre musique...

1. *Battre la retraite*, c'est faire entendre une sonnerie indiquant qu'il est l'heure de rentrer, dans le langage militaire.

2. *Peau d'Âne*, de Charles Perrault, a été publié dans *Recueil de pièces curieuses et nouvelles tant en prose qu'en vers* (1694) et *Riquet à la houppe* dans ses *Histoires ou Contes du temps passé* (1697).

3. Larousse donne, pour *esquinter*, « éreinter, fatiguer extrêmement : ce voyage m'a esquinté » (*GDU*, populaire) ; Littré ignore le terme. Cf. *Sagesse*, I, XII : « Ô paysan cassé sur tes sillons, / Pâle ouvrier qu'esquinte la machine ».

4. La *soupe* consistait en une « tranche de pain arrosée de bouillon chaud ou parfois de lait, de vin » (*TLF*) ; c'est pourquoi on la *coupe* ou on la *taille* (« couper du pain en tranches pour le bouillon ou la soupe ») et on la *trempe* (« verser le liquide sur les tranches de pain »). Cf. « L'Auberge » (*Jadis et naguère*) : « La salle au noir plafond de poutres, aux images / Violentes, *Maleck Adel* et les *Rois Mages*, / Vous accueille d'un bon parfum de soupe aux choux » (*LP*, p. 91).

Voir variantes, p. 529.

Peau-d'Âne rentre. On bat la retraite¹ – écoutez ! –
 Dans les états voisins de Riquet-à-la-Houppe²,
 Et nous joignons l'auberge, enchantés, esquintés³,
 24 Le bon coin où se coupe et se trempe la soupe⁴ !

1. Létinois faisait son service militaire dans un régiment d'artillerie, au camp de Châlons, où Verlaine le rejoignait « toutes les semaines » (Delahaye, *Verlaine*, p. 297). Le poète possédait une photographie de Lucien en soldat, à laquelle « il tenait beaucoup » (lettre à Charles Morice, 19 janvier 1889, *LICM*, p. 119), et qui n'a pas été retrouvée. Voir aussi pièce vi, v. 1, p. 229.

2. Le *treillis* est une « toile gommée et luisante » ou une « grosse toile dont on fait des sacs, et dont s'habillent des paysans, des manœuvres, etc. » (Littré). L'acception « tenue militaire de corvée ou de combat » qui semble s'accorder au contexte n'est attestée qu'au début du xx^e siècle selon *DHLF* et *TLF* (1909).

3. Le personnage de Pierrot, très présent dans la littérature de la fin du xix^e siècle, est familier à Verlaine depuis les *Fêtes galantes* (« Pantomime », « Colombine ») et jusqu'à *Parallèlement* (« Pierrot gamin », ici p. 415). C'est son *treillis* qui donne à la fine silhouette de Lucien une dégaine de Pierrot.

4. Dans le chapitre du *Voyage en France par un Français* consacré à « son fils » en service militaire, Verlaine écrivait : « Mais la parole, à la caserne, parlons-en ! Toute la hideur criminelle du blasphème s'y marie à l'obscénité la plus ignominieuse. Une oreille chrétienne ou simplement honnête saigne à chaque mot entendu. [...] Jamais ne condescends à dire même une trivialité, ni à rire d'aucune. Quant à jurer, ce serait te blesser que de te faire à cet égard la moindre recommandation » (*OprC*, p. 1020, 1021). Cf. Rimbaud, « Les Douaniers » : « Ceux qui disent : Cré Nom, ceux qui disent macache, / Soldats, marins, débris d'Empire, retraités / Sont nuls, très nuls, devant les Soldats des Traités » (*Œuvres complètes*, p. 159).

5. « [...] Si, dans le cours restreint de ta carrière militaire, se présentait l'alternative de combattre pour ce gouvernement détestable contre l'étranger, combats contre l'étranger, et meurs, Dieu le veut, pour la France, en priant pour son Roi... et pour la conversion des pécheurs ; – mais si une généreuse insurrection qu'il faut espérer et presque attendre de l'Esprit Saint du Dieu des armées venait à se produire contre l'immondice actuelle, combats pour la France, et meurs ou triomphe avec le Roi, ton salut en Dieu » (« À mon fils », *Voyage en France par un Français*, *OprC*, p. 1023).

6. Fondé sur l'expression courante *Les desseins/voies de Dieu sont impénétrables*. Cf. Psaumes, 139, 17 : « Que tes pensées, ô Dieu, me semblent impénétrables ! Que le nombre en est grand ! »

Voir variantes, p. 531.

XI

Je te vois encore à cheval
Tandis que chantaient les trompettes,
Et ton petit air martial
4 Chantait aussi quand les trompettes¹ ;

Je te vois toujours en treillis²
Comme un long Pierrot³ de corvée
Très élégant sous le treillis,
8 D'une allure toute trouvée ;

Je te vois autour des canons,
Frêles doigts dompteurs de colosses,
Grêle voix pleine de crés noms⁴,
12 Bras chétifs vainqueurs de colosses ;

Et je te rêvais une mort
Militaire, sûre et splendide⁵,
Mais Dieu vint qui te fit la mort
16 Confuse de la typhoïde...

Seigneur, j'adore vos desseins,
Mais comme ils sont impénétrables⁶ !
Je les adore, vos desseins,
20 Mais comme ils sont impénétrables !

1. « Quant à la prière *Air à faire* [le titre initial de cette pièce] “le petit coin, le petit nid” publiée il y a quelque temps dans *Lutèce*, et qui exprime mon état d’âme durant les deux ans que j’ai passés chez ses parents [ceux de Lucien] à la campagne (non pas ici [Coulommès], son lieu natal, mais dans un village proche [Juniville]), je pense qu’elle doit être publiée à part, vu son vague. Aussi ai-je suivi votre conseil et rétabli *cœur fait exprès* [vers 15] en place de *cœur filial* et *le cœur qu’il faut* au lieu de *ce cœur de fils* [version de *Lutèce*, voir variantes, p. 532]. Vous voyez que je pratique ce que je vous disais hier sur la nécessité en certains cas de peindre *net*, fût-ce un peu avec son propre sang dilué dans ses propres larmes, quitte à être faux exprès et comédien en d’autres » (lettre à Charles Morice, 17 novembre 1883, *CG*, p. 825). Verlaine commente cette pièce dans sa propre notice des *Hommes d’aujourd’hui* (1885) : « De bonne foi, est-ce un loup-garou sans relâche ni rémission, un vampire perpétuel ou quelque gobelin bien implacable, celui qui rimait, il y a peu d’années, ce qui va suivre, expression de ravissement presque adamique à propos d’un bonheur modeste qu’il s’était édifié et que la mort [de Lucien Létinois] est venue démolir de fond en comble ? » (*OprC*, p. 767-768).

2. Le « petit nid » est la ferme que la mère de Verlaine acheta à Juniville (Ardennes) en 1880 et dans laquelle le poète vint habiter avec Lucien. Verlaine revient sur ce séjour à la campagne dans la pièce xv : « Quelques champs autour d’une maison sans faste / Que connaît le pauvre, et sur un bonheur chaste / La grâce de Dieu complaisamment penchée ! / Fallait te laisser pauvre et gai dans ton nid, / Ne pas te mêler à mes jeux orageux. » Image fréquente chez Verlaine, le *nid* est autant le refuge où « l’âme se blottit » (*Bonheur*, XVII, *OpC*, p. 682) que celui des « époux apaisés » (« À la même III », *Dédicaces*, *OpC*, p. 624).

3. Voir n. 1, p. 230.

4. Dans *Sagesse*, Verlaine avait écrit, au moment de son incarcération : « Un grand sommeil noir / Tombe sur ma vie : / Dormez, tout espoir, / Dormez, toute envie ! » (*LP*, p. 201).

5. Voir « Prière du matin », v. 93 et n. 4, p. 92.

6. « La grande joie messianique, celle du fils de Dieu » (*La Bible de Jérusalem*, Cerf, 1974, p. 1555) : « Je vous dis cela pour que ma joie soit en vous et que votre joie soit complète » (Jean, 15, 11).

Voir variantes, p. 532.

XII¹

- Le petit coin, le petit nid
 Que j’ai trouvés²,
 Les grands espoirs que j’ai couvés,
 Dieu les bénit.
 Les heures des fautes passées³
 Sont effacées
- 7 Au pur cadran de mes pensées.
- L’innocence m’entoure et toi
 Simplicité.
 Mon cœur par Jésus visité
 Manque de quoi ?
 Ma pauvreté, ma solitude,
 Pain dur, lit rude,
- 14 Quel soin jaloux ! l’exquise étude !
- L’âme aimante au cœur fait exprès,
 Ce dévouement,
 Viennent donner un dénouement
 Calme et si frais
 À la détresse de ma vie
 Inassouvie
- 21 D’avoir satisfait toute envie⁴ !
- Seigneur, ô merci. N’est-ce pas
 La bonne mort⁵ ?
 Aimez mon patient effort
 Et nos combats.
 Les miens et moi, le ciel nous voie
 Par l’humble voie
- 28 Entrer, Seigneur, dans Votre joie⁶.

1. Pièce jointe à une lettre à Léon Vanier du 9 août 1887 (*OC*, t. 1, p. 1251).

2. L'exploitation de la ferme de Juniville, confiée aux parents de Lucien, ne donna pas les résultats espérés : Verlaine, peu au fait des questions agricoles et absorbé par la publication de *Sagesse*, n'était pas en mesure de s'en occuper. Après le départ de Lucien pour le service militaire (automne 1880), l'entreprise périclita suite aux dépenses de Verlaine et à la mauvaise gestion des Létinois, et le poète fut contraint de revendre le bien à la moitié de sa valeur en mars 1882. Voir « À Ernest Raynaud » (*Dédicaces*), ici p. 453-454.

3. Verlaine devait exprimer sa nostalgie de la vie agreste dans « Cheval de retour » (*Lutèce*, 11-18 mai 1883, repris dans *Les Mémoires d'un veuf*, 1886) : « Mon idée a toujours été d'habiter dans la vraie campagne, dans un village "en plein champ", une maison d'exploitation, une ferme dont je fusse le propriétaire et l'un des travailleurs, l'un des plus humbles, vu ma faiblesse et ma paresse. Eh bien, j'ai réalisé cet *hoc erat*, j'ai connu, pratiqué, apprécié les menues besognes des champs, un jardinage léger, la bonne curiosité, les saines médisances villageoises [...]. Cela assez longtemps pour m'en toujours souvenir et le regretter longtemps » (*OprC*, p. 67).

4. Voir pièce IX, v. 1-4, p. 237 : « Il patinait merveilleusement, / [...] / Fin comme une grande jeune fille. »

5. *Dia* est le « cri des charretiers pour faire aller leurs chevaux à gauche », tandis que *hue* « s'emploie pour stimuler, faire avancer un cheval de trait, le faire tourner à droite » (*TLF*).

6. Passer la *herse* et le *rouleau* pour diviser la superficie du sol, briser les mottes et tasser la terre.

7. La *batteuse* est la machine qui sert à battre le grain. « *Lier*, c'est, en agriculture, lier les gerbes ou botteler le foin. *Si le beau temps dure, on liera demain* » (Littré).

8. Familièrement, au sens restrictif de « pour ainsi dire ».

9. Voir note 2.

XIII¹

Notre essai de culture eut une triste fin²,
 Mais il fit mon délice un long temps et ma joie³ :
 J'y voyais se développer ton être fin⁴
 4 Dans ce bon travail qui bénit ceux qu'il emploie ;

J'y voyais ton profil fluet sur l'horizon
 Marcher comme à pas vifs derrière la charrue,
 Gourmandant les chevaux ainsi que de raison,
 8 Sans colère, et criant diah et criant hue⁵ ;

Je te voyais herser rouler⁶, faucher parfois,
 Consultant les anciens, inquiet d'un nuage,
 L'hiver à la batteuse ou liant dans nos bois⁷.
 12 Je t'aidais, vite hors d'haleine et tout en nage.

Le dimanche, en l'éveil des cloches, tu suivais
 Le chemin de jardins pour aller à la Messe ;
 Après midi, l'auberge une heure où tu buvais
 16 Pour dire⁸, et puis la danse aux soirs de grand'liesse...

Hélas ! tout ce bonheur que je croyais permis,
 Vertu, courage à deux, non mépris de la foule
 Mais pitié d'elle avec très peu de bons amis,
 20 Croula dans des choses d'argent comme un mur croule⁹.

1. Le *dol* est une « manœuvre frauduleuse cherchant à porter préjudice aux intérêts de quelqu'un en l'incitant à accepter des conditions désavantageuses » (*TLF*). Verlaine commente ce terme dans sa lettre à Léon Vanier du 9 août 1887 : « Vous y remarquerez le mot *dol*. C'est le 1^{er} coup de tocsin de la guerre engagée entre Mme Delporte [Mathilde] et moi. [...] *dol sans pair*, c'est d'une belle sonorité presque hérédienne, hein ? (et *dol* est le mot propre pour ces sortes de saletés) » (*OC*, t. 1, p. 1251). Les « saletés » ont trait aux séquelles financières du divorce de Verlaine en faveur de son ex-femme, en particulier après la mort de Mme Verlaine mère (voir *Parallèlement*, « Guitare », ici p. 399).

2. La « gloire » de Verlaine commence à s'affirmer à partir de 1884, notamment après la publication d'*À rebours*, le roman de J.-K. Huysmans.

3. Diminutif familier de *frère*, attesté depuis le xvi^e siècle.

Voir variantes, p. 533.

Après, tu meurs ! – Un dol sans pair¹ livre à la Faim
Ma fierté, ma vigueur, et la gloire apparue²...

Ah ! frerot³ ! est-ce enfin là-haut ton spectre fin

24 Qui m'appelle à grands bras derrière la charrue ?

1. Sur le ms. du recueil Doucet, ce poème était d'abord intitulé « À propos d'un mort II (Explication.) » Comme il le fera dans *Parallèlement* (« Explication », « Autre explication », ici p. 373 et 375), Verlaine ressent le besoin à la fois de se dévoiler et de justifier sa conduite. Le « malheureux poète » répond à une posture qui, depuis *Stello* de Vigny (1832), fait du poète un être lié à la mauvaise fortune.

2. Verlaine fut professeur de littérature, histoire, géographie et anglais, « toutes choses amusantes et distrayantes » (lettre à Lepelletier, 14 novembre 1887, *CG*, p. 594) à l'Institution Notre-Dame de Rethel pendant les années scolaires 1877-1878 et 1878-1879. Lucien Létinois, natif de Coulommès, y était en pension.

3. Après son séjour en prison et la séparation « de corps et de biens » d'avec Mathilde à qui avait été confiée la garde de l'enfant (24 avril 1874), et malgré de nombreuses tentatives, Verlaine ne put revoir son fils qu'à quelques reprises entre 1876 et 1878, le plus souvent pendant les vacances d'été. Il fit des démarches auprès de l'avocat de Mathilde en juillet et en août 1887, mais qui restèrent sans suite (lettre à Émile Le Brun, 15 juillet 1887, et à M^e Guyot-Sionnest, 8 août 1887, *CPV*, t. 3, p. 199, 136). En 1894, père et fils échangèrent quelques lettres, sans arriver à se rencontrer (lettre de Mathilde à M., 10 janvier 1896, *La Plume*, 1^{er} février 1896, p. 122).

4. Ces vers (et les suivants) où Verlaine défend sa fuite et son aventure avec Rimbaud au nom de « la recherche de l'amour » et contre les « platitudes » de la vie conjugale, anticipent « *Læti et errabundi* » (*Parallèlement*, ici p. 423).

5. L'accusation est déjà formulée dans le dossier judiciaire de l'affaire de Bruxelles et dans le jugement du tribunal de la Seine du 24 avril 1874, où, sur la foi de sa correspondance, il est « établi que Verlaine avait des relations infâmes avec un jeune homme ». Les allusions à l'homosexualité et au passé tumultueux de Verlaine apparaissent vers le milieu des années 1880, comme en témoigne la notice que Félix Fénéon consacre au poète dans *Le Petit Bottin des lettres et des arts* (1886) : « Dès ses débuts, la fatalité de son nom l'entraîna vers les Rimbauds ; de là des mésaventures conjugales et judiciaires auxquelles nous initient sa prose et ses poèmes » (*Verlaine*, Mémoire de la critique, p. 125).

6. Surnom donné à Mathilde, l'ex-femme de Verlaine, associée au personnage de Joseph Prudhomme créé par Henry Monnier et prototype du bourgeois satisfait de lui-même (voir « Monsieur Prudhomme », *Poèmes saturniens*, *LP*, p. 66).

XIV

Puisque encore déjà la sottise tempête,
Explique alors la chose, ô malheureux poète¹ !

- Je connus cet enfant, mon amère douceur,
4 Dans un pieux collège où j'étais professeur².
Ses dix-sept ans mutins et maigres, sa réelle
Intelligence, et la pureté vraiment belle
Que disaient et ses yeux et son geste et sa voix,
8 Captivèrent mon cœur et dictèrent mon choix
De lui pour fils, puisque, mon vrai fils, mes entrailles,
On me le cache en manière de représailles³
Pour je ne sais quels torts charnels et surtout pour
12 Un fier départ à la recherche de l'amour
Loin d'une vie aux platitudes résignée⁴ !
Oui, surtout et plutôt pour ma fuite indignée
En compagnie illustre et fraternelle vers
16 Tous les points du physique et moral univers,
– Il paraît que des gens dirent jusqu'à Sodome⁵, –
Où mourussent les cris de Madame Prudhomme⁶ !

Je lui fis part de mon dessein. Il accepta.

- 20 Il avait des parents qu'il aimait, qu'il quitta
D'esprit pour être mien⁷, tout en restant son maître
Et maître de son cœur, de son âme peut-être,

7. En juillet 1879, à la fin des classes, Verlaine décide de partir en Angleterre avec Lucien, sans que celui-ci ait revu ses parents à Coulommès.

1. Pièce jointe à une lettre à Léon Vanier de fin janvier 1888, présentée comme « la VRAIE DERNIÈRE » d'*Amour* : « Elle humanise et explique (avec la pièce *Puisque encore...* qu'elle suit immédiatement) cette série douloureuse et j'ose croire touchante, unique en tous cas dans notre littérature. Et mon pauvre gosse, au moins comprendra !!! » (*OC*, t. 1, p. 1300).

2. Voir pièce xiv, vers 9-10, et n. 3, p. 250.

3. Comme l'écrit Hugo dans « Depuis six mille ans... » (*Les Chansons des rues et des bois*, 1865, II, III, 1) : « Les conseils du ciel immense, / Du lys pur, du nid doré, / N'ôtent aucune démence / Du cœur de l'homme effaré. »

4. Cf. pièce XXI, vers 2-4, p. 271 : « tes reliques [...] / Sous de pâles fleurs sans odeur / Et des arbres nains sans mystère ».

5. En théologie, le *démérite* est l'« attitude de l'homme qui, du fait de l'existence du libre arbitre, est de nature à lui faire encourir un châtement divin » (*TLF*).

6. Le « chemin étroit que suit un vrai chrétien » (Balzac, *Annette et le criminel*, 1824), et celui que Verlaine, dans *Sagesse*, s'était proposé de suivre : « Va ton chemin sans plus t'inquiéter ! / La route est droite et tu n'as qu'à monter, / Portant d'ailleurs le seul trésor qui vaille, / Et l'arme unique au cas d'une bataille : / La pauvreté d'esprit et Dieu pour toi » (I, XXI, *LP*, p. 135). Dans la pièce XXIV, il implorera « [s]es morts » d'aplanir ce chemin (ici p. 283).

7. Voir pièce XIII, p. 247.

8. Voir pièce XII, vers 1, et n. 2, p. 244.

9. Le mariage de Verlaine et Mathilde fut célébré le 11 août 1870 à la mairie du 18^e arrondissement et consacré en l'église Notre-Dame de Clignancourt ; de cette union naquit Georges, le 30 octobre 1871. Verlaine perçoit sa fuite (volontaire) comme un exil dès les *Romances sans paroles* (1874) : « Et mon cœur, mon cœur trop sensible / Dit à mon âme : Est-il possible, / Est-il possible, – le fût-il, – / Ce fier exil, ce triste exil ? » (*Ariettes oubliées*, VII, *LP*, p. 97). Le motif revient encore dans la dernière pièce d'*Amour*, « À Georges Verlaine » : « Ce livre ira vers toi comme celui d'Ovide / S'en alla vers la Ville. / Il fut chassé de Rome ; un coup bien plus perfide / Loin de mon fils m'exile » (ici p. 287).

XV¹

Cette adoption de toi pour mon enfant
Puisque l'on m'avait volé mon fils réel²,
Elle n'était pas dans les conseils du ciel³,
4 Je me le suis dit, en pleurant, bien souvent ;

Je me le suis dit toujours devant ta tombe
Noire de fusains, blanche de marguerites⁴,
Elle fut sans doute un de ces démérites⁵
8 Cause de ces maux où voici que je tombe.

Ce fut, je le crains, un faux raisonnement.
À bien réfléchir je n'avais pas le droit,
Pour me consoler dans mon chemin étroit⁶,
12 De te choisir, même ô si naïvement,

Même ô pour ce plan d'humble vertu cachée :
Quelques champs autour d'une maison sans faste⁷
Que connaît le pauvre, et sur un bonheur chaste
16 La grâce de Dieu complaisamment penchée !

Fallait te laisser pauvre et gai dans ton nid⁸,
Ne pas te mêler à mes jeux orageux,
Et souffrir l'exil en proscrit courageux,
20 L'exil loin du fils né d'un amour béni⁹.

Il me reviendrait, le fils des justes noces,
À l'époque d'être au moment d'être un homme,
Quand il comprendrait, quand il sentirait comme
24 Son père endura de sottises féroces !

1. Cf. Genèse, 2, 15-17 : « Yahvé prit l'homme et l'établit dans le jardin d'Éden pour le cultiver et le garder. Et Yahvé fit à l'homme ce commandement : Tu peux manger de tous les arbres du jardin. Mais de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, tu ne mangeras pas, car, le jour où tu en mangeras, tu deviendras passible de mort. »

2. Après qu'il eut goûté du fruit défendu, l'homme fut banni du jardin d'Éden et Dieu le renvoya « pour cultiver le sol d'où il avait été tiré » (Genèse, 3, 23).

Voir variantes, p. 535.

Cette adoption fut le fruit défendu¹ ;
 J'aurais dû passer dans l'odeur et le frais
 De l'arbre et du fruit sans m'arrêter auprès.
 28 Le ciel m'a puni²... J'aurais dû, j'aurais dû !

1. Ce portrait de Létinois avait été exécuté par Germain Nouveau alors qu'il était en villégiature chez Verlaine à Juniville, en septembre 1880. Delahaye décrit ainsi les conditions dans lesquelles fut fait ce pastel « moderne » : « Nouveau était à cette époque singulièrement exigeant sur les droits de l'artiste : le modèle appartenait au peintre, celui-ci en faisait tout bonnement ce qui lui convenait, ne cherchant que la joie des yeux et non cette vulgarité que les bourgeois appellent ressemblance. De sorte que, raffolant alors de Tiziano Vecelli, aussi de quelques Espagnols, admirateur de Fragonard, épris en même temps d'art impressionniste, il avait imposé à Lucien Létinois, jeune homme aussi châtain que lui-même, une chevelure blond vénitien, avec le nez de François I^{er} – par la seule raison que cette forme de nez plaisait à lui, Nouveau, – et puis un teint non bruni comme il arrive aux grands garçons vivant à la campagne, mais pareil à cette nacre rose des petites princesses odues, coiffées d'or et de feu, que peignit Vélasquez. Pour l'ensemble un très réduit minimum de modelé, le relief étant chose brutale et nos yeux voulant être frappés moins des formes que des couleurs. La seule concession faite concernait l'expression qui était en vérité "parlante" » (préface à Germain Nouveau, *Valentines et autres vers*, Messein, 1921, p. 23-24). On trouvera une photographie de Lucien Létinois dans l'*Album Verlaine*, p. 168.

2. « Attitude souriante », mot forgé par Verlaine (*TLF*).

3. Voir « Adieu », n. 5, p. 152 : « Moi qui dois mourir d'une mort douce et chaste / Dont le cygne et l'aigle encor seront jaloux ». Le combat entre le cygne et l'aigle a son origine dans la mythologie : Zeus qui, sous l'apparence d'un cygne, est poursuivi par Aphrodite métamorphosée en aigle, vient se réfugier dans les bras de Léda, qu'il séduit. Dans *De l'Allemagne*, Madame de Staël commente ainsi le poème de A. W. Schlegel « Mélodies de la vie » : « le cygne y est mis en opposition avec l'aigle, l'un comme l'emblème de l'existence contemplative, l'autre comme l'image de l'existence active » (II, 13).

4. Latinismes : *dive* (*diva*) pour « divine » et *insigne* (*insignis*) dans le sens de « remarquable ». Cf. pièce XXII, v. 18, p. 275 : « la dive corde de soie », et « There », v. 28-29, p. 119 : « Fuite insigne / De l'heure ».

XVI

Ce portrait qui n'est pas ressemblant¹,
 Qui fait roux tes cheveux noirs plutôt,
 Qui fait rose ton teint brun plutôt,
 4 Ce pastel, comme il est ressemblant !

Car il peint la beauté de ton âme,
 La beauté de ton âme un peu sombre
 Mais si claire au fond que, sur mon âme,
 8 Il a raison de n'avoir pas d'ombre.

Tu n'étais pas beau dans le sens vil
 Qu'il paraît qu'il faut pour plaire aux dames,
 Et pourtant, de face et de profil,
 12 Tu plaisais aux hommes comme aux femmes.

Ton nez certes n'était pas si droit,
 Mais plus court qu'il n'est dans le pastel,
 Mais plus vivant que dans le pastel,
 16 Mais aussi long et droit que de droit.

Ta lèvre et son ombre de moustache
 Fut rouge moins qu'en cette peinture
 Où tu n'as pas du tout de moustache,
 20 Mais c'est ta souriance² si pure.

Ton port de cou n'était pas si dur,
 Mais flexible, et d'un aigle et d'un cygne³ ;
 Car ta fierté parfois primait sur
 24 Ta douceur *dive* et ta grâce *insigne*⁴.

1. L'alliance de substantifs est un trait stylistique propre à la deuxième moitié du XIX^e siècle, et en particulier à Victor Hugo. Le modèle en est « Le pâtre promontoire au chapeau de nuées » de « Pasteurs et troupeaux » (*Les Contemplations*, 1856). On rencontre, chez Verlaine, « L'Ignorant-chiffre et le Suffrage-nombre » (*Sagesse*, I, XII, *LP*, p. 107) et des « chevaux spectres » (« Les Vaincus, IV », *Jadis et naguère*, *LP*, p. 171).

2. Latinisme prisé par Verlaine, dans le sens étymologique de « nourrissant, nourricier » (*alma mater*).

Voir variantes, p. 535.

Mais tes yeux, ah, tes yeux, c'est bien eux,
 Leur regard triste et gai c'est bien lui,
 Leur éclat apaisé c'est bien lui,
 28 Ces sourcils orageux, que c'est eux !

Ah ! portrait qu'en tous les lieux j'emporte
 Où m'emporte une fausse espérance,
 Ah, pastel spectre¹, te voir m'emporte
 32 Où ? parmi tout, jouissance et transe !

Ô l' élu de Dieu, priez pour moi,
 Toi qui sur terre étais mon bon ange ;
 Car votre image, plein d'alme² émoi,
 36 Je la vénère d'un culte étrange.

1. En dehors de son acception chrétienne, *âme* « s'emploie comme terme d'affection, de tendresse. *Mon âme, ma chère âme* » (GDU). Cf. pièce VII, v. 31-32, p. 233 : « Ô parfois encore soyons / Ainsi tristes, âme chérie ! ». C'est de cette manière que Verlaine se serait adressé à Rimbaud, avant de le connaître, dans la lettre où il l'invitait à Paris en septembre 1871 : « Venez, chère grande âme, on vous appelle, on vous attend ! » (Delahaye, *Rimbaud, l'artiste et l'être moral*, 1923, p. 40).

2. Après la vente de la ferme de Juniville, Verlaine habita à l'hôtel du Commerce, rue du Parchamp, à Boulogne-sur-Seine, d'août à novembre 1882. La famille Létinois s'était d'abord installée rue de la Chapelle (18^e arr.) avant de se transférer rue de Paris, à Ivry. À la gare d'Auteuil, Verlaine venait attendre Lucien qui arrivait par le chemin de fer de ceinture.

3. Les quais, auxquels on accédait par un escalier abrupt, se situaient en contrebas de la gare. Cf. « Auteuil » (*Les Mémoires d'un veuf*, 1886) : « Le chemin de fer. Un escalier vertigineux dont les marches commencent à se creuser au milieu sous tant de pieds. [...] Les voyageurs ont l'air d'être tirés d'en bas tant l'escalier est raide. Une course du haut et le long d'un clocher » (*OprC*, p. 76-77).

4. *L'échelle céleste*, vue en songe par Jacob (Genèse, 28, 12 : « Il eut un songe : voilà qu'une échelle était dressée sur la terre et que son sommet atteignait le ciel, et des anges de Dieu y montaient et descendaient » ; Jean, 1, 51 : « En vérité, en vérité, je vous le dis, vous verrez le ciel ouvert et les anges de Dieu monter et descendre au-dessus du Fils de l'homme »).

5. Voir aussi pièce XVI, v. 25-28, p. 261.

6. Image fréquente dans la poésie de Verlaine que celle de la « musique » des oiseaux dans les arbres : « C'est, vers les ramures grises, / Le chœur des petites voix » (*Ariettes oubliées*, I, *Romances sans paroles*, LP, p. 83).

7. Voir « Sur un reliquaire qu'on lui avait dérobé », v. 61 et n. 2, p. 132-133.

8. *Prendre, suivre le chemin des écoliers* (XVII^e s.), « prendre, suivre le parcours que l'on a délibérément voulu le plus long et le plus agréable » (TLF).

9. « Fumer machinalement ou négligemment » (TLF, cit. Richepin, *Miarka*, 1883).

10. Familièrement, « faire vite quelque chose » (Littré).

Voir variantes, p. 536.

XVII

- Âme¹, te souvient-il, au fond du paradis,
De la gare d'Auteuil et des trains de jadis
T'amenant chaque jour, venus de La Chapelle² ?
4 Jadis déjà ! Combien pourtant je me rappelle
Mes stations au bas du rapide escalier³
Dans l'attente de toi, sans pouvoir oublier
Ta grâce en descendant les marches, mince et leste
8 Comme un ange le long de l'échelle céleste⁴,
Ton sourire amical ensemble et filial,
Ton serrement de main cordial et loyal,
Ni tes yeux d'innocent, doux mais vifs, clairs et sombres⁵,
12 Qui m'alliaient droit au cœur et pénétraient mes ombres.
Après les premiers mots de bonjour et d'accueil,
Mon vieux bras dans le tien, nous quittions cet Auteuil
Et, sous les arbres pleins d'une gente musique⁶,
16 Notre entretien était souvent métaphysique.
Ô tes forts arguments, ta foi du charbonnier⁷ !
Non sans quelque tendance, ô si franche ! à nier,
Mais si vite quittée au premier pas du doute !
20 Et puis nous rentrions, plus que lents, par la route
Un peu des écoliers⁸, chez moi, chez nous plutôt,
Y déjeuner de rien, fumailler⁹ vite et tôt,
Et dépêcher¹⁰ longtemps une vague besogne.
24 Mon pauvre enfant, ta voix dans le bois de Boulogne !

1. Voir pièce v, v. 21-22, p. 227 et n. 5 : « Trois ans après il naissait dans la gloire / Éternelle, emplissant à jamais ma mémoire. »

Voir variantes, p. 538.

XVIII

Il m'arrivait souvent, seul avec ma pensée,
 – Pour le fils de son nom tel un père de chair, –
 D'aimer à te rêver dans un avenir cher
 4 La parfaite, la belle et sage fiancée.

Je cherchais, je trouvais, jamais content assez,
 Amoureux tout d'un coup et prompt à me reprendre,
 Tour à tour confiant et jaloux, froid et tendre,
 8 Me crispant en soupçons, plein de soins empressés,

Prenant ta cause enfin jusqu'à tenir ta place,
 Tant j'étais tien, que dis-je là ? tant j'étais toi,
 Un toi qui t'aimait mieux, savait mieux qui et quoi,
 12 Discernait ton bonheur de quel cœur perspicace !

Puis, comme ta petite femme s'incarnait,
 Toute prête, vertu, bon nom, grâce et le reste,
 Ô nos projets ! voici que le Père céleste,
 16 Mieux informé, rompit le mariage net,

Et ravit, pour la Seule épouse, pour la Gloire
 Éternelle¹, ton âme aux plus ultimes cieux,
 En attendant que ressuscite glorieux
 20 Ton corps, aimable et fin compagnon de victoire.

1. L'hospice ou hôpital de la Pitié (anciennement Notre-Dame de la Pitié), fondé au début du xvii^e siècle pour accueillir pauvres et mendiants, se trouvait dans l'actuelle rue Geoffroy-Saint-Hilaire (5^e arr.), en face du Muséum d'histoire naturelle et du Jardin des plantes, l'accès principal se faisant par la rue Lacépède. Il fut détruit en 1912 pour laisser la place, entre autres, à la Mosquée de Paris. La salle Serres devait son nom à Étienne Renaud Augustin Serres (1786-1868), célèbre anatomiste, membre de l'Institut de France, médecin-chef de l'hôpital de la Pitié.

2. Admis à l'hôpital le 3 avril 1883, Lucien y mourut quatre jours plus tard.

3. Delahaye donne des détails sordides sur le décès de Lucien à l'hôpital, qui contrastent avec le souvenir de Verlaine : « la mise en bière au galop, le corps dans la salle mortuaire au milieu d'une rangée de cercueils, l'humidité glissante du sol lavé, l'odeur du chlore, les hommes de service qui circulent, rapides, indifférents, brusques... » (*Verlaine*, p. 328).

4. En parements noirs.

5. Cf. Baudelaire, « Le Flambeau vivant » (*Les Fleurs du mal*) : « Charmants Yeux, vous brillez de la clarté mystique / Qu'ont les cierges brûlant en plein jour ».

6. La parole de Dieu et le sang du Christ. Cf. *Sagesse*, II, iv, 1 : « tout t'enseigne / À n'aimer, en ce monde amer où la chair règne, / Que ma Chair et mon Sang, ma parole et ma voix » (*LP*, p. 163).

7. On réserve en général un cercueil blanc aux enfants ou aux adolescents des deux sexes, moins souvent aux célibataires dont on veut souligner la pureté, voire la virginité. Voir pièce VIII, vers 1, et n. 1, p. 234.

8. « Chant monodique religieux, élaboré durant les premiers siècles de la chrétienté, composé à partir d'une récitation rythmée, plus ou moins ornée du texte latin, qui comprend aussi bien le chant grégorien de la messe et de l'office que les autres chants liturgiques de l'Occident » (*TLF*).

9. Verlaine a associé le cercueil au berceau dans *Sagesse*, III, v : « Je suis un berceau / Qu'une main balance / Au creux d'un caveau : / Silence, silence ! » (*LP*, p. 201).

Voir variantes, p. 538.

XIX

Tu mourus dans la salle Serre,
À l'hospice de la Pitié¹ :
On avait jugé nécessaire
4 De t'y mener mort à moitié².

J'ignorais cet acte funeste.
Quand j'y courus et que j'y fus,
Ce fut pour recueillir le reste
8 De ta vie en propos confus.

Et puis, et puis, je me rappelle
Comme d'hier, en vérité³ :
Nous obtenons qu'à la chapelle,
12 Un service en noir⁴ soit chanté :

Les cierges autour de la bière
Flambent comme des yeux levés⁵
Dans l'extase d'une prière
16 Vers des paradis retrouvés :

La croix du tabernacle et celle
De l'absoute luisent ainsi
Qu'un espoir infini que scelle
20 La Parole et le Sang aussi⁶ ;

La bière est blanche⁷ qu'illumine
La cire et berce le plain-chant⁸
De promesse et de paix divine,
24 Berceau plus frêle et plus touchant⁹.

1. Le ms. du recueil Doucet comporte cette note, au crayon : « à intercaler dans *Lucien Létinois*, vers la fin » (BJD).

2. La locution *c'est tout comme* est donnée comme familière par Littré qui lui attribue le sens de « c'est la même chose ».

3. Comparaison fréquente dans un contexte de maladie et de souffrance. On se rappellera l'agonie d'Emma Bovary : « elle se mit à geindre, faiblement d'abord. Un grand frisson lui secouait les épaules, et elle devenait plus pâle que le drap où s'enfonçaient ses doigts crispés » (Flaubert, *Madame Bovary*, 1857).

4. La locution courante est *regarder (dans) le vide* ; Verlaine emploie *à vide* dans le sens figuré de « sans contenir rien, sans rien porter, sans rien recevoir » (Littré).

5. L'emploi de *thème* dans le sens de « cours » à propos d'une maladie ne semble pas attesté ailleurs.

6. Cf. Vigny, « La fille de Jephté » (*Poèmes antiques*, 1822) : « – C'est vous, hélas ! c'est vous, ma fille bien-aimée ? / Dit le père en rouvrant sa paupière enflammée. / Faut-il que ce soit vous ! ô douleur des douleurs ! / Que vos embrassements feront couler de pleurs ! »

Voir variantes, p. 539.

XX¹

Si tu ne mourus pas entre mes bras,
Ce fut tout comme², et de ton agonie
J'en vis assez, ô détresse infinie !

4 Tu délirais, plus pâle que tes draps³ :

Tu me tenais, d'une voix trop lucide,
Des propos doux et fous, « que j'étais mort,
Que c'était triste », et tu serrais très fort

8 Ma main tremblante, et regardais à vide⁴ ;

Je me tournais, n'en pouvant plus de pleurs,
Mais ta fièvre voulait suivre son thème⁵,
Tu m'appelais par mon nom de baptême,

12 Puis ce fut tout, ô douleur des douleurs⁶ !

J'eusse en effet dû mourir à ta place,
Toi debout, là, présidant nos adieux !...
Je dis cela faute de dire mieux.

16 Et pardonnez, Dieu juste, à mon audace.

1. « Qui consume, détruit. *Feu dévorateur* » (TLF, cit. Sainte-Beuve : « Le temps, ce grand dévorateur, fait disparaître le souvenir de bien des faits »).

2. Voir pièce xv, vers 5-6, p. 255 : « ta tombe / Noire de fusains, blanche de marguerites ».

3. Le cimetière *parisien* d'Ivry, inauguré en 1861, et s'étendant sur une trentaine d'hectares au sud de la porte d'Italie.

4. La famille Létinois étant domiciliée à Ivry-sur-Seine, Lucien fut inhumé le 7 avril 1883 dans le cimetière *communal* d'Ivry, appelé cimetière d'Ivry-Commune pour le distinguer du cimetière de la Ville de Paris. Suivant Delahaye, Verlaine « achet[a] une concession de cinq ans, qu'il espér[ait] remplacer par une concession perpétuelle » (Verlaine, p. 329). En réalité, la concession, de dix ans, ne fut pas renouvelée (Robichez, p. 680).

5. De *lilium*, « lys » en latin : « qui rappelle le lys, symbole de pureté » (TLF). Voir pièces viii, v. 10 et n. 6, p. 228 ; xiv, v. 28 et n. 2, p. 252.

6. Larousse enregistre *vivre sous la tente*, « être établi provisoirement en un lieu » et *lever ses tentes*, « partir » (GDU, NLI). Par analogie avec ces expressions, Verlaine utilise *planter sa tente* dans le sens de « s'installer d'une manière durable » (TLF, cit. Sainte-Beuve, 1868 : « Il n'a tenu qu'à peu de choses qu'il ne fixât à Liège sa destinée et qu'il n'y plantât sa tente, au moins pour quelques années »).

7. Ce dialogue entre un vivant et un mort rappelle « Colloque sentimental » (*Fêtes galantes*, LP, p. 115).

8. Delahaye rapporte que Verlaine, « en sortant du cimetière [après l'enterrement], commanda au marbrier une croix de granit » (Verlaine, p. 329).

9. Voir « À Fernand Langlois », n. 5, p. 168.

XXI

L'affreux Ivry dévorateur¹
A tes reliques dans sa terre
Sous de pâles fleurs sans odeur
Et des arbres nains sans mystère².

Je laisse les charniers flétris
6 Oû gît la moitié de Paris³.

Car, mon fils béni, tu reposes
Sur le territoire d'Ivry-
Commune, où, du moins, mieux encloses,
Les tombes dorment à l'abri

Du flot des multitudes bêtes
12 Les dimanches, jeudis et fêtes⁴.

Le cimetière est trivial
Dans la campagne révoltante,
Mais je sais le coin lilial⁵
Où ton corps a planté sa tente⁶.

– Ami, je viens parler à toi.
18 – Commence par prier pour moi⁷.

Bien pieusement je me signe
Devant la croix de pierre⁸ et dis
En sanglotant à chaque ligne
Un très humble *De Profundis*⁹.

1. Le feu et la flamme par lesquels Dieu manifeste sa présence (Exode, 3, 2) et qu'il transmet à celui qui est pénétré d'amour pour lui. Cf. *Sagesse*, II, IV, 2 : « Vous dont l'amour toujours monte comme la flamme », et II, IV, 5 : « Mon amour est le feu qui dévore à jamais / Toute chair insensée, et l'évapore comme / Un parfum » (*LP*, p. 165, 169).

2. En l'absence de Verlaine, c'est Charles Morice qui est chargé de l'entretien de la tombe de Lucien : le 30 septembre 1883, Verlaine lui donne l'adresse du marbrier et lui promet de lui envoyer « prochainement de quoi payer couronnes et entretien de tombe » (*CG*, p. 809) ; le 16 septembre 1884, il lui demande d'aller à Ivry et d'acheter « une petite couronne en zinc » à porter « sur la pauvre tombe » (*ibid.*, p. 874-875).

3. Cf. *Ariettes oubliées*, V (*Romances sans paroles*) : « Le piano que baise une main frêle / Luit dans le soir rose et gris vaguement » (*LP*, p. 91), et « Impression fausse » (*Parallèlement*) : « Dame souris trotte, / Noire dans le gris du soir » (ici p. 353).

Voir variantes, p. 540.

- Alors ta belle âme est sauvée ?
24 – Mais par quel désir éprouvée !

Les fleurettes du jardinet
Sont bleuâtres et rose tendre
Et blanches, et l'on reconnaît
Des soins qu'il est juste d'attendre.

- Le désir, sans doute, de Dieu ?
30 – Oui, rien n'est plus dur que ce feu¹.

Les couronnes renouvelées
Semblent d'agate et de cristal² ;
Des feuilles d'arbres des allées
Tournent dans un grand vent brutal.

- Comme tu dois souffrir, pauvre âme !
36 – Rien n'est plus doux que cette flamme.

Voici le soir gris qui descend³ ;
Il faut quitter le cimetière,
Et je m'éloigne en t'adressant
Une invocation dernière :

- Âme vers Dieu, pensez à moi.
42 – Commence par prier pour toi.

1. Cette « Nouvelle-Forêt » est la *New Forest* (aujourd'hui parc national) qui entoure la petite ville portuaire de Lymington, dans le Hampshire. Verlaine fut professeur de français à la « Solent Collegiate School » de Lymington au premier trimestre de l'année scolaire 1879 (voir « Séjour en Angleterre », *OprC*, p. 440). Il quitta l'Angleterre fin décembre 1879 avec Lucien, qui avait occupé jusque-là un poste à Stickney (voir pièce VII et notes, p. 230).

2. Tout comme les images médiévales qu'il « entendait » dans le « nom Carlovingien » de Mathilde (*La Bonne Chanson*, VIII, LP, p. 133), c'est en vertu d'une poétique du nom que Verlaine associe cette forêt d'Angleterre aux stéréotypes de la féerie (« philtres et charmes ») et des combats (« mousquet ») ainsi qu'à Shakespeare et à Cromwell, le premier auteur de féeries (*Le Songe d'une nuit d'été*, *Comme il vous plaira*, *La Tempête*), le second resté dans les mémoires pour ses exploits militaires lors de la première révolution anglaise.

3. Selon V. Ph. Underwood (*Verlaine et l'Angleterre*, p. 338), Lymington aurait été « mise en état de guerre [et] les citoyens s'appauvrirent en entretenant une garnison pour défendre leur cité contre les royalistes » pendant la guerre civile qui opposa parlementaires et royalistes de 1642 à 1649. Aucune trace de ce passé « guerrier » auquel Verlaine fait peut-être allusion ne subsistait à Lymington en 1879.

4. Larousse définit le *pli* comme « accident de forme d'une surface qui est plus élevée sur un espace de peu d'étendue », et comme un « détour anguleux ou sinueux » (*pli* de terrain, des vagues, des champs, *GDU*). Le mot ne semble pas avoir été associé à l'aspect des arbres avant Verlaine.

5. Dans le « Tombeau » qu'il consacra au poète après sa mort, Mallarmé écrira : « Verlaine, il est caché parmi l'herbe, Verlaine. »

6. Les *cordes du cœur* sont un cliché dont abuse la poésie élégiaque (Lamartine, entre autres) ; de *soie* et *d'or*, elles sont l'instrument divin sur lequel le poète module sa chanson.

7. Voir pièce V, v. 1, et n. 1, p. 226.

8. Voir pièce XXI, v. 1, 8-9 et n. 4, p. 270.

Voir variantes, p. 541.

XXII

Ô Nouvelle-Forêt¹ ! nom de féerie et d'armes !
 Le mousquet a souvent rompu philtres et charmes
 Sous tes rameaux où le rossignol s'effarait.
 4 Ô Shakspeare ! ô Cromwell ! ô Nouvelle-Forêt² !
 Nom désormais joli seulement, plus tragique
 Ni magique, mais, par une aimable logique,
 Encadrant Lymington, vieux bourg, le plus joli
 8 Et le plus vieux des bourgs jadis guerriers³, d'un pli
 D'arbres⁴ sans nombre vains de leur grâce hautaine,
 Avec la mer qui rêve haut, pas très lointaine,
 Comme un puissant écho des choses d'autrefois.
 12 J'y vécus solitaire, ou presque, quelques mois,
 Solitaire et caché, – comme, tapi sous l'herbe⁵,
 Tout ce passé dormant aux pieds du bois superbe –
 Non sans, non plus, dans l'ombre et le silence fiers,
 16 Moi, le cri sourd de mes avant-derniers hiers,
 Passion, ironie, atroce grosse joie !
 Non sans, non plus, sur la dive corde de soie
 Et d'or du cœur⁶ désormais pur, cette chanson,
 20 La meilleure ! d'amour filial au frisson
 Béni certes. – Ô ses lettres dans la semaine
 Par la boîte vitrée, et que fou je promène,
 Fou de plaisir, à travers bois, les relisant
 24 Cent fois⁷. – Et cet Ivry-commune d'à-présent⁸ !

1. Le ms. du recueil Doucet porte, au crayon : « à ajouter à *Lucien Létinois*, un peu avant les dernières pièces » (BJD).

2. Cf. *Sagesse*, I, XVI : « Écoutez la chanson bien douce / Qui ne pleure que pour vous plaire. / Elle est discrète, elle est légère : / Un frisson d'eau sur de la mousse ! » (*LP*, p. 121).

3. Dans le langage musical, *triller* signifie « cadencer, orner de trilles (mouvement rapide de deux notes voisines) » (Littré). Cf. *Odes en son honneur*, VII : « Fifi [l'oiseau], tout à fait réveillé, / Le mignon compagnon ! [...], / Salua mon triomphe en des salves de trilles / Que tout son petit cœur semblait lancer aux cieux » (*OpC*, p. 769). *Motet* est peut-être une impropreté : anciennement, il s'agissait d'« une composition harmonique à deux, trois ou quatre parties » tandis qu'« aujourd'hui », écrit Littré, c'est un « morceau de musique sur les paroles religieuses latines destiné à être exécuté à l'église, sans faire partie du service divin ».

4. La *gloire du martyr* est celle des chrétiens morts pour le Christ.

5. Cf. *Sagesse*, III, II, vers 99-100 : « Un peu de courage / C'est le bon orage » (*LP*, p. 191). Verlaine pratique le vers de cinq syllabes depuis les *Poèmes saturniens* (« Marine », *LP*, p. 44), mesure qu'il réserve ici au dialogue intime, comme dans *Sagesse*, III, II (« Du fond du grabat... », *LP*, p. 185-195) et dans « Conseil falot » (*Jadis et naguère*, *LP*, p. 185-189).

Voir variantes, p. 542.

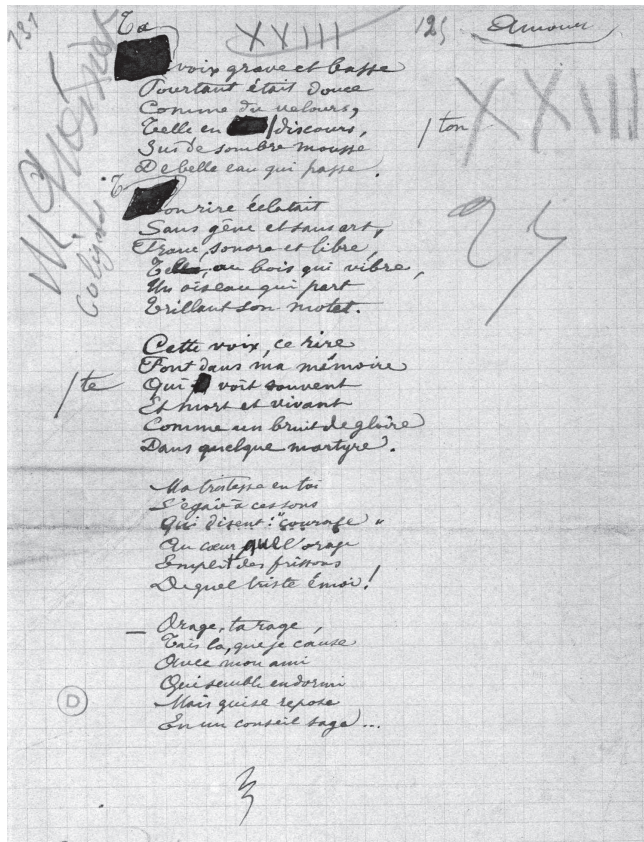
XXIII¹

Ta voix grave et basse
Pourtant était douce
Comme du velours,
Telle, en ton discours,
Sur de sombre mousse
6 De belle eau qui passe².

Ton rire éclatait
Sans gêne et sans art,
Franc, sonore et libre.
Tel, au bois qui vibre,
Un oiseau qui part
12 Trillant son motet³.

Cette voix, ce rire
Font dans ma mémoire
Qui te voit souvent
Et mort et vivant
Comme un bruit de gloire
18 Dans quelque martyr⁴.

Ma tristesse en toi
S'égaie à ces sons
Qui disent : « Courage ! »
Au cœur que l'orage⁵
Emplit des frissons
24 De quel triste émoi !



Lucien Létinois, XXIII. Manuscrit autographe
préparé pour l'impression. Paris, Bibliothèque Jacques-Doucet.

Orage, ta rage,
Tais-la, que je cause
Avec mon ami
Qui semble endormi,
Mais qui se repose
30 En un conseil sage...

1. Le ms. du recueil Doucet porte, au crayon : « p^r Lucien Létinois – dernière pièce » (BJD).

2. Cf. Matthieu, 16, 15-16 : « Mais pour vous, leur dit-il, qui suis-je ? Simon-Pierre répondit : “Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant.” »

3. Allusion à la présentation de Jésus au Temple (Luc, 2, 22-38).

4. L’assonance cœur / langueur est fréquente dans l’œuvre de Verlaine. Cf. « Chanson d’automne » (*Poèmes saturniens*, LP, p. 56) : « Les sanglots longs / Des violons / De l’automne / Blessent mon cœur / D’une langueur / Monotone » ; *Ariettes oubliées*, III (*Romances sans paroles*, LP, p. 87) : « Quelle est cette langueur / Qui pénètre mon cœur ? » ; *Sagesse*, I, xxiv (LP, p. 147) : « Et comme tous sont les fils d’Elle, / Sur le monde et sur sa langueur / Toute la Charité ruisselle / Des sept Blessures de son cœur » ; « Conseil falot » (*Jadis et naguère*, LP, p. 185) : « Brûle aux yeux des femmes, / Et garde ton cœur, / Mais crains la langueur / Des épithalames. »

5. Nicolas-Auguste Verlaine mourut le 30 décembre 1865, Élisabeth Stéphanie Dehée, mère du poète, le 21 janvier 1886.

6. Élisabeth Moncomble-Dujardin, cousine de Verlaine morte le 16 février 1867 et à qui il consacra un poème inclus dans la deuxième édition d’*Amour* (1892) : « Ma cousine Élisabeth, presque une sœur aînée... », ici en Appendice, p. 289.

7. Dans le chapitre du *Voyage en France par un Français* consacré à « son fils » en partance pour le service militaire, Verlaine écrivait : « tu as déjà deviné, ton cœur chrétien a compris que je ne puis te laisser partir /... *Ô la meilleure part / De moi-même...* » (*OprC*, p. 1019).

8. « Dans le langage mystique : *la terre est un lieu d’exil* » (Littré), en référence « à une conception qui fait de la condition humaine sur terre un exil » (*TLF*). Voir pièce xv, v. 19-20, p. 255 et n. 9 : « Fallait [...] souffrir l’exil en proscrit courageux, / L’exil loin du fils né d’un amour béni. »

9. Verlaine fait part de sa misère – réelle – à M^e Guyot-Sionnest, l’avocat de Mathilde, dans une lettre de juillet 1887 : « Je suis littéralement aussi misérable que le plus misérable des mendiants et je me vois exposé à mourir de faim ou à être arrêté comme vagabond [...]. Je suis presque sans vêtement, sans linge, sans rien pour me présenter, agir, chercher, et sans un toit, sans un morceau de pain pour le soir [...] » (*LIDC*, p. 156).

XXIV¹

Ô mes morts tristement nombreux
Qui me faites un dôme ombreux
De paix, de prière et d’exemple,
Comme autrefois le Dieu vivant²
Daigna vouloir qu’un humble enfant
6 Se sanctifiât dans le temple³.

Ô mes morts penchés sur mon cœur,
Pitoyables à sa langueur⁴,
Père, mère, âmes angéliques⁵,
Et toi qui fus mieux qu’une sœur⁶,
Et toi, jeune homme de douceur
12 Pour qui ces vers mélancoliques,

Et vous tous, la meilleure part
De mon âme⁷, dont le départ
Flétrit mon heure la meilleure,
Amis que votre heure faucha,
Ô mes morts, voyez que déjà
18 Il se fait temps qu’aussi je meure.

Car plus rien sur terre qu’exil⁸ !
Et pourquoi Dieu retire-t-il
Le pain lui-même de ma bouche⁹,
Sinon pour me rejoindre à vous
Dans son sein redoutable et doux,
24 Loin de ce monde âpre et farouche.

1. Voir pièce xv, v. 11 et n. 6, p. 254.

2. Le Dieu de l'Ancien Testament. Cf. Nahum, 1, 2 : « C'est un Dieu jaloux et vengeur que Yahvé ! Il se venge, Yahvé, il est riche en colère ! Il se venge, Yahvé, de ses adversaires, il garde rancune à ses ennemis. »

3. De la prière « Je vous salue, Marie... » : « Priez pour nous pauvres pécheurs, / Maintenant et à l'heure de notre mort. » Cf. *Sagesse*, III, iv : « Priez pour le pauvre Gaspard ! » (*LP*, p. 199) et *Bonheur*, XXV, à propos d'*Amour* : « Priez avec et pour le pauvre Lelian ! » (*OpC*, p. 693).

Voir variantes, p. 543.

Aplanissez-moi le chemin¹,
Venez me prendre par la main,
Soyez mes guides dans la gloire,
Ou bien plutôt, – Seigneur vengeur² ! –
Priez pour un pauvre pécheur³

30 Indigne encor du Purgatoire.

1. Joint à une lettre à Vanier du 28 juin 1887 (*OC*, t. 1, p. 1240). À l'époque, Batignolles désignait l'ensemble du 17^e arrondissement de Paris ; les Verlaine y ont habité de 1851 à 1870, successivement rue Nollet, rue Lemercier et rue Lécuse, à deux pas de la place de Clichy.

2. Dans une lettre s. d. envoyée conjointement à Anatole Baju et Maurice du Plessys [1887], Verlaine propose à ce dernier de faire « une excursion au cimetière de Batignolles où est [son] caveau de famille » (*OC*, t. 1, p. 1289). Le cimetière des Batignolles, construit *extra muros* en 1833, était sur le territoire de Clichy, entre la route de la Révolte et le rempart (enceinte de Paris). Il est aujourd'hui englobé dans le 17^e arrondissement et on y accède par l'actuelle rue Saint-Just ; la tombe des Verlaine, déplacée de son lieu d'origine aujourd'hui surplombé par le boulevard périphérique, est dans la 11^e division. Y reposent le poète, ses parents et son fils.

3. L'annonce du Jugement et de la Résurrection : « Les sept anges aux sept trompettes s'apprêtèrent à sonner. Et le premier sonna... » (Apocalypse, 8, 6-7).

4. « J'ai, dans ce [...] cimetière des Batignolles, mon tombeau de famille, où dorment déjà mon père et ma mère : j'y ai ma place... avec une place encore par-dessus. Pour qui ? sans doute – le plus tard possible – pour un fils que j'ai » (lettre à Lucien Descaves, 14 mars 1895, *OC*, t. 2, p. 1737).

Voir variantes, p. 543.

BATIGNOLLES¹

Un grand bloc de grès ; quatre noms : mon père
Et ma mère et moi, puis mon fils bien tard,
Dans l'étroite paix du plat cimetière
4 Blanc et noir et vert, au long du rempart².

Cinq tables de grès ; le tombeau nu, fruste,
En un carré long, haut d'un mètre et plus,
Qu'une chaîne entoure et décore juste,
8 Au bas du faubourg qui ne bruit plus.

C'est de là que la trompette de l'ange³
Fera se dresser nos corps ranimés
Pour la vie enfin qui jamais ne change,
12 Ô vous, père et mère et fils bien aimés⁴.

1. « Ci-inclus 8 vers qui termineront *Amour*. Cette fois rien n’y manquera, et cette récurrence du souvenir d’Ovide fera bien, je crois » (lettre à Léon Vanier, 13 mai 1887, *LIDC*, p. 283-284).

2. Voir « Pensée du soir », n. 3, p. 206. Dans une lettre à Lepelletier de septembre 1872, Verlaine, alors à Londres, s’exclamait, paraphrasant Baudelaire (« Horreur sympathique », *Les Fleurs du mal*) : « Je ne geindrai pas comme Ovide ! » (*CG*, p. 242). Il se réfère ici à l’incipit des *Tristes* du poète latin (I, 1) : « Va, petit livre, j’y consens, va sans moi dans cette ville où, hélas ! il ne m’est point permis d’aller, à moi qui suis ton père ; va, mais sans ornements, comme il convient au fils de l’exilé ; et malheureux, adopte les insignes du malheur » (éd. Nisard, 1838).

3. Voir la dédicace, p. 85 et la note 1, et la pièce XIV, n. 3, p. 250.

Voir variantes, p. 543.

À GEORGES VERLAINE¹

Ce livre ira vers toi comme celui d’Ovide

S’en alla vers la Ville².

Il fut chassé de Rome ; un coup bien plus perfide

4 Loin de mon fils m’exile³.

Te reverrai-je ? Et quel ? Mais quoi ! moi mort ou non,

Voici mon testament :

Crains Dieu, ne hais personne, et porte bien ton nom

8 Qui fut porté dûment.

1. Ce poème, le seul que Verlaine ait ajouté à la seconde édition de son recueil, porte le numéro IV dans la série *Lucien Léтиноis* où il figure entre « Ô la Femme !... » et « J'ai la fureur d'aimer... ». Éliisa Moncomble (1835-1867) était la fille d'Augustin Moncomble et de Catherine Dehée, sœur d'Éliisa-Stéphanie Dehée, la mère de Verlaine. Elle épousa Auguste Dujardin, sucrier à Lécuse (Nord), en 1858. Il n'y a pas de meilleur commentaire de ce poème que ces lignes de Verlaine dans ses *Confessions* (1895) : « Outre mes parents j'avais une cousine, de huit ans plus âgée que moi, orpheline du côté de ma mère, que celle-ci et mon père avaient recueillie et élevaient comme leur propre fille. J'ai toujours eu pour elle l'affection d'un jeune frère et elle m'aimait tendrement. Pauvre chère cousine Éliisa ! Elle fut la particulière douceur de mon enfance dont elle partagea et protégea longtemps les jeux ; parfois, dans les commencements, elle fut un peu, enfant elle-même, la complice innocente des malices ou plutôt encore l'inspiratrice des gentillesses puériles qui constituèrent ma vie morale de ces années-là. Elle taisait mes grosses fautes, exaltait mes petits mérites, me grondait si gentiment entre temps. Avec l'âge, ce furent de bons conseils, des exemples aussi de soumission, de déférence et de prévenance qu'elle me donnait et dont je profitais plus ou moins – et c'était une petite mère sous la grande, une autorité non plus douce, non plus chère, mais comme de plus près encore. Quand elle se maria, pour mourir hélas ! quelques années après, notre affection continua la même, et, que disais-je plus haut ? complice encore de mes malices d'alors, ce fut elle qui me fournit l'argent nécessaire à la publication de mon premier livre, ces *Poèmes saturniens* où éclate bien le moi fantasque et quelque peu farouche que j'étais... » (*OprC*, p. 445). Sur la mort d'Éliisa, *ibid.*, p. 497-500.

APPENDICE

1. Poème ajouté à la deuxième édition (1892)

Ma cousine Éliisa¹, presque une sœur aînée
 Mieux qu'une sœur, ô toi, voici donc ramenée
 La saison de malheur où tu me quittas pour
 Ce toujours, – ce jamais ! Le voici de retour
 5 Le jour affreux qui m'a sevré de l'aile douce
 Où m'abriter contre tel chagrin de Tom Pouce,
 Tel bobo. Certes oui, pauvre maman était
 Bien, trop ! bonne, et mon cœur à la voir palpitait,
 Tressautait, et riait, et pleurait de l'entendre.
 10 Mais toi, je t'aimais autrement, non pas plus tendre,
 Plus familial, voilà. Car la Mère est toujours
 Au fond redoutée un petit et respectée
 Absolument, tandis qu'à jamais regrettée,
 Tu m'apparais, chère ombre, ainsi qu'en ton vivant,
 15 Blonde et rose au profil pourtant grave et rêvant
 Avec de beaux yeux bleus où s'instruisait mon âme
 De tout petit garçon, et plus tard, où la flamme
 De ma forte amitié chaste d'adolescent
 Puis d'homme mettait un reflet incandescent.
 20 Et tu me fus d'abord guide puis camarade
 Puis ami, non amie (une nuance fade).

Et tu dors maintenant après m'avoir béni.
 Mais je sens bien qu'en moi quelque chose est fini.

2. Poèmes prévus pour la première édition

À ALBERT MÉRAT¹

Et vous voilà très doux à la bêtise humaine,
Lui pardonnant vraiment et même un peu touchés
De sa candeur extrême et des torts très légers
Dans le fond, qu'elle assume, et du train qu'elle mène.

Pauvres gens que les gens ! Mourir pour Célimène,
Épouser Angélique ou venir de nuit chez
Agnès et la briser, et tous les sots péchés,
Tel est l'Amour plus faible encore que la Haine !

L'Ambition, l'Orgueil, des tours dont vous tombez,
Le Vin, qui vous imbibe et vous tord imbibés,
L'Argent, le Jeu, le Crime, un tas de pauvres crimes !

C'est pourquoi mon très Cher Mérat, Mérat et moi,
Nous étant dépouillés de tout banal émoi,
Vivons dans un dandysme, épris des seules Rimes !

Juin 1882

1. Paru dans *Paris moderne* (25 juillet 1882), ce poème a été recueilli dans *Jadis et naguère* en 1884 (LP, p. 8). Un manuscrit dont la version a été reproduite par Georges Zayed (LIDC, p. 188) porte la mention *Amour* dans l'angle supérieur droit. Il est vraisemblable que Verlaine a voulu joindre « À Albert Mérat » à la série des sonnets consacrés aux « amis » dans *Amour*, et dont certains seront repris par la suite dans *Dédicaces* (1890).

BUSTE POUR MAIRIES¹

Marianne est très vieille et court sur ses cent ans
Et comme dans sa fleur ce fut une gaillarde,
Buvant, aimant, moulue aux nuits de corps de garde,
La voici radoteuse, au poil rare, et sans dents.

La bonne fille, après ce siècle d'accidents,
A déchu dans l'horreur d'une immonde vieille
Qui veut qu'on la reluque et non qu'on la regarde,
Lasse, hélas ! d'hommes, mais prête comme au bon temps.

Juvénal y perdrait son latin, Saint-Lazare
Son appareil sans pair et son personnel rare,
À guérir l'hystérique égorgeuse des Rois.

Elle a tout, rogne, teigne... et le reste, et la gale !
Qu'on la pendre pour voir un peu dinguer en croix

1. La Bibliothèque Jacques-Doucet possède un ms. de ce poème qui porte la mention « *Amour. Res publica* ». D'abord intitulé « Frontispice », il est précédé d'une épigraphe « pour intimité » : « (M)arianne, ma sœur, de quel amour blessée / Vous mourût's aux bords (dels) où vous fîtes laissée ! (Jean Racine : *Phèdre*) ». Dans une lettre à Delahaye du 9 mai 1881, Verlaine demande à son ami de recopier le sonnet « avec tous signes typographiques », mais de supprimer l'épigraphe, « uniquement destinée à [l]e faire rire une seconde » (CG, p. 704). Delahaye lui répond le 26 juin qu'il « n'approuve pas [s]on projet de joindre [ce] sonnet à *Amour* » parce qu'il lui « semble que ce n'est pas dans le ton » (*ibid.*, p. 712). « Buste pour mairies », publié dans *Lutèce* (3-10 janvier 1886) avec cinq autres poèmes sous le titre collectif *Sonnets malsonnants*, figure encore dans la table d'*Amour* du 8 janvier 1888 ; écarté au dernier moment, il a été recueilli en définitive dans *Invectives* (1896, posth.).

Sa vie horizontale et sa mort verticale !

THOMAS DIAFOIRUS¹

C'est le seul Paul parmi tant de Jules, d'Albert,
De Léon (ces païens ont des noms de baptême)
Et c'est le seul « *savant* » de tous ces forts-en-thème,
Sur ce banc d'avocats chimiste frais-ouvert.

Cuistre autrement. Et plus hideux. Encore vert,
Il vit d'obscénités qu'il arrange en système ;
Spécial, il encourt un distinct anathème
Et son nom, pour sa honte éternelle, est Paul Bert.

C'est le persécuteur tortueux et cynique.
Sa part prise au présent gâchis y communique
Un goût de poison lent et des airs d'échafauds.

« *Sat prata biberunt.* » Sonnet, rends à ses bêtes
L'équarisseur en *us* promis aux temps nouveaux,
Tueur de chiens qui va passer coupeur de têtes.

1. Pièce IV des *Sonnets malsonnants* (Lutèce, 3-10 janvier 1886), datée 1881, recueillie dans *Invectives* (1896). Un ms. de cette pièce, daté « mai 1881 », porte dans l'angle supérieur droit les mentions « *Amour / Res publica* » (BJD). Voir Notes sur l'établissement du texte, p. 45-46, 50.

NÉBULEUSES¹

Papa Grévy, l'affreux Ferry persécuteur,
Constans proverbial et Cazot légendaire
Même dans ce milieu de conte de Voltaire
Pour la sottise crasse et la plate laideur ;

Ces Chambres, bosse double au dos d'un dromadaire,
Idoines au régime, ineptie, impudeur ;
Ces maires, ces préfets, leur argot, leur odeur,
Et Farre, à lui seul tout l'opprobre militaire ;

Et la file des purs, des barbes, des aïeux,
Juillet, Février, Juin, et « ceux » du deux Décembre
Bonnes jambes, jamais lasses dans l'antichambre ;

Et les jeunes encor plus bêtes que les vieux,
Communards sans Hébert, Girondins sans Charlotte,
– Le tout, un vol de sous dans un bruit de parlotte !

1. Pièce V des *Sonnets malsonnants* (Lutèce, 3-10 janvier 1886), datée juin 1881, recueillie dans *Invectives* (1896). Dans une lettre du 26 juin 1881, Ernest Delahaye écrit à Verlaine qu'il « [a] admiré le sonnet "Nébuleuses", mais [qu'il] n'approuve pas [s]on projet de joindre ces sonnets à *Amour* » parce qu'il lui « semble que ce n'est pas dans le ton » (CG, p. 712). Voir Notes sur l'établissement du texte, p. 42, 45-46.

PUERO DEBETUR REVERENTIA¹

« Moi si j'avais vingt fils,
ils auraient vingt chevaux ! »
ÉMILE DESCHAMPS.

Moi, si j'avais vingt fils, ils auraient vingt chevaux
Et fuiraient au galop le Pédant et l'École
Infâmes pour lesquels cette Gueuse racole
En ce pays conquis tous les petits cerveaux.

La truande ! qui veut pour ses sales travaux,
Blasphème puis péché, séduire, comme on vole,
L'enfant, le mien, le vôtre, – ô la sinistre folle !
L'enfant, tout votre orgueil et tout ce que je vauX.

Et si j'avais cent fils, ils auraient cent chevaux
Pour vite désertter le Sergent et l'Armée
Que ces brigands nous ont créée, et ces drapeaux,

Les faquins ! qui mettraient la France, notre aimée,
Aux mains du plus offrant, après en avoir fait
La chose impure, sale, et faible, que l'on sait !

1. Un ms. de ce poème, intitulé alors « Deux hypothèses », porte dans l'angle supérieur droit la mention « *Amour. Res publica* ». Il y est daté mai 1881 (voir Robert J. Niess, « Five Manuscript Poems of Paul Verlaine », *Symposium*, vol. 10, n° 2, Fall 1956, p. 302-303). « *Puero debetur reverentia* » a été publié dans *La Revue critique* en mars 1884 (notre version), puis dans *Invectives* en 1896.

ÉCRIT EN 1888¹

Le « sort » fantasque qui me gêne à sa manière
M'a logé cette fois, peut-être la dernière
Et la dernière c'est la bonne – à l'hôpital !
De mon rêve à ceci le réveil est brutal
Mais explicable par le fait d'une voleuse,
(Dont l'histoire posthume est, dit-on, graveleuse)
Du fait d'un rhumatisme aussi, moindre détail ;
Puis d'un gîte où l'on est qu'importe le portail ?
J'y suis, j'y vis. « Non, j'y végète » on rectifie ;
On se trompe. J'y vis dans le strict de la vie,
Le pain qu'il faut, pas trop de vin, et mieux couché !
Évidemment j'expie un très ancien péché
(Très ancien ?) dont mon sang a des fois la secousse,
Et la pénitence est relativement douce
Dans le martyrologe et sur l'armorial
Des poètes, peut-être un peu proverbial.
C'est un lieu comme un autre, on en prend l'habitude :
À prison bonne enfant longanime Latude.
Sans compter qu'au rimeur, pour en parler, alors !

1. Verlaine fait allusion à cette pièce dans une lettre à Vanier du 3 janvier 1888 : « j'aurai, je crois, une dernière, dernière, dernière pièce à vous donner pour *Amour*. C'est sur l'hôpital. Ça va avoir une cinquantaine de vers » (*CPV*, t. 2, p. 125). Dedicacé « à mon ami le docteur Louis Jullien », le poème a été retranché du recueil en dernière minute : il figure encore sur un jeu d'épreuves daté 16 février 1888 et, quatre jours plus tard, Verlaine demande à son éditeur de le retirer et de le remplacer par « Paysages » (voir lettres à Vanier des 20 et 22 février 1888, *ibid.*, p. 137-138, 140). Publié dans *La Revue générale* en juin 1888, « Écrit en 1888 » a trouvé place dans *Bonheur* (1891).

Pauvre et fier, il ne reste qu'à mourir dehors
 Ou tout comme, en ces temps vraiment trop peu propices,
 Et mourir pour mourir, Muse qui me respices,
 Autant le faire ici qu'ailleurs, et même mieux,
 Sinon qu'ici l'on est tout « laïque », les vieux
 Abus sont réformés et le « citoyen », libre !
 Et fort ! doit, ou l'État perdrait son équilibre,
 Avec ça qu'il n'est pas à cheval sur un pal ! –
 Mourir dans les bras du Conseil Municipal,
 Mal rassurante et pas assez édifiante
 Conclusion pour tel, qu'un vœu mystique hante,
 Moi par exemple, j'en forme l'aveu sans fard,
 Me dût-on traiter d'âne ou d'impudent cafard.
 La conversation, dans ce modeste asile,
 Ne m'est pas autrement pénible et difficile !
 Ces braves gens, que le Journal rend un peu sots,
 Du moins ont conservé, malgré tous les assauts
 Que « l'Instruction » livre à leur tête obsédée,
 Quelque saveur encor de parole et d'idée ;
 La Révolution, qu'il faut toujours citer
 Et condamner, n'a pu complètement gêner
 Leur trivialité non sans grâce et sincère.
 Même je les préfère aux mufles de ma sphère
 Certes ! et je subis leur choc sans trop d'émoi.
 Leur vice et leur vertu sont juste à point pour moi
 Les goûter et me plaire en ces lieux salutaires
 À (comme moi) des espèces de solitaires,
 Espèce de couvent moins cet espoir chrétien !
 Le monde est tel qu'ici je n'ai besoin de rien
 Et que j'y resterais, ma foi, toute ma vie,
 Sans grands jaloux, j'espère, et pour sûr, sans envie !

Si, dès guéri, si je guéris, car tout se peut,
 Je n'avais quelque chose à faire, que Dieu veut.

« UN SCRUPULE QUI M'A L'AIR SOT¹... »

Un scrupule qui m'a l'air sot comme un péché,
 Confit, dit méchamment :

« Dieu certes est touché
 De ton petit effort et des pauvres prières.
 Tu mérites, c'est clair. Mais il est des barrières
 À l'indiscrétion (vénielle, d'accord)
 Qui veut, heureusement en vain, tricher la mort
 Et bombarder ton nom dans l'Athènes future,
 Et pour ce va, s'accroche à la littérature,
 Pond des vers dans tes bons propos, tourne en sonnets
 Espoirs, remords, et met tout ce que tu connais
 En fait d'art

1. Fragment d'un texte d'abord destiné à *Sagesse*, puis à *Amour*. Il figure dans un manuscrit de *Bonheur* (édition critique par H. de Bouillane de Lacoste, Paris, Mercure de France, 1949, p. 157) et, barré avec la mention *Amour* dans l'angle supérieur droit, au dos d'un manuscrit de la pièce VII d'*Odes en son honneur* (fac-similé, Paris, Excelsior, 1925) : c'est cette version que nous reproduisons ici.

PARALLÈLEMENT

1. Envoyée dans une lettre à Charles Morice du 9 octobre 1887, la « préface » était alors un « avant-propos » (*LICM*, p. 102-103). Dans l'édition de 1894, elle est précédée d'un « Avertissement ». Voir Appendice, p. 443, et variantes, p. 548.

PRÉFACE¹

« Parallèlement » à *Sagesse, Amour*, et aussi à *Bonheur* qui va suivre et conclure. Après viendront, si Dieu le permet, des œuvres impersonnelles avec l'intimité latérale d'un long *Et cætera* plus que probable.

Ceci devait être dit pour répondre aux objections que pourrait soulever le ton particulier du présent fragment d'un ensemble en train.

1. Pièce envoyée à Charles Morice le 21 octobre 1887 sous le titre « Les Vous et les Tu » (*LICM*, p. 107). C'est probablement le poème dont Verlaine parle dans une lettre à Léon Vanier de la fin janvier 1888 : « avez-vous entendu parler de “l'épouse Delporte” [l'ex-femme de Verlaine, alors remariée] ? J'ai aussi une pièce, ô forte celle-là, pour *Parallèlement*, mais j'hésite un peu. Besoin encore de la relire et de la relire avant de la risquer » (*OC*, t. 1, p. 1300). L'alternance du vouvoiement et du tutoiement est « une variation sur le contraste du *vous* des amants séparés au *tu* de leurs souvenirs tendres » (Robichez), que Verlaine avait déjà pratiquée dans « Lettre » (*Fêtes galantes*, *LP*, p. 100-103). Dans cette « Dédicace », il poursuit la diatribe contre Mathilde engagée depuis 1874, notamment dans « *Birds in the night* » et « *Child wife* » (*Romances sans paroles*, *LP*, p. 119-127, 139).

2. La *cocodette* ou *cocodète* (féminin de *cocodès*, « jeune dandy ridicule », Larchey) est « un type féminin du Second Empire [...] semblable à la courtisane par son faste et ses allures » (Larchey, suppl.) ou encore une « drôlesse » (*DLV*). Dans *Qui veut des merveilles* ? (revue de l'année 1867, en collaboration avec François Coppée), Verlaine et Coppée font de la *cocodette* une variante de la femme facile et de la prostituée : « Biches, à votre choix, [...], crevettes, grues, / Trumeaux, cocottes ou cocodettes » (*OpC*, p. 28). L'association *cocotte* / *cocodette* est par ailleurs présente dans *La Vie parisienne* de Meilhac et Halévy (1867, acte IV, scène 4).

3. « Prendre ses aises, se divertir » (Littré, pronominal). L'emploi transitif rare (« nourrir, entretenir quelqu'un à sa table », *TLF*) ne correspond pas au sens que lui donne ici Verlaine, celui de « jouir de sa paresse ». Dans le *Voyage en France par un Français*, Verlaine utilise *gobergé* au sens d'« adulé » (*OprC*, p. 1041).

4. « Chanter, gazouiller en parlant des oiseaux. Par extension, dire avec volubilité, dire ce qu'on devrait taire » (Littré).

5. Le *jersey* est une « sorte de corsage [...] qui moule exactement le buste de la femme » (*NLI*) ; en *poult-de-soie* (ou *pou-de-soie*), c'est-à-dire fait d'une « étoffe de soie unie et sans lustre » (*GDU*). Dans ses *Mémoires*, Mathilde rapporte qu'à trente ans elle avait « beaucoup engraisé » (p. 200).

DÉDICACE¹

Vous souvient-il, cocodette² un peu mûre
 Qui gobergez³ vos flemmes de bourgeoise,
 Du temps joli quand, gamine un peu sure,
 4 Tu m'écoutais, blanc-bec fou qui dégoise⁴ ?

Gardâtes-vous fidèle la mémoire,
 Ô grasse en des jerseys de poult-de-soie⁵,
 De t'être plu jadis à mon grimoire,
 8 Cour par écrit⁶, postale petite oye⁷ ?

Avez-vous oublié, Madame Mère,
 Non, n'est-ce pas, même en vos bêtes fêtes,
 Mes fautes de goût, mais non de grammaire,
 12 Au rebours de tes chères lettres bêtes ?

6. C'est par la poste que Verlaine avait envoyé à Mathilde les futurs poèmes de *La Bonne Chanson*, comme il le raconte lui-même dans ses *Confessions* (1895) : « Il faut vous apprendre que ce fut par lettres, elle en villégiature en Normandie, et moi, mon bureau de l'Hôtel de Ville me retenant à Paris, que fut composé ce cher petit volume » (*OprC*, p. 496).

7. La *petite oie*, ou « les petites faveurs que les femmes accordent à leurs amants » et, par extension, « toute sorte de prélude » (Littré). Cf. La Fontaine, « L'oraison de saint Julien » (*Contes*, 1669) : « Menu détail, baisers donnés et pris, / La petite oye ; enfin ce qu'on appelle / En bon Français les préludes d'Amour ».

1. La fille de Minos et Pasiphaé, nous dit la fable, fut séduite par Thésée et abandonnée, mais Dionysos s'en éprit et elle accepta de l'épouser. L'histoire d'Ariane « peint trop bien », selon Larousse, « l'inconstance naturelle de la femme » (*GDU*).

2. Cf. « *Birds in the night* » (*Romances sans paroles, LP*, p. 109) : « Vous n'avez pas eu toute patience, / Cela se comprend par malheur, de reste ; / Vous êtes si jeune ! »

3. « Par instants je suis le Pauvre Navire / Qui court démâté parmi la tempête » (*ibid.*, p. 115).

4. Si la *coquine* est une personne « qui a un caractère bas et fripon », elle est aussi, au XIX^e siècle, « une femme débauchée, une femme qui trompe beaucoup d'amants » (Littré).

Voir variantes, p. 548.

Et quand sonna l'heure des justes noces,
Sorte d'Ariane¹ qu'on me dit lourde,
Mes yeux gourmands et mes baisers féroces
16 À tes nennis faisant l'oreille sourde ?

Rappelez-vous aussi, s'il est loisible
À votre cœur de veuve mal morose,
Ce moi toujours tout prêt, terrible, horrible,
20 Ce toi mignon prenant goût à la chose,

Et tout le train, tout l'entrain d'un manège
Qui par malheur devint notre ménage.
Que n'avez-vous, en ces jours-là, que n'ai-je
24 Compris les torts de votre et de mon âge² !

C'est bien fâcheux : me voici, lamentable
Épave éparse à tous les flots du vice³,
Vous voici, toi, coquine⁴ détestable,
28 Et ceci fallait que je l'écrivisse !

1. Emprunté à Baudelaire (*Les Fleurs du mal*), « Allégorie » était déjà le titre d'un sonnet écrit en 1868 et recueilli dans *Jadis et naguère* (1884). L'« Allégorie » de *Parallèlement*, publié initialement dans *Le Hanneçon* du 26 septembre 1867 sous le titre « Paysage historique », est un des plus anciens poèmes de ce recueil.

2. Cf. « un roi fainéant présidant un supplice » (« Allégorie », *Jadis et naguère*, LP, p. 89).

3. « Amalgame d'étain et de mercure servant à l'étamage des miroirs » (TLF).

4. À la suite de nombreux exemples (Hugo, « La Statue », Glatigny, « Sous bois », Laprade, « Le Faune »), Verlaine a lui aussi consacré un poème à cette divinité personnifiant la fécondité de la nature et poursuivant, suivant la tradition, de jeunes naïades (« Le Faune », *L'Artiste*, 1^{er} janvier 1868, recueilli dans *Fêtes galantes*, LP, p. 95). Dans la deuxième édition des *Poètes maudits* (1888), il devait associer « Tête de faune » de Rimbaud (1871) à « certaines phases de sa propre destinée » (*OprC*, p. 689) et, dans *Parallèlement*, faire du faune un de ses avatars (« L'Impénitent », ici p. 391).

5. La *fadeur*, caractéristique des premières œuvres de Verlaine au point que Jean-Pierre Richard a pu en faire un des traits fondateurs de sa poétique (*Poésie et profondeur*, 1955), s'est édulcorée avec le temps jusqu'à faire l'objet d'une autocritique dans *Parallèlement*, Verlaine parlant désormais d'un « cœur fadasse exprès » (« À la manière de Paul Verlaine », v. 7, p. 371).

6. Dans le sens archaïque de « faire » et d'« accomplir » (DHLF), en partie pour amener la rime riche du vers 13.

7. L'inversion des adjectifs *banale* et *factice* dans la première version du poème (voir variantes, p. 550) plaçait encore la *destinée* du poète au rang de l'artifice poétique ; mais depuis les années 1880, et sans attendre qu'Émile Cohl le caricature avec le mot grec Ἀνάγκη (« destinée », « fatalité ») gravé sur le front, Verlaine a fait de la destinée malheureuse un des *leitmotive* de son existence.

Voir variantes, p. 549.

ALLÉGORIE¹

Un très vieux temple antique s'écroulant
Sur le sommet indécis d'un mont jaune,
Ainsi qu'un roi déchu pleurant son trône²,
4 Se mire, pâle, au tain³ d'un fleuve lent.

Grâce endormie et regard somnolent,
Une naïade âgée, auprès d'un aulne,
Avec un brin de saule agace un faune⁴
8 Qui lui sourit, bucolique et galant.

Sujet naïf et fade⁵ qui m'attristes,
Dis, quel poète entre tous les artistes,
11 Quel ouvrier morose t'opéra⁶,

Tapisserie usée et surannée,
Banale comme un décor d'opéra,
14 Factice, hélas ! comme ma destinée⁷ ?

1. Publiés sous pseudonyme et sous le manteau à Bruxelles en 1867, puis repris dans *La Revue indépendante* en octobre 1884, les six sonnets lesbiens des *Amies* avaient été destinés dans un premier temps à *Jadis et naguère*, où ils auraient dû faire pendant à des « pièces vaguement pédérastiques » (lettre à Charles Morice, s.d. [1884], *CG*, p. 871. Voir Notes sur l'établissement du texte, p. 68, et *Fêtes galantes, La Bonne Chanson* précédé de *Les Amies, LP*, p. 33-40). À Zénon Fièvre qui lui demandait les raisons de cette reprise, Verlaine répondit : « parallèlement à mes œuvres catholiques, je veux faire et j'ai fait encore ces derniers temps des vers et de la prose où les sens et leurs vanités, l'orgueil de la vie et l'ivresse de la nature sentie à ma façon tiendront toute la place. *Les Amies* ne sauraient manquer de prendre place dans ce box un peu risqué » (lettre du 8 octobre 1885, *CG*, p. 912). À l'origine, Verlaine voulait dédicacer cette section de *Parallèlement* à René Ghil (lettres à Vanier, 10 et 29 mai 1887, *OC*, tome 1, p. 1230, 1236).

LES AMIES¹

1. Sur ce thème, voir « Le Balcon » (*Les Fleurs du mal*).
2. Cf. « Nocturne parisien » (*Poèmes saturniens*) : « l'hirondelle s'enfuit à l'approche de l'ombre » (*LP*, p. 102).
3. La *blonde* est une dentelle de soie, mais, « dans l'argot des ouvriers », le terme signifie aussi « maîtresse » (*DLV*).
4. L'asphodèle (genre de la famille des Liliacées) était, chez les Anciens, une plante sacrée qu'on entretenait autour des tombeaux. Elle était aussi, selon Théophraste, le gage des amours. Dans *Les Chansons des rues et des bois* (1865), Hugo décrit ainsi les « marchandes de jeunesse » que sont devenues les jeunes filles modernes : « Rose est pensive ; Alba la brune / Est l'asphodèle de Sion ; / Glycérès semble au clair de lune / La blancheur dans la vision » (« *Senior est junior* », VII), mais, comme le suggère Steve Murphy (*Marges du premier Verlaine*, p. 179), Verlaine a probablement emprunté ses images et ses rimes (hirondelles / autour d'elles / asphodèles) à un sonnet de Catulle Mendès, « Calnice » (*Philoméla*, 1863). La *langueur* est un état physique et moral fréquemment exprimé par Verlaine : voir « Chanson d'automne » (*Poèmes saturniens*, *LP*, p. 56) ; *Ariettes oubliées*, III (*Romances sans paroles*, *LP*, p. 87) et « Langueur » (*Jadis et naguère*, *LP*, p. 179).
5. L'ombre sera « mollement mystérieuse » dans « *Per amica silentia* » (p. 315). La lune est personnifiée par Séléné dans « Sappho » (v. 14, p. 321).
6. Antithèse exprimée dans « Clair de lune » (*Fêtes galantes*) : « Ils n'ont pas l'air de croire à leur bonheur / Et leur chanson se mêle au clair de lune, / Au calme clair de lune triste et beau » (*LP*, p. 65).
7. Le *retrait* est un « endroit fort retiré, un appartement particulier où l'on se retire pour être seul » ou encore « un petit renfoncement » (*GDU*). Cf. « Intérieur » (1867) : « un retrait / Mystérieux où l'ombre au luxe se marie [...] / Le lit entr'aperçu vague comme un regret » (*Jadis et naguère*, *LP*, p. 67).
8. Cf. « La Mort des amants » (*Les Fleurs du mal*) : « Nous aurons des lits pleins d'odeurs légères ».

Voir variantes, p. 550.

LES AMIES

I

SUR LE BALCON¹

- Toutes deux regardaient s'enfuir les hirondelles² :
L'une pâle aux cheveux de jais, et l'autre blonde
Et rose, et leurs peignoirs légers de vieille blonde³
- 4 Vaguement serpentaient, nuages, autour d'elles.
- Et toutes deux, avec des langueurs d'asphodèles⁴,
Tandis qu'au ciel montait la lune molle et ronde⁵,
Savouraient à longs traits l'émotion profonde
- 8 Du soir et le bonheur triste⁶ des cœurs fidèles.
- Telles, leurs bras pressant, moites, leurs tailles souples,
Couple étrange qui prend pitié des autres couples,
- 11 Telles, sur le balcon, rêvaient les jeunes femmes.
- Derrière elles, au fond du retrait⁷ riche et sombre,
Emphatique comme un trône de mélodrame
- 14 Et plein d'odeurs⁸, le Lit, défait, s'ouvrait dans l'ombre.

1. « Élève à demeure dans une maison d'éducation » (Littré). La littérature érotique a fait des « pensionnats de jeunes demoiselles » (*Confessions*, *OprC*, p. 481) le cadre de très nombreuses scènes plus ou moins légères.

2. Les « fraises » sont aussi, dans le vocabulaire érotique, les « bouts des tétons d'une femme, à cause de leur couleur » (*DEM*). Verlaine reprendra cette métaphore dans *Chair* (1896, posth.) : « vive ta gorge aux bouts de fraise » (« Chanson pour elles », *OpC*, p. 884).

3. Dans « Correspondances » (*Les Fleurs du mal*), avec le musc, le benjoin et l'encens, l'*ambre* est l'un des parfums qui « chantent les transports de l'esprit et des sens ». Cf. Verlaine, « Marco » (*Poèmes saturniens*) : « Quand Marco dormait, oh ! quels parfums d'ambre / Et de chair mêlés opprimaient la chambre ! » (*LP*, p. 108) et « Été », ici p. 319. La rime *ambre* / *cambre* apparaît dans « Le matin » de Catulle Mendès (*Philoméla*, 1863).

4. Baudelaire avait écrit, dans l'un des deux « Femmes damnées » (*Les Fleurs du mal*) : « Beauté forte à genoux devant la beauté frêle, / Superbe, elle humait voluptueusement / Le vin de son triomphe, et s'allongeait vers elle, / Comme pour recueillir un doux remerciement. »

Voir variantes, p. 551.

II

PENSIONNAIRES¹

L'une avait quinze ans, l'autre en avait seize :
Toutes deux dormaient dans la même chambre.
C'était par un soir très lourd de septembre ;
4 Frêles, des yeux bleus, des rougeurs de fraise² ;

Chacune a quitté, pour se mettre à l'aise,
La fine chemise au frais parfum d'ambre³.
La plus jeune étend les bras, et se cambre.
8 Et sa sœur, les mains sur ses seins, la baise,

Puis tombe à genoux, puis devient farouche
Et tumultueuse et folle, et sa bouche
11 Plonge sous l'or blond, dans les ombres grises⁴ ;

Et l'enfant, pendant ce temps-là, recense
Sur ses doigts mignons des valse promises,
14 Et, rose, sourit avec innocence.

1. *Per amica silentia [lunae]*, « dans le silence amical [de la lune] », est extrait d'un vers de Virgile (*Énéide*, II, 255), cité notamment par Hugo en épigraphe de « Clair de lune » (*Les Orientales*). « *Per amica silentia* » est aussi le titre d'un poème de Prosper Blanchemain (*L'Idéal*, 1866) et celui d'un poème érotique paru dans *Le Nouveau Parnasse du dix-neuvième siècle* (1866), où la lune est comparée à la partie postérieure de l'anatomie féminine.

2. « Étoffe claire faite avec des fils de coton très fins entrecroisés que séparent des jours » (Littré).

3. « Qui a la teinte laiteuse et bleuâtre de l'opale, et les reflets de cette pierre précieuse » (Littré). *Fluer*, verbe très prisé par Verlaine, est archaïque (« la mer flue et reflue » indique Littré). Il s'agit ici d'un latinisme : « flotter » en parlant de tissus (*tunicæ fluentes*).

4. Cf. « Sur le balcon » (p. 311) : « la lune molle et ronde », et « Mandoline » (*Fêtes galantes*, LP, p. 97) : « leurs molles ombres bleues ».

5. Georges Zayed (*La Formation littéraire de Verlaine*, p. 246) signale que le prénom et la rime *Adeline / câline* se rencontrent aux v. 6-7 du « Vin du solitaire » (*Les Fleurs du mal*).

6. Antoine Adam (*Le Vrai Verlaine*, p. 32) indique que les « adorables victimes » sont, dans « Femmes damnées [À la pâle clarté...] », de « lamentables victimes » (*Les Fleurs du mal*, v. 85) ; mais on lit dans « Les Lesbiennes de Paris » (*Le Parnasse satyrique du dix-neuvième siècle*, 1864) : « Tu meurs d'ivresse, adorable victime, / Et Doche alors, pantelante en tes mains, / Quoiqu'épuisée, ô débauche sublime ! / Veut à son tour tes baisers féminins ! ». La rime *victime / sublime* est aussi présente dans « Femmes damnées » (v. 21-23).

7. Celles qui sont laissées seules et éloignées de tous ; elles sont, chez Baudelaire, « loin des peuples vivants, errantes, condamnées » (« À la pâle clarté... », v. 101).

8. Comme dans « Sappho », Verlaine fait du lesbianisme une religion et de ses dévotes des élues qui en portent les marques ; cependant, *stigmaté* se dit aussi « par figure et au singulier d'une trace qui révèle un état considéré comme honteux » (*DHLF*).

Voir variantes, p. 552.

III

PER AMICA SILENTIA¹

Les longs rideaux de blanche mousseline²
Que la lueur pâle de la veilleuse
Fait fluer comme une vague opaline³
4 Dans l'ombre mollement mystérieuse⁴,

Les grands rideaux du grand lit d'Adeline⁵
Ont entendu, Claire, ta voix rieuse,
Ta douce voix argentine et câline
8 Qu'une autre voix enlace, furieuse.

« Aimons, aimons ! » disaient vos voix mêlées,
Claire, Adeline, adorables victimes⁶
11 Du noble vœu de vos âmes sublimes.

Aimez, aimez ! ô chères Esseulées⁷,
Puisqu'en ces jours de malheur, vous encore,
14 Le glorieux Stigmaté⁸ vous décore.

1. Ce poème forme un diptyque avec le suivant. Avant de publier *Les Amies* dans *La Revue indépendante*, Verlaine demande à Charles Morice de supprimer éventuellement un sonnet ou deux, « entre autres, n'est-ce pas, celui où la minette éclate trop » (lettre de juillet 1884, *CG*, p. 871).

2. Cf. « Été », v. 13, p. 319 et « À la Princesse Roukhine », p. 325.

3. « Mettre de bonne humeur, exciter à la gaieté et par extension mettre en excitation » (*DHLF*).

4. Cf. « Les Ingénus » (*Fêtes galantes*, *LP*, p. 77) : « Les belles, se pendant rêveuses à nos bras, / Dirent alors des mots si spécieux, tout bas, / Que notre âme depuis ce temps tremble et s'étonne. »

5. La métaphore jardin / corps de la femme et sexe / fleur sont des *topoi* de la littérature amoureuse et érotique depuis la Renaissance. La *charmille* « a désigné une plantation de jeunes charmes, puis a pris le sens moderne d'“allée, haie, palissade, tonnelle de charmes” (1732) et, par extension, de “berceau de verdure ou de fleurs” (XIX^e s.) » (*DHLF*).

6. Le *bouton de rose* est, traditionnellement, « l'extrémité du sein » (*TLF*, cit. Banville, « Idylle », *Les Stalactites*, 1846), mais Verlaine utilise cette métaphore dans le sens argotique de « clitoris » (*DEM*) : « Tout s'ouvre : le bouton des roses, / Et celui des femmes aussi » (Alfred Delvau, « Effets du printemps », *Le Parnasse satyrique du dix-neuvième siècle*, t. 2, 1864). À la suite du « Musée secret » de Théophile Gautier, Rimbaud parlera du « ventre neigeux brodé de mousse noire » de Cypris dans « Soleil et chair » (*Œuvres complètes*, p. 44).

7. Mallarmé retiendra cette image dans le « Tombeau » qu'il consacra à Verlaine après sa mort : « Verlaine ? Il est caché parmi l'herbe, Verlaine. » Voir aussi *Lucien Léтиноis*, xxii, v. 13, p. 275 (*Amour*).

Voir variantes, p. 553.

IV

PRINTEMPS¹

Tendre, la jeune femme rousse²,
Que tant d'innocence émoustille³,
Dit à la blonde jeune fille

4 Ces mots, tout bas, d'une voix douce⁴ :

« Sève qui monte et fleur qui pousse,
Ton enfance est une charmille⁵ :
Laisse errer mes doigts dans la mousse

8 Où le bouton de rose brille⁶,

« Laisse-moi, parmi l'herbe claire⁷,
Boire les gouttes de rosée

11 Dont la fleur tendre est arrosée, –

« Afin que le plaisir, ma chère,
Illumine ton front candide

14 Comme l'aube l'azur timide. »

1. À la suite de « Printemps » (p. 317), « la blonde jeune fille », répond à la « jeune femme rousse ».

2. Qui respire avec peine, qui est suffoquée par l'émotion. Cf. « l'amoureux pantelant incliné sur sa belle » dans « Hymne à la beauté » (*Les Fleurs du mal*), et « Doche alors, pantelante en tes mains, / Quoiqu'épuisée, ô débauche sublime ! » dans « Les Lesbiennes de Paris » (*Le Parnasse satyrique du dix-neuvième siècle*, t. 1, 1864).

3. Voir « Pensionnaires », v. 6 et 11, p. 313.

4. La *voix* qui *tonne* est un cliché. *TLF* et Littré donne *tonner* dans le sens de « parler avec véhémence, exprimer avec force sa colère », peu en rapport avec le contexte de notre poème.

5. Celle de « la jeune femme rousse » protagoniste de « Printemps », ici p. 317.

6. La leçon du manuscrit et de l'édition originale (1867) porte « Luit », plus proche du contexte, mais Verlaine a maintenu « Fuit » dans *La Revue indépendante* et dans les deux éditions de *Parallèlement* (voir variantes, p. 553).

Voir variantes, p. 553.

V

ÉTÉ¹

Et l'enfant répondit, pâmée
 Sous la fourmillante caresse
 De sa pantelante² maîtresse :

4 « Je me meurs, ô ma bien-aimée !

« Je me meurs : ta gorge enflammée
 Et lourde me soûle et m'opresse ;
 Ta forte chair d'où sort l'ivresse

8 Est étrangement parfumée ;

« Elle a, ta chair, le charme sombre
 Des maturités estivales. –

11 Elle en a l'ambre, elle en a l'ombre³ ;

« Ta voix tonne⁴ dans les rafales,
 Et ta chevelure sanglante⁵

14 Fuit⁶ brusquement dans la nuit lente. »

1. Exemple de sonnet « inversé » (deux tercets suivis de deux quatrains) dont Huysmans a souligné l'originalité dans *À rebours* (1884) : « Maniant mieux que pas un la métrique, il [Verlaine] avait tenté de rajeunir les poèmes à forme fixe : le sonnet qu'il retournait, la queue en l'air, de même que certains poissons japonais en terre polychrome qui posent sur leur socle, les ouïes en bas. » Cette disposition représenterait ici « l'hétérosexualité de Sappho comme une inversion du Rite lesbien » (Myriam Robic, « Femmes damnées », p. 138).

2. Célèbre poétesse grecque du VII^e-VI^e siècles av. J.-C., née à Mytilène, dans l'île de Lesbos. Elle y organisa des compagnies de jeunes filles où étaient enseignées la poésie, la musique et la danse. On a conservé d'elle des odes et des fragments où elle chante l'amour et la passion dans des vers d'un érotisme lyrique sans autre exemple dans l'Antiquité. Verlaine terminera *Parallèlement* par une « Ballade Sappho », associant sa propre sexualité à celle de la poétesse.

3. Delvau donne *louve* comme « femme débauchée et hystérique » (*DEM*).

4. Phaon était un batelier de l'île de Lesbos gratifié par Vénus d'une beauté sans égal. La fable raconte qu'il inspira une passion sans frein à Sappho qui, faute de pouvoir le conquérir, préféra se suicider en se jetant dans la mer du haut du promontoire de Leucade (voir v. 12).

5. Le *Rite* est celui du lesbianisme. Cf. « Lesbos » (*Les Fleurs du mal*) : « – De Sappho qui mourut le jour de son blasphème, / Quand, insultant le rite et le culte inventé, / Elle fit son beau corps la pâture suprême / D'un brutal... ». Dans « Ces passions » (ici p. 419, v. 13), « le haut Rite » sacralise l'homosexualité.

6. Le destin. Les *Moires*, filles de Zeus et de Thémis, présidaient, comme les Parques romaines, à la vie des hommes.

7. « Briller, scintiller », formé sur *l'éclat* de la lune.

8. Sœur d'Hélios et d'Éos, *Séléné* personnifie la lune dans la mythologie grecque et symbolise ici les amours féminines (voir « Sur le balcon », p. 311, v. 6, et « *Per amica silentia* », p. 314, n. 1).

Voir variantes, p. 554.

VI

SAPPHO¹

Furieuse, les yeux caves et les seins roides,
Sappho², que la langueur de son désir irrite,
3 Comme une louve³ court le long des grèves froides.

Elle songe à Phaon⁴, oublieuse du Rite⁵,
Et, voyant à ce point ses larmes dédaignées,
6 Arrache ses cheveux immenses par poignées ;

Puis elle évoque, en des remords sans accalmies,
Ces temps où rayonnait, pure, la jeune gloire
De ses amours chantés en vers que la mémoire
10 De l'âme va redire aux vierges endormies :

Et voilà qu'elle abat ses paupières blêmies
Et saute dans la mer où l'appelle la Moire⁶, –
Tandis qu'au ciel éclate⁷, incendiant l'eau noire,
14 La pâle Séléné⁸ qui venge les Amies.

1. « Mot injurieux pour désigner une femme qui fait métier et marchandise de l'amour » (*DEM*), mais aussi « femme folle de son corps, dans l'argot du peuple » (*DLV*). À l'origine, Verlaine avait prévu de dédicacer cette section à Marius Michel (lettre à Léon Vanier, 29 mai 1887, *CPV*, t. 2, p. 80).

FILLES¹

1. *Rouquin* (et son féminin, *rouquine*) n'est attesté qu'en 1885 dans le sens de « personne qui a des cheveux roux » (*DHLF*) et son orthographe n'est pas fixée (on trouve encore *roucain* en 1889, chez Macé) ; en l'affublant d'un *k* et d'un *h*, suivis de la finale *ine*, Verlaine donne un air slave à ce mot d'argot (voir aussi « Prologue supprimé à un livre d'“Invectives” », v. 17, p. 447). Les éditeurs ont coutume d'associer la « princesse Roukhine » à Marie Gambier, prostituée que Verlaine fréquenta quelques mois en 1886 (voir « Deux mots d'une fille », posth., *OprC*, p. 168-182). Le ms. de *Parallèlement* établi par Suzanne Villani (voir Notes sur l'établissement du texte, p. 74) porte la mention : « à une de ses amies ».

2. Télescopage ludique entre l'italien (*capello* et *angelo*) et l'espagnol (la préposition *de* et le pluriel en *s*). Aujourd'hui, les *cabellos de ángel* sont un mets préparé avec du potiron, de l'eau et du sucre, qui se présente sous l'aspect de filaments de couleur jaune-orange. Anciennement, on appelait *cabellos de ángel* « certaine conserve de carottes, qui est comme des filets qui ressemblent à des cheveux roux » (Francisco Sobrino, *Diccionario nuevo de las lenguas española y francesa*, 1744), d'où l'épigraphe associée au titre du poème, mais qui, en tant que « friandise », renvoie ici à une autre « toison » que celle des cheveux (voir v. 9-12).

3. François Boucher (1703-1770), peintre galant et maniériste, auteur de nombreuses toiles et cartons de tapisserie représentant entre autres Vénus. Ce renvoi moqueur à la peinture du xviii^e siècle est une manière, pour Verlaine, de se détacher de l'esthétique des *Fêtes galantes* (voir « La Dernière Fête galante », p. 383). Dans « Fête d'hiver » (*Illuminations*), Rimbaud avait parlé des « Chinoises de Boucher ».

4. Adjectif rare, dérivé de *Vénus* : « s'est dit pour beau, gracieux, agréable » (Bescherelle). Les v. 3 et 4 sont donnés en exemple dans le *Petit glossaire pour servir à l'intelligence des auteurs décadents et symbolistes* de Jacques Plowert (1888), qui glose : « qui est charmant comme Vénus ».

5. Petite cascade (Littré).

6. Dans l'argot du xix^e siècle, *allumer* signifie « provoquer l'admiration ; jeter le trouble dans le cœur d'un homme, comme font certaines femmes avec certains regards » (*DLV*). La formulation de Verlaine est peut-être calquée sur l'expression *brûler la vie par les deux bouts*, attestée en 1884.

FILLES

I

À LA PRINCESSE ROUKHINE¹

« Capellos de Angelos »
(*Friandise espagnole*)²

C'est une laide de Boucher³
Sans poudre dans sa chevelure,
Follement blonde et d'une allure
4 Vénuste³⁴ à tous nous débaucher.

Mais je la crois mienne entre tous,
Cette crinière tant baisée,
Cette cascatelle⁴⁵ embrasée
8 Qui m'allume par tous les bouts⁵⁶.

Elle est à moi bien plus encor
Comme une flamboyante enceinte⁶⁷
Aux entours de la porte sainte,
12 L'alme⁸, la dive toison d'or⁹ !

7. Cf. le « buisson ardent » dans « Auburn », v. 23, p. 339.

8. Latinisme prisé par Verlaine, dans le sens étymologique de « nourrissant, nourricier » (*alma mater*).

9. Cf. Gautier, « Musée secret » : « Au soleil tirant sans vergogne / Le drap de la blonde qui dort, / Comme Philippe de Bourgogne / Vous trouveriez la toison d'or » (*Le Parnasse satyrique du dix-neuvième siècle*, t. 1, 1864).

1. Cf. « Prologue supprimé à un livre d'“Invectives” », v. 17-18 : « Et ô rouquine en fleur qui mis ton rose et blanc / Incendie ès-mon cœur », ici p. 447.

2. L'adjectif *redressant*, « qui se tient droit » ou « qui attire les regards » (de *se redresser*, Bescherelle), ne semble pas attesté.

3. Parodie d'un vers célèbre de Ronsard, « Mignonne, allons voir si la rose » (« À Cassandre », *Odes*, I, 17).

Voir variantes, p. 555.

Et qui pourrait dire ce corps
Sinon moi, son chantre et son prêtre,
Et son esclave humble et son maître
16 Qui s'en damnerait sans remords,

Son cher corps rare, harmonieux,
Suave, blanc comme une rose
Blanche, blanc de lait pur, et rose
20 Comme un lys sous de pourpres cieux¹ ?

Cuisses belles, seins redressants²,
Le dos, les reins, le ventre, fête
Pour les yeux et les mains en quête
24 Et pour la bouche et tous les sens ?

Mignonne, allons voir si ton lit³
A toujours sous le rideau rouge
L'oreiller sorcier qui tant bouge
28 Et les draps fous. Ô vers ton lit !

1. La *séguidille* ou *séguedille* espagnole « est à la fois une chanson et une danse, apparemment dérivée de la *seguida* et apparentée au *bolero*. Son rythme ternaire, assez rapide, accompagne des couplets de quatre vers alternativement longs et courts » (*Dictionnaire de la musique*, Larousse, 2005). Comme le rapporte Delvau, la *danse* est, dans le langage érotique, « l'acte vénérien pendant lequel les deux acteurs se trémoussent en cadence » (*DEM*). On trouve des séguidilles célèbres dans *Le Mariage de Figaro* de Beaumarchais (1784) et dans *Carmen*, l'opéra-comique de Bizet (1875) mais « Séguidille » est aussi le titre d'un poème de Théophile Gautier (*España*, 1845) : « Gestes hardis, libre parole, / Sel et piment à pleine main, / Oubli parfait du lendemain, / Amour fantasque et grâce folle ; / Alza ! olà ! / Voilà / La véritable Manola. »

2. Cf. Flaubert, *L'Éducation sentimentale* (1869) : « Il les recevait chez lui, dans sa maison ; la salle à manger serait en cuir rouge, le boudoir en soie jaune, des divans partout ! »

3. Verlaine associe son propre goût pour l'Espagne à la période romantique où il faisait florès, comme dans « Dizain mil huit cent trente » (*Cellulairement*, puis *Jadis et naguère*) : « Je suis né romantique et j'eusse été fatal / En un frac très étroit aux boutons de métal, / Avec ma barbe en pointe et mes cheveux en brosse. / Hablant espagnol, très loyal et très féroce... » (*LP*, p. 69).

4. Nous adoptons la leçon de *La Vogue* et non celle de l'édition originale « nue » (voir variantes, p. 555).

5. Forgé sur *un nuage de dentelles*. Cf. les « peignoirs de vieille blonde » (« Sur le balcon, v. 3, p. 311).

6. Cf. « Casta piana » (v. 6, p. 333) : « Ta pâleur volée à la lune ». Dans *Histoire de l'œil* (1928), Bataille évoquera la « chair rose et noire » du sexe de son héroïne.

II

SÉGUIDILLE¹

Brune encore non eue,
Je te veux presque nue
Sur un canapé noir
Dans un jaune boudoir²,
5 Comme en mil huit cent trente³.

Presque nue et non eue⁴
À travers une nue
De dentelles⁵ montrant
Ta chair où va courant
10 Ma bouche délirante.

Je te veux trop rieuse
Et très impérieuse,
Méchant et mauvaise et
Pire s'il te plaisait,
15 Mais si luxurieuse !

Ah, ton corps noir et rose
Et clair de lune⁶ ! Ah, pose
Ton coude sur mon cœur,
Et tout ton corps vainqueur,
20 Tout ton corps que j'adore !

Ah, ton corps, qu'il repose
Sur mon âme morose
Et l'étouffe s'il peut,

1. « Le mot le plus énergique du langage érotique » (*DEM*).

2. Dans le sens de membre viril. Cf. *Femmes*, « Je veux m'abs-
traire... » : « Vos seins [...] / Entre lesquels mon orgueil viril parfois
se guinde » (*OpC*, p. 1220).

Voir variantes, p. 555.

Si ton caprice veut,
25 Encore, encore, encore !

Splendides, glorieuses,
Bellement furieuses
Dans leurs jeunes ébats,
Fous¹ mon orgueil² en bas
30 Sous tes fesses joyeuses !

1. « Polissonnerie » jointe à une lettre à Jules Tellier du 15 février 1887 (*OC*, t. 1, p. 1223). La *castapian(n)e* est, dans l'argot militaire, la blennorrhée (syphilis ; Fustier, 1883). Le 5 décembre 1886, Verlainne écrit au docteur Jullien : « [Le Dr] Nélaton attribue mes ulcères [...] à une vague et ancienne "castapiane". Les bras m'en tombent, ne m'étant jamais aperçu de rien et n'ayant aucune trace de rien nulle part » (*ibid.*, p. 1212).

2. *Busquer* la poitrine ou la garnir d'un *busc*, « lame de baleine qui sert à faire tenir droit le devant d'un corset » (Littré). *Musquer*, parfumer avec du *musc*.

3. Cf. « Séguidille » (v. 16-17, p. 329) : « Ah, ton corps noir et rose / Et clair de lune ! »

4. Le *galetas* est un « logement pratiqué sous les combles » et, par extension, « tout logement misérable » (Littré). Les trente premiers vers de ce poème seront publiés sous le titre « N.-D. du Galetas » dans le *Gil Blas illustré* du 28 juin 1891, avec une illustration de Rougeron légendée « Terrible lieu, ton galetas... ».

5. L'*Ave Maria* est le répons de la prière de l'Angélus, annoncée à heures fixes par la sonnerie des cloches (voir « Bournemouth » dans *Amour*, v. 46-47 et n. 2, p. 112).

6. Initialement, *sentir le fagot* signifiait « être suspect d'hérésie », mais Littré précise : « Aujourd'hui *sentir le fagot* ne se dit guère qu'en plaisantant pour faire entendre à quelqu'un qu'on n'a pas grande confiance dans la régularité de sa vie, dans la sincérité de ses croyances. »

7. Réduit à un simple *chiffre*, mais aussi, par analogie avec l'expression *c'est un zéro en chiffre*, « un homme nul, qui n'a ni considération ni importance » (Bescherelle).

8. « Terme de mépris qui se dit d'un homme grossier [...]. Il se dit aussi d'un homme qu'on n'estime pas » (Littré).

9. *Décaniller*, « dans l'argot du peuple », signifie « déguerpier, partir comme un chien » (*DLV*).

III

CASTA PIANA¹

Tes cheveux bleus aux dessous roux,
 Tes yeux très durs qui sont trop doux,
 Ta beauté qui n'en est pas une,
 Tes seins que busqua, que musqua²
 Un diable cruel et jusqu'à
 6 Ta pâleur volée à la lune³,

Nous ont mis dans tous nos états,
 Notre-Dame du galetas⁴
 Que l'on vénère avec des cierges
 Non bénits, les Ave non plus
 Récités lors des angélus
 12 Que sonnent tant d'heures peu vierges⁵.

Et vraiment tu sens le fagot⁶ :
 Tu tournes un homme en nigaud,
 En chiffre⁷, en symbole, en un souffle,
 Le temps de dire ou de faire oui,
 Le temps d'un bonjour ébloui,
 18 Le temps de baiser ta pantoufle.

Terrible lieu, ton galetas !
 On t'y prend toujours sur le tas
 À démolir quelque maroufle⁸,
 Et, décanillés⁹, ces amants,
 Munis de tous les sacrements,
 24 T'y penses moins qu'à ta pantoufle !

1. Verlaine joue sur deux sens du mot *cour* : *cour plénière*, « grande assemblée de vassaux que convoquaient les rois de France », et *cour*, « respects et hommages qu'on rend à une personne, assiduité qu'on a auprès d'elle pour gagner ses bonnes intentions » (Littré).

2. Voir *Femmes* (1890), « Louis Quinze aimait peu les parfums... » (ici, p. 471) et « Régals » (*OpC*, p. 534).

Voir variantes, p. 556.

T'as raison ! Aime-moi donc mieux
 Que tous ces jeunes et ces vieux
 Qui ne savent pas la manière,
 Moi qui suis dans ton mouvement,
 Moi qui connais le boniment
 30 Et te voue une cour plénière¹ !

Ne fonce plus ces sourcils-ci,
 Casta, ni cette bouche-ci,
 Laisse-moi puiser tous tes baumes,
 Piana, sucrés, salés, poivrés²,
 Et laisse-moi boire, poivrés,
 36 Salés, sucrés, tes sacrés baumes.

1. Emprunt à l'anglais, « qui est d'un châtain ou d'un brun tirant sur le roux » en parlant des cheveux ou des poils (*TLF*), utilisé en français depuis le début du XIX^e siècle.

2. « J'en connais beaucoup / Des brunes et puis des blondes, / Miron-ton, miron-ton, miron-taine / Des brunes et puis des blondes, / Et des châtaign's aussi » (*Malbrouck s'en va-t-en guerre*, XVII^e s.) *Châtaigne*, rare féminin de *châtain*, a disparu aujourd'hui au profit de *châtaine* (v. 9), encore peu usité en 1889 (cf. Hugo, *Les Misérables*, 1862 : « L'une était châtaine, l'autre était brune »).

3. « Vieux mot qui signifie soulagement, consolation » (Bescherelle). Le terme est utilisé par Verlaine en contexte archaïsant dans « Un bon coin » (*Les Mémoires d'un veuf*, 1886, *OprC*, p. 74) : « Aussi, puisse prospérer longtemps et toujours le précieux petit établissement, pour la joie, le repos et le soulas des honnestes gens du voisinage », et dans la « Ballade de l'école romane » (*Invectives*, 1896, *OpC*, p. 908) : « Des escoliers pour le soulas / De cette folle monomane, / Notre littérature en bloc ».

4. Cf. « Sappho », p. 321, v. 1 : « Furieuse, les yeux caves et les seins roides ».

5. Du latin *mamma* ; peut-être emprunté à Rimbaud (« L'étoile a pleuré rose... », 1871 : « La mer a perlé rousse à tes mammes vermeilles »).

IV

AUBURN¹

« Et des châtaignes aussi. »
(*Chanson de Malbrouck.*)²

Tes yeux, tes cheveux indécis,
L'arc mal précis de tes sourcils,
La fleur pâlotte de ta bouche,
Ton corps vague et pourtant dodu,
Te donnent un air peu farouche
6 À qui tout mon hommage est dû.

Mon hommage, ah, parbleu ! tu l'as.
Tous les soirs, quels joie et soulas³,
Ô ma très sortable châtaine,
Quand vers mon lit tu viens, les seins
Roides⁴, et quelque peu hautaine,
12 Sûre de mes humbles desseins.

Les seins roides sous la chemise,
Fière de la fête promise
À tes sens partout et longtemps.
Heureuse de savoir ma lèvres,
Ma main, mon tout, impénitents
18 De ces péchés qu'un fol s'en sèvre !

Sûre de baisers savoureux
Dans le coin des yeux, dans le creux
Des bras et sur le bout des mammes⁵,

1. Dans la Bible, le *buisson ardent* est le buisson en flammes où Dieu se révèle à Moïse pour lui indiquer sa mission (Exode, 3), devenu plus tard symbole de la pureté de la Vierge. Il désigne, dans le langage érotique, le sexe féminin. Cf. la « flamboyante enceinte » de « À la princesse Roukhine » (v. 10, p. 325).

2. Jacques Robichez (son éd., p. 686) souligne qu'en argot, le mot *vague* signifie « promenade d'une fille qui sollicite les passants » (*GDU*) ; Delvau précise : « dans l'argot des filles et de leurs souteneurs, *envoyer une femme au vague*, lui faire faire le trottoir » (*DLV*).

3. Possessif archaïque, « à toi », « en ta possession » (Bruneau, *Verlaine*, p. 30).

Voir variantes, p. 557.

Sûre de l'agenouillement
Vers ce buisson ardent des femmes¹
24 Follement, fanatiquement !

Et hautaine puisque tu sais
Que ma chair adore à l'excès
Ta chair et que tel est ce culte
Qu'après chaque mort, – quelle mort ! –
Elle renaît, dans quel tumulte !
30 Pour mourir encore et plus fort.

Oui, ma vague², sois orgueilleuse
Car radieuse ou sourcilleuse,
Je suis ton vaincu, tu m'as tien³ :
Tu me roules comme la vague
Dans un délice bien païen,
36 Et tu n'es pas déjà si vague ?

1. Un *faraud* est une « personne du peuple endimanchée, [un] individu naturellement grossier qui veut faire le beau » (*GDU*), mais Littré le donne comme adjectif (« un air faraud, une mine faraute ») dans le sens d'élégant et fier.

2. Comme aujourd'hui, le mot est ressenti comme bas et vulgaire au XIX^e siècle.

3. Le membre viril (*DEM*). Cf. « Triolets à une vertu... » (*Femmes*, 1890) : « Mon cas se rit de ton orgueil / Étant fier et plein de courage ».

V

À MADEMOISELLE ***

Rustique beauté
 Qu'on a dans les coins,
 Tu sens bon les foins,
 4 La chair et l'été.

Tes trente-deux dents
 De jeune animal
 Ne vont point trop mal
 8 À tes yeux ardents.

Ton corps dépravant
 Sous tes habits courts,
 – Retroussés et lourds,
 12 Tes seins en avant,

Tes mollets farauds¹,
 Ton buste tentant,
 – Gai, comme impudent,
 16 Ton cul ferme et gros²,

Nous boutent au sang
 Un feu bête et doux
 Qui nous rend tout fous,
 20 Croupe, rein et flanc.

Le petit vacher
 Tout fier de son cas³,

1. L'orthographe *gas* pour *gars*, rare mais attestée au XIX^e siècle (George Sand, Verlaine lui-même, Alphonse Daudet), est d'abord appelée par la rime (on rencontre aussi la rime *cas / gas* dans « L'amour de la patrie... » (*Bonheur*) et dans « *Arcades ambo* » (*Invectives*), *OpC*, p. 699, 912).

2. Larousse enregistre *avoir le cul terreux*, « être riche en fond de terre, mais être de basse extraction » (*GDU*). Le *cul-terreux*, enregistré par Delvau au sens de « paysan » semble avoir été d'un usage argotique (*DLV* et Larchey, suppl.), avant de devenir familier et péjoratif (*TLF*, cit. Zola, *La Terre*, 1887).

Voir variantes, p. 557.

Le maître et ses gas¹,
24 Les gas du berger,

Je meurs si je mens,
Je les trouve heureux,
Tous ces culs-terreux²,
28 D'être tes amants.

1. « Suprême insulte, Madame *** est, à n'en pas douter, Mathilde dont Verlaine ne veut plus connaître le nom [v. 20] depuis qu'elle est devenue Madame Delporte. Il se venge d'elle en la plaçant à côté de cinq prostituées » (Robichez, p. 686).

2. Dans *La Bonne Chanson*, Verlaine écrivait, à propos de sa future femme : « Ses yeux, qui sont les yeux d'un ange » (*LP*, p. 121).

3. Cf. « Avec cela le charme insigne / D'un frais sourire triomphant » (*La Bonne Chanson*, VIII, *LP*, p. 133).

4. « "Ma mère-grand, que vous avez de grandes dents !" "C'est pour mieux te manger." Et en disant ces mots, le méchant Loup se jeta sur le petit Chaperon rouge et la mangea » (Charles Perrault, *Le Petit Chaperon rouge*, 1697).

5. « Aujourd'hui, quand on dit, en parlant d'une femme, pardon ! d'une coquette : *elle a du chien*, cela signifie qu'elle a des airs qui agacent, des hanches qu'elle sait remuer à propos, des regards qu'elle sait rendre incendiaires. Quant à la pudeur, elle a mis ce superflu de côté, comme ces *chiens* que l'on rencontre parfois dans la rue. C'est un des mots les plus naïvement insolents de la langue des roués au dix-neuvième siècle » (*GDU*).

6. Cf. « Sa voix, étant de la musique fine » (*La Bonne Chanson*, III, *LP*, p. 123).

7. « Calme, tranquille, paisible. N'est plus guère usité que dans les locutions *rester, demeurer coi, se tenir coi* » (*GDU*).

8. « Belle fille, jeune et appétissante, – dans l'argot des bourgeois » (*DLV*).

Voir variantes, p. 558.

VI

À MADAME ***¹

Vos narines qui vont en l'air,
Non loin de vos beaux yeux quelconques²,
Sont mignonnes comme ces conques
4 Du bord de mer de bains de mer ;

Un sourire moins franc qu'aimable³
Découvre de petites dents,
Diminutifs outrecuidants
8 De celles d'un loup de la fable⁴ ;

Bien en chair, lente avec du chien⁵,
On remarque votre personne,
Et votre voix fine résonne⁶
12 Non sans des agréments très bien ;

De la grâce externe et légère
Et qui me laissait plutôt coi⁷
Font de vous un morceau de roi⁸,
16 Ô de roi non absolu, chère !

Toujours est-il, regret ou non,
Que je ne sais pourquoi mon âme
Par ces froids pense à vous, Madame
20 De qui je ne sais plus le nom.

1. « Formule d'excuse pour dire une chose qui pourrait déplaire ou choquer », locution familière (*TLF*). Verlaine expose au grand jour les épisodes de son séjour en prison, comme il l'annonçait à son éditeur au moment de publier cette série dans *Lutèce* (4-11 octobre 1885) : « Il va paraître dans *Lutèce* vers biographiques très crânes. Zut ! je brûle mes vaisseaux ! » (lettre à Vanier, 1^{er} octobre 1885, *CG*, p. 909).

RÉVÉRENCE PARLER¹

1. Ce livre étant *Cellulairement*, que Verlaine n'avait pas pu publier à sa sortie de prison (voir *Romances sans paroles* suivi de *Cellulairement*, LP). En réalité, de nombreux « extraits » avaient déjà paru dans *Sagesse* (1880) et dans *Jadis et naguère* (1884). « Mon bouquin s'ouvre comme suit », expliquait Verlaine à Lepelletier dans une lettre du 22 août 1874, envoyée de la prison de Mons : « Les vers suivants datent d'un an » (CG, p. 371).

2. Dans *Cellulairement*, ce poème était intitulé « Au lecteur ».

3. Jacques Robichez (son éd., p. 687) rapproche cette expression de la dédicace des *Fleurs du mal* à Théophile Gautier : « Au poète impeccable [...] je dédie ces fleurs malades ».

4. « Le rêve d'un malade ». *Ægri somnia* est une expression utilisée par Horace (*Art poétique*, I, v. 6-9) pour qualifier une œuvre d'art hétéroclite : « Croyez-moi, Pisons, ce tableau vous offrira le portrait fidèle d'un livre où, pareilles aux songes d'un malade, ne seront retracées que des images inconsistantes, faisant un corps dont les pieds et la tête ne répondront pas à un type unique. » Verlaine l'a utilisée dans le « Prologue » de *Jadis et naguère* (LP, p. 55) : « Allez, *ægri somnia* », et elle sert de titre à un texte en prose publié en 1892 (*OprC*, p. 200-201) et à un poème de 1895 (*OpC*, p. 1030).

5. Extrait de l'adresse au lecteur des *Essais* de Montaigne : « C'est icy un livre de bonne foy, lecteur », expression reprise par de nombreux auteurs pour défendre la sincérité de leurs propos.

RÉVÉRENCE PARLER

I

PROLOGUE D'UN LIVRE
DONT IL NE PARAÎTRA
QUE LES EXTRAITS CI-APRÈS¹

Ce n'est pas de ces dieux foudroyés,
Ce n'est pas encore une infortune
Poétique autant qu'inopportune
4 Ô lecteur de bon sens, ne fuyez² !

On sait trop tout le prix du malheur
Pour le perdre en disert gaspillage.
Vous n'aurez ni mes traits ni mon âge,
8 Ni le vrai mal secret de mon cœur.

Et de ce que ces vers maladifs³
Furent faits en prison, pour tout dire,
On ne va pas crier au martyre.
12 Que Dieu vous garde des expansifs !

On vous donne un livre fait ainsi.
Prenez-le pour ce qu'il vaut en somme.
C'est l'*ægri somnium*⁴ d'un brave homme
16 Étonné de se trouver ici.

On y met, avec la « bonne foy »⁵,
L'orthographe à peu près qu'on possède

1. Dans le sens premier de « petit livre » et non d'écrit diffamatoire ou injurieux, ce *libelle* étant *Cellulairement*.

2. Cf. « Tristesse » de Musset (*Poésies nouvelles*, 1856) : « J'ai perdu ma force et ma vie, / Et mes amis et ma gaîté ; / J'ai perdu jusqu'à la fierté / Qui faisait croire à mon génie », et la « Chanson de la plus haute tour » de Rimbaud (mai 1872) : « Oisive jeunesse / À tout asservie, / Par délicatesse / J'ai perdu ma vie » (*Œuvres complètes*, p. 211).

3. Cf. le texte liminaire des *Poèmes saturniens* (1866, *LP*, p. 21) : « Or ceux-là qui sont nés sous le signe SATURNE, / [...] / Ont entre tous, d'après les grimoires anciens, / Bonne part de malheur et bonne part de bile. » À l'époque de *Parallèlement*, Verlaine assume pleinement cette posture qui, en 1866, relevait encore de la pose littéraire : il se présente dans *Les Poètes maudits* (1888), sous le pseudonyme de Pauvre Lelian, comme un « Maudit qui aura bien eu la destinée la plus mélancolique, car ce mot doux peut, en somme, caractériser les malheurs de son existence » (*OprC*, p. 686), tout en dénigrant la manière et les sujets de son premier recueil (voir ici « Poème saturnien », p. 385).

Voir variantes, p. 558.

Regrettant de n'avoir à son aide
20 Que ce prestige d'être bien soi.

Vous lirez ce libelle¹ tel quel,
Tout ainsi que vous feriez d'un autre.
Ce vœu bien modeste est le seul nôtre,
24 N'étant guère après tout criminel.

Un mot encore, car je vous dois
Quelque lueur en définitive
Concernant la chose qui m'arrive :
28 Je compte parmi les maladroits.

J'ai perdu ma vie² et je sais bien
Que tout blâme sur moi s'en va fondre :
À cela je ne puis que répondre
32 Que je suis vraiment né Saturnien³.

1. Ernest Delahaye (*Rimbaud*, p. 56) signale que ce poème fut envoyé par Verlaine à Rimbaud depuis la prison des Petits-Carmes, avec « Autre » (p. 355) et « Berceuse » (« Un grand sommeil noir... », *Sagesse, LP*, p. 201).

2. *Dame* pour qualifier la femelle d'un animal est courant dans les chansons enfantines et dans les fables (*cf.* La Fontaine, « La Ligue des rats » : « Dame Souris, lui dit ce Fanfaron, / Ma foi, quoi que je fasse, / Seul je ne puis chasser le Chat qui vous menace »). Littré le donne comme familier et de style badin. On dit *on entendrait trotter une souris* pour évoquer une idée de grand silence (*TLF*) : « fait si beau silence / qu' on peut sans l'oreille prester / entendre une souris trotter » (d'Assoucy, *Le Ravissement de Proserpine*, 1653).

3. Syntaxe familière (voir aussi le v. 14 : on ronfle *ferme*).

4. La locution figurée, qui date du xv^e siècle, est « Il fait noir comme dans un four ».

Voir variantes, p. 559.

II

IMPRESSION FAUSSE¹

Dame souris trotte²,
Noire dans le gris du soir,
Dame souris trotte
4 Grise dans le noir.

On sonne la cloche,
Dormez, les bons prisonniers !
On sonne la cloche :
8 Faut que vous dormiez³.

Pas de mauvais rêve,
Ne pensez qu'à vos amours.
Pas de mauvais rêve :
12 Les belles toujours !

Le grand clair de lune !
On ronfle ferme à côté.
Le grand clair de lune
16 En réalité !

Un nuage passe,
Il fait noir comme en un four⁴.
Un nuage passe.
20 Tiens, le petit jour !

Dame souris trotte,
Rose dans les rayons bleus.
Dame souris trotte :
24 Debout, paresseux !

1. Entendez : autre « impression fausse » (voir le poème précédent et la note 1, p. 353). Des extraits de ce poème ont été publiés par Robert Caze dans *Le Voltaire* du 15 août 1885, avec le commentaire suivant : « Je suppose que les amis de la clarté littéraire comprendront fort bien ce qu'a voulu dire Paul Verlaine dans ce fragment de vers à rimes masculines. Ici, aucun rébus, mais une franchise que ne désavouerait pas Villon, cet ancêtre en droite ligne de Verlaine. »

2. Dans la lettre à Lepelletier du [20] octobre 1873 à laquelle était joint ce poème, Verlaine précisait, en note : « Il y avait des soucis dans un parterre central » (*CG*, p. 353). Il reviendra sur ce détail dans *Mes prisons* (*OprC*, p. 335) : « Une fois par jour, le matin, les prévenus, par sections, descendaient dans une cour pavée, “ornée” au milieu d’un petit “jardin” tout en la fleur jaune nommée souci. » Claude Cuénot (*Le Style de Paul Verlaine*, p. 166) signale que l’amphibologie « souci » pour « fleur et préoccupation » (v. 2) se rencontre déjà dans *La Guirlande de Julie* (1641).

3. La locution *flageoler sur ses jambes* (« chanceler ») est renouvelée par l’emploi du mot *fémur*, terme anatomique rare dans le langage poétique où il est généralement réservé à des scènes macabres (cf. Gautier, « Bûchers et tombeaux » dans *Émaux et Camées*, 1858 ; Rimbaud, « Bal des pendus », 1870).

4. Manque de force, physique ou morale (Littré). Voir « Prière du matin » (*Amour*), v. 96, p. 93.

5. Samson, envoyé sur terre par Dieu pour délivrer les Hébreux du joug des Philistins, fut capturé et emprisonné après que Dalila lui eut coupé ses longs cheveux, d’où il tirait sa force ; en prison, les Philistins le contraignirent à tourner la meule d’un moulin (Juges, 16, 21), d’où le verbe *moudre* au v. 14.

6. Bien que Littré marque le mot comme familier, il est enregistré comme argotique tant par Larchey que par Delvau (*DLV*). Voir « Nouvelles variations sur le Point du jour », v. 15, p. 413.

7. Strophe citée dans *Mes prisons* pour illustrer la « promenade [des prévenus] à la queue-leu-leu sous l’œil d’un gardien tout au plus humain » (*OprC*, p. 336).

III

AUTRE¹

La cour se fleurit de souci²
 Comme le front
 De tous ceux-ci
 Qui vont en rond
 En flageolant sur leur fémur³
 Débilité⁴
 Le long du mur
 8 Fou de clarté.

Tournez, Samsons sans Dalila,
 Sans Philistin,
 Tournez bien la
 Meule au destin⁵.
 Vaincu risible de la loi,
 Mouds tour à tour
 Ton cœur, ta foi
 16 Et ton amour !

Ils vont ! et leurs pauvres souliers
 Font un bruit sec,
 Humiliés,
 La pipe au bec⁶.
 Pas un mot ou bien le cachot,
 Pas un soupir.
 Il fait si chaud
 24 Qu’on croit mourir⁷.

1. *Cirque*, au sens étymologique de « cercle », indique le mouvement circulaire des prisonniers pendant la promenade (le sens familier de « désordre » n'apparaît que dans la seconde moitié du xx^e siècle).

2. « Attristé, navré », mais Verlaine utilise peut-être ce verbe dans son acception théologique (1845) : *contrister le Saint-Esprit* pour « retomber dans le péché après avoir reçu les grâces du Saint-Esprit » (*DHLF*).

3. « Dans la fraîcheur de leur jeunesse », mais aussi couronnés de « soucis » (v. 1-2 et n. 2, p. 354).

Voir variantes, p. 559.

J'en suis de ce cirque¹ effaré,
Soumis d'ailleurs
Et préparé
À tous malheurs.

Et pourquoi si j'ai contristé²
Ton vœu têtû,
Société,
32 Me choierais-tu ?

Allons, frères, bons vieux voleurs,
Doux vagabonds,
Filous en fleur³,
Mes chers, mes bons,
Fumons philosophiquement,
Promenons-nous
Paisiblement :
40 Rien faire est doux.

1. Ce titre rappelle celui d'un des poèmes des *Fleurs du mal*, « Réversibilité ». En théologie, la *réversibilité* est le principe selon lequel les souffrances et les mérites de l'innocent profitent au coupable, et ceux des saints à toutes les âmes en état de grâce (Robert). Si Verlaine a bien adopté ce titre après sa conversion (voir variantes, p. 561, et l'épigraphe), les *réversibilités* sont aussi celles des équivalences exprimées en fin de strophe (« Les Déjàs sont les Encors ! », « Les Jamais sont les Toujours ! », etc.).

2. « Le monde entier est sous la puissance du Malin » (Jean, I^{re} épître, 5, 19). Verlaine renversera cette parole dans *Hombres*, VIII (1891) : « Heureux moi ! *Totus in benigno positus* » (*OpC*, p. 1411).

3. « Tu devines qu'il s'agit des pompes de la prison, des signaux, de la Chapelle, où l'on est dans des stalles isolées, etc. » (lettre à Lepelletier des 24-28 novembre 1873, *CG*, p. 359).

4. Si Littré donne déjà *pourchas* comme vieilli (dans le sens de « ce que l'on pourchasse »), la locution *en pourchas*, enregistrée en français classique (Charron, La Fontaine), prend chez Verlaine un sens nouveau : « comme s'ils se poursuivaient ».

5. Voir ci-dessus, n. 3, et *Mes prisons*, 11 : « La chapelle, très extraordinaire : au contraire de ce qui a lieu dans la plupart des prisons cellulaires, l'autel et ses accessoires se trouvent au milieu naturellement des *boxes* destinés aux "fidèles" mais très élevés sur une plate-forme aux quatre coins de quoi se tiennent les gardiens chargés de la bonne tenue et du respect du Lieu saint... C'est même à quoi font allusion mes vers de *Parallèlement* » (*OprC*, p. 344-345). Dans la liturgie catholique, le salut est un office du soir.

6. Cf. « Écrit en 1875 » (*Amour*), v. 30, p. 97 : « Cette chambre aux murs blancs ».

7. Archaïsme : triste, affligeant, qui fait souffrir.

8. « Doucement », mais aussi de manière désagréable, avec fadeur.

Voir variantes, p. 561.

IV

RÉVERSIBILITÉS¹

*Totus in maligno positus*²

- Entends les pompes qui font
Le cri des chats³.
Des sifflets viennent et vont
Comme en pourchas⁴.
Ah, dans ces tristes décors
6 Les Déjàs sont les Encors !
- Ô les vagues Angélus !
(Qui viennent d'où ?)
Vois s'allumer les Saluts
Du fond d'un trou⁵.
Ah, dans ces mornes séjours
12 Les Jamais sont les Toujours !
- Quels rêves épouvantés,
Vous grands murs blancs⁶ !
Que de sanglots répétés,
Fous ou dolents⁷ !
Ah, dans ces piteux retraits
18 Les Toujours sont les Jamais !
- Tu meurs doucereusement⁸,
Obscurément,
Sans qu'on veille, ô cœur aimant,
Sans testament !
Ah, dans ces deuils sans rachats
24 Les Encors sont les Déjàs !

1. En anglais, *to tantalize* signifie « tourmenter quelqu'un en lui promettant quelque chose qu'il ne peut obtenir » (Oxford). Il n'est pas impossible que Verlaine ait formé ce mot sur le participe passé de *tantaliser*, donné par Littré comme néologisme (mais on le trouve déjà chez Rétif et chez Murger) : « tenter comme la fable dit que Tantale était tenté par les fruits et les mets dont il avait besoin et qu'il ne pouvait atteindre » (suppl.).

2. L'aile de la prison. Cf. « Écrit en 1875 » (*Amour*, p. 95, v. 1-4) : « J'ai naguère habité le meilleur des châteaux / Dans le plus fin pays d'eau vive et de coteaux : / Quatre tours s'élevaient sur le front d'autant d'ailes, / Et j'ai longtemps, longtemps habité l'une d'elles. » L'acception « ornithologique » du mot *aile* justifie en partie la comparaison de la seconde moitié du dizain.

3. Cf. la pièce VII de *La Bonne Chanson* où, comme ici, Verlaine associe le bruit des machines à celui des oiseaux : « Une odeur de charbon qui brûle et d'eau qui bout, / Tout le bruit que feraient mille chaînes au bout / Desquelles hurleraient mille géants qu'on fouette ; / Et tout à coup des cris prolongés de chouette » (*LP*, p. 131).

Voir variantes, p. 562.

V

TANTALIZED¹

L'aile où je suis donnant juste sur une gare²,
 J'entends de nuit (mes nuits sont blanches) la bagarre
 Des machines qu'on chauffe et des trains ajustés,
 Et vraiment c'est des bruits de nids répercutés
 5 À des cieux de fonte et de verre et gras de houille³.
 Vous n' imaginez pas comme cela gazouille
 Et comme l'on dirait des efforts d'oiselets
 Vers des vols tout prochains à des cieux violets
 Encore et que le point du jour éclaire à peine.
 10 Ô ces wagons qui vont dévaler dans la plaine !

1. Le 6 mai 1868, le tribunal correctionnel de Lille avait ordonné la « suppression ou la destruction » des *Amies*, le second recueil de Verlaine, « pour outrages à la morale publique et religieuse ainsi qu'aux bonnes mœurs » (voir *Fêtes galantes, La Bonne Chanson*, précédé de *Les Amies*, LP, p. 34). Le nom de Verlaine, en revanche, n'a jamais figuré à l'*Index librorum prohibitorum* (Index des livres interdits) de l'Église catholique.

2. Note de Verlaine dans la lettre à Lepelletier du 22 août 1874 (CG, p. 369) : « À propos de la pièce *D. Quichotte* dans le vol. de Valade *À mi-côte* ». Léon Valade (1841-1884) était un familier de Verlaine (voir « À Léon Valade », *Amour*, ici p. 179) ; la dédicace « À Paul V*** » figure en effet en tête des quatre sonnets de la série « Don Quichotte » dans *À mi-côte* (1874).

3. « Qui participe de la nature du savon » (Bescherelle). Verlaine a reçu « un savon » (Charles Bruneau, *Verlaine*, p. 33), c'est-à-dire une « réprimande sévère » (Larchey).

4. Littre donne *extraordinaire* (v. 5) en quatre syllabes : la faute de quantité serait, pour Verlaine, d'en avoir compté cinq.

5. Archaïsme (xvi^e s.) pour « abandonner, renoncer ».

6. Allusion à Alphonse Lemerre, libraire et éditeur du volume de Valade. Verlaine parle ailleurs de la « proscription » qui sévit contre lui chez Lemerre après la Commune (lettre à Lepelletier des 24-28 novembre 1873, CG, p. 358).

Voir variantes, p. 562.

VI

INVRAISEMBLABLE MAIS VRAI

Las ! je suis à l'Index¹ et dans les dédicaces
 Me voici Paul V... pur et simple². Les audaces
 De mes amis, tant les éditeurs sont des saints,
 Doivent éliminer mon nom de leurs desseins,
 5 Extraordinaire et saponaire³ tonnerre
 D'une excommunication que je vénère
 Au point d'en faire des fautes de quantité⁴ !
 Vrai, si je n'étais pas (forcément) désisté⁵
 Des choses, j'aimerais, surtout m'étant contraire,
 10 Cette pudeur du moins si rare de libraire⁶.

1. Cf. Hugo, *William Shakespeare* (1864) : « les âmes, libellules de l'ombre, mouches crépusculaires, frissonnent dans tous ces roseaux noirs que nous appelons passions et événements. »

2. En français de Belgique, « on vous pardonne pour cette fois, mais ne recommencez pas » ; expression reprise dans *Sagesse*, I, 1, v. 20 : « Au moins, prudence ! Car c'est bon pour une fois » (*LP*, p. 69), et dans « Hou ! Hou ! » (*Invectives*) : « Heureusement, comme l'on dit, que la douane / Est là pour une fois, bons messieurs, sais-tu ? » (*OpC*, p. 924). Verlaine a toujours été attentif aux variantes régionales du français : « d'où, philologues, expliquez-vous un peu d'où viennent, par exemple, ces [...] explétifs, *pour une fois, sais-tu ?...* » (*Quinze jours en Hollande, OpC*, p. 366-367).

3. Verlaine conclut la série *Révérance parler* par les dates de son séjour forcé en Belgique. Le 8 août 1873, il était condamné par le tribunal correctionnel de Bruxelles à deux ans de prison (arrêté le 11 juillet, il avait déjà passé près d'un mois en cellule, aux Petits-Carmes, à Bruxelles) ; transféré à la prison de Mons le 25 octobre 1873, il sera libéré le 16 janvier 1875.

Voir variantes, p. 563.

VII

LE DERNIER DIZAIN

Ô Belgique qui m'as valu ce dur loisir,
 Merci ! J'ai pu du moins réfléchir et saisir
 Dans le silence doux et blanc de tes cellules
 Les raisons qui fuyaient comme des libellules
 5 À travers les roseaux bavards d'un monde vain¹,
 Les raisons de mon être éternel et divin,
 Et les étiqueter comme en un beau musée
 Dans les cases en fin cristal de ma pensée.
 Mais, ô Belgique, assez de ce huis-clos têtû !
 10 Ouvre enfin, car c'est bon pour une fois, sais-tu² !

Bruxelles, août 1873. – Mons, janvier 1875³.

1. Au pluriel, en rapport avec les expressions *il y a des lunes*, « il y a (très) longtemps », et *avoir des (ses) lunes*, des « variations d'humeur » (Larchey), « des caprices, des fantaisies » (*TLF*). Mais Verlaine est aussi le poète de « Clair de lune » (*Fêtes galantes, LP*, p. 65), tourné en dérision dans « À la manière de Paul Verlaine », ici p. 371, v. 1-4.

LUNES¹

1. Le premier des *Vieux Coppées* de *Cellulairement* (LP, p. 185) commençait par un vers presque semblable, dont le mot à la rime a été conservé : « Pour charmer tes ennuis, ô Temps qui nous dévastés, / Je veux, durant cent vers coupés en dizains chastes ».

2. Empereur romain, successeur d'Auguste, évoqué notamment pour ses excès et ses débauches.

3. Familièrement, « jeune fille nubile » (GDU).

4. Verlaine affectionne ce tour archaïque (la préposition *ès*, pour « dans les » ou « en », suivi d'un nom pluriel, mais qu'il utilise aussi avec un singulier). Cf. *Chansons pour elle*, XVIII : « Soyons scandaleux sans plus nous gêner / Qu'un cerf et sa biche *ès* bois authentiques. »

5. Allusion probable à Mathilde alors âgée de seize ans et qui, avant son mariage et pendant que Verlaine lui faisait la cour par lettres, passa les mois d'août et de septembre 1869 au château de Bouëlle où elle participa à son « premier grand bal » (*Mémoires*, p. 77).

6. Emprunté à Rimbaud ou partagé avec lui, ce vers figure en italique dans « Nuit de l'enfer » (*Une saison en enfer*, 1873) : « La peau de ma tête se dessèche. Pitié ! Seigneur, j'ai peur. J'ai soif, si soif ! Ah ! l'enfance, l'herbe, la pluie, le lac sur les pierres, *le clair de lune quand le clocher sonnait douze*... le diable est au clocher, à cette heure. Marie ! Sainte Vierge !... – Horreur de ma bêtise » (*Œuvres complètes*, p. 256).

Voir variantes, p. 564.

LUNES

I

- Je veux, pour te tuer, ô temps qui me dévastés¹,
 Remonter jusqu'aux jours bleuis des amours chastes
 Et bercer ma luxure et ma honte au bruit doux
 De baisers sur Sa main et non plus dans Leurs cous.
 5 Le Tibère² effrayant que je suis à cette heure,
 Quoi que j'en aie, et que je rie ou que je pleure,
 Qu'il dorme ! pour rêver, loin d'un cruel bonheur,
 Aux tendrons³ pâlots dont on ménageait l'honneur
 Es-fêtes⁴, dans, après le bal sur la pelouse⁵,
 10 Le clair de lune quand le clocher sonnait douze⁶.

1. Une première version de ce poème (voir variantes, p. 565) était jointe à une lettre à Delahaye de novembre 1875 (CG, p. 454, incomplet). Intitulée « La chanson du gas pas poseur », elle constituait le premier volet d'une hypothétique série auto-parodique, les *Vieux-Verlaines*, qui aurait fait suite aux *Vieux Coppées*, ces dizains caricaturaux de *Cellulairement* (LP, p. 185-203). Dans un deuxième temps, Verlaine a associé à cette palinodie de sa première manière (v. 1-8) le « mensonge » de sa vie avant son séjour en prison (v. 9-16).

2. Verlaine associe ironiquement au « Clair de lune » des *Fêtes galantes* (LP, p. 65), le *clair de la lune* de la chanson française bien connue.

3. « Or ceux-là qui sont nés sous le signe SATURNE, / Fauve planète, chère aux nécromanciens, / Ont entre tous, d'après les grimoires anciens, / Bonne part de malheur et bonne part de bile » (« Les Sages d'autrefois... », *Poèmes saturniens*, LP, p. 21). Verlaine rappellera sa condition de « saturnien » dans « Prologue d'un livre dont il ne paraîtra que les extraits ci-après », ici p. 349, v. 29-32.

4. On compte pas moins de quarante occurrences du mot *lune* dans la poésie de Verlaine avant *Parallèlement*.

5. Cet « accord discord », qui suggère un couplage entre harmonie et dissonance dans les *Romances sans paroles*, trouve un répondeur dans le titre *Flûte et cor* sous lequel Verlaine dissimule son recueil dans *Les Poètes maudits* (1888, *OprC*, p. 688).

6. Littre donne *fadasse* comme « néologisme trivial » : « qui a quelque chose de fade au point d'entraîner le dégoût ». La *fadeur* propre à certains *Poèmes saturniens* (« Après trois ans ») et aux *Fêtes galantes* (« Mandoline ») est dépréciée à cause de son artificialité. Dans sa lettre à Izambard du 13 mai 1871, Rimbaud condamnait la « poésie subjective » de son professeur, qu'il jugeait « horriblement fadasse » (*Œuvres complètes*, p. 339).

7. Cf. *Ariettes oubliées*, I (*Romances sans paroles*, LP, p. 83) : « C'est l'extase langoureuse, / C'est la fatigue amoureuse, / C'est tous les frissons des bois / Parmi l'étreinte des brises. » Dans la première version de notre poème, Verlaine parle du « frisson brûleur » de son ancienne poésie (voir variantes, p. 565).

8. « Pardonne-nous nos offenses, comme nous aussi nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés » (Matthieu, 6, 12, trad. Louis Segond).

II

À LA MANIÈRE DE PAUL VERLAINE¹

C'est à cause du clair de la lune²
Que j'assume ce masque nocturne
Et de Saturne penchant son urne³
4 Et de ces lunes l'une après l'une⁴.

Des romances sans paroles ont,
D'un accord discord⁵ ensemble et frais,
Agacé ce cœur fadasse⁶ exprès
8 Ô le son, le frisson⁷ qu'elles ont !

Il n'est pas que vous n'ayez fait grâce
À quelqu'un qui vous jetait l'offense⁸ :
Or, moi, je pardonne à mon enfance
12 Revenant fardée⁹ et non sans grâce.

Je pardonne à ce mensonge-là
En faveur en somme du plaisir
Très banal drôlement qu'un loisir
16 Dououreux un peu m'inocula.

9. « Déguisé, faux, hypocrite » mais aussi, en parlant du style, « chargé de faux ornements » (GDU).

Voir variantes, p. 564.

1. Dans *Lutèce*, où il a été publié pour la première fois, ce poème figurait en tête d'un ensemble intitulé « Limbes » ; il était alors dédié à « A. F. ». À l'adresse de ce poème, le ms. de *Parallèlement* copié par Suzanne Villani porte la mention « à son ami Fouquet » (voir Notes sur l'établissement du texte, p. 74). Il s'agit d'Antoine Fouquet, compagnon de route de Verlaine lors de son voyage à Coulommès et à Attigny fin mai 1875, dont on retrouve aussi le nom sur un ms. de « Sur la route » (voir J. Richer, *Paul Verlaine*, p. 71, 132).

2. Vers extrait de « Le Poète et la Muse », sur une chambre qu'occupa Rimbaud à Paris au début de l'année 1872 (*Jadis et naguère*, LP, p. 191) : « Qu'on l'entende comme on voudra, ce n'est pas ça. / Vous ne comprenez rien aux choses, bonnes gens. / Je vous dis que ce n'est pas ce que l'on pensa. »

3. Le *cœur* qui *saigne* pour exprimer la souffrance est un cliché répandu dans la littérature depuis le xvii^e siècle, et dont l'origine est probablement religieuse : cf. *Sagesse*, II, IV, 1 : « Mon Dieu m'a dit : Mon fils, il faut m'aimer. Tu vois / Mon flanc percé, mon cœur qui rayonne et qui saigne » (LP, p. 163).

4. « Monstre fabuleux représenté avec une tête de femme et un corps de serpent, qui passait pour dévorer les hommes et les enfants ; par extension, sorcière, démon féminin » (TLF).

5. Le mot *patrie* revient onze fois dans la poésie de Verlaine jusqu'à *Parallèlement* et l'idée est rémanente dans son œuvre, depuis l'incipit du *Voyage en France par un Français* : « Le plus ardent amour de la patrie a pu seul inspirer ce livre ; c'est ce dont on se convaincra en le lisant » (*OprC*, p. 995), jusqu'à telle pièce de *Bonheur* : « L'amour de la Patrie est le premier amour, / Et le dernier amour après l'amour de Dieu » (XXX, *OpC*, p. 697).

Voir variantes, p. 566.

III

EXPLICATION¹

Je vous dis que ce n'est pas ce que l'on pensa².
P. V.

Le bonheur de saigner sur le cœur³ d'un ami,
Le besoin de pleurer bien longtemps sur son sein,
Le désir de parler à lui, bas à demi,
4 Le rêve de rester ensemble sans dessein !

Le malheur d'avoir tant de belles ennemies,
La satiété d'être une machine obscène,
L'horreur des cris impurs de toutes ces lamies⁴,
8 Le cauchemar d'une incessante mise en scène !

Mourir pour sa Patrie ou pour son Dieu⁵, gaîment,
Ou pour l'autre, en ses bras, et baisant chastement
11 La main qui ne trahit, la bouche qui ne ment !

Vivre loin des devoirs et des saintes tourmentes
Pour les seins clairs et pour les yeux luisants d'amantes,
14 Et pour le... reste ! vers telles morts infamantes !

1. Une dédicace « à S. M. et à A. R. » [Sophie Mauté et Arthur Rimbaud] figurait dans la version préoriginale (*Lutèce*, 19-26 juillet 1885) ; dans une lettre du 11 octobre 1887, Verlaine prie Jules Tellier de dire à Vanier que cette dédicace doit être modifiée « en S. M. M. M. et A. R. – ce qui veut dire à *Sophie Marie Mathilde Mauté* et *Arthur Rimbaud* (note pour les bonnes âmes qui me biographieront quand “Je reposerai dans la mort tranquille” » (*OC*, t. 1, p. 1268).

2. Dans une lettre à Rimbaud du 18 mai 1873, Verlaine s’interroge : « comment traduire : “*Ne ruissellent-ils pas de tendresse et de lait ?*” sinon par *Do not stream by fire and milk ?* Au moins me semble-t-il après ample contrition de mes saloperies de vieux con au bois dormant » (*CG*, p. 317). Cette association entre la *flamme* et le *lait* est présente dans *Sagesse* : « Tu vis sans savoir ! / Tu verses ton âme, / Ton lait et ta flamme / Dans quel désespoir ? » (III, II, *LP*, p. 189). Si les *flammes* de l’amour sont un cliché ancien, l’image du *lait* a peut-être une connotation sexuelle, comme le suggérerait le « lait suprême, divin phosphore / Sentant bon la fleur d’amandier » de *Hombres* (VI, v. 33-34, *OpC*, p. 1410).

3. Interrogatif archaïque pour « comment ».

4. « Huile consacrée, mêlée ou non de baume, dont l’emploi pour les onctions est caractéristique de certains sacrements, de certaines consécrations et bénédictions » (*TLF*), dont le mariage.

5. « *Ressembler quelqu’un*, qui est resté populaire, est aujourd’hui complètement hors d’usage. On le trouve dans Malherbe, dans Régnier, dans Bossuet » (Littré).

6. De « faire un pet », puis « faire un bruit subit et éclatant » (Littré), jusqu’à « crever avec explosion » (*GDU*), sans marques d’usage au XIX^e siècle. Le *polype* est une « tumeur molle qui se développe dans les cavités revêtues d’une muqueuse » (*TLF*).

7. « Oublier les lois de la civilité puérile et honnête, *ventris flatum emittere*, – dans l’argot des bourgeois » (*DLV*).

Voir variantes, p. 566.

IV

AUTRE EXPLICATION¹

Amour qui ruisselais de flammes et de lait²,
 Qu’est devenu ce temps, et comme³ est-ce qu’elle est,
 La constance sacrée au chrême⁴ des promesses ?
 Elle ressemble⁵ une putain dont les prouesses
 Empliraient cent bidets de futurs fœtus froids ;
 6 Et le temps a crû mais pire, tels les effrois
 D’un polype grossi d’heure en heure et qui pète⁶.
 Lâches, nous ! de nous être ainsi lâchés⁷ !
 « Arrête !
 Dit quelqu’un de dedans le sein. C’est bien la loi.
 On peut mourir pour telle ou tel, on vit pour soi,
 Même quand on voudrait vivre pour tel ou telle !
 12 Et puis l’heure sévère, ombre de la mortelle,
 S’en vient déjà couvrir les trois quarts du cadran.
 Il faut, dès ce jourd’hui, renier le tyran
 Plaisir, et se complaire aux prudents hyménées,
 Quittant le souvenir des heures entraînées
 Et des gens. Et voilà la norme et le flambeau.
 18 Ce sera bien. »
 L’Amour :
 « Ce ne serait pas beau. »

1. *Limbes* était le titre d'une série dans laquelle figurait ce poème lors de sa première publication, alors dédié par Verlaine à lui-même (« à P. V. », *Lutèce*, 19-26 juillet 1885). Les *limbes* sont à la fois le « séjour des innocents, des justes morts avant d'avoir été sauvés par la Rédemption » (*TLF*), mais le mot indique aussi, au figuré, un « état incertain, indécis » (on parle des *limbes* de la pensée). En 1894, Verlaine publia *Dans les limbes*, un « volume amoureux, cette fois très chaste, [où] *Les Limbes*, c'est l'hôpital, avec une visiteuse » (lettre à Vanier, 25 octobre 1892, *CPV*, t. 2, p. 209).

2. Baudelaire a longuement disserté sur l'*imagination*, « la reine des facultés » (*Salon de 1859* et *Notes nouvelles sur Edgard Poe*), dont Verlaine dresse ici une allégorie.

3. *Les ailes de l'imagination* est un cliché, répandu dans la littérature depuis Rousseau.

4. On qualifie de *papillon* un « esprit léger, inconstant, voltigeant d'objet en objet » (*GDU*), mais le papillon est aussi le symbole de l'âme (*psyché*, en grec, d'où le nom de Psyché). Dans *Les Mots et les Choses* (1966, p. 130), Michel Foucault, parlant des mots figurés, rappelle qu'« on a d'abord désigné les bateaux par leurs voiles, et l'âme, la "Psyché", reçut primitivement la figure d'un papillon ».

5. L'image du « naufrage » de l'âme est récurrente dans la poésie de Verlaine : voir « L'Angoisse » (*Poèmes saturniens*) : « Lasse de vivre, ayant peur de mourir, pareille / Au brick perdu jouet du flux et du reflux, / Mon âme pour d'affreux naufrages appareille » (*LP*, p. 38).

6. Psyché II, ou l'autre reine (la première étant l'imagination).

V

LIMBES¹

L'imagination, reine²,
Tient ses ailes étendues³,
Mais la robe qu'elle traîne
4 A des lourdeurs éperdues.

Cependant que la Pensée,
Papillon⁴, s'envole et vole,
Rose et noir clair, élancée
8 Hors de la tête frivole.

L'Imagination, sise
En son trône, ce fier siège !
Assiste, comme indécise,
12 À tout ce preste manège,

Et le papillon fait rage,
Monte et descend, plane et vire :
On dirait dans un naufrage
16 Des culbutes du navire⁵.

La reine pleure de joie
Et de peine encore, à cause
De son cœur qu'un chaud pleur noie,
20 Et n'entend goutte à la chose.

Psyché Deux⁶ pourtant se lasse.
Son vol est la main plus lente

1. Dans *Lutèce*, cette expression appelait le commentaire suivant : « Sainte Thérèse *dixit*, pour flétrir l'imagination. » *L'imagination est la folle du logis*, expression attribuée tantôt à sainte Thérèse, tantôt à Malebranche (*De l'imagination*, 1674), et devenue proverbiale pour signifier que l'imagination est sujette aux divagations. Le *TLF* rapporte cette citation de Sainte-Beuve : « Racine n'avait pas, comme Mme de Sévigné, de l'imagination à revendre et à tout propos [...] sa folle du logis ne lui échappait pas bon gré, mal gré, à tort et à travers » (*Nouveaux lundis*, t. 3, 1863-1869, p. 59).

Voir variantes, p. 567.

Que cent tours de passe-passe
24 Ont faite toute tremblante.

Hélas, voici l'agonie !
Qui s'en fût formé l'idée ?
Et tandis que, bon génie
28 Plein d'une douceur lactée,

La bestiole céleste
S'en vient palpiter à terre,
La Folle-du-Logis¹ reste
32 Dans sa gloire solitaire !

1. Dans une lettre à Charles Morice du 11 mai 1885, ce poème est donné comme faisant partie d'une « série vaguement hardie » destinée d'abord à *La Revue indépendante* (CG, p. 899). Les lombes (en anatomie, la région lombar) données au figuré par TLF comme « lieu de manifestation du désir sexuel, de la force virile », sont ici les « bas de dos » (v. 9), ou la « chute des reins » (*Femmes*, III, v. 1, *OpC*, p. 1388).

2. La *main chaude* est un « jeu dans lequel un joueur, la tête cachée dans les genoux d'un autre et une main derrière le dos, doit deviner qui lui frappe dans cette main » (TLF). En argot, *jouer à la main chaude* signifiait « être guillotiné » (Larchey).

3. Dans *Femmes*, les fesses « impériales » sont le « trône adoré de l'impudeur » (III, *OpC*, p. 1388).

4. *L'Armorial général de la France*, constitué au XVIII^e siècle par Louis-Pierre d'Hozier, « fait aujourd'hui fonction d'armorial quasi officiel de l'Ancien Régime. Il contient plus de 115 000 armoiries familiales classées par provinces et 3 000 armoiries de villes et communautés » (BNF).

5. Cf. « Séguidille », p. 330, n. 2.

6. Dates collectives de la série *Lunes* (et de la série *Limbes* dans *Lutèce*), qui correspondent au séjour de Verlaine à la prison de Vouziers. Le 24 mars 1885, il avait été condamné à un mois de prison et à 500 francs d'amende par le tribunal correctionnel de Vouziers (Ardennes), pour « violences et menaces de mort » contre sa mère (voir *Mes prisons*, 17, *OprC*, p. 354-357, et Edmond Lepelletier, *Paul Verlaine*, p. 477-485).

Voir variantes, p. 567.

VI

LOMBES¹

Deux femmes des mieux m'ont apparu cette nuit.
 Mon rêve était au bal, je vous demande un peu !
 L'une d'entre elles maigre assez, blonde, un œil bleu,
 4 Un noir et ce regard mécréant qui poursuit.

L'autre, brune au regard sournois qui flatte et nuit,
 Seins joyeux d'être vus, dignes d'un demi-dieu !
 Et toutes deux avaient, pour rappeler le jeu
 8 De la main chaude², sous la traîne qui bruit,

Des bas de dos très beaux et d'une gaîté folle
 Auxquels il ne manquait vraiment que la parole,
 11 Royale arrière-garde aux combats du plaisir³.

Et ces Dames – scrutez l'armorial de France⁴ –
 S'efforçaient d'entamer l'orgueil de mon désir⁵,
 14 Et n'en revenaient pas de mon indifférence.

Vouziers (Ardennes), 13 avril-13 mai 1885⁶.

1. Verlaine avait eu l'intention d'insérer cette pièce dans *Jadis et naguère* pour y compléter la série *À la manière de plusieurs* : « ci-joint une affaire (assez sale) pour *Lutèce*, puis pour *Jadis et naguère*, [...] envoyée simultanément à Trézenik et à Vanier. Soyez clément à cette élucubration » (lettre à Charles Morice, 20 novembre 1884, *CG*, p. 881). Dans cette palinodie, Verlaine rejette les modèles de l'amour galant qui ne correspondent plus à sa nature, comme il s'en explique dans sa « Critique des *Poèmes saturniens* » (1890) : « Plusieurs parmi les très aimables poètes nouveaux qui m'accordent quelque attention regrettent que j'aie aussi renoncé à des sujets "gracieux", comédie italienne et bergerades contournées, oubliant que je n'ai plus vingt ans et que je ne jouis pas, moi, de l'éternelle jeunesse [...]. L'amour physique, par exemple, mais c'est d'ordinaire tout pomponné, tout frais, satin et rubans et mandoline, rose au chapeau, des moutons pour un peu, qu'il apparaît au "printemps de la vie". » (*OprC*, p. 722).

2. Poème pour célébrer un mariage, le « naïf épithalame » (*Sagesse*, I, xvi, *LP*, p. 123) désigne aussi *La Bonne Chanson*, recueil offert en cadeau de noce par Verlaine à sa femme.

3. Des motifs de la poésie pastorale sont présents dans les *Fêtes galantes* (« L'Allée », « Mandoline ») et dans *Les Uns et les Autres* (1870), mais Verlaine écrit, dans « Nous ne sommes pas le troupeau... », un poème prévu pour une deuxième édition de *Parallèlement* : « Nous ne sommes pas le troupeau : / C'est pourquoi bien loin des bergères / Nous divertissons notre peau / Sans plus de phrases mensongères » (Appendice, p. 465).

4. Parodie du titre d'un tableau de Watteau, *L'Embarquement pour Cythère* (ou *Pèlerinage à l'île de Cythère*), Cythère étant, dans le langage poétique, « la patrie allégorique des amours » (*GDU*). Sodome et Gomorrhe, les villes de la Bible détruites par Dieu à cause de l'immoralité de leurs habitants (Genèse, 19), sont évoquées dans la poésie de Verlaine depuis *Sagesse* (II, iv, 5, *LP*, p. 169).

Voir variantes, p. 568.

LA DERNIÈRE FÊTE GALANTE¹

Pour une bonne fois séparons-nous,
Très chers messieurs et si belles mesdames.
Assez comme cela d'épithalames²,
4 Et puis là, nos plaisirs furent trop doux.

Nul remords, nul regret vrai, nul désastre !
C'est effrayant ce que nous nous sentons
D'affinités avecque les moutons
8 Enrubannés du pire poétastre³.

Séparons-nous, je vous le dis encore.
Ô que nos cœurs qui furent trop bêtants,
Dès ce jour'hui réclament, trop hurlants,
12 L'embarquement pour Sodome et Gomorrhe⁴ !

1. Contrairement à son titre, ce poème n'est pas un pastiche des *Poèmes saturniens*, dont il s'éloigne tant par le thème que par le langage. Placé après « La Dernière Fête galante », il renforce, dans *Parallèlement*, la dérision de Verlaine envers ses premières œuvres. Le ms. établi par Suzanne Villani (voir Notes sur l'établissement du texte, p. 74) porte la mention : « arrivé à lui dans les Ardennes / Pédérastie ».

2. Dans « La Goutte » (posth.), Verlaine explique les circonstances de son voyage à Attigny et de cette aventure : « La petite ville où il devait prendre le train se trouvait en fête. Chanteuses et jeux firent tant qu'il y passa une nuit, au bout de laquelle il se trouvait juste nanti du prix de son billet » (*OprC*, p. 209).

3. *Débagouler* signifie « parler, dans l'argot du peuple » (*DLV*).

4. D'abord « marchand de vin », abréviation de *mastroquet* (Larchey), puis « cabaret » (1878).

5. « Buvant peu » : en argot, on dit *sucer un verre* pour le boire (*DLV*), la *glace* étant « un verre à boire » (Larchey).

6. La *tribade* est « une femme qui abuse de son sexe avec d'autres femmes » (*DEM*).

7. « Ostensiblement ».

8. *Goulu* signifie, au XIX^e siècle, « qui mange beaucoup et avec avidité » (Littré, *GDU*), mais Verlaine construit peut-être l'adverbe *goulûment* sur le sens populaire du substantif *goulu*, « homme (ou femme) à grande bouche » (Robert).

POÈME SATURNIEN¹

Ce fut bizarre et Satan dut rire.
Ce jour d'été m'avait tout soulé².
Quelle chanteuse impossible à dire
4 Et tout ce qu'elle a débagoulé³ !

Ce piano dans trop de fumée
Sous des suspensions à pétroles !
Je crois, j'avais la bile enflammée,
8 J'entendais de travers mes paroles.

Je crois, mes sens étaient à l'envers,
Ma bile avait des bouillons fantasques.
Ô les refrains de cafés-concerts,
12 Faussés par le plus plâtré des masques !

Dans des troquets⁴ comme en ces bourgades,
J'avais rôdé, suçant peu de glace⁵.
Trois galopins aux yeux de tribades⁶
16 Dévisageaient sans fin ma grimace.

Je fus hué manifestement⁷
Par ces voyous, non loin de la gare,
Et les engueulai si goulûment⁸
20 Que j'en faillis gober mon cigare.

1. *Aucun* pour « quelqu'un », archaïque, a été employé en phrase positive jusqu'à l'époque classique.

Voir variantes, p. 569.

Je rentre : une voix à mon oreille,
Un pas fantôme. Aucun¹ ou personne ?
On m'a frôlé. – La nuit sans pareille !
24 Ah ! l'heure d'un réveil drôle sonne.

Attigny (Ardennes) 31 mai-1^{er} juin 1885.

1. Pièce jointe à une lettre à Léon Vanier du 6 novembre 1887. Verlaine avait prévu de la placer après « L'Impénitent » (*OC*, t. 1, p. 1279). Le ms. établi par Suzanne Villani (voir Notes sur l'établissement du texte, p. 74) porte la mention : « pédérasie ».

2. En 1887, Verlaine est dans une misère très réelle. Voir *Lucien Létinois*, xxiv (*Amour*), p. 280, n. 9.

3. Verlaine écrivait, dans *Sagesse* III, II : « Ah ! surtout, terrasse / Ton orgueil cruel, / Implore la grâce / D'être un pur Abel » (*LP*, p. 195). Voir « Il parle encore » (*Amour*), p. 142, n. 4.

4. Le *jettatore* (mot italien) est quelqu'un qui a le mauvais œil (v. 1), un jeteur de sort. Paul d'Aspremont, le héros de la nouvelle de Gautier « *Jettatura* » (1856) est le *jettatore* le plus célèbre de la littérature française au XIX^e siècle : « je suis franc, et j'avoue sans honte que lorsque je rencontre un *jettatore*, je prends volontiers l'autre côté de la rue, et que si je ne puis éviter son regard, je le conjure de mon mieux par le geste consacré. »

5. Cf. « L'Impénitent », p. 391 : « ton œil fané / [...] / Quand passe quelqu'un de gentil / Lance un éclair comme une vitre. »

Voir variantes, p. 570.

L'IMPUDENT¹

La misère² et le mauvais œil,
Soit dit sans le calomnier,
Ont fait à ce monstre d'orgueil³
4 Une âme de vieux prisonnier.

Oui, jettatore⁴, oui, le dernier
Et le premier des gueux en deuil
De l'ombre même d'un denier
8 Qu'ils poursuivront jusqu'au cercueil.

Son regard mûrit les enfants⁵.
Il a des refus triomphants.
11 Même il est bête à sa façon.

Beautés passant, au lieu de sous,
Faites à ce mauvais garçon
14 L'aumône seulement... de vous.

1. Le titre de cette pièce est donné dans une lettre à Léon Vanier du 6 novembre 1887 ; il devait remplacer celui de « Rôdeur vanné », – à moins que cette mention ne concernât que l'incipit du poème (OC, t. 1, p. 1279). Le ms. établi par Suzanne Villani (voir Notes sur l'établissement du texte, p. 74) porte la mention : « pédérasie ».

2. « Digne de Satan », terme populaire (Littré), le plus souvent placé avant un substantif.

3. « Homme de rien, homme sans valeur » (Littré).

4. En argot, *blair* ou *blaire*, le nez (Larchey, suppl.).

5. Les organes mâle et femelle de la fleur.

6. La *viande* est « la chair, dans l'argot du peuple » (DLV).

7. Sur le *faune*, voir « Allégorie », ici p. 307 et n. 4.

8. Dans « L'Amour par terre » (*Fêtes galantes*, LP, p. 111), Verlaine avait déjà utilisé le verbe *bander* dans un sens ambigu, mais la nature de l'*arme* dont il est question ici ne fait pas de doute : c'est en tant que *braquemard* qu'elle est *braquée*, – « par allusion à l'épée courte et large dont on se servait au Moyen Âge » avec laquelle « on blesse les femmes au ventre » (DEM).

9. Si *fricasser* est au départ un terme de cuisine (une façon d'accommoder la viande coupée en morceaux), il a plusieurs acceptions dans la langue populaire : une *fricassée* désignant des « coups donnés ou reçus » (DLV), on peut penser que, comme le « cœur [est] éreinté », les reins sont « rompus » par les excès.

10. La *bile*. En boucherie, on parle de *la poche à/de fiel* d'une volaille.

11. C'est-à-dire tous les organes principaux, la *fressure* étant un terme de boucherie qui désigne les gros viscères, mais aussi, comme le rapporte Delvau, « le cœur et ses dépendances, siège des désirs, – dans l'argot du peuple, qui parle comme écrivait La Fontaine : “Telle censure / Ne fut si sûre / Qu'elle espérait ; / De ma fressure / Dame Luxure / Jà s'emparait” [“Janot et Catin”, *Stances*, 1675, mêmes rimes chez Verlaine] » (DLV). Le mot est utilisé à plusieurs reprises dans *Hombres* (1891), en contexte érotique.

12. Au masculin, *foudre* désigne le « faisceau de dards de feu en zigzags terminés par une flèche et qui constitue l'attribut des puissances divines ou guerrières » (TLF ; voir le v. 22).

L'IMPÉNITENT¹

Rôdeur vanné, ton œil fané
 Tout plein d'un désir satané²
 Mais qui n'est pas l'œil d'un bélétre³,
 Quand passe quelqu'un de gentil
 5 Lance un éclair comme une vitre.

Ton blaire⁴ flaire, âpre et subtil,
 Et l'étamine et le pistil⁵,
 Toute fleur, tout fruit, toute viande⁶,
 Et ta langue d'homme entendu
 10 Poulrèche ta lèvre friande.

Vieux faune⁷ en l'air guettant ton dû,
 As-tu vraiment bandé, tendu
 L'arme assez de tes paillardises⁸ ?
 L'as-tu, drôle, braquée assez ?
 15 Ce n'est rien que tu nous le dises.

Quoi, malgré ces reins fricassés⁹,
 Ce cœur éreinté, tu ne sais
 Que dévouer à la luxure
 Ton cœur, tes reins, ta poche à fiel¹⁰,
 20 Ta rate et toute ta fressure¹¹ !

Sucrés et doux comme le miel,
 Damnants comme le feu du ciel,
 Bleus comme fleur, noirs comme poudre,
 Tu raffoles beaucoup des yeux
 25 De tout genre en dépit du Foudre¹².

1. Première mention, suivant la documentation du *TLF*, de ce terme enfantin qu'on trouve cependant en 1850 dans une œuvre satirique de Théodore Franklin (source : Gallica).

2. Du Sud (Pont-Saint-Esprit, dans le Gard) au Nord (Pont-de-l'Arche, dans l'Eure).

Les nez te plaisent, gracieux
 Ou simplement malicieux,
 Étant la force des visages,
 Étant aussi, suivant des gens,
 30 Des indices et des présages.

Longs baisers plus clairs que des chants,
 Tout petits baisers astringents
 Qu'on dirait qui vous sucent l'âme,
 Bons gros baisers d'enfant, légers
 35 Baisers danseurs, telle une flamme,

Baisers mangeurs, baisers mangés,
 Baisers buveurs, bus, enragés,
 Baisers languides et farouches,
 Ce que t'aimes bien, c'est surtout,
 40 N'est-ce pas ? les belles boubouches¹.

Les corps enfin sont de ton goût,
 Mieux pourtant couchés que debout,
 Se mouvant sur place qu'en marche,
 Mais de n'importe quel climat,
 45 Pont-Saint-Esprit ou Pont-de-l'Arche².

Pour que ce goût les acclamât
 Minces, grands, d'aspect plutôt mat,
 Faudrait pourtant du jeune en somme :
 Pieds fins et forts, tout légers bras
 50 Musculeux et les cheveux comme

Ça tombe, longs, bouclés ou ras, –
 Sinon pervers et scélérats

1. « Pour que tu sauves ». « Dans l'usage populaire, [cette construction] reste vivante encore en Wallonie et en France, notamment dans une région qui va du sud de Beauvais au département du Nord » (Grevisse).

2. Cette particule qui « se joint à [...] l'expression négative *nenni*, pour donner plus de force à la négation » (Littré) est donnée du langage familier par Larousse (*GDU*).

3. « S'amuser, perdre son temps à des riens » (Littré). Les deux éditions de *Parallèlement* publiées du vivant de l'auteur impriment *musser*, dont le sens (« se cacher ») et le régime ne s'accordent pas avec le contexte de la phrase. Il n'est pas impossible que Verlaine confonde les deux verbes : on lit en effet, dans « L'Art poétique *ad hoc* » (*Invectives*) : « Je fais ces vers comme l'on marche devant soi / – Sans musser, sans flâner, sans se distraire aux choses / De la route » (*OpC*, p. 900).

4. « Qui raille ou a l'habitude de railler », synonyme de *railleur*, déjà présent chez Rabelais ; *fieffé*, « qui a atteint le dernier degré du défaut, du vice dont on parle » (*GDU*, « un ivrogne fieffé »).

5. Celles qu'on trouve en certains lieux, par exemple « Défense d'uriner ».

6. « Terme familier et vieilli. Mal en point, mal partagé du côté de la fortune et de la santé » (Littré).

7. *Amiteux* ou *amiteux*, terme dialectal (Picardie, Wallonie), pour désigner quelqu'un d'aimable, d'amical.

Voir variantes, p. 570.

Tout à fait, un peu d'innocence
En moins, pour toi sauver¹, du moins,
55 Quelque ombre encore de décence ?

Nenni dà² ! Vous, soyez témoins,
Dieux la connaissant dans les coins,
Que ces manières, de parts telles,
Sont pour s'amuser mieux au fond
60 Sans trop musser³ aux bagatelles.

C'est ainsi que les choses vont
Et que les raillards⁴ fieffés font.
Mais tu te ris de ces morales, –
Tel un monsieur plus que pressé
65 Passe outre aux défenses murales⁵.

Et tu réponds, un peu lassé
De te voir ainsi relancé,
De ta voix que la soif dégrade
Mais qui n'est pas d'un marmiteux⁶ :
70 « Qu'y peux-tu faire, camarade,

Si nous sommes cet amiteux⁷ ? »

1. « L'Homme au sable » ou « Le Marchand de sable » (*Der Sandmann*) est le titre d'un conte d'E.T.A. Hoffmann (1776-1822), recueilli en 1817 dans les *Nachtstücke* (*Contes nocturnes*), traduits en français dès 1830 et réimprimés à de nombreuses reprises au XIX^e siècle. Le héros, Nathanaël, tombe amoureux d'une jeune fille qui n'est autre qu'un automate (voir ici v. 8). Le ms. établi par Suzanne Villani (voir Notes sur l'établissement du texte, p. 74) porte la mention : « à sa femme ». Le poème de Verlaine, écrit en 1874, fut publié pour la première fois en Italie, en 1885, dans la *Gazzetta letteraria* de Turin.

2. « Donner des noix vides est une expression proverbiale qui correspond à donner des coquilles de noix, c'est-à-dire ne rien donner » (*Histoire générale des proverbes*, Paris, 1828). Larousse mentionne *ce sont des noix*, « de vaines promesses, des bagatelles » (*GDU*).

3. On assurait la rigidité des faux cols, indépendants des chemises auxquelles ils étaient boutonnés, par un *empois* fait de farine d'amidon.

4. « Craque, annonce emphatique et trompeuse » ou « échec complet » (*GDU*, populaire), aujourd'hui sorti de l'usage.

5. Jacques Robichez (son éd., p. 696) identifie la « créature » avec Mathilde qui, selon Verlaine, n'aurait pas répondu à son ardeur après une trop longue période de fiançailles, *l'homme* (ou la femme) *de bois* étant « inerte, sans volonté, sans énergie, comme le serait une statue de bois » (*GDU*, familier).

6. Dans le sens de « s'emmêler », mais aussi d'être « entortillé, tombé dans quelque piège » (*GDU*, populaire).

7. Le *conseil de révision* est la « juridiction administrative chargée de se prononcer sur l'aptitude au service militaire » (*TLF*).

Voir variantes, p. 571.

LE SONNET DE L'HOMME AU SABLE¹

Aussi, la créature était par trop toujours la même,
 Qui donnait ses baisers comme un enfant donne des noix²,
 Indifférente à tout, hormis au prestige suprême
 4 De la cire à moustache et de l'empois des faux-cols droits³.

Et j'ai ri, car je tiens la solution du problème :
 Ce pouf⁴ était dans l'air dès le principe, je le vois ;
 Quand la chair et le sang, exaspérés d'un long carême,
 8 Réclamèrent leur dû, – la créature était en bois⁵.

C'est le conte d'Hoffmann avec de la bêtise en marge.
 Amis qui m'écoutez, faites votre entendement large,
 11 Car c'est la vérité que ma morale, et la voici :

Si, par malheur, – puisse d'ailleurs l'augure aller au diable ! –
 Quelqu'un de vous devait s'emberlificoter⁶ aussi,
 14 Qu'il réclame un conseil de révision préalable⁷.

1. « Par figure, *guitare* se disait (1858) pour “rengaine, banalité rebattue” (cf. aujourd’hui *disque*) » (DHLF). Pièce envoyée à Léon Vanier le 11 août 1887. Dans sa lettre du 16 août 1887, Verlaine précise à son éditeur que le poème est intitulé « Vielle » (CPV, II, p. 92). Le ms. établi par Suzanne Villani (voir Notes sur l’établissement du texte, p. 74) porte la mention : « à sa femme ».

2. « Dans la pièce pour *Parallèlement*, que je vous ai donnée jeudi dernier [11 août], mettre : *Le Pauvre du chemin creux*, au lieu de l’*Idiot*, etc. » (lettre à Léon Vanier du 16 août 1887, CPV, t. 2, p. 92). Les hésitations de Verlaine (« enfant », « idiot », puis « pauvre ») montrent combien la misère est présente dans sa vie cette année-là. Voir « L’Impudent », p. 389 et n. 2. Cf. *Sagesse*, III, IV : « Gaspard Hauser chante : [...] » (LP, p. 199).

3. « Pierre Duchatelet » est le titre d’un récit publié dans *Louise Leclercq* (1886), dans lequel Verlaine raconte l’histoire d’un garde national qui, pendant le siège de Paris, est abandonné par sa femme après s’être engagé parmi les combattants. Mathilde écrit dans ses *Mémoires* : « Verlaine [...] m’en a toujours voulu. Il s’en est vengé en travestissant les faits. Dans sa nouvelle “Pierre Duchatelet”, où son héroïne semble me désigner clairement, il raconte que je l’ai abandonné pendant la guerre de 1870, parce qu’il faisait bravement son devoir de bon patriote. Cette histoire toute fantaisiste est encore confirmée dans ces vers de *Parallèlement* » (*Mémoires*, p. 197).

4. Georges Verlaine est né le 30 octobre 1871. Verlaine vit son fils pour la dernière fois en 1879 (voir la dédicace d’*Amour*, p. 85 et n. 1).

5. « Homme ou femme stupide » et en particulier « jeune fille ou femme sottre, prétentieuse et impertinente » (TLF). Voir aussi « Dédicace », p. 303.

6. Obligé par huissier d’honorer sa dette à l’égard de Mathilde après la mort de sa mère (21 janvier 1886), Verlaine resta sans le sou et fit part à ses amis de sa situation difficile : « mes affaires avec mon ex-femme légale se sont arrangées naturellement sur mon dos » (lettre à Lepelletier, 13 décembre 1886, OC, t. 1, p. 1213).

7. Dans sa lettre à Charles Morice du 7 septembre 1887, Verlaine parle de « [sa] voleuse, de [sa] gueuse de femme [qui l’a] mis sur la paille » (LICM, p. 94).

8. « “une sans-cœur”, “par des fois”, c’est ainsi que l’on parle dans les environs d’Attigny (Ardennes) » (Bruneau, *Verlaine*, p. 41).

GUITARE¹

Le pauvre du chemin creux chante et parle².
 Il dit : « Mon nom est Pierre et non pas Charle,
 Et je m’appelle aussi Duchatelet³.
 Une fois je vis, moi qu’on croit très laid,
 5 Passer vraiment une femme très belle.
 (Si je la voyais telle, elle était telle.)
 Nous nous mariâmes au vieux curé.
 On eut tout ce qu’on avait espéré,
 Jusqu’à l’enfant qu’on m’a dit vivre encore⁴.
 10 Mais elle devint la pire pécore⁵
 Même pas digne de cette chanson,
 Et certain beau soir quitta la maison
 En emportant tout l’argent du ménage
 Dont les trois quarts étaient mon apanage⁶.
 15 C’était une voleuse⁷, une sans-cœur,
 Et puis, par des fois⁸, je lui faisais peur.
 Elle n’avait pas l’ombre d’une excuse,
 Pas un amant ou par rage ou par ruse.
 Il paraît qu’elle couche depuis peu
 20 Avec un individu qui tient lieu

1. Mathilde obtint le divorce et une pension alimentaire par jugement le 9 février 1885. Elle épousa en secondes noces un ingénieur belge, Bienvenu Auguste Delporte, le 30 octobre 1886.

2. Verlaine renvoie à ce poème pour expliquer l'origine du sobriquet qu'il donne à Mathilde, *Princesse Certamène* : « Mot latin tourné en désinence franco-grecque : *certamen*, combat, *Certamène*, combative, "Femme de querelle" » (lettre à Charles Morice, 26 octobre 1887, *LICM*, p. 114, n. 5).

Voir variantes, p. 571.

D'époux¹ à cette femme de querelle².
Faut-il la tuer ou prier pour elle ? »

Et le pauvre sait très bien qu'il priera,
Mais le diable parierait qu'il tuera.

1. Dans cette *ballade* (voir p. 124, n. 1), Verlaine décline ses humeurs en quatre couleurs, calquées sur l'expression (*voir*) *la vie en rose*. Un procédé semblable sera encore à l'œuvre dans « Pour *La Plume*, II » (1893) : « Ma muse, qui parfois rit jaune / Et voit rouge et noir et tout près / D'y voir rose » (*OpC*, p. 636). Le ms. établi par Suzanne Villani (voir Notes sur l'établissement du texte, p. 74) porte la mention : « allusion sur lui et le second mari de sa femme ».

2. Voit *la vie en rose* (1809, *DHLF*) celui « qui considère ou évoque certains événements avec un parti pris d'optimisme » (*TLF*, cit. Murger : « Je ne vois pas systématiquement l'avenir en noir, mais je ne le vois pas en rose non plus ; je vois juste », *Scènes de la vie de bohème*, 1851). Cf. « À ma bien-aimée » (*Invectives*) : « sans peur de la mort verte / Ni de la vie en rose, j'ai / Pour réponse à tel propos gai, / Triste ou riendutoutiste : M... » (*OpC*, p. 957).

3. Cf. « L'Angoisse » (*Poèmes saturniens*) : « Lasse de vivre, ayant peur de mourir, pareille / Au brick perdu jouet du flux et du reflux, / Mon âme pour d'affreux naufrages appareille » (*LP*, p. 38).

4. Voit *rouge* (1842, *DHLF*) celui qui « se met très en colère, perd le contrôle de ses actes » (*TLF*, cit. Zola : « Les têtes, vidées par la famine, voyaient rouge, rêvaient d'incendie et de sang, au milieu d'une gloire d'apothéose, où montait le bonheur universel », *Germinal*, 1885).

5. Engourdis par le froid et marquées de callosités. Voir « Mains », p. 407.

6. « Logement obscur et malpropre » (Littré).

7. Est *gris* ce qui est « sans éclat, et par extension sans intérêt, déplaisant comme quelque chose de sombre » (*TLF*).

8. *Voir les choses en noir* « suggère la tristesse, la mélancolie, l'inquiétude, le pessimisme » (*TLF*, cit. Nerval : « je vois les choses trop en noir, et je ne devrais songer plutôt qu'à préparer ma rhétorique amoureuse », *Les Filles du feu*, 1854).

9. « Fille ou femme qui vend l'amour au lieu de le donner, – dans l'argot du peuple, qui a déshonoré là un des plus vieux et des plus charmants mots de notre langue » (*DLV*). Cf. « Sérénade », *Poèmes saturniens* : « Et pour finir, je dirai le baiser / De ta lèvre rouge, / Et ta douceur à me martyriser, / – Mon Ange ! – ma Gouge ! » (*LP*, p. 81).

BALLADE DE LA VIE EN ROUGE¹

- L'un toujours vit la vie en rose²,
 Jeunesse qui n'en finit plus,
 Seconde enfance moins morose,
 Ni vœux, ni regrets superflus.
 Ignorant tout flux et reflux³,
 Ce sage pour qui rien ne bouge
 Règne instinctif : tel un phallus.
 8 Mais moi je vois la vie en rouge⁴.
- L'autre ratiocine et glose
 Sur des modes irrésolus,
 Soupesant, pesant chaque chose
 De mains gourdes aux lourds calus⁵.
 Lui faudrait du temps tant et plus
 Pour se risquer hors de son bouge⁶.
 Le monde est gris⁷ à ce reclus.
 16 Mais moi je vois la vie en rouge.
- Lui, cet autre, alentour il ose
 Jeter des regards bien voulus,
 Mais, sur quoi que son œil se pose,
 Il s'exaspère où tu te plus,
 Œil des philanthropes joufflus ;
 Tout lui semble noir⁸, vierge ou gouge⁹,
 Les hommes, vins bus, livres lus.
 24 Mais moi je vois la vie en rouge.

1. Cf. « Le pauvre du chemin creux » dans « Guitare », p. 399,
v. 1.

Voir variantes, p. 572.

ENVOI

Prince et princesse, allez, élus,
En triomphe par la route où je
Trime d'ornières en talus¹.

28 Mais moi, je vois la vie en rouge.

1. La pièce est donnée « en train » dans une lettre à Vanier du 31 août 1887 (*OC*, t. 1, p. 1258). On doit à Théophile Gautier deux « Étude de mains » (*Émaux et Camées*, 1852), consacrées à « Impéria » et à « Lacenaire », et Rimbaud a célébré les mains d'une communarde dans « Les Mains de Jeanne-Marie » (1872). Le ms. établi par Suzanne Villani (voir Notes sur l'établissement du texte, p. 74) porte la mention : « ce sont les siennes à lui ». Voir la pièce précédente, « Ballade de la vie en rouge », v. 12.

2. Cf. Rimbaud, « Les Mains de Jeanne-Marie » : « Ce ne sont pas mains de cousine / Ni d'ouvrières aux gros fronts » (*Œuvres complètes*, p. 189).

3. Verlaine cite cette strophe dans *Quinze jours en Hollande* (1893) pour parler de ses propres mains, « sèches aux phalanges de disposition goutteuse » (*OprC*, p. 385).

4. Tout ce qui passe dans la tête comme un *météore*, « phénomène qui se passe dans les régions supérieures de l'atmosphère » (Littré).

5. Latinisme : de *palma*, paume de la main.

6. Le substantif singulier *rural* dans le sens de « paysan » est rare (absent dans Bescherelle, Littré, *GDU*). *Les ruraux* « s'est dit, surtout en 1871, des paysans et des députés qu'on croyait particulièrement nommés par les paysans, et à qui on attribuait des sentiments monarchiques et conservateurs » (Littré, suppl.).

7. « Motif ornemental en forme de branche recourbée munie de feuilles, pouvant être agrémenté de pousses, de fleurs, de fruits et utilisé surtout, sculpté ou peint, en architecture mais aussi dans différents arts décoratifs » (*TLF*).

MAINS¹

Ce ne sont pas des mains d'atlesse²,
De beau prélat quelque peu saint,
Pourtant une délicatesse
4 Y laisse son galbe succinct³.

Ce ne sont pas des mains d'artiste,
De poète proprement dit,
Mais quelque chose comme triste
8 En fait comme un groupe en petit ;

Car les mains ont leur caractère,
C'est tout un monde en mouvement
Où le pouce et l'auriculaire
12 Donnent les pôles de l'aimant.

Les météores de la tête⁴
Comme les tempêtes du cœur,
Tout s'y répète et s'y reflète
16 Par un don logique et vainqueur.

Ce ne sont pas non plus les palmes⁵
D'un rural⁶ ou d'un faubourien ;
Encor leurs grandes lignes calmes
20 Disent « Travail qui ne doit rien ».

Elles sont maigres, longues, grises,
Phalange large, ongle carré.
Tels en ont aux vitraux d'églises
24 Les saints sous le rinceau⁷ doré,

1. « *Quasi-songe* étend heureusement le domaine un peu restreint du préfixe *quasi* » (Bruneau, *Verlaine*, p. 47).

2. « Construction inédite [*les pour leur*] » selon Charles Bruneau (*ibid.*).

3. Cf. « Fernand L'Anglois » (*Dédicaces*, 1890) : « [...] Ce souvenir d'un suicide doux et cuisant, / D'un suicide prévenu de mains pieuses / Me remonte ce soir, peut-être pire encor / Dans un absurde et vraiment sinistre décor, / Paix là, pour ces mains-là, mes mains calamiteuses ! » (*OpC*, p. 566).

Voir variantes, p. 572.

Ou tels quelques vieux militaires
 Déshabitués des combats
 Se rappellent leurs longues guerres
 28 Qu'ils narrent entre haut et bas.

Ce soir elles ont, ces mains sèches,
 Sous leurs rares poils hérissés,
 Des airs spécialement rêches,
 32 Comme en proie à d'âpres pensers.

Le noir souci qui les agace,
 Leur quasi-songe¹ aigre les² font
 Faire une sinistre grimace
 36 À leur façon, mains qu'elles sont.

J'ai peur à les voir sur la table
 Préméditer là, sous mes yeux,
 Quelque chose de redoutable,
 40 D'inflexible et de furieux³.

La main droite est bien à ma droite,
 L'autre à ma gauche, je suis seul.
 Les linges dans la chambre étroite
 44 Prennent des aspects de linceul,

Dehors le vent hurle sans trêve,
 Le soir descend insidieux...
 Ah ! si ce sont des mains de rêve,
 48 Tant mieux, – ou tant pis, – ou tant mieux.

1. Le ms. établi par Suzanne Villani (voir Notes sur l'établissement du texte, p. 74) porte la mention : « à sa femme ».
2. Verlaine fait probablement allusion à la force de l'ours et au danger de ses coups de patte.
3. La *cravate de chanvre* est la corde avec laquelle on pendait les condamnés (*DLV* ; Larchey, suppl.).
4. Dans le drame homonyme de Shakespeare, Othello, par jalousie, étouffe Desdémone dans son lit (V, 16).

Voir variantes, p. 574.

LES MORTS QUE¹...

Les morts que l'on fait saigner dans leur tombe
Se vengent toujours.

Ils ont leur manière, et plaignez qui tombe
Sous leurs grands coups sourds.

Mieux vaut n'avoir jamais connu la vie,
Mieux vaut la mort lente d'autres suivie,

7 Tant le temps est long, tant les coups sont lourds.

Les vivants qu'on fait pleurer comme on saigne
Se vengent parfois.

Ceux-là qu'ils ont pris, qu'un chacun les plaigne,
Pris entre leurs doigts.

Mieux vaut un ours et les jeux de sa patte²,
Mieux vaut cent fois le chanvre et sa cravate³,

14 Mieux vaut l'édredon d'Othello cent fois⁴.

Ô toi, persécuteur, crains le vampire
Et crains l'étrangleur :

Leur jour de colère apparaîtra pire
Que toute douleur.

Tiens ton âme prête à ce jour ultime
Qui surprendra l'assassin comme un crime

21 Et fondra sur le vol comme un voleur.

1. Les premières « variations » sur le sujet étant celles de « L'Aube à l'envers » (*Jadis et naguère*, LP, p. 193). « Le Point-du-jour s'étend à l'extrémité occidentale de Paris (16^e arr.) entre les fortifications, la Seine et Auteuil. On y trouve, sur le bord de la Seine, de nombreuses guinguettes, où abondent les amateurs de friture » (*GDU*).

2. Verlaine a souvent associé Paris à la blancheur malsaine de ses nouveaux édifices : cf. *Sagesse*, III, XVI : « La "grande ville". Un tas criard de pierres blanches » (*LP*, p. 225), ou « Il parle encore » (*Amour*) : « C'est Paris banal, maussade et blanc » (v. 22, p. 143).

3. *Ratisser*, en argot, dans le sens de « ruiner » ou d'« escroquer » (Larchey). Delvau donne aussi *se faire ratisser*, « se laisser duper, ou voler, ou gagner au jeu » (*DLV*).

4. Jeu de mots sur les *paris* exercés dans ce quartier, comme le bonneteau (v. 5) : cf. « L'Aube à l'envers » : « Le Point-du-Jour, mais c'est l'Ouest de Paris ! / Un calembour a béni son histoire / D'affreux baisers et d'immondes paris » (*LP*, p. 193) et « Filles » (*Femmes*, 1890), v. 7-8, ici p. 468.

5. Toujours pratiqué aujourd'hui, le *bonneteau* ou jeu des trois cartes, « aide grâce à sa simplicité à faire de nombreuses dupes » (*GDU*, 2^e suppl.) ; il « se joue principalement dans les fêtes foraines de la banlieue de Paris ; il est installé comme à demeure, malgré les rafles de la police, à Billancourt et à Auteuil » (*ibid.*).

6. « Sur » en ancien et moyen français ; utilisé jusqu'au XVII^e siècle, passé dans l'argot au XIX^e.

7. « Les dames des tables d'hôte ont adopté trois mots pour peindre la vieillesse : à cinquante ans, c'est un *birbon* ; à soixante ans, c'est un *birbe* ; passé ce délai fatal, c'est une *birbette* » (Larchey, cit. Lespès).

8. Jeu de mots sur Tro-ca-déro.

9. Voir « Autre », v. 20, p. 354 et n. 6.

10. *Épatant*, « étonnant, extraordinaire », est un mot récent, resenti comme populaire (*DLV*). Ces « gens trop beaux » fument en plein air, la *tripe* étant la « partie intérieure d'un cigare » (*GDU*).

Voir variantes, p. 574.

NOUVELLES VARIATIONS SUR LE POINT DU JOUR¹

Le Point du Jour, le point blanc de Paris,
Le seul point blanc, grâce à tant de bâtisse
Et neuve et laide² et que je t'en ratisse³,
4 Le Point du Jour aurore des paris⁴ !

Le bonneteau⁵ fleurit « dessus⁶ » la berge,
La bonne tôt s'y déprave, tant pis
Pour elle et tant mieux pour le birbe⁷ gris
8 Qui lui du moins la croit encore vierge.

Il a raison le vieux, car voyez donc
Comme est joli toujours le paysage :
Paris au loin, triste et gai, fol et sage,
12 Et le Trocadéro, ce cas, au fond⁸,

Puis la verdure et le ciel et les types
Et la rivière obscène et molle, avec
Des gens trop beaux, leur cigare à leur bec⁹,
16 Épatants ces metteurs-au-vent de tripes¹⁰ !

1. Distinct des Pierrot des *Fêtes galantes* (« Pantomime » et « Colombine », *LP*, p. 67, 107) et de *Jadis et naguère* (« Pierrot », *LP*, p. 61), « Pierrot gamin » est plus le portrait d'un gamin de Paris que celui du futur soupirant de Colombine (mentionnant ce poème avec d'autres dans une lettre à Cazals du 14 septembre 1889, Verlaine écrivait : « J'ai toujours aimé l'enfant », *LIVC*, p. 226). Verlaine a consacré un « Motif de pantomime », dans *Les Mémoires d'un veuf* (1886), à ce « Pierrot gamin » que les biographes ont identifié avec un des fils de son logeur quand il habitait cour Saint-François, rue Moreau, dans le 12^e arr. (voir « Deux mots d'une fille », *OprC*, p. 174-175). Le ms. établi par Suzanne Villani (voir Notes sur l'établissement du texte, p. 74) porte la mention : « un de ses petits amis ».

2. Cf. l'incipit de « Pierrot » (*Jadis et naguère*, *LP*, p. 61) : « Ce n'est plus le rêveur lunaire du vieil air ». *En herbe* « se dit de ceux qui, jeunes encore, étudient pour obtenir quelque titre » (Littré) ; « en perspective, en espérance, en projet ; d'une façon incomplète, imparfaite » (*GDU*).

3. *En herbe et en gerbe* « se dit pour exprimer, d'un côté l'espérance, de l'autre la jouissance » (Littré).

4. Un *cerneau* est « la moitié d'une noix, tirée hors de la coque avant la maturité » (Littré), mais aussi, familièrement, une « jeune fille fort éloignée encore de sa maturité » (*GDU*), ou simplement « une jeune fille, dans l'argot des gens de lettres » (*DLV*).

5. Le *drôle* est un « polisson, un mauvais sujet » (*GDU*).

6. « Qui a l'habitude de faire des grimaces », mais, au XIX^e siècle, le *grimacier* était aussi un « artiste comique » (*DHLF*, 1811).

7. Verlaine avait utilisé une image semblable dans un poème sensuel de *Sagesse* : « Et la bouche, une blessure rouge encor, / Et la chair frémissante, frêle décor ! » (III, x, *LP*, p. 213).

8. Cf. « La figure est longue, des traits vagues sur un cou mince [...]. Ô la bouche toute appétits et ces yeux bridés qui s'épanouissent subits ! » (« Pierrot gamin », *Mémoires d'un veuf*, *OprC*, p. 120).

9. On appelle *voix de tête* la « portion aiguë du registre de la voix dont le timbre est mélodieux » (*TLF*).

10. *Soûler* dans le sens ancien d'« assouvir (une passion) » ou de « satisfaire », encore enregistré au XVII^e siècle (*DHLF*) ; cf. La Fontaine, « Aventure d'un saumon et d'un esturgeon », *Le Songe de Vaux* (1671) : « Car ce n'est pas la faim qui nous a fait sortir / Du lieu de notre naissance ; / Sans nous vanter, et sans mentir, / Nous y trouvions en abondance, / De quoi soûler nos appétits. »

PIERROT GAMIN¹

Ce n'est pas Pierrot en herbe²
 Non plus que Pierrot en gerbe³,
 C'est Pierrot, Pierrot, Pierrot.
 Pierrot gamin, Pierrot gosse,
 Le cerneau hors de la cosse⁴,
 6 C'est Pierrot, Pierrot, Pierrot !

Bien qu'un rien plus haut qu'un mètre,
 Le mignon drôle⁵ sait mettre
 Dans ses yeux l'éclair d'acier
 Qui sied au subtil génie
 De sa malice infinie
 12 De poète-grimacier⁶.

Lèvres rouge-de-blessure⁷
 Où sommeille la luxure,
 Face pâle aux rictus fins,
 Longue, très accentuée⁸,
 Qu'on dirait habituée
 18 À contempler toutes fins,

Corps fluet et non pas maigre,
 Voix de fille et non pas aigre,
 Corps d'éphèbe en tout petit,
 Voix de tête⁹, corps en fête,
 Créature toujours prête
 24 À soûler chaque appétit¹⁰.

1. *Battre l'estrade*, « reconnaître une région, courir les chemins » (*TLF*).

2. Élever au cube et, métaphoriquement, développer (*TLF*, cit. Balzac, 1850 : « L'opium absorbe toutes les forces humaines, [...], il les prend, les carre ou les cube, les porte à je ne sais quelle puissance »).

Voir variantes, p. 575.

Va, frère, va, camarade,
Fais le diable, bats l'estrade¹
Dans ton rêve et sur Paris
Et par le monde, et sois l'âme
Vile, haute, noble, infâme
30 De nos innocents esprits !

Grandis, car c'est la coutume,
Cube² ta riche amertume,
Exagère ta gaieté,
Caricature, auréole,
La grimace et le symbole
36 De notre simplicité !

1. Dans *La Cravache* du 2 février 1889 où il a été publié pour la première fois, ce poème était intitulé « Parallèlement », donnant ainsi un sens précis au titre du recueil. Le ms. établi par Suzanne Villani (voir Notes sur l'établissement du texte, p. 74) porte la mention : « pédérastie ».

2. George Sand écrivait dans *Mauprat* (1852) : « Nous étions deux caractères d'exception, il nous fallait des amours héroïques ; les choses ordinaires nous eussent rendus méchants l'un et l'autre. »

3. Cliché de la littérature galante : « En poésie on dit *les Jeux, les Ris et les Grâces* [...] et dans ces phrases on entend par les *jeux* des espèces de divinités allégoriques qui sont censées présider à la joie » (L.J.M. Carpentier, *Le Gradus français, ou dictionnaire de la langue poétique*, 2^e éd., 1825, qui cite aussi François Noël, *Dictionnaire de la fable*, 1801 : « Les Jeux composent, avec les Ris et les Amours, la cour de Vénus, et ne quittent jamais leur souveraine »).

4. Dans *Hombres*, xi, Verlaine oppose « le soi-disant hideux / Vice d'être "pour hommes" » aux « normales amours et [à la] morale en toc » des « imbéciles » (*OpC*, p. 1415).

5. Dans « Sappho » et à la suite de Baudelaire (« Lesbos »), Verlaine associe le *Rite* aux amours féminines (voir p. 320, n. 5), mais il fait aussi deux fois référence au *rite* dans *Hombres* (iii, x) où, comme ici, le mot désigne l'amour entre hommes (*OpC*, p. 1407, 1414).

6. Le *déduit* est une « occupation procurant du plaisir » (*TLF*). Cf. : « Lassitude », *Poèmes saturniens* : « Calme un peu ces transports fébriles, ma charmante. / Même au fort du déduit parfois, vois-tu, l'amante / Doit avoir l'abandon paisible de la sœur » (*LP*, p. 35).

CES PASSIONS¹

- Ces passions qu'eux seuls nomment encore amours
Sont des amours aussi, tendres et furieuses,
Avec des particularités curieuses
- 4 Que n'ont pas les amours certes de tous les jours.
- Même plus qu'elles et mieux qu'elles héroïques²,
Elles se parent de splendeurs d'âme et de sang
Telles qu'au prix d'elles les amours dans le rang
- 8 Ne sont que Ris et Jeux³ ou besoins érotiques,
- Que vains proverbes, que riens d'enfants trop gâtés.
– « Ah ! les pauvres amours banales, animales,
Normales⁴ ! Gros goûts lourds ou frugales fringales,
- 12 Sans compter la sottise et des fécondités ! »
- Peuvent dire ceux-là que sacre le haut Rite⁵,
Ayant conquis la plénitude du plaisir,
Et l'insatiabilité de leur désir
- 16 Bénissant la fidélité de leur mérite.
- La plénitude ! Ils l'ont superlativement :
Baisers repus, gorgés, mains privilégiées
Dans la richesse des caresses repayées,
- 20 Et ce divin final anéantissement !
- Comme ce sont les forts et les forts, l'habitude
De la force les rend invaincus au déduit⁶.

1. Cf. Musset, *La Coupe et les lèvres* (1832) et Hugo, « Oh ! par nos vils plaisirs... » : « On tend sa bouche ardente aux coupes de la chair / À l'heure où l'on s'enivre aux lèvres d'une femme » (*Les Contemplations*, vi, 1856). La métaphore qui associe le vase aux organes de l'amour masculin est exceptionnelle, Verlaine réservant cette image au sexe de la femme dans « Prologue supprimé à un livre d'“Invectives” » (v. 20, ici p. 447) et dans « *Vas unguentatum* » (*Femmes*, 1890, *OpC*, p. 1393).

2. Cf. « Luxures » (*Jadis et naguère*) : « Amour qui presses sous tes meules / Les scrupules des libertins et des bégueules / Pour le pain des damnés qu'élisent les sabbats » (*LP*, p. 97).

Voir variantes, p. 575.

Plantureux, savoureux, débordant, le déduit !
24 Je le crois bien qu'ils ont la pleine plénitude !

Et pour combler leurs vœux, chacun d'eux tour à tour
Fait l'action suprême, a la parfaite extase,
– Tantôt la coupe ou la bouche et tantôt le vase¹ –
28 Pâmé comme la nuit, fervent comme le jour.

Leurs beaux ébats sont grands et gais. Pas de ces crises :
Vapeurs, nerfs. Non, des jeux courageux, puis d'heureux
Bras las autour du cou, pour de moins langoureux
32 Qu'étroits sommeils à deux, tout coupés de reprises.

Dormez, les amoureux ! Tandis qu'autour de vous
Le monde inattentif aux choses délicates,
Bruit ou gît en somnolences scélérates,
36 Sans même, il est si bête ! être de vous jaloux.

Et ces réveils francs, clairs, riants, vers l'aventure
De fiers damnés d'un plus magnifique sabbat² ?
Et salut, témoins purs de l'âme en ce combat
40 Pour l'affranchissement de la lourde nature !

1. « Heureux et vagabonds », titre calqué sur celui d'un poème des *Fleurs du mal*, « *Mæsta et errabunda* » (« Triste et vagabonde »). Le ms. établi par Suzanne Villani (voir Notes sur l'établissement du texte, p. 74) porte la mention : « Pédérasie. Lui et Arthur Rimbaud ».

2. Le *steamer* est un navire à vapeur, le *rapide* « un train de chemin de fer plus rapide que l'express » (*GDU*). Verlaine évoque ici ses voyages avec Rimbaud entre la France, la Belgique et l'Angleterre (1872-1873).

3. Cf. *Sagesse*, I, III : « Qu'en dis-tu, voyageur, des pays et des gares ? » (*LP*, p. 79).

4. Le livret du *Comte Ory*, composé par Scribe et Delestre-Poirson pour l'opéra en deux actes de Rossini (1828), met en scène le personnage du comte déguisé en « bon ermite » qui, avec l'aide de Rimbaud (*sic*), son « compagnon de folies », entreprend de consoler les femmes seules. Verlaine avait mentionné l'histoire du comte Ory dans « Images d'un sou » (*Jadis et naguère*, *LP*, p. 103).

5. Allusion à un vers célèbre d'une comédie de François Ponsard, *L'Honneur et l'Argent* (1853, acte III, scène 5) : « Quand la borne est franchie, il n'est plus de limite, / Et la première faute aux fautes nous invite. » Banville avait souligné la banalité de ces vers dans la préface des *Odes funambulesques* (1857) : « comme le remarque judicieusement M. Ponsard dans un vers qui survivrait à ses œuvres, si ses œuvres elles-mêmes ne devaient demeurer immortelles, “Quand la borne est franchie, il n'est plus de limite”. »

LÆTI ET ERRABUNDI¹

Les courses furent intrépides
(Comme aujourd'hui le repos pèse !)
Par les steamers et les rapides².

4 (Que me veut cet at home obèse ?)

Nous allions, – vous en souvient-il,
Voyageur où ça disparu³ ? –
Filant légers dans l'air subtil,

8 Deux spectres joyeux, on eût cru !

Car les passions satisfaites
Insolemment outre mesure
Mettaient dans nos têtes des fêtes

12 Et dans nos sens, que tout rassure,

Tout, la jeunesse, l'amitié,
Et nos cœurs, ah ! que dégagés
Des femmes prises en pitié

16 Et du dernier des préjugés,

Laissant la crainte de l'orgie
Et le scrupule au bon ermite⁴,
Puisque quand la borne est franchie

20 Ponsard ne veut plus de limite⁵.

Entre autres blâmables excès
Je crois que nous bûmes de tout,

1. Respectivement bière belge de la région de Bruxelles, dont Baudelaire écrivait qu'elle était « deux fois bue » (« Opinion de M. Hetzel sur le faro », *Œuvres complètes*, t. 2, p. 970), et bière anglaise, de couleur foncée.

2. Voir, entre autres, *Paysages belges*, dans *Romances sans paroles* (LP, p. 103-117).

3. Cf. « La mer est plus belle / Que les cathédrales / [...] / Elle a tous les dons / Terribles et doux » (*Sagesse*, III, xv, LP, p. 223).

4. *Brocher sur* n'est enregistré que dans l'expression *brocher sur le tout*, « ajouter par surcroît à des choses inutiles » (*GDU*). Le tour pourrait signifier ici « compléter », « s'ajouter à ».

5. « Autrefois la proposition comparative se trouvait parfois introduite par *que non pas*, *que ne pas* » (Grevisse, cit. Molière : « Tout ce que vous m'avez dit, je l'aime bien mieux une feinte, que non pas une vérité »).

6. Animal mythologique ayant la forme d'un serpent, et dont le regard était considéré comme mortel.

7. « Ragoût ; mets quelconque, – dans l'argot du peuple, qui dit cela depuis plus d'un siècle » (*DLV*).

Depuis les plus grands vins français
24 Jusqu'à ce faro, jusqu'au stout¹,

En passant par les eaux-de-vie
Qu'on cite comme redoutables,
L'âme au septième ciel ravie,
28 Le corps, plus humble, sous les tables.

Des paysages, des cités
Posaient pour nos yeux jamais las² ;
Nos belles curiosités
32 Eussent mangé tous les atlas.

Fleuves et monts, bronzes et marbres,
Les couchants d'or, l'aube magique,
L'Angleterre, mère des arbres,
36 Fille des beffrois, la Belgique,

La mer, terrible et douce³ au point, –
Brochaient⁴ sur le roman très cher
Que ne discontinuait point
40 Notre âme, – et quid de notre chair ?... –

Le roman de vivre à deux hommes
Mieux que non pas⁵ d'époux modèles,
Chacun au tas versant des sommes
44 De sentiments forts et fidèles.

L'envie aux yeux de basilic⁶
Censurait ce mode d'écot :
Nous dînions du blâme public
48 Et soupions du même fricot⁷.

1. « Communauté », dans le système politique et social imaginé par Charles Fourier (1772-1837).

2. Voir « À Madame*** », n. 7, p. 344.

3. Synonyme de *impedimenta*, « ce qui entrave une activité » (TLF).

4. Verlaine avait affublé Mathilde du sobriquet de *princesse Souris* en juillet 1872, dans une lettre qu'elle cite elle-même dans ses *Mémoires* (p. 170) : « Misérable fée carotte, princesse souris, punaise qu'attendent les deux doigts et le pot, vous m'avez fait tout, vous avez peut-être tué le cœur de mon ami ; je rejoins Rimbaud » et il devait reprendre ce surnom dans « Madrigal » (*Jadis et naguère*, LP, p. 197). Verlaine défendra l'originalité de ces vers contre les critiques de Teodor de Wyzewa, partisan de Mallarmé (*La Revue indépendante*, novembre et décembre 1886) : « Mieux cent fois ma Princesse Souris, promue Certamène, qui du moins est rigolote et vit et est claire et m'a fait faire des vers rigolos ! » (lettre à Charles Morice, 26 octobre 1886, LICM, p. 111).

5. Après la défaite de Waterloo et le traité de Neuilly, les soldats de la Grande Armée durent se replier au sud de la Loire. Appelés « brigands de la Loire » ou « brigands impériaux », ils menèrent une vie de reclus sous la Restauration. Cf. « La fuite sur la Loire et la maraude » dans « Le Soldat laboureur » (*Jadis et naguère*, LP, p. 143).

La misère aussi faisait rage
Par des fois dans le phalanstère¹ :
On ripostait par le courage,
52 La joie et les pommes de terre.

Scandaleux sans savoir pourquoi,
(Peut-être que c'était trop beau)
Mais notre couple restait coi²
56 Comme deux bons porte-drapeau,

Coi dans l'orgueil d'être plus libres
Que les plus libres de ce monde,
Sourd aux gros mots de tous calibres,
60 Inaccessible au rire immonde.

Nous avons laissé sans émoi
Tous impédiments³ dans Paris,
Lui quelques sots bernés, et moi
64 Certaine princesse Souris⁴,

Une sottise qui tourna pire...
Puis soudain tomba notre gloire,
Tels nous des maréchaux d'empire
68 Déchus en brigands de la Loire⁵,

Mais déchus volontairement.
C'était une permission,
Pour parler militairement,
72 Que notre séparation,

Permission sous nos semelles,
Et depuis combien de campagnes !

1. La Fontaine, « La Mort et le Bûcheron » (*Fables*, I, 16) : « Plutôt souffrir que mourir, / C'est la devise des hommes. »

2. État physique et moral fréquemment exprimé par Verlaine : voir « Chanson d'automne » dans *Poèmes saturniens* (LP, p. 56) ; *Ariettes oubliées*, III, dans *Romances sans paroles* (LP, p. 87), et « Langueur » dans *Jadis et naguère* (LP, p. 179).

3. La fausse nouvelle de la mort de Rimbaud fut colportée plusieurs fois à partir de 1886 (*La Vogue*, 5 juillet 1886 ; *Le Symboliste*, 7 octobre 1886 ; *Le Temps*, 24 octobre 1886). Dans sa notice pour les *Illuminations* (octobre 1886), Verlaine écrit qu'« on l'a [Rimbaud] dit mort plusieurs fois », et dans une lettre à Vanier du 24 février 1887, il dit ne pas savoir si son ancien ami est toujours vivant (CPV, t. 2, p. 69). C'est à la suite de ces rumeurs qu'il composa « *Læti et errabundi* », achevé en septembre 1887.

4. Dans sa notice sur Rimbaud pour *Les Hommes d'aujourd'hui* (1884), Verlaine écrivait : « Bien des avis se partagèrent sur Rimbaud individu et poète. D'aucuns crièrent à ceci et à cela, un homme d'esprit a été jusqu'à dire : "Mais c'est le Diable !" Ce n'était ni le Diable ni le bon Dieu, c'était Arthur Rimbaud, c'est-à-dire un très grand poète, absolument original, d'une saveur unique, prodigieux linguiste » (*OprC*, p. 801).

5. Autre forme de *fulgurer*, « présenter avec soudaineté un éclat particulier » (*TLF*), peut-être construit par Verlaine à partir du substantif *fulgore*, « insecte lumineux » (cf. *Bonheur*, XXII : « Comme si tel beau vers, telle phrase sonore, / Chantait mieux qu'un grillon, brillait plus qu'un fulgore », *OpC*, p. 689).

Voir variantes, p. 576.

Pardonnâtes-vous aux femelles ?
76 Moi j'ai peu revu ces compagnes,

Assez toutefois pour souffrir.
Ah, quel cœur faible que mon cœur !
Mais mieux vaut souffrir que mourir¹
80 Et surtout mourir de langueur².

On vous dit mort, vous³. Que le Diable
Emporte avec qui la colporte
La nouvelle irrémédiable
84 Qui vient ainsi battre ma porte !

Je n'y veux rien croire. Mort, vous,
Toi, dieu parmi les demi-dieux⁴ !
Ceux qui le disent sont des fous.
88 Mort, mon grand péché radieux,

Tout ce passé brûlant encore
Dans mes veines et ma cervelle
Et qui rayonne et qui fulgore⁵
92 Sur ma ferveur toujours nouvelle !

Mort tout ce triomphe inouï
Retentissant sans frein ni fin
Sur l'air jamais évanoui
96 Que bat mon cœur qui fut divin !

Quoi, le miraculeux poème
Et la toute-philosophie,
Et ma patrie et ma bohème
100 Morts ? Allons donc ! tu vis ma vie !

1. Le ms. établi par Suzanne Villani (voir Notes sur l'établissement du texte, p. 74) porte la mention : « lui-même ».

2. Dans le sens de « degré de dignité, d'honneur dans une hiérarchie » (Littré).

3. « Autrefois la conséquence pouvait s'exprimer par *si que* (au sens de *si bien que*) », écrit Grevisse, qui précise : « Au xvii^e siècle, *si que* était à peu près hors d'usage. »

4. Lucullus, général romain (1^{er} s. av. J.-C.) « dont le nom éveille dans l'esprit l'idée du plus riche et du plus magnifique amphitryon qui ait jamais existé » (*GDU*), est passé à l'histoire autant pour les banquets somptueux qu'il offrait à ses hôtes que pour ses victoires militaires. Trimalcion, personnage m'as-tu-vu du *Satyricon* de Pétrone, qui, dans ce roman du 1^{er} siècle, organise un prodigieux festin suivi d'une fête débridée confinant à l'orgie.

5. Verlaine évoque des épisodes de beuveries lors de son séjour à Coulommès, entre septembre 1883 et mars 1885 (Petitfils, *Verlaine*, p. 284).

6. « Nom donné autrefois à certains juges et magistrats qui occupaient des charges civiles et judiciaires correspondant à la fois à celles du juge de paix, du lieutenant de police et du maire » (*TLF*). Selon Pierre Petitfils (*Verlaine*, p. 285), les débordements de Verlaine et de ses compagnons firent l'objet d'une plainte et d'une condamnation pour ivresse et tapage nocturne que le poète aurait relatée à demi-mot dans « *Ultima ratio* » (*Les Mémoires d'un veuf, OprC*, p. 131-132).

BALLADE DE LA MAUVAISE RÉPUTATION¹

Il eut des temps quelques argents
Et régala ses camarades
D'un sexe ou deux, intelligents
Ou charmants, ou bien les deux grades²,
Si que³ dans les esprits malades
Sa bonne réputation
Subit que de dégringolades !

8 Lucullus ? Non. Trimalcion⁴.

Sous ses lambris, c'étaient des chants
Et des paroles point trop fades⁵.
Éros et Bacchos indulgents
Présidaient à ces sérénades
Qu'accompagnaient des embrassades.
Puis chœurs et conversation
Cessaient pour des fins peu maussades.

16 Lucullus ? Non. Trimalcion.

L'aube pointait et ces méchants
La saluaient par cent aubades
Qui réveillaient au loin les gens
De bien, et par mille rasades.
Cependant de vagues brigades
– Zèle ou dénonciation –
Verbalisaient chez des alcades⁶.

24 Lucullus ? Non. Trimalcion.

1. Dans « Les Poètes maudits. Pauvre Lelian » (*La Vogue*, 7-14 juin 1886), Verlaine évoque *Parallèlement* en ces termes : « des productions purement mondaines, sensuelles, avec une pointe d'ironie mauvaise et de sadisme plus qu'à fleur de peau », formule qu'il tempérera dans une lettre à Félicien Rops du 11 février 1888 : « nul sadisme en dépit de l'Envoi de la *Ballade de la mauvaise réputation* » (*OC*, t. 1, p. 1302). Il jugera plus tard cette affirmation comme « une sottise, et une grande », regrettant même de l'avoir écrite (« Ma candidature [à l'Académie française] », 1891, *OpC*, p. 426). Dans sa dédicace « À Gabriel Vicaire », Verlaine écrira de lui-même : « Moi l'ombre du marquis de Sade et ce, parmi / Parfois des airs naïfs et faux de bon apôtre. / Plaignez-moi, car je suis mauvais et non méchant » (*Dédicaces*, 1890, *OpC*, p. 574).

2. *Souris* pour « sourire » est archaïque (voir « Rendez-vous », v. 42, ici p. 461) ; le *scion* est un « jeune rameau ou rejet de l'année particulièrement souple » (*TLF*, terme de botanique). Pour Jacques Borel, « l'allusion obscène est ici assez claire » (*Parallèlement, LP*, 1971, p. 248).

Voir variantes, p. 576.

ENVOI

Prince, ô très haut marquis de Sade¹,
 Un souris pour votre scion²
 Fier derrière sa palissade.
 28 Lucullus ? Non. Trimalcion.

1. Poème envoyé à Charles Morice le 9 octobre 1887, avec le commentaire suivant : « Dans le sens de *Caprice* de Goya et du *Caprice* de mes *Mémoires d'un veuf* » (*LICM*, p. 103-104). Qualifié par Verlaine de « *Caprice* dans le goût de Goya », il était aussi joint à une lettre à Léo d'Orfer du 23 octobre 1887 (*OC*, t. 1, p. 1271).

2. Abréviation argotique d'*espérance* (Bruneau, *Verlaine*, p. 43). « Le “vert clair plein d'espère”, c'est le paletot vert que vous m'avez connu et qui est vraiment “pittoresque” aujourd'hui » (lettre à Charles Morice, 9 octobre 1887, *LICM*, p. 104).

3. « Plein de componction », première attestation de ce terme selon *TLF*. Il s'agit de « certains pardessus vert et noir à fourrures qui m'ont suivi dans mes “malheurs” » (« note intime » dans une lettre à Léo d'Orfer, 23 octobre 1887, *OC*, t. 1, p. 1271); « Le noir componctueux, le monsieur somptueux – mon pardessus à fourrures. *Quantum mutatus ab illo!* – C'est mon “habit ne nous séparons pas”, c'est mon *chapeau d'Homère*, à moi » (lettre à Charles Morice, 9 octobre 1887, *LICM*, p. 104).

4. « Se dit [...] de la laine du mouton cheviot [mouton d'Écosse] » (Littré, suppl., cit. « jupes en cheviot pure laine »).

5. Gérard de Nerval s'est pendu dans la « sale et pourrie rue de la Vieille-Lanterne » (Goncourt), à Paris, dans la nuit du 25 au 26 janvier 1855.

6. Le « proverbe » est *coucher* ou *dormir à la belle étoile*, attesté depuis le xvii^e siècle.

7. Première et unique attestation de cette expression substantivée « les *sans-toits* », appelés plus tard *sans-logis* (1893), puis *sans-abri* (1928). Cf. « Les Vaincus » (*Jadis et naguère*) : « nous allons, au hasard du soir et du chemin, / Comme les meurtriers et comme les infâmes, / Veufs, orphelins, sans toit, ni fils, ni lendemain, / Aux lueurs des forêts familières en flammes ! » (*LP*, p. 167).

8. Hapax dérivé de la forme ancienne *malechance*, probablement pour une raison de métrique. Bien que les éditions de *Parallèlement* impriment *malchanceux* (vers faux), nous adoptons ici la leçon des trois manuscrits. Littré donne *malchanceux* comme néologisme (suppl., 1876).

Voir variantes, p. 577.

CAPRICE¹

Ô poète, faux pauvre et faux riche, homme vrai,
 Jusqu'en l'extérieur riche et pauvre pas vrai,
 (Dès lors, comment veux-tu qu'on soit sûr de ton cœur ?)
 Tour à tour souple drôle et monsieur somptueux,
 Du vert clair plein d'« espère² » au noir componctueux³,
 6 Ton habit a toujours quelque détail blagueur.

Un bouton manque. Un fil dépasse. D'où venue
 Cette tache – ah ça, malvenue ou bienvenue ? –
 Qui rit et pleure sur le cheviot⁴ et la toile ?
 Nœud noué bien et mal, soulier luisant et terne.
 Bref, un type à se pendre à la Vieille Lanterne⁵
 12 Comme à marcher, gai proverbe, à la belle étoile⁶.

Gueux, mais pas comme ça, l'homme vrai, le seul vrai,
 Poète, va, si ton langage n'est pas vrai,
 Toi l'es, et ton langage, alors ! Tant pis pour ceux
 Qui n'auront pas aimé, fous comme autant de tois,
 La lune pour chauffer les sans femmes ni toits⁷,
 18 La mort, ah, pour bercer les cœurs malechanceux⁸,

Pauvres cœurs mal tombés, trop bons et très fiers, certes !
 Car l'ironie éclate aux lèvres belles, certes,
 De vos blessures, cœurs plus blessés qu'une cible,

Petits sacrés cœurs de Jésus plus lamentables,
Va, poète, le seul des hommes véritables,
24 Meurs sauvé, meurs de faim pourtant le moins possible.

1. La dernière pièce du recueil, dédiée sur manuscrit à « Mme S[ophie] M[arie] M[athilde] M[auté] », fait en quelque sorte pendant à la « Dédicace » qui ouvre *Parallèlement*. Elle conclut aussi les cycles de *Filles* et des *Amies*, où Verlaine avait consacré un poème à Sappho « oubliée du Rite » (voir p. 321 et n. 2). Le ms. établi par Suzanne Villani (voir Notes sur l'établissement du texte, p. 74) porte la mention : « pédérasie ».

2. L'ambivalence (ou l'ambiguïté) sexuelle est au centre de cette ballade où se confondent et alternent le masculin et le féminin (voir l'envoi, v. 25).

3. Hapax selon *TLF*.

4. Tant du point de vue de la poésie que de la (bi)sexualité. On rencontre deux fois l'expression « grande Sappho » dans *Les Cariatides* de Banville (1842) : « Tous ceux qui sans repos se tordent embrasés / Par la cruelle soif de l'amante idéale, / Et qui s'en vont au ciel, meurtris par les baisers ; / [...] / Jusqu'à toi, jusqu'à toi, grande Sappho, ma sœur ! » (« Les Cariatides ») ; « Et toi, grande Sappho, reine de Mytilène ! / Lionne que l'Amour furieux enchaîna, / Près de la mer grondante, avec son Erinna » (« La Voie lactée »).

5. Cf. « Casta piana », v. 31-36, p. 335.

6. Le *champ* et le *mont* appartiennent aussi au langage érotique, qui évoquent « la nature de la femme » (*DEM*).

7. Cf. « Auburn », v. 25-30, p. 339.

BALLADE SAPPHO¹

Ma douce main de maîtresse et d'amant²
 Passe et rit sur ta chère chair en fête,
 Rit et jouit de ton jouissement³.
 Pour la servir tu sais bien qu'elle est faite,
 Et ton beau corps faut que je le dévête
 Pour l'enivrer sans fin d'un art nouveau
 Toujours dans la caresse toujours prête.
 8 Je suis pareil à la grande Sappho⁴.

Laisse ma tête errant et s'abîmant
 À l'aventure, un peu farouche, en quête
 D'ombre et d'odeur et d'un travail charmant
 Vers les saveurs de ta gloire secrète⁵.
 Laisse rôder l'âme de ton poète
 Partout par là, champ ou bois, mont ou vau⁶,
 Comme tu veux et si je le souhaite.
 16 Je suis pareil à la grande Sappho.

Je presse alors tout ton corps goulûment,
 Toute ta chair contre mon corps d'athlète
 Qui se bande et s'amollit par moment⁷,
 Heureux du triomphe et de la défaite
 En ce conflit du cœur et de la tête.
 Pour la stérile étreinte où le cerveau
 Vient faire enfin la nature complète
 24 Je suis pareil à la grande Sappho.

1. Sur le modèle des « conjonctifs complexes de l'ancien français, formés par la combinaison de l'adjectif interrogatif *qui* et du conjonctif *que* : *qui qui, qui que* » (Grevisse).

Voir variantes, p. 578.

ENVOI

Prince ou princesse, honnête ou malhonnête,
Qui qu'en grogne¹ et quel que soit son niveau,
Trop su poète ou divin proxénète,
28 Je suis pareil à la grande Sappho.

APPENDICE

1. Textes ajoutés à la deuxième édition (1894)

AVERTISSEMENT¹

L'ensemble dont question dans la succincte préface ci-contre est terminé. L'auteur n'aura donc plus à faire de ces vers durs et cruellement païens tels qu'on en trouvera dans ce volume-ci qui est, pour parler comme les bibliothécaires, en quelque sorte l'*enfer* de son Œuvre chrétien².

Ce qu'il écrira dorénavant, il n'en sait trop rien encore. Peut-être, enfin ! de l'impersonnel. Peut-être aussi qu'il continuera, par intervalles, à regarder en lui-même.

Dans tous les cas, il travaillera jusqu'à ce que Dieu l'arrête.

P. V.

Octobre 1893.

1. Dans la seconde édition de *Parallèlement*, cet « avertissement » précède la « préface [de la première édition] », ici p. 301.

2. L'*enfer* des bibliothèques, le lieu où l'on y conservait les ouvrages licencieux.

Voir variantes, p. 579.

1. En cure à Aix-les-Bains, Verlaine écrit à Cazals le 29 août 1889 : « il y a [une statue] dans le *parc* [...] et cette statue [...] est celle... de... Ganymède ! [...] Tu connais la fable prise dans j'ignore quel poète [Homère, *L'Iliade*, XX] : un jeune pâtre – “*un beau pâtre*”, un bo pâtre – remarqué par Jupiter – fut enlevé sur son ordre par l'aigle de ce roi des Dieux, pour lui servir d'échançon – sivè de groom... Cette statue, de qui ? je saurai, est jolie et à mon sens voluptueuse. [...] Mythe bizarre que ce rapt de Ganymède. Rappel évident, mais que perverti et dégradé en passant par l'imagination sensuelle au possible des Grecs ! du char de feu ou plus proprement du tourbillon ravisseur d'Élie [...]. L'Assomption, non vivante, mais *ressuscitée* de la Ste-Vierge vient purifier la fable grecque et magnifier les miracles bibliques. Pente de la pensée ! De Ganymède à la Vierge Marie ! Un peu çà cependant. C'est bien “parallèlement” en effet, et certes involontaire » (*LIVC*, p. 187). Dans sa lettre à Cazals du 10 septembre 1889, Verlaine a joint au poème un croquis représentant la statue du parc d'Aix-les-Bains ; celle-ci, due à Jean Turcan, fut détruite en 1942 (*ibid.*, pl. xvi). Dans la deuxième édition de *Parallèlement*, ce poème est imprimé après « L'Impénitent » (ici p. 391).

2. Verlaine séjourna à Aix-les-Bains du 20 août au 14 septembre 1889 (voir les lettres du poète à Cazals, *LIVC*, *passim*).

3. « Forme du nom de Jupiter dans l'ancien français. Aujourd'hui, il ne se dit plus que dans le style familier » (Littré, cit. Béranger).

4. Montagne aux environs d'Aix-les-Bains [note de Verlaine].

5. *Faire la nique* à quelqu'un, « lui témoigner moquerie et mépris par un certain signe de tête » (Littré).

6. *Couler un regard*, locution fréquente chez Balzac, « regarder en dessous, à la dérobée » (*TLF*).

7. Le mythe de Ganymède est associé à l'homosexualité depuis l'Antiquité (voir entre autres Platon, *Les Lois*, I, 636c-d). Voir lettre à Cazals du 3 février 1890 : « Ci-joint le Ganymède demandé. Boum ! verses terr... e jaune ! [pédérastie] » (*LIVC*, p. 249).

Voir variantes, p. 579.

SUR UNE STATUE DE GANYMÈDE¹

Eh quoi ! Dans cette ville d'eaux²,
Trêve, repos, paix, intermède,
Encor toi de face et de dos,
4 Beau petit ami Ganymède,

L'aigle t'emporte, on dirait comme
Amoureux de parmi les fleurs.
Son aile, d'élangs économe,
8 Semble te vouloir par ailleurs

Que chez ce Jupin³ tyrannique,
Comme qui dirait au Revard⁴
Et son œil qui nous fait la nique⁵
12 Te coule un drôle de regard⁶.

Bah ! reste avec nous, bon garçon,
Notre ennui, viens donc le distraire
Un peu de la bonne façon.
16 N'es-tu pas notre petit frère⁷ ?

1. *Invectives*, où ne figure pas cette pièce, fut publié en 1896 après la mort de Verlaine ; le recueil s'ouvre sur un « Prologue » et un « Post-scriptum au prologue » qui conserve cependant quelques traces de notre texte. Dans sa lettre à Vanier du 24 septembre 1891 (même date reportée en fin du poème), Verlaine dit travailler « aux premières pièces d'*Invectives* » (*OC*, t. 2, p. 1670). Dans la deuxième édition de *Parallèlement*, « Prologue supprimé à un livre "d'invectives" » fut imprimé à la suite de « Sur une statue de Ganymède », ici p. 445.

2. Cf. « Post-scriptum au prologue » (*Invectives*) : « Mais, avant que d'entamer / Ce livre où mon fiel s'amuse, / Je récuse comme Muse / Celle qui ne sut m'aimer » (*OpC*, p. 900).

3. Vers faux que les éditeurs corrigent en général comme suit : « si c'est réel ».

4. Cf. « À la Princesse Roukhine » (p. 325 et n. 1) : « Son cher corps rare, harmonieux, / Suave, blanc comme une rose / Blanche, blanc de lait pur, et rose / Comme un lys sous de pourpres cieux » (v. 17-20).

5. Voir p. 368, n. 4. Contrairement à la règle, Verlaine use de ce tour au singulier.

6. Voir p. 420, n. 1.

PROLOGUE SUPPRIMÉ
À UN LIVRE « D'INVECTIVES¹ »

Mes femmes, toutes ! et ce n'est pas effrayant :
À peu près, en trente ans ! neuf, ainsi que les Muses,
Je vous évoque et vous invoque, chœur riant,
4 Au seuil de ce recueil où, mon fiel, tu t'amuses².

Neuf environ ! Sans m'occuper du casuel,
Des amours de raccroc, des baisers de rencontre,
Neuf que j'aimais et qui m'aimaient, ceci c'est réel³,
8 Ou que non pas, qu'importe à ce Fiel qui se montre ?

Je vous évoque, corps si choyés, chères chairs,
Seins adorés, regards où les miens vinrent vivre
Et mourir, et tous les trésors encor plus chers,
12 Je vous invoque au seuil, mesdames, de mon livre :

Toi qui fus blondinette et mignarde aux yeux bleus,
Vous mes deux brunes, l'une grasse et grande, et l'autre
Imperceptible avec, toutes deux, de doux yeux
16 De velours sombre, d'où coulait cette âme vôtre ;

Et ô rouquine en fleur qui mis ton rose et blanc⁴
Incendie ès-mon cœur⁵, plutôt noir, qui s'embrase
À ton étreinte, bras très frais, souple et dur flanc,
20 Et l'or mystérieux du vase⁶ pour l'extase.

Et vous autres, Parisiennes à l'excès,
Toutes de musc abandonné sur ma prière

1. Cf. « Goûts royaux » (*Femmes* et poèmes pour une deuxième édition de *Parallèlement*, ici p. 471) : « Louis Quinze aimait peu les parfums. Je l'imite / Et je leur acquiesce en la juste limite. / Ni flacons, s'il vous plaît, ni sachets en amour ! »

2. Cf. Hugo, « Ô gouffre ! l'âme plonge et rapporte le doute... » (*Les Contemplations*, VI, XIV, 1856) et Baudelaire, « Le Gouffre » : « Pascal avait son gouffre... » (*Les Fleurs du mal*).

3. L'Académie définit le *pénard* comme un « vieillard rusé ; et, dans un autre sens, vieux libertin » (1835), alors que Delvau enregistre *peinard* dans le sens de « vieillard ; homme souffreteux, usé par l'âge ou les chagrins, – dans l'argot du peuple » (*DLV*).

4. *S'essorer* est un ancien terme de fauconnerie (« se dit de l'oiseau qui s'écarte, et qui revient difficilement sur le poing », Littré) encore utilisé au XVI^e siècle dans le sens de « s'élancer dans l'air » et récupéré au XIX^e notamment par Verlaine (neuf occurrences dans son œuvre en vers) et Rimbaud.

(Car je déteste les parfums¹ et je ne sais
24 Rien de meilleur à respirer que l'odeur fière

Et saine de la femme seule que l'on eut
Pour le moment sur le moment) et vous, le reste
Qu'on, sinon très gentil, très moralement, eut
28 D'un geste franc, bon, et leste, sinon céleste.

Je vous atteste, sœurs aimables de mon corps,
Qu'on fut injuste à mon endroit, et que je souffre
À cause de cette faiblesse, fleur du corps,
32 Perte de l'âme, qui, paraît-il, mène au gouffre²,

Au gouffre où les malins, les matois, les « peinards³ »
Comme autant de démons d'enfer, un enfer bête
Et d'autant plus méchant dans ses ennuis traînants,
36 Accueillent d'escroquerie âpre le poète...

Ô mes chères, soyez mes muses, en ce nid
Encore bienséant d'un pamphlet qui s'essore⁴.
Soyez à ce pauvre que la haine bénit
40 Le rire du soleil et les pleurs de l'aurore.

Donnez force et virilité, par le bonheur
Que vous donniez jadis à ma longue jeunesse,
Pour que je parle bien, et comme à votre honneur
44 Et comme en votre honneur, et pour que je renaisse

En quelque sorte à la Vigueur, non celle-là
Que nous déployions en des ères plus propices,
Mais à celle qu'il faut, au temps où nous voilà,
48 Contre les scélérats, les sots et les complices.

1. Les *Érynnies* ou plus exactement les *Érin(n)yes* (Rimbaud donne la même orthographe dans « Ville », *Illuminations*) sont les déesses de la vengeance dans la mythologie grecque. On doit à Leconte de Lisle une tragédie en deux actes intitulée *Les Érinnyes* (1873, 1884). Ce vers a souffert d'une mauvaise composition typographique ; il faudrait lire « Soyez même comme un petit lot d'Érinnyes ».

2. Martial et Juvénal, célèbres poètes latins du I^{er} siècle, le premier auteur d'*Épigrammes* où il décrit avec beaucoup de verve les mœurs et habitudes de ses contemporains, le second auteur de *Satires* dans lesquelles il déplore la décadence de la société et les écarts de conduite des hommes et des femmes qui la composent.

3. Non seulement « mêlé de noir et de blanc » comme la barbe et les cheveux de la maturité, mais « épicé » et « piquant, spirituel ». Cf. « À Félicien Champsaur » (*Invectives*) : « le poivre et le sel où vous tenez confits / Pour nos esprits charmés à qui c'est tous profits / Vos vers d'âpre ironie et l'amère faconde / De cette prose » (*OpC*, p. 948-949).

4. Le *hallier* est un « enchevêtrement de buissons serrés et touffus, d'un accès difficile » (*TLF*).

Voir variantes, p. 580.

Ô mes femmes, soyez mes muses, voulez-vous ?
Soyez même un petit comme un lot d'Érynnies¹
Pour rendre plus méchants mes vers encor trop doux
52 À l'adresse de ce vil tas d'ignominies :

Telle contemporaine et tel contemporain
Dont j'ai trop éprouvé la haine et la rancune,
Martial et non Juvénal², et non d'airain,
56 Mais de poivre et de sel³, la mienne de rancune.

Mes vers seront méchants, du moins je m'en prévaux,
Comme la gale et comme un hallier⁴ de vermine,
Et comme tout... Et sus aux griefs vrais ou faux
60 Qui m'agacent... Muses, or, sus à la vermine !

24 septembre 91.

2. Poèmes initialement prévus pour la première édition¹

BALLADE TOUCHANT UN POINT D'HISTOIRE²

C'est bien assez que des messieurs
Narrent avec désinvolture
Les uns mon passé vicieux,
Les autres ma honte future ;
Mais ils joignent cette torture
À leurs racontars déplaisants
De me vieillir plus que nature :
Je n'ai que quarante-trois ans.

Hélas, j'ai cent mille défauts
Si j'en crois leur nomenclature.
Et ne daigner s'inscrire en faux !
La pénible mésaventure
[Que] va-t-il falloir que je l'endure ?
Oui, non sans maints ennuis cuisants.

1. Les trois poèmes qui suivent, prévus pour la première édition de *Parallèlement*, en furent détachés fin 1888 pour constituer l'embryon de *Dédicaces* (1890), alors intitulé *Les Amis* (lettres à Vanier, fin novembre 1888 et 26 décembre 1888, *CPV*, t. 2, p. 151, et *OC*, t. 1, p. 1328).

2. Un manuscrit de ce poème, à l'encre violette, porte dans l'angle supérieur droit la mention *Parallèlement* (notre version). Il est daté « Paris, hôpital Broussais, 16 X^{brc} 1887 » (BJD). Première publication : *Le Décadent*, 15-31 janvier 1888. Pièce d'ouverture de *Dédicaces* (2^e éd. 1894) où elle est dédiée à Anatole France.

Or voici le cas de rupture :
Je n'ai que quarante-trois ans.

Quelque jour je me fâcherai
Contre cette littérature ;
Ce que j'ai dit je le ferai
Pour courre et forcer l'imposture
Fût-ce au fond de l'Estramadure
Ou vers le pôle aux froids jusants.
Dilemme : « Surcharge ou rature ! »
Je n'ai que quarante-trois ans.

ENVOI

Princes du pouf et de l'ordure,
Sachez-le, échetiers maldisants
Que tente une poigne encor dure.
Je n'ai que quarante-trois ans.

À ERNEST RAYNAUD¹

Nous sommes tous les deux des moitiés d'Ardennais,
Moi plus foncé que vous, – dirais-je plus sauvage ?
Procédant des Forêts quand vous de ce Vallage
Doux et frisque qu'aussi bien que vous je connais.

1. Quinzième pièce de *Dédicaces*. Y.-G. Le Dantec signale qu'un manuscrit de ce poème, passé en vente le 23 décembre 1949, portait la mention *Parallèlement* (*OpC*, p. 1073).

Il y a peu de temps qu'encor j'y promenais,
 Vous le savez, mon goût de son clair paysage,
 Poussant les choses jusqu'à nous mettre en ménage,
 Mon rêve et moi, là-bas, paysans désormais.

Faut croire que là-bas j'offensai quelque fée,
 Car m'en voilà parti plus tôt que de saison
 Après avoir vendu mon clos et ma maison.

Aussi combien en vous j'adore, retrouvée
 Parmi ces gens que nos airs francs font ébahis,
 La bonne humanité de ce brave pays.

BALLADE EN FAVEUR DES DÉNOMMÉS DÉCADENTS ET SYMBOLISTES¹

Quelques-uns dans tout ce Paris
 Nous vivons d'orgueil et de dèche.
 D'alcool bien que trop épris
 Nous buvons surtout de l'eau fraîche
 En cassant la croûte un peu sèche.
 À d'autres fins mets et grands vins
 Et la beauté jamais revêche !
 Nous sommes les bons écrivains.

1. Avant-dernière pièce de *Dédicaces* (1894). Dans une lettre du 11 octobre 1887, Verlaine charge Jules Tellier de demander à Vanier de « corriger dans le manuscrit de *Parallèlement* le titre de [s]a ballade des Bons écrivains en “Ballade pour nous et nos amis” » (*OC*, t. 1, p. 1268). Cette pièce fut publiée dans *Le Décadent* en décembre 1887 sous le titre « Ballade pour les Décadents ».

Phœbé quand tous les chats sont gris
 Effile d'une pointe rêche
 Nos corps par la gloire nourris
 Dont l'enfer, au guet, se pourléche,
 Et Phœbus nous lance sa flèche.
 La nuit nous berce en songes vains
 Sur des lits de noyaux de pêche.
 Nous sommes les bons écrivains.

Beaucoup de beaux esprits ont pris
 L'enseigne de l'Homme qui bêche
 Et Lemerre tient les paris.
 Plus d'un encore se dépêche
 Et tâche d'entrer par la brèche ;
 Mais Vanier à la fin des fins
 Seul eut de la chance à la pêche.
 Nous sommes les bons écrivains.

ENVOI

Bien que la bourse chez nous pêche,
 Princes, rions, doux et divins.
 Quoi que l'on dise ou que l'on prêche,
 Nous sommes les bons écrivains.

3. Poèmes prévus pour une nouvelle édition de *Parallèlement*¹

LUXURES²

Chair ! ô seul fruit mordu des vergers d'ici-bas,
Fruit amer et sucré qui jutes aux dents seules
Des affamés du seul amour, bouches ou gueules,
Et bon dessert des forts, et leurs joyeux repas,

Amour ! le seul émoi de ceux que n'émeut pas
L'horreur de vivre, Amour qui presses sous tes meules
Les scrupules des libertins et des bégueules
Pour le pain des damnés qu'élisent les sabbats,

1. « Si *Parallèlement* n'est pas sous presse, je vous prie, attendez de m'avoir vu : il y a d'autres pièces à rajouter, et des plus topiques » (lettre à Vanier, 23 septembre 1893, *CPV*, t. 2, p. 233).

2. Pièce ancienne, « Luxures » avait été envoyée à Edmond Lepelletier le 16 mai 1873 ; le poème parut dans *Lutèce* le 8 mars 1884 avant d'être inséré dans *Jadis et naguère* (*LP*, p. 97). Le titre du poème figure dans une liste de « vers nouveaux [*sic*] » prévus pour une deuxième édition de *Parallèlement*, avec « Sonnet [à] Rimbaud », « À celle qu'on dit froide » et « Rendez-vous » (lettre à Cazals du 6 septembre 1889) ; le 10 septembre, Verlaine indique à son ami que le titre est à « changer, naturellement » (*LIVC*, p. 208, 220). Un manuscrit de « Luxures », intitulé « Chair » et faisant partie d'un ensemble intitulé *D'Auculnes*, porte à l'angle supérieur droit la mention « Parall^t nv^{elle} édition » (*Importants livres anciens, livres d'artistes et manuscrits*, Paris, Christie's, 6 novembre 2013, n° 137).

Amour, tu m'apparais aussi comme un beau pâtre
Dont rêve la fileuse assise auprès de l'âtre
Les soirs d'hiver dans la chaleur d'un sarment clair,

Et la fileuse c'est la Chair, et l'heure tinte
Où le rêve étreindra la rêveuse, – heure sainte
Ou non ! qu'importe à votre extase, Amour et Chair ?

À ARTHUR RIMBAUD¹

Mortel, ange ET démon, autant dire Rimbaud,
Tu mérites la prime place en ce mien livre,
Bien que tel sot grimaud t'ait traité de ribaud
Imberbe et de monstre en herbe et de potache ivre.

Les spirales d'encens et les accords de luth
Signalent ton entrée au temple de mémoire
Et ton nom radieux chantera dans la gloire,
Parce que tu m'aimas ainsi qu'il le fallut.

1. Dans une lettre à Cazals du 30 août 1889, Verlaine indique qu'il « défalquer[a de *Dédicaces*] le sonnet Rimbaud p[ou]r 2^e éd. de *Parallèlement* » (*LIVC*, p. 192). Il insère ensuite le sonnet dans une liste de « vers nouveaux » prévus pour une deuxième édition de *Parallèlement* avec « À celle qu'on dit froide », « Rendez-vous » et « Luxures » (lettres à Cazals du 6 et du 10 septembre 1889, *LIVC*, p. 208, 220). « À Arthur Rimbaud » parut dans *Le Chat noir* du 24 août 1889 et fut inséré dans la deuxième édition de *Dédicaces* en 1894 (pièce LXII).

Les femmes te verront grand jeune homme très fort,
Très beau d'une beauté paysanne et rusée,
Très désirable, d'une indolence qu'osée !

L'histoire t'a sculpté triomphant de la mort
Et jusqu'aux purs excès jouissant de la vie,
Tes pieds blancs posés sur la tête de l'Envie !

À CELLE QU'ON DIT FROIDE¹

Tu n'es pas la plus amoureuse
De celles qui m'ont pris ma chair,
Tu n'es pas la plus savoureuse
De mes femmes de l'autre hiver ;

Mais je t'adore tout de même !
D'ailleurs ton corps doux et bénin
A tout dans son calme suprême,
De si grassement féminin,

1. Poème joint à une lettre à Cazals du 6 septembre 1889, et qualifié par Verlaine d'« horreur pour *Parallèlement* », il y est daté septembre 1889 (notre version). Dans la même lettre, la pièce figure dans une liste de « vers nouveaux » prévus pour une deuxième édition de *Parallèlement*, avec « Sonnet [à] Rimbaud », « Rendez-vous » et « Luxures » (*LIVC*, p. 208). Le 9 septembre 1889, Verlaine demande à Cazals de donner « à celle que tu dis froide [*sic*] à Salis et [de] réclam[er] argent » ; le 10 septembre, il précise que le titre serait « à changer, naturellement » (*ibid.*, p. 220). « À celle que l'on dit froide » fut finalement inséré dans l'édition clandestine de *Femmes*, en 1890 [Bruxelles, Kistemaekers].

De si voluptueux sans phrase
Depuis les pieds longtemps baisés
Jusqu'à ces yeux clairs francs d'extase
Mais que bien et mieux apaisés !

Depuis les jambes et les cuisses
Jeunettes sous la jeune peau,
À travers ton odeur d'éclisses
Et d'écrevisses fraîches, beau,

Mignon, discret, strict, petit chose
À peine ombré d'un or fluet,
T'ouvrant en une apothéose
À mon désir rauque et muet,

Jusqu'aux jolis tétins d'infante,
De miss à peine en puberté
Jusqu'à la gorge triomphante
Dans sa gracile vénusté,

Jusqu'à ces épaules luisantes,
Jusqu'à la bouche, jusqu'au front
Naïfs aux mines innocentes
Qu'au fond les faits démentiront,

Et des cheveux courts bouclés comme
Les cheveux d'un joli garçon
Mais dont le flot nous charme en somme
Parmi leur apprêt sans façon,

En passant par la lente échine
Dodue à plaisir jusques au

Cul somptueux, blancheur divine,
Rondeurs dignes de ton ciseau,

Mol Canova, jusques aux cuisses
Qu'il faut bien saluer encor,
Jusqu'aux mollets, fermes délices,
Jusqu'aux talons de rose et d'or ! –

Nos nœuds furent incoercibles ?
Non, mais eurent leur attrait leur,
Nos feux se trouvèrent terribles ?
Non, mais donnèrent leur chaleur.

Quant au Point – froide, ô non pas, fraîche –
Je dis que notre sérieux
Fut surtout, et je m'en pourlèche,
Une masturbation mieux,

Bien qu'aussi bien les prévenances
Sussent te préparer sans plus –
Comme tu dis – d'inconvenances,
Pensionnaire qui me plus,

Et je te garde entre les femmes,
Du regret, non sans quelque espoir,
De quand peut-être nous aimâmes
Et de sans doute nous r'avoir.

RENDEZ-VOUS¹

Dans la chambre encor sépulcrale
De l'encor fatale maison
Où la raison et la morale
Le tiennent plus que de raison,

Il semble attendre la venue
À quoi pourtant il ne croit pas
De quelque présence connue
Qui s'avancerait pas à pas :

« Ta voix claironne dans mon âme
« Et tes yeux flambent dans mon cœur.
« Le Monde dit que c'est infâme
« Mais que me fait, ô mon vainqueur !

« J'ai la tristesse et j'ai la joie
« Et j'ai l'amour encore un coup,

1. Poème daté « 1887. R[ue] Roy[er-] Collard » joint à une lettre à Cazals du 30 août 1889 (*LIVC*, p. 190-191), où il est destiné à une deuxième édition de *Parallèlement* (notre version). Le titre est encore mentionné dans une liste de « vers nouveaux [*sic*] » prévus pour une deuxième édition de *Parallèlement*, avec « Sonnet [à] Rimbaud », « À celle qu'on dit froide » et « Luxures » (lettres à Cazals du 6 et du 10 septembre 1889, *ibid.*, p. 208, 220). Un manuscrit de « Rendez-vous » faisant partie d'un ensemble intitulé *D'Auculnes* porte à l'angle supérieur droit la mention « Parall' nouvelle édition » (*Importants livres anciens, livres d'artistes et manuscrits*, Paris, Christie's, 6 novembre 2013, n° 137, fac-similé). Une version augmentée de « Rendez-vous », datée 1891, fut finalement insérée dans l'édition clandestine de *Hombres* [Paris, Messin, ca. 1903].

« L'amour ricanant qui larmoie,
« Ô toi beau comme un petit loup !

Son regard si morne s'allume
Et sa lèvre au souris pervers
S'agace aux barbes de la plume
Qu'il tient pour écrire des vers.

PROJET EN L'AIR¹

À Ernest Delahaye

Il fait bon supinément,
Mi-dormant,
Dans l'aprication douce
D'un déjeuner modéré,
Digéré
Sur un lit d'herbe et de mousse,

Bon songer et bon rêver
Et trouver
Toute fin et tout principe

1. Un feuillet manuscrit comportant les quatre premières strophes de ce poème est joint à un exemplaire des secondes épreuves de *Parallèlement* (1889) ; il porte à l'angle supérieur droit la mention « Parallél' » (*La Bibliothèque de Pierre Bergé*, Sotheby's, 8 et 9 novembre 2016, n° 538). « Projet en l'air » fut publié pour la première fois dans les *Œuvres posthumes* de Verlaine (Paris, Vanier et Messein, 1903) sous la mention « Pour une nouvelle édition de *Parallèlement* ».

Dans les flocons onduleux,
Roses, bleus
Et blancs d'une lente pipe.

L'éternel problème ainsi
Éclairci,
Philosophe est de mise
Sur maint objet réclamant
Moindrement
La synthèse et l'analyse...

Je me souviens que j'aimais
À jamais
(Pensais-je à seize ans) la Gloire,
À Thèbes pindariser,
Puis oser
Ronsardiser sur la Loire,

Ou bien être un paladin
Gai, hautain,
Dur aux félons, qui s'avance
Toujours la lance en arrêt !
J'ai regret
À ces bêtises d'enfance...

La femme ? En faut-il encor ?
Ce décor
Trouble un peu le paysage
Simple, petit et surtout
De bon goût
Qu'à la fin prise le sage.

À vingt ans, même à trente ans,
 J'eus le temps
 De me plaire aux mines gentes,
 Et d'écouter les propos
 Faux mais beaux,
 Sexe alme, que tu nous chantes...

La Politique, ah, j'en fis !
 Mon avis ?
 Zut et bran ! L'amitié seule
 Est restée, avec l'espoir
 De me voir
 Un jour sauvé de la gueule

De cet ennui sans motif
 Par trop vif,
 Qui des fois bâille, l'affreuse !
 Et de m'endormir, que las !
 Dans tes bras,
 Éternité bienheureuse.

Tire-lire et chante-clair !
 Voix de l'air
 Et des fermes, cette aurore
 Que la mort nous révéla,
 Dites-la
 Si douce d'un los sonore !

« NOUS NE SOMMES PAS LE TROUPEAU¹ »

Nous ne sommes pas le troupeau :
 C'est pourquoi bien loin des bergères
 Nous divertissons notre peau
 Sans plus de phrases mensongères.

Amants qui seraient des amis,
 Nuls serments et toujours fidèles,
 Tout donné sans rien de promis,
 Tels nous, et nos morales telles.

Nous comptons d'illustres aïeux
 Parmi les princes et les sages,
 Les héros et les demi-dieux
 De tous les temps et tous les âges.

En ses jours de gloire et de deuil
 La Gloire honorait notre grâce ;
 Notre force était son orgueil
 Et le rire fier de sa face.

Rome aussi nous comblait d'égards !
 Nous éclatâmes dans ses thermes ;
 Les poètes de toutes parts
 Nous célébrèrent en quels termes !

Chez les modernes nous avons
 Les Frédéric et les Shakspeare.
 Nos phalanges en rangs profonds

1. Publié pour la première fois dans les *Œuvres posthumes* de Verlaine (Paris, Vanier et Messein, 1903) sous la mention « Pour une nouvelle édition de *Parallèlement* ».

Allaient nous conquérir l'Empire
 Du monde en de très vieux Olim,
 Quand, tueurs de femmes et d'hommes,
 Les jaloux, ces durs Elohim,
 Se ruèrent sur nos Sodomes...

Sus aux Gomorrhes d'à côté !

BILLET À LILY¹

Ma petite compatriote,
 M'est avis que veniez ce soir
 Frapper à ma porte et me voir.
 Ô la scandaleuse ribote
 De gros baisers – et de petits,
 Conforme à mes gros appétits !
 Mais les vôtres sont si mièvres ?
Primo, je baiserais vos lèvres,
 Toutes ! C'est mon cher entremets
 Et les manières que j'y mets,
 Comme en tant de choses vécues,

1. Publié dans les *Œuvres posthumes* de Verlaine (Paris, Vanier et Messein, 1903) sous la mention « Pour une nouvelle édition de *Parallèlement* », « Billet à Lily » parut d'abord dans *La Plume* du 1^{er} septembre 1890 sous le titre « Billet à L... », avant d'être inséré dans l'édition clandestine de *Femmes* en 1890 [Bruxelles, Kistemaekers]. Dans une lettre à Léon Vanier du 7 janvier 1892, Verlaine exprimait son désir d'ajouter à *Parallèlement* « les pièces très imprimables en dehors du "Manteau" de *Femmes*, intitulées *Filles* », dont « Billet pour Lily [*sic*] » (*OC*, t. 2, p. 1673).

Sont friandes et convaincues.
 Vous passerez vos doigts jolis
 Dans ma flave barbe d'apôtre,
 Et je caresserai la vôtre,
 Et sur votre gorge de lys,
 Où mes ardeurs mettront des roses,
 Je poserai ma bouche en feu ;
 Mes bras se piqueront au jeu,
 Pâmés autour des bonnes choses
 De dessous la taille et plus bas, –
 Puis mes mains, non sans fols combats
 Avec vos mains mal courroucées,
 Flatteront de tendres fessées
 Ce beau derrière qu'étreindra
 Tout l'effort qui lors bandera
 Ma gravité vers votre centre...
 À mon tour je frappe. Ô dis : Entre !

FILLES¹

Bonne simple fille des rues,
 Combien te préférè-je aux grues

1. Un manuscrit de « Filles » faisant partie d'un ensemble intitulé *D'Auculnes*, porte à l'angle supérieur droit la mention « Parall^{le} édition » (*Importants livres anciens, livres d'artistes et manuscrits*, Paris, Christie's, 6 novembre 2013, n° 137). Intitulé d'abord « *Vulgum pecus I* », ce poème sera inséré dans l'édition clandestine de *Femmes* [Bruxelles, Kistemaekers, 1890] où il formera le premier diptyque de *Filles*.

Qui nous encombrent le trottoir
De leur traîne, mon décrotoir,

Poseuses et bêtes poupées
Rien que de chiffons occupées

Ou de courses et de paris,
Fléaux déchaînés sur Paris !

Toi, tu m'es un vrai camarade
Qui la nuit monterait en grade.

Et même dans les draps câlins
Garderait des airs masculins,

Amante à la bonne franquette,
L'amie à travers la coquette

Qu'il te faut bien être un petit
Pour agacer mon appétit.

Oui, tu possèdes des manières
Si farceusement garçonnières

Qu'on croit presque faire un péché
(Pardonné puisqu'il est caché),

Sinon que t'as les fesses blanches,
De frais bras ronds et d'amples hanches

Et remplaces ce que n'as pas
Par tant d'orthodoxes appas.

T'es un copain tant t'es bonne âme,
Tant t'es toujours tout feu, tout flamme

S'il s'agit d'obliger les gens
Fût-ce avec tes pauvres argents

Jusqu'à doubler ta dure ouvrage,
Jusqu'à mettre du linge en gage !

Comme nous t'as eu des malheurs
Et tes larmes valent nos pleurs

Et tes pleurs mêlés à nos larmes
Ont leur salaces et leurs charmes,

Et de cette pitié que tu
Nous portes sort une vertu.

T'es un frère qu'est une dame
Et qu'est pour le moment ma femme...

Bon ! puis dormons jusqu'à potron –
Minette, en boule, et ron, ron, ron !

Serre-toi, que je m'acoquine
Le ventre au bas de ton échine,

Mes genoux emboîtant les tiens,
Tes pieds de gosse entre les miens.

Roule ton cul sous ta chemise,
Mais laisse ma main que j'ai mise

Au chaud sous ton gentil tapis.
Là ! nous voilà cois, bien tapis.

Ce n'est pas la paix, c'est la trêve.
Tu dors ? Oui, pas de mauvais rêves.

Et je somnole en gais frissons,
Le nez pâmé sur tes frisons.

« Ô NE BLASPHEME PAS, POÈTE¹... »

Ô ne blasphème pas, poète, et souviens-toi !
Aime la femme, elle est aimable, mais prudence !
Car le jeune homme nu, soit qu'il lutte ou qu'il danse,
Dans l'un et l'autre amour, vu travaillant ou coi,

Gagnera toujours mieux le suffrage des sages
Que quelque fille que ce soit, célèbre pour
Son cul d'ailleurs impropre à la fin de l'amour,

1. Un manuscrit de ce poème sans titre faisant partie d'un ensemble intitulé *D'Auculnes*, porte la mention « Parall' nv^{le} édⁿ » (*LICM*, p. 134-135, et *Importants livres anciens, livres d'artistes et manuscrits*, Paris, Christie's, 6 novembre 2013, n° 137). L'avant-dernier vers rappelle un projet de « dialogue entre éphèbes et vierges [dont] le cadre [aurait permis à Verlaine] les dernières hardiesses », intitulé « Chant alterné », et que le poète avait en chantier pour une deuxième édition de *Parallèlement* (lettres à Cazals, 31 août et 6 septembre 1889, *LIVC*, p. 194, 208). Une version différente de ce texte (seul le premier vers est conservé intégralement) a été publiée dans l'édition clandestine de *Hombres* [Messein, ca. 1903].

Bon tout au plus à de subalternes usages.

Toute mesure en l'embonpoint, svelte, élégant,
Le cul de tes amants, seule âme de ta vie,
T'empporte mieux que ta chimère poursuivie,
Croupe adorée, au paradis extravagant,

Paradoxal soir intense et surhumain,
Sans compter l'offensive enjoyée à son tour
Et ces régals, tels des gâteaux tout chauds du four,
Dont ta femme ne peut donner que l'ombre vaine.

Dès lors, poète jadis fier pour n'être pas
Le pire des ingrats romps un triste silence,
Chante un chant alterné dont penche la balance
Du côté masculin, toujours un peu plus bas.

GOÛTS ROYAUX¹

Louis Quinze aimait peu les parfums. Je l'imité
Et je leur acquiesce en la juste limite.
Ni flacons, s'il vous plaît, ni sachets en amour !
Mais, ô qu'un air naïf et piquant flotte autour
D'un corps, pourvu que l'art de m'exciter s'y trouve ;

1. Dans une lettre à Léon Vanier du 7 janvier 1892, Verlaine exprimait son désir d'ajouter à *Parallèlement* « les pièces très imprimables en dehors du "Manteau" de *Femmes*, intitulées *Filles* », dont « Goûts royaux » (*OC*, t. 2, p. 1673). « Goûts royaux » (notre version) avait paru dans l'édition clandestine de *Femmes* juste avant le diptyque de *Filles* [Bruxelles, Kistemaekers, 1890].

Et mon désir chérit, et ma science approuve
 Dans la chair convoitée, à chaque nudité,
 L'odeur de la vaillance et de la puberté
 Ou le relent très bon des belles femmes mûres.
 Même j'adore – tais, morale, tes murmures –
 Comment dirais-je ? ces fumets, qu'on tient secrets,
 Du sexe et des entours, dès avant comme après
 La divine accolade et pendant la caresse,
 Quelle qu'elle puisse être, ou doive, ou le paraisse.
 Puis, quand sur l'oreiller mon odorat lassé,
 Comme les autres sens, du plaisir ressassé,
 Somnole et que mes yeux meurent vers un visage
 S'éteignant presque aussi, souvenir et présage
 De l'entrelacement des jambes et des bras,
 Des pieds doux se baisant dans la moiteur des draps,
 De cette langueur mieux voluptueuse monte
 Un goût d'humanité qui ne va pas sans honte,
 Mais si bon, mais si bon qu'on croirait en manger !
 Dès lors, voudrais-je encor du poison étranger,
 D'une fragrance prise à la plante, à la bête,
 Qui vous tourne le cœur et vous brûle la tête,
 Puisque j'ai, pour magnifier la volupté,
 Proprement la quintessence de la beauté !

POUR RITA¹

J'abomine une femme maigre.
 Pourtant je t'adore, ô Rita,
 Avec tes lèvres un peu nègre
 Où la luxure s'empâta,

Avec tes noirs cheveux, obscènes
 À force d'être beaux ainsi
 Et tes yeux où ce sont des scènes
 Sentant, parole ! le roussi,

Tant leur feu sombre et gai quand même
 D'une si lubrique gaîté
 Éclaire de grâce suprême
 Dans la pire impudicité,

Regard flûtant au virtuose
 Ès-pratiques dont on se tait :
 « Quoi que tu proposes, ose
 Tout ce que ton cul te dictait » ;

Et sur ta taille comme d'homme,
 Fine et très fine cependant,
 Ton buste, perplexe Sodome
 Entreprenant puis hésitant,

1. Dans une lettre à Léon Vanier du 7 janvier 1892, Verlaine exprimait son désir d'ajouter à *Parallèlement* « les pièces très imprimables en dehors du “Manteau” de *Femmes*, intitulées *Filles* », dont « À Rita [*sic*] » (*OC*, t. 2, p. 1673). « Pour Rita » (notre version) avait été imprimé dans l'édition clandestine de *Femmes* juste après « Billet à Lily » [Bruxelles, Kistemaekers, 1890].

Car dans l'étoffe trop tendue
De tes corsages corrupteurs
Tes petits seins durs de statue
Disent : « Homme ou femme ? » aux bandeurs,

Mais tes jambes, que féminine
Leur grâce grasse vers le haut
Jusques aux fesses que devine
Mon désir, jamais en défaut,

Dans les plis cochons de ta robe
Qu'un art salop sut disposer
Pour montrer plus qu'il ne dérobe
Un ventre où le mien se poser !

Bref, tout ton être ne respire
Que faims et soifs et passions...
Or je me crois encore pire :
Faudrait que nous comparassions.

Allons, vite au lit, mon infante,
Ça, livrons-nous jusqu'au matin
Une bataille triomphante
À qui sera le plus putain.

4. Poème encarté dans la première édition (1889)¹

CHASTETÉ²

Guerrière, militaire et virile en tout point,
La sainte Chasteté que Dieu voit la première
De toutes les vertus marchant dans sa lumière
Après la Charité distante presque point

Va d'un pas assuré mieux qu'aucune amazone
À travers l'aventure et l'erreur du Devoir,
Ses yeux grands ouverts pleins du dessein de bien voir,
Son corps robuste et beau digne d'emplier un trône,

Son corps robuste et nu balancé noblement,
Entre une tête haute et des jambes sereines,
Du port majestueux qui sied aux seules reines,
Et sa candeur la vêt du plus beau vêtement.

Elle sait ce qu'il faut qu'elle sache des choses,
Entre autres que Jésus a fait l'homme de chair

1. Léon Vanier, effrayé par le contenu de *Parallèlement*, fit insérer dans un certain nombre d'exemplaires et à l'insu de Verlaine un feuillet avec ce poème « chrétien », initialement prévu pour *Bonheur*. Verlaine protesta vertement, mais le mal était fait (voir les Notes sur l'établissement du texte, p. 70).

2. « Il nous a semblé intéressant de donner au lecteur de *Parallèlement* la primeur de cette dernière pièce de vers de PAUL VERLAINE, reçue de lui pour son prochain livre *Bonheur* » [avertissement de l'éditeur].

Et mis dans notre sang un charme doux-amer
D'où doivent découler nos naissances moroses,

Et que l'amour charnel est béni en des cas.
Elle préside alors et sourit à ces fêtes,
Dévêt la jeune épouse avec ses mains honnêtes
Et la mène à l'époux par des tours délicats.

Elle entre dans leur lit, lève le linge ultime,
Guide pour le baiser et l'acte et le repos
Leurs corps voluptueux aux fins de bons propos,
Et désormais va vivre entre eux, leur ange intime.

Puis, au-dessus du Couple, ou plutôt à côté,
– Bien agir fait s'unir les vœux et les nivelle –
Vers le Vierge et la Vierge isolés dans leur belle
Thébaïde à chacun, la sainte Chasteté,

Sans quitter les Amants, par un charmant miracle,
Vole et vient rafraîchir l'Intacte et l'Impollu
De gais parfums de fleurs comme s'il avait plu
D'un bon orage sur l'un et l'autre habitacle,

Et vêt de chaleur douce au point et de jour clair
La cellule du Moine et celle de la Nonne.
Car s'il nous faut souffrir pour que Dieu nous
[pardonne,
Du moins Dieu veut punir, non torturer la chair.

Elle dit à ces chers enfants de l'Innocence :
Dormez, veillez, priez. Priez surtout, afin

Que vous n'ayez pas fait tous ces travaux en vain,
Humilité, douceur et céleste ignorance !

Enfin elle va chez la Veuve et chez le Veuf,
Chez le vieux Débauché, chez l'Amoureuse vieille,
Et leur tient des discours qui sont une merveille,
Et leur refait, à force d'art, un corps tout neuf.

Et quand alors elle a fini son tour du monde,
Tour du monde ubiquiste, invisible et présent,
Elle court à son point de départ en faisant
Tel grand détour, espoir d'espérance profonde ;

Et ce point de départ est un lieu bien connu,
Éden même : là sous le chêne et vers la rose,
Puisqu'il paraît qu'il n'a pas à faire autre chose,
Rit et gazouille un beau petit enfant tout nu.

Paul Verlaine
(Mai 1889.)

VARIANTES

AMOUR¹

Manuscrits

Amour, recueil de la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet : *D*
Amour, manuscrit définitif, Houghton Library, Harvard
University : *H*

Exemplaire annoté par Verlaine, ayant appartenu à Émile
Le Brun (variantes données par Y.-G. Le Dantec) : *LB*

Épreuves

Premier jeu d'épreuves de la première édition, 13-20 février
1888 : *Ep*

Catalogues

Bibliothèque de M. Louis Barthou, seconde partie, Paris,
Blaisot et fils, 1935 : *Barthou*

Baudelaire, Verlaine, Rimbaud. Éditions originales et
autographes, Paris, Maggs Bros., 1937 : *Maggs*

Collection de M. André Le Breton, amateur rouennais,
livres, autographes, dessins, gravures, Paris, Andrieux-
Prouté, vente du 9 mai 1938 : *Andrieux*

1. Voir les références complètes dans les Notes sur l'établissement du texte, p. 57-63, et Bibliographie, p. 695.

Verlaine, Librairie Georges Heilbrun, catalogue n° 2 (nouvelle série), s. d. : *Heilbrun*

Bibliothèque du docteur Lucien-Graux, troisième partie, Paris, Hôtel Drouot, 20-21 mars 1957 : *Lucien-Graux*

Christian Galantaris, *Verlaine Rimbaud Mallarmé, catalogue raisonné d'une collection* [Édouard Fischer], Paris & Genève, Éditions des Cendres, 2000 : *Fischer*

Autographes et manuscrits, collections des comtes Henri et François Chandon de Briailles et à divers amateurs, Paris, Tajan, 25 mai 2004 : *Tajan*

Paul Verlaine. Collection Bernard Farkas, Paris, Alde, 3 novembre 2010 : *Farkas*

Bibliothèque littéraire Raoul Simonson, Albert et Monique Kies, Paris, Sotheby's, première partie, 19 juin 2013 : *Simonson*

Importants livres anciens, livres d'artistes et manuscrits, Paris, Christie's, 6 novembre 2013 : *Gimpel*

Bibliothèque Dominique de Villepin, Paris, Pierre Bergé, 28 novembre 2013 : *Villepin*

Éditions

Amour, Vanier, 1888.

Album de vers et de prose, 1887-1888 : *1888a*

Anthologie des poètes français du XIX^e siècle, 1888 : *1888b*

Dédicaces, Bibliothèque artistique et littéraire, 1890 : *1890*

Choix de poésies, Bibliothèque Charpentier, 1891 : *1891*

Amour, édition revue et augmentée, Vanier, 1892 : *1892*

Dédicaces, nouvelle édition augmentée, Vanier, 1894 : *1894*

Invectives, Vanier, 1896 : *1896*

Documents

Jean Richer, *Paul Verlaine*, Paris, Seghers, coll. Poètes d'aujourd'hui, 1953 : *Richer*

Bibliothèques

Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet : BJD

Bibliothèque municipale de Bordeaux : BMB

Bibliothèque nationale de France : BNF

Bibliothèque royale de Belgique : BRB

The Morgan Library and Museum (New York) : MLM

Nous donnons, dans l'ordre et pour chaque poème :

1. Les états manuscrits
2. Les publications préoriginales
3. Les publications postérieures à l'édition originale [20 mars 1888]

Faux-titre (p. 85)

1. Lettres à Vanier, 20 et 22 février 1888 (*CPV*, t. 2, p. 138-139)

La dédicace ne figure pas dans H.

Prière du matin (p. 87)

1. Recueil Doucet, p. 11-16 : *D*

Ms. joint à un exemplaire d'*Amour* (Barthou n° 899 et Simonson n° 299) : *Barthou*

Ms. signé (Maggs n° 121, quelques variantes mentionnées ; fac-similé des 36 premiers vers, p. 44, puis Heilbrun n° 142) : *Maggs*

Épreuves d'*Amour* : *Ep*

Ms. définitif, p. 1-3 : *H*

2. Vittorio Pica, « I moderni bizantini. Paul Verlaine (III) », *Gazzetta letteraria*, 28 novembre 1885¹ : *1885*

1. Imprimé pour la première fois dans cette revue italienne, le texte présente parfois des coquilles résultant d'une mauvaise lecture

Le Décadent, 16 octobre 1886¹ : 1886
La Jeune Belgique, mars-avril 1888, p. 86-88 : 1888
 3. *Choix de poésies*, p. 267-271 : 1891
Amour, nouvelle édition : 1892

Vers 1 : Seigneur exaucez Maggs // *Vers 2* : Vous, Barthou ; Toute-bonté, Maggs ; Bonté 1885 // *Vers 3* : dernière D, Barthou, Maggs // *Vers 4* : éternité ; Maggs // *Vers 6* : Miséricordieux que cent fois médité D ; que cent Maggs, 1886 // *Vers 7* : sans tiret final Maggs ; atterre ; – 1885, 1886 ; atterre – 1891 // *Vers 9* : souci, 1892 ; dernière. D, Maggs ; dernière ; H ; dernière 1885 // *Vers 10* : heureuse, D, Barthou, Maggs, H, 1885, 1886 ; ainsi 1885, 1886 // *Vers 11* : lumière D, Maggs, 1885, 1886 // *Vers 12* : disposâtes suit le début de prép[arâtes] biffé Barthou // *Vers 13* : Accueillez ma Barthou // *Vers 17* : plaire et 1885, 1886 ; pour vous plaire, D, Maggs // *Vers 18* : douleur, D, Barthou, Maggs // *Vers 19* : durs, D, Barthou, Maggs, 1885, 1886 // *Vers 20* : ciel, tout près de vous, sans plus un pleur, D, Maggs ; Puis dans la gloire auprès de vous, sans plus un pleur, Barthou ; un pleur H ; vous, sans 1885, 1886 // *Vers 21* : Auprès de vous, Barthou ; vous le Père 1885, 1886 ; Éternel, D, Maggs // *Vers 23* : Oh ! 1886 // *Vers 24* : Devoir mourir Maggs ; morts, D ; desseins, Barthou ; desseins. 1885, 1886 ; desseins : 1888 // *Vers 25* : Ô donnez-moi Barthou ; douce que 1892 // *Vers 27* : son crime 1892 // *Vers 28* : foi, 1885, 1886 // *Vers 31* : grâces, D // *Vers 32* : Tristement gaspillée Barthou, Maggs ; perds, Barthou ; perds. 1885, 1886 // *Vers 33* : saint H ; nuance, D // *Vers 34* : ardeur, D ; les deux points remplacent une virgule biffée Maggs ; ardeur 1885 ; ardeur.

de l'original (v. 51, 55, 57, 62, 64, 66, 76). Elles ne sont pas signalées ci-dessous.

1. NDLR : « Extrait du volume *Amour*, en préparation chez Vanier ».

1886 // *Vers 38* : pieuse ou Barthou, Maggs ; discours. D, 1885, 1886 // *Vers 39* : mesure, D ; mesure. 1885, 1886, // *Vers 40* : préservez remplace épargnez biffé H ; entours. 1885, 1886 // *Vers 43* : un État sans le maître ; Ep, 1885 (point final, coquille probable), 1886 // *Vers 44* : que si Barthou ; vous. D, 1885, 1886 ; vous ! Barthou ; le point-virgule remplace un point d'exclamation biffé H // *Vers 46* : patience, D, Barthou // *Vers 48* : charité. D // *Vers 49* : faites-moi, D, Barthou ; faiblesses, Barthou // *Vers 52* : passion. 1885 // *Vers 55* : sainte, 1886 // *Vers 56* : lui gardait Barthou, 1892 ; laid. 1885 // *Vers 57* : éveillé, 1886 ; rhétoriques D // *Vers 58* : impuissants, 1892 // *Vers 59* : pléthoriques !... D // *Vers 60* : Ah, tuez mon esprit, et mon cœur, D ; – Ah, Barthou ; Ah, 1885 ; esprit, 1892 ; sens. 1885 ; sens ; 1888 // *Vers 61* : croie et Barthou, H ; sente, D ; voie surcharge croie Barthou // *Vers 62* : Dieu, D, 1886 // *Vers 63* : marchant suit qui biffé Barthou // *Vers 64* : seul bien ! 1886 (coquille, comme 1885) // *Vers 66* : trône remplace un autre mot biffé D ; point d'exclamation final biffé Barthou ; non-pareil H // *Vers 67* : oraison 1888, H ; nid de mousse Barthou, Maggs, 1885, 1886 // *Vers 69* : oraison, 1885, 1886 // *Vers 70* : agneau surcharge un autre mot D ; s'ébat 1885, 1886, 1891 // *Vers 71* : or, D, Barthou ; redoutable. 1892 (coquille probable) // *Vers 72* : Juin D ; crier, 1886 (coquille) // *Vers 74* : cités, H, 1885, 1886 // *Vers 76* : Un filet toujours D, Barthou ; vérités, D, Barthou // *Vers 78* : guetter. 1885 ; guetter, 1886 // *Vers 80* : remonter, D, Barthou, 1885 ; remonter ; 1888 // *Vers 84* : douleur. 1885 // *Vers 86* : lourds. 1892 // *Vers 88* : toujours. D, 1885, 1886 ; toujours ! Barthou // *Vers 89* : éternelle D, Barthou, 1885, 1886 ; éternelle. 1892 // *Vers 92* : amour Barthou, H ; clément. 1885 // *Vers 93* : vous-même D, Barthou // *Vers 94* : éternité... D, Barthou ; éternité, 1886 // *Vers 95* : luttes, D, Barthou // *Vers 96* : débilité. D, Barthou ; débilité 1885 // *Vers 97* : pitoyable, D, Barthou ; pitoyable et 1885, 1886 // *Vers 98* : Cœur adorable H ; Créateur adorable, 1892

(vers faux) ; Cœur adorable, *Barthou* // Vers 99 : calvaire. *Barthou* ; Calvaire 1885 // Vers 100 : enfant ! *D, Barthou* // Lieu et date : Juniville Ardennes 1880 *D* ; mai 1881 *Barthou*.

Écrit en 1875 (p. 95)

1. Lettre à Émile Blémont, 27 octobre 1875 (BNF) : *B*
Lettre à Mme Mauté, 24 juillet 1876 (Tajan, n° 83, p. 43-44) : *M*

Ms. « primitif » de *Sagesse*, 1875-1877 (BNF) : *S*

Recueil Doucet, p. 17-20 : *D*

Épreuves d'*Amour* : *Ep*

Ms. définitif, p. 4-6 : *H*

Un ms. (sans titre ni dédicace) a figuré dans *Autographes de Ch. Baudelaire, A. Gide, St. Mallarmé, Cosima Wagner et Paul Verlaine*, Drouot Rive-gauche, 25 octobre 1976, n° 10. Il porte à l'angle la mention « *Sagesse* », comme dans la lettre à Blémont.

2. *Le Zig-Zag*, 14 juin 1885 : 1885

La Vogue, 4 avril 1886 : 1886

3. *Choix de poésies*, p. 272-275 : 1891

Amour, nouvelle édition : 1892

Titre : II *S* ; absent dans *M* // Dedicace : absente dans *B, M, S, D, 1886* // Vers 1 : châteaux, *B, 1886* ; virgule finale biffée *H* // Vers 2 : coteaux ; *B* ; coteaux. *M, D, 1886* // Vers 3 : Quatre murs *D* ; ailes (*sic*) surcharge elles *B* ; ailes *D, 1885, 1886* // Vers 4 : longtemps, longtemps, 1886 ; le point final remplace une virgule biffée *H* // Vers 5 : Les murs *B, D* ; Les murs, *M, S, 1885, 1886* // Vers 6 : luisaient *B, M, S, D, 1886* ; site charmant, *S, D* // Vers 7 : chaux clair 1885 ; blanc comme l'aube *M, S, D* ; clair comme l'aube *B* ; pleure *D, 1885* // Vers 8 : intérieure surcharge ex[terérieure] *B* ; intérieure. – *H* (le point remplace un point-virgule biffé) // Vers 9 : – Ô *B, M, S, D* // Vers 12 : Couleurs Blanches ! – *B* ; couleurs blanches !... –

M. ; – couleurs blanches ! – *S* ; couleurs blanches ! – *D, H* // Vers 14 : émaciés *B, M* // Vers 15 : et bien douce *B, M, S* ; douce à 1892 // Vers 16 : noire *B, M, 1885, 1886* // Vers 18 : le point final remplace un point-virgule biffé *H* // Vers 19 : chambre remplace un autre mot biffé *H* // Vers 20 : et où 1886 (*Vers faux*) ; aise *B* // Vers 22 : passés ; *M, 1886* ; passés 1885 // Vers 23 : mois, *B, D* ; espace *M, 1886* // Vers 24 : reste, du 1886 ; place *B, M* // Vers 25 : Aujourd'hui que voici *B, S, D* ; retour *B, 1885* // Vers 26 : Ah, *B, D* ; Ah, vraiment *S* ; Ah ! *H, 1885, 1886, 1892* ; la virgule remplace un point d'exclamation biffé *H* ; vraiment j'ai *M, 1885* // Vers 27 : respectable *B, M, H* // Vers 28 : unique, et *S* // Vers 30 : sobre remplace un autre mot biffé *H* ; coi *B, D, H, 1886* // Vers 31 : apaisées, *D* // Vers 32 : vos surcharge nos *D* ; croisées ! *B, S, D* ; croisées ; 1885, 1886 // Vers 33 : Car, *B, S, 1892* // Vers 34 : lui *B, 1885, 1886* ; luit ? *S, D* // Vers 35 : déterre). 1886 // Vers 36 : cette horreur *H* ; solitaire, *D* // Vers 38 : suffisant ! 1885, 1886 // Vers 39 : Donc, *B* ; – Donc *S* ; vie. 1886 // Vers 40 : nul certes n'envie *M, S* (point-virgule final biffé) ; n'envie, *D* ; n'envie 1885, 1886 ; le point final remplace une virgule biffée *H* // Vers 41 : jaloux *B* // Vers 44 : étude *B, M, D* // Vers 45 : manuel : *S, D* // Vers 46 : Saints. *B* ; ciel *D* // Vers 47 : Sur-tout quand *S* ; jour si *M* ; encore *B, M* // Vers 48 : (sans plus) *B, M, S, D, 1885, 1886, Ep* // Vers 50 : don. 1885, 1886 // Vers 51 : là *B, S, D* // Vers 52 : M'y dépensant, *B, S, D* ; le *S* de *S'y* surcharge un *M[y]* *M* // Vers 53 : fait, *B, D* ; Mais, de fait, *S, 1885, 1886* ; les noirs *M* // Vers 54 : là *B* // Vers 55 : silence *B, 1885, 1886* // Vers 56 : sage et bon, *B* ; s'élançait, 1885, 1886 // Vers 57 : réglés *D* // Vers 58 : – la croissance des blés !... *B* ; – la croissance des blés ! *S, D* ; – la croissance des blés. – *M* // Vers 59 : – D'ailleurs *B, M, S, D* ; D'ailleurs, 1892 ; nul soin gênant, *B, D* ; faire ; *B* ; faire, *D* ; faire : 1885, 1886 // Vers 60 : par jour, *B* ; le jour, *M, S, D* ; trois un *H* // Vers 61 : Apportait surcharge *M'* [apportait] *B* ; muet ; *B* ; muet, 1886 // Vers 62 : remuait, 1885, 1886 //

Vers 63 : larges 1885, 1886 ; un blanc suit ce *Vers B, M, S, D* // *Vers 64* : – C'était *B* // *Vers 65* : sécurité. – *B* ; sécurité. *M* ; un blanc suit ce *Vers B, M, S, D, H* // *Vers 66* : quitté 1885, 1886 // *Vers 67* : faite *D*, 1885, 1886 ; *Vers ajouté en marge M* // *Vers 69* : ma surcharge mes *M* ; de mon sang *Ep* // *Vers 70* : blanc *M* ; blanc. 1886 (coquille) // *Vers 71* : de quoi *H* ; mes [lèvres] remplace les biffé *D* ; ma lèvre 1885, 1886 // *Vers 72* : Et d[ésaltère] surcharge un autre mot *B* ; de fièvre, 1885, 1886 // *Vers 73* : château, *B* ; sorti, 1885, 1886 // *Vers 74* : douceur, *S, D* // *Vers 75* : foi, 1885, 1886 ; pain et sel remplace pain, et sel, (virgules biffées) *D* // *Vers 76* : rude, *B, M, S, D* ; longue sans *S, D*, 1886 ; doute *D* ; doute... 1891 // *Vers 77* : sommets, *B, M* ; sommets 1885, 1886 ; un blanc suit ce *Vers H* // *Vers 78* : – Et loué soit l'AUTEUR de la Grâce à jamais ! *B, M, S* ; – Et loué soit l'Auteur de la Grâce à jamais ! *D* ; Et béni soit l'AUTEUR de la Grâce, à jamais. 1886 // Lieu et date : P. V. – 26 8^{bre} 75 *B* ; Stickney, 25 8^{bre} 75. *M* ; absents dans *S, D*, 1885, 1886.

Un conte (p. 101)

1. Recueil Doucet, p. 8-10 (trois feuillets numérotés 59 bis, ter, quater, sans les six derniers vers) : *D1*

« Fragments catholiques [Cellulairement] » (BJD, sous le titre *Bouquet à Marie*. Fac-similé dans *Le Manuscrit autographe*, n° 7, janvier-février 1927, p. 36-37) : *D2*

Cellulairement, cahier « Heilbrun », recueil Doucet, p. 21-25 : *D3*

Coupage du *Symboliste* avec corrections autographes, recueil Doucet, p. 26 : *D4*

Épreuves d'Amour : *Ep*

Ms. définitif, p. 7-9 : *H*

2. *Le Symboliste*, 15-22 octobre 1886, p. 6 : 1886

3. *Choix de poésies*, p. 276-280 : 1891

Amour, nouvelle édition : 1892

Titre : Ex-Voto remplace Bouquet à Marie barré *D1* ; Bouquet à Marie *D2, D3*, 1886, *Ep* // *Dédicace* : absente dans *D1, D2, D3*, 1886, *Ep* // *Vers 1* : flamme, 1886 // *Vers 2* : donne son sang pour sa patrie, *D2* ; pour remplace sur biffé *D3* // *Vers 4* : Sainte *D1, D3* // *Vers 5* : suis hélas un *D1* ; hélas, *D2* ; indigne *D2, D3* ; indigne ; 1886 ; indigne. *H* // *Vers 6* : justes surcharge un autre mot *D3* ; Justes. *D2* ; justes. *H* // *Vers 7* : vigne *D3* // *Vers 9* : roches *D3* // *Vers 11* : bêlant remplace un autre mot biffé *H* ; aucun reproche, *D1* ; reproches *D2*, 1892 // *Vers 12* : Innocence *D2* (la majuscule surcharge une minuscule) ; diadème. *D1* // *Vers 13* : Vos *D2* ; louanges *D3* // *Vers 14* : Ô Vous, (la majuscule surcharge une minuscule) *D1* ; ô Vous, Marie immaculée, *D1, D2* ; ô Vous Marie Immaculée *D3* // *Vers 15* : Vous, 1892 ; anges *D3*, 1886 // *Vers 16* : Vos *D1* (la majuscule surcharge une minuscule), *D2* ; consolée !..... *D2* // *Vers 17* : – Du moins *D2* // *Vers 18* : égarées *D2* // *Vers 19* : ces surcharge vos *D1* ; regards remplace un autre mot biffé *D2* ; tendre *D2, D3*, 1886 // *Vers 20* : pénitences surcharge innocences *D1* ; innocences *D2* ; ignorées..... *D1* ; ignorées *D3* // *Vers 21* : – Innocence, *D3* ; – Pénitence surcharge – Innocence *D1* ; Innocence surcharge Ignorance *D1* ; inouïe remplace un autre mot biffé *D1* // *Vers 23* : éblouie surcharge un autre mot *D3* // *Vers 24* : rompu d'amour remplace désabusé biffé *D1* ; brame. – *D3* ; brâme !..... *D2* ; brame. 1886 // *Vers 25* : – Ce fut *D1, D3* ; amant *D2* ; terme, *D3*, 1886 ; terme. *D2* // *Vers 26* : chair infâme *D2* // *Vers 27* : épiderme *D2, D3*, 1886 // *Vers 28* : d'un cœur surcharge des cœurs *D1* ; pour [son cierge] remplace de [son cierge] biffé *D1* // *Vers 31* : qui pressure *D1* // *Vers 32* : flasque remplace amer biffé *D1* // *Vers 33-36* : la strophe est barrée *D1* // *Vers 34* : barrières. *D2, H* // *Vers 35* : Il est vrai que sa femme était une de ces grues ! *D1, D2* (grues !!...) ; le *Vers* remplace Il est vrai que sa femme était une de

ces grues ! *biffé* D3 // Vers 36 :... Mais D1 // Vers 37 : (et quel préjudice !) *surcharge* (et c'est bien le pire !) D1 ; – et quel préjudice ! – D2 // Vers 38 : « plus pires », D1, D2 // Vers 39 : cascade, D1 // Vers 40 : respirez ! D1, D2 // Vers 41 : (Race D2 ; théâtre de boutique (*Vers faux*) 1886 ; et ajouté en marge D2 // Vers 42 : Eux-mêmes avec D1 // Vers 43 : virgule barrée après sauvages D3 ; sauvages, 1892 ; complices ; D3, 1886 // Vers 44 : trottoirs, 1886 ; fumée ! – D1 ; fumée !) D2 // Vers 45 : Enfin, D1 ; ce temps bête remplace ces temps bêtes D2, H ; virgule finale *biffée* H // Vers 46 : entre tirets D2 // Vers 48 : vraiment, D1 ; sincère D ; vraiment, mais vilement, sincère.... D2 // Vers 49 : moi, D2 ; croire D1, D3 // Vers 50 : même D1 ; de cœur même Ep (*Vers faux*) // Vers 51 : mémoire, 1886 // Vers 53 : vraisemblable – D3, 1886 ; vraisemblable, 1891, 1892 ; sans tirets D2, H // Vers 54 : cervelle *surcharge* chapelle *biffé* H (*anticipation*) // Vers 55 : Votre titre D1, D2 ; votre culte H ; vénérable D3, 1886 // Vers 57 : est-ce donc qu'il D2 ; encore D3, 1886, H // Vers 58 : crime, D1 ; reste D2, D3, 1886 // Vers 60 : monde, autour, D1 ; déteste ? D2 // Vers 62 : de s'en devenir maladroit D1, D3, 1886 ; d'en devenir maladroit Ep (*Vers faux*) ; maladroit H // Vers 63 : « les tribunaux » D1, D2 (*la majuscule surcharge une minuscule, pas de guillemet fermant*), D3 ; tribunaux 1886, Ep, 1892 ; mirent... et les suites. D1 ; mirent. Et D2 ; suites, D3, 1886, Ep // Vers 65 : Cellules, prisons humanitaires, D2 ; humanitaires, H // Vers 67 : Or il s'attendrit, puis réfléchit ; par quel mystère ? D2 ; il eut des pleurs : remplace il réfléchit : *biffé* D1 ; s'attendrit remplace le début de réfl[échi] *biffé* D3 ; mystère ? D1 // Vers 68 : ô Vous D1, D2 ; ô vous de D3, H ; choisie ! D1, D2, D3, 1886 // Vers 69 : Votre Fils D1, D2 (*les majuscules surchargent des minuscules*) ; Fils remplace fils *biffé* H ; Sa mère, D2 ; sa Mère, 1891 // Vers 70 : Ah ! qu'il fut heureux ! Mais là, promptement tout de suite D2 ; Oh qu'il 1891 ; là promptement, tout de suite,

D1 ; là promptement 1892 // Vers 71 : larmes ! Quelle joie ! D1 ; larmes quelle 1892 ; *la majuscule de Mère surcharge une minuscule* D3 ; Mère *surcharge* Marie H ; plaisir D1 // Vers 74 : Esprit D2 ; LA Science, D1 ; « LA » science, D2 ; *la* Science D3 ; la Science. 1886, Ep ; la Science, 1891, 1892 ; La *surcharge* la H // Vers 75 : Et le rire et le sourire bête D1, D2 ; Et le rire et le sourire où tu te plisses, (*vers faux*) D2, 1886 ; [le]s [rire]s et [le]s [sourire]s *corrections demandées* D3 // Vers 76 : Incroyance ! D2 // Vers 77-78 : absents dans 1891 // Vers 77 : s'agenouille, et, D1 // Vers 78 : enflammés remplace délicats *biffé* D1 ; Rosaire D1 // Vers 79 : vous *surcharge* nous H ; la Mère et H ; Vous la mère et la Sainte et la Reine D1 ; Reine H // Vers 80 : L'art d'être un enfant, d'être un puissant qui se réfrène. D2 // Vers 81 : Ô *surcharge un autre mot* D2 ; voudrait donc D1, D2 ; monde, 1891 // Vers 82 : Sagesse, D1, D2, D3 // Vers 83 : Cœur D2 ; *Verlaine avait d'abord écrit* Implorant de vous la Mère et (*début du Vers 79, biffé*) D3 ; profonde, 1891 // Vers 84 : à *surcharge un autre mot* D2 ; Vous D2 ; le vers est suivi de deux lignes de points D2 // Vers 85 : – Ô D3 ; âme D3 // Vers 86 : Ô Vous Vierge D3 ; vierge 1892 ; ô Vous Marie Immaculée D3 ; ô vous Marie H // Vers 87 : Épithalame, D2 ; épithalame D3, 1886 // Lieu et date : Mons : X^{brc} 1874 D3.

Bournemouth (p. 111)

1. Ms. autographe (BMB, fonds Valade) : V
Recueil Doucet, p. 27-28 (les 38 premiers vers) : D
Épreuves d'Amour : Ep
Ms. définitif, p. 10-11 : H
2. *La Revue critique*, 30 décembre 1883 : 1883
La Jeune Belgique, mars-avril 1888, p. 89-90 : 1888
3. *Choix de poésies*, p. 281-284 : 1891
Amour, nouvelle édition : 1892

Titre : Bournemouth – 1877. *V* ; Bournemouth, 1877. *D* // *Dédicace* : absente dans *V*, *D*, 1883 // *Vers 1* : jusqu'à la plage. *V* // *Vers 3* : autour, *V*, *D*, 1883, *H* ; village, *V*, *D* // *Vers 4* : éparpillés, 1891 ; feuillage, 1891 // *Vers 6* : bruyère *V*, *D* // *Vers 7* : monte, *V*, *H* // *Vers 9* : Filtre, *V* // *Vers 10* : s'étage, *V*, *D* // *Vers 11* : flèche, 1883 // *Vers 12* : virgule biffée après dresse *D* ; dresse, 1883 ; ici *D*, *V* // *Vers 13* : Le bout de l'estacade, – haute, la tour, et sèche ; *V* (l'estacade remplace la jetée biffé), *D*, 1883 (sans virgule après tour) ; Le bout de l'estacade, – haute, la tour est sèche ; *Ep* ; haute, la tour est sèche ; 1888 ; loin. Haute *H* // *Vers 14* : Anglicanisme *V* // *Vers 16* : aime. *H* // *Vers 17* : brume, ni soleil : *V*, *D* ; brume ni soleil : 1883 ; soleil. Le *H* // *Vers 18* : brouillard, 1883 ; virgule biffée après mourant *V* ; dansant, 1883 ; même, 1888 // *Vers 19* : crème, *V* ; crème ; 1891, 1892 // *Vers 21* : chant remplace coup biffé *V*, *D* // *Vers 22* : quatre et *V*, *D* ; fois. *H* // *Vers 23* : Monstrueuse [harmonie] surcharge Merveilleuse *V* ; Instinctive remplace Merveilleuse biffé *D* // *Vers 25* : voix *V* ; voix. *H* // *Vers 26* : si doux *V* ; bien remplace si biffé *D* ; long surcharge dou[x] *D* ; écoute. *H* // *Vers 27* : pas surcharge un autre mot *V* ; [plus] grande surcharge belle *V* // *Vers 29* : virgule biffée après route *D* // *Vers 30* : ce *Vers* remplace un autre *Vers* biffé *V* ([...] c'est fort, [...] et s'y tient) ; Dans surcharge un autre mot *D* // *Vers 31* : morte, *V* ; morte ; *D*, 1883 // *Vers 32* : mer ; *H* ; mer, 1892 // *Vers 35* : tombante et *V*, *D* ; encor *LB* // *Vers 36* : fonce, il *H* // *Vers 37* : Frissonne, 1883 ; a gémi surcharge vient gémir *V*, *D* // *Vers 38* : est tombé remplace retombe *V* ; est tombé lourdement remplace retombe lourdement biffé *D* // *Vers 40* : autrefois, *V* ; autrefois. 1883, *H* ; cette strophe est séparée de la suivante par une petite étoile 1891 // *Vers 43* : orgueil *H* ; déclame 1883 // *Vers 45* : la majuscule d'Enfer surcharge une minuscule *H* // *Vers 47* : Trois encor, trois encor : *V* ; l'Angélus *H*, 1891 // *Vers 48* : une virgule après

luttres remplace un point d'exclamation biffé *V* ; luttres, 1883, *H* // *Vers 49* : verbe 1883 ; tes surcharge ces *H* // *Vers 50* : la minuscule de vierge surcharge une majuscule *V* // *Vers 51* : sa *V*, 1888, *H* ; chapelle remplace un autre mot biffé *V* ; Sa chapelle 1891 // *Vers 52* : bois. 1883 // *Vers 53* : mère ! *V*, 1883 // *Vers 54* : seul, *V* // *Vers 55* : virgule biffée après triste *H* ; croix. 1883 ; cette strophe est séparée de la suivante par une petite étoile 1891 // *Vers 56* : La nuit *V* ; laissée, 1892 // *Vers 57* : Tait en marge corrige Tait biffé *V* ; degré 1883 ; refluit. *V*, *H* // *Vers 58* : droite, 1883 ; tracée, 1883 // *Date* : mars 1882 *V* ; 1877 1883 (sous le titre), *Ep* (sous la dédicace) ; Bournemouth (Angleterre) *Ep*.

There (p. 117)

1. Lettre à Charles de Sivry, 28 janvier 1881, fac-similé dans Maggs, p. 46 : *S*

Recueil Doucet, p. 30 : *D1*

Recueil Doucet, p. 29 (ms. autographe signé, encre noire et bleue) : *D2*

Ms. daté 25 janvier 1881 (Heilbrun, n° 143, « 30 Vers en 6 strophes, sur un feuillet in-8 », non reproduit) : *N*

Ms. autographe signé, daté 1882 (Andrieux, n° 329, non reproduit ; variantes données par Y.-G. Le Dantec) : *A*

Épreuves d'Amour : *Ep*

Ms. définitif, p. 12 : *H*

2. Lutèce, 10-17 mai 1885 : 1885

3. Choix de poésies, p. 285-286 : 1891

Amour, nouvelle édition : 1892

Titre : There remplace Angels biffé, qui remplaçait There biffé *D1* // *Dédicace* : absente dans *S*, *D1*, *D2*, *A*, 1885, *Ep* // *Vers 1* : « Angels » ! *S*, *D1* ; lu[isant] surcharge un autre mot *S* ; soir 1885 // *Vers 3* : que semblable *D2* // *Vers 5* : noir. *S*, *D1*, *D2*, 1885, *H* // *Vers 6* : omnibus, *D1* // *Vers 7* : flue sur-

charge flotte S ; *rhum* : *D1 // Vers 8* : Décence toutefois, *D1, D2, H* ; cadences *D1, H // Vers 9* : même remplace presque *biffé D2* ; *decorum, D1* ; *decorum H // Vers 10* : denses ! *D2 // Vers 11* : *taris ! S, D1, D2* ; *taris, H // Vers 12* : jadis remplace longtemps *biffé D2* ; rôdé par remplace erré dans *biffé D1* ; dans tes voies, *A // Vers 14* : vraiment *D1, D2* ; *plaire soudain H // Vers 15* : *Eux, S, D2* ; *Paris. H // Vers 16* : *enfance S, D2, 1885* ; ainsi remplace un autre mot *biffé H // Vers 18* : qui vous crispe *Ep // Vers 19* : *Haine et du Mal, S, D1, D2 // Vers 21* : *L'enfance S, D1, D2, 1885* ; baptismale remplace incompressible *biffé S* ; pécheur *1885 // Vers 23* : *virgule finale biffée H // Vers 24* : se poser suit ecl *biffé D1* ; *bouche, 1885 // Vers 25* : par un produit *1891 (coquille) // Vers 26* : *passé, aimable, D2* ; *passé, amiable, 1885 (coquille) // Vers 27* : *Simplicité D2 // Vers 28* : *humble, fuite S* ; *humble, fuite remplace humble. Fuite D2 // Vers 29* : *heure surcharge amour A* ; *Vers remplace pour biffé S* ; de [fruits] remplace des (*le s est biffé*) *D1 // Vers 30* : « *revu* » *1891 // Date* : 25 janvier 1881 *S, N* ; *Juniville, 1881 LB* ; *Juniville (Ardennes), 1880 Ep.*

Un crucifix (p. 121)

1. Recueil Doucet, p. 32 (mention *Amour* dans l'angle supérieur droit, 30 premiers vers) : *D*

Ms. joint à un exemplaire d'*Amour* (Barthou, n° 899, non reproduit) : *B*

Épreuves d'*Amour* : *Ep*

Ms. définitif, p. 13-14 : *H*

2. *Lutèce*, 22-29 juin 1883 : 1883

3. *Amour*, nouvelle édition : 1892

Dédicace : absente dans *D, 1883* ; À *A. Baju Ep // Titre* : Dans l'Église Saint-Géry, Arras *B // Sous-titre* : Dans l'Église S^t Géry, Arras *D* ; absent dans 1883 // *Vers 1* : gothique *D*

// *Vers 2* : baiser surcharge teinter *D // Vers 4* : la majuscule de Crucifix surcharge une minuscule *D // Vers 7* : étendus : *D // Vers 10* : Peinte (*biffé*) Légèrement *D* ; teintée et 1883, *H // Vers 12* : qui l'a fait *H // Vers 15* : « Voilà l'Homme ! » 1883 ; Robuste, *D* ; pourtant, 1883 // *Vers 16* : tant 1883 // *Vers 17* : immense. *D, 1883 // Vers 20* : clément. *D, 1883, H // Vers 32* : aussi, les trois s'accordent bien, *Ep // Vers 23* : erreur surcharge un autre mot *D // Vers 24* : que pour *D* ; Scrupule *D, 1883, Ep* ; empêcheur suit le début d'un autre mot *biffé H // Vers 25* : enseigne *D // Vers 26* : côté saigne *D* ; côté saigne. *H // Vers 27* : la majuscule de Père surcharge une minuscule *H* ; charité *D // Vers 29* : vos remplace les *biffé H // Vers 30* : un blanc suit ce *Vers 1883, H // Vers 31* : Un ami 1883, *H // Vers 32* : aussi, les 1883 ; bien, 1883 // *Vers 35* : oublier, 1883 // *Vers 36* : remercier. 1883, *H // Date* : Église Saint-Géry, Arras, août 1880 1883.

Ballade à propos de deux ormeaux qu'il avait (p. 125)

1. Recueil Doucet, p. 33 (mention *Amour* dans l'angle inférieur gauche) : *D*

Ms. autographe (*D'Auculnes*, Gimpel, n° 137) : *G*

Épreuves d'*Amour* : *Ep*

Ms. définitif, p. 14 bis : *H*

2. *La Petite Revue de littérature et d'art*, 5 janvier 1888 : 1888

3. *Amour*, nouvelle édition : 1892

Titre : Ballade sur deux ormeaux qu'il avait *G // Dédicace* : ajoutée sous le titre *D // Vers 2* : richesse *D* ; richesse, 1888, *H // Vers 3* : verger *D // Vers 4* : dresse, 1888 // *Vers 5* : allégresse *D, H // Vers 6* : rameaux 1888, *H // Vers 7* : Et de l'herbe *D, 1888 // Vers 8* : valut suit vaul[?] *biffé D // Vers 9* : manger, 1888 // *Vers 10* : Où campait sans camper l'Ivresse *D, 1888 (virgule finale), Ep (minuscule à ivresse)* ; prouesse *H //*

Vers 12 : au vent qui les presse *remplace* dans une caresse *D* // *Vers 13* : L'un *surcharge un autre mot H* ; caresse *D, H* ; caresse. 1888 // *Vers 14* : leurs [feuilles] *remplace* les *biffé D* ; mots *D* ; mots, 1888 // *Vers 18* : liesse *D* // *Vers 20* : tristesse *D, H* // *Vers 21* : charmeresse *surcharge* ma détresse *biffé D* ; charmeresse *H* // *Vers 22* : sans ponctuation *D, H* // *Vers 23* : *surcharge la leçon du Vers 21 D* ; oiseau surent 1888, 1892 ; oiseau, virent *H* // *Vers 25* : simplesse *remplace* détresse *biffé D* ; simplesse *remplace un autre mot H* // *Vers 26* : hameaux *D* ; hameaux ; 1888 ; hameaux. *H* // *Vers 27* : Gaîté, santé, bon vin, maîtresse *D* (maîtresse *remplace* tristesse *biffé*, qui *remplaçait* maîtresse *biffé*), *Ep* (point final) ; Gaîté, santé, bon vin, tristesse. 1888 ; la *majuscule de* Gaîté *surcharge un S H* // *Vers 28* : valut *surcharge un autre mot D*.

Sur un reliquaire qu'on lui avait dérobé (p. 129)

1. Poème joint à une lettre à Charles Morice, 11 mai 1885, non retrouvé.

Recueil Doucet, p. 34-36 (mention *Amour* dans l'angle supérieur droit) : *D*

Épreuves d'*Amour* : *Ep*

Ms. définitif, p. 15-17 : *H*

2. Pas de publication préoriginale connue.

3. *Amour*, nouvelle édition : 1892

Titre : Sur *remplace* À propos d' *D* ; *Verlaine* avait d'abord écrit luit *D* // *Vers 2* : mince *remplace* humble *biffé D* ; fausse, *H* // *Vers 3* : francs) ont *H, 1892* // *Vers 7* : Putiphars – *D* // *Vers 9* : Témoin et *H* // *Vers 10* : la *majuscule de* Grain *surcharge une minuscule D* ; illustre *surcharge un autre mot H* // *Vers 11* : mien *remplace* tien *biffé H* // *Vers 12* : la *majuscule de* Lui *surcharge une minuscule D* ; lui *H* ; rustre. *D* // *Vers 13* : voleur *D, H* // *Vers 16* : n'allège *H* // *Vers 19* : métal *D* // *Vers 20* : lune,

D // *Vers 21* : soleil *D, H* // *Vers 22* : dense *D* // *Vers 23* : vermeil *D* // *Vers 26* : fille *D* // *Vers 28* : bout *remplace* loin *biffé D* ; usure, au bout, *H* // *Vers 29* : Donc vol, oui. Sacrilège, non ! *D* // *Vers 31* : nom *H* // *Vers 33* : paix *D* // *Vers 34* : Daignez, ô grand *D, H, Ep* ; Labre *D* // *Vers 39* : Implorez-la pour *H* // *Vers 42* : pire *D* // *Vers 43* : patron *D* // *Vers 44* : inspire. *D, H* // *Vers 47* : remords *D, H* // *Vers 48* : tance, *D* // *Vers 56* : vénère *H* // *Vers 59* : la *majuscule de* Révolution *surcharge une minuscule D* // *Vers 60* : Ma foi, dis-le-moi ? *D, Ep* // *Vers 61* : charbonnier, *D* // *Vers 63* : dernier *D* // *Vers 64* : boîte *D* // *Date* : (Vouziers. Ardennes, mai 1885.) *D* ; (Vouziers (Ardennes), mai 1885.) *Ep* ; Vouziers avril 1885 *LB*.

À Madame X... en lui envoyant une pensée (p. 135)

1. Coupure de la préoriginale avec corrections manuscrites, recueil Doucet, p. 37 : *D*

Épreuves d'*Amour* : *Ep*

Ms. définitif, p. 18 : *H*

2. Lutèce, 4-11 octobre 1885, sous le titre collectif *Révérence parler* (VII) : 1885

3. *Choix de poésies*, p. 287-288 : 1891

Amour, nouvelle édition : 1892

Titre : À ma femme en lui envoyant une pensée 1885 ; À M^{me}... *remplace* [À M^{me}] X *biffé* qui *remplaçait* À ma femme *biffé D* ; Madame *remplace* M^{me} *biffé H* // *Vers 4* : pur *remplace un autre mot biffé H* // *Vers 6* : amour » 1885 // *Vers 7* : toujours, 1885 // *Vers 9* : Quatre *surcharge* Trois *H* ; voilà. 1885 // *Vers 13* : souvenance 1885 // *Vers 16* : Le cœur. Mais voici que j'y pense. 1885 ; voici *surcharge* voilà *H* // *Vers 17* : la *majuscule de* Entre *surcharge une minuscule H* // *Vers 18* : même. 1885 // *Vers 21* : Que tout 1885 // *Vers 22* : selam *en italique* 1885 // *Vers 24* : joie.

1885 // Vers 25 : cœur. 1885, H // Vers 29 : preuves ! 1885 // Vers 31 : J'ai tant fait pour la cueillir Ep // Date : absente dans 1885, Ep ; 1873, Mons LB.

Un veuf parle (p. 139)

1. Recueil Doucet, p. 39 (ms. de premier jet) : D1

Recueil Doucet, p. 40 (mention *Amour* dans l'angle supérieur droit) : D2

Coupage de *La Revue critique* avec corrections manuscrites, recueil Doucet, p. 38 : D3

Coupage du *Décadent* avec corrections manuscrites, recueil Doucet, p. 41 : D4

Épreuves d'*Amour* : Ep

Ms. définitif, p. 19 : H

2. *La Revue critique*, 27 avril 1884 : 1884

Le Décadent, 13 novembre 1886 : 1886

3. *Choix de poésies*, p. 289-290 : 1891

Amour, nouvelle édition : 1892

Titre : absent dans D1, D2 où figure un numéro I ; Je vois un Groupe sur la Mer 1886 ; les strophes sont numérotées D1 // Vers 3 : gouffre amer D1, 1886 ; vent remplace gouffre biffé D2 // Vers 5 : Suivent un groupe sur la mer D1, 1886 ; Verlaine avait d'abord écrit Sont deux [?] biffé et remplacé par Suivent un groupe biffé et remplacé par Sont deux étoiles D2 // Vers 6 : encore remplace toute biffé D4 // Vers 7 : qui devient remplace déjà tout D4 ; grand, 1884 // Vers 8 : rame 1884 // Vers 9 : souligné, sans ponctuation D1 ; courant : D2, 1886 // Vers 10 : sans ponctuation D1 ; jeune remplace petit biffé D2 ; Verlaine a remplacé petit par jeune, puis a rétabli petit et enfin a choisi jeune D3 ; petit garçon, 1884, 1886 ; femme. D2, 1886 // Vers 11 : Ils sont perdus dans l'ouragan D1, 1886 (avec ! final) ; En plein courant dans remplace Ils sont perdus dans

D2 ; ouragan. 1884 // Vers 12 : L'enfant se cramponne à la mère souligné avec renvoi en marge : ne sait plus où ni plus quand ni plus rien, D1 // Vers 13 : Qui sans savoir où ni savoir rien D1 ; où, ni plus quand, D2, 1884, 1886, Ep ; qu'en... 1891 // Vers 14 : un trait ondulé précède et qui folle espère D1 ; rien et D2, 1886 // Vers 15 : Dans le courant, dans l'ouragan. D1, 1886 ; En [le courant] remplace Dans D2 ; en [l'ouragan] remplace dans D2 ; le point final remplace un point d'exclamation biffé H // Vers 16 : folle D1 // Vers 17 : Notre 1884 ; petit, D2, 1886 // Vers 18 : nous [désole] 1886 ; désole 1884 // Vers 19 : d'en haut vous le prédit (d'en remplace là) D1, 1886 ; de là remplace d'en biffé D2 ; le [prédit] biffé D2 // Vers 20 : Qu' ajouté en marge D2 ; Elle va 1886 ; cesser petit, D1 ; folle. D2 ; folle, 1886 // Vers 21 : cette remplace la biffé, puis la remplace cette biffé D2 ; mer D1 // Vers 22 : Et plus de peur ni plus de larmes. D1 ; Et plus de peur ni plus larmes 1886 (vers faux : de ajouté en marge D4) ; Sur cette mer remplace Et plus de peur ni plus D2 ; bonnes ajouté entre de et larmes D2 ; larmes : D4 // Vers 23 : clair D1, D2, 1886 // Vers 24 : Dans cette nuit sans plus d'alarmes ajouté dans la marge remplace Sans plus d'alarme ni de larmes D1 ; Par surcharge Dans D2 ; Dans [cette nuit] 1884 ; alarmes 1884, 1886, H // Vers 25 : mer D1 // Date : absente dans D1, D2, 1884, 1886, Ep ; Sedan, 1880, Café des Glacis, en attendant L[ucien Létinois] LB.

Il parle encore (p. 143)

1. Fragments ms., recueil Doucet, p. 39 (Vers 1-2, 22, 24-25, 26-28, 32-34, 42 à la suite de *Un veuf parle*) : D1

Coupage de *La Revue critique* avec corrections autographes, recueil Doucet, p. 42 : D2

Épreuves d'*Amour* : Ep

Ms. définitif, p. 20-21 : H

2. *La Revue critique*, 27 avril 1884 : 1884
3. *Amour*, nouvelle édition : 1892

Vers 1 : sans ponctuation D1 ; pardon, 1884, H ; monde. 1884 // *Vers 2* : sans ponctuation D1 // *Vers 4* : profonde 1884 // *Vers 5* : plaisir. H // *Vers 11* : vite 1884, Ep // *Vers 12* : vibre. 1884, H // *Vers 14* : dire excepté : cherche 1884 // *Vers 15* : la majuscule d'Orgueil surcharge une minuscule H // *Vers 16* : virgule biffée après cor D2 // *Vers 21* : lie ; 1884 // *Vers 22* : blanc D1, H // *Vers 24* : noce D1, H // *Vers 27* : Bonhomme on 1884, H // *Vers 28* : orgueil D1 // *Vers 30* : frappait H // *Vers 32* : Il me reste à prier D1, H (sans point final) // *Vers 33* : protégez qui le paît D1 // *Vers 35* : Verlaine a seulement écrit houlette sous bouchette du vers précédent D1 // *Vers 36* : cœur, H // *Vers 37* : terre H // *Vers 40* : taire H // *Vers 41* : aux lieux H ; pas ; 1884 // *Date* : absente dans 1884, H, Ep ; Boulogne-sur-Seine (rue du Parchamp), 1885 LB.

Ballade en rêve (p. 147)

1. Recueil Doucet, p. 43 : D
Épreuves d'*Amour* : Ep
Ms. définitif, p. 22 : H
2. Pas de publication préoriginale connue.
3. *Amour*, nouvelle édition : 1892

Dédicace : absente dans D, Ep // *Vers 2* : point n'en est D ; points n'en est Ep // *Vers 3* : opinions, D // *Vers 4* : tour remplace tort biffé D // *Vers 5* : cour D // *Vers 7* : sans parenthèses ni ponctuation D, Ep // *Vers 8* : coi D // *Vers 11* : anticipation de la troisième strophe (4 vers barrés) D // *Vers 12* : jour D // *Vers 13* : Ô ! 1892 ; compagnons D // *Vers 15* : retour suit le début d'un autre mot biffé D // *Vers 16* : debout D // *Vers 17* : main avec D // *Vers 18* : quoi ! D // *Vers 19* : une croix dans la marge devant ce vers D // *Vers 20* : moi !

D, H // *Vers 21* : suivions remplace allions biffé D ; luisants remplace brillants D // *Vers 22* : bonheur vainqueur pour D, Ep // *Vers 23* : sans ponctuation D // *Vers 24* : troubadour D, H // *Vers 27* : août D, Ep // *Vers 28* : roi D // *Vers 29* : Moi j'adorais D, H // *Envoi* : le mot manque dans D, Ep // *Vers 32* : gouverne ma foi. D, H, Ep // *Vers 33* : Amen D ; sans ponctuation D // *Vers 34* : moi D ; moi. H, 1892 // *Date* : Paris (rue Moreau), 1885 LB.

Adieu (p. 151)

1. Recueil Doucet, p. 47-48 (mention *Amour* dans l'angle supérieur droit) : D1
Recueil Doucet, p. 45-46 (mention *Amour* dans l'angle supérieur droit, ms. ayant servi à l'impression) : D2
Épreuves d'*Amour* : Ep
Ms. définitif, p. 23 : H
2. *La Jeune Belgique*, mars-avril 1888, p. 90-91 : 1888
3. *Amour*, nouvelle édition : 1892

Titre : ajouté dans un deuxième temps D1 // *Dédicace* : Pour... remplace à Maurice du Plessys. biffé D1 // *Vers 2* : moi, D1 // *Vers 4* : outragé ! 1888 // *Vers 6* : homme remplace âme biffé D2 // *Vers 7* : prière D2 // *Vers 8* : yeux, D2 ; yeux. D1, H // *Vers 9* : sincères D1, D2 // *Vers 12* : rut. D1, H ; rut, D2 // *Vers 13* : sacrifice. D1 ; sacrifice, D2 // *Vers 14* : torts mais D1 ; soins ; D2 // *Vers 15* : était doucement D1 ; tendr[ement] surcharge douc[ement] D2 // *Vers 16* : voyait mes torts surcharge d'autres mots D1 ; mais mes soins ajouté en marge remplace ma conduite biffé D1 // *Vers 17* : que par vous je souffrisse. remplace qu'on me fit de la peine D1 ; souffrisse, H // *Vers 18* : morte, D2 ; j[']ai surcharge n' D1 ; tombeau D1, D2 ; tombeau. H // *Vers 20* : Votre ire actuelle D1, D2 ; beau remplace bien biffé D1 ; beau, D2 ; Votre vie actuelle Ep // *Vers 21* : aussi quand

vous serez en terre *D1, D2, Ep* (une virgule après aussi) // *Vers 23* : Ne vénère pas votre fosse adultère, *D1, D2, Ep* // *Vers 24* : tien ! *D1* // *Vers 25* : Je n'étais pas né *D2, Ep* ; choses *D1, D2* // *Vers 26* : de qui la voix remplace dont la parole biffé *D1* // *Vers 28* : Ce chant du matin remplace [Ce]t épithalame biffé *D1* ; où montait *D1* // *Vers 29* : je suis ajoutée en marge *D1* // *Vers 32* : azur. *H* // *Vers 33* : douce remplace bonne [?] biffé *D2* ; chaste, *D1* // *Vers 34* : encor surcharge aussi *D1* // *Vers 36* : Dans la gloire remplace Et dans l'exil *D1* ; aussi surcharge encor *D1* // *Date* : Asile de Vincennes, Août 87. *D1* (au crayon, au bas de la première page) ; As[ile] de Vincennes 1^[er] 7^{bre} 87 *D1* (au crayon, au bas de la deuxième page).

Ballade en l'honneur de Louise Michel (p. 155)

1. Recueil Doucet, p. 49 : *D1*

Ms. joint à une lettre à Rachilde, 12 novembre 1886, non retrouvé

Ms. (*Précieux livres et autographes anciens*, Georges Andrieux expert, Paris, Hôtel des commissaires-priseurs, 16-20 décembre 1937, non reproduit) : *A*

Ms joint à un exemplaire de la deuxième édition de *Dédicaces* (Paul Verlaine et son œuvre, Jean Rousseau-Girard, Paris, s.d., n° 15.393, non reproduit), variantes données par J. Borel : *B*

Coupure du *Décadent* avec corrections autographes (*Amour* remplace *Parallèlement* biffé dans l'angle supérieur gauche), recueil Doucet, p. 50 : *D2*

Épreuves d'*Amour* : *Ep*

Ms. définitif, p. 24 : *H*

2. *Le Décadent*, 4 décembre 1886 : 1886

3. *Amour*, nouvelle édition : 1892

Vers 1 : Paulline *B* ; Roland corrige le même mot *H* // *Vers 5* : cieux cœur *D1* // *Vers 9* : la majuscule de Pauvre surcharge une minuscule *D1* ; Pauvre, *D1* // *Vers 10* : timide ; *D1* // *Vers 12* : la majuscule de Pauvre surcharge une minuscule *D1, H* ; Pauvre et *D1* ; Cécile, 1892 // *Vers 13* : muse *D1, B, 1886, Ep* // *Vers 14* : la majuscule de Pauvre surcharge une minuscule *D1, H* ; Pauvre, 1886 ; son remplace un autre mot biffé *D1* // *Vers 15* : À ce faible, *D1, B, 1886, Ep* // *Vers 17* : Gouvernement 1886 ; un s ajoutée à Gouvernement *D2* // *Vers 18* : baccile *B, H* // *Vers 19* : insolent *H* // *Vers 21* : argile *D1* // *Vers 25* : Citoyenne, *D1* ; CITOYENNE ! 1886 // *Vers 26* : pour, *D1* ; honneur ! *D1* // *Vers 27* : Bazille, *D1* ; Basile, *H* // *Date* : octobre 1885 *A* ; octobre 1886 *B, 1886*.

À Louis II de Bavière (p. 159)

1. Ms. joint à une lettre à Édouard Dujardin, 6 juillet 1886 (fac-similé dans Fischer, p. 115) : *ED*

Coupure de *La Revue wagnérienne* avec corrections autographes, recueil Doucet, p. 51 : *D*

Épreuves d'*Amour* : *Ep*

Ms. définitif, p. 25 : *H*

2. *La Revue wagnérienne*, 2^e année, n° 6, 31 juillet 1886 : 1886a

Le Décadent, n° 17, 31 juillet 1886¹ : 1886b

3. *Choix de poésies*, p. 291 : 1891

Amour, nouvelle édition : 1892

Titre : La mort du roi Louis II. *ED* ; La mort de S. M. le roi Louis II de Bavière 1886a ; À remplace La mort de S. M. le roi biffé *D* // *Vers 1* : Sire *ED* ; sire 1886b // *Vers 2* :

1. Sous le titre « Un sonnet de Paul Verlaine », *Le Décadent* reproduit le poème publié le même jour dans *La Revue wagnérienne*.

mourir, *H* // *Vers* 3 : politique et *ED*, *H* // *Vers* 4 : science *ED*, 1886a, 1886b, *Ep* ; maison. 1892 // *Vers* 5 : science *ED*, 1886a, 1886b, *Ep* // *Vers* 8 : roi, bravo, sire ! 1886b ; roi *H* ; la majuscule de Sire ! surcharge une minuscule *H* // *Vers* 9 : roi 1886b // *Vers* 10 : chose *ED*, 1886a // *Vers* 11 : raison selon la foi. *ED* ; les majuscules de Raison et de Foi surchargent des minuscules *H* // *Vers* 13 : ait son dernier cortège fier *ED* ; fer 1886a // *Date* : Paris, le 8 juillet 1886 1886a (avant le titre).

Parsifal (p. 161)

1. Recueil Doucet, p. 52 : *D1*

Recueil Doucet, p. 53 : *D2*

Épreuves d'*Amour* : *Ep*

Ms. définitif, p. 26 : *H*

2. *La Revue wagnérienne*, 8 janvier 1886 : 1886

Les Chroniques, 1^{er} mai 1887 : 1887

3. *Album de vers et de prose*, p. 6 : 1888

Amour, nouvelle édition : 1892

Dédicace : absente dans *D1*, 1886, 1888 ; ajoutée en marge *D2* // *Épigraphe* : Dedit et tristibus sanguinis poculam (Saint-Thomas d'Aquin) / Sir Percivale / Whom Arthur and his Knighthood call'd the Pure (Tennyson) 1886 // *Vers* 1 : la Fille et son gentil *D1* ; les Filles leur surcharge la Fille et son *D2* ; filles, 1887 ; la majuscule de Filles surcharge une minuscule *H* // *Vers* 2 : Babil, *D1* ; amusante, et *D1*, 1886, 1887 ; s[a] surcharge l[a] *D1* // *Vers* 3 : chair, *D1* ; chair 1887 // *Vers* 4 : des seins *D1*, 1886 ; gentil babil remplace babil [gentil] *biffé* *D1* ; babil. 1887 // *Vers* 5 : sans ponctuation *D1* ; femme *Ep* ; belle au 1886, *H* ; au cœur subtil remplace aux yeux [subtil]s *biffé* *D2* // *Vers* 6 : Étalant surcharge Étendant *D1* ; bras frais surcharge beaux bras *D1* ; excitante *D1* ; excitante. *H* // *Vers* 7 : sa tente *D1*, *H* // *Vers* 8 : lourd

remplace grand *biffé* *D1* // *Vers* 9 : Avec remplace Car c'est *biffé*, qui remplaçait Avec *biffé* *D1* ; le point d'exclamation remplace une virgule *biffée* *D2* ; Suprême. 1887 ; suprême. *H* // *Vers* 10 : un mot *biffé* avant roi *D1* ; le Roi ; 1887 ; le voilà *D1* ; lui-même *D1*, *H* // *Vers* 11 : Verlaine avait d'abord écrit Et prêtre du Graal qu'il, ces trois derniers mots *biffés*, puis et dissipant d'un chant *biffé*, puis [du] Graal *biffé* avant d'établir la leçon originale *D1* ; trésor *D1*, 1887 // *Vers* 12 : En robes *D1* ; d'or, 1887 ; adore surcharge un autre mot *D1* ; symbole *D1*, *H* // *Vers* 13 : la majuscule de Sang surcharge une minuscule *D2* ; Réel. *D1*, *D2*, 1886, *Ep* // *Vers* 14 : coupole surcharge coupe *D1* ; coupole. *D1* ; coupole ! – 1887 // *Date* : 1885 *LB*.

Saint Graal (p. 163)

1. Ms. de premier jet joint à un exemplaire d'*Amour* (les deux premières strophes et le début d'une troisième ; Farkas, n° 66, fac-similé p. 17) : *F*

Recueil Doucet, p. 54 : *D*

Épreuves d'*Amour* : *Ep*

Ms. définitif, p. 27 : *H*

2. Pas de publication préoriginale connue.

3. *Amour*, nouvelle édition : 1892

Titre : absent dans *F* ; Saint Graal remplace Espérance *biffé* *D* // *Dédicace* : absente dans *F*, *D* // *Vers* 1 : du temps *F* // *Vers* 2 : s'enivrer surcharge un autre mot *F* // *Vers* 3 : Verlaine avait d'abord écrit En vain l'abjection ouvre des trous sans fonds (ouvre remplace monte *biffé*), puis En vain l'heure honteuse ouvre des trous sans fonds (heure honteuse remplace abjection *biffé*) *F* ; l'heure lointaine *H* ; pro[fonds] surcharge sans [fonds] *H* // *Vers* 4 : Verlaine avait d'abord écrit En vain baillent partout des désastres profonds (baillent remplace s'ouvrent *biffé* ; désastres

profonds *remplace* abîmes sans fonds *biffé*), puis En vain baillent sous nous les désastres profonds (les *surcharge* des ; prof[onds] *surcharge* sans [fonds]) *F* // Vers 5 : *Verlaine avait d'abord écrit* Tout prêt à recevoir l'abus de nos souffrances *biffé*, puis Tout prêt à *biffé* ; Où s'engloutir *biffé* ; sombrer notre vie *biffé* et remplacé par la leçon originale *F* ; souffrance. *H* // Vers 7 : Le suit Il *biffé* ; à flots *remplace* et prie *biffé* ; de *remplace* sur *F* // Vers 8 : renversés et *D* ; coulerait *remplace* jaillirait *biffé* *F* // Vers 9 : et quand *remplace* et fut *biffé* *F* // Vers 10 : *Verlaine avait d'abord écrit* Que les faibles plaies aient *biffé* et remplacé par Que même les plus forts ployant *biffé*, remplacé par la leçon originale *F* // Vers 11 : *Verlaine avait d'abord écrit* [illisible] le joug qui déshonore *biffé* et remplacé par la leçon originale *F* // Vers 12 : *Verlaine avait d'abord écrit* Un prêtre *biffé*, puis Dans l'ombre *biffé*, puis Le [illisible] *biffé* et remplacé par la leçon originale *F* // Vers 13 : Le précieux sang coule encore et coulerait (coulerait *remplace* jaillirait *biffé*) *F* ; prisons *remplace* cachots *biffé* *H* // Vers 14 : Toujours, même à travers les pierres des cellules (même *remplace* fût-ce *biffé* ; les pierres des cellules *remplace* l'épaisseur des murailles *biffé* ; pierres *remplace* murs de *biffé*) *F* // Vers 16 : Même à travers la terre (*incomplet*) *F* // Vers 17 : le x de feux *surcharge* un s *D* ; bouge » *D* ; sans ponctuation *Ep* // Vers 18 : rouge. *D*, *Ep* // Vers 20 : ajoutée en marge *D* // Vers 21 : de *remplace* le *biffé* *D* ; du feu qui désaltère *Ep* // Vers 22 : s'en ajoutée en marge *D* // Vers 24 : Sang *D* // Lieu : Juniville *LB*.

« Gais et contents » (p. 167)

1. Recueil Doucet, p. 55 (mention *Amour* dans l'angle supérieur droit) : *D1*

Recueil Doucet, p. 56 (mention *Amour* dans l'angle supérieur droit, ms. ayant servi à l'impression) : *D2*

Épreuves d'*Amour* : *Ep*

Ms. définitif, p. 28 : *H*

2. *La Revue septentrionale*, 1^{re} année, n° 9-12, 1887-1888, p. 332-333 : 1888

3. *Amour*, nouvelle édition : 1892

Titre : « Gais et contents... » *D1*, *D2* ; Gais & contents 1888 // Dédicace : absente dans *D1*, *D2*, *Ep* // Vers 1 : folle *remplace* folle (*sic*) *biffé* *D1* // Vers 3 : air 1888 // Vers 5 : gaîté, 1888 ; elle-même, *D1* // Vers 6 : Et de tout par surcroît se moque *D1* ; moque, 1888 // Vers 8 : LE *D1* ; la majuscule de Le *surcharge* une minuscule *H* ; le 1892 // Vers 9 : flon flon *H* // Vers 14 : revanche *Ep* // Vers 19 : sang-froid dans *H* ; bon sens *remplace* orgueil *biffé* *H* (*rime fausse*) // Vers 20 : le cœur ! *D2*, *Ep* // Date : juillet 1887 *D1* ; hôpital Tenon / 22 juillet 1887 *D2* (*au crayon*).

À Fernand Langlois (p. 169)

1. Recueil Doucet, p. 57 (mention *Bonheur* *biffée*, puis *Amour* dans l'angle supérieur droit) : *D*

Épreuves d'*Amour* : *Ep*

Ms. définitif, p. 29-30 : *H*

2. Pas de publication préoriginale connue.

3. *Choix de poésies*, p. 292-294 : 1891

Amour, nouvelle édition : 1892

Titre : la *dédicace* à Fernand Langlois, *biffée*, est reportée en tête du poème comme titre *D* ; L'Anglais *remplace* Langlois *biffé* *H* // Vers 1 : mélancolie *D* // Vers 4 : pieux, *D* ; pieux. 1891 // Vers 9 : veuves *H* // Vers 12 : dormant. *H* // Vers 16 : Encore, hélas ! *H* ; par vous *biffé* précède mais par vous *D* ; roseau. 1891 // Vers 18 : jadis *H* // Vers 19 : Et *surcharge* Ou *D* ; moi-même ! *D* ; Et pâle et sombre spectre et sceptre noir ; moi-même ! *Ep* // Vers 20 : mots latins en

romain *D* // Vers 21 : mot latin en romain *D* // Vers 25 : Tantôt remplace deux autres mots biffés *D* ; naïtre ; *D* // Vers 26 : voulez allons *H* // Vers 28 : doute impossible *H* // Vers 29 : un mot biffé suit Oui *H* ; bonheur. Mais vous ? Pourquoi *D* ; mais vous, *H* // Vers 31 : regarde et *D* ; insiste, *H* // Vers 37 : bien remplace alors biffé *D* ; et puisque, et quoique, *D*, *Ep* // Vers 40 : Amitié ? *H* // Date : 7^{brc} 1887 / Hôp¹ Broussais, 29 7^{brc} 1887 *D* ; 7^{brc} 1887 *LB*.

Délicatesse (p. 173)

1. Recueil Doucet, p. 60 (dernière strophe de premier jet) : *D1*

Recueil Doucet, p. 59 : *D2*

Recueil Doucet, p. 58 (ms. ayant servi à l'impression, mention *Amour* biffée dans l'angle supérieur droit) : *D3*

Ms. autographe signé, fac-similé dans Rachilde, *Survie*, Messein, 1945 : *R*

Ms. définitif, p. 31 : *H*

2. Pas de publication préoriginale connue.

3. *Amour*, nouvelle édition : 1892

Titre : Quintessences *D1* ; Quin[tessence] biffé et remplacé par Hymne *D2* (au bas du poème) ; Quintessences biffé, remplacé par Hymne biffé, remplacé par Délicatesse *D3* ; Hymne *R* // Dédicace : à M^{lle} Rachilde *D1* ; absente dans *D2* (mais la partie supérieure du feuillet manque) ; à Rachilde remplacé par à M^{lle} Rachilde *D3* // Vers 1 : dieux *D1*, *D2*, *D3*, *R* // Vers 2 : Et nous *D3* // Vers 3 : radieux *D1* // Vers 4 : tels foyers *D1*, *D2*, *R* ; ces remplace tels biffé *D3* // Vers 5 : vif remplace clair biffé *D1* ; doux *D2*, *D3*, *R* // Vers 6 : noir remplace un autre mot [noir ?] *D2* // Vers 7 : Jaloux *D1* ; jaloux *D3* // Vers 8 : la majuscule de Délicatesse surcharge une minuscule *H* // Vers 9 : pudeur, *D1*, *D2*, *D3*, *R* // Vers 10 : Tu remplace Qui *D1* ; à force de fierté,

D2 // Vers 11-12 : inversés *D1* (des croix signalent l'inversion) // Vers 11 : Tu remplace Qui biffé *D1* ; que vaincre remplace qu'aimer biffé *D3* // Vers 12 : ayant su tout, *D1* ; tout su remplace su tout *D3* ; guerrière, *D2*, *R* // Vers 13 : et parfum pour l'esprit remplace aussi belle que fut *D1* ; âme, parfum *D2* // Vers 14 : Et biffé précède Vertu *D1* ; le nom d'un ange remplace un nom d'ange biffé *D1* // Vers 15 : Délicatesse, guide du ciel qui te sourit *D1* ; entièrement biffé et remplacé par Ô noble qui guide[ant] biffé et remplacé par Noble dame guidant au ciel qui sourit *D3* ; guidant remplace un autre mot [guidant ?] *D2* ; sourit remplace rit biffé *D3* ; virgule biffée après sourit *H* // Vers 16 : Mon effort déliant biffé, et remplacé par Notre immense effort (effort surcharge essor) *D1* ; de parmi cette fange remplace d'élite en ces biffé puis et nos biffé, puis loin de notre biffé, puis hors biffé *D1* ; Notre effort immense hors de cette fange. *D2* ; Notre effort immense hors de cette fange biffé et remplacé par la leçon originale *D3* ; de parmi remplace d'entre biffé *D3*, *R* ; fange ! *R* // Date : mai 87 à l'hosteau *D1*.

Angélus de midi (p. 175)

1. Épreuves d'*Amour* : *Ep*

Ms. définitif, p. 32-33 : *H*

2. *La Revue indépendante*, octobre 1887, p. 41-43 : 1887

3. *Amour*, nouvelle édition : 1892

Vers 2 : ennui 1887, *H* // Vers 3 : possible, *H* // Vers 4 : s'offre ; 1887 ; cible. *H* // Vers 5 : cœur. *H* // Vers 6 : ma langueur ; 1887 ; ma langueur. *H* // Vers 7 : dormante. *H* // Vers 8 : parlemente. *H* // Vers 11 : immaculée 1887 // Vers 12 : Qui levez 1887 ; tournez remplace tendez biffé *H* ; face 1887 // Vers 13 : sein 1887 // Vers 14 : tendez surcharge tournez *H* ; à nos remplace vers nos biffé *H* ; à nos cris *H* (à remplace vers biffé) ; à nos pleurs *H* // Vers 15 :

Et sur nos *H* // *Vers 16* : mains 1887 // *Vers 18* : le point final remplace un point-virgule biffé *H* // *Vers 19* : persévère *H* // *Vers 21* : saisons, *H* // *Vers 22* : raisons, 1887, *H* // *Vers 24* : peur, *H*, *Ep* // *Vers 25* : sans ponctuation *H*, *Ep* // *Vers 26* : sans ponctuation 1887 ; faim *H* // *Vers 28* : sensuelle ; 1887 // *Vers 29* : vœux *H* // *Vers 31* : le point final remplace une virgule biffée *H* // *Vers 32* : virgules biffées après immolerai et sacrifice *H* // *Vers 33* : sans ponctuation *H* // *Vers 36* : avoir, 1887 ; pauvre, 1887 // *Vers 37* : – quel soi ! – 1887 // *Vers 38* : très indulgents, 1887 // *Vers 40* : militaires. 1887 // *Vers 42* : mais, *Ep* // *Vers 44* : que pour vous, 1892 // *Vers 45* : virgule biffée après vous *H* // *Vers 46* : soit-il. 1887 // *Date* : décembre 1886. *Ep* ; 1887, Tenon *LB*.

À Léon Valade (p. 179)

1. Ms. autographe joint à une lettre à Léon Valade (BMB) : *V*

Coupage de *Paris moderne* avec correction autographe, recueil Doucet, p. 62 : *D*

Ms. définitif, p. 34 : *H*

2. *Paris moderne*, 10 novembre 1882, p. 145, dans la série *Poèmes de jadis et de naguère*, IV : 1882

3. *Amour*, nouvelle édition : 1892

Vers 1 : lui remplace fui biffé *V* // *Vers 2* : devoir biffé est remplacé par besoin biffé et remplacé par la leçon originale *D* // *Vers 3* : s'est fait remplace un autre mot biffé *V* // *Vers 4* : jours *H* // *Vers 5* : virgule biffée après couru *V* // *Vers 6* : les majuscules de Bonheur et de Faute surchargent des minuscules *V* ; Faute, *V*, 1882 // *Vers 8* : as[pects] surcharge un autre mot *V* ; discours. *H* // *Vers 9* : orgueil 1882 (majuscule dans *D*) ; ailes, *V* ; ses surcharge son *H* (s ajouté

à aile) // *Vers 14* : sans tirets *H* // *Date* : mars 1882 *V* ; absente dans 1882, ajoutée au crayon *D*.

À Ernest Delahaye (p. 181)

1. Recueil Doucet, p. 63 : *D1*

Recueil Doucet, p. 64 : *D2*

2. *Paris moderne*, 25 mars 1883, p. 167-168, dans la série *Poèmes de jadis et de naguère*, VI : 1883

3. *Dédicaces*, Bibliothèque artistique et littéraire, 1890 (pièce XI) : 1890

Amour, nouvelle édition : 1892

Dédicaces, nouvelle édition augmentée, Vanier, 1894 (pièce XXXIV) : 1894

Vers 1 : Dieu nous *D2* ; parfaits nous *D2* // *Vers 3* : De ce remplace Gai de biffé *D1* ; suprême *D1*, *D2*, 1890, 1894 // *Vers 4* : s'esclaffe remplace s'égaye *D1* ; [sans] narguer [aucun d'eux] remplace railler biffé, qui remplaçait rire d'[aucun d'eux] biffé *D1* ; sans narguer aucun d'eux. *D2* // *Vers 5* : l'héroïsme hideux 1890 // *Vers 6* : [Qui] raille remplace nargue biffé, qui remplaçait raille *D1* ; Qui raille *D2* // *Vers 7* : soi-même, – tels les termes du problème – *D1*, *D2* (une virgule à la place du tiret final) // *Vers 8* : douteux, – *D1*, *D2* ; douteux : 1894 // *Vers 9* : Innocence 1883 // *Vers 10* : et mugit dans toute la puissance *D1* ; le r de rugit surcharge m[ugit] *D2* ; dans toute la puissance *D2* ; toute puissance 1883 // *Vers 12* : Pour remplace Dans biffé *D1* ; salut qui *D1* ; salut, *D2* ; inspire *D1* // *Vers 13* : que parmi *D1*, *D2* ; nos façons remplace les moyens *D1* ; nos suit les biffé *D2* ; façons surcharge raisons *D2* ; d'être prêts *D1* (la virgule est barrée), *D2* // *Vers 14* : meilleures remplace excellents *D1* ; meilleures, ce 1883 ; rire *D1* // *Date* : J. X^{bre} 1881 *D1* ; Février 1882 1883.

À Émile Blémont (p. 183)

1. Recueil Doucet, p. 65 : *D1*

Recueil Doucet, p. 66 : *D2*

Coupure de *La Nouvelle Rive gauche* avec corrections manuscrites, recueil Doucet, p. 67 : *D3*

2. *La Nouvelle Rive gauche*, 26 janvier – 2 février 1883, avec en surtitre « Poèmes de jadis et de naguère » : 1883

3. *Dédicaces*, Bibliothèque artistique et littéraire, 1890 (pièce III) : 1890

Amour, nouvelle édition : 1892

Dédicaces, nouvelle édition augmentée, Vanier, 1894 (pièce XXXII) : 1894

Vers 2 : – quelle *D1* ; affaire 1894 // *Vers 4* : seul *D1*, *D2* // *Vers 4* : nom, remplace mot. *Biffé D2* // *Vers 5* : mot. L'opinion « sévère *D1*, *D2*, 1883 (majuscule à Opinion) ; point d'exclamation demandé après mot, guillemet barré avant sévère *D3* // *Vers 6* : juste » *D1*, *D2*, 1883 ; guillemet barré après juste *D3* ; moquait, 1892 ; autant surcharge ainsi *D1*, *D2* // *Vers 8* : public *D1*, *D2*, 1883 ; majuscule à public et virgule demandées *D3* ; Public mâchonnait 1892 // *Vers 9* : tentatrice et *D1*, *D2*, 1890, 1894 // *Vers 10* : m'aimaient en 1890, 1894 ; Prud'homme 1890, 1894 ; complice *D1*, *D2* ; virgule barrée après complice *D3* // *Vers 11* : supplice *D1* // *Vers 12* : peur *D1*, *D2*, 1890, 1894 ; paresseux surcharge un autre mot *D1* ; paresseux, 1894 // *Vers 13* : jour, vous *D1* ; brave *D1*, *D2* (majuscule) // *Vers 14* : Fidèle, *D1*, *D2* ; FIDÈLE, 1883 ; FIDÈLE : 1892 ; bien fait remplace un autre mot *biffé D1* ; fait, 1883 ; virgule barrée après fait *D3* // *Date* : 10 janv. 1881 *D1* ; Stickney *LB*.

À Charles de Sivry (p. 185)

1. Recueil Doucet, p. 69 (mention *Amour* dans l'angle supérieur droit) : *D1*

Recueil Doucet, p. 68 (mention *Amour* dans l'angle supérieur droit, ms. ayant servi à l'impression) : *D2*

Ms. définitif, p. 34 *ter* : *H*

2. Pas de publication préoriginale connue.

3. *Amour*, nouvelle édition : 1892

Vers 1 : frère, pardieu bien *D1* ; frère et pardieu bien *D2*, *H* // *Vers 2* : tel, *H* // *Vers 5* : Ah, de vivre ! remplace Et, mon Charles, *biffé*, qui remplaçait à son tour Ah ! de vivre ! Et *biffé D1* ; Sage *H* // *Vers 7* : un beau remplace quelque *biffé D1* ; subtil *H* // *Vers 9* : L'amoureux *D1*, *D2* ; orgueilleux, ah, *D1* // *Vers 10* : livre remplace un autre mot *D1* ; livre *D2* // *Vers 11* : mort : *D1* // *Vers 12* : Verlaine avait d'abord écrit Ah, de vivre ! Pourtant, qu'ils est (est *biffé*, remplacé par sont) toujours le même *biffé*, puis Et pourtant, oui ! (*biffé*) pourtant, comme ils sont toujours le même *D1* ; Et pourtant ! *D2* // *Vers 13* : noces, *D1*, *D2* // *Vers 14* : sa remplace la *biffé D1*, *D2* ; dort. *D1*, *D2* // *Date* : Asile de Vincennes, Juin [18]87 *D1*, *D2* (ajouté au crayon) ; Vincennes, 1887 *LB*.

À Emmanuel Chabrier (p. 187)

1. Recueil Doucet, p. 71 (ms. de premier jet) : *D1*

Recueil Doucet, p. 70 (mention *Amour* dans l'angle supérieur droit) : *D2*

2. *Les Chroniques*, 1^{er} août 1887, p. 302 : 1887

3. *Dédicaces*, Bibliothèque artistique et littéraire, 1890 (pièce VIII) : 1890

Amour, nouvelle édition : 1892

Dédicaces, nouvelle édition augmentée, Vanier, 1894 (pièce XXXIII) : 1894

Vers 2 : mettiez des ailes, *D1* ; donniez remplace don puis mettiez *biffés D2* ; ailes *D2* // *Vers 3* : frémissements surcharge frissonnions *D1* // *Vers 4* : la minuscule de deus surcharge une majuscule *D1* ; Ecce deus et Je ne sais quoi en italique 1887 // *Vers 5* : mère, 1890, 1894 ; charmante remplace avenante *biffé D1* ; bonne *D1* // *Vers 6* : génie remplace talen[t] *biffé D1* ; piano *D1* // *Vers 7* : brûlant remplace ardent *biffé D1, D2* // *Vers 9* : sans ponctuation *D1* ; Hélas ? 1892 (coquille) ; mort, 1890, 1894 // *Vers 10* : Et me voici remplace Moi qui surcharge Et me [voici] *biffé D1* ; au chrétien près du port remplace à quelqu'un qui à tel mourant *biffé D1* ; port 1887 // *Vers 13* : Verlaine avait d'abord écrit Qui jette un [?] Satan sur [?] *biffé, puis* Attentif aux derniers écueils de ce vil [monde] *biffé, remplacé par la leçon originale D1* ; monde ; 1887 // *Vers 12* : saluer à l'horizon remplace évoquer les chers moments *biffé D1* ; horizon, 1892 // *Vers 13* : Verlaine avait d'abord écrit Très purs où l'art communiait les nos âmes *D1* // *Vers 14* : de paix remplace d'aise *D1* // *Date* : Asile de Vincennes. Juin 1887 *D2*.

À Edmond Thomas (p. 189)

1. Recueil Doucet, p. 72 (mention *Amour* dans l'angle supérieur droit) : *D*
Épreuves d'*Amour* : *Ep*
2. Pas de publication préoriginale connue.
3. *Dédicaces*, Bibliothèque artistique et littéraire, 1890 (pièce XXXIV) : 1890
Amour, nouvelle édition : 1892
Dédicaces, nouvelle édition augmentée, Vanier, 1894 (pièce XXXVII) : 1894

Titre : À Édouard Thomas *Ep* // *Vers 1* : quoique 1890, 1894 // *Vers 2* : jamais, 1890, 1894 // *Vers 3* : oui ; tels les juins suivent les mais, *D, Ep* // *Vers 5* : primesaut 1890, 1894

// *Vers 7* : Soit. Bien. remplace Mais indécis *D* ; Soit. Bien, *Ep* ; bien ; 1890 ; bien : 1894 ; mol ou ajouté dans la marge *D* ; tiède. *Ep* // *Vers 14* : à soi-même. 1890, 1894 // *Date* : Asile de Vincennes, Juin 1887 *D*.

À Charles Morice (p. 191)

1. Recueil Doucet, p. 73 (encre violette, mention *Amour* dans l'angle supérieur droit) : *D1*
Recueil Doucet, p. 74 (signé, encre noire, mention « pour *Amour* » au bas du poème) : *D2*
Épreuves d'*Amour* : *Ep*
2. Pas de publication préoriginale connue.
3. *La Plume*, 15 juillet 1889 : 1889
Dédicaces, Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1890 (pièce XXII) : 1890
Amour, nouvelle édition : 1892
Dédicaces, nouvelle édition augmentée, Vanier, 1894 (pièce XXXVI) : 1894

Titre : Charles Morice 1889, 1890, 1894 // *Vers 2* : quatre-vingt-treize 1889 ; Treize, *D2* // *Vers 3* : empereurs, rois, prêtres dans la fournaise, 1889 ; prêtre dans sa fournaise *D2* // *Vers 4* : danse autour de 1889 ; commune, 1889 ; Commune 1894 // *Vers 6* : le décor *D1* (les s sont barrés) ; décor suit un autre mot *biffé D1* ; mauvaise, *D1* // *Vers 8* : lune, 1889 // *Vers 11* : la blessure, 1889 // *Vers 12* : parfois l'Ulysse ; 1889 // *Vers 13* : pur ; *D1* ; s'assure, *D2*, 1889, *Ep* // *Vers 14* : femmes ; *D1* ; Lettres ; *D1* ; Cher aux lettres, cher aux femmes, Charles Morice. 1889 // *Date* : H¹ Broussais, X^{bre} 87 *D1* ; 27 X^{bre} 1887 *D2* ; 27 décembre 1887 *Ep*.

À Maurice du Plessys (p. 193)

1. Recueil Doucet, p. 75 (encre violette, mention *Amour* dans l'angle supérieur droit) : *D*

2. *Le Décadent*, 15-29 février 1888 : 1888

3. *Dédicaces*, Bibliothèque artistique et littéraire, 1890 (pièce XII) : 1890

Amour, nouvelle édition : 1892

Dédicaces, nouvelle édition augmentée, Vanier, 1894 (pièce XXXV) : 1894

Vers 4 : criard remplace un autre mot biffé *D* // *Vers 5* : rancunes viles 1888 // *Vers 6* : Et dans le strict effort à détourner 1888 // *Vers 7* : Calmes 1888 // *Vers 8* : torts jaloux, 1890 // *Vers 9* : Et n'est-ce 1888 ; point d'interrogation barré après N'est-ce pas *D* ; juge et 1888 // *Vers 12* : aimez quels 1888 // *Vers 13* : Plissant des fois 1888 // *Vers 14* : empire ! 1888 // *Date* : H¹ Broussais, 7 Janvier 1888 *D* ; 1888 *LB*.

À propos d'un « centenaire » de Calderon (p. 195)

1. Recueil Doucet, p. 76 (mention *Amour / res publica* dans l'angle supérieur droit) : *D*

Épreuves d'*Amour* : *Ep*

Ms. définitif, p. 35 : *H*

2. *Lutèce*, 3-10 janvier 1886, sous le titre collectif *Sonnets malsonnants* (I) : 1886

3. *Amour*, nouvelle édition : 1892

Titre : À propos du *D* // *Dédicace* : absente dans *D* // *Vers 3* : Souffle *D* // *Vers 6* : délire. *D* ; délire ; 1886 // *Vers 7* : Calderon catholique *D* // *Vers 8* : accents et *H* ; entre [tous] remplace avant biffé *D* // *Vers 9* : fâcheux remplace discours biffé *D* // *Vers 10* : discours autour *D* ; de ce grand nom *D*, 1886, *Ep* // *Vers 11-12* : Qui ne dort pas, messieurs, du sommeil des momies / Pour mener tout ce train de cuistres fous, ô non ! *D*, 1886, *Ep* // *Vers 13* : Votre fête est impie et triste (triste remplace un autre mot biffé) entre les fêtes, *D* ; Votre « fête » est impie, est triste entre les fêtes, 1886, *Ep* //

Vers 14 : Petits pédants, petits sceptiques que vous êtes ! *D*, 1886, *Ep* // *Date* : Jun[iville] 6 Avril 1881 *D*.

À Victor Hugo en lui envoyant « Sagesse » (p. 197)

1. Lettre à Émile Blémont, 15 décembre 1880 (BNF) : *B* Recueil Doucet, p. 78 (mention *Amour / res publica* dans l'angle supérieur droit ; fac-similé *OC*, t. 1, en regard de la p. 844, et *Album Verlaine*, p. 173) : *D*

Ms. autographe joint à un exemplaire d'*Amour* (Lucien-Graux, n° 228, fac-similé) : *G*

Épreuves d'*Amour* : *Ep*

Ms. définitif, p. 36 : *H*

2. *Lutèce*, 3-10 janvier 1886, sous le titre collectif *Sonnets malsonnants* (VI) : 1886

La Jeune Belgique, mars-avril 1888, p. 92 : 1888

3. *Choix de poésies*, p. 295-296 : 1891

Amour, nouvelle édition : 1892

Vers 1 : nos flatteurs *Ep* ; connu remplace senti biffé *G* // *Vers 2* : Comme moi *H* ; gloire *B*, *D* ; gloire, 1886 ; gloire. *H* // *Vers 3* : victoire. *B* // *Vers 5* : Depuis surcharge un autre mot *B* ; Depuis la *G*, 1886 ; vérité *B*, *G* ; nu *B* ; nu, *D* // *Vers 6* : vie remplace joie biffé *B*, *D*, *G* // *Vers 7* : tenez, maître, pour *B*, *D*, *G*, 1886, *Ep* // *Vers 8* : la majuscule de Serpent surcharge une minuscule *D* // *Vers 9* : changé. Comme surcharge changé, comme *B* ; changé, comme 1891 // *Vers 10* : suis, *H* // *Vers 11* : dernière, 1891 // *Vers 12* : Mais poète je sais l'hommage que vous doit *B*, *D*, *G* ; Or, poète je sais l'hommage que vous doit 1886, *Ep* // *Vers 13* : ancien. Le voici, plein, sincère, *G* ; ancien : le voici plein, sincère, *D* (le surcharge un autre mot), *B* (point final), 1886, *Ep* ; ancien : *H* // *Vers 14* : en des jours de misère. *B*, *D* (misère surcharge lumière) *G*, 1886, *Ep* // *Date* :

novembre 1880 *B* ; Arras, le 18 8^{bre} 80 *D* ; Ar. Octob. 80
biffé *G*.

Saint Benoît-Joseph Labre (p. 199)

1. Recueil Doucet, p. 80 : *D1*

Coupure de *La Revue critique* avec corrections manuscrites, recueil Doucet, p. 81 : *D2*

Épreuves d'*Amour* : *Ep*

Ms. définitif, p. 37 : *H*

2. *La Revue critique*, 13 janvier 1884 : 1884

3. *Amour*, nouvelle édition : 1892

Sous-titre : absent dans *D1* // *Dédicace* : À Émile Le Brun *D2* (ajoutée dans la marge), *Ep* // *Vers 2* : D'orgueil, et d'avarice, *D1* // *Vers 4* : humaine, *D1* ; virgule biffée après humaine *H* // *Vers 5* : virgules barrées après pair et mène *D1* ; la [Foi] surcharge sa *D1* ; pair, *H* // *Vers 6* ; virgule barrée après extase *D1* ; extase chez 1884 ; virgule demandée après extase *D2* // *Vers 7* : peuples et les saints surcharge saints dans leur pays [?] *D1* ; tous remplace les biffé *H* // *Vers 9* : François 1884 ; point demandé après François *D2* // *Vers 10* : Et fait [le Pauvre] 1884 ; fut remplace fait biffé *D2* ; Pauvre, *D1* ; virgule demandée après angélique *D2* ; fois, 1884 ; virgule biffée après fois *D2* // *Vers 11* : Évangile, – *D1* (point d'exclamation biffé avant le tiret) ; Évangile, *H* // *Vers 12* : – Et *D1* // *Vers 14* : tendre remplace douce qui surcharge sainte *D1* ; JÉSUS *D1* // *Date* : 8 X^{bre} 1881 *D1*.

Paraboles (p. 201)

1. Épreuves d'*Amour* : *Ep*

Ms. définitif, p. 38 : *H*

2. *La Revue critique*, 13 janvier 1884 : 1884

3. *Anthologie des poètes français* (Lemerre), p. 121-122 : 1888

Choix de poésies, p. 297 : 1891

Amour, nouvelle édition : 1892

Vers 1 : béni, mon Dieu, *H* // *Vers 2* : En ces temps *H* ; le point final remplace un point-virgule biffé *H* // *Vers 4* : toujours remplace jamais biffé *H* // *Vers 6* : et ne veut *H* // *Vers 8* : Maître 1884, *Ep* ; Il 1884 // *Vers 9* : poisson pour *H* // *Vers 10* : en remplace à biffé *H* // *Vers 13* : Par nos jours de révolte *H*.

Sonnet héroïque (p. 203)

1. Ms. joint à une lettre à Delahaye du 9 mai 1881, mention *Amour* (*Res publica*) dans l'angle supérieur droit (BJD) : *De*

Épreuves d'*Amour* : *Ep*

Ms. définitif, p. 39 : *H*

2. Lutèce, 3-10 janvier 1886 sous le titre collectif *Sonnets malsonnants* (III) : 1886

La Jeune Belgique, mars-avril 1888, p. 92 : 1888

3. *Amour*, nouvelle édition : 1892

Invectives, Vanier, 1896 (pièce XXIX) : 1896

Titre : Statue pour tombeau, 1886, *Ep*, 1896 ; Statue pour tombeau. Portrait officiel *De* ; Statues pour tombeaux lettre à Vanier du 8 janvier 1888 ; Écrit en 1881 lettre à Vanier du 22 février 1888 // *Vers 1* : « L'or et *De* // *Vers 2-4* : débutent par des guillemets *De* // *Vers 2* : et la viande *De* // *Vers 3* : on demande remplace une grande biffé *De* // *Vers 4* : Un trou sans fond remplace Cascade d'or biffé *De* // *Vers 5* : « À moi la fuite *De* // *Vers 6-8* : débutent par des guillemets *De* // *Vers 6* : viande et *De*, 1888 // *Vers 9* : face, *De* ; face. *H* // *Vers 10* : vrai *De* // *Vers 11* : – Seule perfection parmi tous les défauts... *De* // *Vers 12* : efficace

De // Vers 14 : la fin! De ; la fin H ; À LA FIN. 1896 // Date : avril 1881 De.

Drapeau vrai (p. 205)

1. Ms. autographe illustré (catalogue Blaizot du 12 mars 1936, n° 184 ; fac-similé : Villepin, n° 67) : *V*

Recueil Doucet, p. 85 : *D1*

Recueil Doucet, p. 84 (ms. signé, ayant servi à l'impression, précédé du chiffre VIII) : *D2*

Épreuves d'*Amour* : *Ep*

Ms. définitif, p. 40 : *H*

2. Pas de publication préoriginale connue.

3. *Amour*, nouvelle édition : 1892

Titre : Le Drapeau blanc *V* (Le ajouté dans un deuxième temps ; dans l'angle supérieur droit : Bouquet à Marianne) ; Drapeau blanc *D1, D2, Ep // Sous-titre* : (écrit avant la mort d'Henri V.) *biffé D1 // Dédicace* : absente de *V, D1 // Vers 1* : sait surcharge un autre mot *H* ; métier suit du *biffé V // Vers 2* : virgule barrée remplacée par deux points après inflexible *D1* ; inflexible, *V // Vers 4* : Qu'il accepte la mort ou refuse un setier ; *V* ; s'essore à remplace accepte *biffé D1* ; batte un plat sentier remplace refuse un setier *D1* ; sentier. *H // Vers 5* : Devoir qu'il *V* ; (et l'aime) *V // Vers 7* : Journal ; le Devoir bon, le devoir dur, *V* ; Dégoût, remplace Journal, *D1* ; Dégoût, *H // Vers 8* : entier, *D1, H // Vers 10* : famille *V* ; la majuscule de Famille surcharge une minuscule *D1* ; france *D1, D2 // Vers 11* : France-là. *V* ; france-là ! *D1, D2* (la minuscule surcharge une majuscule) // *Vers 13* : Le Devoir, *V, D1 // Vers 14* : France, – or *V* ; France, *D1, D2* ; telle ! *D1 // Date* : Juillet 1881 *V*.

Pensée du soir (p. 207)

1. Recueil Doucet, p. 86 (mention *Amour* dans l'angle supérieur droit) : *D*

Épreuves d'*Amour* : *Ep*

Ms. définitif, p. 41 : *H*

2. *Les Chroniques*, 1^{er} août 1887, p. 302-303 : 1887

3. *Choix de poésies*, p. 298-299 : 1891

Amour, nouvelle édition : 1892

Titre : Pensée remplace Prière *biffé D // Dédicace* : ajoutée sous le titre *D* ; absente dans 1887 // *Vers 1* : exil *D, H // Vers 2* : les deux dernières lettres d'argent *biffées H* ; grésil *D, H // Vers 4* : Rêve, *D, 1887, Ep* ; d'un paysage *D, 1887* ; du surcharge des *H* ; scythe *D, Ep // Vers 5* : fabuleux *D // Vers 6* : blonds Barbares 1887 // *Vers 7* : Art d'aimer en italique 1887 ; le doux Ovide *D, Ep* ; Ovide, 1887 // *Vers 10* : cheveu, *H // Vers 12* : au vent complice, 1887 // *Vers 13* : virgule *biffée* après tordu *H // Vers 14* : inculte, *H // Vers 17* : fureur, 1887 ; virgule *biffée* après fureur *H // Vers 21* : obscurci, *H // Vers 22* : Mais, 1892 // *Date* : Paris, ~~Avril~~ 1887. Passim *D* ; dans l'exemplaire Le Brun, les vingt premiers vers sont datés Vers 1867, les deux derniers Avril 1887 *LB*.

Paysages (p. 211)

1. Recueil Doucet, p. 87-88 (mention *Amour* dans l'angle supérieur droit) : *D*

Ms. définitif, p. 42-43 : *H*

2. Pas de publication préoriginale connue.

3. *Choix de poésies*, p. 300-302 : 1891

Amour, nouvelle édition : 1892

Vers 1 : on voit remplace il e[st] *biffé D // Vers 3* : noire auprès *H // Vers 4* : découvert suit recouvert *biffé D*

// Vers 5 : bise suit bal *biffé* H (anticipation) ; dure, 1891 // Vers 10 : viandes, D ; viandes. H // Vers 11-12 : pas de blanc entre ces vers 1891 // Vers 12 : Au remplace Le *biffé* D // Vers 13 : vit surcharge est D ; plaine, 1891 // Vers 14 : pour d'amples moissons H ; le premier e de pleine surcharge un a D // Vers 16 : L'Industrie H ; ce remplace le *biffé* D // Vers 17 : virgule *biffée* après dense H // Vers 20 : chaud non D, H ; chrétien 1892 // Vers 23 : sur surcharge dans D // Vers 24 : passé D // Vers 27 : pays charmant H // Vers 28 : précédemment. D // Vers 29 : géorgiques H // Vers 35 : Verlaine avait d'abord écrit puisa le vice D // Vers 37 : Sont ou H ; tête ? D ; tête. 1892 // Vers 38 : venue (Est-ce bien la tempête ?) D // Vers 39 : cas il H ; feu D, H // Vers 40 : misère et D, H ; abandon remplace la fuite *biffé* D ; Dieu : D // Vers 42 : prairies. 1892 // Vers 44 : la virgule après d'où remplace un point d'interrogation *biffé* D // Vers 46 : la première lettre de buée surcharge un n[uée] H // Vers 48 : nids surcharge un autre mot D // Vers 49 : fiancés suit fins, [?] *biffé* D ; virgule *biffée* après ménages D // Vers 50 : parages... H ; un blanc suit ce vers H // Vers 51 : huit D // Vers 52 : Et dans les cages mainte cloche D ; encor H, 1892 (vers faux présent dans l'édition originale) // Date : 20 février 1888 h¹ Broussais D.

Lucien Léтиноis (p. 217)

I. « Mon fils est mort... » (p. 217)

1. Recueil Doucet, p. 93 (poème non numéroté) : D1
Recueil Doucet, p. 89 : D2
Coupure des *Chroniques* avec corrections manuscrites ayant servi à l'impression, recueil Doucet, p. 90 : D3
Épreuves d'*Amour* : Ep
Ms. définitif, p. 44 : H
2. *Les Chroniques*, 1^{er} juin 1887 : 1887
3. *Amour*, nouvelle édition : 1892

Titre : Sur un enfant 1887 // Vers 1 : mort, D2 // Vers 2 : parjure D1, D2 ; parjure. H // Vers 3 : mais parferez remplace et parfaites *biffé*, qui surchargeait pour parfaire D1 ; et parferez remplace pour parfaire *biffé* D2, H ; parferez la loi 1887 ; et referez remplace pour parfaire *biffé* qui remplaçait et parferez *biffé* D3 ; foi surcharge loi D3 ; referez la foi Ep // Vers 4 : Verlaine avait d'abord *biffé* pour une, puis s'est ravisé D3 // Vers 5 : fort, D2 // Vers 6 : donné ; 1887 ; donné : Ep ; Votre D2 // Vers 7 : le suit un mot *biffé* D2 // Vers 8 : étroite D1, D2 // Vers 9 : donné ; 1887 ; vous me le reprenez. remplace je vous le rends très pur H (anticipation) ; reprenez D1 ; reprenez. D2 // Vers 10 : J[oubliais] surcharge une minuscule D2 ; gloire, D2, 1887 // Vers 11 : Dans la douceur H ; d[aimer] surcharge une autre lettre D2 // Vers 12 : munificent D1 ; la majuscule de Munificent surcharge une minuscule D2 ; histoire D1 // Vers 13 : donné. Je D1 ; donné ; 1887 ; pur D2 // Vers 14 : simplese remplace martyr *biffé* D1 // Vers 15 : pour quoi D1 ; pourquoi pardonnez D2, H ; terrible D1 ; la majuscule de Terrible surcharge une minuscule H // Vers 16 : Le surcharge Qui D1 ; sévit *biffé* et remplacé par eut lieu tant de (les deux premiers mots *biffés*), puis par dort D1 // Vers 17 : pleurer, H ; bénir remplace pleurer *biffé* D1 // Vers 18 : L'Élu 1887 // Vers 19 : un peu l'instant remplace [Rapprocher]a l'instant *biffé* D1 // Vers 20 : dernière D1, D2 // Date : 1885 LB.

II. « Car vraiment j'ai souffert... » (p. 219)

1. Recueil Doucet, p. 93 (deux premiers vers) : D1
Recueil Doucet, p. 94-95 : D2
Recueil Doucet, p. 91 : D3
Ms. définitif, p. 45 : H
2. Pas de publication préoriginale connue.
3. *Choix de poésies*, p. 303-304 : 1891
Amour, nouvelle édition : 1892

Titre de la série [Lucien Létiinois] et numérotation absentes dans 1891 ; I 1892 (coquille) // Vers 1 : ... Car 1891 ; beaucoup D1 // Vers 2 : Et je suis mort de toutes choses D1 // Vers 3 : d'aller en chasse H // Vers 4 : abri D2 // Vers 6 : les coups remplace la traque biffé, qui remplaçait les coups biffé D2 ; de toute une race remplace d'un peuple qu'il lasse D2 ; race ! H // Vers 7 : pas de majuscules D2 ; Argent D3 // Vers 8 : diligent D3 // Vers 9 : me pressent. H // Vers 10 : mois. 1891 (coquille) // Vers 11 : ans : D2 // Vers 14 : la minuscule de lévrier surcharge une majuscule D2 // Vers 15 : ô la bête et la brute ! D2 ; brute ! H // Vers 16 : virgule barrée après mort D2 ; mort moi D3 ; la majuscule de Mort surcharge une minuscule D3 // Vers 18 : Au cœur, D2 ; lutte. D2 // Vers 20 : saignants suit sangl[ants] biffé H // Vers 22 : mourir, H ; (au moins vous, D2 // Vers 23 : les Loups) D2 ; Loups, H // Vers 24 : ma surcharge la D2 ; dévaste ! D2, H ; dévaste... 1891.

III. « Ô la Femme !... » (p. 221)

1. Recueil Doucet, p. 95 : D1
Lettre à Charles Morice, 21 janvier 1884 (LICM, p. 59, et CG, p. 843, les 12 premiers vers) : CM
Recueil Doucet, p. 92 : D2
Ms. définitif, p. 46 : H
2. Pas de publication préoriginale connue.
3. *Choix de poésies*, p. 305 : 1891
Amour, nouvelle édition : 1892

Titre de la série [Lucien Létiinois] et numérotation absentes dans 1891 // Vers 1 : la remplace [Ô], toi biffé, qui remplaçait la biffé D1 ; un blanc suit Ô la Femme ! H ; prudent, CM ; Ennemi D1 ; ennemi CM, D2 // Vers 2 : ta surcharge sa D1, D2 // Vers 3 : butin. D1 ; butin CM, D2 // Vers 4 : lointain CM

// Vers 5 : sûr, D1, CM ; bon D1, CM ; virgule biffée après bon H // Vers 6 : souvent : D1, D2 ; comme remplace tel biffé CM // Vers 7 : le loisir remplace l'être aimé biffé, qui remplaçait endort paresse et D1 ; endort CM, D2, 1891 // Vers 8 : tel [dormeur] remplace le biffé D1 ; tel dormeur CM // Vers 9 : aussi, CM // Vers 10 : le point d'exclamation remplace une virgule biffée H // Vers 11 : injuste remplace absurde biffé CM ; regret D2, H // Vers 12 : insulte surcharge injure D1, CM ; qu'un surcharge qui D1 ; remords ranimerait. CM ; un blanc suit ce vers H // Vers 13-16 : de premier jet, ajoutés en marge D1 // Vers 13 : pas plus de remords qu'un if D1 ; pas remplace pas plus biffé D2 // Vers 14 : définitif. 1892 // Vers 15 : fatal remplace un autre mot biffé D1 ; sous qui 1892 ; gît mal remplace paraît [?] l'humanité biffés D1 // Vers 16 : Depuis Éden pour en attendant l'éternité / ce jour irrité D1 ; pour remplace jusqu'à biffé H ; jusques à Ce Jour Irrité. 1892 ; les majuscules de Ce et de Irrité surchargent des minuscules D2 ; un point d'interrogation au crayon suit ce vers D2.

IV. « J'ai la fureur d'aimer... » (p. 223)

1. Recueil Doucet, p. 96-97 (recto verso, crayon et encre, de premier jet) : D1
Recueil Doucet, p. 98-99 (mention Éd[oard] Dujardin dans l'angle supérieur droit) : D2
Coupure de *La Revue contemporaine* avec corrections manuscrites, recueil Doucet, p. 100-101 (autographe pour les six derniers vers) : D3
Épreuves d'*Amour* : Ep
Ms. définitif, p. 47-48 : H
2. *La Revue contemporaine*, 25 octobre 1885, p. 186-187 : 1885
3. *Album de vers et de prose*, p. 7-8 : 1888
Choix de poésies, p. 306-307 : 1891
Amour, nouvelle édition (pièce V) : 1892

Titre : Amor 1885 ; titre de la série [Lucien Léтиноis] et numérotation absentes dans 1891 // Vers 1 : aimer mon D1, la majuscule de Mon surcharge une minuscule D2 (point ajouté après aimer) ; un blanc suit ce vers H // Vers 2 : quels D1, D2, 1885, Ep ; où D2 ; vers sans ponctuation D1 // Vers 3 : Qu'un [éclair] remplace [Qu]elque [éclair] biffé, qui remplace Luit un éclair biffé D1 // Vers 4 : s'y précipite remplace y court biffé, qui remplace auss[i] biffé D1 ; lance D1, D2 // Vers 5 : Et remplace Dans biffé, qui remplaçait Et D2 ; sans ponctuation D1 // Vers 6 : choix D1 ; choix. D2, H // Vers 7 : Et quand D1, 1885 ; Puis remplace Et biffé D2, D3 ; aile 1885 // Vers 8 : triste surcharge seul D2 ; sans ponctuation D1 ; fidèle D2 // Vers 9 : lui D1 // Vers 10 : Chair ou [sang] biffé précède Sang [ou chair] D1 ; chair et sans plus D1 ; chair ! D2 ; Mais remplace puis biffé qui remplaçait et biffé D2 ; Et [sans] 1885 ; Mais remplace Et biffé D3 ; ennui D2, 1885 // Vers 11 : Il remplace Se biffé D1 ; chimères ! D1 ; Chimères, D2 // Vers 12 : Pour n'en rien rapporter que D1 ; r[ien] surcharge b[ien] D2 // Vers 13 : Qu'il savoure remplace Et des sanglots D1 (vers sans ponctuation) ; savoure et D2 // Vers 14 : rembarque : remplace repart D1 (le vers est sur une seule ligne) ; rembarque D2 ; Il D2, H, 1891 // Vers 15 : arrive D1, D2 // Vers 16 : (Navigateur têtù) D1 (têtù remplace fiévreux biffé) ; vers sans ponctuation D2 ; rive 1885 // Vers 18 : en bas D2 // Vers 19 : lui fait D1, D2, H, 1892 ; dirige remplace sa nage biffé D2 // Vers 21 : avidement le tour surcharge d'autres mots D1 ; tour D2 // Vers 22 : jour D1, D2 // Vers 23 : encore 1892 (vers faux) // Vers 24 : rien, pas d'arbre D1 ; rien, D2 ; boire D1 // Vers 25 : virgule biffée après soif H ; saignants de soleil. D1 ; soleil. 1885 // Vers 26 : vertige remplace [nulle] trace biffé D1 (le e de humaine est biffé) ; pareil D1 ; pareil. D2 // Vers 27 : lui – D1, 1885 ; lui, jamais D2 ; semblable

D2 ; semblable, 1885 // Vers 28 : Mais surcharge Un D2 ; vers sans ponctuation D1, D2 // Vers 29 : Fût-il faux fût-il lâche, un cœur, quoi pas un cœur, D1 ; cœur, quoi, D2 // Vers 30 : attendra sans D1, D2 // Vers 31 : encouragement D1, D2 // Vers 32 : Que quelque vaisseau montre un mât D1, D2 ; dans remplace par D2 // Vers 33 : Et fasse H ; aperçus D2 // Vers 34 : Tel, il raisonne, mais fiez-vous là-dessus D2 ; raisonne, mais fiez-vous là-dessus D1 ; là-dessus ! 1885, H // Vers 35 : restera remplace un autre mot biffé D1 ; vu l'étrange H ; étrange remplace immense D1 // Vers 36 : Mais, que D1 ; mort sinon D1 ; autre D1 ; [d]'un autre remplace [d]es autres biffé H ; vers sans ponctuation D2 // Vers 37 : Ah ses morts, ah D2 ; est remplace vit [?] biffé D1 (vers sans ponctuation) ; eux D2 ; eux. 1885 // Vers 38 : regret fougueux D2 // Vers 39 : Verlaine avait d'abord écrit Plonge dans la fosse biffé D1 ; Vit remplace Va biffé D1 ; douce, D1, D3 ; douce D2 ; douce. 1885, H // Vers 40 : nid remplace lit biffé H ; mousse D1, D2 ; mousse. 1885, H ; mousse, D3 // Vers 41 : Leur [mémoire] remplace Sa biffé D2 ; leur cher D1 ; oreiller [.] Il D2 ; dort D1 // Vers 42 : Il rêve d'eux les voit cause avec eux, n'en sort D1 ; et s'endort édition originale, 1888, 1891, 1892 (n'en sort remplace s'endort LB, H) // Vers 43 : Verlaine avait d'abord écrit [d'eux] que pour biffé, remplacé par [?] fort que pour biffé D1 ; Plein d'eux, 1885, H ; affaire 1888, 1892 ; un blanc suit ce vers D2, H // Vers 44 : – J'ai 1885 ; aimer, qu'y 1885 ; laisser faire D1 // Date : 1885 LB.

V. « Ô ses lettres d'alors !... » (p. 227)

1. Recueil Doucet, p. 102 (mention *Amour* biffée dans l'angle supérieur droit, ms. ayant servi à l'impression) : D
Ms. définitif, p. 49 : H

2. *La Jeune Belgique*, mars-avril 1888 (vers 14-21), p. 93 : 1888

3. *Amour*, nouvelle édition (pièce VI) : 1892

Vers 2 : de choses *D*, *H* // *Vers 4* : chrétien, *D* // *Vers 6* : Employant *remplace* Mettant *biffé H* ; tout le soin pieux, *H* ; souci pieux *D* // *Vers 8* : âme, *H* // *Vers 11* : Un *surcharge* Et *H* ; sa [tête] *suit* la *biffé D* // *Vers 13* : à travers bien des doutes. *remplace* sur sa tête qui dort *biffé H* (*répétition*) // *Vers 14* : ses *surcharge* ces *D* // *Vers 16* : le plus cher ! 1888 // *Vers 18* : Vertu *D*.

VI. « Mon fils est brave... » (p. 229)

1. Recueil Doucet, p. 104 : *D1*

Recueil Doucet, p. 103 : *D2*

Ms. définitif, p. 50 : *H*

2. Pas de publication préoriginale connue.

3. *Amour*, nouvelle édition (pièce VII) : 1892

Numérotation : VI *remplace* V *D1* ; VII *remplace* VI *biffé D2* // *Vers 1* ; guerre *D2* // *Vers 2* : peur, *H* ; dans *remplace* par *biffé H* // *Vers 3* : piège naguère *D1* // *Vers 4* : blessé, mais *D1* ; blessé puis *H* ; chrétien *D1* // *Vers 6* : soir *D1* ; soir. *D2* // *Vers 7* : enfant *remplace* fils *biffé D1* ; remet *surcharge* un trait ondulé *D1* ; amorce *D1* // *Vers 8* : sans ponctuation *D1* ; Et les *D2* ; virgule *biffée* après avant *D2* // *Vers 9* : sans ponctuation *D1* ; bon. Un *D2* // *Vers 10* : sans ponctuation *D1* // *Vers 11* : sans ponctuation *D1* ; devinant [l'angoisse] *D1* ; paternelle *H* // *Vers 12* : consoler par *H* // *Vers 13* : fort. *D1*, *D2* ; Son cœur *suit* Un jour *biffé D1* ; méchant *ajouté* dans la marge *D1* ; maussade *biffé D1* // *Vers 14* : Injuste, [dépit] *D1* ; dépit. Mon *D1*, *D2*, *H* ; dit *remplace* s'écria *biffé D1* ; tout beau *remplace* [?] bientôt *biffé D1* // *Vers 15* : Non.

Ce ne sera plus ; au médecin malade *D1* ; [ne sera] plus. *D2* // *Vers 16* : la première lettre de Vint *surcharge* un S *D2* ; Vint *remplace* S'en fut *biffé* qui remplaçait Alla trouver le *biffé D1* ; revint avec un cœur nouveau *remplace* acquitté son fardeau *biffé D1* ; partit *remplace* revint *D2* // *Vers 17* : beau Dieu *D1* // *Vers 18* : lumière *remplace* un autre mot *biffé H* ; amour parce *D1* // *Vers 19* : couronne *D1*, *H* // *Vers 20* : Qu'il [réserve aux soldats] *remplace* Que dieu *biffé D1* ; combat *remplace* gr[...] *biffé D1* ; cieus *D1* // *Vers 22* : Verlaine avait écrit [Sous le] trône *biffé*, remplacé par règne *biffé* et remplacé à nouveau par trône *D1* ; verbe *remplace* règne *biffé D2* ; Verbe 1892 ; éternel *remplace* une ligne ondulée *D1* ; un mot *ajouté* dans la marge après règne *D1* ; la majuscule de Règne *surcharge* une minuscule *H* // *Vers 23* : réconciliée *D1* // *Vers 24* : Et je *D1*, *D2* (le tiret est *biffé*) ; baise *suit* [j']embrasse *biffé D1* ; je baise *remplace* j'embrasse *biffé D2* ; enfant *D1*, *D2* // *Date* : Lymington, 8^{bre} 79 (79 *surcharge* 80), puis, à droite et en dessous : 9^{bre} 80 - 9^{bre} 81. av. 82. av. 83 *D1*.

VII. « Ô l'odieuse obscurité... » (p. 231)

1. Recueil Doucet, p. 105 : *D1*

Coupage de *La Revue critique* avec corrections manuscrites, recueil Doucet, p. 106 : *D2*

Ms. définitif, p. 51 : *H*

2. *La Revue critique*, 27 janvier 1884 : 1884

3. *Anthologie des poètes français* (Lemerre), p. 122-123 : 1888

Amour, nouvelle édition (pièce VIII) : 1892

Titre : VI, puis VII *remplacent* X^{mas} London 1879 *biffé D1* ; VII *remplace* VI et VIII *biffés D2* ; X^{mas} 1879, LONDON 1884, *D2* (*biffé*) ; London. X^{mas} 1879. en retrait sous la numérotation *H* // *Vers 4* : destinée *D1* // *Vers 5* : attendu

1884 // Vers 7 : mort, 1888 // Vers 8 : Plongeais en H // Vers 10 : âme D1, 1884 // Vers 11 : Tel ce pur, ce sublime 1884 ; un [pur], un [sublime] remplace ce [pur], ce [sublime] biffé D2 // Vers 12 : infâme, D1, 1884, H // Vers 21 : que, 1888 // Vers 22 : pour ce (coquille) 1884 ; nous ajouté dans la marge D2 ; même D1, 1884 // Vers 25 : ... Bonne D1, 1884 ; Dieu, H // Vers 26 : grâce D1 ; Grâce 1884 ; la majuscule de Grâce surcharge une minuscule H // Vers 27 : Craint (coquille) 1884 ; [Craint]e ajouté dans la marge D2 // Vers 30 : la majuscule de Providence surcharge une minuscule H ; attendrie... H // Vers 32 : Ainsi surcharge, puis remplace un autre mot biffé D1.

VIII. « Tout en suivant ton blanc convoi... » (p. 235)

1. Recueil Doucet, p. 107 (mention *Amour* dans l'angle supérieur gauche) : D

Ms. autographe signé, sous le titre collectif *Pour un mort* III (MLM) : M

Épreuves d'*Amour* : Ep

Ms. définitif, p. 52 : H

2. *La Revue indépendante*, mars 1887, p. 394, sous le titre collectif *Pour un mort* (III) : 1887

3. *Amour*, nouvelle édition (pièce IX) : 1892

Numérotation : VIII remplace XV, XIII, XIV, XII biffés D // Titre : Pour un mort (titre collectif) III M, 1887 // Vers 1 : convoi je D, M, 1887 // Vers 2 : C'est vrai que Dieu t'a pris D, M, 1887 // Vers 3 : éclair remplace éclat biffé M ; belle innocence. D, M, 1887 // Vers 4 : la majuscule de Femme surcharge une minuscule D // Vers 5 : moment remplace instant biffé M // Vers 7 : sans ponctuation D ; à l'âme H ; étreinte. M, 1887 // Vers 9 : bonne Vertu, M, 1887 // Vers 10 : une heure battu M (une heure remplace un autre mot biffé), 1887 // Vers 11 : passions mais plus viride après D, M, 1887 ; mais

plus virile après Ep (coquille) // Vers 13 : éternelle ! M, 1887 ; foi, D, M, 1887 // Vers 13-14 : sans séparation D, M, 1887, Ep // Vers 14 : toi, H ; convoi. H.

IX. « Il patinait merveilleusement... » (p. 237)

1. Recueil Doucet, p. 108 (mention *Amour* dans l'angle supérieur gauche) : D

Ms. autographe signé, sous le titre collectif *Pour un mort* I (MLM) : M

Épreuves d'*Amour* : Ep

Ms. définitif, p. 53 : H

2. *La Revue indépendante*, mars 1887, p. 392, sous le titre collectif *Pour un mort* (I) : 1887

3. *Amour*, nouvelle édition (pièce X) : 1892

Numérotation : XII, puis XIII, enfin IX D // Titre : Pour un mort (titre collectif) I M, 1887 // Vers 2 : S'élançant qu'impétueusement ! M, 1887 // Vers 3 : vraiment ! M, 1887 // Vers 5 : vif et droit, 1887 ; telle biffé, puis réécrit dans la marge, surcharge un autre mot M // Vers 6 : souplesse et l'élan M, 1887 ; anguille, M ; anguille ; 1887 // Vers 7 : Des jeux remplace Jeux biffé D ; prestigieux M ; prodigieux 1887 // Vers 8 : Un ajouté dans la marge D ; Tourment délicieux des yeux, M (Tourment remplace un autre mot, de trois syllabes, biffé), 1887, Ep // Vers 9 : gracieux surcharge précieux D ; gracieux ; M, 1887 // Vers 10 : invisible H // Vers 12 : invisible. H // Vers 13 : de même remplace même biffé D ; aujourd'hui ! M (le point d'exclamation remplace une virgule biffée), 1887 ; un point final remplace une virgule biffée H // Vers 15 : Qa-t-il 1887 (bourdon).

X. « La Belle au Bois dormait... » (p. 239)

1. Ms. autographe au crayon, variantes relevées par Jean Richer (*Paul Verlaine*, 1953, p. 131-132) : A

Lettre à Adrien Remacle¹, 16 octobre 1885 (fac-similé dans Farkas, n° 66) : *R*

Ms. autographe à l'encre, variantes relevées par Jean Richer (*Paul Verlaine*, 1953, p. 131-132) : *B*

Coupure de *La Revue contemporaine* avec corrections manuscrites, recueil Doucet, p. 109 : *D*

Ms. définitif, p. 54 : *H*

2. *La Revue contemporaine*, 25 octobre 1885, p. 188-189 : 1885

La Jeune Belgique, mars-avril 1888, p. 93-94 : 1888a

3. *Album de vers et de prose*, p. 6-7 : 1888b

Choix de poésies, p. 308-309 : 1891

Amour, nouvelle édition (pièce XI) : 1892

Titre : Sur la route *B*, *R*, 1885 ; IV. Sur la route. *biffé D* ; X *remplace IX biffé D* ; *titre de la série et numérotation absentes dans 1891 // Vers 1* : dormait, 1892 // *Vers 2* : frères, *A*, *R*, 1885 ; frères. *H* // *Vers 3* : sans ponctuation *A* ; Petit Poucet, 1891 ; Ogre 1888 ; Ogre si laid *H* // *Vers 4* : Se roulait parmi [l'herbe] *remplace* Reposait dans *biffé A* // *Vers 5* : couleur de temps *R*, 1885 // *Vers 7* : petits et *A* // *Vers 8* : La fane, la semaille [et les autres ouvrages.] *A*, *R* // *Vers 9* : *Verlaine avait d'abord écrit* Les blés encore verts, les seigles blonds déjà *biffé A* (*anticipation du vers 17*) ; champs *R* // *Vers 10* : l'homme *R* ; tailles *A* // *Vers 11* : Et ses coupes (*vers faux*) *A* ; coupes, 1885 // *Vers 12* : flottaient *remplace* flottent *biffé A* ; très fin *remplace* léger *biffé B* ; pailles. *R*, 1885 ; une virgule surcharge le point après pailles *D* // *Vers 14* : fort, *A*, *R*, 1885 ; atténué de *A*, *R*, *H* // *Vers 15* : mourir, et *A* // *Vers 17* : verts les *A* ; les seigles déjà blonds *remplace* les blés encore blonds *B* (*lapsus*) // *Vers 19* : tas *remplace*

1. Et non à Léon Vanier, comme l'imprime la *Correspondance générale*, p. 913.

chœur *biffé R* ; dans [les sillons] *A* ; vers *remplace* dans *biffé R* // *Vers 20* : plus d'autre *A*, *R*, 1885 ; musique *R* ; pas de blanc après ce vers *A* // *Vers 21* : Peau d'Âne *R*, 1885 ; – écoutez – *R* // *Vers 22* : États *A*, 1891 ; Riquet à la Houppe, *R*, 1885 // *Vers 23* : *Verlaine avait d'abord écrit* Et moi j'atteins la bonne auberge *biffé*, puis Et nous joignons l'auberge gais, bénis, éreintés *ces derniers mots biffés et remplacés par* esquintés, enchantés, *A* ; Auberge *B* ; esquintés. 1888 ; auberge enchantés *H* // *Vers 24* : *retrait en début de vers A* ; où se coupe et trempe la soupe. (*vers faux*) *remplace* où l'on coupe et trempe la soupe. *A* ; se *remplace* sa *biffé R* ; soupe. *H* // *Date* : Le 30 mai 1885 / route d'Attigny à Coulommès, Ardennes *A*, *B* ; (route d'Attigny à Coulommès. Ardennes 30 mai 1885) *R* ; Route d'Attigny à Coulommès (Ardennes), 30 mai 1885. 1885, *biffé dans D*.

XI. « Je te vois encore à cheval... » (p. 243)

1. Recueil Doucet, p. 110 (mention *Amour. Joindre à L. Léinois* dans l'angle supérieur gauche) : *D*

Ms. autographe signé, sous le titre collectif *Pour un mort II* (MLM) : *M*

Ms. définitif, p. 55 : *H*

2. *La Revue indépendante*, mars 1887, p. 393, sous le titre collectif *Pour un mort (II)* : 1887

3. *Amour*, nouvelle édition (pièce XII) : 1892

Numérotation : XI, XII, X, *biffés*, puis XI *D* // *Titre* : Pour un mort (*titre collectif*) II *M*, 1887 // *Vers 2* : trompettes *M* // *Vers 4* : le point-virgule *remplace* un point *M* ; trompettes. *H* // *Vers 6* : la majuscule de Pierrot *surcharge* une minuscule *D* // *Vers 7* : élégant, *D*, *H* ; treillis *M*, 1887 // *Vers 8* : trouvée. *H* // *Vers 11* : [Grêl]e *surcharge* [Grêl]es *D* // *Vers 12* : de *remplace* des *biffé M* ; colosses. *H* // *Vers 14* :

gaie et splendide, *M* ; Militaire : gaie et splendide ! 1887 ; sûre *surcharge* gaie *D* ; splendide. *D* // *Vers* 16 : typhoïde. *M*, 1887 // *Vers* 17 : Seigneur j'adore *D* // *Vers* 18 : Mais *surcharge* un autre mot *D* ; impénétrables. *D*, *M* // *Vers* 19 : sans ponctuation *D* ; adore vos *H* // *Vers* 20 : Mais qu'ils sont donc impénétrables ! *M* (sans ponctuation finale), 1887 // *Date* : X^{bre} 1886 *D* (biffée au crayon).

XII. « Le petit coin, le petit nid... » (p. 245)

1. Recueil Doucet, p. 111-112 (dernière strophe sur un support différent, mention *Amour* dans l'angle supérieur droit) : *D1*

Recueil Doucet, p. 113 : *D2*

Ms. définitif, p. 56 : *H*

2. *Lutèce*, 13-20 juillet 1883 : 1883

Pierre et Paul [Paul Verlaine], « Paul Verlaine », *Les Hommes d'aujourd'hui*, n° 244, [1885] : 1885

3. *Album de vers et de prose*, p. 7 : 1888

Amour, nouvelle édition (pièce XIII) : 1892

Titre : Sur un air à faire *D1* ; Air à faire 1883 // *Numérotation* : VII et, au crayon bleu, XII *D1* ; VIII biffé *D2* // *Vers* 4 : bénit, *D1* // *Vers* 8 : m'entoure, et toi, *D1*, 1885 ; m'entoure, 1883 ; toi, *D2*, 1892 // *Vers* 9 : virgule barrée après Simplicité. *D1* ; Simplicité, *D2*, *H* // *Vers* 10 : Mon sein 1883 ; cœur, *D1*, 1885 ; visité, *D2*, 1885 // *Vers* 12 : solitude *D1*, *H* // *Vers* 13 : Pain bis, 1883 ; rude *H* // *Vers* 14 : Quels soins *D1*, *D2*, 1883, 1885 ; jaloux, *H* // *Vers* 15 : cœur filial, 1883 ; fait exprès *suit* filial biffé *D1* ; faite exprès, 1885 ; exprès. 1888 // *Vers* 16 : dévouement 1883 // *Vers* 18 : Clair et *D1* ; Si baptismal 1883 // *Vers* 21 : envie. *D1*, *D2*, 1883, 1885 ; deux strophes supplémentaires dans 1883 après ce vers :

Les grands espoirs que Dieu bénit
Prennent l'essor,
Le dévouement aux ailes d'or
Plane au zénith.
Ce cœur de fils et l'âme aimante,
L'âme charmante
M'ont consolé de la tourmente.

Déjà j'entends, déjà je vois
Le vol de feu
Des saints anges venus de Dieu
Comme autrefois.
Ils m'invitent vers quelle fête,
Quelle conquête,
Vers quelle assurance complète ?

Vers 22 : ah merci ! *D1*, 1883, 1885 // *Vers* 26 : voie, *D1* // *Vers* 28 : Entrez 1885 (coquille) ; votre joie ! *D1*, 1883, 1885 ; la majuscule de *Votre surcharge* une minuscule *D2* ; joie *H* // *Date* : 24 8^{bre} 1881 *D1* ; Octobre 1881 1883.

XIII. « Notre essai de culture... » (p. 247)

1. Recueil Doucet, p. 114 (mention *Amour* dans l'angle supérieur droit) : *D*

Ms. définitif, p. 57 : *H*

2. Pas de publication préoriginale connue.

3. *Amour*, nouvelle édition (pièce XIV) : 1892

Numérotation : XI biffé *D* // *Vers* 1 : culture remplace un autre mot biffé *H* ; fin *surcharge* un autre mot *D* // *Vers* 4 : ce *surcharge* un *D* ; emploie. *H* // *Vers* 6 : charrue *H* // *Vers* 8 : colère et *D* ; le point-virgule remplace une virgule biffée *D* ; hue. *H* // *Vers* 11 : bois ; *D* // *Vers* 12 : têt en nage ; *D* // *Vers* 14 : la majuscule de *Messe surcharge* une

minuscule H ; Messe. *H* // *Vers 15* : virgules biffées après Après et heure *D* ; midi l'auberge *H* // *Vers 16* : liesse. *D*, *H* // *Vers 19* : d'elle, *H* // *Vers 20* : d'argent, *H* // *Vers 21* : Après surcharge Et tu [mourus ?] *D* ; dol remplace vol biffé *D* // *Vers 23* : frerot suit le même mot biffé *D* ; là-haut suit ton biffé *D* // *Vers 24* : charrue. *H* // *Date* : h¹ Tenon, 8 août 1887 *D* (au crayon, avec la mention : P[ou]r être intercalé dans Lucien Létinois, vers la fin).

XIV. « Puisque encore déjà la sottise... » (p. 251)

1. Recueil Doucet, p. 115-116 (mention *Amour* dans l'angle supérieur gauche, ms. signé, ayant servi à l'impression) : *D*

Épreuves d'*Amour* : *Ep*

Ms. définitif, p. 58-59 : *H*

2. Pas de publication préoriginale connue.

3. *Amour*, nouvelle édition (pièce XV) : 1892

Titre : À propos d'un mort II (Explication.) *D* (biffé à l'encre bleue ; mention Létinois en marge) // *Numérotation* : IX, X, XII biffés, puis XIV *D* // *Vers 1* : Sottise *D* // *Vers 6* : intelligence et *H* // *Vers 7* : voix *D* // *Vers 9* : fils puisque *D* // *Vers 13* : résignée, *D* ; résignée. *H* // *Vers 14* : Oui surtout *H* ; surtout suit pl[utôt] biffé *D* // *Vers 17* : Verlaine avait d'abord écrit Fût-ce à Lesbos, fût-ce à Pathmos, fût-ce à Sodome, biffé et remplacé par [Fût-ce] ce que des gens impurs dirent Sodome, *D*, *Ep* ; les gens 1892 // *Vers 20* : parents quelconques qu'il quitta *D*, *Ep* ; aimait qu'il *H* // *Vers 21* : mien tout *H* // *Vers 23* : le point après plus remplace un point d'exclamation biffé *H* // *Vers 27* : Amitié, *H* // *Vers 28* : virgule biffée après calme *D* // *Vers 30* : la majuscule d'Exemple surcharge une minuscule *D* // *Vers 31* : pénétrait plein 1892 // *Vers 32* : amitié, *D* ; Amitié, *H* // *Vers 33* : E[xemple] surcharge L'[exemple] *D* // *Vers 35* : aus[tère] surcharge na[ïves ?] *D* // *Vers 36* : en

tous lieux, *D* // *Vers 38* : affaire !... *D* // *Vers 39* : un point final remplace une virgule biffée *H*.

XV. « Cette adoption de toi... » (p. 255)

1. Recueil Doucet, p. 117 (mention *Amour* en tête, ms. ayant servi à l'impression) : *D*

Ms. définitif, p. 60 : *H*

2. Pas de publication préoriginale connue.

3. *Amour*, nouvelle édition (pièce XVI) : 1892

Vers 4 : souvent, *D* ; souvent. *H* // *Vers 5* : ta surcharge sa *D* // *Vers 6* : Noire de parfums, *D* // *Vers 8* : Cause suit un autre mot biffé *D* ; de ces mots *D* ; voici remplace voilà biffé *D* ; tombe 1892 // *Vers 9* : crains remplace crois biffé *H* ; raisonnement : *D* // *Vers 12* : choisir même, ô si naïvement ! *D* // *Vers 13* : Même, *D* // *Vers 15* : pauvre et *D* // *Vers 16* : penchée. *D* // *Vers 17* : laisser, pauvre et gai, dans ton nid, *D* ; nid *H* // *Vers 20* : du surcharge d'un *H* // *Vers 25* : Fut le fruit défendu. remplace de moi pour ton enfant biffé *H* ; défendu. *D* // *Vers 26* : j'aurai *D* // *Vers 27* : fruit, *H* // *Vers 28* : J'aurai dû, j'aurai dû ! *D* ; J'aurais dû, j'aurai dû ! 1892.

XVI. « Ce portrait qui n'est pas ressemblant... » (p. 259)

1. Recueil Doucet, p. 118-119 (mention *Amour* dans l'angle supérieur droit et *Lucien Létinois* au crayon) : *D*

Ms. définitif, p. 61-62 : *H*

2. *La Vogue*, t. 2, n° 5, 16-23 août 1886, p. 146-147 et errata, t. 2, n° 7, 30 août-6 septembre 1886, p. 252 (sous le titre collectif *Amour – Parallèlement*) : 1886

3. *Amour*, nouvelle édition (pièce XVII) : 1892

Titre : I. À un mort [errata] ; note de bas de page : Pour l'intelligence de ce double titre [*Amour – Parallèlement*] se reporter au numéro de La Vogue (Les Poètes maudits, Pauvre

Lélian). 1886 // Numérotation : VIII, IX, XIII biffés, puis XVI D // Vers 7 : claire, au fond que sur 1886 // Vers 10 : dames ; 1886 // Vers 11 : sans ponctuation D // Vers 13 : pas ajouté dans la marge D // Vers 14 : Ni si long qu'il est dans le pastel H ; pastel surcharge portrait H // Vers 15 : Mais surcharge une autre lettre biffée H // Vers 19 : moustache D // Vers 20 : pure ; 1886 // Vers 21 : dur H // Vers 22 : flexible et D ; sans ponctuation 1886 // Vers 24 : douceur grave 1886 // Vers 25 : des virgules remplacent des points d'exclamation biffés après ah et yeux D ; Mais les yeux, ah ! les yeux, 1886 // Vers 26 : tr[iste] surcharge d'autres lettres D ; gai, 1886 ; lui surcharge eux D // Vers 28 : Ces surcharge Les D ; orange que D, 1886 // Vers 29 : Ah portrait D ; Ô portrait qu'en tous lieux 1886 // Vers 31 : Ah pastel D ; Ô pastel spectre te 1886 // Vers 32 : Où donc ? parmi tout, plaisir et transe. 1886 // Vers 33 : Élu D, 1886 // Vers 34 : terre fus mon 1886 ; ange, D, H // Date : 27 juillet 1886 D.

XVII. « Âme, te souvient-il... » (p. 263)

1. Recueil Doucet, p. 120 (recto verso, mention *Lucien Létinois* dans l'angle supérieur droit) : D1

Recueil Doucet, p. 121 (mention *Amour / Lucien Létinois* dans l'angle supérieur droit) : D2

Coupure du *Décadent* avec correction manuscrite, recueil Doucet, p. 122 : D3

Épreuves d'*Amour* : Ep

Ms. définitif, p. 63 : H

2. *Le Décadent*, 14 août 1886 : 1886

La Jeune Belgique, mars-avril 1888, p. 94 : 1888

3. *Amour*, nouvelle édition (pièce XVIII) : 1892

Titre : Amour-Parallèlement I ce dernier mot et le numéro biffés ; note en bas de page : Pour comprendre ce double titre, se reporter à la Vogue du [blanc], (Les Poètes maudits :

Pauvre Lélian) D1 ; À un mort 1886 // Numérotation : IX biffé, puis XVII D2 ; XI ajouté, puis biffé D3 // Vers 1 : t'en souvient-il, D1, D2 ; paradis H // Vers 3 : Chapelle. D1, D2, 1886 // Vers 4 : ! surcharge ? H // Vers 5 : escalier, 1888 // Vers 7 : ces [marches] surcharge les D2 ; leste, 1886, 1888 // Vers 8 : ange remplace sage biffé D1 // Vers 10 : loyal H // Vers 11 : Verlaine avait d'abord écrit francs ainsi que sombres biffé, puis clairs mais sombres biffé, puis il recopie le vers dans sa version définitive D1 ; sombres D2 // Vers 12 : Verlaine avait d'abord écrit jusqu'au cœur biffé et surchargé par droit, puis il recopie le vers, où d[roit] surcharge j[usque] D1 // Vers 13 : accueil D1, D2 // Vers 14 : dans remplace sur biffé, qui surcharge dans D1 ; tien nous 1886 ; Auteuil, D2, 1888, H, 1892 ; virgule demandée après Auteuil D3 // Vers 15 : Et sous remplace Puis sous biffé D1 ; Et sous D2, 1886, 1892 ; gente remplace exquise biffé ; musique D1, D2, 1886 // Vers 16 : Notre surcharge Nos D1 ; souvent remplace plutôt biffé D1 ; allait souvent remplace était plutôt D2 ; métaphysique D1 // Vers 17 : arguments ! D2 ; charbonnier D1 // Vers 18 : – ô si franche ! – D1, 1886, Ep ; – ô si D2 // Vers 19 : quittée remplace chassée biffé D1 ; doute. D2 // Vers 20 : Et puis remplace Alors biffé D1 ; virgule biffée après puis H ; rentrions plus 1886, 1888 ; plus que lents ajouté dans un blanc D1 ; sans ponctuation D2 // Vers 21 : écoliers chez D2 ; plutôt D1 // Vers 22 : Y déjeuner remplace Déjeuner biffé D1 ; de remplace d'un biffé D1 ; d'un [rien] D2 ; tôt D1, D2, 1886 // Vers 23 : Verlaine avait d'abord écrit Travailler jusqu'au soir à quelque biffé, puis Et travailler beaucoup [ferme] à biffé D1 ; longtemps quelque remplace enfin une biffés D1 ; besogne... D2 ; pas de blanc après ce vers D1, D2 // Vers 24 : Mon ajouté dans la marge D1 ; – Mon D2 ; la virgule après enfant remplace un point d'exclamation biffé D1.

XVIII. « Il m'arrivait souvent... » (p. 265)

1. Recueil Doucet, p. 123 (encre violette, mention *Amour* dans l'angle supérieur droit) : *D*

Ms. autographe à l'encre rouge, variantes rapportées par Y.-G. Le Dantec¹ : *LD*

Épreuves d'*Amour* : *Ep*

Ms. définitif, p. 64 : *H*

2. Pas de publication préoriginale connue.

3. *Amour*, nouvelle édition (pièce XIX) : 1892

Numérotation : XV *D* // *Titre* : Pour un Mort *LD* // *Vers 2* : sans tirets *D*, *Ep* ; chair – *H* // *Vers 8* : crispant remplace perdant biffé *D* ; Me perdant *LD* // *Vers 10* : je surcharge tu *H* // *Vers 13* : Puis comme *D* ; ta charmante épouse *LD* ; s[’incarnait] surcharge et *H* // *Vers 16* : net. 1892 // *Vers 17* : pour l'épouse éternelle, *LD* // *Vers 19* : ressuscite suit nous biffé *H* // *Vers 20* : victoire remplace voyage biffé *H* // *Date* : h¹ Broussais, X^{bre} 87 *D* ; Hôpital Broussais, 8^{bre} 87 *LD*.

XIX. « Tu mourus dans la salle Serre... » (p. 267)

1. Recueil Doucet, p. 124 (encre violette, mention *Amour* dans l'angle supérieur droit) : *D*

Épreuves d'*Amour* : *Ep*

Ms. définitif, p. 65 : *H*

2. Pas de publication préoriginale connue.

3. *Amour*, nouvelle édition (pièce XX) : 1892

Numérotation : XVI, puis XIX *D* // *Vers 1* : Serre *D*, *H* // *Vers 2* : Pitié. *D*, *H* // *Vers 4* : mener, *H* // *Vers 6* : fus *D* // *Strophes 3-6* (*D*, *Ep*) :

1. Les éditeurs de la Pléiade localisent ce ms. dans le fonds Cazals de la Bibliothèque nationale, où nous ne l'avons pas retrouvé.

Conformément aux lois nouvelles
Il va sans dire qu'un « curé »
À ta pauvre âme ouvrant ses ailes
Ne dit pas « Proficiscere ».

Nous obtînmes qu'à la chapelle
Un service en noir fût chanté,
– Concession encore belle
De la Mu-ni-ci-pa-li-té.

Car depuis, ces con-si-dé-rables
Ont fait mieux, au gré des votants :
Et lequel, vous, les pauvres diables,
Est préférable, hein, par ces temps,

De vivre forcément stoïque,
Sans guère de feu ni de lieu
En l'honneur de la République
Ou de mourir d'elle, sans Dieu ?

Vers 10 : vérité. *H* // *Vers 11* : chapelle *H* // *Vers 12* : chanté. *H* // *Vers 16* : retrouvés. *H* ; retrouvés ; 1892 // *Vers 20* : aussi. *H* // *Date* : h¹ Broussais. X^{bre} 87 *D*.

XX. « Si tu ne mourus pas... » (p. 269)

1. Recueil Doucet, p. 125 (encre violette, mention *Amour* dans l'angle supérieur droit) : *D*

Épreuves d'*Amour* : *Ep*

Ms. définitif, p. 66 : *H*

2. Pas de publication préoriginale connue.

3. *Amour*, nouvelle édition (pièce XXI) : 1892

Numérotation : XVII *biffé*, puis XX D // *Vers 1* : bras D // *Vers 4* : draps. H ; draps ; 1892 // *Vers 5* : lucide D // *Vers 6-7* : sans guillemets D, Ep // *Vers 8* : tremblante et H ; vide. H // *Vers 14* : Adieux ! D // *Vers 15* : mieux, D, H // *Date* : h¹ Broussais, X^{bre} 87 D

XXI. « L'affreux Ivry dévorateur... » (p. 271)

1. Recueil Doucet, p. 128 (mention *Amour* dans l'angle supérieur droit, débute au vers 13) : D1

Recueil Doucet, p. 126 (mention *Amour* dans l'angle supérieur droit) : D2

Coupage de *La Vogue* avec corrections manuscrites, recueil Doucet, p. 127, 129 : D3

Lettre à Émile Verhaeren, 31 décembre 1886 (BRB, corrections de la préoriginale) : V

Ms. définitif, p. 67-68 : H

2. *La Vogue*, 29 novembre-6 décembre 1886, p. 232-234 : 1886

3. *Amour*, nouvelle édition (pièce XXII) : 1892

Titre : Amour-Parallèlement / À un mort 1886 // *Vers 7* : fils béni, *suit* pauvre *biffé* D2 (virgule *biffée* après fils) ; Car mon 1886 ; virgule demandée après Car D3 // *Vers 8* : « Ivry D2 ; Ivry. 1886 ; un tiret demandé à la place du point après Ivry D3, V ; un blanc *suit* ce vers 1886 ; une seule strophe demandée D3, V // *Vers 9* : Commune » D2 ; Commune ou du moins, mieux encloses 1886 ; tiret demandé avant Commune D3 ; virgules demandées après Commune, où (accent rétabli) et encloses D3 // *Vers 10* : abri. 1886 ; point final barré D3 ; suppression d'une virgule (sic) demandée après abri V // *Vers 11* : bêtes, H // *Vers 11-12* : distiques demandés V // *Vers 14* : révoltante D2, 1886 ; virgule demandée après révoltante D3 // *Vers 15* : Mais que cher D1 ; je sais remplace que cher *biffé* D2 ; coin filial 1892 // *Vers 16* : Où

ta chair D1 ; ton corps remplace ta chair *biffé* D2 ; son corps 1886 ; t[on] surcharge s[on] D3, H ; ton et non son V ; tente ! D1, D2, 1886, D3 // *Vers 17* : je veux D1 // *Vers 20* : ta croix D1, D2, 1886 // *Vers 22* : de profundis D1, D2 ; profundis 1892 (en italique) // *Vers 25* : jardinet, 1886 ; virgule barrée après jardinet D3, V // *Vers 26* : rose-tendre D1, D2, 1886, H // *Vers 27* : blanches et D1, D2, 1886 ; virgule demandée après blanches D3 // *Vers 29* : désir sans doute de D1, D2, H ; doute de 1886 ; virgule demandée après doute D3 // *Vers 30* : – Oui. Rien D1 ; – Oui ! Rien D2 ; feu ! D1 ; feu D2 // *Vers 32* : agate remplace albâtre *biffé* D1 ; cristal D2, 1886 ; point-virgule demandé après cristal D3 ; cristal, H ; un blanc *suit* ce vers 1886 ; une seule strophe demandée D3, V // *Vers 33* : arbre D2 // *Vers 34* : brutal D2, 1886 // *Vers 35* : âme. H // *Vers 36* : flamme D1, D2 // *Vers 37* : descend. D1, H ; descend, D2, 1886 // *Vers 38* : cimetière D1 ; point-virgule demandé après cimetière D3 // *Vers 40* : dernière. D1 ; dernière D2, 1886, H ; deux points demandés après dernière D3 // *Vers 41* : Dieu pensez D2, 1886 ; une virgule demandée après Dieu D3 ; pensez 1886 ; un z surcharge le s de pensez D3 ; pensez et non pensez V.

XXII. « Ô Nouvelle-Forêt !... » (p. 275)

1. Recueil Doucet, p. 130 (mention *Amour* / à aj[outer] à L. Létinois dans l'angle supérieur gauche) : D

Épreuves d'*Amour* : Ep

Ms. définitif, p. 69 : H

2. Pas de publication préoriginale connue.

3. *Amour*, nouvelle édition (pièce XXIII) : 1892

Numérotation : XIII, XIII, puis XXII D // *Vers 1* : la majuscule de Nouvelle surcharge une minuscule D ; Nouvelle Forêt D // *Vers 3* : s'effarait D // *Vers 4* : le ! après Shakspeare surcharge une virgule H ; les majuscules de Nou-

velle Forêt surchargent des minuscules *D* // Vers 6 : sans ponctuation *D* // Vers 9 : nombre, *D* // Vers 10 : lointaine *D* // Vers 12 : solitaire ou *H* ; vécus, solitaire ou presque, quelques mois *D* // Vers 13 : caché, comme tapi sous *D* ; sans tiret *D*, *Ep* // Vers 14 : superbe. *D* ; sans tiret *D*, *Ep* // Vers 15 : Non sans non plus dans *D* // Vers 18 : Non sans non plus, non plus, sur la corde de soie *D*, *Ep* ; Non sans non plus, *H* (la virgule remplace un ! biffé) // Vers 19 : chanson *D* // Vers 20 : – La *D* (L surcharge un *D*) ; frisson remplace successivement frisson, puis fils biffés *D* // Vers 21 : Béni certes ! remplace deux autres leçons biffées *D* // Vers 22 : promène *D* // Vers 24 : à-présent remplace autrefois biffé *D* // Date : janv. 85 *D*.

XXIII. « Ta voix grave et basse... » (p. 277)

1. Recueil Doucet, p. 131 (encre violette, mention *Amour* dans l'angle supérieur droit, ms. ayant servi à l'impression) : *D*

Ms. définitif, p. 70 : *H*

2. Pas de publication préoriginale connue.

3. *Amour*, nouvelle édition (pièce XXIV) : 1892

Vers 1 : Ta remplace Sa biffée *D* // Vers 4 : Telle en *H* ; ton remplace [son] *D* // Vers 5 : virgule biffée après mousse *H* // Vers 7 : T[on] surcharge S[on] *D* // Vers 9 : libre, *D* // Vers 10 : Tel remplace [Tel]le biffé *D* ; vibre *H* // Vers 11 : part remplace dort biffé *H* // Vers 14 : mémoire, 1892 // Vers 15 : te remplace le biffé *D* // Vers 16 : vivant, 1892 // Vers 21 : « courage » *D* // Vers 22 : que surcharge par *D* // Vers 25 : – Orage, *D* ; Orage ta *H* // Vers 26 : Tais-la que *H* // Vers 27 : mon remplace un autre mot biffé *H* // Vers 28 : semble remplace s'est biffé *H* ; endormi *D* // Date : h¹ Broussais, X^{bre} 1887 *D*.

XXIV. « Ô mes morts... » (p. 281)

1. Recueil Doucet, p. 132 (mention *Amour* dans l'angle supérieur droit) : *D*

Épreuves d'*Amour* : *Ep*

Ms. définitif, p. 71 : *H*

2. Pas de publication préoriginale connue.

3. *Amour*, nouvelle édition (pièce XXV) : 1892

Numérotation : XX, puis XXIII *D* // Vers 1 : virgule biffée après nombreux *D* // Vers 8 : langueur *H* // Vers 10 : sœur *D* // Vers 12 : Pour remplace À biffé *D* // Vers 18 : qu'enfin *H* // Vers 19 : exil, *D* // Vers 21 : bouche *D* // Vers 23 : doux *D* // Vers 24 : farouche ? *H* // Vers 27 : Gloire *D* // Vers 28 : ce vers remplace un autre vers biffé *D* ; Mais bien *D*, *Ep* ; sans tirets *Ep* // Date : h¹ Broussais 20 janvier 88 *D*.

Batignolles (p. 285)

1. Recueil Doucet, p. 133 (mention *Amour* dans l'angle supérieur droit) : *D*

Ms. définitif, p. 72 : *H*

2. Pas de publication préoriginale connue.

3. *Amour*, nouvelle édition : 1892

Titre : à Batignolles *D* // Vers 1 : grès. Quatre noms. Mon *H* // Vers 4 : Blanc et noir au long du rempart. *H* (vers faux) // Vers 5 : grès. *H* ; fruste *H* // Vers 6 : un suit carré biffé *D* ; long haut *D* ; d'un mètre et plus remplace de la moitié biffé *D* // Vers 8 : Au bout du *H* ; plus, 1892 // Vers 12 : vous père *D*.

À Georges Verlaine (p. 287)

1. Recueil Doucet, p. 134 (mention *Amour* dans l'angle supérieur droit) : *DI*

Recueil Doucet, p. 135 (mention *Amour* dans l'angle supérieur droit) : D2

Ms. définitif, p. 73 : H

2. *La Jeune Belgique*, mars-avril 1888, p. 85 : 1888

3. *Amour*, nouvelle édition : 1892

Titre : Fin / à Georges Verlaine. D1 ; Fin *biffé* D2 // *Vers* 2 : la majuscule de Ville surcharge une minuscule D2 ; ville. H // *Vers* 3 : Rome : un H // *Vers* 5 : et quel ? Mais quoi ! *remplace* Mais, enfant, D1 ; [mo]i surcharge [mo]n D2 ; mort ou non *remplace* testament *biffé* D2 // *Vers* 7 : personne et D1 ; porte *remplace* garde *biffé* D1 // *Vers* 8 : duement. D2 // *Date* : Mai 1887 D2.

Poème ajouté à la deuxième édition (1892)

« **Ma cousine Élixa, presque une sœur aînée...** » (p. 289)

1. Mention d'un ms dans Heilbrun, p. 25, n° 144, intitulé « In Memoriam », non reproduit.

2. Pas de publication préoriginale connue.

PARALLÈLEMENT¹

Catalogues

Bibliothèque de M. Georges-Emmanuel Lang, deuxième partie, vente du 30 janvier 1926, Paris, Giraud-Badin, 1926 : *Lang Livres anciens, éditions originales*, Librairie Marguerite Milhau, [catalogue] n° 6, octobre 1926 : *Milhau*

Bibliothèque de M. Louis Barthou, seconde partie, Paris, Blaziot et fils, 1935 : *Barthou*

Baudelaire, Verlaine, Rimbaud. Éditions originales et autographes, Paris, Maggs Bros., 1937 : *Maggs*

Bibliothèque de M. G. M., Paris, Giraud-Badin, Drouot, 9-10 mai 1938 : *MGM*

Verlaine, Librairie Georges Heilbrun, catalogue n° 2 (nouvelle série) s. d. : *Heilbrun*

Écrivains des XIX^e et XX^e siècles. Éditions originales, manuscrits & lettres autographes, Pierre Berès, catalogue 56 [1956] : *Berès*

Paul Verlaine et son œuvre, préface et commentaires de M. François Chapon, [Paris], Jean Rousseau-Girard, libraire expert, [1961] : *Rousseau-Girard*

Grands autographes historiques, manuscrits littéraires et dessins, Paris, Nouveau Drouot, 22 mai 1985 : *Nouveau Drouot*

1. Voir les références complètes dans les Notes sur l'établissement du texte, p. 72-76, Abréviations, p. 78-80 et Bibliographie, p. 695.

Splendeurs de la littérature française du Roman de la rose au Bestiaire d'Apollinaire, Bibliothèque du château de Prye, première vente, Paris, Drouot-Montaigne, 27-28 juin 1990 : *Prye1*

Livres anciens, romantiques et modernes, Bibliothèque du château de Prye, deuxième vente, Paris, Drouot-Richelieu, 24-25 juin 1991 : *Prye2*

Christian Galantaris, *Verlaine Rimbaud Mallarmé, catalogue raisonné d'une collection* [Édouard-Henri Fischer], Paris & Genève, Éditions des Cendres, 2000 : *Galantaris*

Lettres et manuscrits autographes. Collection de Monsieur X et à divers amateurs, Drouot, 17 décembre 2001, Paris, Piasa, 2001 : *Piasa*

Autographes et manuscrits, collections des comtes Henri et François Chandon de Briailles et à divers amateurs, Paris, Tajan, 25 mai 2004 : *Tajan*

Bibliothèque littéraire Charles Hayoit, cinquième partie, Paris, Sotheby's, 30 novembre 2005 : *Hayoit*

Paul Verlaine. Collection Bernard Farkas, Paris, Alde, 3 novembre 2010 : *Farkas*

Rimbaud, Verlaine, Mallarmé et leurs amis, livres et documents précieux de la bibliothèque Éric et Marie-Hélène B., Paris, Sotheby's, 15 décembre 2010 : *Buffetaud*

Bibliothèque littéraire Raoul Simonson, Albert et Monique Kies, Paris, Sotheby's, première partie, 19 juin 2013 : *Simonson*

Livres et manuscrits des XIX^e et XX^e siècles, Artcurial, vente du 16 avril 2014 : *Artcurial*

Verlaine, Rimbaud, Mallarmé. La collection littéraire d'Édouard-Henri Fischer, Paris, Christie's, 4 novembre 2014 : *Fischer*

La Bibliothèque de Pierre Bergé, Paris, Sotheby's, deuxième vente, 8 et 9 novembre 2016 : *Bergé*

Documents

Robert J. Niess, « Five Manuscript Poems of Paul Verlaine », *Symposium*, vol. 10, n° 2, Fall 1956, p. 302-305 : *Niess*
Jean Richer, *Paul Verlaine*, Paris, Seghers, coll. Poètes d'aujourd'hui, 1990 [1953] : *Richer*

Paul Verlaine, *Parallèlement*, édition [d'Adolphe Van Bever] accompagnée de documents inédits, Paris, Crès, coll. Les Maîtres du livre, 1914 : *Van Bever*

Paul Verlaine, *Lettres inédites à Charles Morice*, publiées et annotées par Georges Zayed, Paris, Nizet, coll. Textes et commentaires, 2^e éd., 1969 : *Zayed*

Paul Verlaine, *Cellulairement* suivi de *Mes Prisons*, édition de Pierre Brunel accompagnée du fac-similé du manuscrit original de *Cellulairement*, Paris, Gallimard – Musée des lettres et manuscrits, coll. Poésie, 2013 : *Brunel*

Épreuves

Premier jeu d'épreuves de la première édition auquel sont joints les ms. autographes de « Paysage historique » [« Allégorie »], « Autre », « Réversibilités », « Limbes », « Poème saturnien », « Le Sonnet de l'homme au sable », « Vielle » [« Guitare »], « Couchants » [« Nouvelles variations sur le Point du jour »], « Ballade horrifique » [« Ballade Sappho »] (Maggs) : *Ep*

Second jeu d'épreuves de la première édition, daté 10-13 avril 1889 : *Bergé*

Éditions

Les Amies, [Bruxelles, Poulet-Malassis, 1867] : *1867*

Parallèlement, Vanier, 1889.

Choix de poésies, Bibliothèque Charpentier, 1891 : *1891*

Parallèlement, nouvelle édition, Vanier, 1894 : *1894*

Bibliothèques

Bibliotheca Bodmeriana (Cologny, Genève) : BBG
 Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet : BJD
 Bibliothèque Municipale de Metz : BMM
 Bibliothèque Nationale de France : BNF
 Médiathèque Voyelles, Charleville-Mézières : MVC
 Musée des Lettres et Manuscrits (Paris) : MLM

Nous donnons, dans l'ordre et pour chaque poème :

1. Les états manuscrits
2. Les publications préoriginales
3. Les publications postérieures à l'édition originale
[20 juin 1889]

Préface (p. 301)

1. Lettre à Charles Morice, 9 octobre 1887 (Zayed, *LICM*, p. 102-103, ms. non reproduit) : *CM*
Ms. autographe encarté dans un exemplaire de *Parallèlement* (MGM, n° 187, non reproduit)
2. *La Cravache*, 29 septembre 1888
3. *Parallèlement*, nouvelle édition, 1894 : 1894

Titre : Avant-propos *CM* ; Préface de la première édition 1894 // si Dieu permet *CM* // Ceci devait sans doute être dit *CM* // le ton du présent fragment *CM* // *Date* : Paris, octobre 1887 *CM*.

Dédicace (p. 303)

1. Lettre à Charles Morice, 21 octobre 1887 (Barthou, n° 900, et Hayoit, n° 165, fac-similé) : *CM*

Second jeu d'épreuves de la première édition (Bergé, n° 538) : *Bergé*

Premier jeu d'épreuves de la deuxième édition (Fischer, n° 78, fac-similé des 12 premiers vers) : *F*

2. Pas de publication préoriginale connue.
3. *Parallèlement*, nouvelle édition, 1894 : 1894

Titre : Les Vous et les Tu. *CM* // *Vers 1* : mure *CM* // *Vers 4* : Tu m'écoutais surcharge Vous m'écoutiez *CM* // *Vers 6* : poult corrige pout *F* // *Vers 7* : à [mon grimoire] corrige en *F* // *Vers 10* : n'est-ce pas ? *CM* ; *Verlaine avait d'abord écrit fêtes bêtes biffé* *CM* // *Vers 11* : goût mais *CM* // *Vers 12* : vos chères lettres bêtes, *CM* // *Vers 14* : Essai d'épouse encor qu'on m'a dit lourde (le premier hémistiche remplace une autre leçon, illisible) *CM* // *Vers 17* : aussi s'il 1894 // *Vers 18* : de veuve remplace un autre mot biffé *CM* ; point morose *CM* // *Vers 21* : le train et l'entraîn *CM* // *Vers 23* : n'avez-vous en *CM*, 1894 // *Vers 25* : fâcheux. Me *CM* // *Vers 27* : toi ! coquine lamentable, *CM* // *Vers 28* : Et fallait que ceci je l'écrivisse. *CM* ; Et ceci fallait que remplace Et fallait que ceci biffé *Bergé* // *Date* : Hôpital Broussais, octobre 1887 *CM*.

Allégorie (p. 307)

1. Ms. autographe joint aux premières épreuves (Maggs, n° 77, non reproduit ; variantes données par Y.-G. Le Dantec) : *LD*

Ms. autographe encarté dans un exemplaire de *Parallèlement*, daté et signé (BMM, le premier d'une série de *Deux sonnets*, avec « Intérieur » [*Jadis et naguère*] ; Verlaine a écrit, dans l'angle supérieur droit : « vers très anciens ») : *Metz*

Premier jeu d'épreuves de la première édition (Maggs, n° 77, variante donnée par Y.-G. Le Dantec) : *Ep*

2. *Le Hanneton*, 26 septembre 1867 : 1867
 3. *Choix de poésies*, Charpentier, 1891 : 1891
Parallèlement, nouvelle édition, 1894 : 1894

Titre : Paysage historique LD, Metz, 1867 // *Vers 3* : trône ; 1894 // *Vers 4* : mire, triste, LD, Metz, 1867 ; lent ; 1894 // *Vers 6* : sans ponctuation Metz ; aune, Metz (sans la virgule), Ep, 1867 // *Vers 7* : brin de lierre Metz, 1867 // *Vers 8* : lui répond, Metz // *Vers 9* : fade surcharge un autre mot Metz // *Vers 11* : opéra ? 1867 // *Vers 13* : Banale remplace Factice biffé LD, Metz ; Factice comme 1867 // *Vers 14* : Factice remplace Banale LD ; Factice remplace un autre mot biffé Metz ; Banale, hélas, 1867 ; destinée ! 1867 // *Date* : 1867 LD, Metz (date collective pour les deux sonnets).

Les Amies

I. Sur le balcon (p. 311)

1. Ms. autographe encarté dans un exemplaire des *Amies*, BBG : B
 Ms. autographe encarté dans un exemplaire des *Amies* (Barthou, n° 893, fac-similé, p. 202) : *Barthou*
 Second jeu d'épreuves de la première édition (Bergé, n° 538) : *Bergé*
 2. *Les Amies*, Ségovie [Bruxelles], 1867 : 1867
La Revue indépendante, octobre 1884, p. 456 (en italique, capitales en tête de phrase uniquement) : 1884
 3. *Parallèlement*, nouvelle édition, 1894 : 1894

Vers 1 : hirondelles ; B, 1867 // *Vers 2* : jais et *Barthou* // *Vers 4* : serpentaient, – nuages, – autour d'elles *Barthou* // *Vers 5* : d'eux avec *Barthou* // *Vers 6* : ronde *Barthou* // *Vers 7* : savouraient, à longs traits, 1884 ; virgules biffées après Savouraient et traits *Bergé* // *Vers 8* : Du soir, B, 1867, 1884 ; virgule biffée après soir *Bergé* ; fidèles B // *Vers 9* :

Telles leurs 1884 ; virgule ajoutée après Telles *Bergé* ; – leurs tailles B // *Vers 10* : autres couples B // *Vers 11* : Telles sur le balcon rêvaient *Barthou*, B, 1867 // *Vers 12* : au fond du boudoir *Barthou* ; retrait remplace boudoir biffé B ; sombre, – 1884 // *Vers 13* : mélodrames *Barthou* ; mélodrames, B ; mélodrame, 1867 // *Vers 14* : le n de pleins surcharge un s B ; odeurs – le Lit, 1884 ; le Lit défait s'ouvrait *Barthou*, B ; le lit défait s'ouvrait 1867.

II. Pensionnaires (p. 313)

1. Ms. autographe encarté dans un exemplaire des *Amies*, BBG : B
 Ms. autographe reproduit dans le tirage de luxe de Félix Régamey, *Verlaine dessinateur*, Paris, H. Floury, 1896 : R
 Ms. autographe encarté dans un exemplaire des *Amies* (Barthou, n° 893, non reproduit)
 Premier jeu d'épreuves de la première édition (Maggs, n° 77, variante donnée par Y.-G. Le Dantec) : *Ep*
 Second jeu d'épreuves de la première édition (Bergé, n° 538) : *Bergé*
 2. *Les Amies*, Ségovie [Bruxelles], 1867 : 1867
La Revue indépendante, octobre 1884, p. 457 (en italique, capitales en tête de phrase uniquement) : 1884
 3. *Parallèlement*, nouvelle édition, 1894 : 1894

Vers 1 : seize ; B, 1867, 1884, 1894 // *Vers 2* : chambre ; B, 1867 ; chambre ; – 1884 ; tiret final biffé *Bergé* ; chambre 1889, 1894 // *Vers 3* : septembre ; – 1884 ; tiret final biffé *Bergé* ; septembre 1889 ; septembre : 1894 // *Vers 4* : Frêles ; des yeux bleus ; B, 1867 ; Frêles ; 1884 ; une virgule remplace le point-virgule après Frêles *Bergé* ; rougeurs de braise. 1884 ; f[raise] remplace b[raise] *Bergé* ; fraise, 1894 // *Vers 6* : Sa fine B, 1867 // *Vers 7* : bras et B ; cambre, B, 1867 ; cambre ; 1884 ; une virgule remplace le point-virgule

après cambre *Bergé* // *Vers 8* : baise. *B*, 1867 // *Vers 9* : farouche, *B*, 1867 // *Vers 10* : Et colle sa face au ventre, et sa bouche *R* ; Et colle sa tête au ventre, et sa bouche *B*, 1867, 1884 ; Et tumultueuse et folle remplace Et colle sa tête au ventre *biffé Ep* ; folle et 1894 // *Vers 11* : blond ; *B* // *Vers 12* : l'enfant pendant *B*, 1867 ; temps-là recense *B*, 1867 // *Vers 13* : ses [doigts] remplace des *B* // *Vers 14* : Et rose, 1867 ; sourit surcharge un autre mot *B*.

III. Per amica silentia (p. 315)

1. Ms. autographe encarté dans un exemplaire des *Amies*, BBG : *B*

Ms. autographe encarté dans un exemplaire des *Amies* (Barthou, n° 893, non reproduit)

Premier jeu d'épreuves de la première édition (Maggs, n° 77, variante donnée par Y.-G. Le Dantec) : *Ep*

Second jeu d'épreuves de la première édition (*Bergé*, n° 538) : *Bergé*

2. *Les Amies*, Ségovie [Bruxelles], 1867 : 1867

La Revue indépendante, octobre 1884, p. 458 (en italique, capitales en tête de phrase uniquement) : 1884

3. *Parallèlement*, nouvelle édition, 1894 : 1894

Vers 1 : mousseline, 1867 // *Vers 3* : opaline, 1867 // *Vers 4* : mystérieuse ; 1867 // *Vers 5* : Les blancs rideaux *B*, 1867 // *Vers 7* : câline, *B*, 1867 // *Vers 9* : mêlées. 1867 // *Vers 11* : sublimes, *B*, 1867 // *Vers 12* : aimez !, *B* // *Vers 13* : Puisque remplace Car *biffé B* ; Puisque en 1867 ; encore *B* // *Vers 14* : Stygmate 1867, *Ep* ; la majuscule de Stygmate remplace une minuscule *Bergé* ; décore *B* (la première lettre surcharge une autre lettre).

IV. Printemps (p. 317)

1. Ms. autographe encarté dans un exemplaire des *Amies*, BBG : *B*

Ms. autographe encarté dans un exemplaire des *Amies* (Barthou, n° 893, non reproduit)

2. *Les Amies*, Ségovie [Bruxelles], 1867 : 1867

La Revue indépendante, octobre 1884, p. 459 (en italique, capitales en tête de phrase uniquement) : 1884

3. *Parallèlement*, nouvelle édition, 1894 : 1894

Vers 6 : charmille ; *B* (un : suit le point-virgule), 1867 // *Vers 11* : arrosée ; *B*, 1867 // *Vers 12* : le surcharge ce *B* // *Vers 13* : candide, *B*, 1867.

V. Été (p. 319)

1. Ms. autographe encarté dans un exemplaire des *Amies*, BBG : *B*

Ms. autographe encarté dans un exemplaire des *Amies* (Barthou, n° 893, non reproduit)

2. *Les Amies*, Ségovie [Bruxelles], 1867 : 1867

La Revue indépendante, octobre 1884, p. 460 (en italique, capitales en tête de phrase uniquement) : 1884

3. *Parallèlement*, nouvelle édition, 1894 : 1894

Vers 3 : maîtresse *B* // *Vers 4* : bien aimée, *B* // *Vers 5* : meurs ; *B*, 1867 ; pas de guillemets ouvrants 1867, 1884 // *Vers 8* : parfumée. *B* (guillemet fermant *biffé*), 1867 // *Vers 9* : pas de guillemets ouvrants 1867, 1884 // *Vers 10* : estivales. *B* ; estivales, 1867 // *Vers 11* : ombre. *B*, 1867 // *Vers 12* : pas de guillemets ouvrants 1867, 1884 // *Vers 14* : Luit brusquement *B*, 1867 ; lente » *B*.

VI. Sappho (p. 321)

1. Ms. autographe encarté dans un exemplaire des *Amies*, BBG : B

Ms. autographe encarté dans un exemplaire des *Amies* (Farkas n° 50, fac-similé) : F

Coupure du *Hanneton* avec corrections autographes (Farkas n° 51, fac-similé) : H

Second jeu d'épreuves de la première édition (Bergé, n° 538) : Bergé

2. *Le Hanneton*, 8 août 1867 : 1867a

Les Amies, Ségovie [Bruxelles], 1867 : 1867b

La Revue indépendante, octobre 1884, p. 461 (en italique, capitales en tête de phrase uniquement) : 1884

3. *Choix de poésies*, Charpentier, 1891 : 1891

Parallèlement, nouvelle édition, 1894 : 1894

Titre : Sappho 1891 // *Vers 1* : [Furieux]e surcharge [Furieux]es B ; yeux hagards F ; roides F, 1867a // *Vers 2* : Sappho que F ; Sapphô 1884 ; Sappho 1891 ; irrite F // *Vers 3* : froides, 1891, 1894 // *Vers 4* : Elle pense à Phaôn, B, F, 1867a ; Rite F ; rite, B, 1867a, 1867b, 1884 ; la majuscule de Rite remplace une minuscule Bergé // *Vers 5* : Et voyant B, F, 1867a, 1867b ; dédaignées F // *Vers 6* : immenses surcharge énormes B, F ; poignées. B, 1867a, 1867b ; poignées F // *Vers 7* : évoque en F, 1867a ; accalmies B, F, 1867a, 1867b // *Vers 8* : Ces surcharge Les B ; Ce temps 1867a // *Vers 9* : [am]ours surcharge [am]is (?) F // *Vers 10* : Verlaine avait d'abord écrit Des Vierges va redire aux Âmes endormies ; De l'âme remplace Des Vierges biffé, puis aux Vierges remplace aux Â[m]es biffé B ; endormies. B, F, 1867a, 1867b // *Vers 11* : Et voici qu'elle 1867a ; blêmies, B, 1867b // *Vers 12* : Et plonge dans F ; vers remplace dans biffé H ; Moire, B, H (virgule demandée), 1867b ; Moire F, 1867a // *Vers 13* : Eau remplace eau H (correction demandée) ; noire F.

Filles

I. À la princesse Roukhine (p. 325)

1. Ms. autographe encarté dans un exemplaire de *Parallèlement* (MGM, n° 187, non reproduit)

Second jeu d'épreuves de la première édition (Bergé, n° 538) : Bergé

2. *La Vogue*, 16-23 août 1886, p. 146-147 et errata, 30 août-6 septembre 1886, p. 252 (sous le titre collectif *Amour – Parallèlement*) : 1886

3. *Choix de poésies*, Charpentier, 1891 : 1891
Parallèlement, nouvelle édition, 1894 : 1894

Titre : [Amour - Parallèlement] II 1886 (*titre rétabli dans l'errata*) ; Fille 1891 ; À la princesse Roukhine 1894 // *Épigraphe* : « Capellos de angelo » 1886 (*errata* : Angelo) // *Vers 2* : chevelure 1886 // *Vers 4* : débaucher ; 1886 // *Vers 5* : tous 1886 // *Vers 6* : baisée 1886 // *Vers 9* : encor. 1886 // *Vers 11* : Aux abords de la Porte 1886 ; porte sainte remplace Porte-Sainte Bergé // *Vers 12* : d'or 1886 // *Vers 14* : prêtre 1886 // *Vers 16* : remords ? 1886 // *Vers 17* : rare harmonieux, 1886 // *Vers 19* : Blanche, et blanc ; rose, 1886 // *Vers 20* : lis 1894 ; cieux ! 1886 // *Vers 23* : quête, 1886 // *Vers 24* : et pour les sens ! 1886 (*errata* : et, pour la bouche et tous sens [sic, vers faux]) // *Vers 28* : fous Oh 1886 (*bourdon*).

II. Séguidille (p. 329)

1. Pas de manuscrit accessible.

Second jeu d'épreuves de la première édition (Bergé, n° 538) : Bergé

2. *La Vogue*, 29 novembre-6 décembre 1886, p. 235-236 : 1886

3. *Parallèlement*, nouvelle édition, 1894 : 1894

Vers 1 : nue 1886 // *Vers 4* : boudoir 1886 // *Vers 5* : trente ! 1886 // *Vers 6* : non nue éd. originale, 1894 // *Vers 14* : plaisait 1886 // *Vers 17* : Clair-de-lune. Ah, pose 1886 (vers faux) // *Vers 18* : cœur. 1894 // *Vers 19* : corps remplace cœur Bergé ; vainqueur 1886 // *Vers 21* : Ah ton 1886 // *Vers 22* : morose. 1886 // *Vers 23* : peut 1886 // *Vers 24* : veut 1886 ; veut ! 1894 // *Vers 26* : Splendides glorieuses, 1886 // *Vers 28* : ébats 1886.

III. Casta piana (p. 333)

1. Lettre à Jules Tellier, 15 février 1887 encartée dans un exemplaire de *Parallèlement* ; mention *Parallèlement* dans l'angle supérieur droit, BMM : M

Premier jeu d'épreuves de la première édition (Maggs, n° 77, variante donnée par Y.-G. Le Dantec) : Ep

Second jeu d'épreuves de la première édition (Bergé, n° 538) : Bergé

2. Pas de publication préoriginale connue.

3. *Le Gil Blas illustré*, 28 juin 1891 : 1891
Parallèlement, nouvelle édition, 1894 : 1894

Titre : N.-D. du Galetas 1891 // *Vers 4* : busqua remplace brusqua Bergé // *Vers 5* : Tel diable cruel, M // *Vers 7* : Nous mettent M // *Vers 8* : Notre Dame-du-galetas M // *Vers 10* : ave M ; Ave remplace avés Ep // *Vers 11* : Angelus M // *Vers 13* : fagot, M // *Vers 14* : Tu vous fais d'un homme un nigaud, M // *Vers 15* : Une chiffe, un symbole, un souffle, M ; En chiffe 1894 // *Vers 16* : Le temps d'un salut ébloui, M // *Vers 17* : Le temps de dire ou de commettre oui, M // *Vers 22* : décanillés ces amants M (virgule finale barrée) // *Vers 23* : Munis des derniers sacrements, M // *Vers 24* : la pantoufle. M // *Vers 25* : T'as raison. Aime donc moi mieux M // *Vers 30* : [Et te] fais

surcharge et remplace un autre mot [voue ?] ; plénière. M // *Vers 31-36* : absents dans 1891 // *Vers 34* : Piana, salés, sucrés, M // *Vers 36* : baumes ! M.

IV. Auburn (p. 337)

1. Pas de manuscrit accessible.

2. *La Plume*, 1^{er} juin 1889, sous le titre collectif *Parallèlement* : 1889

3. *Choix de poésies*, Charpentier, 1891 : 1891
Parallèlement, nouvelle édition, 1894 : 1894

Épigraphe : « Et des châtain's aussi. » 1894 // *Vers 7* : ah ! 1889, 1891 ; eh, 1894 // *Vers 12* : desseins, 1894 // *Vers 15* : À tes seins 1889 ; longtemps, 1894 // *Vers 17* : tout impénitents 1889 // *Vers 29* : renaît dans 1889 // *Vers 31* : orgueilleuse, 1889, 1891 // *Vers 32* : Car, 1889 // *Vers 36* : vague ! 1894.

V. À Mademoiselle *** (p. 341)

1. Ms. autographe encarté dans un exemplaire de *Parallèlement* ; MGM, n° 187, non reproduit

Second jeu d'épreuves de la première édition (Bergé, n° 538) : Bergé

2. *La Cravache*, 22 décembre 1888 (« Extrait de *Parallèlement*, à paraître ») : 1888

3. *Parallèlement*, nouvelle édition, 1894 : 1894

Titre : sans titre 1888 ; remplace un point d'interrogation Bergé // *Vers 7* : Ni vont 1889, 1894 (coquille) // *Vers 10* : courts 1888 // *Vers 11* : lourds 1888 // *Vers 15* : impudent 1888 // *Vers 16* : Ton... 1888 // *Vers 18* : Un peu 1888 (coquille) // *Vers 20* : Lombe, rein 1888.

VI. À Madame * (p. 345)**

1. Pas de manuscrit accessible.

Second jeu d'épreuves de la première édition (Bergé, n° 538) : *Bergé*

2. Pas de publication préoriginale connue.

3. *Parallèlement*, nouvelle édition, 1894 : 1894

Titre : remplace un point d'interrogation *Bergé* // *Vers 4* : de mer de bains remplace des mers, des bains *Bergé* // *Vers 12* : bien. 1894 // *Vers 16* : Ô constitutionnel, chère ! 1894.

Révérance parler**I. Prologue d'un livre dont il ne paraîtra que les extraits ci-après (p. 349)**

1. Lettre à Edmond Lepelletier, 22 août 1874, BJD (éd. Van Bever, suppl. IV, fac-similé) : *L*

Cellulairement, MLM (Brunel, fac-similé) : *C*

2. *Lutèce*, 4-11 octobre 1885, sous le titre collectif *Révérance parler* (I) : 1885

3. *Parallèlement*, nouvelle édition, 1894 : 1894

Titre : Au lecteur *L*, *C* // *Épigraphe* : « Fué cautivo, donde aprendió a tener paciencia en las adversidades » (Cervantes.) *C* // *Vers 3* : ainsi qu'inopportune : *L* ; inopportune : *C* // *Vers 6* : gaspillage : *L*, *C* // *Vers 10* : prison pour *L*, 1885 // *Vers 11* : martyr ; *L* ; martyr : *C* ; martyr, 1885 // *Vers 12* : expansifs. *L*, 1885 // *Vers 13* : ainsi *L* ; ainsi ; *C* // *Vers 14* : vaut, *C* ; somme *L* // *Vers 15* : ægri somnia *C* // *Vers 17* : bonne foy *L* (*en italique*) // *Vers 18* : possède, *C* // *Vers 21* : quel *L*, *C* // *Vers 22* : autre ; *C* // *Vers 23* : nôtre *L* // *Vers 24* : guère, après tout, criminel ! *C* // *Vers 26* : lueur, en définitive, *C* // *Vers 27* : arrive 1885 // *Vers 28* : maladroits ; *C* // *Vers 30* : fondre *L* ;

fondre. 1885 // *Vers 31* : À celà, *C* // *Vers 32* : saturnien. *C* // *Date* : Bruxelles, de la prison des Petits-Carmes, juillet 1873 *C*.

II. Impression fausse (p. 353)

1. Lettre à Mme Mauté, 28 octobre 1876 (Tajan, n° 78 ; Buffetaud, n° 131, fac-similé) : *M*

Cellulairement, MLM (Brunel, fac-similé) : *C*

2. *Lutèce*, 4-11 octobre 1885, sous le titre collectif *Révérance parler* (II) : 1885

3. *Choix de poésies*, Charpentier, 1891 : 1891

Parallèlement, nouvelle édition, 1894 : 1894

Titre : [Impressions fausses] I *M* (*titre collectif*) ; Impressions fausses 1885 // *Épigraphe* : « Mais, attendons la fin. » (La Fontaine) *C* // *Vers 1* : Souris trotte *M* ; trotte 1885, 1894 // *Vers 2* : soir. *M* // *Vers 3* : Souris *M* ; trotte, *C* // *Vers 5* : cloche : *C*, 1894 // *Vers 6* : Dormez les bons prisonniers. *M* ; Dormez les *C* // *Vers 7* : cloche, *M*, 1885 // *Vers 8* : dormiez ! *M*, *C* // *Vers 9-12* : absents dans *C* // *Vers 9* : rêves, *M* // *Vers 10* : amours, 1885 // *Vers 11* : rêves. *M* // *Vers 12* : Belles *M* // *Vers 13* : Le beau clair *M*, *C*, 1885 // *Vers 14* : côté ! *C* // *Vers 15* : Le beau clair *M*, *C*, 1885 // *Vers 17* : passe. *M*, *C* ; passe 1885 // *Vers 18* : four 1885 // *Vers 19* : passe... *M*, *C*, 1885 // *Vers 21* : Souris *M* ; trotte *C*, 1885 // *Vers 22* : bleus *C* // *Vers 23* : Souris trotte. *M* ; trotte 1885 // *Date* : Br[uxelles], 11 juillet 73, Entrée en prison *C* ; Bruxelles juillet 1873 *M*.

III. Autre (p. 355)

1. Lettre à Edmond Lepelletier, 20 octobre [?] 1873, BJD (éd. Van Bever, suppl. II, et Hugues, n° 76, fac-similés) : *L*

Lettre à Mme Mauté, 28 octobre 1876 (Tajan, n° 78 ; Buffetaud, n° 131, fac-similé) : *M*

Ms. autographe joint aux premières épreuves (Maggs, n° 77; MVC; fac-similé dans *Verlaine à la loupe*, éd. Jean-Michel Gouvard et Steve Murphy, Champion, 2000, p. 445) : *V*

Cellulairement, MLM (Brunel, fac-similé) : *C*

2. *Le Voltaire*, 15 août 1885 (Robert Caze, « Les jeunes poètes », vers 1-8, 17-20, 25, 33-40) : 1885a

Lutèce, 4-11 octobre 1885, sous le titre collectif *Révérance parler* (III) : 1885b

3. *Choix de poésies*, Charpentier, 1891 : 1891

Parallèlement, nouvelle édition, 1894 : 1894

Titre : Promenades au préau (prévenus) *L* ; Autre surcharge Mons, promenade au préau (prévenus) *biffé V* ; [Impressions fausses] II *M* (*titre collectif*) ; Au préau des prévenus 1885a // *Épigraphe* : « Panem et circenses ! » *C* // *Vers 1* : Cour *M* // *Vers 4* : rond, 1885a // *Vers 5* : En trébuchant sur leur fémur, 1885a // *Vers 6* : Débilité, *C* // *Vers 7* : mur, *M* // *Vers 9-16* : ajoutés en marge *C* (avec la mention à intercaler cette 2^e strophe) *V* // *Vers 9* : Allez, Samsons *L* // *Vers 10* : Philistin *V* // *Vers 12* : destin ! *C* ; Destin, *M* // *Vers 13* : le singulier de Vaincu risible surcharge un pluriel *L* ; loi *V*, 1885b ; Loi *M* // *Vers 15* : Tes Dieux, ta foi, *L* (le pluriel surcharge un singulier) ; foi surcharge joie *M* ; foi, 1885b // *Vers 16* : amour *V* // *Vers 17* : Ils vont – et *C*, *V*, *M* ; Ils vont, 1885a ; (et *L* // *Vers 18* : sec) *L* ; sec, – *C*, *V*, *M* // *Vers 20* : bec... *C* ; bec 1885b // *Vers 21* : Pas un mot, sinon le cachot ! – *L*, *C* (sans tiret final), *V* (*id.*) ; – « Pas un mot, sinon le cachot ! » *M* ; cachot 1885b // *Vers 22* : soupir.. *L* ; soupir ! *C* ; soupir !... *V* ; – « Pas un soupir ! » *M* // *Vers 24* : mourir ! *C* // *Vers 25* : virgule biffée après suis *V* ; suis, *M* ; Cirque *L* (les premières lettres surchargent un autre mot) ; effaré *L* // *Vers 28* : malheurs : *C*, *V*, *M* // *Vers 29* : pourquoi, *C*, *V*, *M* // *Vers 30* : têtù 1885b // *Vers 31* : Société 1885b //

Vers 33 : – Allons, *L* ; mes vieux 1885a ; voleurs *M*, 1885b // *Vers 34* : vagabonds *L*, *M*, 1885b // *Vers 35* : fleurs, *L*, *C*, *V*, *M*, 1885a ; fleur 1885b // *Vers 36* : bons ! *L* ; bons ? *C* // *Vers 37* : Fumons surcharge Fumant *L* ; philosophiquement *L*, *M*, 1885b // *Vers 39* : Paisiblement *L* ; Paisiblement, *M* ; Paisiblement. 1885a, 1885b // *Vers 40* : doux ! *L*, *C*, *V*, *M* // *Date* : Bruxelles, juillet 73, Prison des Petits Carmes *L* ; Br[uxelles] Juillet 73. (préau des prévenus) *C* ; Brux[elles] juill[et] 73 *V* ; Brux[elles] juillet 1873 *M* ; Bruxelles, 1873 1885a (en tête).

IV. Réversibilités (p. 359)

1. Lettre à Edmond Lepelletier, 24-28 novembre 1873, BJD (éd. Van Bever, suppl. I, fac-similé) : *L*

Lettre à Mme Mauté, 28 octobre 1876 (Tajan, n° 78 ; Buffetaud, n° 131, fac-similé) : *M*

Cellulairement, MLM (Brunel, fac-similé) : *C*

Ms. autographe joint aux premières épreuves (Maggs, n° 77, non reproduit ; variantes données par Y.-G. Le Dantec) : *LD*

2. *Lutèce*, 4-11 octobre 1885, sous le titre collectif *Révérance parler* (IV) : 1885

3. *Choix de poésies*, Charpentier, 1891 : 1891

Parallèlement, nouvelle édition, 1894 : 1894

Titre : Rengaines prisonnières *L* ; [Impressions fausses] III *M* (*titre collectif*) ; Sur une gare 1885 // *Épigraphe* : absente dans *L*, *M* // *Vers 2* : chats 1885 // *Vers 5* : Ah ! *L* ; – Ah ! *C* ; – Ah, *M* // *Vers 6* : la majuscule de Déjàs surcharge une minuscule *M* // *Vers 11* : Ah ! *L* ; – Ah ! *C* ; – Ah, *M* // *Vers 13* : épouvantés *M* // *Vers 14* : Ô grands *L* ; Vous, *C* // *Vers 16* : dolents !.. *L* // *Vers 17* : Ah ! *L* ; – Ah ! *C* ; – Ah, *M* // *Vers 21* : Sans qu'on pleure, *L* ; aimant ! 1885 ; aimant. 1891 // *Vers 22* : testament, *L* ; testament. 1885 //

Vers 23 : Ah *L* ; – Ah ! *C* ; – Ah, *M* ; d[euils] surcharge un autre mot *L* ; rachats, *L* // *Date* : De la prison cellulaire de Mons – Fin 8^{bre} 1873 *C* ; Mons, 8^{bre} 1873 *M* ; Mons, 8^{bre} 73 *LD* (9^{bre} biffé).

V. Tantalized (p. 361)

1. Lettre à Edmond Lepelletier, 22 août 1874, BJD (éd. Van Bever, suppl. III, et Hugues, n° 80, fac-similés) : *L* Cellulairement (Heilbrun, n° 141 ; Simonson, n° 292, non reproduit) : *C1*

Cellulairement, MLM (Brunel, fac-similé) : *C2*

2. Lutèce, 4-11 octobre 1885, sous le titre collectif Révérence parler (*V*) : 1885

3. Parallèlement, nouvelle édition, 1894 : 1894

Titre : [Vieux Coppées] VII *L*, *C2* (titre collectif) // *Vers 1* : L'« aile » *C1* ; L'aïle *C2* ; gare *C1* // *Vers 2* : J'entends, de nuit, *C2* ; – mes nuits sont blanches – *L*, *C2* // *Vers 3* : ajustés. *L*, *C2* // *Vers 5* : de verre et de fonte *L* ; verre, et gras de houille : *C1* ; verre, *C2* // *Vers 9* : Encore, *C1*, 1885 ; éveille à peine... *L*, *C1*, *C2* // *Date* : Mons. 1874, passim *C1* (date collective) ; Mons – 1874, Janvier, Février, Mars et passim *C2* (date collective).

VI. Invraisemblable mais vrai (p. 363)

1. Lettre à Edmond Lepelletier, 22 août 1874, BJD (éd. Van Bever, suppl. III, et Hugues, n° 80, fac-similés) : *L*

Ms. autographe (Piasa, n° 224, fac-similé) : *P*

Cellulairement (Heilbrun, n° 141 ; Simonson, n° 292, non reproduit) : *C1*

Cellulairement, MLM (Brunel, fac-similé) : *C2*

2. Lutèce, 4-11 octobre 1885, sous le titre collectif Révérence parler (*VI*) : 1885

3. Parallèlement, nouvelle édition, 1894 : 1894

Titre : [Vieux Coppées] V *L*, *P*, *C2* (titre collectif) // *Vers 1* : Index, et, dans les dédicaces, *L* ; index *C1* ; Index, *C2* // *Vers 2* : Paul V *L*, *C1*, *C2* ; Paul V *P* ; Audaces *P* ; simple : *C1* // *Vers 3* : – tant les éditeurs sont des saints – *L* ; – tant les éditeurs sont des saints ! – *P*, *C2* // *Vers 4* : desseins. *L*, *C1*, *C2*, 1885 // *Vers 7* : quantité. *P* // *Vers 8* : Vrai ! *L*, *C2* ; étais suit un autre mot biffé *P* ; à ce point désisté *L*, *P*, *C2* // *Vers 9* : (surtout m'étant contraire) *L* (la parenthèse entrante surcharge une virgule) ; j'aimerais – surtout m'étant contraire – *C2* // *Vers 10* : pudeur, *L*, *C1*, *C2* ; – du moins si rare – *P* ; rare, *C1*, *C2* ; – de libraire ! *L* ; de libraire ! *C1*, *C2* // *Date* : Mons. 1874, passim *C1* (date collective) ; Mons – 1874, Janvier, Février, Mars et passim *C2* (date collective).

VII. Le Dernier Dizain (p. 365)

1. Lettre à Edmond Lepelletier, 22 août 1874, BJD (éd. Van Bever, suppl. III, et Hugues, n° 80, fac-similés) : *L*

Cellulairement (Heilbrun, n° 141 ; Simonson, n° 292, non reproduit) : *C1*

Cellulairement, MLM (Brunel, fac-similé) : *C2*

2. Lutèce, 4-11 octobre 1885, sous le titre collectif Révérence parler (*VIII*) : 1885

3. Parallèlement, nouvelle édition, 1894 : 1894

Titre : [Vieux Coppées] VIII *L*, *C2* (titre collectif) // *Vers 1* : Belgique, *C2* // *Vers 2* : réfléchir, *C1* ; réfléchir, et saisir, *C2* // *Vers 3* : cellules, *C2* // *Vers 4* : raisons *L* ; raisons, *C1* ; raisons, qui fuyaient, comme des libellules, *C2* // *Vers 6* : immortel remplace éternel biffé *C2* ; divin *C1* // *Vers 7* : étiqueter, *C1*, *C2* ; musée, *C2* // *Vers 8* : en suit un d biffé *C1* ; pensée *L* ; pensée... *C2* // *Vers 9* : Mais ô 1885 ; tête. *L* ; tête, *C1*, *C2* // *Vers 10* : Ouvre surcharge

Car c'est bon *C1* (*anticipation*) ; enfin. Car 1885 ; c'est bon soulignement biffé *C1* ; pour une fois, sais-tu! *L* ; pour une fois, sais-tu? *C1, C2* (*entre guillemets*) // *Date* : Mons. 1874, passim *C1* (*date collective*) ; Mons – 1874, Janvier, Février, Mars et passim *C2* (*date collective*).

Lunes

I. Je veux, pour te tuer, ô temps qui me dévastés... (p. 369)

1. Pas de manuscrit accessible.
2. *Lutèce*, 24-31 mai 1885 sous le titre collectif *Lunes* (I) : 1885
3. *Parallèlement*, nouvelle édition, 1894 : 1894

Vers 1 : dévastés 1885 // *Vers 5* : tibère 1885 ; heure 1885.

II. À la manière de Paul Verlaine (p. 371)

1. Lettre à Ernest Delahaye, [novembre 1875], *Correspondance générale*, p. 454, quatre vers. Reproduit *in extenso* par Niess, p. 303-304¹. Le poème est précédé de la mention : « Les Coppées ont fait leur temps. J'inaugure pour te plaire / Une seconde manière. Et voici le 1^{er} des Vieux-Verlaines » : Niess

2. *Lutèce*, 24-31 mai 1885 sous le titre collectif *Lunes* (II) : 1885

3. *Choix de poésies*, Charpentier, 1891 : 1891
Parallèlement, nouvelle édition, 1894 : 1894

Titre : La chanson du gas pas oseur Niess ; *en italique*, comme sous-titre 1885 // *Vers 6* : frais 1885 // *Vers 7* :

1. Ce ms., qui figurait en 1957 dans les collections de la Houghton Library de l'Université Harvard (Niess, p. 302), n'en fait plus partie aujourd'hui.

expres, 1891, expres. 1894 // *Vers 9* : grâce. 1885 (*coquille*) // *Vers 10* : offense 1885 // *Vers 13* : Il pardonne 1885 // *Vers 14* : faveur, en somme, 1891.

Version de la lettre à Delahaye (Niess, p. 304) :

Vieux-Verlaine

I

La chanson du gas pas poseur¹

Ô c'est à cause du clair de lune
Et de Saturne penchant son urne
Que j'assume ce masque nocturne
Et de ces lunes l'une après l'une !

Les romances sans paroles ont
D'un frisson brûleur ensemble et frais
Dévoré mon cœur fadasse expres,
Que les voix si mortes chanteront !

J'ai frémi comme un archet frivole
Sur la fibre pâle qui détonne
De cette fin de ce pâle automne,
J'ai frémi comme une aile qui vole !

As-tu vu la lune, as-tu vu la
Lune en cet après-midi galant,
Énervant le paysage lent ?
Si tu ne l'as pas vue, la voilà !

1. Le catalogue Blaizot du 12 mars 1936 (n° 187) mentionne l'existence de ce poème sous le titre « La chanson du gas pas poseur ». L'article de Robert Niess donne plusieurs fois la leçon *oseur*, mais la première leçon semble préférable.

III. Explication (p. 373)

1. Ms. autographe, BJD (fac-similé dans *OC*, t. 2, n. p.) : *D*
2. *Lutèce*, 19-26 juillet 1885 sous le titre collectif *Limbes* (I) : 1885
3. *Parallèlement*, nouvelle édition, 1894 : 1894

Surtitre : *Limbes I D, 1885 // Dédicace* : à A. F. 1885
// Vers 2 : bien longtemps sur son sein *remplace* sur son sein bien *biffé D // Vers 9* : patrie *D* ; dieu *D // Vers 14* : le reste ! *D // Date collective de la série « Limbes »* : Vouziers (Ardennes), 13 avril – 13 mai 1885 1885.

IV. Autre explication (p. 375)

1. Ms. autographe, BJD (fac-similé dans *OC*, t. 2, n. p.) : *D*
 Second jeu d'épreuves de la première édition (Bergé, n° 538) : *Bergé*
2. *Lutèce*, 19-26 juillet 1885 sous le titre collectif *Limbes* (II) : 1885
3. *Parallèlement*, nouvelle édition, 1894 : 1894

Surtitre : [*Limbes*] II *D, 1885 // Dédicace* : à S. M. et à A. R. 1885 *// Vers 2* : le temps et *D* ; comme *remplace* comment *Bergé* ; qu'elle est 1885 *// Vers 5* : froids, *D, 1885 // Vers 6* : pire. Tel (*sic*) *D // Vers 8* : Lâches nous de *D* ; Arrête, *D // Vers 10* : telle ou tel *surcharge* tel ou telle *D* ; soi (*la virgule est biffée*) *D // Vers 11* : telle. *D // Vers 14* : Il faut dès ce jourd'hui renier *D // Vers 15* : Plaisir et *D // Vers 18* : L'Amour ! 1885 ; serait *surcharge* sera *D // Date collective de la série « Limbes »* : Vouziers (Ardennes), 13 avril – 13 mai 1885 1885.

V. Limbes (p. 377)

1. Ms. autographe joint aux premières épreuves de *Parallèlement* (Maggs, n° 77, six premières strophes, non reproduit) ; variantes données par Y.-G. Le Dantec : *LD*
 Ms. autographe, suite et fin du précédent (BJD, deux dernières strophes) : *D*
 Second jeu d'épreuves de la première édition (Bergé, n° 538) : *Bergé*
2. *Lutèce*, 19-26 juillet 1885 sous le titre collectif *Limbes* (III) : 1885
3. *Parallèlement*, nouvelle édition, 1894 : 1894

Surtitre : [*Limbes*] III 1885 ; III *biffé Bergé // Dédicace* : à P. V. 1885 *// Vers 10* : siège, 1885 *// Vers 14* : vire. 1885 *// Vers 16* : navire ? 1885 *// Vers 17* : la minuscule de reine *surcharge* une majuscule *LD // Vers 21* : Psyché II *LD, 1885 // Vers 25* : Hélas, (*la virgule remplace un point d'exclamation biffé*) *D* ; Hélas ! 1885 *// Vers 27* : Bon Génie (*les majuscules surchargent des minuscules*) *D* ; que bon génie, 1885 *// Vers 31* : appel de note après Folle-du-Logis : Sainte Thérèse *dixit* pour flétrir l'Imagination. 1885 *// Vers 32* : solitaire. *D // Date collective de la série « Limbes »* : Vouziers (Ardennes), 13 avril – 13 mai 1885 1885.

VI. Lombes (p. 381)

1. Ms. autographe, BJD : *D*
 Second jeu d'épreuves de la première édition (Bergé, n° 538) : *Bergé*
2. *Lutèce*, 19-26 juillet 1885 sous le titre collectif *Limbes* (IV) : 1885
3. *Parallèlement*, nouvelle édition, 1894 : 1894

Surtitre : [Limbes] IV *D*, 1885 ; Lombes remplace IV Limbes Bergé // *Dédicace* : à Mesdames X. et X. 1885 // *Vers 2* : peu. 1885 // *Vers 4* : noir, *D*, 1885 // *Vers 6* : demi-dieu. *D* // *Vers 11* : Royale surcharge Ro[...] *D* // *Vers 12* : la majuscule de Dames surcharge une minuscule *D* ; scrutez remplace fou[illez] biffé *D*.

La Dernière Fête galante (p. 383)

1. Lettre à Charles Morice, 20 novembre 1884 (Zayed, *LICM*, p. 75 ; Pakenham, *CG*, p. 881, non reproduit) : *CM*

Second jeu d'épreuves de la première édition (Bergé, n° 538) : *Bergé*

Jeu d'épreuves de la deuxième édition (Fischer, n° 78, fac-similé) : *Ep*

2. *Lutèce*, 21-28 décembre 1884 : 1884

3. *Parallèlement*, nouvelle édition, 1894 : 1894

Titre : Dernière fête galante *CM*, 1884 // *Dédicace* : à Georges Millet 1884 // *Vers 2* : Mesdames. *CM* // *Vers 3* : épithalames ! *CM* // *Vers 4* : Et puis, là ! *CM* ; Et puis, 1884 // *Vers 5* : désastre. *CM* ; désastre, 1884 // *Vers 8* : du remplace de Bergé // *Vers 9* : encore, 1884 ; une strophe supplémentaire dans 1894, ajoutée en marge dans *Ep* :

Nous fûmes trop ridicules un peu
Avec nos airs de n'y toucher qu'à peine.
Le Dieu d'amour veut qu'on ait de l'haleine,
Il a raison ! Et c'est un jeune Dieu.

Vers 10 : bëlants *CM* // *Vers 11* : réclâment trop *CM* ; réclâment trop 1894 // *Vers 12* : L'Embarquement *CM*, 1884.

Poème saturnien (p. 385)

1. Ms. autographe joint aux premières épreuves (Maggs, n° 77, non reproduit ; variantes données par Y.-G. Le Dantec) : *LD*

Ms. autographe (quatre premières strophes, Richer, p. 142, fac-similé) : *R*

Second jeu d'épreuves de la première édition (Bergé, n° 538) : *Bergé*

2. Pas de publication préoriginale connue.

3. *Parallèlement*, nouvelle édition, 1894 : 1894

Sous-titre : sur un rythme décadent *R* // *Vers 2* : Ce remplace Le biffé *LD* // *Vers 6* : pétrole ! 1894 // *Vers 7* : virgule biffée après crois *R* ; bile remplace gorge biffé *LD* ; ma bile était enflammée, *R* // *Vers 8* : ma parole. 1894 // *Vers 9* : virgule biffée après crois *R* ; sens remplace mœurs biffé *LD* ; mes mœurs étaient à l'envers, *R* ; sens remplace mains Bergé // *Vers 10* : bouillons remplace sursauts biffé *LD* // *Vers 11* : Ô les chansons *R* // *Vers 12* : Faussés remplace Beuglès biffé *LD* ; plâtré remplace drôle biffé *LD* ; plâtré remplace successivement drôle et deux autres mots biffés *R* // *Vers 13-16* : strophe ajoutée en marge *LD* // *Vers 13* : Verlaine avait d'abord écrit [Dans] les cafés de l'humble [bourgade] biffé *LD* // *Vers 14* : rôdé suçant *R* // *Vers 15* : Verlaine avait d'abord écrit Quand du trio des sots qui regardent biffé *LD* // *Vers 16* : Verlaine avait d'abord écrit En proie à, puis En butte à biffé *LD* // *Vers 21* : Verlaine avait d'abord écrit [Je rentre] à l'hôtel que l'ombre suit, puis [Je rentre] : une voix me grince à l'oreille, puis me pince l'oreille biffé *LD* // *Vers 22* : D'un pas fantôme, aucun ou personne, *LD* (le D' est biffé) // *Vers 23* : Verlaine avait d'abord écrit Aucune, aucun ? La drôle de nuit ! biffé, puis [On m'a] touché. [- La nuit sans pareille !] biffé *LD* // *Vers 24* : Verlaine avait d'abord écrit Ah ! la demie d'avant biffé *LD* ; d'un réveil

drôle *remplace successivement* du dégrisement, puis de n'être plus gris, puis du réveil drôle *biffé* LD // *Date* : ajoutée à la plume Bergé.

L'Impudent (p. 389)

1. Ms. autographe encarté dans un exemplaire de *Parallèlement* (BMM, encre rouge, mention *Parallèlement* dans l'angle supérieur droit) : Metz

Second jeu d'épreuves de la première édition (Bergé, n° 538) : Bergé

2. *La Cravache*, 4 août 1888 : 1888

3. *Choix de poésies*, Charpentier, 1891 : 1891
Parallèlement, nouvelle édition, 1894 : 1894

Vers 5 : Oui Jettatore, oui le dernier Metz // *Vers 7* : Troque de l'ombre d'un denier *remplace* De [l'ombre] même [d'un denier] *biffé* Metz ; De l'âme même 1888 ; De l'ombre même d'un denier *remplace* De l'âme d'un denier Bergé // *Vers 12* : passant *suit un autre mot* *biffé* Metz // *Vers 13* : Tendez *remplace* Faites *biffé* Metz // *Vers 14* : – de vous ! Metz ; – de vous. 1891 // *Date* : Broussais, le 2⁹^{bre} 1887 Metz.

L'Impénitent (p. 391)

1. Pas de manuscrit accessible.

Second jeu d'épreuves de la première édition (Bergé, n° 538) : Bergé

2. Pas de publication préoriginale connue.

3. *Parallèlement*, nouvelle édition, 1894 : 1894

Vers 18 : dévouer *remplace* le vouer Bergé // *Vers 25* : la majuscule de Foudre *remplace* une minuscule Bergé // *Vers 27* : malicieux 1894 // *Vers 35* : flamme. 1894 // *Vers 47* : grands d'aspect 1894 // *Vers 48* : somme. 1894 //

Vers 50 : des cheveux 1894 // *Vers 58* : manières de 1894 // *Vers 64* : Tel un quelqu'un 1894 // *Vers 65* : murales ! 1894.

Le Sonnet de l'homme au sable (p. 397)

1. Ms. autographe écrit au verso d'une couverture du *Scapin* du 1^{er} novembre 1886 (Berès, n° 633, non reproduit) : B

Ms. autographe joint aux premières épreuves de *Parallèlement* (Maggs, n° 77, non reproduit ; variantes données par Y.-G. Le Dantec) : LD

2. Vittorio Pica, « I moderni bizantini. Paul Verlaine (III) », *Gazzetta letteraria*, 28 novembre 1885 : 1885

3. *Parallèlement*, nouvelle édition, 1894 : 1894

Titre : L'homme au sable 1885 // *Épigraphe* : Il tenait à la main un cigare éteint (Villiers de l'Isle-Adam) B // *Vers 1* : même 1894 // *Vers 2* : noix. 1894 // *Vers 3* : tout hormis 1885 // *Vers 4* : moustaches 1885 ; de faux-cols 1885 // *Vers 5* : ris car 1885 ; problème. 1885 // *Vers 6* : vois. 1885 // *Vers 7* : le sang et la chair exaspérés 1885 ; carême 1885 // *Vers 8* : dû, la 1885 // *Vers 9* : marge, 1894 // *Vers 10* : écoutez faites 1885, 1894 // *Vers 12* : puisse d'ailleurs *remplace* et d'ailleurs puisse *biffé* LD ; Si parfois (et d'ailleurs puisse l'augure aller au diable) 1885 // *Vers 13* : L'un d'entre vous devait s'emberlificoter ainsi, LD, 1885 // *Vers 14* : Qu'il demande 1885 // *Date* : Octobre 1874 B ; 1874 1885.

Guitare (p. 399)

1. Ms. autographe joint aux premières épreuves de *Parallèlement* (Maggs, n° 77, non reproduit ; variantes données par Y.-G. Le Dantec) : LD

2. *La Plume*, 1^{er} juin 1889 sous le titre collectif *Parallèlement* : 1889

3. *Parallèlement*, nouvelle édition, 1894 : 1894

Titre : Vielle LD // *Vers 1* : Verlaine avait d'abord écrit L'enfant, puis L'idiot [du chemin creux] LD // *Vers 2* : Charle 1889, 1894 // *Vers 3* : appel de note après Duchatelet : Voir Louise Leclercq 1889 ; *id.* : Voir Louise Leclercq, nouvelles par l'auteur 1894 // *Vers 6* : telle elle était belle). 1889 // *Vers 9* : Même un enfant LD // *Vers 14* : Verlaine avait d'abord écrit [Dont les trois quarts] me venaient d'héritage, puis étaient mon héritage. LD // *Vers 18* : ou de rage ou de ruse. LD // *Vers 23* : Verlaine avait d'abord écrit Et l'ivrogne, puis Et l'idiot croit plutôt [qu'il priera,] LD // *Date* : Tenon, 8-9 août 1887 LD.

Ballade de la vie en rouge (p. 403)

1. Lettre à Émile Le Brun du 27 février 1887, ms. autographe signé, mention *Parallèlement* à la suite du poème (CPV, t. 3, p. 197 ; Milhau, n° 708, fac-similé) : LB
2. Pas de publication préoriginale connue.
3. *Choix de poésies*, Charpentier, 1891 : 1891
Parallèlement, nouvelle édition, 1894 : 1894

Vers 3 : enfance LB // *Vers 4* : Ni regrets ni vœux superflus ; LB // *Vers 7* : instinctif, LB // *Vers 10* : irrésolus LB // *Vers 11* : palpant toute chose LB // *Vers 12* : De gourdes mains au lourd calus ; LB // *Vers 14* : bouge ; LB // *Vers 17* : autre alentour 1894 // *Vers 18* : Plonger des regards bien voulus LB // *Vers 19* : pose LB // *Vers 22* : Tout est noir pour lui, LB // *Vers 24-25* : la mention Envoi manque LB.

Mains (p. 407)

1. Ms. autographe, mention *Parallèlement* à l'angle supérieur droit (Artcurial, n° 132, fac-similé des 36 premiers vers) : A
Ms. autographe, BJD (cinq dernières strophes) : D
2. *La Cravache*, 10 novembre 1888 : 1888

3. *Choix de poésies*, Charpentier, 1891 : 1891
Parallèlement, nouvelle édition, 1894 : 1894

Titre : absent dans A // *Vers 1* : altesse A // *Vers 2* : Ni de prélat A ; saint. 1894 // *Vers 6* : dit A // *Vers 7* : comme remplace vraiment biffé A // *Vers 11* : le pouce remplace l'index biffé A // *Vers 13-16* : ajoutés en marge A // *Vers 15* : répète remplace ajoute biffé A // *Vers 18* : faubourien. A // *Vers 19* : leurs remplace [Enco]re de biffé A // *Vers 20* : Disent surcharge un autre mot A ; travail qui ne doit rien remplace le [travail] [illisible] biffés A ; suit une strophe supplémentaire dans A :

Ô mains jamais inoccupées
À quelle besogne, à quels soins ?
Lyres, brosse, plumes, épées,
Et toutes ou quelques au moins ?

Vers 22 : on[gle] surcharge et A // *Vers 23* : Comme en ont A (en ont surcharge les saints) // *Vers 24* : Les saints remplace En ont biffé A // *Vers 25* : tels remplace comme biffé A ; vieux ajouté en marge A // *Vers 27* : Se rappelant surcharge Mais se [illisible]A ; leurs vieilles guerres A // *Vers 28* : bas A // *Vers 29* : sèches remplace maigres biffé A (vers sans ponctuation) ; sèches 1888 // *Vers 30* : quelques poils A ; rares remplace quelques biffé D // *Vers 31* : rêches remplace sèches biffé D // *Vers 32* : Comme en proie à remplace un autre mot biffé A ; pensers surcharge un autre mot A // *Vers 33-36* : strophe très travaillée biffée A // *Vers 33* : agace 1888 // *Vers 34* : songe remplace rêve biffé D // *Vers 35* : sinistre remplace un autre mot biffé D // *Vers 37* : peur, D // *Vers 38* : préméditer, D // *Vers 42* : seul, D ; gauche ; je suis seul : 1888 // *Vers 43* : Les livres dans 1888 (coquille) // *Vers 44* : linceul. 1888 // *Vers 47* : Ah, D // *Vers 48* : Tant

mieux, ou tant pis, ou tant mieux ! *D* ; pis ; 1888 ; mieux !
1894 // *Date* : As[ile] de Vincennes, 2^{7^{bre}} 87 *A*.

Les Morts que... (p. 411)

1. Pas de manuscrit accessible.
2. *La Plume*, 1^{er} juin 1889, sous le titre collectif *Parallèlement* : 1889
3. *Choix de poésies*, Charpentier, 1891 : 1891
Parallèlement, nouvelle édition, 1894 : 1894

Titre : absent dans 1889.

Nouvelles Variations sur le Point du jour (p. 413)

1. Ms. autographe joint aux premières épreuves de *Parallèlement* (Maggs, n° 77, non reproduit ; variantes données par Y.-G. Le Dantec) : *LD*
2. *Lutèce*, 13-20 décembre 1885 : 1885
3. *Parallèlement*, nouvelle édition, 1894 : 1894

Titre : Couchants *LD* // *Vers 2* : envers [tant de bâtisse] remplace malgré, puis contre, biffés *LD* // *Vers 3* : ratisse 1885 // *Vers 4* : Jour, 1894 ; paris. 1885 // *Vers 5* : Bonneteau 1885 ; « depuis » 1885 // *Vers 7* : mais tant mieux *LD* ; pour le vieux gris remplace vieux encor gris biffé *LD* // *Vers 10* : paysage. 1885 // *Vers 11* : triste ou gai, fol ou sage, *LD* // *Vers 12* : le Trocadéro, ce comble, *LD* ; fond. 1894 // *Vers 14* : Verlaine a écrit successivement [rivière] verte et bleue, puis trouble et douce, puis horrible et douce *LD* // *Vers 15* : très beaux, *LD* ; beaux leur 1885 ; bec : 1894 ; bec. 1885 // *Vers 16* : Verlaine a écrit successivement Bien épatants / Rien épatants ces prochains ataxiques !, puis ces coucheurs ataxiques !, puis ces tas de *LD* ; metteurs au vent des tripes ! 1885.

Pierrot gamin (p. 415)

1. Pas de manuscrit accessible.
2. *Le Décadent*, 4 septembre 1886 : 1886
3. *Choix de poésies*, Charpentier, 1891 : 1891
Parallèlement, nouvelle édition, 1894 : 1894

Vers 2 : gerbe. 1894 // *Vers 3* : Pierrot, 1886 // *Vers 5* : Le cerveau hors 1886 (coquille probable) // *Vers 13* : blême-de-blessure 1886 // *Vers 18* : fins ; 1886 // *Vers 29* : Vite, 1891 (coquille).

Ces passions (p. 419)

1. Pas de manuscrit accessible.
Second jeu d'épreuves de la première édition (Bergé, n° 538) : *Bergé*
Jeu d'épreuves de la deuxième édition (Fischer, n° 78), variante donnée par J. Borel : *Ep*
2. *La Cravache*, 2 février 1889 : 1889
3. *Parallèlement*, nouvelle édition, 1894 : 1894

Titre : Sodome (Charles Morice, Paul Verlaine, Vanier, 1888) ; *Parallèlement* 1889 ; L'Abîme biffé remplace Ces passions biffé *Ep* ; Ces passions... 1894 // *Vers 10* : Ah ! 1889 // *Vers 12* : fécondités... 1889 // *Vers 13* : rite, 1889 ; la majuscule de Rite remplace une minuscule Bergé // *Vers 17* : superlativement. 1889 // *Vers 19* : repayées 1889 // *Vers 20* : anéantissement. 1889 // *Vers 22* : déduit ! 1889 // *Vers 23* : déduit. 1889 // *Vers 25* : d'eux, tour à tour, 1889 // *Vers 27* : Tantôt 1889 ; vase, 1889 // *Vers 34* : délicates 1889 // *Vers 39* : salut ! 1889 // *Vers 40* : nature 1889.

Læti et errabundi (p. 423)

1. Mention d'un ms. autographe « avec ratures et corrections » dans Lang, n° 1395, non reproduit.

2. *La Cravache*, 29 septembre 1888 : 1888

3. *Parallèlement*, nouvelle édition, 1894 : 1894

Vers 14 : cœurs ah ! 1888 // *Vers 35* Angleterre mère 1888 // *Vers 37* : point 1888 // *Vers 40* : sans tirets 1888 // *Vers 50* : phalanstère – 1888 // *Vers 66* : gloire 1888 // *Vers 67* : nous, 1888 ; Tels, nous, 1894 // *Vers 68* : Loire 1888 ; Loire. 1894 // *Vers 69* : volontairement ! 1894 // *Vers 71* : militairement 1888 // *Vers 72* : De notre séparation. 1888 // *Vers 100* : Tu 1888.

Ballade de la mauvaise réputation (p. 431)

1. Ms. autographe (Fischer, n° 74, fac-similé) : F

2. *Lutèce*, 20-27 décembre 1885 : 1885

La Cravache, 19 mai 1888 : 1888

3. *Choix de poésies*, Charpentier, 1891 : 1891

Parallèlement, nouvelle édition, 1894 : 1894

Vers 1 : argents, 1885 // *Vers 5* : Si que, 1888 // *Vers 8* : Non ! 1888 // *Vers 9* : lambris c'étaient F, 1885, 1894 // *Vers 10* : fades ; 1888 // *Vers 13* : embrassades, 1885 ; embrassades 1888 // *Vers 14* : Puis, 1888 // *Vers 15* : maussades, 1888 // *Vers 16* : Non ! 1888 // *Vers 17* : pointait, 1885 // *Vers 21* : brigades, 1888 // *Vers 22* : dénonciation 1885 ; Zèle ou dénonciation, 1888 // *Vers 23* : alcades... 1885 // *Vers 24* : Non ! 1888 // *Vers 24-25* : sans mention d'Envoi F, 1885, 1888 // *Vers 25* : ô très haut remplace et toi [vous], haut *biffé* F ; et vous, haut marquis 1885 ; Sades 1888 // *Vers 26* : Scion 1888 // *Vers 27* : Fier derrière sa palissade. remplace un vers *biffé* F ; palissade, 1885 ; ses palissades 1888 // *Vers 28* : Non ! 1888.

Caprice (p. 435)

1. Lettre à Charles Morice, 9 octobre 1887 (Zayed, *LICM*, p. 103-104) : CM

Ms. autographe signé, encre violette, mention *Parallèlement* dans l'angle supérieur droit (Artcurial, n° 127, fac-similé) : A

Ms. autographe signé, joint à un exemplaire de *Parallèlement* (Galantaris, n° 94, fac-similé) : F

2. Pas de publication préoriginale connue.

3. *Choix de poésies*, Charpentier, 1891 : 1891

Parallèlement, nouvelle édition, 1894 : 1894

Vers 1 : Ô poète ! faux riche et faux pauvre, A // *Vers 3* : lors comment CM, A, F ; cœur ? 1894 (*bourdon*) // *Vers 4* : somptueux : CM // *Vers 7* : manque ; un fil dépasse, d'où A // *Vers 8* : tache, 1891 ; (ah ça, malvenue ou bienvenue ?) CM, F ; ah ça bien venue ou mal venue ? A // *Vers 9* : ou la toile ? A // *Vers 10* : noué mal et bien, CM, F // *Vers 11* : Bref un CM, A, F ; Vieille-Lanterne 1894 // *Vers 12* : étoile CM // *Vers 12-13* : pas de blanc entre ces vers 1891 // *Vers 13* : Gueux mais CM ; vrai CM // *Vers 15* : Toi l'es et ton langage alors. CM, F ; langage alors. Tant pis aux sots A // *Vers 16* : tois CM, F // *Vers 17* : lune, A ; ni remplace et *biffé* A // *Vers 18* : ah ! A ; cœurs malechanceux remplace grands cœurs malheureux A ; malechanceux CM, A ; malechanceux. F ; malchanceux 1889, 1891, 1894 (*vers faux*) // *Vers 19* : certes 1889 ; certes. F // *Vers 20* : lèvres entrouvertes A // *Vers 21* : qu'une remplace que les *biffé* A ; cible A // *Vers 22* : Sacrés petits cœurs A ; Jésus, plus lamentables ! CM, 1894 ; lamentables. F // *Vers 23* : Va, *suit* Poète *biffé* F // *Vers 24* : meurs, pourtant de faim CM, F ; meurs ! De faim A ; possible 1894 (*bourdon*) // *Date* : h¹ Broussais, 28 7^{brc} 1887 CM ; le 28 7^{brc} 1887 F.

Ballade Sappho (p. 439)

1. Ms. autographe de premier jet, joint aux premières épreuves de *Parallèlement* (Maggs, n° 77, non reproduit ; variantes données par Y.-G. Le Dantec) : LD

2. *Le Décadent*, 18 septembre 1886 : 1886

3. *Parallèlement*, nouvelle édition, 1894 : 1894

Titre : Ballade horrifique, dédiée à S. M. M. M. LD // *Vers 3* : jouissement, 1886 // *Vers 4* : Pour ton plaisir tu LD // *Vers 6* : *Verlaine avait d'abord écrit* Pour la caresse rare et l'art nouveau, puis Afin de l'étonner d'un art nouveau, puis Afin de l'enivrer d'un art nouveau LD // *Vers 7* : prête, 1886 // *Vers 9* : errer LD // *Vers 10* : Aux mystérieux [vers incomplet] LD // *Vers 11* : De parfums et d'ombre et d'humiliement LD ; charmant. 1886 // *Vers 12* : Vers les moiteurs LD // *Vers 13* : Laisse couler une âme LD // *Vers 14* : Et se risquer le rêve du cerveau LD ; *Verlaine avait d'abord écrit* Entre les plis, puis Dans le mystère, puis Dans l'arsenal, puis Partout par là, bois ou champ, mont ou vau LD ; bois mont 1886, 1894 ; vau 1886 // *Vers 15* : [incomplet] le mystère où plus rien ne l'arrête LD // *Vers 17* : Je presse enfin LD // *Vers 19* : *Verlaine avait d'abord écrit* Et mol et rude, puis Qui se bande et s'allanguit par moment LD // *Vers 20* : comme de la défaite LD // *Vers 21* : conflit du corps LD // *Vers 22* : Dans la / ma stérile LD // *Vers 23* : Veut faire enfin la nature incomplète LD ; complète, 1886 // *Vers 25* : princesse ou simple proxénète, LD ; Princesse, 1886 // *Vers 26* : Quoi qu'en grognât, quel que fût LD // *Vers 27* : Juif ou / mauvais, puis chrétien / rimeur / poète LD // *Date* : janv. 86 LD.

Textes ajoutés à la deuxième édition (1894)**Avertissement (p. 443)**

1. Ms. autographe joint à un exemplaire de *Parallèlement* (Rousseau-Girard, n° 15380, non reproduit ; variantes données par J. Borel) : JB

2. Pas de publication préoriginale connue.

L'ensemble dont parlé JB ; préface qu'on vient de lire JB // Il n'aura donc JB ; durs, cruels et JB // Ce qu'il fera dorénavant, JB // Dieu le veuille JB // *Date* : 6 septembre 1893 JB

Sur une statue de Ganymède (p. 445)¹

1. Lettre à Cazals, 10 septembre 1889, mention *Parallèlement*, 2^e édition (LIVC, p. 220, non reproduit) : C

Lettre à Léon Deschamps, 25 septembre 1889 (Nouveau Drouot, n° 100, fac-similé de la 1^{re} strophe) : D

Ms. autographe (Maggs, n° 119, non reproduit ; variantes données par Y.-G. Le Dantec) : LD

Ms. autographe (*Hombres / Chair, Manuscrits*, éd. Pierre-Marc de Biasi, Paris, Textuel, coll. L'Or du temps, 2009, n. p., fac-similé) : H

2. *Le Courrier français*, 12 juillet 1891 : 1891
Hombres [ca.1903] : 1903

Titre : Sur une statue de Ganymède / située dans le Parc d'Aix-les-Bains C ; Sur une statue H, 1903 // *Vers 1* : Et quoi, D ; Eh quoi, 1891 ; dans 1903 ; une ville C // *Vers 2* : Trêve, paix, repos, intermède – / Trêve ! Repos ! Paix ! Intermède ! C ; Trêve, paix, repos, LD ; intermède H, 1903 ; intermède – 1891 // *Vers 3* : toi, D ; dos ; 1903 // *Vers 4* : ami :

1. Dans la table des matières de la deuxième édition de *Parallèlement*, ce poème est intitulé « Ganymède »

Ganymède ! 1903 ; Ganymède ! C, 1891 ; Ganymède !... D ; Ganymède ? H // Vers 5 : L'Aigle C, LD, 1891 ; t'emporte on H ; croirait remplace dirait biffé C ; On croirait LD // Vers 6 : À regret de parmi des fleurs H, 1903 ; des fleurs. C ; fleurs : 1891 // Vers 7 : sans ponctuation H, 1903 // Vers 8 : par ailleurs remplace les mêmes mots biffés H // Vers 9 : Qui chez H ; tyrannique C, H, 1903 // Vers 10 : entre parenthèses C, 1891 (appel de note : Montagne dominant Aix-les-Bains) // Vers 11 : œil, 1891 ; nique, 1891 // Vers 12 : coule remplace lance biffé C ; regard H // Vers 13 : – Bah, C ; Bah, H, 1903 ; – Bah ! 1891 ; garçon ! C, 1891 // Vers 14 : ennui viens H // Vers 15 : peu, C, H, 1891, 1903 ; façon... C, 1891 // Date : Aix-les-Bains, 9^{bre} 1889 C ; Aix les bains, 7^{bre} 89 H ; Aix-les-Bains, septembre 1889 1903.

Prologue supprimé à un livre « d'invectives » (p. 447)¹

1. Pas de manuscrit accessible.
2. Pas de publication préoriginale connue.

1. Dans la table des matières de la deuxième édition de *Parallèlement*, ce poème est intitulé « Prologue aboli d'un livre d'invectives ».

DOSSIER

AMOUR

1. Edmond Lepelletier¹, [compte rendu d'*Amour*], *L'Écho de Paris*, 9 avril 1888, dans la rubrique « Chronique des livres ».

Paul Verlaine est enfin sorti de cet hôpital Broussais où, depuis plus de six mois, la maladie (rhumatisme articulaire) le tenait enfermé². Le même jour où le poète apparaissait, encore peu ingambe, dans les rues de la ville reconquise, le poème *Amour* paraissait chez l'éditeur des bardes nouveaux, Léon Vanier.

La presse s'est occupée de Verlaine, ces temps derniers. J'ai été assez heureux pour signaler ce cruel séjour

1. Voir p. 94, n. 2. Verlaine envoie *Amour* à Lepelletier le 27 mars 1888. Le 9 avril, il le remercie de son compte rendu d'*Amour* : « Merci de ton très chic article de *l'Écho*, surtout "calculated" pour emm... Mme Delporte et mettre un peu, n'est-ce pas ? la puce à l'oreille à mon Georges (qui court sur ses dix-sept ans. Sommes-nous vieux !) » (*OC*, t. 1, p. 1312-1315).

2. Verlaine séjourna à l'hôpital Broussais du 20 septembre 1887 au 20 mars 1888, salle Follin, lit 22. C'est sa plus longue permanence à l'hôpital.

d'un poète véritable dans un hôpital, alors qu'en cette fin de siècle industriel et scientifique tant de grossiers spéculateurs couchaient dans des lits dorés¹. Il n'était pas en notre pouvoir de transformer les choses, et par un coup de baguette, comme dans les féeries, d'envoyer Crésus sur le grabat, et Lazare sur le moelleux oreiller. Aussi bien philosophiquement Verlaine prend-il son rôle de Lazare. Il est devenu très chrétien avec les années. Il ne lui déplait pas d'être étendu, durant sa vie périssable, sur un grabat hospitalier, persuadé qu'il reposera, durant son existence future et éternelle, dans la ouate délicatement céleste des Trônes et des Dominations, à la droite du Père.

Paul Verlaine est un véritable poète. Sa vie a été diversement accidentée. Je la conterai quelque jour. Il fut mon condisciple à Bonaparte² ; avec lui j'ai débuté littérairement à une époque où Sully Prudhomme n'était encore qu'un jeune avocat aisé, rimant des souvenirs d'Italie³, où Coppée grattait mélancoliquement du papier administratif au ministère de la

1. Dans *L'Écho de Paris* du 1^{er} août 1887, Lepelletier, qui rendait compte de la réédition chez Vanier des *Romances sans paroles*, attirait l'attention des lecteurs sur les mauvaises conditions d'existence du poète : « Il est pauvre, il est malade, il couche le plus souvent dans les draps d'un hospice. Attendra-t-on qu'il soit mort de misère et de talent pour ouvrir une souscription destinée à planter un inutile laurier sur la fosse commune qui recevra sa carcasse ? »

2. Le lycée impérial Bonaparte, aujourd'hui lycée Condorcet, dans le 9^e arrondissement de Paris.

3. Sully Prudhomme (1839-1907), de retour d'un voyage en Italie à l'hiver 1866-1867, ramena ses futurs *Croquis italiens* (1872). À l'époque des *Poèmes saturniens*, il avait déjà publié *Stances et poèmes* (1865) et *Les Épreuves* (1866).

guerre et récitait discrètement entre camarades, en des veillées batignollaises, ses premiers vers, destinés à être enchâssés dans le reliquaire précieux exposé par Lemerre et mis en vitrine le jour même où paraissaient les *Poèmes saturniens*, la première œuvre de Verlaine¹.

Il s'est fait, ou plutôt on l'a fait chef d'école en ces derniers temps², le poète des *Fêtes galantes* et d'*Amour*. En réalité malgré certaines bizarreries de pensée, plutôt que de forme, quelques ellipses hardies, des appositions inattendues et des outrances raffinées ici et là, Verlaine est resté poète correct, poète intelligible. Le chef des décadents est au fond un classique avec des influences exotiques, des américanimes à l'Edgard-Poë.

Amour est un recueil de pièces toutes imprégnées d'une personnalité intense : Verlaine y apparaît hanté. Une femme, – on devinera aisément, en parcourant ces vers, qui elle fut, – a troublé son existence et dominé sa pensée. Il y aurait long à dire sur ce phénomène psychologique. L'idylle d'Horace et Lydie poussée au noir, sans retour de Lydie³. Ce souvenir cruel, cette obsession amoureuse ont inspiré à Verlaine, sur son lit d'hôpital, ces poèmes, non pas irrités, mais singulièrement aigres et tristes. C'est un lamento où l'ironie se mêle au chagrin. Au fond Verlaine est victime d'une

1. Le premier recueil de François Coppée (1842-1908), *Le Reliquaire*, parut le même jour que les *Poèmes saturniens*, le 20 octobre 1866.

2. C'est Anatole Baju, le directeur du *Décadent*, qui proclama malgré lui Verlaine « chef des décadents », suivi par une partie de la presse (voir lettre à Cazals, 8 octobre 1888, *LIDC*, p. 40).

3. Voir Horace, *Odes*, III, 9.

fièvre cérébrale. Ce sont parfois les plus intenses, les plus rebelles à la guérison.

La meilleure manière de parler d'un poète est de le citer. Je ne fais d'ailleurs ici que tracer l'esquisse du poète et de ses poèmes : la notice complète sera ultérieurement publiée. L'étude critique d'une partie des œuvres de ce poète à part est forcément doublée d'une étude biographique.

Voici une pièce d'*Amour*, qui donne une idée de la tonalité générale du volume et des sentiments qui animent le poète.

À Madame X...
En lui envoyant une pensée¹

Au temps où vous m'aimiez (bien sûr ?)
Vous m'envoyâtes, fraîche éclore,
Une chère petite rose,
Frais emblème, message pur.

Elle disait en son langage
Les « serments du premier amour » :
Votre cœur à moi pour toujours
Et toutes les choses d'usage.

Trois ans sont passés. Nous voilà !
Mais moi j'ai gardé la mémoire
De votre rose, et c'est ma gloire
De penser encore à cela.

Hélas ! si j'ai la souvenance,
Je n'ai plus la fleur, ni le cœur !

1. Ici p. 135.

Elle est aux quatre vents, la fleur.
Le cœur ? Mais, voici que j'y pense,

Fut-il mien jamais ? entre nous ?
Moi, le mien bat toujours le même,
Il est toujours simple. Un emblème
À mon tour. Dites, voulez-vous

Que, tout pesé, je vous envoie,
Triste sélam, mais c'est ainsi,
Cette pauvre négresse-ci ?
Elle n'est pas couleur de joie,

Mais elle est couleur de mon cœur ;
Je l'ai cueillie à quelque fente
Du pavé captif que j'arpente
En ce lieu de juste douleur.

A-t-elle besoin d'autres preuves ?
Acceptez-la pour le plaisir.
J'ai tant fait que de la cueillir,
Et c'est presque une fleur-des-veuves.

C'est le cas de dire, avec Alceste : « Ne voyez-vous pas que la passion parle là toute pure¹ ! » Déplorable passion. Le poète la porte comme un cilice collant à la peau. Le souvenir de son fils dont il est séparé, en vertu de la loi Naquet², vient encore aggraver son iso-

1. Molière, *Le Misanthrope*, acte I, scène 2 : « Mais ne voyez-vous pas que cela vaut bien mieux / Que ces colifichets dont le bon sens murmure, / Et que la passion parle là toute pure ? »

2. La loi du 27 juillet 1884 qui instituait le divorce en France, promue par Alfred Naquet (1834-1916), et en vertu de laquelle

lement et raviver ses âcres remembrances. Le livre lui est dédié.

Amour, pris au point de vue artistique pur, en dehors de toute sentimentalité personnelle, est un livre de haute forme et de rare intensité. Il suit dignement les œuvres précédentes du poète : *Fêtes galantes*, *Romances sans paroles*, *Jadis et naguère*.

C'est la reprise en mineur de la cantilène de la *Bonne Chanson*, épithalame d'antan où le poète chantait en majeur la femme aimée apparaissant en robe rose avec des ruches vertes¹ et l'amour qui semblait devoir durer plus longtemps que la robe. C'est le contraire qui a eu lieu. Voilà pourquoi nous avons le volume d'*Amour*. Pour le lecteur égoïste, ami des beaux vers, exprimant des sentiments ordinaires ou singuliers, cela suffit, et il a, pour les souffrances du poète, l'indifférence de la dame aux ruches. Cette dernière y ajoute sans doute aussi le dédain des rimes en sa pensée serties. La fable dit qu'Orphée avec ses chants domptait le farouche Pluton et charmait les monstres infernaux : elle ne dit pas qu'il réussit à charmer Eurydice perdue.

Mathilde Verlaine se sépara définitivement de son mari par jugement du 9 février 1885.

1. Cf. *La Bonne Chanson*, III : « En robe grise et verte avec des ruches, / Un jour de juin que j'étais soucieux, / Elle apparut souriante à mes yeux » (*LP*, p. 123).

2. Anatole Baju¹, « *Amour par Paul Verlaine* », *Le Décadent*, 15 avril 1888.

C'est pour moi une lourde et agréable tâche de parler d'une œuvre du Maître. En effet si c'est un plaisir de le relire, si chaque fois il me procure des impressions nouvelles que j'éprouve le besoin de communiquer, Verlaine est aussi tellement profond, tellement subtil, je crains toujours de ne pas apercevoir toutes ses beautés et d'être injuste envers son talent. D'un autre côté aussi, ayant l'honneur d'être admis dans son intimité, les différentes parties de son livre me sont connues depuis longtemps², les plus beaux passages me sont familiers et m'étonnent certainement moins qu'ils n'étonneraient nos grands critiques accoutumés à charcuter M. Ohnet ou M. Paul Bourget³.

Ce serait être naïvement prétentieux que de vouloir faire la critique littéraire d'*Amour* : de telles œuvres ne se discutent point.

Le style de M. Paul Verlaine est ce qu'il y a de plus personnel dans la littérature française. Rien de tout ce bric-à-brac romantique dont les Parnassiens n'ont jamais pu se débarrasser ; et c'est clair, c'est correct, c'est fin, c'est parisien en un mot ! Qu'en dire qui n'ait

1. Voir p. 210, n. 2. Verlaine publia vingt-trois textes dans la revue de Baju, à qui il dédia une pièce d'*Amour*, « Paysages », ici p. 211.

2. Verlaine publia plusieurs extraits d'*Amour* dans *Le Décadent* : « Prière du matin », « Un veuf parle », « Ballade en l'honneur de Louise Michel », « À Maurice du Plessys » et « Âme, te souvient-il... » (*Lucien Léтиноis*).

3. Georges Ohnet (1848-1918), romancier populaire, et Paul Bourget (1852-1935), critique et romancier.

été répété mille fois dans tous les organes de l'opinion ? Je me bornerai à considérer *Amour* au point de vue de la philosophie qui s'en dégage.

Amour marque, je crois, le point culminant de l'œuvre de Paul Verlaine ; il n'est guère possible que le poète puisse s'élever plus haut ; *Amour*, c'est le volume rêvé, c'est l'œuvre de prédilection, *Amour*, quel titre féroce-ment ironique ! a été écrit dans une de ces crises qui suivent les déceptions irréparables, où l'homme en butte à tous les mensonges, à toutes les horreurs de l'existence, vaincu, abattu, brisé par la brutalité des choses, n'a ordinairement dans la bouche que des blasphèmes et dans le cœur que du dégoût. C'est au moment où les plus tendres affections familiales le trahissent, où le Mal rongeur le consume, où ses plus légitimes espoirs s'effondrent que Verlaine proteste de sa foi en Dieu et que son cœur déborde d'amour. Aimer, voilà bien la caractéristique du poète. Il le dit lui-même d'ailleurs.

J'ai la fureur d'aimer. Mon cœur si faible est fou.
N'importe quand, n'importe quel et n'importe où,
Qu'un éclair de beauté, de vertu, de vaillance
Luise, il s'y précipite, il y vole, il s'y lance,
Et, le temps d'une étreinte, il embrasse cent fois
L'être ou l'objet qu'il a poursuivi de son choix ;
Puis, quand l'illusion a replié son aile,
Il revient triste et seul bien souvent, mais fidèle,
Et laissant aux ingrats quelque chose de lui,
Sang ou chair. Mais, sans plus mourir dans son ennui,
.....
J'ai la fureur d'aimer. Qu'y faire ? Ah, laisser faire¹ !

1. « J'ai la fureur d'aimer... » (*Lucien Léтиноis*, IV), ici p. 223.

Sans doute comme tant d'autres il eût pu alimenter son cancer, intimement, et le dissimuler sous les apparences d'un scepticisme factice, mais dédaigneux de toutes les sortes de poses qui ne servent qu'à épater le bourgeois ; il a préféré se cantonner dans sa sincérité et c'est par là qu'il est supérieur à tous les poètes contemporains.

Il ne faudrait pas chercher dans *Amour* cette universalité d'appréciations en quoi certains auteurs se complaisent à étaler leur compétence ; ce livre n'est pas un répertoire, c'est une monographie. Verlaine dédaigne de nous dire quelles émotions peut ressentir un Chinois ou tout autre plantigrade antipode ou polaire, mais ce qu'il nous dépeint bien, c'est ce qu'il a éprouvé lui-même. Nous ne lui en demandons pas davantage. *Amour* est la suite des péripéties d'une âme supérieure à travers la vie.

La connaissance de Verlaine intime, sans être indispensable à l'intelligence du poète, explique bien des choses. Quand on saura de quels calices de boue la destinée a gavé ce grand artiste, on comprendra certaines anomalies d'ailleurs à peine apparentes de son existence si tempétueusement tourmentée.

Une femme s'est jetée en travers de cette vie ; ouragan dévastateur, elle a passé comme un fléau ou comme une aspersion de vitriol, ne laissant après elle que la désolation, la ruine et l'horreur de plaies à jamais cicatrisables. Verlaine qui l'avait crue sincère – comme lui – a rendu dans un refrain de ballade le vinaigre de cette duperie :

J'ai rêvé d'elle et pas elle de moi¹ !

C'est le tort des poètes de croire à la sincérité et à l'éternité des affections de la femme. Ils ne comprennent pas que chez la plupart d'entre elles, l'amour est un besoin physique comme celui de manger et qu'il leur est bien indifférent que le fournisseur soit Pierre ou Paul pourvu que leur appétit soit satisfait !

Il n'a pas été donné à Paul Verlaine de s'affranchir de la sujétion de la chair. Comme à tant de malheureux une passion néfaste lui a raclé les fibres les plus intimes, et son âme s'est fait l'écho de cette triste poésie ! Mais où il se relève victorieusement, triomphalement, c'est dans ses expansions d'amour filial et d'amour paternel. Son fils surtout, son Georges à qui il a cru devoir dédier son livre, « son vrai fils, ses entrailles, qu'on lui cache en manière de repréailles² », est l'objet constant de sa plus affectueuse tendresse et ses plus beaux vers expriment l'immensité de son amour pour lui.

Je n'ai pas parlé du côté mystique sous lequel il convient d'envisager Verlaine. Peut-être si nous vivions dans un siècle moins réfractaire à l'Art, si la marée montante des médiocrités n'avait pas tellement idiotisé l'esprit public, si la carrière des lettres était encore possible pour des artistes intransigeants avec leur Idéal, le Poète n'eût-il jamais accusé ces tendances inquiétantes vers le Mysticisme. Mais dans l'état actuel de notre société il trouve qu'il est plus

1. « Ballade en rêve », ici p. 147.

2. « Puisque encore déjà... » (*Lucien Léтиноis*, XIV), ici p. 251.

digne de s'élever vers Dieu que de s'abaisser vers le public.

3. [Émile Verhaeren¹], « Deux volumes de vers », *L'Art moderne*, 6 mai 1888, p. 147.

Parmi la grêle de volumes de vers que la lune rousse nous envoya ces jours : *Emphases*, *Fleurs de ruines*, *Révoltes*², deux recueils marquent : *Amour* de Paul Verlaine, *Épisodes* de Henri de Régnier³.

Amour forme un ensemble de bric et de brac mais qui tient debout néanmoins, grâce à quelques pièces d'une maîtrise nette. Pourtant, si l'on réfléchit à ce que doit être un livre, on ne se peut défendre d'un jugement total défavorable. L'ordination, la somme, le plan, n'existent point dans *Amour*. Et ce défaut résulte du talent même de l'auteur, talent de prime-saut, de vagabonde inspiration et de bonne aventure, quelquefois de mauvaise. De même que Paul Verlaine rime au petit bonheur, il

1. Le grand poète belge Émile Verhaeren (1855-1916) entra en contact avec Verlaine en 1886. Il avait rendu compte de *Louise Leclercq* et des *Mémoires d'un veuf* dans *L'Art moderne* en novembre 1886 et devait consacrer par la suite plusieurs articles au poète (voir « Le Verlaine d'Émile Verhaeren », dans *Paul Verlaine*, éd. P. Brunel et A. Guyaux, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2004, p. 37-63).

2. André Lemoine, *Fleurs de ruines*, Lemerre, 1888, et Omer Chevalier, *Les Révoltes*, Lemerre, 1888. Nous n'avons pu retrouver le nom de l'auteur d'*Emphases*.

3. *Épisodes* de Henri de Régnier (1864-1936) parut chez Vanier en 1888. Dans une lettre d'août 1887, Verlaine avait remercié Régnier pour l'envoi de son recueil *Sites* (CPV, p. 309-310).

compose ses livres. Non tous, car les *Fêtes galantes* sont d'une neuve unité.

Le présent volume est pénétré de piété et d'intimité. C'est une confession éparse en des tristesses et des pardons et des résignations. Paul Verlaine, sincèrement et fièrement, nous met au courant de ses déboires et l'on songe à Villon mêlant ceux par qui il a souffert et ceux qu'il aime, à ses nombreuses et franches mises à nu d'âme. Telles pièces dévoilent l'émotion crue de l'existence ; on y surprend les bonnes intentions mal interprétées, les colères mal comprises, les tendresses barrées de fatales et injustes mésintelligences. Bon enfant, oh ! combien le poète se montre charmant et bénin, et pourtant altier. Une primitivité exquise, une bonté sincère et loyale, une charité aussi. Et comme ce livre explique l'homme foncièrement humain, foncièrement lui, sans ambages, sans compromis et par cela même impossible en une société de convention, d'hypocrisie et de mensonge. Marcher nu dans la vie, qui donc le peut faire impunément ? Et dire que chacun devrait le faire si point par vertu, au moins par orgueil.

Paul Verlaine est catholique et mystique par douceur. Il trouve en la simplicité des vrais croyants un idéal, et la foi populaire est ce qu'il aime par-dessus tout, lui qui a l'âme facile du peuple et ses instincts. Si bien qu'il est sollicité par ses fondamentales vertus de même qu'il cède à ses vices. La patrie et l'autel ne sont guère choses usées ou à terre pour lui. Au drapeau tricolore, il attache les franges de ses rimes et gaiement encore.

Qu'on ne se méprenne point sur ceci. Il reste vrai et profond poète. À part quelques pièces qui semblent

pieusement extraites du *Petit Paroissien* et quelques autres dont le lyrisme chauvin détonne, son vers est merveilleusement pensé et écrit. Ses rythmes ont une belle sonance : tel le sonnet au Roi de Bavière, telle aussi la « Ballade à Louise Michel¹ ».

Voici « Un veuf parle² » :

Je vois un groupe sur la mer.
Quelle mer ? Celle de mes larmes.
Mes yeux mouillés du vent amer
Dans cette nuit d'ombre et d'alarmes
Sont deux étoiles sur la mer.

C'est une toute jeune femme
Et son enfant déjà tout grand.
Dans une barque où nul ne rame,
Sans mât ni voile, en plein courant...
Un jeune garçon, une femme !

En plein courant dans l'ouragan !
L'enfant se cramponne à sa mère
Qui ne sait plus où, non plus qu'en...,
Ni plus rien, et qui, folle, espère
En le courant, en l'ouragan.

Espérez en Dieu, pauvre folle,
Crois en notre Père, petit.
La tempête qui vous désole,
Mon cœur de là-haut vous prédit
Qu'elle va cesser, petit, folle !

1. Ici p. 159 et 155.

2. Ici p. 139.

Et paix au groupe sur la mer,
 Sur cette mer de bonnes larmes !
 Mes yeux joyeux dans le ciel clair,
 Par cette nuit sans plus d'alarmes,
 Sont deux bons anges sur la mer.

N'est-ce pas qu'à travers des vers médiocres ci et là,
 l'impression est grande ?

4. Gustave Kahn¹, « Amour », *La Revue indépendante*, mai 1888, p. 344-351, dans la rubrique « Chronique de la littérature et de l'art ».

Sous ce titre, *Amour*, Verlaine a groupé nombre de pièces toutes d'un ordre sentimental. Ce sont, ces vers, des moments de douceur, des heures comme tièdes et calmes après de violentes souffrances, des heures comme de renaissance de l'esprit pendant que le corps convalescent s'alanguit ; et ce mot AMOUR ne veut pas dire ici seulement l'élan fatal et physique de l'homme vers la femme, ni le désir âpre et désespéré d'un thème à suggestions personnelles qui est la forme supérieure de ce désir, c'est pour Ver-

1. Gustave Kahn (1859-1936), poète symboliste, romancier et critique, fut notamment secrétaire de rédaction de *La Vogue*, où, sous l'impulsion de Verlaine, il publia les *Illuminations* et *Une saison en enfer* de Rimbaud (1886). On lui doit de nombreux articles sur Verlaine, dont l'essentiel a été réuni dans *Symbolistes et décadents* (Vanier, 1902). Verlaine avait envoyé un exemplaire d'*Amour* à Kahn le 21 mars 1888, priant le critique de n'être « pas trop sévère à cet enfant plutôt triste » (*OC*, t. 1, p. 1311).

laine une résignation, une tendresse recueillie pour les paysages reçus, les rythmes entendus, la foi qu'il professe, les blancs symboles qu'il préfère, les amitiés dont il a gardé le regret ; cet amour, c'est un état constitué, nécessaire, que dicte l'état des nerfs et que dirigent les souvenirs ; c'est une accueilance toute prête à tout sentiment bienveillant et qui en soi se désaltère.

Chacun sait l'évolution poétique de Verlaine ; comment le fantaisiste ému des *Fêtes galantes* est devenu le primitif de *Sagesse* ; et deux manières principales peuvent se distinguer en lui. L'une qui produisit les *Fêtes galantes*, *Les Uns et les autres*, nombre de petits poèmes charmeurs et caressants, l'autre qui inspira les cris de foi de *Sagesse*, le dialogue avec Dieu, et ceux où la passion poignante et clairvoyante pour la femme sa sœur s'affirme en tant de sonnets qui resteront aux mémoires humaines. Au fond même cette différence que nous voulons voir, cette sorte de différence physique entre les gammes et les couleurs de ses poèmes n'est en sorte que deux manières d'être, que deux vestitures différentes de sa sensation, de son sentiment fondamental ; dans le premier cas Verlaine, en des moments comme de santé absolue et d'indulgence corporelle agite les marionnettes à la Watteau, et dans une langue exquisement décorative, agile, il leur fait passer aux lèvres sans cesse ce sourire mouillé, cette gaieté tendre que lui et Heine¹ ont su à ces heures évoquer en eux. Au second

1. Heinrich Heine (1797-1856), poète romantique allemand installé à Paris à partir de 1831.

cas, abstraitement, sans décors, ou en tel décor qui n'est qu'un rythme, il synthétise sa douleur spéciale et personnelle non telle qu'elle fut subie, mais telle qu'elle demeure à travers les transfigurations de tant d'errances et de stagnances à la vie et dans les idées ; et c'est ce point spécial de s'être refusé à toujours dire ses sensations dans les modes amples mais roides d'une anecdote ou d'une fresque, de faire parler sa voix par celle d'une effigie de comédien, qui fait la grandeur de Verlaine, et le caractérise, et fixe sa place parmi l'évolution des vrais poètes.

Car s'il est logique et légitime de penser que tous les phénomènes humains peuvent en leur état essentiel être ramenés à un petit nombre de faits généraux, et que, ceci admis, l'œuvre littéraire à faire consiste à grouper les plus essentiels de ces faits généraux dans un spectacle intégralement esthétique (et ce serait le but en art de M. Stéphane Mallarmé), il est également logique et légitime de penser que ces quelques phénomènes, essentiels par la seule raison qu'ils sont mis en jeu, provoquent immédiatement des actions et des réactions, soit des contrastes ; ces contrastes qui sont l'effet le plus appréciable à tous, le plus tangible, sont modifiés par les circonstances, et, si l'on veut se pencher vers le phénomène, étudier spécialement en quoi ce phénomène connu évidemment et répercuté de tous les états précédents du même phénomène se présente pourtant et toujours avec des aspects de nouveauté, avec des modifications de conscience, on perçoit une infinie diversité.

Un paysage, par exemple, frappe et conquiert d'abord par la sévérité ou l'inflexion douce de ses lignes. Une

impression nette se produit : l'homme est intéressé ou attendri ; s'il passe rapidement, il n'emportera que ce heurt bref sur sa rétine et son cerveau, déjà différent d'ailleurs, selon l'heure qui irradie ou assombrit le paysage ; si quelque instant il s'arrête, se pénètre des conditions partielles de la beauté de ce paysage, soit les petits rythmes de ses courbes, soit l'architecture de ses arbres, soit la disposition des tapis de verdure, la présence ou l'absence de l'eau, la rigidité des branches ou le rythme général du vent dans les feuilles, aussi la cadence ou le bruit qui se dégage du demi-silence du paysage, il se créera en lui des associations d'idées, le paysage ne sera plus ce qu'il est exactement, mais l'heure du rêve du passant. Ce rêve sera modifié par ceci que le passant sera heureux ou malheureux, simplement de bonne ou de mauvaise humeur, affairé ou oisif ; et l'état complet de sa sensation ne sera constitué que lorsque, l'ayant quitté, il verra soit un fait de nature soit un phénomène humain qui, par un contraste, lui apprenne que la vision de tout à l'heure est finie. Alors, un instant, la perception est nette ; mais très rapidement le nouveau point du paysage excite son attention, de nouvelles réactions entrent en jeu, la sensation redevient mixte et se continue ainsi jusqu'à ce qu'un fait d'ordre purement matériel interrompe le courant d'idées, l'ordre de succession des idées engendrées par la vue du paysage et enterre les perceptions latentes et qui allaient naître sous un choc plus violent s'élevant dans l'individu.

Or, si un paysage est donc à toute minute modifiable en toutes les impressions qu'il suggère par ses

conditions même d'existence, que plus complexe, plus modifiable encore est un phénomène humain, un phénomène psychique, dont nous ne pouvons guère percevoir le heurt que lorsqu'il s'est produit et va s'effaçant. Nous ne ressentons une impression mentale ou affective, qu'en vertu de l'existence antérieure d'une autre impression ; ces phénomènes sont variés par l'heure de la vie, la disposition initiale, l'atavisme, la santé générale de l'individu, sa santé momentanée, ses conditions de force, de normalité, le nombre des expériences acquises, l'essence de l'individu, plus toutes les mêmes conditions de variations chez l'être ou les êtres avec lequel il est en contraste.

Il faut donc admettre que ces quelques phénomènes généraux contiennent en puissance et nécessairement autant de combinaisons possibles que les lettres de l'alphabet contiennent de mots, les dix chiffres de nombres, les sept notes de combinaisons harmoniques. Or, nous ne pouvons percevoir toute la série des phénomènes ; prendre le fait sous son aspect le plus simple est peut-être insuffisant ; ne pouvant connaître que ce qui se passe en nous, il nous faut nous résoudre à le cliquer le plus rapidement et le plus sincèrement possible en son essence, sa forme et son impulsion. De là, la nécessité d'une poésie extrêmement personnelle, cursive et notante. Verlaine est un des poètes qui se rattachent à ce courant de pensées, courant large qui a constitué le répertoire et le fonds de vraie poésie, en face et avec les œuvres plus architecturales et philosophiques.

Le livre s'ouvre sur une prière comme une journée de croyant. Le catholicisme de Verlaine, c'est surtout un besoin de paix languide et de charité, un peu aussi de solidarité ; c'est, sous une forme de primitif, l'instinct social actuel ; le dieu de Verlaine, c'est un soi meilleur :

Place à l'âme qui croie et qui sente et qui voie
Que tout est vanité fors elle-même en Dieu¹.

Il a, comme les mystiques, le culte de la Vierge à laquelle il adresse de pénétrants cantiques ; mais là encore c'est la religion anthropomorphique, la création d'un idéal féminin, l'évocation cérébrale d'une femme avec laquelle il ne faille point débattre les choses de la vie. Puis s'égrènent des coins de Londres aux senteurs de rhum, et des péchés abolis, des ballades légères et chantonnantes, des lieder mélancoliques :

Je vois un groupe sur la mer,
Quelle mer ? Celle de mes larmes².

et des sonnets : au Parsifal, triomphateur des appels et des luxures ; d'autres sonnets, bibelots précieux faits pour des amis du poète ; puis des sonnets chrétiens, puis des paysages, enfin *Lucien Léтиноis*, une tentative de poème intime et familial, comme un petit roman de poète, conçu sans la banalité des détails, pas poussé à l'héroïsme, vrais vers bien pris en leur taille, d'un sincère et pénétrant timbre lyrique.

1. « Prière du matin », ici p. 91.

2. « Un veuf parle », ici p. 139.

C'est, après la mort d'un ami pris tout jeune, périmé à l'hôpital, le regret qui s'éveille en celui qui demeure ; et tout d'abord l'action de grâces à Dieu, l'action de grâces quand même :

Vous me l'aviez donné, vous me le reprenez :
Gloire à vous...
Vous me l'aviez donné, je vous le rends très pur,
Tout pétri de vertu, d'amour et de simplese¹.

Attristé et attendri, et plus seul, le poète fait un retour sur lui-même et toute la souffrance antérieure, il sent qu'il doit marcher blessé au milieu des hommes :

Mes frères pour de bon, les Loups,
Que ma sœur, la femme, dévaste².

et ces blessures, il les sent toutes infligées par des mains de femme :

Ô la femme ! prudent, sage, calme ennemi,
N'exagérant jamais la victoire à demi,
Tuant tous les blessés, pillant tout le butin³.

et quand il sut, quand ses premières certitudes en l'idéal féminin furent ruinées, l'amitié d'un enfant intelligent lui fut la consolation, et il l'aima comme un fils dont il est fier. Les litanies se déroulent :

-
1. « Mon fils est mort... » (*Lucien Léтиноis*, I), ici p. 217.
 2. « Car vraiment j'ai souffert... » (*ibid.*, II), ici p. 219.
 3. « Ô la femme !... » (*ibid.*, III), ici p. 221.

Mon fils est brave, il va sur son cheval de guerre
Sans reproche et sans peur par la route du bien,
Un dur chemin d'embûche et de piège où naguère
Encore il fut blessé et vainquit en chrétien¹.

Son fils est fier, bon, fort, beau. Puis se retrace à lui le souvenir de tristesses communes, puis l'idée du convoi blanc qu'il fut sinistre de suivre ; et après ces idées de deuils anciens, qui ont amené l'idée de tristesse et la mémoire de la mort, par une naturelle réaction le souvenir de la grâce et de la valeur de celui qui est mort, et de là l'idée des minutes heureuses passées ensemble, dans des étés ou des printemps d'une beauté de contes de fées, où la fatigue des marches se fait bienfaisante et soulève les piétons en féeries, et puis après ces temps, les séparations et la mort. Cette mort n'est-elle pas un châtement ? A-t-on le droit de se faire un fils hors la nature ?... Enfin ! ce qui reste au poète de l'ami regretté, c'est un pastel évocateur et ces quelques sensations égrenées, et le souvenir de rêves faits pour l'épanouissement détruit de l'ami et le souvenir de sa mort, de ce qui fut son âme, et des minutes de pensée devant la pierre tombale qui symbolise maintenant le vivant, et aussi à cette pierre tombale le souvenir de tous les autres morts de l'artiste, de ceux dont il dit ses morts, puisque c'est en sa joie et sa douleur qu'ils ont vécu et qu'ils sont morts.

Toutes ces choses écrites dans une forme classique, aux défaillantes douceurs, qui fait penser aux médita-

-
1. « Mon fils est brave... » (*ibid.*, VI), ici p. 229.

tions de quelque solitaire grave et depuis si longtemps triste, errant en quelque Port-Royal plein de douceur et de vague, et s'asseyant le soir pour rêver aux effigies disparues, avec la résignation d'un Job doux.

5. Georges Rodenbach¹, « Amour, par M. Paul Verlaine », *La Société nouvelle*, mai 1888, p. 462-463, dans la rubrique « Chronique des livres ».

Dans un livre récent, *Nos Poètes*, M. Jules Tellier envisage l'avenir de la poésie avec un certain pessimisme. On ne fera plus beaucoup de vers français, dit-il, aux premières années du vingtième siècle². Il a l'air déjà de considérer les poètes comme ces petites tortues rencontrées un jour en Syrie par M. Renan. « Je savais, dit-il, que le Ouaddi allait se dessécher. Je voyais leur mort à deux jours de distance, mais elles l'ignoraient ; elles étaient aussi vives que jamais³. » Ainsi pense le critique, et que bientôt aussi le Ouaddi de la poésie va

1. Georges Rodenbach (1855-1898), poète et romancier symboliste. L'auteur de *Bruges-la-Morte* (1892) a consacré plusieurs articles à Verlaine, dont une importante étude sur « La poésie nouvelle » publiée dans *La Revue bleue* en avril 1891 (repris dans *Évocations*, Bruxelles, La Renaissance du livre, 1924).

2. Jules Tellier, *Nos poètes*, Paris, A. Dupret, coll. Les écrivains d'aujourd'hui, 1888, p. 250-251. Tellier y consacre un chapitre à Verlaine (voir *Verlaine*, Mémoire de la critique, p. 183-194, 492-493).

3. Ernest Renan, *Dialogues et fragments philosophiques*, Paris, Calmann-Lévy, 1876, p. 72. Cette anecdote avait été citée auparavant par Jean Aicard dans la préface qu'il donna à *La Mer élégante* de Rodenbach (Paris, Lemerre, 1881).

se tarir. Et cependant les petites tortues y sont de plus en plus nombreuses – il est vrai qu'elles sont de plus en plus petites.

Que de volumes incessamment éclos chez Lemerre, chez Ollendorf, chez Vanier, partout, chaque semaine, chaque jour, et cependant les mêmes, ternes, veules, surannés, fades ou déclamatoires ; tous surtout composés de pièces, de morceaux, au hasard – bric-à-brac d'antiquaire, habit bariolé d'arlequin, maison bâtie avec de petits cailloux – sans qu'un seul pour ainsi dire ait cette chose essentielle à un volume de vers : l'unité de ton, de vision, de sentiment, l'harmonisation des couleurs dans une lumière égale, la composition et la tonalité harmonique, comme un tableau.

Même Paul Verlaine – que nous admirons pourtant comme un grand poète – offre dans son nouveau livre : *Amour*, cet aspect kaléidoscopique ; ce n'est pas composé et tenu comme *Sagesse* ou les *Fêtes galantes*. Ainsi l'on trouve une ballade à Louise Michel à côté d'une prière du matin. Cette pièce, pourtant, prise isolément, est très belle et se rapporte aux chrétiennes et admirables effusions de *Sagesse*.

Ailleurs, dans le « Conte », par exemple, il y a des choses qui détonnent en la mystique dentelle des strophes, comme ce « forçat qui remâche une vieille chique¹ ». Cela donne de suite la sensation d'un mysticisme un peu de barrière où la Vierge aurait le zinc d'un mastroquet pour autel, avec des cierges piqués dans des bouteilles vides. Malgré cela une foule de

1. « Un conte », ici p. 103.

vers superbes, trouvés, tirés soudain comme de beaux sabres, et des rimes imprévues, contradictoires et charmantes pourtant comme les yeux louchant un peu, mais exquis, de la strophe qui vous regarde.

En somme, un beau livre, un des seuls dans la production actuelle qui donnent une secousse d'art et appaillent vers un avenir durable.

6. Théodore de Banville, lettre à Verlaine du 15 mai 1888¹.

Vous avez fait un prodige. J'ai lu, d'une haleine parce qu'il m'a été impossible de faire autrement, votre livre. C'est de la meilleure, de la plus attachante poésie qui se puisse voir. Vous avez grandi sans cesse. De jour en jour votre talent s'est affiné, spiritualisé, tout en acquérant la précision et la justesse. Je vois dans vos vers la sincérité, la foi profonde, une admirable intensité d'expression et une âme frappée par l'évidence. En dépit de tant de souffrances, vous êtes au premier rang parmi les poètes : et qu'importe le reste ?

1. Depuis ses débuts, Verlaine voua une grande admiration à Théodore de Banville (1823-1891), soulignée à plusieurs reprises dans son œuvre (*Les Mémoires d'un veuf*, *Confessions*, « Souvenirs sur Théodore de Banville »...). Il envoya à Banville un des rares exemplaires de luxe de son recueil. Ce fragment a été publié par Ernest Delahaye, *Verlaine*, Paris, Messein, 1923, p. 348.

7. Maurice Bouchor¹, « Amour », *La Revue moderne*, 25 mai 1888, p. 463-469.

Un nouveau livre de Verlaine : de belles prières comme dans *Sagesse*, de mélancoliques souvenirs, une parole tendre pour les amitiés anciennes, des chansons sur ce qui flotte dans l'air de Paris ; et de nouvelles misères, de nouveaux remords, de nouvelles tristesses. Voilà un livre pour ceux qui ont faim et soif de poésie. Je sais bien que, dans une telle œuvre, on peut aimer ceci, ne pas aimer cela, être ou ne pas être pour « l'impair² », s'étonner que Dieu se transforme en le « Munificent de toute cette histoire³ » ; hocher la tête lorsque notre catholique (le vieil homme ne mourra pas en lui) continue ainsi la plainte de Job :

Seigneur, j'adore vos desseins,
Mais comme ils sont impénétrables !
Je les adore, vos desseins,
Mais comme ils sont impénétrables⁴ !

1. Maurice Bouchor (1855-1929), poète et conteur à qui Verlaine consacra un sonnet dans *Dédicaces* (1890). Dans une lettre non datée (1888), Bouchor annonce à Verlaine que Raoul Ponchon l'a chargé de faire un compte rendu d'*Amour* pour *Le Courrier français* (*LIVC*, p. 292) ; celui-ci paraîtra en définitive dans *La Revue moderne*.

2. Voir entre autres « Art poétique » (*Cellulairement*, puis *Jadis et naguère*, *LP*, p. 83).

3. « Mon fils est mort... » (*Lucien Léтиноis*, i), ici p. 217.

4. « Je te vois encore à cheval... » (*Lucien Léтиноis*, xi), ici p. 243.

Tout cela n'empêche pas que nous avons ici une âme de poète (combien y en a-t-il, de ces âmes-là ?) – une âme ingénue et perverse, tendre et sauvage, pieuse et gouailleuse, qui se livre à nous tout entière. J'aime surtout, dans *Amour*, une prière admirable qui ouvre le livre.

... Ah ! tuez mon esprit et mon cœur et mes sens !

Place à l'âme qui croie, et qui sente et qui voie
Que tout est vanité fors elle-même en Dieu ;
Place à l'âme, Seigneur ; marchant dans votre voie
Et ne tendant qu'au ciel, seul espoir et seul lieu !

Et que cette âme soit la servante très douce
Avant d'être l'épouse au trône non-pareil.
Donnez-lui l'Oraison comme le lit de mousse
Où ce petit oiseau se baigne de soleil,

La paisible oraison comme la fraîche étable
Où cet agneau s'ébatte et broute dans les coins
D'ombre et d'or quand sévit le midi redoutable
Et que juin fait crier l'insecte dans les foins,

L'oraison bien en vous, fût-ce parmi la foule,
Fût-ce dans le tumulte et l'erreur des cités¹...

J'aime bien aussi les vers où le poète parle affectueusement d'un château bizarre où il a passé deux ans de sa vie :

Une chambre bien close, une table, une chaise,
Un lit strict où l'on pût dormir juste à son aise,

1. « Prière du matin », ici p. 91.

Du jour suffisamment et de l'espace assez,
Tel fut mon lot durant les longs mois là passés,
Et je n'ai jamais plaint ni les mois ni l'espace,
Ni le reste, et du point de vue où je me place,
Maintenant que voici le monde de retour,
Ah vraiment, j'ai regret aux deux ans dans la tour¹ !

Il y a dans « Un conte » des choses fort curieuses ; il y en a aussi qui m'émeuvent. Le poète souffre de n'être pas assez pur pour écrire un cantique à la Vierge :

... Il faut un cœur pur comme l'eau qui jaillit des roches,
Il faut qu'un enfant vêtu de lin soit notre emblème,
Qu'un agneau bêlant n'éveille en nous aucuns reproches,
Que l'innocence nous ceigne un brûlant diadème,

Il faut tout cela pour oser dire vos louanges,
Ô vous Vierge Mère, ô vous Marie Immaculée,
Vous blanche à travers les battements d'ailes des anges,
Qui posez vos pieds sur notre terre consolée².

Mais ce rythme est boiteux malgré tout (quel sens de la musique a Verlaine, pour que cela reste gracieux et léger !) ; ce vers de treize syllabes est mieux adapté à la suite :

Ce fut un brutal, ce fut un ivrogne des rues,
Ce fut un mari comme on en rencontre aux barrières ;
Bon que les amours premières fussent disparues,
Mais cela n'excuse en rien l'excès de ses manières³...

1. « Écrit en 1875 », ici p. 95.

2. « Un conte », ici p. 101.

3. *Ibid.* ici p. 103.

Ce brutal a en lui une profonde tendresse. Écoutez-le :

Je vois un groupe sur la mer.
Quelle mer ? Celle de mes larmes.
Mes yeux mouillés du vent amer
Dans cette nuit d'ombre et d'alarmes
Sont deux étoiles sur la mer.

C'est une toute jeune femme
Et son enfant déjà tout grand.
Dans une barque où nul ne rame,
Sans mât ni voile, en plein courant...
Un jeune garçon, une femme !

Espérez en Dieu, pauvre folle,
Crois en notre Père, petit.
La tempête qui vous désole,
Mon cœur de là-haut vous prédit
Qu'elle va cesser, petit, folle !

Et paix au groupe sur la mer,
Sur cette mer de bonnes larmes !
Mes yeux joyeux dans le ciel clair,
Par cette nuit sans plus d'alarmes,
Sont deux bons anges sur la mer¹.

N'y a-t-il pas un vrai cœur d'homme, un cœur qui souffre ?

J'aime presque entièrement le poème *Lucien Létinois*, malgré ce qu'a d'insolite une paternité comme celle dont parle ici le poète, dans un langage d'ailleurs noble et tendre :

1. « Un veuf parle », ici p. 139.

Mon fils est brave : il va sur son cheval de guerre,
Sans reproche et sans peur par la route du bien...

Mon fils est fier : en vain sa jeunesse et sa force
L'invitent au plaisir par les langueurs du soir...

Mais surtout que mon fils est beau ! Dieu l'environne
De lumière et d'amour, parce qu'il fut pieux
Et doux et digne encor de la Sainte Couronne
Réservée aux soldats du combat pour les cieux¹...

On trouve, en tournant la page, des vers d'un bien autre ton. Le remords y est poignant. Verlaine en a écrit peu qui m'émeuvent plus que ceux-ci :

Ô l'odieuse obscurité
Du jour le plus gai de l'année
Dans la monstrueuse cité
Où se fit notre destinée !

Au lieu du bonheur attendu,
Quel deuil profond, quelles ténèbres !...

... La nuit croissait avec le jour
Sur notre vitre et sur notre âme,
Tel un pur, un sublime amour
Qu'eût étreint la luxure infâme...

... Un remords de péché mortel
Serrait notre cœur solitaire...
Puis notre désespoir fut tel
Que nous oubliâmes la terre,

1. « Mon fils est brave... » (*Lucien Létinois*, vi), ici p. 229.

Et que pensant au seul Jésus
Né rien que pour nous ce jour même,
Notre foi prenant le dessus
Nous éclaira du jour suprême¹...

Il y a des pages gaies et gracieuses dans cette mélancolique histoire qui sera dénouée par la mort. Aucune, mieux que celle-ci, ne donnerait l'idée du poète imprévu, de l'artiste rare et délicat que fut toujours Verlaine :

La Belle au Bois dormait. Cendrillon sommeillait.
Madame Barbe-bleue ? elle attendait ses frères ;
Et le petit Poucet, loin de l'ogre si laid,
Se reposait sur l'herbe en chantant des prières.

L'Oiseau couleur-de-temps planait dans l'air léger
Qui caresse la feuille au sommet des bocages
Très nombreux, tout petits, et rêvant d'ombrager
Semaille, fenaison, et les autres ouvrages.

Les fleurs des champs, les fleurs innombrables des champs,
Plus belles qu'un jardin où l'Homme a mis ses tailles,
Ses coupes et son goût à lui, – les fleurs des gens ! –
Flottaient comme un tissu très fin dans l'or des pailles,

Et, fleurant simple, ôtaient au vent sa crudité,
Au vent fort mais alors atténué, de l'heure
Où l'après-midi va mourir. Et la bonté
Du paysage au cœur disait : Meurs ou demeure !

1. « Ô l'odieuse obscurité... » (*Lucien Létiinois*, VII), ici p. 231.

Les blés encore verts, les seigles déjà blonds
Accueillèrent l'hirondelle en leur flot pacifique.
Un tas de voix d'oiseaux criait vers les sillons
Si doucement qu'il ne faut pas d'autre musique...

Peau-d'Âne rentre. On bat la retraite – écoutez ! –
Dans les états voisins de Riquet-à-la-Houpe,
Et nous joignons l'auberge, enchantés, esquintés,
Le bon coin où se coupe et se trempe la soupe¹ !

Les heures comme celles-ci, heures de paix et de joie,
heures lumineuses où le rêve et la vie furent si intime-
ment mêlés, le poète, sans doute, en a goûté un bien petit
nombre. Quelle âpreté lorsqu'il revient sur sa vie solitaire :

Car vraiment j'ai souffert beaucoup !
Débusqué, traqué comme un loup
Qui n'en peut plus d'errer en chasse
Du bon repos, du sûr abri,
Et qui fait des bonds de cabri
Sous les coups de toute une race.

La Haine et l'Envie et l'Argent,
Bons limiers au flair diligent,
M'entourent, me serrent. Ça dure
Depuis des jours, depuis des mois,
Depuis des ans ! Dîner d'émois,
Souper d'effrois, pitance dure² !

1. « La Belle au Bois dormait... » (*Lucien Létiinois*, X), ici p. 241.

2. « Car vraiment j'ai souffert... » (*Lucien Létiinois*, II), ici p. 219.

La mort aussi, la mort de l'être aimé l'a éprouvé durement : malgré les retours qu'il fait sur lui-même et l'évocation des « minutes heureuses¹ », tout le poème est un chant funèbre. Parfois la résignation chrétienne y apparaît très touchante, sans arrière-pensée :

Mon fils est mort. J'adore, ô mon Dieu, votre loi.
Je vous offre les pleurs d'un cœur presque parjure ;
Vous châtiez bien fort et parferez la foi
Qu'alanguissait l'amour pour une créature.

Vous châtiez bien fort. Mon fils est mort, hélas !
Vous me l'aviez donné, voici que votre droite
Me le reprend à l'heure où mes pauvres pieds las
Réclamaient ce cher guide en cette route étroite².

Il y a quelque chose de tendrement comique dans les vers sur un portrait :

Ce portrait qui n'est pas ressemblant,
Qui fait roux tes cheveux noirs plutôt,
Qui fait rose ton teint brun plutôt,
Ce pastel, comme il est ressemblant³ !

L'émotion, dans ce poème, est presque partout. Comme certains vers font revivre tout le passé !

1. Baudelaire, « Le Balcon » (*Les Fleurs du mal*) : « Je sais l'art d'évoquer les minutes heureuses, / Et revis mon passé blotti dans tes genoux. »

2. « Mon fils est mort... » (*Lucien Létiinois*, I), ici p. 217.

3. « Ce portrait qui n'est pas ressemblant... » (*Lucien Létiinois*, XVI), ici p. 259.

Âme, te souvient-il, au fond du paradis...

... je me rappelle

Mes stations au bas du rapide escalier
Dans l'attente de toi, sans pouvoir oublier
Ta grâce en descendant les marches, mince et leste
Comme un ange le long de l'échelle céleste...
... Après les premiers mots de bonjour et d'accueil,
Mon vieux bras dans le tien, nous quittions cet Auteuil...
... Mon pauvre enfant, ta voix dans le bois de Boulogne¹ !

J'aime le sentiment exquis de la pièce qui débute ainsi :

Il m'arrivait souvent, seul avec ma pensée,
– Pour le fils de son nom tel un père de chair, –
D'aimer à te rêver dans un avenir cher
La parfaite, la belle et sage fiancée².

Il est troublant de voir ajouter que « le Père éternel [*sic*], mieux informé, rompit le mariage net³ ». Je le crois toujours sincère, même lorsqu'il me coupe ainsi l'émotion ; mais je m'étonne de sa bizarre cervelle. Il se domine si peu, il est mobile à tel point qu'il ne sait pas rejeter une idée absurde qui le traverse. Peut-être aussi, Parisien jusqu'aux moelles, trouve-t-il un réel plaisir à blaguer Dieu et son cœur, le Dieu de sa foi et son cœur saignant.

Rien, ici, ne peut choquer ; la douleur y respire toute seule :

1. « Âme, te souvient-il... » (*Lucien Létiinois*, XVII), ici, p. 263.

2. « Il m'arrivait souvent... » (*Lucien Létiinois*, XVIII), ici, p. 265.

3. *Ibid.*

Si tu ne mourus pas entre mes bras,
Ce fut tout comme, et de ton agonie
J'en vis assez, ô détresse infinie !
Tu délirais, plus pâle que tes draps :

Tu me tenais, d'une voix trop lucide,
Des propos doux et fous, « que j'étais mort,
Que c'était triste », et tu serrais très fort
Ma main tremblante, et regardais à vide ;

Je me tournais, n'en pouvant plus de pleurs,
Mais ta fièvre voulait suivre son thème,
Tu m'appelais par mon nom de baptême,
Puis ce fut tout, ô douleur des douleurs !

J'eusse en effet dû mourir à ta place,
Toi debout, là, présidant nos adieux ?...
Je dis cela faute de dire mieux.
Et pardonnez, Dieu juste, à mon audace¹.

Le poète retrouve devant la mort toute l'énergie de sa foi ; et c'est bien là, en effet, qu'il serait doux de croire :

La bière est blanche qu'illumine
La cire et berce le plain-chant
De promesse et de paix divine,
Berceau plus frêle et plus touchant².

1. « Si tu ne mourus pas... » (*Lucien Léтиноis*, xx), ici p. 269.

2. « Tu mourus dans la salle Serre... » (*Lucien Léтиноis*, xix), ici p. 267.

Dans la pièce suivante (dont je supprime le début), le poète mêle admirablement les soins pieux que l'on rend aux morts et la grande pensée de l'expiation chrétienne. C'est bien ainsi que nous poursuivons une idée qui nous est chère, que nous dialoguons avec l'esprit d'un mort, à moitié distraits que nous sommes par des choses qui attirent les yeux et qui parlent au cœur :

- Ami, je viens parler à toi.
- Commence par prier pour moi.

Bien pieusement je me signe
Devant la croix de pierre et dis
En sanglotant à chaque ligne
Un très humble De Profundis.

- Alors ta belle âme est sauvée ?
- Mais par quel désir éprouvée !

Les fleurettes du jardinet
Sont bleuâtres et rose tendre
Et blanches, et l'on reconnaît
Des soins qu'il est juste d'attendre.

- Le désir, sans doute, de Dieu ?
- Oui, rien n'est plus dur que ce feu.

Les couronnes renouvelées
Semblent d'agate et de cristal ;
Des feuilles d'arbres des allées
Tourment dans un grand vent brutal.

- Comme tu dois souffrir, pauvre âme !
- Rien n'est plus doux que cette flamme.

Voici le soir gris qui descend ;
 Il faut quitter le cimetière,
 Et je m'éloigne en t'adressant
 Une invocation dernière :

- Âme vers Dieu, pensez à moi.
- Commence par prier pour toi¹.

Je m'arrête là : je veux laisser le lecteur sous l'impression de ces vers, auxquels je trouve une singulière beauté, et qui me touchent profondément. Hors de la foi toute simple dans le devoir, indépendante de la question des origines et n'appelant aucune sanction, je ne sais rien qui soit aussi noble que la foi religieuse, la foi du charbonnier, humble et fidèle. J'admire celui qui, touché au cœur par la grâce, a retrouvé intacte en lui une croyance que nous avons tous encore dans le sang, et que des esprits même très affinés peuvent confesser aujourd'hui sans nul mensonge. Je ne veux pas croire que Verlaine se batte les flancs pour être catholique ; il n'y a pas, me semble-t-il, de littérature dans son cas. Peut-être une foi entière dans le Christ et l'Église est-elle, pour ce cœur si faible, pour cette âme à la dérive, la seule forme possible du salut ; c'est pourquoi je souhaite sincèrement que rien ne désabuse Verlaine. Je voudrais que la foi suffît à créer les choses qu'elle pense être vraies ; et qu'il y eût, pour ceux du moins qui ont cru en lui, un Christ miséricordieux. Je me figure qu'au dernier jour il serait beaucoup pardonné à Verlaine.

1. « L'affreux Ivry dévorateur... » (*Lucien Léтиноis*, XXI), ici p. 271.

8. Charles Morice¹, *Paul Verlaine, Paris, Vanier, 1888, p. 79-84.*

Ces lignes allaient être publiées et voici que les devancent deux livres nouveaux du poète, – *Amour*, deuxième partie de cette trilogie : *Sagesse, Amour, Bonheur*, à la fois vraiment nouveau livre, et incontestablement marqué de sa signature, et digne de *Sagesse*, – et *Parallèlement*. Avec joie j'en signale de mon admiration les beautés et j'essaie d'en spécifier les caractéristiques.

Un rapprochement d'*Amour* avec *Sagesse* s'imposerait donc : c'est presque la même œuvre, née – sous les altérations de la vie – d'une même orientation d'âme et, comme son aînée, soumise à la maîtrise des passions et des « accidents ». Le poète n'a pas vieilli, d'autres malheurs n'ont pas alenti l'homme rapide, assagi l'immortel enfant et le mystique et le sensuel que nous savons n'ont pas varié. Ce sont toujours les mêmes bras pieux levés vers le même ciel chrétien dans toujours le même désir d'oublier

Tous les vains appétits, et la soif et la faim,
 Et l'amour sensuel, cette chose cruelle,
 Et la haine encor plus cruelle et sensuelle².

1. Charles Morice (1860-1919), poète et critique, théoricien du symbolisme (voir note 1, p. 190), est l'auteur de la première monographie consacrée à Verlaine, où figurent ces pages sur *Amour* ajoutées en *post scriptum* à la fin de l'essai, paru fin novembre 1888.

2. « Angélus de midi », ici p. 177.

C'est toujours cette tendresse filiale du pécheur selon l'humanité pour sa mère selon la Grâce et qui, du soin de son salut, ne s'en fie qu'à elle et, poète, voudrait mettre son cœur avec son âme

Dans un beau cantique à la Sainte Vierge Marie¹.

Et c'est toujours aussi pour le sang de la même blessure d'amour ancien, pour le sang jamais tari, pour la blessure jamais guérie, pour l'amour jamais fini qu'il cherche une douceur ou de l'oubli tantôt dans le rêve qui absout et tantôt dans la pensée d'une mort douce et chaste

Dont le cygne et l'aigle encor seront jaloux,
 Dans l'honneur vainqueur malgré ce vous néfaste,
 Dans la gloire aussi des Illustres Époux² !

Dans la conduite même et la tenue des deux livres il y a des correspondances harmoniques. La Théologie a moins de part, dans *Amour*, que l'Amour ; dans *Sagesse* c'était tout au contraire. Mais ici et là Théologie et Amour font tout le livre, – sauf cette part de sacre, ici et là, et de consécration de gloire qu'assume le poète, – à très bon droit : car, poète de la vie, par de tels lyriques saluts au prince Napoléon, mort en soldat (*Sagesse*)³, à Louis II de Bavière, mort en roi (*Amour*)⁴, il accomplit sa destinée vitale de décerner l'honneur – ou la honte

1. « Un conte », ici p. 101.
2. « Adieu », ici p. 151.
3. *Sagesse*, I, XIII (LP, p. 113).
4. Ici p. 159.

(voir le « Sonnet héroïque », dicté aux temps futurs qui l'ont ratifié¹) à qui fait parler de soi, dans le monde, pour des crimes ou des exploits.

Les deux livres ont encore cette précieuse ressemblance du goût délicieux de la langue où ils sont écrits, – cette langue si sûrement dans le génie de notre langue jusqu'en d'apparentes légèretés, langue naïve, toute compliquée que l'estiment de premiers regards, si souple, si propre, dédaigneuse des grands jeux et qui parvient à effet malgré des allures d'insouciance, cette langue merveilleuse qu'« épiluchait » « au sein d'une revue grave² », un critique à demi bien intentionné et parfaitement incompetent³.

Enfin l'un et l'autre livres sont bien dans la bonne tradition verlainienne et il n'y a pas à choisir entre eux, car *Sagesse* est un plus *grand* livre, mais *Amour* est un livre plus intime.

Comme on l'a vu dans l'étude qui précède, de par la fatalité d'un tempérament personnel, si terriblement, c'est de plus en plus à soi-même, à soi seul, à son type particulier d'homme moderne que doit aboutir Verlaine, parti, dans ce voyage de poète, d'assez indifférentes et générales initiations. C'est au curieux spectacle de cette arrivée à *soi* que nous fait assister le nouveau livre. L'atmosphère semble se faire si rare qu'on croirait manquer d'air : c'est que toujours davantage le poète

1. Ici p. 203.

2. Allusion à *La Revue des deux mondes* et à un article de Sainte-Beuve consacré à Mme de Charrière (*La Revue des deux mondes*, t. V, 15 mars 1839, p. 646).

3. Ferdinand Brunetière, « Symbolistes et décadents », *La Revue des deux mondes*, 1^{er} novembre 1888, p. 213-226.

s'isole, se défend de tout souffle étranger et c'est seulement qu'il faut s'accoutumer à l'atmosphère naturelle du maître – atmosphère, d'ailleurs (violente et si douce !), où chacun reconnaîtrait les éléments exaltés de sa propre atmosphère.

Sauf de certains soucis généraux d'humanité, de religion, de patrie, c'est de sa vie propre, de ses malheurs, de ses espérances, de ses « circonstances » intimes que le poète est occupé, – les accentuant, sans y songer, jusqu'au symbole de toute autre destinée. Dans son livre les noms propres indifféremment obscurs ou célèbres prennent un sens nouveau, – capitales précises du pays précis où cet homme-ci s'agite.

À ce point de vue, le long poème – fait de vingt-quatre poèmes – le *Lucien Létinois*¹ est une chose unique, inouïe dans toutes les littératures. Le poète anglais, très exquis, Tennyson, a écrit *In memoriam*², beaux vers fleuris aussi sur une tombe, mais combien moins courageusement personnels, confidentiels que ceux-ci ! Et quoi de plus humain, – humain jusqu'au mépris, croirait-on, des poétiques traditionnelles, – que ce soin d'ouvrir le sanctuaire de l'œuvre au souvenir d'une humble destinée, naturellement inconnue ? En soi, cette figure, pour très douce et très bonne et très pure qu'elle puisse être, n'est rien : c'est une des mille telles figures qui traversent la vie. Mais le poète y voulut incarner son rêve de bonheur simple et à ce rêve elle emprunte un grand sens, car, grâce à cette condi-

1. Ici p. 217-283.

2. Alfred Tennyson (1809-1892) composa *In memoriam* (1850) en souvenir de son ami Arthur Henry Hallam, mort en 1833.

tion d'avoir été aimée, elle entre dans l'âme même du poète, dans son monde poétique, lequel n'est rien autre chose que, tel quel, son monde sentimental. – Pour ce qui est du sentiment même inspiré au poète par l'âme simple dont ses vers éternisent le souvenir, nous pourrions l'expliquer sans peine et y saisir, une fois de plus, la qualité de l'homme en Verlaine, – nécessairement las de tout tempérament trop personnellement existant et auquel il faudrait par trop de longueurs et aux dépens de soi-même s'enseigner, nécessairement épris des âmes initiales, étrangères aux inventions humaines qui ont dépravé la nature, très près de la terre verte et rouge, très réticentes à l'aspect conventionnel des villes, très intactes et vierges comme les jeunes filles – sans rien du dégoûtant ennui qui se lève, pour l'homme, des ignorances féminines. – Mais ces analyses ne sont point du domaine littéraire.

Entre *Sagesse* et *Amour* encore cette grande différence : j'ai indiqué la composition de *Sagesse*, livre construit un peu comme les grands édifices catholiques et gothiques du Moyen Âge ; – rien de tel dans *Amour*. La vie absorbe tout, l'art se cache, l'art s'impose à la vie. Les vers du poète ne se rythment plus qu'aux battements du cœur de l'homme, rarement calme, rarement sans quelque fièvre.

Peut-être le mysticisme en souffre-t-il un peu. Depuis *Sagesse* le flot de la vie a monté...

L'art, du moins, – lisez ! – n'y perd rien. Autrement que *Sagesse*, *Amour* est beau, – et bienfaisant en ce temps où, si vous cherchiez un livre à lui comparer, vous chercheriez en vain. – Et comme *Sagesse* était dédié à la mère du poète, *Amour* est dédié à son fils,

dignement. Et les beaux vers de cette dédicace ! Les fiers, les nobles vers ! D'avant ou d'après, quelle triomphante réponse à toute insinuation perfide !

Ce livre ira vers toi comme celui d'Ovide
S'en alla vers la Ville.
Il fut chassé de Rome, un coup bien plus perfide
Loin de mon fils m'exile.

Te reverrai-je ? et quel ? Mais quoi ? moi mort ou non,
Voici mon testament :
Crains Dieu, ne hais personne et porte bien ton nom
Qui fut porté dûment¹.

Je n'ai plus à expliquer une admiration que je puis déclarer avec bonheur, en ayant si largement déduit les raisons. Sans commentaires donc et sans plus d'insistance, je note quelles sont, à mon sens, les plus belles pages de ce livre très beau. *Le Lucien Létinois*, d'abord, où il faut tout aimer, et surtout les poèmes II, III, IV, VII, X, XII, XIII, XV, XXIII, XXIV, et encore une fois enfin tout, comme une des plus étonnantes merveilles littéraires – et que ce mot dit mal ! – qui soient.

Pas loin d'être aussi adorables : « Prière du Matin », « Bouquet à Marie », « Bournemouth », où de tels vers :

Bruit immense et bien doux que le long bois écoute !
La musique n'est pas plus belle. Cela vient
Lentement sur la mer qui chante et frémit toute
Comme sous une armée au pas sonne une route
Dans l'écho qu'un combat d'avant-garde retient².

1. « À Georges Verlaine », ici p. 287.

2. « Bournemouth », ici p. 111.

« There », « Un veuf parle », « Il parle encore », « À Louis II de Bavière », « Angélus de midi », « Pensée du soir » et « Paysages ». Parmi les sonnets, je ne dois pas oser compter le trop glorieux et pourtant si beau salut que l'amitié du poète m'adressa. Mais les sonnets « À Charles de Sivry », « À Edmond Thomas », « À Maurice du Plessys », avec les trois ballades et « “Gais et Contents” » sont, – tristes, ou seulement mélancoliques, ou presque gaies, – des merveilles.

9. Paul Lallemand¹, « À travers les poètes », *Le Correspondant*, 10 décembre 1888, p. 875-879.

M. Paul Verlaine n'est pas prêtre² ; mais, bien que paraisse suspect son dernier volume, à cause du titre, *Amour*, il s'impose pourtant aux réflexions des catholiques, au moins pour quelques pages.

Paul Verlaine est né à Metz en 1844. Ses débuts, comme poète, se rattachent au mouvement parnassien. En 1866, il publiait ses *Poèmes saturniens*. Puis, successivement, il faisait paraître *La Bonne Chanson*, et *Romances sans paroles*. Sur les traces de Baudelaire, il fut, avec M. Catulle Mendès et M. Coppée, l'un des espoirs du Parnasse. Il s'exhale de ses vers une mélancolie morbide ; le précieux y côtoie le grossier ; l'au-

1. Paul Lallemand (1848-1905), prêtre de l'Oratoire, maître de conférences à l'Institut catholique.

2. Dans les paragraphes précédents, l'auteur avait présenté les vers de l'abbé Paul Barbier, « un poète, un vrai, un inspiré », suivis des pensées de l'abbé Roux.

dace s’y marie à la retenue. L’étrangeté de la pensée est souvent dépassée par l’étrangeté du système ou par l’originalité du vers qui a onze, neuf ou treize pieds.

Brusquement, le poète disparut. Le silence se fit autour de son nom, et quand il reparut à la publicité, il offrait un nouveau volume : *Sagesse*. Paul Verlaine avait demandé à la foi catholique le repentir et l’oubli des blessures intimes qui avaient fait saigner son cœur, et le pardon de certaines fautes dont on doit oublier même le nom. Ils jaillissaient, les beaux vers, pleins de sanglots : cris de douleur, effusions de tendresse, appels à l’espoir infini, ardentes supplications, repentirs sincères où se broyaient les passions jadis trop caressées.

Quel *pianto* que cette suite de tercets sans rime, et qui se déroule pourtant dans une harmonie parfaite ! Comme en nous repliant sur nous-mêmes, nous sentons bien qu’ils sont l’écho des plus secrètes de nos prières !

Ô mon Dieu, vous m’avez blessé d’amour¹...

Lisez encore cette page d’une science de facture si achevée, d’une vibration si aiguë :

L’âme antique était rude et vaine²...

J’arrive au dernier livre de M. Paul Verlaine, qu’il dédie à son fils. On y reconnaît le même art subtil qui saisit et rend les sensations indéterminées, les senti-

1. L’auteur cite en entier cette pièce de *Sagesse* (II, 1, LP, p. 151-153).

2. L’auteur cite en entier cette pièce de *Sagesse* (I, xxiv, LP, p. 145-147).

ments indécis et fuyants, – toute cette floraison vague qui croît dans le terrain illimité des instincts, des rêves et des imaginations. Une sensibilité très éveillée et tournée du côté de la souffrance s’y manifeste. L’émotion qui empoigne le cœur et le serre comme dans un étau se dégage à chaque page, – très intense, très raffinée ; elle s’étudie toujours ; elle s’analyse et trouve, pour se révéler, une langue bizarre, tourmentée, où les images se heurtent, ou manquent de liaison. Art délié, sans doute, mais art décadent, – comme il convient à cette fin de siècle, à ce couchant d’une époque qui a vu avorter tant d’œuvres viriles et s’évanouir tant d’espoirs et tant d’enthousiasmes ! M. Paul Bourget a dit de M. Verlaine : « Il a essayé de reproduire avec des vers les nuances qui sont le domaine propre de la musique, tout l’indéterminé de la sensation et du sentiment¹. » Mais, dans cette brume d’âme, où le poète aime à habiter, perce le rayon chrétien, – la lumière qui console et béatifie. En voici quelques échantillons :

Saint Benoît-Joseph Labre,
Jour de la Canonisation.

Comme l’Église est bonne en ce siècle de haine,
D’orgueil et d’avarice et de tous les péchés,
D’exalter aujourd’hui le caché des cachés,
Le doux entre les doux à l’ignorance humaine

1. Paul Bourget, « La poésie anglaise contemporaine », *Le Journal des débats*, 14 avril 1885, cité par Auguste Dorchain dans sa notice sur Verlaine pour l’*Anthologie des poètes français du XIX^e siècle* (t. 3 : 1842 à 1851, Paris, Lemerre, [1888]). Article repris dans *Verlaine*, Mémoire de la critique, *op. cit.*, p. 109 et p. 181 pour la citation de Dorchain.

Et le mortifié sans pair que la Foi mène,
Saignant de pénitence et blanc d'extase, chez
Les peuples et les saints, qui, tous sens détachés,
Fit de la Pauvreté son épouse et sa reine,

Comme un autre Alexis, comme un autre François,
Et fut le Pauvre affreux, angélique, à la fois
Pratiquant la douceur, l'horreur de l'Évangile !

Et pour ainsi montrer au monde qu'il a tort
Et que les pieds crus d'or et d'argent sont d'argile,
Comme l'Église est tendre et que Jésus est fort¹ !

Et, pour mettre ma conscience à l'aise, j'ajouterai,
avec M. Auguste Dorchain, que ce dernier recueil :
Amour, est inquiétant ; car il semble associer « à la
Cène de l'Évangile le souvenir équivoque du Banquet
de Platon² ».

1. Ici p. 199.

2. Auguste Dorchain, « Paul Verlaine », notice pour l'*Anthologie des poètes français du XIX^e siècle*, *op. cit.*, repris dans *Verlaine*, Mémoire de la critique, *op. cit.*, p. 181.

PARALLÈLEMENT

1. N.D.L.R. [Paul Verlaine¹], « *Parallèlement* », *La Cravache*, 29 septembre 1888.

M. Paul Verlaine veut bien nous donner une pièce, et non des moins importantes ! de son prochain volume de vers *Parallèlement*². On sait que le Maître, depuis d'assez nombreux ans déjà, vit surtout de privations et du mysticisme le plus sincère et le plus sévère. Ses Œuvres précédentes : *Sagesse*, *Amour*, en témoignent suffisamment. *Parallèlement* est donc en somme la récurrence, ou bien plutôt le rêve et surtout le cauchemar d'une Chair qui condamne l'Esprit, d'une Chair qui a des sortes d'Idées repoussées avec la plus grande énergie par l'Esprit, l'Âme et le Cœur du Poète, mais que celui-ci devait néanmoins faire intervenir en la sombre personnelle Élégie dont il s'est fait, comme

1. Comme il le fit pour annoncer *Sagesse* (LP, p. 283-286), Verlaine écrivit lui-même ce prière d'insérer publié dans *La Cravache parisienne* du 29 septembre 1888 pour présenter deux extraits de son futur recueil : la préface et « *Læti et errabundi* ». Ce texte, dont un ms. a figuré dans un catalogue de la librairie Jean-Claude Vrain, 1996, n° 144 bis, n'est pas repris dans les *OprC*.

2. « *Læti et errabundi* », ici p. 423.

l'a dit Baudelaire, un douloureux programme¹. Aussi bien, la courte préface de *Parallèlement* que nous insérons en tête d'un poème², fait, ne l'oublions pas, partie d'un « ensemble en train », explique bien mieux, dans son fier laconisme, les choses, que tout commentaire quelque peu intelligent qu'il puisse être.

2. Charles Morice³, *Paul Verlaine, Paris, Vanier, 1888.*

[...]

Tout autre livre est ce *Parallèlement* que Pauvre Lélian⁴ annonçait, tout autre que *Sagesse* ou *Amour*. *Parallèlement* est un livre de violence et de péché, de gaieté parfois aussi, de jeunesse toujours, de beauté presque toujours. D'aucuns et inépuisables désirs, rancœurs et toujours nouvelles faims, le poète ici

1. Note de Baudelaire en tête de la section *Révolte* de la première édition des *Fleurs du mal* (1857) : « Fidèle à son douloureux programme, l'auteur des *Fleurs du Mal* a dû, en parfait comédien, façonner son esprit à tous les sophismes comme à toutes les corruptions. » Verlaine devait encore parler du « douloureux programme » de Baudelaire dans « Ma candidature » (*La Revue parisienne*, 25 octobre 1893, *OprC*, p. 426). Voir Introduction, p. 11.

2. Voir p. 301.

3. Voir p. 190, n. 1. L'extrait suivant, écrit avant la parution de *Parallèlement*, fut inséré en *post scriptum* dans l'essai de Charles Morice, publié en novembre 1888. Charles Morice rendra compte du recueil de Verlaine dans *L'Événement* du 4 juillet 1889 (voir *infra*, p. 632).

4. Anagramme de Paul Verlaine, Pauvre Lélian est le nom sous lequel le poète se présente dans la deuxième édition des *Poètes maudits* (1888).

laisse fleurir ses amours et ses haines sensuelles, et jamais la vie des vers n'aura eu plus puissante, plus audacieuse, plus naturelle et, je dis bien, plus généreuse floraison.

Je suis toutefois un peu embarrassé pour parler d'un livre qui, pris seul et en soi, n'a pas tout son sens. Il faudrait le lire sous la même couverture que *Bonheur* où mourra ce cri de la chair « parmi la voix terrible de l'amour¹ ». Car, dans cette œuvre un peu composite mais très composée, le livre nouveau s'inscrit comme un vers dans un poème et se complète par les livres qui l'ont précédé comme par ceux qui le suivront. Il est sensuel ainsi d'abord par de profonds motifs de vérité humaine et artistique et ce n'est qu'une seule et même vérité avec ce poète et puis afin, par un contraste, d'aiguïser, d'exalter le mysticisme d'*Amour* et de *Bonheur*. Ces trois livres n'en font qu'un, avec *Sagesse* pour magnifique prologue.

Je ne puis, d'autre part, car il faut finir, consacrer à *Parallèlement* l'étude complète qui s'indique. Puissent les pages qu'on vient de lire avoir déterminé suffisamment la spirituelle orientation nécessaire à qui prétend bien entendre Verlaine. On trouvera ici tous les procédés dont il a coutume, avec une accentuation particulière de sa simplicité soit dans le gai, soit dans le sinistre, genres dont ses premiers essais datent de *Jadis et naguère* (« Un pouacre », « Pantoum négligé »). Ces deux notes résonnent les plus fréquentes au cours du

1. *Sagesse*, I, XIX : « Ah, les Voix, mourez donc, mourantes que vous êtes, / [...] / Mourez parmi la voix terrible de l'Amour ! » (*LP*, p. 131).

livre ; c'est rarement que le ton s'élève jusqu'à l'effarante beauté du poème intitulé « Sodome¹ » :

Ces passions qu'eux seuls nomment encore amours
Sont des amours aussi, tendres et furieuses
Avec des particularités curieuses
Que n'ont pas les amours, certes, de tous les jours...

Cette sorte d'héroïsme dans le combat du poète

Pour l'affranchissement de la lourde nature,

se mêle dans « *Læti et errabundi*² », avec les plaisanteries d'un Villon, l'égal de l'autre et son jumeau, qui se trahit en cent endroits du livre, qui ressuscite tout entier en des ballades charmantes et plaisantes et seulement se laisse aller à plus de franche sincérité aux ressouvenirs et aux rappels de la chair en fête.

Une observation sur ce point. Les gens à principes, Prudhommes de tous âges, pédants graves et qui ne se plaisent qu'en de l'ennui – à l'actif comme au passif – ne manqueront pas d'accuser d'immoralité le poète de *Parallèlement*. D'avance il n'en a cure et ne répondra pas. Nous répondons ceci pour lui : la réelle immoralité, l'impardonnable et l'unique, c'est la tristesse, le découragement de vivre. Ceux-là seuls sont livres indécents et immoraux dont les lecteurs se sentent l'âme apesantie par un dégoût de jouir de leurs naturelles facultés physiques et spirituelles : la misère, la tristesse,

1. « Ces passions », ici p. 419. Seule mention de ce titre (voir variantes, p. 575).

2. Ici p. 423.

la maladie et la mort, voilà le mal. Tout ce qui est la vie, tout ce qui excite en nous un désir de vivre, un besoin d'expansion est sain, partant moral. La doctrine de Schopenhauer et quelques romans de M. Zola, par exemple *La Terre*, sont immoraux¹.

Si les lecteurs de *Parallèlement* quittent ce livre sans se sentir dans l'âme l'épanouissement d'un rajeunissement, qu'ils condamnent l'auteur.

3. George Bonnamour², « Paul Verlaine », *La Plume*, 1^{er} juin 1889.

Le nouveau livre de M. Paul Verlaine : *Parallèlement*, n'ira pas sans soulever autour de lui bien des clameurs, et l'on en profitera, je le crains, pour parler, encore une fois, beaucoup plus de l'homme que du Poète. Il serait intéressant cependant de marquer les évolutions d'une âme qui a pu s'exalter jusqu'au mysticisme ardent de certaines pièces de *Sagesse*, et descendre les degrés d'une expérience aussi dangereusement perverse que celle qui aboutit aux sensations notées sous ces titres : *Amies* et *Filles*. On verrait alors que même aux heures les plus sincères de sa conversion, M. Verlaine est demeuré païen, que la Vierge et Jésus

1. *La Terre*, quinzième tome des *Rougon-Macquart*, avait paru en 1887.

2. George Bonnamour (1866-1954), journaliste et homme de lettres, rédacteur de nombreuses revues favorables au symbolisme (*La Petite Revue de littérature et d'art*, *La Plume*, *La Revue indépendante*). Verlaine, à qui il vint en aide, lui consacra un sonnet dans *Dédicaces* (*OpC*, p. 567).

vivent pour lui d'une vie humaine, qu'ils ont un corps comme le nôtre, un regard et une voix dont la douceur le charme et le séduit. On verrait aussi qu'au milieu de la plus cruelle de ses expériences, lorsqu'il abdi-qua sans regrets toute la dignité de son cœur et de sa chair, l'homme de foi demeurerait entier dans le libertin. Complexité singulière qui fait que le Poète a devant un corps de femme – corps souillé par toutes les luxures – les mêmes agenouillements pieux, les mêmes murmures dévots que devant l'autel où il communiait jadis ! On verrait que son cœur est en proie à une dualité terrible : l'Amour et la Haine, et cela éclairerait du même coup bien des choses de son Œuvre et de sa Vie, demeurées obscures, et contre lesquelles, à tort, on s'est tant élevé, car il ne faut jamais, selon la formule de Spinoza : « Ni pleurer, ni s'indigner, mais comprendre¹ ».

4. Charles Morice², « Paul Verlaine », *L'Événement*, 4 juillet 1889.

Plusieurs philosophes d'avant et d'après le déluge ont cru que le nombre des âmes n'est pas illimité : celles que nous voyons naître renaissent, sous un autre nom, sous un autre costume, dans une autre civilisation, elles

1. « *Non ridere, non lugere, neque detestari, sed intelligere* », *Traité politique*, I, 4.

2. Voir p. 190, n. 1. Jean Lorrain envoya cet article à Verlaine le 4 août 1889 : « Voici le numéro de *L'Événement* désiré, tout plein de fautes mais tout empli de ce *Parallèlement* qui est bien le plus cruel et troublant évangile du Mal et de la Luxure que j'ai lu depuis Pétrone et Martial » [BNF, NAF 17156-183].

vécurent jadis, et, à la lumière de l'histoire, nous les reconnaissons. Les apparences ont changé, les réalités sont identiques.

Quoi qu'il en soit, au fond, de cette théorie discutable et séduisante, j'y veux croire – pour aujourd'hui, car voici un exemple qui donne à réfléchir : combien de siècles y a-t-il que le poète Villon est mort ? Il vit, il écrit parmi nous, il vient de publier un nouveau livre de vers. Il se nomme – de nos jours – Paul Verlaine.

Je ne suis pas le premier à constater cette identité des deux poètes. M. J.-K. Huysmans – « l'écrivain si aigu et fastueux », comme dit Francis Poictevin¹ –, nous le révélait, il y a quelques années, dans son roman : *À rebours*, et tous ceux qui ont des yeux pour lire ont souscrit à cette louange². Elle recèle pourtant une critique, et nous pourrions objecter que le poète des *Fêtes galantes* et de *Sagesse* est çà et là autrement exquis, çà et là autrement puissant que le chantre de Margot et des

1. Extrait de la dédicace de *Derniers Songes* de Francis Poictevin (Lemerre, 1888) : « à mon ami J.K. Huysmans, l'écrivain si aigu et fastueux, en un même amour du mystère ». Verlaine consacra à Poictevin (1854-1904) une notice pour la série des *Hommes d'aujourd'hui* (1893) ainsi qu'un poème, repris dans la deuxième édition de *Dédicaces* (1894).

2. Loin de « constater cette identité des deux poètes », Huysmans avait associé les vers de *Sagesse* à « l'accent doux et transi de Villon » (*À rebours*, 1884). Par la suite, et malgré les protestations de Verlaine qui admirait sincèrement Villon, le parallèle fut plusieurs fois établi pour illustrer son mode de vie (voir entre autres Jules Lemaitre, « Un petit-fils de Villon : Pauvre Lélian (Paul Verlaine) », *Annales politiques et littéraires*, 4 septembre 1892).

Repues-franches¹. Mais M. Huÿsmans me rappellerait les délicatesses, j'allais dire les déliquescentes que Villon mêle aux grossièretés où il se plaît, et me demanderait, s'il n'y a pas dans Verlaine un peu ou beaucoup du *meschant garçon*, – au sens cordialement mais vertement gaulois de ces mots au temps de Villon, et nous conclurions ensemble que les différences sont le fait des époques plutôt que des âmes. Au quinzième siècle, je pense que Verlaine eût eu maille à partir avec le fameux lieutenant Maillard² ; aujourd'hui que la Grève et Montfaucon ne sont plus que des souvenirs, Villon habiterait dans un garni du quartier latin et passerait le clair de son temps au café de François I^{er} – ou ailleurs³.

Et puis ce n'est pas le moment de discuter les différences quand, par ce nouveau livre, *Parallèlement*, ce sont surtout les ressemblances qui s'affirment. Témoin ces vers d'une « Ballade de la mauvaise réputation » :

1. La « Ballade de la grosse Margot » met en scène une prostituée (*Le Testament*) ; en revanche, *Le Recueil des repues franches de maistre François Villon et de ses compagnons*, anciennement attribué à Villon, est un ensemble de poèmes anonymes de la fin du xv^e siècle.

2. Gilles Maillart, lieutenant criminel (magistrat chargé des affaires criminelles) de la prévôté de Paris de 1501 à 1529, passé à la postérité grâce à une épigramme de Marot (« Du lieutenant criminel et de Semblançay », 1527).

3. La place de Grève (actuelle place de l'Hôte-de-Ville) et le gibet de Montfaucon, lieux des exécutions à Paris au temps de Villon. Le François-I^{er}, café fréquenté par Verlaine (voir la photographie de Dornac dans la série *Nos contemporains chez eux*) était situé au coin du boulevard Saint-Michel et de la rue Royer-Collard, dans le 5^e arrondissement.

Il eut, des temps, quelques argents
Et régala ses camarades
D'un sexe ou deux, intelligents
Ou charmants, ou bien les deux grades,
Si que dans les esprits malades
Sa bonne réputation
Subit que de dégringolades !
Lucullus ? Non, Trimalcion¹.

Témoin ces vers aussi, à... qui sut jamais qui ?

Tes cheveux bleus aux dessous roux
Tes yeux très durs qui sont trop doux,
Ta beauté qui n'en est pas une,
Tes seins que busqua, que musqua
Un diable cruel et jusqu'à
Ta pâleur volée à la lune,
Nous ont mis dans tous nos états
Notre-Dame du Galetas
Que l'on vénère avec des cierges
Non bénits, les Ave non plus
Récités lors des Angélus
Qui sonnent tant d'heures peu vierges².

Témoin ces vers encore, qui rappellent, à dessein, la célèbre romance de Ronsard : « Mignonne, allons voir si la rose... »

Mignonne, allons voir si ton lit
A toujours sous le rideau rouge

1. Ici p. 431.

2. « Casta piana » (*Filles*, III), ici p. 333.

L'oreiller sorcier qui tant bouge
Et les draps fous. Ô vers ton lit¹ !

N'est-ce pas bien l'accent, en effet, d'un Villon ? Hardi et sensuel, tendre et moqueur, gai avec un arrière-goût d'amertume, impudent et jouisseur, avec la pensée, toutefois, terrible des dessous cruels de cette vie dont il ne voudrait connaître que les plaisirs, – un Villon beaucoup plus jeune puisqu'il put garder tant de jeunesse à cette date d'habits noirs et de méticuleuses hypocrisies, mais beaucoup plus vieux aussi, car tout de même il en est de cette date, et il en souffre.

S'il en souffre !

La misère des poètes est proverbiale. Sauf Hugo, qui n'aura été qu'une géniale exception, ils peuvent naître riches, ils ne le deviennent pas. – Et quant aux poètes nés riches, ils se hâtent de mettre bon ordre à cette situation anormale.

Verlaine fut de cette dernière catégorie. Il eut d'abord la vie facile, « il eut, des temps, quelques argents² ». Sans doute, il régala trop de camarades de tous les sexes ; sans doute il voyagea trop, – Angleterre, Belgique, France ; – sans doute il prit trop souvent des partis de vivre contradictoires, fit trop de ces conversions à Dieu ou au diable, chaque fois définitives, où l'on brûle tout ce que l'on adorait, à moins que l'on ne dépense en un jour tout ce qu'on a. Peu importe la manière, le fait est que passer de l'aisance – de Lucullus ou de Trimalcion³ ? – à la misère de

1. « À la princesse Roukhine » (*Filles*, I), ici p. 327.

2. « Ballade de la mauvaise réputation », ici p. 431.

3. *Ibid.*

Job fut pour le poète l'affaire, comme on dit, d'un instant. Mille malheurs accompagnèrent celui-ci, le précédèrent ou le suivirent : la mort de quelques parents, la désertion de quelques autres, la solitude enfin – et la maladie.

Aujourd'hui, à quarante et quelques années, aigri, en dépit de l'inépuisable gaîté initiale qui si souvent encore lutine sa physionomie violente et saturnienne, irrité par les injustices de sa vie, – réduit, pour soutenir cette vie, à compter sur des hasards qui viennent parfois tardivement et pourront, quelquefois, ne pas venir, – incapable, vu l'état déplorable de sa santé perdue, d'un travail régulier, – avec cela d'un sang toujours ardent et qui complique singulièrement ces circonstances tragiques ou maussades où un homme risque d'être une

Épave éparse à tous les flots du vice¹,

Paul Verlaine, en attendant que la postérité inscrive son nom auprès de celui de Baudelaire, est, comme le banni, le maudit et le paria naturel d'une société qui n'a pas prévu son cas.

Curieuse figure entre toutes, que celle de ce poète, étrange tête où les instruments de l'activité matérielle et ceux de l'activité spirituelle obtiennent, les uns et les autres, un extrême développement : un front socratique, très haut, très large, qui domine comme un dôme tout le visage assis carrément sur de puissantes mâchoires, – un front de cénobite rêveur, un front façonné aux amples théologies, – des mâchoires de barbare, faites

1. « Dédicace », ici p. 305.

pour assouvir les plus voraces faims. Cet antagonisme de l'esprit et de la chair, cette si vulgaire caractéristique humaine qui se rehausse en Verlaine par l'intensité, c'est l'explication de toute son âme d'homme et de poète : sa raison et son instinct ne cessent de réclamer chacun sa part (et la part de chacun, c'est seulement tout), s'érigent tous deux en maîtres absolus, sans souffrir ni change, ni partage, ni retard, – les autres traits l'indiquent : anguleux comme précipités. Et c'est une bataille abandonnée aux hasards des batailles par la volonté, débile, car le menton est bref, presque fuyant, sans guère de prise pour le dessin, tandis que le nez, court et large, aventureux comme un nez de Pierrot, reste indifférent. Les yeux, clignotants parfois pour soudain éclater profonds et noirs abusent de leur licence de luire vers en haut ou vers en bas, aussi volontiers s'illuminant aux clartés du plus pur mysticisme qu'aux ardeurs des plus sensuelles amours.

Ce duel du mysticisme et de la sensualité, c'est toute l'œuvre de Verlaine. Mystique, il est allé jusqu'aux hymnes et aux cantiques catholiques, jusqu'à des proses d'Église et des commentaires de catéchiste. Sensuel, je crois bien qu'il a tenté tous les chemins où fleurit du plaisir, laissant, il l'avoue lui-même,

Laissant la crainte de l'orgie
Et le scrupule au bon ermite,
Puisque, quand la borne est franchie,
Ponsard ne veut plus de limite¹.

1. « *Læti et errabundi* », ici p. 423.

Et franchement, simplement, acceptant ce duel intérieur, il a divisé son œuvre en livres mystiques (*Sagesse, Amour, Bonheur*) et sensuels, tels que les *Fêtes galantes* et ce *Parallèlement*, dont le titre un peu singulier s'éclaire de cette explication : sensualités parallèles aux mysticités.

Elles étaient le sublime du joli, ces *Fêtes galantes*, imaginez dans un parc de Watteau de beaux groupes de jeunes hommes et de jeunes femmes assemblés pour écouter en de nonchalantes attitudes quelque *Décameron*, ou bien, deux par deux, selon le rite, s'en allant sous les bosquets aux ténèbres étoilées de lucioles. Ce sont de grandes dames en fête, des marquis aux perruques de travers et des petits abbés qui divaguent,

Trompeurs exquis et coquettes charmantes,
Cœurs tendres, mais affranchis du serment¹ ;

et l'on boit du vin de Chypre, à quoi la nuque de Camargo est absurdement préférée ! Les amoureux donnent à leurs belles des parades où Pierrot, Cassandre, Arlequin et Colombine cambrent leurs silhouettes comiques et fines. Délicats rires interrompus parfois, rarement, par un peu de mélancolie en sourdine, car toujours ne faut-il pas qu'un pauvre poète, qui sait trop le chimérique de tout cela, s'invente un asile de tristesse dans le parc en joie ? Et tout cela, en effet, c'est le rapide passage d'un

1. « À la promenade » (*Fêtes galantes, LP*, p. 73).

amour heureux : l'amour va tomber par terre, et voyez ce vieux faune en terre cuite qui rit méchamment au centre des boulingrins :

Présageant sans doute une suite
Mauvaise à ces instants sereins
Qui m'ont conduit et t'ont conduite,
Mélancoliques pèlerins,
Jusqu'à cette heure dont la fuite
Tournoie aux sons des tambourins¹.

Tout autre est *Parallèlement*. Presque plus rien là pour le charme et la grâce, plus rien, presque, du décor poétique. C'est la soif physique d'aimer qui chante et parfois qui hurle, et parfois aussi c'est la haine. Le poète est devenu un gueux terrible :

La misère et le mauvais œil,
Soit dit sans le calomnier,
Ont fait à ce monstre d'orgueil
Une âme de vieux prisonnier².

S'il pense aux *Fêtes galantes*, c'est pour rougir d'avoir tant « bélé », et ce qu'il réclame « dès ce jourd'hui », c'est

L'embarquement pour Sodome et Gomorrhe³ ;

et ce sont de perverses jeunes filles, charnelles « Amies » sous l'invocation de Sappho ; et ce sont de simples

1. « Le Faune », *ibid.*, p. 95.

2. « L'Impudent », ici p. 389.

3. « La Dernière Fête galante », ici p. 383.

« filles » moins perverses, après tout, et plus brutales ; et c'est toujours, partout, le poète ressassant des souvenirs, aiguisant des espérances du plaisir,

Sans trop musser aux bagatelles¹.

Mais, tout de même, comme malgré lui et bien heureusement pour nous, ses lecteurs, malgré la chambre mal garnie ou le triste lit d'hôpital auquel il fut trop souvent obligé de recourir, malgré toutes les navrances d'une destinée plus que sévère, l'incompressible jeunesse, ou plutôt encore l'inaltérable et l'invincible enfance qui fait le fond de cette âme de poète émerge du flot noir et fleurit, même en ce livre de violence, et sourit en gaîtés sans amertume, sans rancunes : tels ces vers « À la manière de Paul Verlaine », célèbre naguère dans la soi-disant école décadente, tel ce sonnet des « Lombes », irrésistible éclat de rire leste, et ce « Pierrot Gamin », si frais, si « gentil » qu'il faudrait citer tout entier : au moins ce début :

Ce n'est pas Pierrot en herbe,
Non plus que Pierrot en gerbe,
C'est Pierrot Pierrot Pierrot.
Pierrot gamin, Pierrot gosse,
Le cerneau hors de la cosse,
C'est Pierrot Pierrot Pierrot² !

Je viens de parler d'« École décadente ».

1. « L'Impénitent », ici p. 395 et n. 3.

2. « Pierrot gamin », ici p. 415.

Paul Verlaine passe pour le Maître de cette École¹. Il y a sans doute un Maître, en effet ; mais il n'y a pas d'École.

Que de jeunes poètes, requis par le charme spécial des vers de Verlaine, aient essayé de reproduire ce charme, ce n'est pas assez pour constituer une école. Verlaine est, entre tous les poètes, inimitable. Sans doute, il aura eu sur la littérature nouvelle une réelle influence, mais plus réelle et plus lointaine qu'on ne la saurait voir en de toutes verbales imitations. Sa manière, écho de ses passions et de sa vie, est à lui, n'est logique que par lui, et des pastiches plus ou moins adroits où l'on s'efforceraient de saisir plutôt des personnalités d'arrangements de mots ou de rythme que des façons nouvelles et fécondes de voir ou de sentir, sont très loin d'indiquer un mouvement littéraire.

« Il serait pourtant temps », comme disent Musset et la vieille chanson², d'apprendre au public, qui ne voit guère Verlaine qu'estompé par ces brumes décadentes ou symbolistes, qu'il n'a rien de commun avec elles, lui, le plus clair, le plus simple et le plus vivant des poètes.

1. Anatole Baju (voir note 2, p. 210), auteur d'une plaquette intitulée *L'École décadente* (Vanier, 1887), y consacre plusieurs pages à Verlaine : « Qui sait si, par ordre de Dieu, ce n'est pas pour son châtement que ce malheureux siècle est condamné à acclamer éternellement des médiocrités, pour avoir méconnu le plus grand poète de tous les temps : le Maître, Paul Verlaine » (p. 21).

2. Alfred de Musset, *Lettres de Dupuis et Cotonet*, 1836 : « Il serait *pourtant* temps, comme dit la chanson, de savoir ce que parler veut dire. »

5. Gustave Kahn¹, [compte rendu de *Parallèlement*], *La Vogue*, nouvelle série, t. 1, n° 1, juillet 1889, p. 94-95.

Je ne pense pas que *Parallèlement* soit un des meilleurs livres de vers de Paul Verlaine ; nous sommes prévenus d'ailleurs par une note que ce sont là surtout des poèmes latéraux aux autres livres de vers du poète ; on chercherait vainement en ce volume l'analogue des belles pièces de *Sagesse*, de *Lucien Léтиноis* dans *Amour*, et comme si, avec l'abandon de ses thèmes les plus particuliers, et de ses idées les plus essentielles, Verlaine perdait une partie de sa netteté et de sa décision de rythmes, aussi de sa valeur exceptionnelle de producteur de vers frappés et générateurs d'une marge de rêve, tout l'ensemble de ce recueil de poèmes ne nous donne point la charmante sensation et le plaisir de lecture, auxquels les *Romances sans paroles*, *Sagesse*, *Jadis et naguère*, *Amour*, nous avaient habitués ; au courant des pages bien des séries de menues sensations élégamment traitées, amusantes, mais rien de plus, des dizains qui ne donnent pas une note nouvelle, des sonnets inférieurs à des sonnets déjà célèbres ; des rythmes trop facilement construits sur des points de sensation peut-être moins dignes du rendu, et des choses monotones ; pourtant et comme toujours, en tout livre de Verlaine, de très belles strophes émeuvent et frappent.

1. Sur Gustave Kahn, voir note 1, p. 594. Verlaine écrit à Mallarmé le 22 juillet 1889 : « Quand vous viendrez, si avez *La Vogue* où il est question de mon *Parallèlement*, apportez-la donc moi que je lise un peu ça » (*OC*, t. 2, p. 1581).

Les morts que l'on fait saigner dans leur tombe
 Se vengent toujours.
 Ils ont leur manière, et plaignez qui tombe
 Sous leurs grands coups sourds.
 Mieux vaut n'avoir jamais connu la vie,
 Mieux vaut la mort lente d'autres suivie,
 Tant le temps est long, tant les coups sont lourds¹.

Ailleurs :

Je n'y veux rien croire. Mort, vous,
 Toi, dieu parmi les demi-dieux !
 Ceux qui le disent sont des fous.
 Mort, mon grand péché radieux,

 Mort tout ce triomphe inouï
 Retentissant sans frein ni fin
 Sur l'air jamais évanoui
 Que bat mon cœur qui fut divin !

Quoi, le miraculeux poème
 Et la toute-philosophie,
 Et ma patrie et ma bohème
 Morts ? Allons donc ! tu vis ma vie² !

Encore trouverez-vous de belles qualités d'art élégant et subtil dans les « Mains », « L'Impudent », dans les sonnets des *Amies*, déjà connus dès longtemps³,

1. « Les Morts que... », ici p. 411.

2. « *Læti et errabundi* », ici p. 429.

3. Les *Amies* avaient fait l'objet d'une plaquette publiée clandestinement à Bruxelles en 1867. C'est Kahn lui-même qui réimprima ces sonnets dans *La Revue indépendante* en octobre 1884 (voir p. 308, n. 1).

mais encore, pour retrouver, au lieu du poète amusant de *Parallèlement*, le grand poète de *Sagesse*, devrez-vous vous rapporter au fragment intitulé « Chasteté » qui annonce le prochain livre : *Bonheur*¹.

6. Antonin Bunand², « *Parallèlement* », *Le Siècle*, 15 juillet 1889.

De taille moyenne, le torse, les épaules et l'encolure d'un athlète, la tête massive, un crâne bosselé et comme martelé, au front génialement large et haut ; sous des sourcils drus, des yeux noirs, petits et mutinement retroussés à la chinoise, mais vivants, pétillants, brasilants et comme frétillements d'éclat sensuel ou d'ironique gaieté, quand les fumées de l'alcool ne les viennent pas obscurcir ; le nez court, légèrement écaché, aux narines larges, gourmandes ; le menton fuyant accroché à de fortes mâchoires, construites pour broyer tous les fruits de la vie ; bref, un puissant masque à la Socrate avec, parfois, je ne sais quoi de méphistophélique dans le regard et le sourire dardés, c'est Paul Verlaine !

Paul Verlaine, le poète admiré, exalté par les uns, – une minorité encore, – et nié et renié par les autres !

1. Un feuillet volant contenant « Chasteté » fut joint subrepticement à l'édition de *Parallèlement* par Léon Vanier, inquiet des audaces de Verlaine. Celui-ci protesta vivement contre cette ingérence et se brouilla avec son éditeur (voir p. 70 et 475).

2. Auteur de *Plein air* (poésies, Lemerre, 1887), collaborateur à la *Grande Encyclopédie* de Berthelot, Antonin Bunand a réuni ses articles du *Siècle* dans *Petits lundis. Notes de critique*, Perrin, 1890 ; son compte rendu de *Parallèlement* y figure p. 296-305.

Paul Verlaine, l'auteur des *Fêtes galantes*, des *Romances sans paroles*, de *Sagesse*, d'*Amour*, tous merveilleux livres de vers, et de *Parallèlement*, le dernier recueil en date, qui ne le cède en rien à ses aînés, et que vient de publier l'éditeur ordinaire du poète, Léon Vanier.

Parallèlement, d'où ce titre qui paraît étrange pour un volume de vers ?

Depuis 1880, époque où parut *Sagesse*, livre qui est comme l'acte de repentir et de foi de son auteur, le gage de sa conversion au catholicisme, ou mieux de son retour aux croyances de son enfance, Verlaine, il nous le dit lui-même, « tranche son œuvre en deux parties bien distinctes, et le prospectus de ses livres futurs indique qu'il y a chez lui un parti pris de continuer ce système et de publier sinon simultanément, du moins *parallèlement*, des recueils d'une absolue différence d'idées ; pour bien préciser, d'une part, des vers ou de la prose où le catholicisme déploie sa logique et ses illécébrances, ses blandices et ses terreurs, et ces "horreurs" dont parle Bossuet ; d'autre part, des productions purement mondaines, sensuelles, avec une pointe d'ironie mauvaise et de sadisme plus qu'à fleur de peau¹ ».

Sagesse, jusqu'à présent le chef-d'œuvre de son auteur, et l'un des plus magnifiques livres de vers du siècle, la seule *poésie* catholique de notre littérature, et que l'Église n'a même pas songé à revendiquer, tant est profonde aujourd'hui son indifférence pour l'art,

1. « Les Poètes maudits. Pauvre Lelian », *La Vogue*, 7-14 juin 1886. Cette citation, modifiée dans l'édition des *Poètes maudits* parue chez Vanier en 1888, est probablement tirée de l'ouvrage de Charles Morice (*Verlaine*, Vanier, 1888), où elle figure p. 20.

Sagesse ouvrait la première série de cette œuvre à double face poursuivie désormais par P. Verlaine.

Parallèlement appartient à la seconde. On ne saurait mieux caractériser l'allure de ce volume que ne le fait le poète lui-même, dans les derniers mots de la phrase citée plus haut. Plus qu'à fleur de peau, en effet, il y a du sadisme dans *Parallèlement*, de l'aphrodisiaque, et du plus dépravé. En ce volume de cent et quelques pages, tout le troupeau des luxures, débridé, effréné, pantelant, galope, rue, se cabre, caracole, piaffe, s'ébroue et hennit, comme une bande d'étalons sauvages lâchés en pleines pampas. Sous

Les longs rideaux de blanche mousseline
Que la lueur pâle de la veilleuse
Fait fluer comme une vague opaline,
Dans l'ombre mollement mystérieuse¹,

il célèbre les amours anormales, perverses, les embarquements pour Lesbos ou Sodome ; il chante, ainsi que Baudelaire, la gloire monstrueuse de Sappho et des « Femmes damnées² ». Et quelques-unes de ces pièces sont exquis de facture, d'un rythme ici frôleur et cajoleur, comme un vol de caresses et de baisers lents, là emporté dans un élan de farouches étreintes. Mais tandis que Baudelaire, tout en se sentant attiré et séduit par l'horreur de ces vices, trouve cependant la force de les cingler, comme à coups de discipline, en quelques

1. « *Per amica silentia* » (*Les Amies*, III), ici p. 315.

2. Dans *Les Fleurs du mal*, Baudelaire évoque Sappho dans « Lesbos », et les lesbiennes (premier titre de son recueil) dans les deux poèmes des « Femmes damnées ».

vers âpres, empreints d'un singulier mélange de réprobation morale, d'austérité monastique et d'amollissante compassion, Verlaine, lui, les magnifie, leur dresse des hymnes orgueilleux, salue en eux « l'affranchissement de la lourde nature¹ ».

Néanmoins on aurait tort de croire que ce livre soit une œuvre de scandale. En l'écrivant Verlaine a obéi, en toute sincérité, à l'impulsion de sa nature double, sauvagement sensuelle et non moins ardemment mystique. Car jamais homme ne réalisa mieux que lui l'*homo duplex*². Son âme, plus qu'à tout autre, est le théâtre de luttes incessantes, de navrants combats entre ce qu'elle contient de plus élevé et de plus bas. Tour à tour l'esprit et la chair, la raison et les sens y triomphent et y règnent exclusivement. De cet attelage dont parle Platon³, aujourd'hui c'est le bon coursier qui marche devant et traîne l'autre, demain c'est le mauvais ; ou

1. « Ces passions », ici p. 421.

2. *Homo duplex* est l'expression que, dans la notice des *Hommes d'aujourd'hui* qu'il consacre à lui-même en 1885, Verlaine utilise pour justifier la duplicité de son œuvre (voir Introduction, p. 9-12). Charles Morice y voyait une manière de justifier un état de fait : « En somme, Verlaine n'a pris cet arrangement que sur le tard, par mesure d'ordre, un peu artificiellement, pour la galerie, – peut-être aussi pour tranquilliser sa conscience de poète – sinon de catholique » (*Verlaine, op. cit.*, p. 22).

3. Platon, *Phèdre*, 246a-b (trad. Victor Cousin) : « Comparons l'âme aux forces réunies d'un attelage ailé et d'un cocher. Les coursiers et les cochers des dieux sont tous excellents et d'une excellente origine ; mais les autres sont bien mêlés. Chez nous autres hommes, par exemple, le cocher dirige l'attelage, mais des coursiers l'un est beau et bon et d'une origine excellente, l'autre est d'une origine différente et bien différent : d'où il suit que chez nous l'attelage est pénible et difficile à guider. »

mieux, pour prendre l'image chère à certains théologiens, maintenant c'est le bon ange qui gouverne, tout à l'heure ce sera le mauvais.

C'est au spectacle de cette guerre sans fin, de cet antagonisme perpétuel, de ces tiraillements sans cesse renaissants, que nous fait assister le poète, en son œuvre double aussi. Hier, il édifia *Sagesse*, un superbe cantique de foi et d'amour en Dieu, d'aspirations mystiques planant à pleines ailes blanches dans le plein bleu du ciel ; aujourd'hui il lance les cris de sa chair en rébellion dans un livre tout bouillonnant de l'écume des désirs et des plaisirs. Ainsi aux façades de nos cathédrales des gargouilles obscènes, de posture immonde, grimaçantes et convulsées de volupté bestiale, coudoient des saints et des saintes en de rigides attitudes, aux longues mains jointes, tendues vers le ciel. Il est difficile, au surplus, de juger *Parallèlement* en l'isolant des deux volumes qui le précèdent, *Sagesse* et *Amour*, et de celui qui le suivra, *Bonheur*. Comme le dit M. Charles Morice, dans une longue étude consacrée à P. Verlaine, et qui est de beaucoup la plus pénétrante analyse qu'on ait faite de ce poète, ce livre « est sensuel d'abord par de profonds motifs de vérité humaine et artistique, – et puis afin, par un contraste, d'aiguiser, d'exalter le mysticisme de *Sagesse*, d'*Amour* et de *Bonheur*¹ ».

C'est à cause de son caractère de sincérité littéraire et de sa haute attitude poétique, que j'ai voulu, sans fausse honte ni pudeur, parler de ce volume.

Il y a, d'ailleurs, d'autres notes dans *Parallèlement* : d'abord des amours moins... irrégulières, des baisers

1. Charles Morice, *Verlaine, op. cit.*, p. 85.

qui ont droit de sonner clair au clair soleil, puis des regrets, de nostalgiques récurrences. Écoutez cette « Allégorie » :

Un très vieux temple antique s'écroulant
Sur le sommet indécis d'un mont jaune,
Ainsi qu'un roi déchu pleurant son trône,
Se mire, pâle, au tain d'un fleuve lent.

Grâce endormie et regard somnolent,
Une naïade âgée, auprès d'un aulne,
Avec un brin de saule agace un faune
Qui lui sourit, bucolique et galant.

Sujet naïf et fade qui m'attristes,
Dis, quel poète entre tous les artistes,
Quel ouvrier morose t'opéra,

Tapisserie usée et surannée,
Banale comme un décor d'opéra,
Factice, hélas ! comme ma destinée¹ ?

Et ce dizain dont l'impressionnisme laconique et simple traduit si bien l'isolement, l'encagement d'un prisonnier, toute la compression de son être, lorsqu'il entend à travers les barreaux de sa cellule, par-delà les grands murs blancs, battre et bruire la vie, la liberté :

L'aile où je suis donnant juste sur une gare,
J'entends de nuit (mes nuits sont blanches) la bagarre
Des machines qu'on chauffe et des trains ajustés,

1. « Allégorie » est le plus ancien poème de *Parallèlement* (1867), ici p. 307.

Et vraiment c'est des bruits de nids répercutés
À des cieus de fonte et de verre et gras de houille.
Vous n'imaginez pas comme cela gazouille
Et comme l'on dirait des efforts d'oiselets
Vers des vols tout prochains à des cieus violets
Encore et que le point du jour éclaire à peine.
Ô ces wagons qui vont dévaler dans la plaine¹ !

Je voudrais citer encore, car citer, et le plus possible, n'est-ce pas la meilleure façon de parler des vers d'un tel poète. Mais je suis forcé de me borner. Qu'on ouvre le volume et qu'on lise, et spécialement les pièces qui ont pour titre : « Sappho », « Impression fausse », « Pierrot gamin », « Ballade de la vie en rouge », « L'Impénitent », etc.

Qu'on lise. On retrouvera ici les qualités et les défauts du poète, et les procédés qui lui sont coutumiers : ce raffinement de la pensée et cette subtilité de l'expression alliés à un tour d'idées et de phrases simples, simples souvent jusqu'à la vulgarité, jusqu'au sans-façon débraillé de la conversation, et dont le mélange constitue une des facettes les plus originales de son original talent. C'est aussi cette gouaillerie un peu amère, si proche des larmes, qui rit des tourments du cœur parce qu'elle sent qu'elle est prête d'en pleurer, cette gouaillerie un peu parente de celle de l'auteur d'*Atta-Troll* et d'*Intermezzo*², sinon par la forme, du moins par le fond ; chez Heine, le ton est plutôt d'humour saxon, et chez Verlaine de blague faubourienne.

1. « Tantalized », ici p. 361.

2. Œuvres de Heinrich Heine, traduites en 1855 (*Poèmes et légendes*, Michel Lévy).

C'est aussi et toujours ces demi-teintes, ce susurrement de nuances assoupies, ces cadences onduleuses qui s'évaporent pour ainsi dire, impalpables, diaphanes, comme de bleuâtres volutes de brume lointaine, comme des caprices de nuages s'effaçant à l'horizon, d'une harmonie odorante, comme la senteur indécise d'une fleur non respirée encore, éclore sous d'autres cieux ; bref, cette poésie qui est, par excellence, une suggestion de sentiments et de sensations estompés de clair-obscur, voilés de brume. Le poète reste fidèle aux règles de son « Art poétique », qu'il prescrivit un jour de si belle sorte :

De la musique avant toute chose,
Et pour cela préfère l'Impair
Plus vague et plus soluble dans l'air,
Sans rien en lui qui pèse ou qui pose¹.

Cependant les vers au nombre impair s'y rencontrent moins que dans les précédents recueils. On compte tout au plus, dans celui-ci, deux pièces de vers de neuf pieds² ; en revanche il y a un sonnet dont les quatorze vers marchent, chacun sur leurs quatorze pieds³, et il est juste de dire qu'ils n'en marchent pas mieux pour cela. Quel que soit le rythme, d'ailleurs, de nombre pair ou impair, droit ou boiteux, il est toujours étroitement enlacé à l'idée ou au sentiment ; quelle que soit éga-

1. *Cellulairement*, puis *Jadis et naguère*, LP, p. 83.

2. Trois, en réalité : « Prologue d'un livre dont il ne paraîtra que les extraits ci-après », « À la manière de Paul Verlaine » et « Poème saturnien », ici p. 349, 371 et 385.

3. « Le Sonnet de l'homme au sable », ici p. 397.

lement l'ordonnance des rimes, en une pièce, toutes masculines et toutes féminines¹, – Verlaine a une prédilection pour cet agencement, et il en tire de merveilleux effets, – elle est en accord intime avec la pensée et l'émotion du poète. Et par-dessus tout se déploie et rayonne la clarté, ce don français. Car ce poète, dont les Décadents se sont impudemment réclamés, que la critique et, à sa suite, le public moutonnier ont assez légèrement affilié à cette secte obscure et bizarre de jeunes bardes, et qui, débonnaire ou indifférent, n'a pas protesté, ce poète parle une langue nette et lucide, bien dans la tradition de sa race. Les quelques excentricités, conscientes ou non, qu'on peut relever çà et là dans son œuvre, et qui sont comme les repos et la détente de son inspiration, ne vont pas contre ce jugement. Quoiqu'on en ait dit, Verlaine, au fond, est bien de la lignée la plus franchement et la plus inaltérablement gauloise des Rutebeuf, des Villon, des Mathurin Régnier, des La Fontaine, des Musset, famille qui n'est pas encore prête de s'éteindre, espérons-le.

1. Sont en rimes féminines : « Dédicace », la suite des *Amies*, « Limbes » ; en rimes masculines : « À Mademoiselle*** », « Autre », « Réversibilités », « L'Impudent » ; en strophes alternées masculines/féminines : « À la manière de Paul Verlaine », « Explication », « *Læti et errabundi* », « Caprice ».

7. M[aurice] B[ouchor]¹, « Bibliographie », *Le Courrier français*, 21 juillet 1889, p. 4.

Parallèlement, par Paul Verlaine, chez Vanier.

Un nouveau livre de Verlaine est toujours impatientement attendu par ceux qui aiment la poésie originale et forte ; il va nous en donner deux coup sur coup, l'un qui va paraître : *Bonh ur*, et dont l'inspiration surtout religieuse sera plus ou moins analogue à celle de *Sagesse* et d'*Amour* ; l'autre, *Parallèlement*, qui vient de paraître et où se déploie la sensualité du poète avec une bizarre magnificence. Je ne sais ce que diront les gens convenables ; mais ce n'est pas moi qui ferai un crime à Verlaine de se donner à nous tout entier sous deux espèces biens différentes, puisque sa nature est double et que sa très sincère conversion n'en a pas fait un ange. Ce qui serait bien ennuyeux ! Car ce nouveau livre a une étrange et terrible saveur ; jamais les instincts de la bête raffinée, brutale et perverse, traversée de frissons et de remords qui s'agite en nous ne furent exprimés avec cette âpre fureur. Citer est bien difficile. Voici, au hasard, un hymne endiablé :

Casta Piana

Tes cheveux bleus aux dessous roux,
Tes yeux très durs qui sont trop doux,
Ta beauté qui n'en est pas une,

1. Sur Maurice Bouchor, voir p. 605, n. 1. Ce compte rendu fut signalé à Verlaine par Gabriel Vicaire le 17 août 1889 [BNF, NAF 17156-146].

Tes seins que busqua, que musqua
Un diable cruel et jusqu'à
Ta pâleur volée à la lune,

Nous ont mis dans tous nos états,
Notre-Dame du galetas
Que l'on vénère avec des cierges
Non bénits, les Ave non plus
Récités lors des angélus
Que sonnent tant d'heures peu vierges.

Et vraiment tu sens le fagot :
Tu tournes un homme en nigaud,
En chiffre, en symbole, en un souffle,
Le temps de dire ou de faire oui,
Le temps d'un bonjour ébloui,
Le temps de baiser ta pantoufle.

Terrible lieu, ton galetas !
On t'y prend toujours sur le tas
À démolir quelque maroufle,
Et, décanillés, ces amants,
Munis de tous les sacrements,
T'y penses moins qu'à ta pantoufle !

T'as raison ! Aime-moi donc mieux
Que tous ces jeunes et ces vieux
Qui ne savent pas la manière,
Moi qui suis dans ton mouvement,
Moi qui connais le boniment
Et te voue une cour plénière !

Ne fronce plus ces sourcils-ci,
Casta, ni cette bouche-ci,
Laisse-moi puiser tous tes baumes,

Piana, sucrés, salés, poivrés,
Et laisse-moi boire, poivrés,
Salés, sucrés, tes sacrés baumes¹.

**8. J.-H. Rosny², « Critique littéraire. La poésie »,
La Revue indépendante, août 1889, p. 338-340.**

Parallèlement a toujours le charme à la Villon, la sincérité, la liberté, le reflet de vie, une langue subtile, insinuante, aux tournures gamines parfois, tout espiègle et rieuse à fourrer le vocable faubourien parmi des délicatesses aristo ; très doucement et finement jaseuse à conter des perversités ou alors le poète se prend et chante et souffle l'émotion. L'heure qu'on passe est abondante en art délié, en revie de sensations frêles, en rumeurs sourdes de choses très anciennes (gaietés et passions d'oiseau sur la branche, reculant jusqu'au Moyen Âge), en griseries de féminin.

Je cite, de « L'Impénitent » :

Rôdeur vanné, ton œil fané
Tout plein d'un désir satané
Mais qui n'est pas l'œil d'un bélière,
Quand passe quelqu'un de gentil
Lance un éclair comme une vitre.

1. Ici p. 335.

2. J.-H. Rosny est le pseudonyme collectif de deux frères, Joseph-Henri-Honoré Boex (1856-1940, dit aussi Rosny aîné) et Séraphin-Justin-François Boex (1859-1948, dit aussi Rosny jeune), fondateurs du roman préhistorique (*Vamireh*, 1891) et fantastique (*Le Cataclysm*, 1888). Les Rosny collaborèrent à *La Revue indépendante* à partir de 1888.

Ton blaire flaire, âpre et subtil,
Et l'étamine et le pistil,
Toute fleur, tout fruit, toute viande,
Et ta langue d'homme entendu
Pourelèche ta lèvre friande.

Vieux faune en l'air guettant ton dû,
As-tu vraiment bandé, tendu
L'arme assez de tes paillardises ?
L'as-tu, drôle, braquée assez ?
Ce n'est rien que tu nous le dises.

.....
Longs baisers plus clairs que des chants,
Tout petits baisers astringents
Qu'on dirait qui vous sucent l'âme,
Bons gros baisers d'enfant, légers
Baisers danseurs, telle une flamme¹...

Vous pouvez prendre au hasard, toujours la phrase
à cette prestesse dans les petits rythmes. « Sappho »,
« Les morts que... » offrent de la majesté :

Et voilà qu'elle abat ses paupières blémies
Et saute dans la mer où l'appelle la Moire, –
Tandis qu'au ciel éclate, incendiant l'eau noire,
La pâle Séléné qui venge les Amies².

M. Verlaine n'a pas ce qui lui revient : la société lui
doit un terrible arriéré ; qu'elle paie le plus tôt possible.

1. « L'Impénitent », ici p. 393.

2. « Sappho », ici p. 321.

9. Jacques Donzelle¹, « *Parallèlement* », *Art et critique*, n° 10, 3 août 1889, p. 145-148.

S'il est un homme qui ait souffert toutes les angoisses, subi toutes les défaites intimes ou publiques, naufragé sur toutes les côtes, c'est Paul Verlaine. Victime passionnelle non moins que sociale, et coupable (qui sait ?), prisonnier, malade, pauvre, destitué de tout, il semble que le destin ne l'ait marqué pour ces fatalités que pour lui faire compensatrice largesse des dons les plus rares du poète et de l'écrivain. En ce cœur pour lequel et par lequel il a tant enduré, en cet esprit qui fut « luminaire d'erreur² », ont germé, comme des fleurs sur un chemin ravagé, des sensibilités exquis, une sincérité de martyr, de pures délicatesses de novateur, avec les vertus de la linguistique la plus vivifiante et la plus suggestive.

Quand l'homme parla pour la première fois, on détourna la tête ; mais quand il eut fait entendre de nou-

1. Jacques Donzelle est peut-être le pseudonyme de Jean Jullien (1854-1919), auteur dramatique et directeur de la revue *Art et critique*, frère du docteur Louis Jullien, médecin de Verlaine. D'Aix-les-Bains où il est en cure, Verlaine réclame à Cazals le numéro d'*Art et critique* « où parlé de *Parallèlement* » (lettre du 26 août 1889, *LIVC*, p. 177). Dans la Tribune libre d'*Art et critique* du 12 octobre 1889, un M. Bineau, de Besançon, s'insurge contre ce compte rendu qui l'a poussé à acheter le volume de Verlaine, auquel il n'a rien compris. Verlaine fit insérer une réponse dans le numéro du 19 octobre : « Très amusant, M. Bineau. Me voyez-vous commentant *Parallèlement* à l'usage des Coquebins ? » (lettre à Jean Jullien, [octobre 1889], *LIDC*, p. 166).

2. *Sagesse*, II, 1 : « Voici mes yeux, luminaires d'erreur, / Pour être éteints aux pleurs de la prière » (*LP*, p. 153).

veau sa voix, les artistes sincères l'applaudirent, et tout de suite il fut considéré comme un maître. De la cellule, de l'hôpital, du « garni », le paria plane aujourd'hui sur les jeunes lettres, et des académiciens qui feignent de l'ignorer il n'en est pas un qui aura exercé sur l'élite de ses contemporains une influence comparable à celle de ce maudit.

Dans cette suite de durables misères et de joies brèves, Verlaine n'a cessé de chanter, comme Villon, comme Leopardi. Où la muse de certains se serait tue, la sienne trouva des accents nouveaux d'une indicible émotion, cris de révolte, de fierté ou de tendresse, hosannahs ou gémissements, rires aussi. Comme il n'a rien demandé qu'à son *moi*, à ce *moi* déchiré à toutes les ronces, c'est sa vie qu'il a jetée dans ces livres, sa vie tout entière sans en rien taire. De là deux parts dans son œuvre : la diabolique et la céleste, celle-là exaltant l'orgie, celle-ci mystique et tendre ; c'est dire qu'elle représente le dualisme effrayant de toute existence humaine faite de bas-fonds et de sommets éthérés.

Parallèlement, le nouveau volume que publie l'éditeur Vanier sous ce titre significatif, appartient à la série fatale, et grâce à d'opportunes appositions va nous permettre de montrer les deux Verlaine suivant l'allée du vice et celle de la vertu. Ainsi s'éclairera la manière de l'auteur que nous allons interroger, parallèlement nous aussi, à chacune des étapes de *sa passion*.

Une femme que la loi lui donna, puis lui retira, pour laquelle il brûla de feux qui le consomment encore, est

le tourment suprême de cette existence. Il veut l'oublier, et son souvenir revient plein d'amertume ; alors il la maudit, l'écrase de son mépris, la marque au front « coquine¹ », puis... lui pardonne.

Elle n'avait pas l'ombre d'une excuse,
Pas un amant ou par rage ou par ruse.
Il paraît qu'elle couche depuis peu
Avec un individu qui tient lieu
D'époux à cette femme de querelle.
(Parallèlement, « Guitare », ici p. 399)

... Me voici, lamentable
Épave éparse à tous les flots du vice,
Vous voici, toi, coquine détestable,
Et ceci fallait que je l'écrivisse !
(Parallèlement, « Dédicace », ici p. 303)

Toujours est-il, regret ou non,
Que je ne sais pourquoi mon âme
Par ces froids pense à vous, Madame
De qui je ne sais plus le nom.
(Parallèlement, « À Madame*** », ici

[p. 345]

Qui chanta comme Verlaine les femmes, leurs enchantements, leurs baisers perfides, leurs décevantes beautés. Pour elles sa plume se fait caressante et musarde, il ne les aime pas, il les adore, jusqu'à l'heure du repentir plein de douceur où le matérialiste naît à la grâce du renoncement.

1. « Dédicace », ici p. 305 : « Vous voici, toi, coquine détestable, / Et ceci fallait que je l'écrivisse ! »

Mignonne, allons voir si ton lit
A toujours sous le rideau rouge
L'oreiller sorcier qui tant bouge
Et les draps fous. Ô vers ton lit !
(Parallèlement, « À la princesse Roukhine », ici p. 325)

Vivre loin des devoirs et des saintes
[tourmentes
Pour les seins clairs et pour les yeux
[luisants d'amantes,
(Parallèlement, « Explication », ici

[p. 373]

Baisers mangeurs, baisers mangés,
Baisers buveurs, bus, enragés,
Baisers languides et farouches,
Ce que t'aimes bien, c'est surtout,
N'est-ce pas ? les belles boubouches.
(Parallèlement, « L'Impénitent », ici

[p. 391]

J'avais peiné comme Sisyphe
Et comme Hercule travaillé
Contre la chair qui se rebiffe.
(Sagesse, I, II, LP, p. 71)

J'étais le vaincu qu'on assiège...
Quand, blanche en vêtement de neige,
Une Dame vint sur la nue,
Qui d'un signe fit fuir la Chair.
(Ibid., p. 73)

J'ai dit un adieu léger
À tout ce qui peut changer,
Au plaisir, au bonheur même,
Et même à tout ce que j'aime
Hors de vous, mon doux Seigneur !
(Sagesse, I, XXIII, LP, p. 143)

Voici l'époque de l'orgie et du scandale ; il en fera confession publique, non pas à la façon russe, mais le front haut, le cœur encore en ignition. Il a le droit de s'expliquer : « Je vous dis que ce n'est pas ce que l'on pensa !¹ », puis il parle, et ce n'est plus une plainte, mais un hymne joyeux, une fanfare de victoire et d'espérance, page qui serait la plus belle de son œuvre, si le correctif que nous lui opposons ne forçait au même degré l'admiration :

1. « Explication », p. 373.

Nous allions, – vous en souvient-il,
Voyageur où ça disparu ? –
Filant légers dans l'air subtil,
Deux spectres joyeux, on eût cru !
(*Parallèlement*, « *Læti et errabundi* », ici p. 423)

L'envie aux yeux de basilic
Censurait ce mode d'écot :
Nous dînions du blâme public
Et soupions du même fricot.
(*ibid.*)

Mort, mon grand péché radieux,
Tout ce passé brûlant encore
Dans mes veines et ma cervelle
Et qui rayonne et qui fulgore
Sur ma ferveur toujours nouvelle !
Mort tout ce triomphe inouï
Retentissant sans frein ni fin
Sur l'air jamais évanoui
Que bat mon cœur qui fut divin !
Quoi, le miraculeux poème
Et la toute-philosophie,
Et ma patrie et ma bohème
Morts ? Allons donc ! tu vis ma vie !
(*ibid.*)

Dormez, les amoureux ! Tandis qu'autour de vous
Le monde inattentif aux choses délicates,
Bruit ou gît en somnolences scélérates,
Sans même, il est si bête ! être de vous jaloux.
(*Parallèlement*, « *Ces passions* », ici p. 421)

Comme la confession devait être entière, Paul Verlaine n'a pas hésité à raconter « qu'il eut des conduites folles, à ce point d'en devenir trop maladroites, si bien que les tribunaux s'en mirent, et les suites¹ ! ». Les suites, c'est lui-même qui va les célébrer avec ses deux natures de spirituel spiritualiste et de désespéré. Et pourquoi l'eût-il caché ? Villon son ancêtre fut « jugé à mourir² », la postérité lui a-t-elle gardé rancune ?

1. « Un conte », ici p. 105.

2. Cf. Villon, « Le quatrain que fit Villon quand il fut jugé à mourir (aujourd'hui intitulé « Quatrain »).

Et le voilà qui s'agenouille et, bien humble, égrène
Entre ses doigts fiers les grains enflammés du
[Rosaire,
Implorant de Vous, la Mère, et la Sainte, et la Reine,
L'affranchissement d'être ce charnel, ô misère !
(*Amour*, « Un conte », ici p. 107)

Que je ne sois jamais un objet de censure
Dans l'action pieuse et le juste discours ;
Enseignez-moi l'accent, montrez-moi la mesure ;
D'un scandale, d'un seul, préservez mes entours ;
(*Amour*, « Prière du matin », ici p. 89)

Si ces hiers allaient manger nos beaux demains ?
Si la vieille folie était encore en route ?
Ces souvenirs, va-t-il falloir les retuer ?
Un assaut furieux, le suprême, sans doute !
Ô va prier contre l'orage, va prier.
(*Sagesse*, I, VII, LP, p. 93)

Pitié, Dieu pitoyable ! et m'aidez à parfaire
L'œuvre de votre Cœur adorable en sauvant
L'âme que rachetaient les affres du Calvaire :
Père, considérez le prix de votre enfant.
(*Amour*, « Prière du matin », ici p. 93)

Voici le soir gris qui descend ;
Il faut quitter le cimetière,
Et je m'éloigne en t'adressant
Une invocation dernière :
– Âme vers Dieu, pensez à moi.
– Commence par prier pour toi.
(*Amour*, *Lucien Létoinois*, XXI, ici p. 273)

La misère et le mauvais œil,
Soit dit sans le calomnier,
Ont fait à ce monstre d'orgueil
Une âme de vieux prisonnier.
(*Parallèlement*, « *L'Impudent* », ici p. 389)

Quels rêves épouvantés,
Vous grands murs blancs !
Que de sanglots répétés
Fous ou dolents :
Ah, dans ces piteux retraits
Les Toujours sont les Jamais !
(*Parallèlement*, « *Réversibilités* », ici p. 355)

Allons, frères, bons vieux voleurs,
Doux vagabonds,
Filous en fleurs,
Mes chers, mes bons,
Fumons philosophiquement,
Promenons-nous
Paisiblement :
Rien faire est doux.
(*Parallèlement*, « *Autre* », ici p. 355)

L'aile où je suis donnant juste sur une gare,
J'entends de nuit (mes nuits sont blanches)
[la bagarre

Des machines qu'on chauffe et des trains
[ajustés...
Ô ces wagons qui vont dévaler dans la plaine !
(*Parallèlement*, « *Tantalized* », ici p. 361)

Et pourquoi si j'ai contristé
Ton vœu têtue,
Société,
Me choieras-tu ?
(*Parallèlement*, « *Autre* », ici p. 357)

Mais un lait de chaux, clair comme une
[aube qui pleure,
Tendait légèrement la voûte intérieure.
Ô diane des yeux qui vont parler au cœur,
Ô réveil pour les sens éperdus de langueur,
Gloire des fronts d'aïeuls, orgueil jeune des
[branches,
Innocence et fierté des choses, couleurs
[blanches !
(*Amour*, « *Écrit en 1875* », ici p. 95)

... J'étais heureux avec ma vie,
Reconnaissant de biens que nul, certes,
[n'envie...
Je partageais les jours de cette solitude
Entre ces deux bienfaits, la prière et l'étude,
Que délassait un peu de travail manuel.
Ainsi les Saints ! J'avais aussi ma part
[de ciel...
(*Ibid.*, p. 97)

Ô Belgique qui m'as valu ce dur loisir,
Merci ! J'ai pu du moins réfléchir et saisir
Dans le silence doux et blanc de tes cellules
Les raisons qui fuyaient comme des
[libellules
À travers les roseaux bavards d'un
[monde vain...
(*Parallèlement*, « *Le Dernier Dizain* »,
[ici p. 365)

Il n'est pas jusqu'aux choses et aux lieux qui ne se teignent suivant l'occurrence du reflet de son dualisme. Ici je ne ferai qu'effleurer le maître en paysages, pastels ou pochades, épreuves instantanées, où luisent le trait descriptif, la note sensationnelle et synthétique, gogue-narde, pourquoi pas ?

L'avoine siffle.
Un buisson gifle
L'œil au passant.
(*Romances sans paroles*,
[« Charleroi », LP, p. 107])

Corneille poussive
Et vous, les loups maigres,
Par ces bises aigres
Quoi donc vous arrive ?
(*Romances sans paroles, Ariettes*
[oubliées, VIII, LP, p. 107])

Le Point du Jour, le point blanc de Paris,
Le seul point blanc, grâce à tant de
[bâtisse
Et neuve et laide et que je t'en ratisse,
Le Point du Jour aurore des paris !
Le bonneteau fleurit « dessus » la berge,
La bonne tôt s'y déprave, tant pis
Pour elle et tant mieux pour le birbe gris
Qui lui du moins la croit encore vierge.
(*Parallèlement*, « Nouvelles variations sur
[le Point du jour », ici p. 413])

Vers les prés le vent cherche noise
Aux girouettes, détail fin
Du château de quelque échevin...
Les wagons filent en silence
Parmi ces sites apaisés.
Dormez, les vaches ! Reposez,
Doux taureaux de la plaine immense,
Sous vos cieux à peine irisés !
(*Romances sans paroles*, « Malines »,
[LP, p. 117])

Le soir se fonce. Il fait glacial. L'estacade
Frissonne et le ressac a gémi dans son bois
Chanteur, puis est tombé lourdement en
[cascade
Sur un rythme brutal comme l'ennui
[maussade
Qui martelait mes jours coupables
[d'autrefois :
Solitude du cœur dans le vide de l'âme,
Le combat de la mer et des vents de
[l'hiver !
(*Amour*, « Bournemouth », ici p. 113)

Quelle chanteuse impossible à dire
Et tout ce qu'elle a débrouillé !
Ce piano dans trop de fumée
Sous des suspensions à pétroles !...
Ma bile avait des bouillons fantasques.
Ô les refrains de cafés-concerts !
(*Parallèlement*, « Poème saturnien »,
[ici p. 385])

... Et la bonté
Du paysage au cœur disait : Meurs ou
[demeure !
Les blés encore verts, les seigles déjà
[blonds
Accueillaient l'hirondelle en leur flot
[pacifique.
Un tas de voix d'oiseaux criait vers les
[sillons
Si doucement qu'il ne faut pas d'autre
[musique...
(*Amour*, Lucien Léтиноis, x, ici p. 239)

Je m'arrête, car ce n'est point une étude d'ensemble que j'ai tentée, mais un simple coup d'œil jeté, à propos d'un de ses ouvrages, sur ce grand esthète. Après Charles Morice, auquel nous devons une plaquette exquise : *Verlaine*, « tout l'homme par tout l'art » suivant la formule chère à l'auteur¹, un tel effort serait superflu, et je ne puis que renvoyer le curieux à ce complet travail. Aurai-je réussi du moins à faire comprendre, en même temps que l'incomparable styliste, « cet homme très simple qu'au moins sa candeur décore² ». Il en est, je le sais, qui toujours se voileront la face au seul titre de certains de ses livres, en quoi fermentent et bruissent les passions ; ils ne sauront et ne voudront jamais comprendre qu'il les écrivit avec son sang et ses larmes, avec le suc

1. « La *Littérature de tout à l'heure* est synthétique : elle rêve de *suggérer tout l'homme par tout l'Art* » ; « L'œuvre des poètes nouveaux est, essentiellement, de *SUGGÉRER TOUT L'HOMME PAR TOUT L'ART* » (Charles Morice, *La Littérature de tout à l'heure*, Perrin, 1889, p. 273, 362).

2. *Amour*, « Un conte », ici p. 105.

de sa chair pantelante, et qu'au-dessus de toutes raisons ce sont de merveilleuses productions d'art, et qu'elles resteront parce qu'elles sont sincères. Fouillez toute l'œuvre de Verlaine, je défie qu'on y trouve un hémistiche qui sente le cabotinage ; est-il beaucoup de nos contemporains qui pourraient en dire autant ?

10. Adolphe Frères¹, « Parallèlement, par Paul Verlaine », *La Jeune Belgique*, t. VIII, n° 78-79, août-septembre 1889, p. 300-301.

Avant *Sagesse* déjà, l'art de Paul Verlaine, tout objectif jusqu'alors, commence à se modifier. Au lieu de ressusciter des époques fanées, de les orner de tout le charme étrange de sa vision personnelle, au lieu de faire chanter aux êtres et aux choses les douces défaillances de son cœur à peine triste, joyeux à peine, voici que le poète subjective son art, j'entends par là que, cessant de concrétiser son *moi* dans des similitudes, il révèle son âme sans plus d'intermédiaire. Pourquoi l'analyse du *Moi*, qui aboutit à *Parallèlement*, ce livre désolant pour les admirateurs du poète, s'incarna-t-elle au début dans un pur chef-d'œuvre, *Sagesse* ? Voici ; il se trouve deux hommes en Paul Verlaine : le croyant simple et naïf, le primitif ébloui par la sereine blancheur des églises et des vierges

1. Poète et critique belge, Adolphe Frères a collaboré à *La Jeune Belgique*, à *La Pléiade*, au *Gil Blas*. Il est l'auteur d'*Âmes fidèles au mystère* (contes en prose, Bruxelles, Lacomblez, 1892).

auréolées, le religieux de cœur et d'yeux bien plus que d'esprit, et puis le passionné que sa passion détraque, l'amateur des « belles boubouches¹ », comme il le dit lui-même. Dans *Sagesse*, ce délicieux cantique aux mélodies blanches harmonisées d'or pâle, le poète se retrouvait avec son art délicat, ses couleurs tendres un peu fanées, et cette subtile teinte de mélancolie qu'il appelle ailleurs.

Un ennui d'on ne sait quoi qui vous afflige².

Mais, voici que, pour se montrer tout comme il est, ce que son art n'exigeait nullement, il continue son analyse et montre le passionné, le vicieux qu'il est.

Le vice peut, aujourd'hui mieux peut-être que la vertu, banalisée par trop de lieux communs, faire le fond d'œuvres parfaitement belles ; mais il doit pour cela réunir certaines conditions, auxquelles la vertu échapperait plus aisément : soit être dépeint philosophiquement, par un esprit saisissant et notant les causes et les concordances, soit présenter un caractère outrancier, rare, phénoménal, et par conséquent intéressant. Or, Verlaine, s'il présente l'originalité du dualisme exposé plus haut, ne possède point le don baudelairien de l'ultra-vision, ni l'intensité, l'énormité du vice intéressant par lui-même.

Son vice est vulgaire, purement et banalement épidermique : c'est le vice *vadrouille*, et la nouvelle œuvre fleure par endroits comme des odeurs de bière ; ces poés-

1. « L'Impénitent », ici p. 393.

2. « Langueur », *Jadis et naguère*, LP, p. 179.

sies semblent faites après quelque beuverie ou quelque orgie, à un moment où l'impression réelle et végétative à fixer dans les vers n'était pas dissipée encore, où il vivait trop pour penser : Verlaine fait l'effet d'avoir trop vécu sa vie pour la dire.

La première partie du volume intitulée *Les Amies*, est une suite de six sonnets, célébrant les amours lesbiennes, et dont l'un rappelle le parfait poète des premiers volumes ; mais en ce sonnet : « le Balcon », tous les autres pourraient se résumer.

La seconde partie *Filles*, encourt particulièrement le reproche osé tantôt, de vulgarité dans la passion. C'est l'érotisme, dans son cru, sans même l'originalité de la pudeur, ni de quelque vice de lit un peu étrange.

Dans la troisième partie : *Révérance parler*, – prologue d'un livre dont il ne paraîtra que les fragments inclus dans celui-ci, – le poète nous dit, à la façon, quelque peu, de Villon, des impressions fugitives, comme en aquarelles grises, de ses prisons, naguères, en Belgique.

La dernière partie du volume, intitulée *Lunes*, c'est l'épopée de tout le détraquement passionnel du pauvre Lélian. On a pitié de ce pauvre cœur saturnien s'il en fut, tourmenté de toutes les amours contradictoires et simultanées : amours blanches de jeunesse, et puis cet amour qui de manège devint ménage, et puis enfin d'autres passions suffisamment célèbres.

Il est naturel que, dans une œuvre antipathique à sa vision de poète, Verlaine n'ait point gardé la langue admirablement souple des volumes premiers ; les courbes élégantes de ses anciens vers, les sons

qui semblaient chantés dans une sphère sonore étrangère, comme en des ondes d'éther, ont fait place à une langue cassée, où la bizarrerie ne se présente plus spontanée et motivée, mais à l'état de procédé. Et parfois, le bagou quelque peu polisson, ce bagou si charmant dans les vers de Laforgue où le Pierrot gamin et sceptique fait la nique à ses chagrins¹, dépare des pièces maladroitement, et, dirait-on, sous de simples prétextes métriques. Ajoutez à cela l'étrangeté d'un titre qui n'emprunte sa logique qu'à des circonstances extrinsèques, et puis cette bouffonnerie : la pièce « Charité » [*sic*] ajoutée (par l'éditeur ?)² comme une tentative de corrompre les magistrats vengeurs de la morale outragée, et vous comprendrez la tristesse noire que dégage ce livre qu'on espérait grand comme ses aînés. Mais nous espérons fermement que ceux qui parleront du déclin poétique de Verlaine auront tort, et que ce livre n'est qu'une erreur passagère d'un poète trop haut pour se méconnaître longtemps.

1. De Laforgue, voir la série *Pierrots* dans *L'Imitation de Notre-Dame la Lune*, Vanier, 1886.

2. L'éditeur de *Parallèlement*, Léon Vanier, avait ajouté subrepticement au volume un feuillet volant comportant le poème « Chasteté » (voir Notes pour l'établissement du texte, p. 70, et Appendice, p. 475).

11. [Albert Arnay¹ ?], « Paul Verlaine, *Parallèlement* », *La Pléiade*, 1^{er} septembre 1889, p. 144-145, dans la rubrique « Varia »).

Deux esprits très différents s'affirment dans le nouveau livre de M. Paul Verlaine. L'un violent, rouge comme les luttes de la chair ; l'autre au contraire doux et vaporisant : des fleurs en l'adieu du soir, des palpitations d'ailes mauves et roses – là-bas !

En rouge – trouble – ce sont *les Amies* vers le poète éperdant les parfums énigmatiques de leurs sourires, les mystérieuses chansons de leurs yeux. Oh ! lesbiennes toutes et tant, même si avec des airs « *noli me tangere* » de pensionnaire sur ses doigts recensant les valse promises ! Des *langueurs d'asphodèles*² enguirlandant les jeunes femmes, au balcon le soir regardant fuir les oiseaux, lasses enfin du lit parfumé, des baisers, des étreintes. C'est d'autres encore, dans nul décor brusques s'imposant, – diaphanement blondes telle une aube de printemps, sinon la chair incendiée d'estivales ardeurs. Et toutes vont en la nuit de leurs désirs, et, pour noter l'énigme de ces âmes vouées aux amours interdites, le poète trouva des mots troublants comme l'infini que ces âmes portent en elles.

1. Contrairement aux autres comptes rendus de la rubrique « Varia » de la revue belge *La Pléiade*, le plus souvent signés d'initiales, celui-ci est resté anonyme. Il est probablement dû à Albert Arnay qui signe le compte rendu précédent consacré à la réédition de *Sagesse*. Le critique Albert Arnay (pseudonyme de Albert Aernauds) a collaboré à *La Jeune Belgique*, à *Floréal*, à *La Plume*, et fut directeur du *Réveil* (Gand).

2. « Sur le balcon », ici p. 311.

En rouge aussi – mais plus vif – les *Filles*, « l'Impénitent », d'autres pièces... Drôles d'abord, lorsque signés Paul Verlaine, ces vers, non seulement *sceptiques et tristement légers*¹, mais pires c'est sûr. Ici l'habituel charme du poète disparaît faisant place à des vocables bizarres, comme d'un débauché mal léant une pierreuse ; là c'est un enchevêtré de phrases à double entente, de mots à contre-sens ou mieux, selon que le disait J.-K. Huysmans pour Tristan Corbière, des concetti falots, des minauderies interlopes que traverse par moments un cri de douleur aiguë comme une corde de violoncelle qui se brise². Et vrai, tels passages des poèmes cités font songer aux *Amours jaunes*. Oh ! nous ne sommes pas de ceux qui applaudiront à ceci, et c'est plutôt avec les autres, avec ceux le regrettant après les livres précédents du même poète, que nous entendons nous ranger, mais il sied peut-être de reconnaître en ces vers un vouloir de ne rien céler, de montrer tous les côtés d'un tempérament, et alors sa sincérité excuserait l'auteur ou même le relèverait. Car, dites si vous savez, n'est-ce

1. Dans la préface de *Sagesse*, Verlaine avait parlé des « vers sceptiques et tristement légers » qu'il avait composés une dizaine d'années avant son recueil catholique (*LP*, p. 66).

2. Dans *À rebours* (1884), Huysmans avait ainsi décrit la manière de Corbière dans *Les Amours jaunes* : « C'était à peine français, l'auteur parlait nègre, procédait par un langage de télégramme, abusait des suppressions de verbes, affectait une gouaillerie, se livrait à des quolibets de commis voyageur insupportable, puis tout à coup, dans ce fouillis, se tortillaient des concetti falots, des minauderies interlopes, et soudain jaillissait un cri de douleur aiguë, comme une corde de violoncelle qui se brise. »

pas lui, seulement lui, que M. Paul Verlaine a défini dans son œuvre déjà considérable, et, le premier mérite de ses livres, quel est-il, sinon d'être l'exacte notation d'une vie ?

Cependant, il est bon, en poursuivant la lecture de *Parallèlement*, d'y rencontrer moins de violence, et les grisailles réunies sous ce titre *Révérance parler* sont faites pour arrêter. On le comprendra sachant que

...ces vers maladifs
Furent faits en prison, pour tout dire¹,

et oh ! ce cachot. Dans la lune Dame Souris trotte ; des *Angélus* sonnent au loin, mais où ? et l'on voit *s'allumer des saluts au fond d'un trou*². Puis, qu'elle est déconcertante ! cette pièce – « Tantalized » – où le prisonnier (la prison donne sur une gare) s'imagine, au bruit vaguement perçu des trains qui passent, entendre en ses nuits blanches des chansons d'oiselets :

Vous n'imaginez pas comme cela gazouille³...

Toute la tristesse de la réclusion, surtout d'une réclusion de poète, cet être auquel il faut plus qu'à nul autre la lumineuse liberté, la vue du ciel bleu et des routes blanches, et que personne – personne, entendez-vous ? – n'a le droit d'emprisonner, toute la tristesse d'une réclusion de poète est latente dans

1. « Prologue d'un livre dont il ne paraîtra que les extraits ci-après », ici p. 349.

2. « Réversibilités », ici p. 355.

3. « Tantalized », ici p. 361.

ces vers et l'on en devient triste aussi – triste pour longtemps.

Mais voici que des fleurs mauves enneigent le livre, douces et tristes comme des malheurs espérant encore, comme des bonheurs qui n'osent en être. Souvenirs s'effaçant des heures où les doigts du Rêve tressaient des couronnes nuptiales et, avec l'un peu enfantine rancune d'un cœur que la vie a meurtri, l'arc-en-ciel d'une résignation qui pardonne. Pierre Duchâtelet, le pauvre du chemin creux, chante sa douleur comme jadis Gaspard Hauser sa désillusion¹. La femme en qui il avait mis toutes ses espérances, ainsi qu'on ne les met qu'une seule fois, cette femme à tout pillé, tout volé au jardin de la Tendresse et la voilà partie. De se rappeler cet abandon, immérité il sait bien, met aux yeux du Pauvre des larmes rageuses et dans sa bouche des mots si gros !

...Faut-il la tuer ou prier pour elle ?
Et le pauvre sait très bien qu'il priera
Mais le diable parierait qu'il tuera².

Oh ! oui c'est des chimères, les virginales qui frappent à la porte du cœur *aux jours bleus des amours chastes*³ et qui reviennent en discrètes récurrences à peine plaintives.

1. Pierre Duchatelet apparaît dans « Guitare » (ici p. 399) et Gaspard Hauser dans « Je suis venu, calme orphelin... », *Sagesse*, III, IV (LP, p. 199).

2. « Guitare », ici p. 401.

3. « Je veux, pour te tuer... », ici p. 369.

Des romances sans paroles ont,
 D'un accord discord ensemble et frais,
 Agacé ce cœur fadasse exprès
 Ô le son, le frisson qu'elles ont¹ !

C'est l'imagination qui suit des yeux l'infexible Papillon rose et noir clair de la Pensée², ce sont les *Mains*, si pâles, si énigmatiques qu'elles font redouter de les regarder³ ; ce sont des femmes vainement s'efforçant de ranimer un cœur éternellement clos à tout mais que tout effraye puisque pour lui il n'est plus rien qui ne mente.

Ah ! quel cœur faible que mon cœur,
 Mais mieux vaut souffrir que mourir
 Et surtout mourir de langueur⁴...

Pour clore, mentionnons la préface voulue par le poète en tête de son livre, préface disant que celui-ci est pour ainsi dire à côté d'une œuvre, qu'il résume cependant. Et ajoutons pour les bibliophiles : *Parallèlement* devait être enrichi d'une eau-forte de Rops, que l'édition ne comporte pas. Il s'agissait sans doute de reproduire le croquis, représentant deux femmes enlacées, qui illustrait *Les Amies*, lorsque ces vers parurent pour la première fois (Bruxelles 1868), en une plaquette de 16 pages, signée par « le licencié Pablo de Herlaguez [*sic*] – Ségovie⁵. »

1. « À la manière de Paul Verlaine », ici p. 371.
2. « Limbes », ici p. 377.
3. « Mains », ici p. 407.
4. « *Læti et errabundi* », ici p. 429.
5. Le frontispice de Rops est reproduit p. 69.

12. R. Amarus [Charles Maurras¹], [compte rendu de *Parallèlement*] « Les livres de la quinzaine », *L'Instruction publique*, 18^e année, n° 39, 28 septembre 1889, p. 618-619.

Que *Parallèlement*, le dernier livre de Paul Verlaine, livre affligé et affligeant sous le loup de satin de ses fausses joies, me donne l'occasion de vous sil-

1. Dans les années 1880 et 1890, le futur activiste d'extrême droite Charles Maurras (1868-1952), attaché au Félibrige et à l'École romane dont il fut l'un des fondateurs, développa une intense activité de critique. Outre son compte rendu de *Parallèlement*, il consacra une longue étude à Verlaine dans *La Revue encyclopédique* (1^{er} janvier 1895, repris dans *Verlaine*, Mémoire de la critique, p. 425-445), suivie de nombreux articles publiés après la mort du poète. Il envoya son compte rendu à Verlaine le 31 octobre 1889 :

« Monsieur et cher poète, / Les idiots ne veulent pas se laisser dire que vous êtes un grand poète. Voilà pourquoi l'étude que je vous annonçais sur *Parallèlement*, un soir sous l'Odéon, a tant tardé à paraître et n'a pas paru dans le journal catholique où je voulais l'insérer. J'ai dû l'abriter dans une petite revue universitaire où j'ai les coudées franches, ayant d'abord montré les dents. Nos amis Le Goffic et Barrès la connaissent, et c'est par elle que j'entrai en relation avec ce pauvre Tellier. / L'article publié, fallait vous l'envoyer. Je n'ai su qu'hier et par Raymond de la Tailhède où vous trouver. Le voici. N'y voyez, je vous prie, qu'un article à-côté et l'occasion cherchée de faire sonner votre nom à l'oreille des brutes qui vous ignorent. / Ne faites aucune attention à la signature, simple anagramme en mon nom, et veuillez me tenir pour votre admirateur / Charles Maurras / Paris, mercredi – 11 rue Cujas / PS – La Tailhède m'a dit que vous prépariez une réimpression de *Parallèlement*, avec des additions nombreuses. J'espère et souhaite que cette nouvelle affriolante se confirme bientôt. / Ch. M. » [BNF].

houetter ce poète chrétien aux cuisses de faune, ce moraliste catholique enfoncé à mi-corps dans la vie sensuelle : et *Parallèlement* aura du moins causé une bonne action.

Je vous présente un « Pas de chance ». Je serais presque tenté, quand je songe à sa destinée, d'en accuser les astres de son ciel ou les lignes de sa main, comme il en a coutume lui-même :

À cela je ne puis que répondre
Que je suis vraiment né Saturnien¹.

C'est la faute à Saturne, oui ! Contemporain des Parnassiens qui sont à l'Académie² et leur supérieur, il n'a pu crever jusqu'ici l'épaisse brume de mystère qui, enveloppant sa vie, enténébra aussi son œuvre et son nom. Le connaissiez-vous avant de lire les articles de Tellier et de Lemaitre qui l'ont presque révélé³ ? Il a pourtant écrit expressément pour vous les plus beaux vers catholiques qui se puissent murmurer en langue française. C'a été de tous ses guignons l'un des plus amers, d'avoir destiné un livre au public religieux sans arriver à le lui faire lire : car je ne me souviens pas d'avoir entendu un prêtre me citer du Verlaine, ni d'avoir lu un vers de lui dans une revue ou un

1. « Prologue d'un livre dont il ne paraîtra que les extraits ci-après », ici p. 351.

2. Sully Prudhomme (1881), François Coppée (1884), Leconte de Lisle (1886).

3. Jules Tellier, *Nos poètes*, Dupret, 1888, et Jules Lemaitre, « M. Paul Verlaine et les poètes "symbolistes" et "décadents" », *Revue bleue*, 7 janvier 1888 (repris dans *Verlaine*, Mémoire de la critique, p. 127-155, 183-194).

journal croyant, sauf une fois – je dois le dire – dans un recueil belge qui demandait parfois de la liberté grande¹.

Verlaine eût d'ailleurs pu dédier son œuvre – onze volumes – au silence et au néant. Il n'en a recueilli ni gros sous, ni tapage, ni les honneurs qui en tiennent lieu. Point de croix, point de palmes vertes ni violettes, pas même en espérance ; mais, en réalité, la prison, la vie dure et les noctambulées aux froides étoiles, et des mois de séance dans les lits d'hôpital. Son groupe littéraire est sans importance dans l'état : une centaine ou deux de fervents, mêlés de toqués compromettants et d'outranciers dangereux, que les Philistins extermineraient dès qu'ils le voudront bien. En attendant, ceux-ci ricanent et ignorent.

Et il se pourrait bien qu'ils ignorent toujours. D'abord, avec ses bonds de clown fantôme, ses vols, ses rampements de bête amphibie, la poésie de Verlaine n'est pas faite pour eux ; puis Verlaine est trop exceptionnel pour qu'ils ne le haïssent pas. Ils ont pardonné à Balzac ses désordres en considération de sa force. Les fantaisies des faibles n'auront jamais aucune grâce à trouver auprès d'eux. Villon renfrogne leurs sourcils, Musset aussi. Ce dernier, tout en disposant du suffrage et du cœur de toutes les jeunes femmes, n'a pas encore de statue, et l'autre n'en aura jamais.

Comme eux vagabond et *outlaw*, Verlaine a droit aux mêmes doses de haine, mais aussi d'excuse et de

1. Il s'agit probablement de l'article de Francis Nautet, « Un poète décadent catholique », *La Revue générale*, mai 1888, p. 742-753.

compassion. Il fut un ballotté, un dominé ; ses vers le disent ; son visage le crie, – ce nez et cette bouche d'enfant caresseur emboîtés par erreur dans un crâne de patriarche. Comme artiste, il a grandi et mûri ; homme, il est resté à ce moment douteux qui sépare l'adolescence de la jeunesse. Vous diriez, quand son feutre d'hiver lui cache les yeux, la nuit, en quelque carrefour aux folles lanternes, un mineur trop précocement émancipé qui se lâche dans la bohème. La crosse ferme et tendre d'un Père Abbé eût peut-être discipliné, rectifié cette existence : certes, elle eût obéi avec la même docilité dont elle a suivi quarante ans les conseils, les appels contradictoires des choses.

Aujourd'hui, le voici, tel qu'il s'en accuse, « lamentable épave éparse à tous les flots du vice¹ ». Mais il n'y a pas bien longtemps qu'il balbutiait des versets extatiques dans les églises forestières des Ardennes, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit et vers « la rose immense des purs vents de l'Amour² ». Et peu de mois auparavant il savourait avec philosophie le loisir, l'ombre et le frais des tabernacles gratuits, mais peu facultatifs, que la sévère Belgique avait mis à sa disposition. Plus anciennement encore, dans la période blanche et naïve de sa vie, il avait gratté de la viole sous les balcons, vers des sourires implorés qui peu tardèrent à lui sembler affreusement banals...

Ce Verlaine naissant lui est apparu un jour, au temps de *Sagesse*, et tous les jeunes savent par cœur au moins

1. « Dédicace », ici p. 305.

2. *Sagesse*, II, iv, 4 (« – Seigneur, c'est trop !... »), *LP*, p. 167.

le premier couplet de la chanson où il se décrit de mémoire :

Je suis venu, calme orphelin,
Riche de mes seuls yeux tranquilles,
Vers les hommes des grandes villes :
Ils ne m'ont pas trouvé malin¹.

Si peu malin, ce Verlaine, à peine débarqué de sa province, qu'il admettait bon jeu bon argent les déclarations proférées dans le jeune cénacle parnassien, – au point de les amplifier : il est de lui, ce vers-programme, où se pose et se définit le dogme de l'impassibilité :

Est-elle en marbre, ou non, la Vénus de Milo² ?

Son impressionnabilité l'avait gagné à Leconte de Lisle. La même cause l'en sépara, mais en le plaçant sur sa vraie voie. Il sentit que si Vénus était tout marbre, il était, lui, tout nerfs. Il y a juste vingt ans qu'il est en possession de sa formule d'art et qu'il la rafraîchit de neuves acquisitions : trouvera-t-il jamais sa formule de vie ?

Il crut un instant la posséder. Ce fut au sortir de cette Bastille bruxelloise qui avait tendu, comme il l'avoue, tous ses organes mentaux et moraux :

Ô Belgique qui m'as valu ce dur loisir :
Merci ! J'ai pu du moins réfléchir et saisir,
Dans le silence doux et blanc de tes cellules,

1. *Sagesse*, III, iv, *LP*, p. 199.

2. *Poèmes saturniens*, « Épilogue », *LP*, p. 125.

Les raisons qui fuyaient comme des libellules
 À travers les roseaux bavards d'un monde vain,
 Les raisons de mon être éternel et divin¹...

Ces raisons le convertirent. Il rythma *Sagesse*, un livre court et chaud de larmes ; de psychologie passionnelle plus rapide et plus claire je n'en vois pas. Et l'amour humain y sert, comme dans Platon, d'escabeau à l'amour de Dieu² : on ne sait rien nommer de comparable, sous ce rapport, à *Sagesse*, sauf, il me semble, l'*Imitation* de Corneille, ce poème si magnifique que 300 personnes ont été jugées dignes de la connaître, sur les millions d'individus qui ont applaudi les tirades des Horaces et de leur sœur³.

Ce sont d'abord des litanies aux pieds saignants de Jésus dites par le poète crucifié et pantelantes comme une lèvre de stigmaté :

Ô mon Dieu vous m'avez blessé d'amour
 Et la blessure est encore saignante
 Ô mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour !...

Voici mon cœur qui n'a battu qu'en vain,
 Pour palpiter aux ronces du Calvaire,
 Voici mon cœur qui n'a battu qu'en vain...

1. « Le Dernier Dizain », ici p. 365.

2. Platon, *Le Banquet*. Cf. *Sagesse*, II, 1 : « Voici mon front qui n'a pu que rougir, / Pour l'escabeau de vos pieds adorables » (*LP*, p. 151).

3. *L'Imitation de Jésus-Christ*, traduite et paraphrasée en vers par Pierre Corneille de l'Académie française, 1651-1656 ; *Horace*, tragédie par P. Corneille, 1639.

Voici mes yeux, lumineuses d'erreur,
 Pour être éteints aux pleurs de la prière.
 Voici mes yeux, lumineuses d'erreur¹ !

Suivent ces dix sonnets d'une rythmique étrange (à laquelle vous vous ferez) où le Maître s'adresse à l'âme, penché sur elle et le sollicitant à un acte d'amour. – Dante et Milton, ai-je ouï dire, n'ont pas réussi à faire parler Dieu le Père : il me paraît que Dieu le Fils doit s'exprimer au cœur d'un vrai poète à peu près ainsi :

« Il faut m'aimer. Je suis l'universel baiser,
 « Je suis cette paupière et je suis cette lèvre
 « Dont tu parles, ô cher malade, et cette fièvre
 « Qui t'agite, c'est moi, toujours...

« Aime-moi, Ces deux mots sont mes verbes suprêmes :
 « Car étant ton Dieu tout-puissant, je peux vouloir ;
 « Mais je ne veux d'abord que pouvoir que tu m'aimes² !

Et comme le poète, vraie Sara, doute de ce mystère d'aimer Dieu dont toutefois il sent l'approche, le parfum, Jésus reprend :

« ... Laisse aller l'ignorance indécise
 « De ton cœur vers les bras ouverts de mon Église
 « Comme la guêpe vole au lis épanoui³...

1. *Sagesse*, II, 1, *LP*, p. 152-153.

2. *Sagesse*, II, IV, 3 (« – Il faut m'aimer !... »), *ibid.*, p. 165-166.

3. *Sagesse*, II, IV, 7 (« – Certes, si tu le veux mériter... »), *ibid.*, p. 171.

Lisez le reste, les tremblements de voix de l'âme, et les syllabes de son spasme, et la réponse de Dieu ; amant qui glisse en elle et qui l'inonde en sa bénédiction : « *Pauvre âme, c'est cela*¹ ! »

Comprenez-vous que je ne puisse honnir, malgré les torts, le poète qui a prié et cru de la sorte ? Même bien oubliées, ces prières doivent, je le suppose, maintenir quelque chose de lui, sur le pavois ardent de leurs ailes de feu, dans les sphères anciennes qu'il fréquenta ; si bas qu'il se hasarde dans les enfers luxurieux, il me semble qu'on pourra toujours interpréter en ce sens ces deux jolis vers orgiaques :

L'âme au septième ciel ravie,
Le corps, plus humble, sous les tables².

Il peut devenir le « Tibère effrayant³ » ou, comme il dit encore à la romaine, n'avoir plus que « la satiété d'être une machine obscène⁴ » ; il peut comme un fœtus se laisser mariner dans tous les alcools : le nimbe des vieilles oraisons luit toujours doucement autour de ses cheveux, assez pour vous le faire aimer et vous faire espérer de l'ancien repenté un retour décisif, une « seconde conversion », à la manière de Pascal⁵.

1. *Sagesse*, II, iv, 9, *ibid.*, p. 177.

2. « *Læti et errabundi* », ici p. 425.

3. *Lunes*, I (« Je veux, pour te tuer... »), ici p. 369.

4. « Explication », ici p. 373.

5. La « seconde conversion » de Pascal, à la suite de l'« extase mystique » éprouvée par le philosophe pendant la nuit du 23 novembre 1654 (voir *Le Mémorial*, 1654).

Et je sais des esprits – chevaliers errants de la charité, grands dévoreurs de romans russes, grands réservoirs de sensibleries ou simplement grands curieux de sincérités – qui n'ont pas besoin de méditer *Sagesse* pour s'intéresser tout de même à Verlaine. Il leur suffit d'être informé par lui qu'il a le cœur « plus blessé qu'une cible¹ », de connaître sa vie manquée par pure maladresse, son prestige « d'être bien soi² », son plaintif anagramme de « pauvre Lélian³ » et l'étoile enragée dont la lumière saturnienne trompe sur son chemin ce mage mendiant et l'oblige à payer abominablement cher des fautes et des erreurs – lisez errances – presque fatales.

1. « Caprice », ici p. 435.

2. « Écrit en 1875 », ici p. 97.

3. Voir *supra*, p. 628, n. 4.

CHRONOLOGIE

1844. — *30 mars* : naissance de Paul-Marie Verlaine à Metz, ville de garnison de son père, alors capitaine au génie.

1851. — Le capitaine Verlaine démissionne ; après divers séjours de garnison dans le Midi (Montpellier, Sète, Nîmes), installation de la famille Verlaine à Paris, aux Batignolles.

1853. — *17 avril* : naissance de Mathilde Mauté, future femme de Verlaine.

— *Octobre* : le jeune Paul est interne à l'Institution Landry, rue Chaptal. Il y restera jusqu'en 1862.

1854. — *20 octobre* : naissance d'Arthur Rimbaud.

1855. — *Octobre* : Verlaine entre au lycée Bonaparte (futur Condorcet) tout en restant interne à l'Institution Landry.

1858. — *12 décembre* : premiers vers connus : « La Mort », envoyés à Victor Hugo.

1860. — *27 février* : naissance de Lucien Létinois, à Coulommès (Ardennes).

1862. — *16 août* : Verlaine est reçu bachelier ès lettres.

— *Octobre* : inscription à la faculté de droit, dont il fréquente peu les cours.

1863. — *Août* : premier poème publié, « Monsieur Prudhomme », sous le pseudonyme de Pablo, dans la *Revue du progrès moral, littéraire, scientifique et artistique* de Louis-Xavier de Ricard. Verlaine rencontre les futurs poètes parnassiens (Coppée, Heredia), mais aussi Banville, Villiers de l'Isle-Adam.

1864. — *Janvier* : Verlaine est employé à la compagnie d'assurances « L'Aigle et le Soleil réunis ». En mai, il renonce à poursuivre ses études et entre comme expéditionnaire à la mairie du 9^e arrondissement. Il rencontre Mendès, Glatigny, Dierx, Mérat, Valade.

1865. — *1^{er} janvier* : Verlaine est « expéditionnaire de l'ordonnement » à la Préfecture de la Seine.

— *2 novembre* : premier article de critique, dans lequel Verlaine s'en prend à Barbey d'Aurevilly ; suivra, dans la même revue (*L'Art*), une longue et importante étude sur Baudelaire, ainsi que deux poèmes, « J'ai peur dans les bois » et « Nevermore ».

— *30 décembre* : mort du capitaine Verlaine.

1866. — *28 avril* : la 9^e livraison du *Parnasse contemporain*, « recueil de vers nouveaux » publié par Alphonse Lemerre, libraire au passage Choiseul et futur éditeur de Verlaine et des Parnassiens, contient huit poèmes de Verlaine.

— *20 octobre* : achevé d'imprimer des *Poèmes saturniens*, premier recueil de Verlaine, publié à compte d'auteur chez Alphonse Lemerre.

1867. — Verlaine entame une collaboration à plusieurs revues et journaux (*L'Étendard*, *L'International*, *Le Hanneton*, *La Revue des lettres et des arts*) dans lesquels il publie des poèmes de genres et d'esthétiques très différents.

— *Octobre* : l'éditeur de Baudelaire, Auguste Poulet-Malassis, publie clandestinement à Bruxelles le second recueil de Verlaine, *Les Amies*, sous le pseudonyme de Pablo de Herlagnez.

1868. — *6 mai* : le tribunal de Lille ordonne la destruction des *Amies*.

1869. — *20 février* : achevé d'imprimer des *Fêtes galantes*.

— *Juin* : Verlaine rencontre Mathilde Mauté par l'intermédiaire du demi-frère de celle-ci, le musicien Charles de Sivry.

— *Juillet* : pris de boisson, il tente de tuer sa mère. De Fampoux (Pas-de-Calais), où il séjourne chez son oncle, il demande la main de Mathilde à Charles de Sivry.

— *Août – septembre* : Verlaine envoie des poèmes à Mathilde, alors en vacances en Normandie. Ils formeront l'embryon de *La Bonne Chanson*. En octobre, la demande en mariage est formalisée et les fiancés se fréquentent régulièrement.

1870. — *12 juin* : achevé d'imprimer de *La Bonne Chanson*. Le recueil ne sera mis en vente qu'en 1872.

— *19 juillet* : déclaration de guerre à la Prusse.

— *11 août* : mariage de Paul et Mathilde à Notre-Dame de Clignancourt.

— *4 septembre* : chute de l'Empire et proclamation de la République. Verlaine fait partie de la garde nationale pendant le siège de la capitale.

1871.

— *18 mars* : proclamation de la Commune de Paris. Verlaine, dont les sympathies vont vers les insurgés, est chef du bureau de la presse à l'Hôtel de Ville. Le

28 mai, défaite de la Commune et rétablissement de l'« ordre ».

— 11 juillet : Verlaine est révoqué. En août, le couple s'installe chez les Mauté.

— Septembre : Rimbaud entre en contact avec Verlaine et lui envoie des vers. Son arrivée à Paris et sa liaison avec Paul vont, entre autres, précipiter la fin du ménage Verlaine.

— 30 octobre : naissance de Georges, fils unique de Paul et Mathilde.

1872. — Mai : Verlaine écrit une partie des *Ariettes oubliées* (*Romances sans paroles*).

— Juillet – août : Verlaine et Rimbaud partent pour la Belgique ; Mathilde tente en vain de ramener son mari à Paris.

— 8 septembre : les deux amis sont à Londres. Verlaine y restera jusqu'en avril 1873.

1873. — Juillet : Verlaine, qui avait regagné Londres avec Rimbaud en mai, quitte l'Angleterre pour Bruxelles ; il supplie Rimbaud de venir le rejoindre. Le 10 juillet, ivre, il tire deux coups de revolver sur son ami, le blessant au poignet.

— 11 juillet – 24 octobre : Verlaine est incarcéré à la prison des Petits-Carmes, à Bruxelles ; il envoie à Lepelletier quelques-uns des poèmes du futur *Cellulairement*.

— 8 août : condamnation de Verlaine à deux ans de prison ferme par le tribunal correctionnel de Bruxelles, confirmée en appel le 27 août.

— 25 octobre : Verlaine est transféré à la maison d'arrêt de Mons.

1874. — Mars : parution des *Romances sans paroles*.

— 24 avril : le tribunal de la Seine prononce la séparation de corps et de biens entre Verlaine et sa femme.

— Mai – août : crise religieuse : Verlaine retrouve la foi et demande la communion.

1875. — 16 janvier : libération de Verlaine. En février, dernière rencontre avec Rimbaud en Allemagne. Verlaine est le dépositaire du manuscrit des *Illuminations*.

— Mars : départ pour l'Angleterre ; Verlaine enseigne à la *Grammar School* de Stickney (Lincolnshire). Il rencontre le poète Germain Nouveau à Londres.

— Mai – octobre : Verlaine envoie les poèmes de *Cellulairement* à Delahaye. Il commence *Sagesse*.

1876. Verlaine enseigne à Stickney, Boston et Bourne-mouth. Il passe ses vacances en France, chez sa mère. En juillet, il revoit son fils pour la première fois depuis 1872.

1877. — Avril : Verlaine quitte l'Angleterre.

— Octobre : il obtient un poste de professeur à l'Institution Notre-Dame à Reithel (Ardennes) ; il se prend d'affection pour un de ses élèves, Lucien Létinois.

1878. — Septembre : retraite chez les Chartreux, à l'abbaye de Montreuil-sur-Mer.

1879. — Septembre : son contrat n'ayant pas été renouvelé, Verlaine quitte Reithel pour l'Angleterre avec Létinois. Il est professeur à Lymington (Hampshire).

— Décembre : retour en France de Verlaine et de son ami.

1880. — Mars : Poussé par son fils, Mme Verlaine achète une ferme à Juniville (Ardennes) au nom des parents de Lucien Létinois. Les deux hommes s'y installent.

— *Octobre* : Lucien Létinois commence son service militaire. Verlaine le rejoint à Reims et à Châlons où il est en garnison.

— *Décembre* : publication de *Sagesse* à compte d'auteur chez Palmé, à la Société générale de librairie catholique.

1882. — *Mars* : L'exploitation agricole de Juniville périclité. La ferme est revendue à perte et les Létinois partent en Belgique.

— *Juillet* : Verlaine, qui a quitté les milieux littéraires parisiens depuis une dizaine d'années, tente de faire sa rentrée : il collabore à *Paris moderne*, revue dirigée par Jacques Madeleine et Georges Courteline, éditée par Léon Vanier. Il essaie de réintégrer son poste à l'Hôtel de Ville.

— *Novembre* : Verlaine et sa mère s'installent 17, rue de la Roquette, à Paris. Le 10 novembre, « Art poétique » paraît dans *Paris moderne* ; le poème suscite dans *La Nouvelle Rive gauche* (future *Lutèce*) une polémique qui contribue à attirer l'attention des nouvelles écoles sur Verlaine.

1883. — *7 avril* : mort de Lucien Létinois.

— *24 août* : début, dans *Lutèce*, de la publication des notices consacrées aux « Poètes maudits ».

— *Septembre* : Mme Verlaine, qui a acheté une ferme à Coulommès (Ardennes), s'y installe avec son fils.

1884. — *Mars* : *Les Poètes maudits* (Vanier). Ce volume, mais aussi une page élogieuse que consacre Huysmans à Verlaine dans *À rebours*, contribuent à établir peu à peu la notoriété du poète.

— *30 novembre* : parution de *Jadis et naguère* (Vanier).

1885. — *Mars* : vente à perte de la ferme de Coulommès. Verlaine est condamné à un mois de prison pour coups et menaces de mort contre sa mère.

— *Juin* : Verlaine et sa mère reviennent définitivement à Paris.

— *Novembre* : début de la publication d'une série de biographies littéraires dans la collection *Les Hommes d'aujourd'hui*.

1886. — *21 janvier* : mort de Mme Verlaine. Son fils, souffrant d'une ankylose au genou, ne peut assister aux funérailles.

— *Avril – mai* : Verlaine rencontre le dessinateur Frédéric-Auguste Cazals, envers qui il nourrit une vive sympathie.

— *Juillet* : premier séjour de Verlaine à l'hôpital (Tenon).

— *Octobre* : *Louise Leclercq* (Vanier).

— *Novembre* : *Les Mémoires d'un veuf* (Vanier). Le 5, Verlaine entre à l'hôpital Broussais. Il y restera jusqu'au 13 mars de l'année suivante.

1887. Malade et sans ressources, Verlaine fait de nombreux séjours à l'hôpital (19 avril – 16 mai à Cochin ; 16 mai – 12 juillet à Vincennes ; 12 juillet – 9 août à Tenon ; 9 août – 9 septembre à Vincennes ; 20 septembre – 20 mars 1888 à Broussais). En septembre, rencontre avec Philomène Boudin, prostituée, qui devient sa maîtresse.

1888. — *7 janvier* : important article de Jules Lemaitre dans la *Revue bleue*. La critique officielle reconnaît peu

à peu la place de Verlaine dans le mouvement littéraire contemporain.

— *Mars* : *Amour* (Vanier). Verlaine, sorti de l'hôpital, organise des « mercredis » littéraires fréquentés.

— *Août* : 2^e édition augmentée des *Poètes maudits*, où figure une étude sur « Pauvre Lelian », c'est-à-dire sur Verlaine lui-même.

— *Novembre* : *Paul Verlaine*, par Charles Morice (première monographie consacrée au poète). Le 17, Verlaine entre à nouveau à Broussais, qu'il quittera le 19 février 1889.

1889. — *Juin* : parution de *Parallèlement* (Vanier).

— *Août* : parution de la deuxième édition de *Sagesse*. Du 8 au 18 août, Verlaine est à Broussais ; du 20 août au 14 septembre, il est en cure à Aix-les-Bains ; du 19 septembre au 19 février 1890, nouveau séjour à Broussais. Il entretient une relation avec Eugénie Krantz, ex-courtisane et amie de Philomène Boudin.

1890. — *Juin – novembre* : séjours à l'hôpital (19 juin – 22 juillet à Cochin ; 22 juillet – 11 septembre à Vincennes ; 12 septembre – 23 novembre à Broussais).

— *Décembre* : *Dédicaces* (Bibliothèque artistique et littéraire) ; *Femmes* (imprimé sous le manteau [Bruxelles, Kistemaekers]).

1891. — *9 janvier – 6 février* : séjour à l'hôpital Saint-Antoine.

— *19 mars* : réponse de Verlaine à l'enquête de Jules Huret sur l'évolution littéraire.

— *18 avril* : Verlaine préside le banquet de *La Plume*.

— *21 mai* : spectacle au bénéfice de Verlaine et de Gauguin au Théâtre d'Art : parmi les pièces représen-

tées, *Les Uns et les autres* de Verlaine, publié dans *Jadis et naguère* en 1884.

— *Mai – juin* : parution de *Bonheur* (Vanier), *Les Uns et les autres* (Vanier), *Choix de poésies* (Bibliothèque Charpentier).

— *Novembre* : *Mes hôpitaux* (Vanier). Verlaine est une nouvelle fois à Broussais (du 31 octobre au 20 janvier 1892). Le 10, mort de Rimbaud à Marseille.

— *Décembre* : *Chansons pour elle* (Vanier).

1892. — *Mars* : *Liturgies intimes* (Bibliothèque du Saint-Graal). Verlaine remet le manuscrit de *Hombres* à son éditeur (publication clandestine posthume, ca. 1903).

— *11 août – 7 octobre* : séjour à l'hôpital Broussais.

— *2 – 14 novembre* : tournée de conférences en Hollande (La Haye, Leyde, Amsterdam).

— *Décembre* : séjour à l'hôpital Broussais, du 19 décembre au 17 janvier 1893. À sa sortie de l'hôpital, Verlaine loge chez Eugénie.

1893. — *Février – mars* : tournée de conférences en Belgique (Charleroi, Bruxelles, Anvers, Liège, Gand).

— *Mai – juin* : *Élégies* (Vanier), *Odes en son honneur* (*id.*), *Mes prisons* (*id.*). Verlaine, dont l'état de santé empire, est hospitalisé à Broussais du 14 juin au 3 novembre. À sa sortie, il rejoint Philomène.

— *4 août* : Verlaine est officiellement candidat à l'Académie française (fauteuil de Taine).

— *8 – 9 novembre* : conférences à Nancy et à Lunéville.

— *Novembre – décembre* : tournée de conférences en Angleterre (Londres, Oxford, Manchester). Publication de *Quinze jours en Hollande* (Blok-Vanier). Il rejoint Eugénie.

1894. — *Mai* : Verlaine est hospitalisé à Saint-Louis du 1^{er} mai au 10 juillet. Publication de *Dans les limbes* (Vanier).

— *Août* : Verlaine est élu Prince des poètes à la mort de Leconte de Lisle. Un comité de poètes et de personnalités s'engage à lui verser une pension mensuelle.

— *Décembre* : le 1^{er}, Verlaine entre à l'hôpital Bichat, qu'il quittera le 21 janvier 1895. Publication d'*Épigrammes* (Bibliothèque artistique et littéraire) et nouvelle édition de *Dédicaces* (Vanier).

1895. — *Mai* : *Confessions* (Publications du *Fin de siècle*).

— *Septembre* : Verlaine s'installe en ménage avec Eugénie.

1896. — *8 janvier* : mort de Verlaine, rue Descartes. Les funérailles ont lieu le 10, et le cortège funèbre est suivi par plusieurs milliers de personnes ; le poète est inhumé au cimetière des Batignolles.

BIBLIOGRAPHIE¹

1. Éditions

A. Œuvres et œuvres complètes

Œuvres complètes, introduction d'Octave NADAL, études et notes de Jacques BOREL, texte établi par Henry DE BOUILLANE DE LACOSTE et Jacques BOREL, Club du meilleur livre, 2 vol., 1959 et 1960.

Œuvres poétiques complètes, texte établi et annoté par Yves-Gérard LE DANTEC, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 4^e éd., 1954 ; édition revue, complétée et présentée par Jacques BOREL, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 1962 ; éd. augmentée, 1989.

Œuvres poétiques, textes établis avec chronologie, introductions, notes, choix de variantes et bibliographie par Jacques ROBICHEZ, Classiques Garnier, 1969 ; éd. revue, Dunod, coll. Classiques Garnier, 1995.

Œuvres en prose complètes, texte établi, présenté et annoté par Jacques BOREL, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 1972.

Œuvres poétiques complètes, édition présentée et établie par Yves-Alain FAVRE, Laffont, coll. Bouquins, 1992.

B. *Amour*

Amour, édition revue et accompagnée de notes et de variantes [par Adolphe VAN BEVER], frontispice gravé sur bois par Paul Baudier,

1. Le lieu d'édition n'est pas mentionné lorsqu'il s'agit de Paris.

portrait de l'auteur d'après Péaron gravé par Georges Aubert, Crès, coll. Les Maîtres du livre, 1921.

La Bonne Chanson. Amour. Bonheur. Chansons pour elle, texte établi et annoté par Yves-Gérard LE DANTEC, Éditions de Cluny, coll. Bibliothèque classique de Cluny, 1940.

Sagesse, Amour, Bonheur, édition présentée, établie et annotée par Jacques-Henry BORNECQUE, Gallimard, coll. Poésie, 1975.

C. Parallèlement

Parallèlement, édition accompagnée de documents inédits [par Adolphe VAN BEVER], avec un frontispice gravé sur bois par P.-Eug. Vibert, Crès, coll. Les Maîtres du livre, 1914.

Parallèlement, Invectives, texte établi et annoté par Yves-Gérard LE DANTEC, Éditions de Cluny, coll. Bibliothèque classique de Cluny, 1939.

Jadis et naguère, Parallèlement, notes de Jacques BOREL, Le Livre de Poche, coll. Classique, 1964.

Sagesse, Parallèlement, Les Mémoires d'un veuf, chronologie, préface, notes par Jean GAUDON, Garnier-Flammarion, 1977.

La Bonne Chanson, Jadis et naguère, Parallèlement, édition présentée, établie et annotée par Louis FORESTIER, Gallimard, coll. Poésie, 1979.

Romances sans paroles, Jadis et naguère, Parallèlement, préfaces et notes par Jacques-Henry BORNECQUE, Presses Pocket, 1982.

2. Correspondance

Correspondance Verlaine-Rops à propos de « Parallèlement », Éditions de l'École Estienne, 1918.

Correspondance de Paul Verlaine, publiée sur les manuscrits originaux avec une préface et des notes par Ad. VAN BEVER, Messein, 3 t., 1922, 1923, 1929, et Genève, Reprint Slatkine, 1983.

ZAYED, Georges, *Lettres inédites de Verlaine à Cazals*, avec une introduction, des notes et de nombreux documents inédits, Genève, Droz, 1957.

VERLAINE, Paul, *Lettres inédites à Charles Morice*, publiées et annotées par Georges ZAYED, Genève-Paris, Droz-Minard, 1964 ; 2^e éd. Nizet, 1969.

VERLAINE, Paul, *Lettres inédites à divers correspondants*, publiées et annotées par Georges ZAYED, Genève, Droz, 1976.

VERLAINE, Paul, et BARRÈS, Maurice, *Correspondance*, éd. de Stéphane LE COUËDIC et Christian SOULIGNAC, Jaignes, La Chasse au Snark, coll. Littérature, 2000.

VERLAINE, Paul, *Correspondance générale*, t. 1 : 1857-1885, établie et annotée par Michael PAKENHAM, Fayard, 2005.

3. Biographie

DONOS, Charles, *Verlaine intime*, rédigé d'après les documents recueillis sur le roi des poètes par son ami et éditeur Léon Vanier, Léon Vanier, 1898.

LEPELLETIER, Edmond, *Paul Verlaine, sa vie, son œuvre*, Mercure de France, 1907 (2^e éd., 1923), et Genève, Reprint Slatkine, 1982.

CAZALS, F.-A., et LE ROUGE, Gustave, *Les Derniers Jours de Paul Verlaine*, Mercure de France, 1923.

DELAHAYE, Ernest, *Verlaine*, Messein, 1923, et Genève, Reprint Slatkine, 1982.

EX-MADAME PAUL VERLAINE, *Mémoires de ma vie* (1935), préface [et notes] par Michael PAKENHAM, Seyssel, Champ Vallon, coll. Dix-neuvième, 1992.

RICHARDSON, Joanna, *Verlaine. A Biography*, New York, The Viking Press, 1971.

PETITFILS Pierre, *Verlaine*, Julliard, coll. Les Vivants, 1981.

BUISINE, Alain, *Verlaine : histoire d'un corps*, Tallandier, coll. Figures de proue, 1995.

BOUSMANNE, Bernard, *Verlaine en Belgique. Cellule 252. Turbulences poétiques*, Bruxelles, Mardaga, 2015.

4. Iconographie

Verlaine : documents iconographiques, avec une introduction et des notes par François RUCHON, Genève, Cailler, coll. Visages d'hommes célèbres, 1947.

Iconographie complémentaire de Paul Verlaine, réunie et annotée par Yvon BOUREAU et publiée par Maurice PERNETTE, Librairie Antiquariat, 1975.

Album Verlaine, iconographie choisie et commentée par Pierre PETITFILS, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 1981.

Paul Verlaine : portraits (peintures, dessins, photographies), Librairies Giraud-Badin et Jean-Claude Vrain, [1994].

5. Instruments

TOURNOUX, Georges, *Bibliographie verlainienne*, Leipzig, Rowohlt, 1912.

MONTEL, François, *Bibliographie de Paul Verlaine*, Librairie Henri Leclerc - L. Giraud-Badin, coll. Les Bibliographies nouvelles, 1924.

TALVART, Hector, « Paul Verlaine », *La Fiche bibliographique française*, Henry Goulet, 1926.

VAN BEVER, Adolphe et MONDA, Maurice, *Bibliographie et iconographie de Paul Verlaine*, Messein, 1926, et Genève, Reprint Slatkine, 1991.

Verlaine, textes choisis et présentés par Olivier BIVORT, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, coll. Mémoire de la critique, 1997.

6. Études

MORICE, Charles, *Paul Verlaine*, Léon Vanier, 1888.

MARTINO, Pierre, *Verlaine*, Boivin, 1924 ; nouvelle éd., 1951.

ADAM, Antoine, *Le Vrai Verlaine*, Genève, Droz, 1936, et Genève, Reprint Slatkine, 1972.

MORICE, Louis, *Verlaine, le drame religieux*, Beauchesne et ses fils, 1946.

BRUNEAU, Charles, *Verlaine*, Centre de Documentation universitaire, coll. Les Cours de Sorbonne, 1950.

ADAM, Antoine, *Verlaine*, Hatier-Boivin, coll. Connaissance des lettres, 1953.

RICHER, Jean, *Paul Verlaine*, Seghers, coll. Poètes d'aujourd'hui, 1953 ; nouvelle éd., 1975.

RICHARD, Jean-Pierre, *Poésie et profondeur*, Le Seuil, 1955 ; coll. Points, 1976.

NADAL, Octave, *Paul Verlaine*, Mercure de France, 1961.

ZAYED, Georges, *La Formation littéraire de Verlaine*, Genève-Paris, Droz-Minard, 1962 ; 2^e éd. Nizet, 1970.

CUÉNOT, Claude, *Le Style de Paul Verlaine*, 2 t., CDU, 1963.

BORNECQUE, Jacques-Henry, *Verlaine par lui-même*, Le Seuil, coll. Écrivains de toujours, 1966.

ZIMMERMANN, Éléonore M., *Magies de Verlaine*, Corti, 1967, et Genève, Reprint Slatkine, 1981.

CORNULIER, Benoît de, *Théorie du vers : Rimbaud, Verlaine, Mallarmé*, Le Seuil, coll. Poétique, 1982.

MOUROT, Jean, *Verlaine*, Nancy, Presses universitaires, 1988.

ENGLISH, Alan, *Verlaine poète de l'indécidable. Étude de la versification verlainienne*, Amsterdam - New York, Rodopi, 2005.

DUPAS, Solenn, *Poétique du second Verlaine : un art du déconcertement entre continuité et renouvellement*, Classiques Garnier, coll. Études romantiques et dix-neuviémistes, 2010.

ROBIC, Myriam, « Femmes damnées ». *Saphisme et poésie*, Classiques Garnier, coll. Masculin/Féminin dans l'Europe moderne, 2012.

BERNADET, Arnaud, *Poétique de Verlaine : « en sourdine, à ma manière »*, Classiques Garnier, coll. Études romantiques et dix-neuviémistes, 2014.

7. Collectifs

Europe : Verlaine, n° 545-546, septembre-octobre 1974.

L'École des lettres (second cycle) : Paul Verlaine, études réunies par Steve MURPHY, n° 14, juillet 1996.

Dix-neuf/vingt : Verlaine, éd. Bertrand MARCHAL, n° 4, octobre 1997.

Spiritualité verlainienne, actes du colloque de Metz (novembre 1996), textes réunis et publiés par Jacques DUFETEL, Klincksieck, coll. Actes et colloques, 1997.

Verlaine 1896-1996, éd. Martine BERCOT, Klincksieck, coll. Actes et colloques, 1998.

Verlaine, actes du colloque de Paris (5-6 avril 1996), éd. Pierre BRUNEL et André GUYAUX, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, coll. Colloques de la Sorbonne, 2004.

Europe : Verlaine, n° 936, avril 2007.

Revue Verlaine, n° 1-10, 1993-2007, Musée-Bibliothèque Arthur Rimbaud, Charleville-Mézières ; n° 11-14, 2013-2016, Classiques Garnier.

TABLE DES TITRES ET DES INCIPITS

| | |
|--|-----|
| À Albert Mérat (<i>A, Ap.</i>)..... | 290 |
| À Arthur Rimbaud (<i>P, Ap.</i>)..... | 457 |
| À celle qu'on dit froide (<i>P, Ap.</i>)..... | 458 |
| À Charles de Sivry (<i>A</i>)..... | 185 |
| À Charles Morice (<i>A</i>)..... | 191 |
| Adieu (<i>A</i>)..... | 151 |
| À Edmond Thomas (<i>A</i>)..... | 189 |
| À Émile Blémont (<i>A</i>)..... | 183 |
| À Emmanuel Chabrier (<i>A</i>)..... | 187 |
| À Ernest Delahaye (<i>A</i>)..... | 181 |
| À Ernest Raynaud (<i>P, Ap.</i>)..... | 453 |
| À Fernand Langlois (<i>A</i>)..... | 169 |
| À Georges Verlaine (<i>A</i>)..... | 287 |
| À la manière de Paul Verlaine (<i>P</i>)..... | 371 |
| À la princesse Roukhine (<i>P</i>)..... | 325 |
| À Léon Valade (<i>A</i>)..... | 179 |
| Allégorie (<i>P</i>)..... | 307 |
| À Louis II de Bavière (<i>A</i>)..... | 159 |
| À Madame X... en lui envoyant une pensée (<i>A</i>)..... | 135 |
| À Madame*** (<i>P</i>)..... | 345 |
| À Mademoiselle*** (<i>P</i>)..... | 341 |
| À Maurice Du Plessys (<i>A</i>)..... | 193 |
| « Âme, te souvient-il, au fond du paradis... » (<i>A</i>)..... | 263 |
| « Amour qui ruisselais de flammes et de lait... » (<i>P</i>)..... | 375 |
| « “Angels”, seul coin luisant dans ce Londres du soir... » (<i>A</i>)..... | 117 |
| Angélus de midi (<i>A</i>)..... | 175 |
| À propos d'un « centenaire » de Calderon (<i>A</i>)..... | 195 |
| « Au bout d'un bas-côté de l'église gothique... » (<i>A</i>)..... | 121 |

| | |
|--|-----|
| « Au pays de mon père on voit des bois sans nombre... » (A)..... | 211 |
| « Au temps où vous m'aimiez (bien sûr ?)... » (A)..... | 135 |
| Auburn (P)..... | 337 |
| « Aussi, la créature était par trop toujours la même... » (P)..... | 397 |
| Autre (P)..... | 355 |
| Autre explication (P)..... | 375 |
| À Victor Hugo en lui envoyant « Sagesse » (A)..... | 197 |
| Ballade en rêve (A)..... | 147 |
| Ballade à propos de deux ormeaux qu'il avait (A)..... | 125 |
| Ballade de la mauvaise réputation (P)..... | 431 |
| Ballade de la vie en rouge (P)..... | 403 |
| Ballade en faveur des dénommés décadents et symbolistes (P, Ap.)..... | 454 |
| Ballade en l'honneur de Louise Michel (A)..... | 155 |
| Ballade Sappho (P)..... | 439 |
| Ballade touchant un point d'histoire (P, Ap.)..... | 452 |
| Batignolles (A)..... | 285 |
| Billet à Lily (P, Ap.)..... | 466 |
| « Bonne simple fille des rues... » (P, Ap.)..... | 467 |
| Bournemouth (A)..... | 111 |
| « Brune encore non eue... » (P)..... | 329 |
| Buste pour mairies (A, Ap.)..... | 291 |
| Caprice (P)..... | 435 |
| « Car vraiment j'ai souffert beaucoup » (A)..... | 219 |
| Casta piana (P)..... | 333 |
| « Ce fut bizarre et Satan dut rire... » (P)..... | 385 |
| « Ce livre ira vers toi comme celui d'Ovide... » (A)..... | 287 |
| « Ce n'est pas de ces dieux foudroyés... » (P)..... | 349 |
| « Ce n'est pas Pierrot en herbe... » (P)..... | 415 |
| « Ce ne sont pas des mains d'atlesse... » (P)..... | 407 |
| « Ce poète terrible et divinement doux... » (A)..... | 195 |
| « Ce portrait qui n'est pas ressemblant... » (A)..... | 259 |
| Ces passions (P)..... | 419 |

| | |
|--|-----|
| « Ces passions qu'eux seuls nomment encore amours... » (P)..... | 419 |
| « C'est à cause du clair de la lune... » (P)..... | 371 |
| « C'est bien assez que des messieurs... » (P, Ap.)..... | 452 |
| « C'est le seul Paul parmi tant de Jules... » (A, Ap.)..... | 292 |
| « C'est une laide de Boucher... » (P)..... | 325 |
| « Cette adoption de toi pour mon enfant... » (A)..... | 255 |
| « Chabrier, nous faisons, un ami cher et moi... » (A)..... | 187 |
| « Chair ! ô seul fruit mordu des vergers d'ici-bas... » (P, Ap.)..... | 456 |
| Chasteté (P, Ap.)..... | 475 |
| « Comme l'Église est bonne en ce siècle de haine... » (A)..... | 199 |
| « Couché dans l'herbe pâle et froide de l'exil... » (A)..... | 207 |
| « Dame souris trotte... » (P)..... | 353 |
| « Dans la chambre encor sépulcrale... » (P, Ap.)..... | 461 |
| Dédicace (P)..... | 303 |
| Délicatesse (A)..... | 173 |
| « Deux femmes des mieux m'ont apparu cette nuit... » (P)..... | 381 |
| « Dieu, nous voulant amis parfaits, nous fit tous deux... » (A)..... | 181 |
| « Douze longs ans ont lui depuis les jours si courts... » (A)..... | 179 |
| Drapeau vrai (A)..... | 205 |
| Écrit en 1875 (A)..... | 95 |
| Écrit en 1888 (A, Ap.)..... | 295 |
| « Eh quoi ! Dans cette ville d'eaux... » (P, Ap.)..... | 445 |
| « Entends les pompes qui font... » (P)..... | 359 |
| « Et l'enfant répondit, pâmée... » (P)..... | 319 |
| Été (P)..... | 319 |
| « Et vous voilà très doux à la bêtise humaine... » (A, AP.)..... | 290 |
| Explication (P)..... | 373 |

| | |
|---|-----|
| « Filles... » (P)..... | 323 |
| Filles (P, Ap.)..... | 467 |
| « Furieuse, les yeux caves et les seins roides... » (P)..... | 321 |
| « Gais et contents » (A)..... | 167 |
| Goûts royaux (P, Ap.)..... | 471 |
| « Guerrière, militaire et virile en tout point... » (P, Ap.).. | 475 |
| Guitare (P)..... | 399 |
| « Hélas ! je n'étais pas fait pour cette haine... » (A)..... | 151 |
| « Il eut des temps quelques argents... » (P)..... | 431 |
| « Il fait bon supinément... » (P, Ap.)..... | 462 |
| « Il m'arrivait souvent, seul avec ma pensée... » (A)..... | 265 |
| Il parle encore (A)..... | 143 |
| « Il patinait merveilleusement... » (A)..... | 237 |
| « Impérial, royal, sacerdotal, comme une... » (A)..... | 191 |
| Impression fausse (P)..... | 353 |
| In vraisemblable mais vrai (P)..... | 363 |
| « J'abomine une femme maigre... » (P, Ap.)..... | 473 |
| « J'ai la fureur d'aimer. Mon cœur si faible est fou... » (A)..... | 223 |
| « J'ai naguère habité le meilleur des châteaux... » (A)..... | 95 |
| « J'ai rêvé d'elle, et nous nous pardonnions... » (A)..... | 147 |
| « Je suis dur comme un juif et têtu comme lui... » (A)..... | 175 |
| « Je te vois encore à cheval... » (A)..... | 243 |
| « Je veux, pour te tuer, ô temps qui me dévastés... » (P)..... | 369 |
| « Je vois un groupe sur la mer... » (A)..... | 139 |
| « Je vous prends à témoin entre tous mes amis... » (A)..... | 193 |
| « La Belle au Bois dormait. Cendrillon sommeillait... » (A)..... | 239 |
| « La cour se fleurit de souci... » (P)..... | 355 |
| La Dernière Fête galante (P)..... | 383 |
| Læti et errabundi (P)..... | 423 |
| « L'affreux Ivry dévorateur... » (A)..... | 271 |
| « La Gueule parle : « L'or, et puis encore l'or... » (A)..... | 203 |

| | |
|---|-----|
| « L'aile où je suis donnant juste sur une gare... » (P)..... | 361 |
| « La misère et le mauvais œil... » (P)..... | 389 |
| « Las ! je suis à l'Index et dans les dédicaces... » (P)..... | 363 |
| « La vindicte bourgeoise assassinait mon nom... » (A)..... | 183 |
| « Le bonheur de saigner sur le cœur d'un ami... » (P)..... | 373 |
| Le Dernier Dizain (P)..... | 365 |
| « Le long bois de sapins se tord jusqu'au rivage... » (A)..... | 111 |
| « Le pauvre du chemin creux chante et parle... » (P)..... | 399 |
| « Le petit coin, le petit nid... » (A)..... | 245 |
| « Le Point du Jour, le point blanc de Paris... » (P)..... | 413 |
| « Le soldat qui sait bien et veut bien son métier... » (A)..... | 205 |
| Le Sonnet de l'homme au sable (P)..... | 397 |
| « Le "sort" fantasque qui me gêne... » (A, Ap.)..... | 295 |
| Les Amies (P)..... | 311 |
| « Les courses furent intrépides... » (P)..... | 423 |
| « Les longs rideaux de blanche mousseline... » (P)..... | 315 |
| Les Morts que... (P)..... | 411 |
| « Les morts que l'on fait saigner dans leur tombe... » (P)..... | 411 |
| « L'imagination, reine... » (P)..... | 377 |
| Limbes (P)..... | 377 |
| L'Impénitent (P)..... | 391 |
| L'Impudent (P)..... | 389 |
| Lombes (P)..... | 381 |
| « Louis Quinze aimait peu les parfums. Je l'imite... » (P, Ap.)..... | 471 |
| Lucien Létinois (A)..... | 217 |
| « L'un toujours vit la vie en rose... » (P)..... | 403 |
| « L'une avait quinze ans, l'autre en avait seize... » (P)..... | 313 |
| Lunes (P)..... | 367 |
| Luxures (P, Ap.)..... | 456 |
| « Ma cousine Élixa... » (A, Ap.)..... | 289 |
| « Madame et Pauline Roland... » (A)..... | 155 |
| « Ma douce main de maîtresse et d'amant... » (P)..... | 439 |
| « Ma petite compatriote... » (P, Ap.)..... | 466 |
| Mains (P)..... | 407 |
| « Marianne est très vieille et court sur ses cent ans... » (A, Ap.)..... | 291 |

| | |
|---|-----|
| « Mes femmes, toutes ! et ce n'est pas effrayant... » (P, Ap.) | 447 |
| « Moi, si j'avais vingt fils... » (A, Ap.) | 294 |
| « Mon ami, vous m'avez, quoiqu'encore si jeune... » (A)..... | 189 |
| « Mon Charles, autrefois mon frère, et pardieu bien !... » (A) | 185 |
| « Mon fils est brave : il va sur son cheval de guerre... » (A) | 229 |
| « Mon fils est mort. J'adore, ô mon Dieu, votre loi... » (A)..... | 217 |
| « Mon jardin fut doux et léger... » (A)..... | 125 |
| « Mortel, ange ET démon, autant dire Rimbaud... » (P, Ap.)..... | 457 |
| Nébuleuses (A, Ap.)..... | 293 |
| « Ni pardon ni répit, dit le monde... » (A)..... | 143 |
| « Notre essai de culture eut une triste fin... » (A) | 247 |
| « Nous ne sommes pas le troupeau... » (P, Ap.) | 465 |
| « Nous ne sommes pas le troupeau » (P, Ap.) | 465 |
| « Nous sommes tous les deux des moitiés d'Ardennais... » (P, Ap.) | 453 |
| Nouvelles variations sur le Point du jour (P)..... | 413 |
| « Nul parmi vos flatteurs d'aujourd'hui n'a connu... » (A) | 197 |
| « Ô Belgique qui m'as valu ce dur loisir... » (P)..... | 365 |
| « Ô l'odieuse obscurité... » (A) | 231 |
| « Ô la Femme ! Prudent, sage, calme ennemi... » (A) | 221 |
| « Ô mes morts tristement nombreux... » (A) | 281 |
| « Ô ne blasphème pas, poète... » (P, Ap.)..... | 470 |
| « Ô ne blasphème pas, poète, et souviens-toi... » (P, Ap.) | 470 |
| « Ô Nouvelle-Forêt ! nom de féerie et d'armes... » (A)..... | 275 |
| « Ô poète, faux pauvre et faux riche, homme vrai... » (P)..... | 435 |
| « Ô Seigneur, exaucez et dictez ma prière... » (A)..... | 87 |
| « Ô ses lettres d'alors ! les miennes elles-mêmes... » (A)..... | 227 |
| « Papa Grévy, l'affreux Ferry persécuteur... » (A, Ap.)..... | 293 |
| Paraboles (A)..... | 201 |

| | |
|--|-----|
| « Parfois je sens, mourant des temps où nous vivons... » (A)..... | 163 |
| Parsifal (A)..... | 161 |
| « Parsifal a vaincu les Filles, leur gentil... » (A) | 161 |
| Paysages (A) | 211 |
| Pensée du soir (A) | 207 |
| Pensionnaires (P)..... | 313 |
| Per amica silentia (P)..... | 315 |
| Pierrot gamin (P)..... | 415 |
| Poème saturnien (P) | 385 |
| Pour Rita (P, Ap.)..... | 473 |
| « Pour une bonne fois séparons-nous... » (P)..... | 383 |
| Prière du matin (A)..... | 87 |
| Printemps (P)..... | 317 |
| Projet en l'air (P, Ap.)..... | 462 |
| Prologue d'un livre dont il ne paraîtra que les extraits ci-après (P)..... | 349 |
| Prologue supprimé à un livre « d'invectives » (P, Ap.) | 447 |
| Puero debetur reverentia (A, Ap.)..... | 294 |
| « Puisque encore déjà la sottise tempête... » (A)..... | 251 |
| « Quelques-uns dans tout ce Paris... » (P, Ap.) | 454 |
| Rendez-vous (P, Ap.)..... | 461 |
| Révérance parler (P)..... | 349 |
| Réversibilités (P) | 359 |
| « Rôdeur vanné, ton œil fané... » (P)..... | 391 |
| « Roi, le seul vrai roi de ce siècle, salut, Sire... » (A)..... | 159 |
| « Rustique beauté... » (P) | 341 |
| Saint Benoît-Joseph Labre (A)..... | 199 |
| Saint Graal (A)..... | 163 |
| Sappho (P)..... | 321 |
| Séguidille (P)..... | 329 |
| « Seul bijou de ma pauvreté... » (A) | 129 |
| « Si tu ne mourus pas entre mes bras... » (A)..... | 269 |
| « Simplement, comme on verse un parfum sur une flamme... » (A) | 101 |
| Sonnet héroïque (A)..... | 203 |

| | |
|--|-----|
| « Soyez béni, Seigneur, qui m'avez fait chrétien... » (A)..... | 201 |
| Sur le balcon (P) | 311 |
| Sur un reliquaire qu'on lui avait dérobé (A) | 129 |
| Sur une statue de Ganymède (P, Ap.)..... | 445 |
| « Ta voix grave et basse... » (A)..... | 277 |
| Tantalized (P) | 361 |
| « Tendre, la jeune femme rousse... » (P) | 317 |
| « Tes cheveux bleus aux dessous roux... » (P) | 333 |
| « Tes yeux, tes cheveux indécis... » (P)..... | 337 |
| There (A)..... | 117 |
| Thomas Diafoirus (A, Ap.) | 292 |
| « Tout en suivant ton blanc convoi, je me disais... » (A).. | 235 |
| « Toutes deux regardaient s'enfuir les hirondelles... » (P) | 311 |
| « Tu mourus dans la salle Serre... » (A)..... | 267 |
| « Tu n'es pas la plus amoureuse... » (P, Ap.) | 458 |
| « Tu nous rends l'égal des héros et des dieux... » (A) | 173 |
| Un conte (A) | 101 |
| Un crucifix (A)..... | 121 |
| « Un grand bloc de grès ; quatre noms : mon père... » (A) | 285 |
| « Un scrupule qui m'a l'air sot... » (A, Ap.)..... | 297 |
| « Un très vieux temple antique s'écroulant... » (P)..... | 307 |
| Un veuf parle (A)..... | 139 |
| « Une chanson folle et légère... » (A) | 167 |
| « Vos narines qui vont en l'air... » (P)..... | 345 |
| « Vous souvient-il, cocodette un peu mûre... » (P)..... | 303 |
| « Vous vous êtes penché sur ma mélancolie... » (A) | 169 |

TABLE

| | |
|--|----|
| <i>Introduction</i> | 7 |
| <i>Notes sur l'établissement du texte</i> | 41 |
| <i>Abréviations employées dans l'annotation des textes</i> | 78 |

AMOUR

| | |
|---|-----|
| Prière du matin | 87 |
| Écrit en 1875 | 95 |
| Un conte..... | 101 |
| Bournemouth..... | 111 |
| There | 117 |
| Un crucifix..... | 121 |
| Ballade à propos de deux ormeaux qu'il avait..... | 125 |
| Sur un reliquaire qu'on lui avait dérobé..... | 129 |
| À Madame X... en lui envoyant une pensée..... | 135 |
| Un veuf parle..... | 139 |
| Il parle encore..... | 143 |
| Ballade en rêve..... | 147 |
| Adieu..... | 151 |
| Ballade en l'honneur de Louise Michel..... | 155 |
| À Louis II de Bavière..... | 159 |
| Parsifal | 161 |
| Saint Graal | 163 |
| « Gais et contents » | 167 |
| À Fernand Langlois | 169 |

| | |
|--|-----|
| Délicatesse | 173 |
| Angélu de midi..... | 175 |
| À Léon Valade..... | 179 |
| À Ernest Delahaye..... | 181 |
| À Émile Blémont..... | 183 |
| À Charles de Sivry..... | 185 |
| À Emmanuel Chabrier..... | 187 |
| À Edmond Thomas..... | 189 |
| À Charles Morice..... | 191 |
| À Maurice du Plessys..... | 193 |
| À propos d'un « centenaire » de Calderon..... | 195 |
| À Victor Hugo en lui envoyant « Sagesse »..... | 197 |
| Saint Benoît-Joseph Labre..... | 199 |
| Paraboles..... | 201 |
| Sonnet héroïque..... | 203 |
| Drapeau vrai..... | 205 |
| Pensée du soir..... | 207 |
| Paysages..... | 211 |
| <i>Lucien Léтиноis</i> | 217 |
| I. « Mon fils est mort. J'adore, ô mon Dieu, votre loi... »..... | 217 |
| II. « Car vraiment j'ai souffert beaucoup... »..... | 219 |
| III. « Ô la Femme ! Prudent, sage, calme ennemi... »..... | 221 |
| IV. « J'ai la fureur d'aimer. Mon cœur si faible est fou... »..... | 223 |
| V. « Ô ses lettres d'alors ! les miennes elles-mêmes... »..... | 227 |
| VI. « Mon fils est brave : il va sur son cheval de guerre... »..... | 229 |
| VII. « Ô l'odieuse obscurité... »..... | 231 |
| VIII. « Tout en suivant ton blanc convoi, je me disais... »..... | 235 |
| IX. « Il patinait merveilleusement... »..... | 237 |
| X. « La Belle au Bois dormait. Cendrillon sommeillait... »..... | 239 |
| XI. « Je te vois encore à cheval... »..... | 243 |
| XII. « Le petit coin, le petit nid... »..... | 245 |
| XIII. « Notre essai de culture eut une triste fin... »..... | 247 |
| XIV. « Puisque encore déjà la sottise tempête... »..... | 251 |
| XV. « Cette adoption de toi pour mon enfant... »..... | 255 |

| | |
|--|-----|
| XVI. « Ce portrait qui n'est pas ressemblant... »..... | 259 |
| XVII. « Âme, te souvient-il, au fond du paradis... »..... | 263 |
| XVIII. « Il m'arrivait souvent, seul avec ma pensée... »..... | 265 |
| XIX. « Tu mourus dans la salle Serre... »..... | 267 |
| XX. « Si tu ne mourus pas entre mes bras... »..... | 269 |
| XXI. « L'affreux Ivry dévorateur... »..... | 271 |
| XXII. « Ô Nouvelle-Forêt ! Nom de féerie et d'armes... »..... | 275 |
| XXIII. « Ta voix grave et basse... »..... | 277 |
| XXIV. « Ô mes morts tristement nombreux... »..... | 281 |
| Batignolles | 285 |
| À Georges Verlaine | 287 |

APPENDICE

| | |
|---|-----|
| <i>Poème ajouté à la deuxième édition</i> | 289 |
| « Ma cousine Élixa... »..... | 289 |
| <i>Poèmes prévus pour la première édition</i> | 290 |
| À Albert Mérat | 290 |
| Buste pour mairies..... | 291 |
| Thomas Diafoirus | 292 |
| Nébuleuses | 293 |
| Puero debetur reverentia..... | 294 |
| Écrit en 1888 | 295 |
| « Un scrupule qui m'a l'air sot... »..... | 297 |

PARALLÈLEMENT

| | |
|-------------------------|-----|
| Préface..... | 301 |
| Dédicace..... | 303 |
| Allégorie | 307 |
| <i>Les Amies</i> | 309 |
| I. Sur le balcon | 311 |
| II. Pensionnaires | 313 |

| | |
|---|-----|
| III. Per amica silentia | 315 |
| IV. Printemps | 317 |
| V. Été | 319 |
| VI. Sappho | 321 |
| <i>Filles</i> | 323 |
| I. À la princesse Roukhine | 325 |
| II. Séguidille | 329 |
| III. Casta piana | 333 |
| IV. Auburn | 337 |
| V. À Mademoiselle*** | 341 |
| VI. À Madame*** | 345 |
| <i>Révèrence parler</i> | 347 |
| I. Prologue d'un livre dont il ne paraîtra que les extraits ci-après | 349 |
| II. Impression fausse | 353 |
| III. Autre | 355 |
| IV. Réversibilités | 359 |
| V. Tantalized | 361 |
| VI. Invraisemblable mais vrai | 363 |
| VII. Le Dernier Dizain | 365 |
| <i>Lunes</i> | 367 |
| I. « Je veux, pour te tuer, ô temps qui me dévastés... » | 369 |
| II. À la manière de Paul Verlaine | 371 |
| III. Explication | 373 |
| IV. Autre explication | 375 |
| V. Limbes | 377 |
| VI. Lombes | 381 |
| La Dernière Fête galante | 383 |
| Poème saturnien | 385 |
| L'Impudent | 389 |
| L'Impénitent | 391 |
| Le Sonnet de l'homme au sable | 397 |
| Guitare | 399 |
| Ballade de la vie en rouge | 403 |

| | |
|---|-----|
| Mains | 407 |
| Les Morts que | 411 |
| Nouvelles variations sur le Point du jour | 413 |
| Pierrot gamin | 415 |
| Ces passions | 419 |
| Læti et errabundi | 423 |
| Ballade de la mauvaise réputation | 431 |
| Caprice | 435 |
| Ballade Sappho | 439 |

APPENDICE

Textes ajoutés à la deuxième édition pour la première édition

| | |
|---|-----|
| Avertissement | 441 |
| Sur une statue de Ganymède | 445 |
| Prologue supprimé à un livre « d'invectives » | 447 |

Poèmes initialement prévus pour la première édition

| | |
|---|-----|
| Ballade touchant un point d'histoire | 452 |
| À Ernest Raynaud | 453 |
| Ballade en faveur des dénommés décadents et symbolistes | 454 |

Poèmes prévus pour une nouvelle édition

| | |
|--|-----|
| Luxures | 456 |
| À Arthur Rimbaud | 457 |
| À celle qu'on dit froide | 458 |
| Rendez-vous | 461 |
| Projet en l'air | 462 |
| « Nous ne sommes pas le troupeau » | 465 |
| Billet à Lily | 466 |
| Filles | 467 |
| « Ô ne blasphème pas, poète... » | 470 |
| Goûts royaux | 471 |
| Pour Rita | 473 |

Poème encarté dans la première édition

| | |
|----------------|-----|
| Chasteté | 475 |
|----------------|-----|

VARIANTES

| | |
|----------------------------|-----|
| <i>Amour</i> | 479 |
| <i>Parallèlement</i> | 545 |

DOSSIER

| | |
|--|-----|
| <i>Amour</i> | 581 |
| 1. Edmond Lepelletier, <i>L'Écho de Paris</i> , 9 avril 1888..... | 581 |
| 2. Anatole Baju, <i>Le Décadent</i> , 15 avril 1888..... | 587 |
| 3. Émile Verhaeren, <i>L'Art moderne</i> , 6 mai 1888..... | 591 |
| 4. Gustave Kahn, <i>La Revue indépendante</i> , mai 1888..... | 594 |
| 5. Georges Rodenbach, <i>La Société nouvelle</i> , mai 1888..... | 602 |
| 6. Théodore de Banville, lettre à Verlaine du 15 mai 1888... | 604 |
| 7. Maurice Bouchor, <i>La Revue moderne</i> , 25 mai 1888..... | 605 |
| 8. Charles Morice, Vanier, 1888..... | 617 |
| 9. Paul Lallemand, <i>Le Correspondant</i> , 10 décembre 1888 ... | 623 |
| <i>Parallèlement</i> | 627 |
| 1. Paul Verlaine, <i>La Cravache</i> , 29 septembre 1888..... | 627 |
| 2. Charles Morice, Vanier, 1888..... | 628 |
| 3. George Bonnamour, <i>La Plume</i> , 1 ^{er} juin 1889..... | 631 |
| 4. Charles Morice, <i>L'Événement</i> , 4 juillet 1889..... | 632 |
| 5. Gustave Kahn, <i>La Vogue</i> , juillet 1889..... | 643 |
| 6. Antonin Bunand, <i>Le Siècle</i> , 15 juillet 1889..... | 645 |
| 7. Maurice Bouchor, <i>Le Courrier français</i> , 21 juillet 1889 ... | 654 |
| 8. J.-H. Rosny, <i>La Revue indépendante</i> , août 1889..... | 656 |
| 9. Jacques Donzelle, <i>Art et critique</i> , 3 août 1889..... | 658 |
| 10. Adolphe Frères, <i>La Jeune Belgique</i> , août-septembre 1889..... | 666 |
| 11. Albert Arnay, <i>La Pléiade</i> , 1 ^{er} septembre 1889..... | 670 |
| 12. Charles Maurras, <i>L'Instruction publique</i> , 28 septembre 1889..... | 675 |
| <i>Chronologie</i> | 685 |
| <i>Bibliographie</i> | 695 |
| <i>Table des titres et des incipits</i> | 701 |

TABLE DES ILLUSTRATIONS

| | |
|---|----|
| Portrait de Verlaine, dessin de David Estoppey, gravé par Maurice Baud (1888)..... | 40 |
| Félicien Rops, frontispice pour <i>Parallèlement</i> (1889)..... | 66 |
| <i>Amour</i> , page de titre de la première édition (1888)..... | 82 |



PAPIER À BASE DE
FIBRES CERTIFIÉES

Le Livre de Poche s'engage pour
l'environnement en réduisant
l'empreinte carbone de ses livres.
Celle de cet exemplaire est de :
600 g éq. CO₂
Rendez-vous sur
www.livredepoche-durable.fr

Composition réalisée par NORD COMPO

Achévé d'imprimer en janvier 2018 en France par
CPI

Dépôt légal 1^{re} publication : février 2018

LIBRAIRIE GÉNÉRALE FRANÇAISE

21, rue du Montparnasse – 75298 Paris Cedex 06

30/8900/0